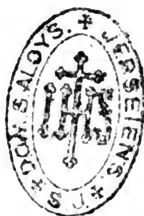


NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE.



NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

1° La GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport au ciel;

2° La GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport à sa nature, qui embrasse les objets décrits dans l'ordre suivant: l'étendue, la situation, les limites, les noms, les divisions des divers pays; leur climat, air, sol, saisons et aspect; leurs montagnes, avec leur direction, chaînes, ramifications et substances; leurs forêts, avec leur essence;

L'*HYDROGRAPHIE*, ou la description des mers, golfes, baies, caps, fleuves, rivières, avec leurs cours et sinuosités; des lacs et canaux navigables.

Les productions végétales, animales et minérales.

3° La GÉOGRAPHIE POLITIQUE, ou la description de la terre, considérée par rapport à ses habitans; savoir: leur population, mœurs, coutumes, amusemens, costumes, religion, langues; les universités, sociétés littéraires;

La *TOPOGRAPHIE*, ou la *GÉOGRAPHIE MILITAIRE*, partie entièrement neuve, et qui manquait dans l'ouvrage anglais; donnant la description des provinces, villes, bourgs, places fortes et autres lieux; leur situation, avec leurs *distances orientées* de leur capitale; leur position pittoresque, leurs latitude et longitude;

Les antiquités et curiosités; l'industrie, les manufactures, le commerce, les importations et exportations;

Le gouvernement des différens états, leurs revenus et impôts; leurs forces militaires et navales; leurs lois, peines, ordres de chevalerie, et leur histoire;

4° La GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, comparées d'après d'Anville;

PAR WILLIAM GUTHRIE:

OUVRAGE traduit de l'anglais, sur la 23e et dernière édition de Londres, quant aux parties suivantes: l'*Introduction*, l'*Europe septentrionale*, savoir, le Groënland, le Spitzberg, le Danemarck, la Laponie, la Suède, une partie de la Russie, et les Iles Britanniques; l'*Asie méridionale*, savoir, la majeure partie de la Turquie d'Asie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde; dans l'*Amérique septentrionale*, l'Amérique anglaise, une partie des États-Unis et des Indes-Occidentales.

QUATRIÈME ÉDITION FRANÇAISE,

ORIGINALE par ses nombreuses améliorations et augmentations; refondue d'après les derniers traités de paix de *Presbourg*, de *Paris*, de *Posen*, etc., etc., et les *derniers changemens* survenus en Europe jusqu'à ce jour, avec toutes les *nouvelles divisions*.

Contenant 12,000 *nouveaux articles* importans, qui ne se trouvent dans aucune Géographie ni Dictionnaire; l'ITINÉRAIRE DE L'EUROPE de 1050 pages, par M. REICHARD, conseiller de guerre de S. A. le duc de Saxe-Gotha;

AUGMENTÉE d'une analyse succincte et raisonnée des *Statistiques*, *Géologies* et *Géographies nationales et étrangères*, les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger;

Le tout *revu et augmenté* par L'AUTEUR DE L'ABRÉGÉ du même ouvrage.

Les Parties ASTRONOMIQUE et COSMOGRAPHIQUE ont été entièrement retouchées par J. LALANDE.

TOME V.

A PARIS, C. D.

Chez H. LANGLOIS, libraire, rue de Seine, faub. S.-G., n° 6.

M. D. CCC. VII.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

AMÉRIQUE.

SA DÉCOUVERTE ET SA CONQUÊTE.

Nous allons maintenant parler d'un pays d'une vaste étendue et d'une grande fertilité, et qui, quoique peu cultivé par la main des hommes, est à plusieurs égards plus redevable à celle de la nature qu'aucune autre partie du monde. Les circonstances particulières de ce pays exigent que nous nous écartions en quelque chose de notre plan, et qu'avant de décrire son état actuel, nous donnions sur sa découverte les renseignemens les plus susceptibles de satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Vers la fin du 15e siècle, Venise et Gênes étaient les seules puissances de la terre qui dussent leur existence au commerce. Une opposition d'intérêts leur inspira une rivalité mutuelle; mais Venise l'emportait de beaucoup sur sa rivale. Elle avait le monopole du commerce de l'Inde, qui était alors et qui est encore le plus lucratif du monde, mais qui se faisait uniquement par l'intérieur de l'Asie, ou par la voie de l'Egypte et de la mer Rouge. Dans cet état de choses, Christophe Colomb, natif de Gênes, qui avait des idées plus exactes de la véritable forme de la terre que ses contemporains, conçut le projet hardi d'aller dans l'Inde par une route inconnue, et d'ouvrir à son pays une nouvelle source de puissance et de richesses. Mais son projet de parvenir dans l'Inde, en dirigeant sa course par l'O., fut rejeté par les Génois comme chimérique; et les principes sur lesquels il était fondé furent condamnés comme absurdes. Indigné d'une pareille conduite, Colomb quitta sa patrie, et présenta son plan à la cour de France, où il essuya une réception encore plus mortifiante; car on se moqua de lui, et on le tourna en ridicule. Il eut ensuite recours à Henri VII, roi d'Angleterre; mais la politique circonspecte de ce prince était la moins propre à favoriser un projet

qui n'était pas fondé sur des bases certaines. Il avait lieu de s'attendre à plus de succès en Portugal, où l'esprit d'aventure et de découvertes commençait à régner; mais les Portugais se contentaient de côtoyer l'Afrique, et de découvrir les caps l'un après l'autre : il ne leur venait point dans l'idée de s'élancer en pleine mer, et de courir les hasards d'une navigation lointaine. Tant de mauvais succès auraient découragé tout autre homme que Colomb. L'expédition exigeait de la dépense; il n'avait rien pour en faire les frais; ces obstacles multipliés ne purent ébranler sa résolution : plus il trouva de difficultés dans l'exécution de son projet, plus ce projet lui devint cher; il était inspiré de ce noble enthousiasme qui accompagne toujours le génie. Il n'avait plus alors d'autre ressource que l'Espagne, et, après huit années de sollicitations, il réussit. Ce fut à la reine Isabelle qu'il dut principalement son succès. L'an 1492, Colomb mit à la voile, avec une escadre de trois vaisseaux, pour la plus hasardeuse expédition que mortel ait jamais entreprise, et qui devait influer également sur le destin des deux mondes. Il eut, dans ce voyage, mille difficultés à surmonter; la plus frappante, fut la variation du compas, que l'on observa pour la première fois, phénomène qui semblait le menacer d'un changement dans les lois de la nature, sur un autre océan, et de la perte du seul guide qui lui restait. En outre, ses matelots, déja mécontens dès le principe, se révoltèrent ouvertement, et le menacèrent de le jeter à la mer s'il ne voulait pas rétrograder. La fermeté du chef, et plus encore la découverte de la terre après un voyage de 33 jours, appaisèrent les esprits. Colomb débarqua d'abord sur une des îles Bahama; mais, à sa grande surprise et à son grand chagrin, la pauvreté de ses habitans le convainquit qu'il n'était point arrivé aux Indes qu'il cherchait. Cependant, en dirigeant sa course vers le S., il trouva l'île que l'on appelait Hispaniola, maintenant Saint-Domingue, où se trouvaient en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, et qui était habitée par un peuple doux et hospitalier. Mais l'objet le plus important pour lui, et qui lui assurait un accueil favorable à son retour, c'est que, d'après quelques échantillons qui lui furent apportés, il jugea qu'elle contenait une grande quantité d'or. Il se proposa donc de faire de cette île le centre de ses découvertes, et y ayant laissé quelques-uns de ses compagnons, pour servir de base à une colonie, il revint en Espagne pour se procurer les renforts nécessaires.

La cour était alors à Barcelonne : Colomb s'y rendit de Séville, au milieu des acclamations du peuple, accompagné de quelques-uns des habitans de cette île, et portant avec lui de l'or, des armes, des ustensiles et des ornemens du pays qu'il avait découvert. Cette entrée dans Barcelone était une espèce de triomphe, plus glorieux, plus rare et plus innocent que celui des conquérans. Dans ce voyage, il avait acquis une connaissance générale de toutes les îles de la grande mer qui sépare l'Amérique septentrionale d'avec la méridionale : mais il n'avait pas d'idée qu'il y eût un océan entre lui et la Chine. Il regardait les pays qu'il avait découverts comme une partie de l'Inde,

même après que l'erreur qui a donné lieu à cette opinion eut été connue, et que l'on se fut assuré de la position du Nouveau-Monde; ce nom lui est resté, et les Européens appellent encore *Indes-Occidentales* et *Indiens*, ce pays et ses habitans. C'est ainsi que les Indes-Occidentales furent découvertes en cherchant un passage vers l'E., et même après cette découverte on crut encore que c'était une partie de l'hémisphère oriental. A la vue des succès de Colomb, de ses disgraces passées, et de la gloire qui accompagnait une découverte si inattendue, la cour d'Espagne montra autant d'ardeur à favoriser ses desseins, qu'elle y avait auparavant mis de lenteur. Elle fit sur-le-champ équiper une flotte de 17 vaisseaux; on y embarqua tout ce qui était nécessaire à une conquête ou à une découverte; 1,500 hommes, dont plusieurs étaient du plus haut rang et possédaient de grands biens, se préparèrent à accompagner Colomb, qui fut nommé gouverneur avec des pouvoirs illimités. On ne saurait dire ce qui est le plus digne de notre admiration, ou le génie qui suggéra à ce grand homme l'idée de ses découvertes, ou la sagacité avec laquelle il exécuta le projet qu'il avait conçu. Au lieu de se hâter d'aller de mer en mer, et d'une île à une autre, chose à laquelle on devait naturellement s'attendre, d'après les motifs ordinaires des actions des hommes, Colomb, avec un si vaste champ devant lui, ne pouvant se tourner d'aucun côté sans trouver de nouveaux objets de curiosité et d'orgueil, résolut de tourner à l'avantage de la cour d'Espagne les découvertes qu'il avait déja faites, plutôt que de chercher la vaine gloire d'avoir visité nombre de pays inconnus, d'où il n'aurait tiré d'autre avantage que le plaisir de les voir. Dans cette intention, il fit voile pour Saint-Domingue, où il établit une colonie et éleva des forts dans les positions les plus avantageuses, pour s'assurer de la soumission des naturels. Après avoir employé un temps considérable à cet objet, et travaillé à l'établissement de cette colonie, avec autant de zèle et d'assiduité que si ses vues ne se fussent pas étendues plus loin, il examina ensuite l'importance de ses autres découvertes, et les avantages qu'il en pourrait tirer. Il avait déja touché à Cuba, qui, d'après le peu qu'on en avait visité, paraissait être un pays riche; mais il ne savait pas si c'était une île ou partie d'un grand continent. L'objet de son attention fut alors de résoudre ce problême. En longeant la côte méridionale de Cuba, Colomb s'embarrassa dans une multitude d'îles, dont il compta 160 en un jour. La population nombreuse de ces îles, l'abondance qui y régnait, lui donnèrent occasion de réfléchir sur la fécondité de la nature, sous un ciel où l'on avait cru jusqu'alors qu'il n'y avait que le stérile océan; il leur donna le nom de *Jardin de la Reine*, par reconnaissance pour sa royale bienfaitrice, qui tenait toujours la première place dans sa mémoire. Dans le même voyage, il découvrit la Jamaïque. Mais Colomb fut exposé à tant de difficultés dans une mer inconnue, parmi des rochers, des écueils et des bancs de sable, qu'il retourna à Saint-Domingue sans savoir rien de certain au sujet de Cuba, qui était le principal objet de cette entreprise.

Les premiers succès de ce grand homme avaient changé la méfiance publique en admiration; mais la continuation de ses succès fit dégénérer cette admiration en envie. Ses ennemis, en Espagne, mirent tout en usage pour lui nuire; et il n'est pas difficile de trouver des prétextes spécieux d'accusation contre les personnes chargées de l'exécution d'un plan vaste et compliqué. On envoya d'Espagne un officier, dont le caractère répondait à celui d'espion et de délateur, et dont la présence démontra pleinemeut à Colomb la nécessité de retourner en Europe, pour répondre aux objections ou aux calomnies de ses ennemis.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il se procura un armement pour une troisième expédition, encore plus célèbre qu'aucunes de celles qu'il eût jusqu'ici entreprises. Il avait dessein de tenir le cap au S. des îles Canaries, jusqu'à ce qu'il arrivât sous la ligne équinoxiale, et de diriger ensuite droit à l'O., afin de découvrir, soit un passage aux Indes, soit les nouvelles îles, ou le continent, qui pouvaient être le fruit de ses travaux. Dans cette navigation, après avoir été long-temps enseveli dans un épais brouillard, et éprouvé des souffrances inouies par les chaleurs excessives et les pluies entre les tropiques, il fut à la fin favorisé d'une forte brise, qui le porta pendant dix-sept jours vers l'O. Au bout de ce temps-là, un matelot aperçut la terre, qui était une île sur la côte de la Guiane, maintenant appelée la Trinité. Après avoir passé cette île et deux autres, situées à l'embouchure du grand fleuve Orénoque, l'amiral fut surpris d'un spectacle qu'il n'avait jamais vu auparavant; c'était le tumulte épouvantable des vagues, occasionné par le conflit du flot de la mer et du courant rapide de l'immense Orénoque. Continuant sa route, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il flottait en eau douce, et jugeant qu'il n'était pas probable qu'aucune île fournît de l'eau à un si vaste fleuve, il commença à soupçonner qu'il avait découvert le continent. Mais quand il quitta le fleuve, et qu'il vit que la terre s'étendait fort loin à l'O., il en fut persuadé. Satisfait de cette découverte, il céda aux inquiétudes et à la détresse de son équipage, et fit voile pour Hispaniola. Dans le cours de ce voyage, Colomb débarqua dans plusieurs endroits, où il trafiqua amicalement avec les naturels, et trouva une assez grande abondance d'or et de perles.

Vers ce temps-là l'esprit des découvertes se répandit dans toute l'Europe, et plusieurs aventuriers voulurent acquérir la réputation de Colomb, sans avoir ses talens. Les Portugais découvrirent le Brésil, qui est à présent la meilleure de toutes leurs possessions; Cabot, natif de Bristol, découvrit les côtes N. E., qui forment actuellement le territoire des Etats-Unis dans l'Amérique septentrionale; Americ Vespuce, négociant de Florence, fit voile pour le continent méridional de l'Amérique; il eut l'adresse de s'attribuer tout l'honneur de la découverte de cette moitié du globe en lui donnant son nom, quoiqu'aujourd'hui personne n'ignore qu'elle est entièrement due à Colomb. Être privé de l'honneur de donner un nom au Nouveau-Monde, est une des moindres mortifications auxquelles ce grand

homme fut obligé de se soumettre; car telles furent les clameurs de ses ennemis, et l'ingratitude de la cour d'Espagne, qu'après avoir découvert le continent de l'Amérique, et formé des établissemens dans ses îles, il fut traité comme un traître, mis aux fers, et ramené en Europe. Il jouit cependant de la gloire de faire connaître une moitié du monde à l'autre; gloire d'autant plus précieuse, qu'elle fut exempte de la cruauté et du pillage qui souillèrent tous les exploits de ceux qui vinrent après lui, et qui terminèrent l'exécution de son plan. Il se justifia pleinement à la cour, obtint de nouveau les bonnes graces du prince, et entreprit un autre voyage, dans lequel il éprouva de grandes fatigues. Il revint enfin en Espagne, et mourut à Valladolid en 1506, dans la 59e année de son âge. Ses successeurs dans le gouvernement de Cuba et Saint-Domingue, s'efforcèrent de se procurer, au prix du sang des naturels, ces avantages que Colomb avait obtenus par son bon sens et son humanité. Ces îles contenaient des mines d'or. Les Indiens savaient seuls où elles étaient, et l'extrême cupidité des Espagnols, trop féroces pour faire usage des doux moyens de la persuasion, les porta aux actes les plus cruels et les plus révoltans contre ces infortunés, qu'ils accusaient de leur cacher une partie de leurs trésors. Le carnage une fois commencé, ils ne mirent point de bornes à leur fureur. Dans un petit nombre d'années ils dépeuplèrent Saint-Domingue, qui contenait 3 millions d'hommes, et Cuba, qui en avait environ 600,000. Barthélemy de las Casas, témoin de ces atrocités, dit que les Espagnols allaient à la chasse aux hommes avec leurs chiens. Les malheureux Indiens, presque nus et sans armes, étaient poursuivis comme des bêtes fauves dans le plus épais des forêts, dévorés par des chiens, tués à coups de fusil, ou surpris et brûlés dans leurs habitations. Jusqu'ici les Espagnols n'avaient fait que visiter le continent: d'après ce qu'ils avaient vu, et les renseignemens qu'ils avaient pris, ils conjecturèrent que cette partie du Nouveau-Monde ferait une conquête encore plus précieuse. Fernando Cortez fut envoyé de Cuba avec 600 hommes, 18 chevaux, et quelques pièces de campagne. Avec des forces si peu considérables, il se propose de soumettre l'Etat le plus puissant qu'il y eût sur le continent de l'Amérique: c'était l'empire du Mexique, riche, habité par des millions d'Indiens, qui aimaient passionnément la guerre, et qui avaient alors à leur tête Montézuma, dont la réputation dans les combats jetait la terreur chez les nations voisines. Jamais histoire, quoique vraie, ne fut moins vraisemblable et plus romanesque que celle de cette guerre. L'empire du Mexique existait depuis des siècles: ses habitans, dit-on, n'étaient ni sauvages ni barbares; tout annonçait un peuple policé et intelligent. Ils savaient, comme les Egyptiens de l'antiquité, dont on admire encore à cet égard les connaissances, que l'année était composée d'à-peu-près 365 jours. Leur supériorité militaire faisait l'admiration et la terreur de tout le continent; et leur gouvernement, fondé sur une combinaison des lois de la religion et de la politique, semblait même défier la faux du temps.

Mexico, capitale de l'empire, située au milieu d'un lac spacieux,

était le plus beau monument de l'industrie américaine. Cette ville communiquait au continent par d'immenses chaussées construites à travers le lac. Elle était admirée pour ses bâtimens, tous de pierre, ses places, ses marchés, ses boutiques couvertes d'or et d'argent, et les palais magnifiques de Montézuma, dont quelques-uns étaient élevés sur des colonnes de jaspe, et contenaient ce qu'il y avait de plus rare, de plus curieux, ou de plus utile. Mais toute la grandeur de cet empire ne put le défendre contre les Espagnols. Cortez, dans sa marche, ne rencontra que peu d'opposition de la part des nations qui habitaient la côte du Mexique, et qui furent épouvantées de son apparition. Les animaux guerriers sur lesquels étaient montés les officiers espagnols, le tonnerre artificiel qui sortait de leurs mains, les citadelles de bois qui les avaient apportés à travers l'Océan, frappèrent les naturels du pays d'une terreur panique, dont ils ne revinrent que trop tard : par-tout où passèrent les Espagnols, ils n'épargnèrent ni âge ni sexe, ni les choses sacrées, ni les profanes. A la fin, les habitans de Tlascala, et quelques autres Etats sur la côte, désespérant de pouvoir leur résister, firent une alliance avec eux, et joignirent leurs armées à celle de ces terribles, et, à ce qu'ils s'imaginaient, invincibles conquérans. Cortez ainsi renforcé, marcha vers Mexico, et dans sa marche découvrit un volcan de soufre et de salpêtre, qui servit à lui fournir un supplément de poudre. Montézuma apprit ses progrès sans s'y opposer. Les historiens espagnols, dans leur style emphatique, représentent ce souverain comme commandant à trente vassaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de 100,000 combattans, armés d'arcs et de flèches, et cependant il n'ose faire face à une poignée d'Espagnols, aidés de quelques Américains, qui les auraient abandonnés au premier revers. Telles étaient la différence entre les habitans des deux mondes, et la renommée des victoires des Espagnols qui marchait toujours devant eux.

Montézuma, en envoyant un riche présent en or, ne fit qu'aiguillonner la cupidité des Espagnols, et accéléra l'approche de l'ennemi. Personne ne s'oppose à leur entrée dans sa capitale. On assigne un palais pour Cortez et ses compagnons, qui sont déja traités comme les maîtres du Nouveau-Monde. Il avait néanmoins de bonnes raisons de se méfier de la politesse affectée de cet empereur, sous laquelle il soupçonnait quelque complot caché pour le détruire; mais il n'avait aucun prétexte de violence : Montézuma l'accablait de civilités, lui donnant même plus d'or qu'il ne demandait, et son palais était entouré d'artillerie, machines qui inspiraient le plus de terreur aux Américains. A la fin, il se présenta une circonstance qui fournit à Cortez un prétexte de commencer les hostilités : afin de s'assurer une communication par mer pour recevoir les renforts nécessaires, il avait bâti un fort, et laissé une petite garnison à Vera-Cruz, qui est depuis devenue un entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Amérique. Il apprit que les Américains du voisinage avaient attaqué cette garnison pendant son absence, et qu'un Espagnol avait été tué dans l'action; que Montézuma avait contribué à cette violence, et qu'il avait donné ordre que la tête

du mort fût portée dans toutes ses provinces, pour détruire la croyance qui s'était répandue, que les Européens étaient immortels. Lorsque Cortez reçut cette nouvelle, il alla lui-même trouver l'empereur, accompagné de quelques-uns de ses plus habiles officiers. Montézuma protesta de son innocence, et Cortez affecta de le croire, en lui disant en même temps qu'en général les Espagnols n'en seraient jamais persuadés, à moins qu'il ne vînt avec eux au lieu de leur résidence, ce qui écarterait toute jalousie entre les deux nations. Le succès de cette entrevue montra la supériorité d'adresse des Européens. Un puissant monarque, au milieu de son palais, et entouré de ses gardes, se livre à la discrétion de quelques officiers qui viennent le demander. Cortez avait alors entre les mains un ressort, par le moyen duquel il pouvait tout mouvoir. Les Américains avaient le plus profond respect, ou plutôt une vénération superstitieuse pour leur empereur : c'est pourquoi Cortez, en le retenant en son pouvoir, en lui permettant de jouir de tous les attributs de la royauté, excepté de la liberté, et en flattant tous ses goûts et toutes ses passions, d'après la connaissance parfaite qu'il avait de son caractère, conservait aisément la souveraineté du Mexique en gouvernant son prince. Lorsque les Mexicains, devenus plus familiers avec les Espagnols, n'avaient plus pour eux le même respect, Montézuma était le premier à les y rappeler. La cruauté ou l'avarice des Espagnols excitait-elle une émeute, Montézuma montait sur le créneaux de sa prison, haranguait ses Mexicains, et les ramenait à l'ordre et à la soumission. Cette farce dura long-temps; mais dans une de ces occasions, lorsque Montézuma déshonorait son caractère, en justifiant les ennemis de son pays, une pierre, partie d'une main inconnue, le frappa à la tempe, ce qui causa sa mort quelques jours après. Les Mexicains, alors délivrés de cet empereur, qui secondait si efficacement les Espagnols, élurent un nouveau prince, le fameux Guatimozin, qui, depuis le commencement, avait montré la haine la plus implacable contre le nom espagnol. Sous sa conduite, les malheureux Mexicains se précipitèrent sur ces hommes que peu auparavant ils auraient adorés. Mais les Espagnols, par l'habileté de Cortez, étaient trop bien établis pour être chassés du Mexique. L'immense tribut que les grands du pays étaient convenus de payer à la couronne d'Espagne, montait à 600,000 marcs d'or pur, outre une prodigieuse quantité de pierres précieuses, dont la cinquième partie ayant été distribuée parmi les soldats, stimula leur courage et leur avarice, et leur fit prendre la résolution de périr plutôt que d'abandonner un pareil butin. Les Mexicains firent cependant de grands efforts pour recouvrer leur indépendance; mais malgré tous ces efforts, et même leur désespoir, ils furent obligés de céder à ce qu'ils appelaient le *tonnerre espagnol*. Guatimozin et l'impératrice furent faits prisonniers. Ce fut ce prince qui, étant mis sur des charbons ardens par ordre d'un receveur des finances du roi d'Espagne, pour le forcer à découvrir dans quel endroit du lac il avait jeté ses richesses, dit à son grand-prêtre condamné au même supplice, et qui exprimait hautement la douleur qu'il éprouvait : « Et moi, croyez-vous que je sois sur un lit de roses ? »

Le grand-prêtre garda le silence, et mourut en obéissant à son souverain. Cortez, en se rendant maître d'un second empereur, acheva la conquête du Mexique, qui fit en même temps passer sous la domination espagnole la Castille d'Or, le Darien et d'autres provinces.

Tandis que Cortez et ses soldats étaient employés à la réduction du Mexique, ils furent informés qu'il y avait un autre grand empire, situé vers la ligne équinoxiale et le tropique du capricorne, qui abondait en or, en argent et en pierres précieuses, et qui était gouverné par un prince plus magnanime que Montézuma. C'était l'empire du Pérou, qui avait près de trente degrés d'étendue, et qui était le seul autre pays de l'Amérique qui portât le nom de policé. Soit que le gouvernement espagnol n'eût pas de données certaines sur le Pérou, soit que se trouvant engagé dans une multitude d'autres affaires, il ne voulût pas se livrer à de nouvelles entreprises, il est certain que ce pays immense, plus important encore que le Mexique, fut réduit par les efforts et aux dépens de trois particuliers. Ces individus se nommaient François Pizarre, Almagre et Lucques, prêtre, mais qui jouissait d'une fortune considérable. Les deux premiers étaient nés à Panama, n'avaient qu'une origine douteuse, et point d'éducation. Pizarre, qui était l'ame de l'entreprise, ne savait ni lire ni écrire. Ils firent voile pour l'Espagne, et obtinrent sans difficulté la concession des pays qu'ils conquerraient. Pizarre partit alors pour faire la conquête du Pérou avec 600 hommes d'infanterie, 60 chevaux et douze petites pièces de canon, traînées par des esclaves des pays conquis. En faisant réflexion que les Péruviens avaient les mêmes préjugés que les Mexicains en faveur de la nation espagnole, et qu'ils étaient d'un caractère plus doux et moins belliqueux, on ne doit pas être surpris, après ce qui a été dit sur la conquête du Mexique, qu'avec des forces si peu considérables Pizarre ait fait une grande impression sur l'empire péruvien. Il y eut aussi des circonstances particulières qui lui furent favorables; et comme elles tendent à faire connaître une partie de l'histoire, de la religion et de l'état de l'esprit humain dans cet immense continent, il ne sera pas hors de propos de les raconter.

Mango-Capac fut le fondateur de l'empire péruvien. C'était un de ces hommes qui, calmes et réfléchis, savent observer les passions de leurs semblables, et les tourner à leur avantage et à leur propre gloire. Il remarqua que le peuple du Pérou était naturellement superstitieux, et avait une vénération particulière pour le soleil. Il prétendit donc être descendant de cet astre lumineux, envoyé pour établir son culte, et revêtu de son autorité. A l'aide de ce conte, quelque fabuleux qu'il paraisse, il trompa aisément un peuple crédule, et mit une vaste étendue de terrain sous sa juridiction : il en subjugua une plus grande étendue par la force des armes; mais il employa la force et la ruse aux fins les plus louables. Il réunit et civilisa les hordes sauvages et dispersées; il les dressa au métier des armes et à l'obéissance des lois; il les adoucit par l'institution d'une religion bienfaisante; en un mot, il n'y avait aucune partie de l'Amérique où l'agriculture et les arts fussent cultivés avec autant d'assiduité, et où le peuple eût des mœurs si

douces et si simples. Une race de princes succéda à Mango, distingués par le titre d'Incas, et révérés par le peuple comme les descendans de leur grand dieu, le soleil. Le douzième de cette race était alors sur le trône, et s'appelait Atabalipa. Son père, Guaina-Capac, avait conquis la province de Quito, qui fait à présent partie du Pérou. Pour s'assurer de cette possession, il avait épousé la fille du prince de ce pays, et de ce mariage était né Atabalipa. Son frère aîné, nommé Huescar, fils d'une autre mère, avait réclamé toute la succession des Etats de son père, sans en excepter Quito, qui appartenait au cadet par un double titre. Il s'était élevé à cette occasion une guerre civile, qui, après divers changemens de fortune, et après avoir fort affaibli le royaume, se termina en faveur d'Atabalipa, qui retint Huescar prisonnier dans la tour de Cusco, capitale de l'empire péruvien. Le royaume du Pérou était dans cet état de faiblesse et de discorde, quand Pizarre s'y présenta. Les prédictions sinistres de la religion se joignirent aussi, comme dans la plupart des circonstances, aux calamités humaines. On rapporta des prophéties, on se rappela des songes qui annonçaient la conquête de l'empire par des inconnus dont la description correspondait exactement avec l'apparence des Espagnols. Dans ces circonstances, Atabalipa, au lieu de s'opposer aux Espagnols, tâcha de gagner leur bienveillance; mais Pizarre, dont le caractère était analogue à la bassesse de son éducation, n'était pas disposé à agir honnêtement avec des gens qu'il traitait de barbares, et qui cependant étaient plus civilisés que lui, quoiqu'ils connussent moins l'art cruel de détruire leurs semblables. En conséquence, tandis qu'il était engagé dans une conférence avec Atabalipa, ses soldats, selon les ordres qu'ils avaient reçus, attaquèrent avec furie les gardes de ce prince, et après en avoir massacré 5,000, à mesure qu'ils s'avançaient sans s'embarrasser de leur propre sûreté pour défendre la personne sacrée de leur monarque, saisirent Atabalipa lui-même, et le menèrent au quartier espagnol. Pizarre, avec le souverain entre ses mains, pouvait déja être regardé comme maître du Pérou; car les habitans de ce pays étaient aussi attachés à leur empereur que l'étaient les Mexicains. Atabalipa ne fut pas long-temps en leur pouvoir sans traiter de sa rançon. A cette occasion, les anciens ornemens amassés par une longue suite de rois magnifiques, les trésors sacrés des temples les plus superbes, furent apportés pour racheter le soutien du royaume. Tandis que Pizarre était engagé dans cette négociation, par laquelle il se proposait, sans relâcher l'empereur, de se mettre en possession d'une grande quantité d'or, l'arrivée d'Almagre lui causa quelque embarras. L'amitié, ou plutôt l'apparence d'amitié qui existait entre ces deux hommes, n'était fondée que sur un esprit hardi et entreprenant, qui ne trouvait rien de trop périlleux pour satisfaire leur passion dominante. Aussi quand leurs intérêts se croisaient, on ne devait pas s'attendre qu'ils eussent aucun égard l'un pour l'autre. Pizarre voulait avoir la plus grande partie du trésor offert pour la rançon de l'empereur, parce qu'il avait contribué davantage à l'acquérir. Almagre insistait sur un partage égal; et à la fin, de peur que la cause commune

ne souffrît par une rupture entre eux, cette proposition fut acceptée. La rançon fut payée sans délai : c'était une somme au-dessus de leur conception ; mais elle ne fut pas capable de satisfaire leur avarice. Elle montait à 36,000,000, et attendu la valeur de l'argent dans ce temps-là, elle était prodigieuse. Déduction faite du cinquième pour le roi d'Espagne, et des parts des commandans en chef et des autres officiers, chaque soldat eut plus de 48,000 liv. Avec une pareille fortune, on ne devait pas s'attendre qu'une armée de mercenaires se soumît volontiers aux rigueurs de la discipline militaire. Ils demandèrent à être congédiés, afin de jouir tranquillement des fruits de leurs travaux. Pizarre y consentit, prévoyant que la cupidité en retiendrait toujours un grand nombre dans son armée, et que ceux qui s'en retourneraient avec des fortunes aussi brillantes, engageraient de nouveaux aventuriers à suivre la même carrière pour acquérir de l'or. Ce qu'il prévoyait se vérifia : il était impossible d'envoyer de meilleur recruteurs que ceux qui avaient fait de si grands profits à la guerre ; de nouveaux soldats arrivèrent successivement, et les armées de l'Amérique ne manquèrent jamais de renforts.

Cette immense rançon fut pour eux une raison de plus pour retenir Atabalipa prisonnier, afin de découvrir s'il avait un autre trésor pour assouvir leur cupidité. Mais soit qu'ils crussent qu'il n'avait plus rien à donner, et qu'ils ne voulussent pas employer leurs troupes à garder un prince dont ils n'attendaient plus aucun autre avantage, soit que Pizarre eût pris en aversion l'empereur du Pérou, parce qu'il s'était aperçu de quelques traits de finesse et de duplicité de sa part, qu'il crut devoir nuire à ses affaires ; il est certain qu'Atabalipa fut mis à mort par ses ordres. Pour justifier cet acte de cruauté, on produisit des charges supposées contre ce malheureux prince. Il fut accusé d'idolâtrie, d'avoir plusieurs concubines, et d'autres griefs d'une égale impertinence. La seule chose dont on pouvait l'accuser avec quelque apparence de justice, était d'avoir fait mettre à mort son frère Huescar ; et cependant cet acte n'était pas sans excuse, parce que Huescar avait conspiré contre lui pour s'emparer du trône. A la mort de l'Inca, il se présenta un nombre de candidats pour le trône. Sa principale noblesse nomma le frère d'Huescar ; Pizarre nomma un fils d'Atabalipa ; et deux généraux péruviens s'efforcèrent de s'y établir par le moyen de l'armée. Ces dissensions, qui, dans un autre empire, auraient été très-nuisibles, et même dans celui-ci, à toute autre époque, furent alors avantageuses aux affaires des Péruviens. Les candidats combattirent les uns contre les autres ; leurs batailles accoutumèrent ce peuple doux au sang, et l'énergie, quelle qu'en soit la cause, est tellement préférable, dans une nation, à un état de létargie, que dans le cours de ces querelles entre eux, les habitans du Pérou acquirent quelque courage contre les Espagnols, qu'ils regardaient comme la première cause de tous leurs maux. Les pertes qu'éprouvèrent les Espagnols dans ces combats, quoique peu considérables en elles-mêmes, devenaient dangereuses, en diminuant l'opinion qu'ils étaient invincibles ; opinion qu'ils avaient soin de maintenir parmi les habitans du

Nouveau-Monde. Cette considération engagea Pizarre à faire une trève; et il employa ce temps à jeter les fondemens de la fameuse ville de Lima, et à établir les Espagnols dans le pays. Mais aussitôt qu'il se présenta une occasion favorable, il renouvela la guerre contre les Indiens, et après quelques difficultés, se rendit maître de Cusco, capitale de l'empire. Tandis qu'il était engagé dans ces conquêtes, il arriva d'Espagne de nouvelles concessions et de nouveaux renforts. Pizarre obtint deux cents lieues de terrain le long de la côte, au sud de ce qui avait été accordé auparavant, et Almagre, deux cents lieues au sud du gouvernement de Pizarre. Cette division occasionna une très-vive querelle entre eux, chacun prétendant que Cusco était dans son district. L'adresse de Pizarre opéra néanmoins une réconciliation. Il persuada à son rival que le pays qui lui appartenait véritablement, était au sud de Cusco; qu'il n'était pas inférieur en richesse au Pérou, et qu'il était aussi facile de le conquérir. Il lui offrit son assistance dans cette expédition, dont le succès lui paraissait indubitable.

Almagre, pour avoir l'honneur de conquérir un royaume pour lui, prêta l'oreille à son avis, et, prenant autant des troupes de Pizarre qu'il jugea nécessaire, pénétra avec beaucoup de difficultés dans le Chili. Il perdit plusieurs de ses soldats en traversant des montagnes d'une hauteur prodigieuse, et toujours couvertes de neige. Il soumit cependant une grande partie de ce pays. Les Péruviens connaissaient alors trop bien la guerre pour ne pas profiter de la division des troupes espagnoles. Tandis que Pizarre était indisposé et Almagre éloigné, ils firent un effort pour recouvrer leur capitale, et furent sur le point de réussir. Mais ce dernier ne fut pas plus tôt instruit du siége de Cusco, qu'abandonnant toutes ses vues de conquêtes éloignées, il retourna pour s'assurer des grands objets de leurs premiers travaux. Il fit lever le siége en faisant un carnage affreux des assiégeans; mais après avoir pris possession de la ville, il ne voulut plus la rendre à Pizarre, qui s'approchait avec une armée, et ne croyait avoir d'autre ennemi à combattre que les Péruviens. Cette dispute occasionna entre eux une guerre longue et sanglante, dans laquelle ils éprouvèrent divers changemens de fortune, et firent tour-à-tour éclater leur ressentiment, parce que le sort du vaincu devait être une mort certaine. Ce fut le sort d'Almagre, qui, dans un âge avancé, fut sacrifié à la sûreté d'un rival, dont il avait long-temps partagé les dangers et les triomphes, et avec lequel il avait été intimement lié depuis le commencement de l'entreprise. Dans le cours de cette guerre civile, plusieurs Péruviens servirent dans les armées espagnoles, et apprirent, en fréquentant les chrétiens, à se massacrer les uns les autres. Cependant cette nation aveugle ouvrit à la fin les yeux, et prit une résolution très-remarquable. En voyant la férocité des Européens, leur ressentiment implacable, et leur insatiable avarice, ils conjecturèrent que ces passions rendraient leurs querelles interminables : Retirons-nous, dirent-ils, d'au milieu d'eux; fuyons vers nos montagnes; ils ne tarderont pas à s'entre-détruire, et alors nous reviendrons paisiblement dans nos habitations. Cette résolution fut immédiatement mise à exécution; les Péruviens se

dispersèrent, et laissèrent les Espagnols dans leur capitale. Si les forces des deux adversaires avaient été égales, cette singulière politique des naturels du Pérou aurait pu être suivie du succès; mais la victoire de Pizarre mit fin à la vie d'Almagre et aux espérances des Péruviens, qui, depuis cette époque, n'osèrent plus faire face aux Espagnols.

Pizarre, alors seul maître du champ de bataille et du plus riche empire du monde, ne fut pas encore satisfait. Son ambition le porta à de nouvelles entreprises. Les pays méridionaux de l'Amérique où il avait auparavant envoyé Almagre, offraient la plus riche conquête. Les montagnes de Potosi, qui formaient des masses d'argent, et dont il ne reste plus aujourd'hui que la coque, avaient été découvertes de ce côté-là. Il suivit donc la route d'Almagre dans le Chili, et soumit une autre partie de ce pays. Orellana, l'un de ses généraux, passa les Andes, et descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones : navigation immense, qui découvrit un pays riche et délicieux; mais comme il est en grande partie plat, et conséquemment peu abondant en minéraux, les Espagnols le négligèrent alors, et l'ont toujours négligé depuis. Pizarre, après des succès répétés, n'ayant ni supérieur pour le contenir, ni rival pour le tenir en échec, s'abandonna à toute la férocité de son caractère, et se conduisit avec la plus lâche tyrannie envers ceux qui n'avaient pas concouru à ses desseins. Cette conduite excita une conspiration contre lui, dont il fut la victime dans son propre palais, et dans la ville de Lima, qu'il avait fondée. Les partisans du vieil Almagre déclarèrent alors son fils, qui portait le même nom, leur vice-roi. Mais la plus grande partie de la nation, quoique satisfaite du sort de Pizarre, ne concourut pas à cette déclaration. Elle attendit les ordres de l'empereur Charles V, alors roi d'Espagne, qui envoya Vaca-di-Castro pour en prendre le gouvernement. Cet homme, par son intégrité et sa sagesse, était bien propre à fermer les plaies de la colonie, et à mettre tout sur le pied le plus avantageux, tant pour le pays que pour la mère-patrie. Par sa prudente administration, les mines de la Plata et du Potosi, qui étaient auparavant des spéculations de pillage pour des particuliers, devinrent un objet d'utilité publique pour la cour d'Espagne. Les partis furent écrasés ou obligés de se taire : le jeune Almagre, qui ne voulut se prêter à aucun accommodement, fut mis à mort, et il régna dans le Pérou une tranquillité inconnue depuis l'arrivée des Espagnols. Il paraît cependant que Castro n'eut point l'habileté de gagner la faveur du ministère espagnol, par des présens ou des promesses, qu'attendent toujours les ministres de la part du gouverneur d'un pays si riche. Ils y envoyèrent un conseil pour contrôler les opérations de Castro, et la colonie fut exposée à de nouveaux troubles. L'esprit de parti, à peine éteint, se ralluma, et Gonzale, frère du fameux Pizarre, se mit à la tête des partisans de son frère, auxquels s'étaient joints plusieurs mécontens. Ce ne fut plus une dispute entre des gouverneurs pour les limites de leurs juridictions. Gonzale Pizarre ne reconnut plus l'autorité du roi que de nom. Il se fortifia de jour en jour, et porta même l'audace jusqu'à faire trancher la tête à un gouverneur envoyé pour le soumettre. Il gagna la confiance de l'amiral

de la flotte espagnole dans les mers du Sud, par le moyen duquel il se proposa d'empêcher tout débarquement de troupes d'Espagne, et il avait même dessein d'engager les habitans du Mexique dans sa révolte.

Telle était la situation des affaires, lorsque la cour d'Espagne, reconnaissant son erreur d'avoir confié le gouvernement de ces riches colonies à des gens qui n'avaient pour eux que la cabale et l'intrigue, au lieu d'avoir choisi des personnes recommandables par leurs vertus et leur rang, y envoya, avec des pouvoirs illimités, Pierre de la Gasca, homme qui ne différait de Castro que par la douceur de son caractère et ses manières engageantes, mais qui avait le même amour de la justice, la même grandeur et le même désintéressement. Tous ceux qui n'avaient point été de la révolte de Pizarre, se réunirent sous ses drapeaux; plusieurs de ses partisans, charmés de la conduite de Gasca, abandonnèrent leurs anciennes liaisons : l'amiral se laissa persuader de retourner à son devoir; on offrit même à Pizarre de grands avantages s'il voulait rentrer dans la soumission à la couronne d'Espagne. Mais l'idée de la royauté a tant de charmes, que Pizarre aima mieux courir tous les hasards que de se soumettre à aucun officier espagnol. Il résolut donc de risquer une bataille avec les partisans qui lui étaient restés fidèles; il fut battu, fait prisonnier, et exécuté peu de temps après. Ainsi périt le frère de celui qui avait fait la conquête du Pérou, qui fut sacrifié pour assurer la suprématie de la cour d'Espagne sur ces régions éloignées.

La conquête des grands empires du Mexique et du Pérou est la seule partie de l'histoire de l'Amérique qui mérite d'être traitée ici. Quant à ce qui regarde la réduction des autres parties du continent ou des îles, si nous jugeons qu'il puisse en résulter de l'instruction ou de l'amusement, nous en parlerons lorsqu'il sera question de ces pays. Nous allons maintenant faire mention des mœurs, du gouvernement, de la religion et de tout ce qui compose le caractère des naturels de l'Amérique; et comme ces différens objets se ressemblent beaucoup dans toute cette partie du globe, nous en donnerons des idées générales, afin d'éviter des répétitions continuelles : nous aurons cependant soin, en faisant la description d'un pays, de rapporter ce qu'il y aura de remarquable et de particulier dans les individus qui l'habitent.

Habitans originaires de l'Amérique. — La découverte de l'Amérique a non-seulement ouvert une nouvelle source de richesses à la partie commerçante et laborieuse de l'Europe, mais encore un vaste champ de spéculation au philosophe qui veut examiner le caractère de l'homme sous différens degrés de raffinement, et observer les mouvemens du cœur ou les opérations de l'esprit humain, lorsqu'ils ne sont point guidés par la science ou pervertis par la corruption. La disparité entre les habitans de l'Europe et les naturels de l'Amérique parut si frappante, que quelques observateurs ont osé avancer qu'il est impossible qu'ils soient de la même espèce, ou qu'ils dérivent de la même source. Cette conséquence est cependant mal fondée. Les carac-

tères de l'espèce humaine peuvent être infiniment variés, selon les différens degrés d'amélioration où ils sont parvenus, la manière dont ils se procurent les objets de première nécessité, la force de l'habitude, et une infinité d'autres circonstances qu'il serait trop minutieux de décrire, et qui sont trop disparates pour être offertes sous un même point de vue. On y remarque cependant les grands traits de l'humanité, à travers les différentes nuances qui caractérisent les nations et qui les distinguent les unes des autres.

Quand la soif de l'or porta les habitans de l'Europe au-delà de la mer Atlantique, ils trouvèrent les habitans du Nouveau-Monde plongés dans ce qu'ils regardèrent comme une espèce de barbarie, mais qui n'était effectivement qu'un état d'honnête indépendance et de noble simplicité. Excepté les habitans des grands empires du Mexique et du Pérou, qui, comparativement parlant, étaient des nations raffinées, les naturels de l'Amérique ne connaissaient aucuns des arts de l'Europe. Celui même de l'agriculture, qui est le plus utile de tous, y était à peine connu, ou n'était que faiblement cultivé. La seule manière dont ils se procuraient les choses nécessaires à la vie, était en chassant ces animaux qui abondent dans leurs montagnes et dans leurs forêts. Cet exercice, qui chez eux est une occupation sérieuse, donne à leurs membres une force et une agilité inconnues chez les autres nations. C'est peut-être la même cause qui, dans les endroits où les rayons du soleil ne sont pas trop violens, les rend singulièrement droits et bien proportionnés. Ils ont les muscles fermes et forts, la tête et le corps un peu aplatis, ce qui est l'effet de l'art; des traits réguliers, mais le visage féroce : leurs cheveux sont noirs, longs et droits, et aussi durs que le crin des chevaux. La couleur de leur peau est d'un brun rougeâtre, fort admiré parmi eux, et qu'ils augmentent par l'usage constant de la graisse d'ours et de la peinture. Le caractère des Indiens est à-la-fois fondé sur leur situation et sur leur manière de vivre. On ne saurait supposer qu'un peuple continuellement employé à se procurer une subsistance toujours précaire, qui vit en chassant les bêtes sauvages, et qui est presque continuellement en guerre avec ses voisins, ait le caractère gai. Les Indiens sont donc, en général, sérieux, même jusqu'à la mélancolie. Ils n'ont rien de cette étourderie et de cette vivacité particulières à quelques nations de l'Europe, et ils la méprisent. Leur conduite envers ceux qui les fréquentent est régulière, modeste et respectueuse. Ignorant tous les moyens de s'amuser, dont un des principaux est celui de dire des riens agréables, ils ne parlent jamais qu'ils n'aient quelque chose d'important à observer; et toutes leurs actions, leurs paroles, et même leurs regards, sont dirigés vers un but utile. Un semblable caractère ne doit point étonner dans des hommes sans cesse occupés d'objets qui sont pour eux de la dernière importance. Leur subsistance dépend entièrement du travail de leurs mains, et la moindre inattention aux desseins de leurs ennemis peut leur faire perdre la vie, l'honneur et tout ce qu'ils ont de plus cher. Comme ils n'ont point d'objet qui les attache plutôt à un lieu qu'à un autre, ils vont où ils s'imaginent trouver une plus grande abondance

d'objets de première nécessité. Les villes, qui sont les productions des arts et de l'agriculture, sont inconnues chez eux. C'est pour la même raison que les différentes tribus ou nations sont très-peu considérables, comparativement aux sociétés civilisées, où l'industrie, l'agriculture, les arts et le commerce ont réuni un grand nombre d'individus, qu'un luxe compliqué rend utiles les uns aux autres. Ces petites tribus vivent à une immense distance; elles sont séparées par un désert, et se cachent dans de vastes et impénétrables forêts.

Il existe dans chaque société une forme de gouvernement, qui est, pour ainsi dire, la même sur tout le continent de l'Amérique, parce que dans ces vastes régions les mœurs et la manière de vivre sont semblables et uniformes. Sans les arts, sans les richesses et sans le luxe, qui sont les grands instrumens de la dépendance dans les états civilisés, un Américain n'a d'autre moyen de se rendre recommandable à ses compagnons, que par les qualités supérieures de l'esprit ou du corps. Mais comme la nature n'offre pas beaucoup d'exemples de distinctions personnelles quand les hommes jouissent de la même éducation, ils sont tous presque égaux et desirent de rester tels. La liberté est donc la passion dominante des Américains, et leur gouvernement, par l'influence de ce sentiment, est plus solidement établi que par les plus sages réglemens de la politique. Ils sont cependant fort éloignés de mépriser toute espèce d'autorité; ils sont dociles à la voix de la sagesse, que l'expérience accorde aux plus âgés, et ils s'enrôlent sous les drapeaux du chef dont la valeur et les talens militaires ont mérité leur confiance. Il faut donc dans chaque société considérer le pouvoir du chef et celui des anciens; et selon que le gouvernement incline plus ou moins d'un côté ou de l'autre, on peut le regarder comme monarchique, ou comme une espèce d'aristocratie. Dans les tribus qui sont le plus souvent en guerre, le pouvoir du chef y domine, parce que l'idée de se procurer un chef militaire est la première source de sa supériorité, et que les besoins de l'Etat se trouvant toujours les mêmes, ne cessent de contribuer à son soutien et d'augmenter même son importance. Sa puissance est cependant plutôt persuasive que coercitive. Il est respecté comme un père, et non pas craint comme un monarque. Il n'a pas de gardes, pas de prisons, pas d'officiers de justice, et un acte d'injustice ou de violence le précipiterait du trône. Dans l'autre forme de gouvernement, que l'on peut regarder comme une aristocratie, les anciens n'ont pas plus de pouvoir. Dans quelques tribus, ils forment, à la vérité, une espèce de noblesse héréditaire, dont l'influence, toujours augmentée par le temps, est plus considérable. Mais cette source de pouvoir, principalement fondée sur l'imagination, qui accorde à nos contemporains le mérite de leurs ancêtres, est trop raffinée pour être fort commune parmi les naturels de l'Amérique. C'est pourquoi, dans la plupart des pays, l'âge est le seul titre au respect, à l'influence et à l'autorité; c'est l'âge qui donne l'expérience, et l'expérience est la seule source des connaissances chez un peuple barbare: parmi ces individus les affaires se conduisent avec une simplicité qui retrace, aux amis de l'antiquité, le tableau des siècles primitifs. Les

chefs de famille s'assemblent dans une maison ou cahute destinée à cet objet. Là on y discute l'affaire, et les personnes de la nation, distinguées par leur sagesse ou leur éloquence, ont occasion de déployer leurs talens. Leurs orateurs, semblables à ceux d'Homère, s'expriment dans un style hardi et figuré, trop énergique pour les nations raffinées ou même moins sauvages, et avec des gestes également violens, mais souvent très-naturels et fort expressifs. Quand l'affaire est terminée, et qu'ils ont des provisions en abondance, ils ordonnent une fête à laquelle presque toute la nation participe. Cette fête est accompagnée de chants, dans lesquels sont célébrés les exploits réels ou fabuleux de leurs ancêtres. Ils ont aussi des danses, la plupart guerrières, comme celles des Grecs et des Romains. Dans toutes leurs fêtes on rencontre la danse et la musique.

Il arrive souvent que ces hordes, éparses et séparées par des espaces immenses, se rencontrent à la chasse; s'il n'existe point d'animosité entre elles, ce qui est très-rare, elles se conduisent de la manière la plus honnête et la plus amicale; mais s'il arrive qu'elles soient en état de guerre, ou qu'il n'y ait jamais eu de communication entre elles, tous ceux qui ne sont pas amis, étant réputés ennemis, elles se battent avec la fureur la plus sauvage.

La guerre et la chasse sont les seules occupations des hommes; tout le reste, même le peu de culture qui s'y fait, est abandonné aux femmes. Leurs motifs les plus ordinaires pour déclarer la guerre à leurs voisins, sont, outre les rencontres accidentelles qui peuvent y donner lieu, la mort d'un ami à venger, ou seulement le desir de faire des prisonniers qui puissent les aider à la chasse, et qu'ils incorporent dans leurs tribus. Ces guerres sont, ou entreprises par des particuliers, ou par la horde entière. Dans le dernier cas, tous les jeunes gens qui sont disposés à aller au combat, personne n'y étant forcé contre son inclination, donnent un morceau de bois au chef, en signe de leur dessein de l'accompagner : car chez ces peuples, tout se traite avec beaucoup de cérémonies et de formes. Le chef qui doit les conduire jeûne pendant plusieurs jours, et, dans cet intervalle, ne parle à personne. Il observe ses songes avec une attention particulière, et la présomption, naturelle aux sauvages, les lui fait généralement considérer comme aussi propices qu'il voudrait les avoir. Ils observent une variété d'autres cérémonies superstitieuses : une des plus abominables, c'est de mettre sur le feu le chaudron de guerre, comme une marque qu'ils vont sortir pour dévorer leurs ennemis; coutume qui a certainement existé autrefois chez quelques nations, puisqu'elles continuent à l'exprimer en termes non équivoques, et qu'elles font usage d'un emblême qui rappelle l'ancienne pratique. Alors ils envoient un vase de porcelaine ou une grande conque à leurs alliés, en les invitant à venir boire le sang de leurs ennemis; car chez les Amécains, comme chez les anciens Grecs,

La modération ne trouve pas d'accès:
Il faut brûler d'amour, ou haïr à l'excès.

Ils pensent que leurs alliés doivent non-seulement épouser leurs querelles, mais même porter leur ressentiment au même degré qu'eux. Il n'y a véritablement aucun peuple qui soit aussi extrême dans son amitié ou dans son ressentiment ; et c'est à quoi on doit s'attendre, d'après les circonstances particulières où ils se trouvent. Le principe de toutes les affections sociales agit avec d'autant plus de force, qu'il est plus circonscrit. Les Américains vivant dans des sociétés où ils ne voient que très-peu d'objets et très-peu d'individus, conçoivent pour les uns et pour les autres un attachement extraordinaire, et ne sauraient en être privés sans se sentir extrêmement malheureux : leurs idées sont trop rétrécies, leur ame trop étroite, pour admettre des sentimens de bienveillance générale, ou même d'humanité ordinaire. Cette circonstance même, en les rendant cruels et sauvages à l'excès envers ceux avec qui ils sont en guerre, ajoute une nouvelle force à leurs amitiés particulières et au lien commun qui les unit aux membres de la même tribu, ou aux tribus qui sont en alliance avec eux. Si nous n'avions pas cette réflexion toujours présente à la mémoire, les faits que nous allons raconter exciteraient notre surprise, sans éclairer notre raison, et nous nous perdrions dans un labyrinthe de particularités en apparence contradictoires, sans connaître la cause générale d'où elles tirent leur origine.

Après avoir terminé toutes les cérémonies qui précèdent la guerre, ils sortent le visage noirci avec du charbon, et peint de raies de vermillon, ce qui leur donne un aspect horrible. Ils changent alors d'habits avec leurs amis, et donnent tous leurs ornemens aux femmes, qui les accompagnent jusqu'à une distance considérable, pour recevoir ces marques d'une amitié éternelle.

Les principales qualités d'un guerrier indien, sont la vigilance, l'art de surprendre l'ennemi et d'éviter une surprise ; et véritablement ils surpassent en cela toutes les nations du monde. Accoutumés à être dans les forêts continuellement sur le qui-vive, et à vivre à tous égards dans l'état de nature, leurs sens extérieurs ont un degré de finesse qui d'abord paraît incroyable. Ils découvrent leurs ennemis à une immense distance par la fumée de leurs feux, qu'ils sentent, et par les traces de leurs pieds sur la terre, qu'ils comptent et distinguent avec la plus grande facilité. Quoiqu'imperceptibles à l'œil d'un Européen, ils découvrent même les traces des différentes nations qu'ils connaissent, et déterminent exactement le temps où elles ont passé ; tandis qu'un Européen, avec toutes les lunettes du monde, n'apercevrait aucun vestige. Ces circonstances ne sont cependant pas d'une grande importance, parce que leurs ennemis possèdent les mêmes avantages. Aussi, quand ils se mettent en campagne, ils ont soin d'éviter l'usage de ce qui pourrait les exposer à être découverts. Ils n'allument point de feu pour se chauffer, ni pour faire cuire leurs provisions ; ils restent couchés par terre le long du jour, ne voyagent que la nuit, et marchent de file ; celui qui est le dernier, couvre soigneusement de feuilles les traces de ses pieds, et celles de ceux qui l'ont précédé. Quand ils s'arrêtent pour se rafraîchir, ils envoient des ve-

dettes pour reconnaître les pays, et battre tous les endroits où ils soupçonnent que l'ennemi pourrait être caché. De cette manière, ils entrent à l'improviste dans les villages de leurs ennemis, et tandis que la fleur de la nation est à la chasse, ils massacrent tous les enfans, les femmes et les vieillards, ou font autant de prisonniers qu'ils peuvent en conduire, ou qu'ils en trouvent d'assez forts pour leur être utiles. Mais quand leurs ennemis sont instruits de leur dessein, et savent qu'ils marchent contre eux, ils se couchent par terre au milieu des herbes et des feuilles fanées, après avoir peint leurs visages de la couleur de ces feuilles. Ils en laissent ensuite passer une partie sans bouger; puis se levant subitement en poussant un cri affreux, ils font pleuvoir une grêle de balles sur leurs aggresseurs. Ceux-ci poussent un cri semblable. Chacun d'eux tâche de se cacher derrière un arbre, et riposte au feu de ses adversaires à mesure qu'ils se lèvent de terre pour faire une seconde décharge : ainsi se continue la bataille, jusqu'à ce qu'un des partis soit incapable de faire une plus longue résistance. Mais quand les forces des deux partis restent presque égales, l'esprit féroce des sauvages, irrité par la perte de leurs amis, ne connaît plus de retenue. Ils cessent cette guerre d'armes à feu, et fondent les uns sur les autres avec des massues et des haches, en vantant leur courage et en insultant à leurs ennemis par les reproches les plus amers. Il s'ensuit un combat désespéré : la mort se montre sous mille formes hideuses, qui feraient glacer le sang dans les veines des nations civilisées, mais qui augmentent la fureur des sauvages. Ils foulent aux pieds, ils insultent les cadavres de leurs ennemis; ils leur dépouillent la tête, se vautrent dans leur sang comme des bêtes féroces, et en dévorent quelquefois la chair. Cette fureur continue jusqu'à ce qu'elle ne rencontre plus de résistance; alors on s'assure des malheureux prisonniers, dont le sort est mille fois plus cruel que celui de ceux qui sont morts sur le champ de bataille. Les vainqueurs font entendre un hurlement affreux pour déplorer la perte de leurs amis. Ils reviennent alors, avec un air triste et lugubre, vers leur village; un messager est envoyé pour annoncer leur retour, et les femmes vont à leur rencontre, en poussant des cris épouvantables, pour témoigner leur douleur de la perte de leurs frères ou de leurs maris. Quand ils sont arrivés, le chef fait à voix basse, aux anciens, une relation circonstanciée de toutes les particularités de l'expédition. L'orateur proclame tout haut cette relation au peuple, et lorsqu'il prononce les noms de ceux qui ont péri, les cris des femmes redoublent. Les hommes joignent aussi leurs lamentations à celles des femmes, selon qu'ils sont plus ou moins affectés par le degré de parenté ou d'amitié qui existait entre eux et leurs compatriotes décédés. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire; chaque individu oublie alors ses propres malheurs pour prendre part au triomphe de sa nation; tous les pleurs sont essuyés, et par une transition inconcevable, ils passent en un instant de la douleur la plus amère à la joie la plus extravagante. Mais le traitement qu'ils font subir aux prisonniers, dont le sort, pendant tout ce temps-là, reste incertain, est particulièrement ce qui caractérise les sauvages.

Nous avons déja fait mention de la force de leur amitié et de leur ressentiment. Réunis dans de petites sociétés, alliés entre eux par les liens les plus étroits, leurs affections qui sont des plus vives dans l'enceinte de leur village, ne s'étendent guère au-delà de ses murs. Ils ne sentent rien pour les ennemis de la nation, et leur haine s'étend facilement de l'individu dont ils ont reçu quelque outrage, à tous les autres de la même tribu. Les prisonniers eux-mêmes qui éprouvent les mêmes sentimens, connaissent les intentions des vainqueurs, et sont préparés au sort qui les attend. Celui qui a fait le prisonnier l'accompagne à la cahutte où, selon la disposition des anciens, il doit être mené pour suppléer à la perte d'un citoyen. Si ceux chez qui il est conduit, éprouvent une diminution dans leur famille par la guerre ou d'autres accidens, ils adoptent le captif, et il devient membre de la famille : mais s'ils n'en ont pas besoin, ou si leur ressentiment pour la perte de leurs parens est trop grand pour qu'ils puissent supporter la vue d'un homme qui était lié avec les auteurs de leur mort, ils le condamnent à périr. Tous ceux contre lesquels a été prononcée cette sentence rigoureuse étant réunis, toute la nation s'assemble pour l'exécution, comme pour une grande solennité. On élève un échafaud, et les prisonniers sont attachés à un poteau, où ils commencent leurs chants de mort, et se préparent avec le courage le plus intrépide aux tourmens affreux qui les attendent. Leurs ennemis, de leur côté, sont déterminés à les mettre à l'épreuve par les tortures les plus barbares et les plus raffinées. Ils commencent par l'extrémité du corps, et s'approchent graduellement des parties vitales. L'un arrache à la victime les ongles l'un après l'autre; un autre met un de ses doigts dans sa bouche, et lui en déchire la chair avec les dents; un troisième met ce doigt ainsi déchiré dans une pipe toute rouge, et le fume comme du tabac; ils lui écrasent ensuite les doigts des pieds et des mains entre deux pierres, lui arrachent les gencives, lui découpent les jointures, et lui font des balafres où ils passent aussitôt des fers rouges, coupant, brûlant et pinçant alternativement; ils arrachent cette chair ainsi mutilée et rôtie par morceaux, et la dévorent avec avidité, se frottant le visage avec le sang dans l'enthousiasme de l'horreur et de la fureur. Quand ils ont ainsi déchiré la chair, ils tordent les nerfs et les tendons autour d'un morceau de fer, les arrachent, les cassent, tandis que d'autres tirent et étendent les membres de toutes les manières qui peuvent augmenter le tourment. Cela continue cinq ou six heures, et quelquefois, telle est la force des sauvages, plusieurs jours de suite. Alors souvent ils le délient, et mettent trève à leur fureur pour penser aux nouveaux supplices qu'ils lui feront éprouver, et pour laisser reprendre haleine au patient qui, épuisé de ces tourmens inouis, tombe souvent dans un si profond sommeil, qu'ils sont obligés de faire usage du feu pour l'éveiller, et renouveler ses souffrances. On le rattache au poteau, et ils recommencent leurs cruautés. Ils lui plantent sur tout le corps de petits morceaux de bois qui prennent feu aisément, mais qui brûlent lentement; ils lui lancent conti-

nuellement dans toutes les parties du corps, des bâtons pointus; ils lui arrachent les dents avec des tenailles, et lui font sauter les yeux de la tête. Enfin, après avoir consumé à petit feu sa chair jusqu'aux os; après avoir mutilé son corps de manière qu'il ne forme plus qu'une seule plaie; après lui avoir tailladé le visage de telle sorte qu'il ne lui reste rien d'humain, ils lui pèlent la tête, versent sur ce crâne dépouillé, des chaudrons de charbons rouges ou d'eau bouillante, et délient encore une fois le malheureux qui, aveugle et chancelant de faiblesse et de douleur, assailli de tous côtés à coups de massue et de pierres, tantôt debout, tantôt par terre, tombant à chaque pas dans leurs feux, court çà et là, jusqu'à ce que l'un des chefs, soit par compassion, soit par fatigue, mette fin à sa vie d'un coup de massue ou de poignard. Le corps est alors mis dans un chaudron, et le tout se termine par une fête aussi barbare que celle qui l'a précédée.

Les femmes, oubliant la nature humaine, ainsi que celle de leur sexe, et transformées en quelque chose de pire que les furies, surpassent même les hommes dans ces actes atroces, tandis que les principaux personnages du pays sont assis autour d'un poteau, en fumant leur pipe, et en regardant sans la moindre émotion. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le patient lui-même, dans les petits intervalles de tourmens, fume aussi, paraît insouciant, et converse avec ses bourreaux sur des choses indifférentes. Véritablement, durant son exécution, il semble qu'il y ait une lutte entre eux et lui, pour savoir qui l'emportera, eux en infligeant les tortures les plus aiguës, et lui, en les souffrant avec une fermeté et une constance au-dessus de la nature humaine : il ne lui échappe pas un gémissement, pas un soupir, pas une grimace; il conserve absolument son sang-froid au milieu des tourmens; il raconte ses exploits, il les informe des cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, et les menace de la vengeance que produira sa mort. Quoique ses reproches les mettent dans une fureur qui approche de la rage, il continue ses insultes et se moque de leur ignorance dans l'art de tourmenter; il leur indique des moyens plus efficaces, et les parties du corps les plus sensibles. Les femmes possèdent cette espèce de courage ainsi que les hommes; et il est aussi rare de voir un Indien se conduire autrement, qu'il serait peu commun de voir un Européen souffrir comme un Indien. Tels sont les merveilleux effets de l'éducation, et d'une soif féroce de gloire. *Je suis brave et intrépide*, s'écrie le sauvage à la face de ses bourreaux; *je ne crains pas la mort, ni aucune espèce de tourmens; ceux qui les craignent sont des poltrons; ils sont moins que des femmes; la vie n'est rien pour ceux qui ont du courage : puissent mes ennemis être confondus de rage et de désespoir! oh! que ne puis-je les dévorer, et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang!*

Ces scènes barbares, qui dégradent si fort la nature humaine, ne doivent cependant pas être omises, parce qu'elles servent à montrer dans le plus grand jour jusqu'à quel degré de barbarie, jusqu'à quel

point les passions humaines peuvent être portées quand elles ne sont point adoucies par la civilisation, et contenues par le frein de la raison et la morale du christianisme.

Rien, dans l'histoire du genre humain, ne forme un plus grand contraste que cette cruauté des sauvages envers ceux avec lesquels ils sont en guerre, et la chaleur de leur affection envers leurs amis, c'est-à-dire ceux qui vivent dans le même village, ou leurs alliés. Tout est commun parmi eux, et quoique cela vienne en partie de ce qu'ils n'ont pas des notions assez distinctes de la division de propriétés, on doit cependant l'attribuer principalement à la force de leur attachement, parce qu'en toute autre choses ils sont toujours prêts à exposer leurs vies et leurs fortunes pour le service de leurs amis. Leurs maisons, leurs provisions, leurs jeunes femmes même sont à la disposition de leurs convives. Quelqu'un n'a-t-il pas réussi à la chasse? sa moisson a-t-elle manqué? ou sa maison est-elle brûlée? il ne souffre nullement de ces malheurs; ils lui fournissent au contraire une occasion d'éprouver la bienveillance de ses compatriotes; mais l'Américain est implacable envers les ennemis de son pays, ou envers ceux qui l'ont offensé en particulier. Il cache ses sentimens; il paraît réconcilié, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion d'exécuter par surprise ou par trahison une horrible vengeance. Le temps n'est point susceptible d'étouffer son ressentiment; la distance des lieux ne peut protéger l'objet de sa haine; il traverse les montagnes les plus escarpées, pénètre dans les forêts les plus impraticables, et passe les marais les plus fangeux et des déserts de plus de 100 lieues, supportant l'inclémence des saisons, la fatigue, la faim, la soif, avec patience et même avec plaisir, dans l'espoir de surprendre son ennemi, sur qui il exerce les cruautés les plus révoltantes, allant même jusqu'à manger sa chair. Tels sont les extrêmes où les Indiens portent leur haine ou leur amitié.

Ce que nous avons dit sur les Indiens ne formerait qu'un tableau fort imparfait, si nous ne faisions mention de la force de leur amitié, qui paraît principalement dans la manière dont ils traitent les morts. Lorsque quelqu'un d'entre eux meurt, il est pleuré par la société entière, qui pratique à cette occasion mille cérémonies qui expriment la plus vive douleur. La plus remarquable, en ce qu'elle démontre la profondeur et la continuation de leur chagrin, est ce qu'ils appellent la fête des morts ou des ames. Le jour de cette cérémonie est fixé par l'autorité publique, et il n'y a rien d'omis pour qu'elle soit célébrée avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence. Les tribus voisines sont invitées à être présentes et à se joindre à la solennité. A cette époque, tous ceux qui sont morts depuis la dernière fête (qui chez quelques tribus est renouvelée tous les 10 ans, et chez quelques autres tous les 8 ans) sont tirés de leurs tombeaux: on va soigneusement chercher ceux qui ont été enterrés à la plus grande distance des villages; et on les apporte à ce grand rendez-vous des cadavres.

Il n'est pas difficile de concevoir l'horreur de ce *déterrement*

général. Il nous est impossible de la décrire d'une manière plus frappante que Lafitau, à qui nous sommes redevables des renseignemens les plus authentiques sur ces nations.

« L'ouverture de ces tombeaux, dit-il, offre sans doute une des « scènes les plus frappantes qu'il soit possible de concevoir : c'est un « tableau bien humiliant de la misère humaine, où l'on découvre tant « d'images de la mort, qui semble prendre plaisir à se présenter sous « mille formes si hideuses dans ces diverses carcasses, selon le degré « de corruption où elles se trouvent, ou la manière dont elles en ont « été affectées. Quelques-unes sont sèches et fanées; d'autres ont une « espèce de parchemin sur les os; d'autres paraissent cuites et enfu-« mées, sans la moindre apparence de pourriture; quelques-unes, « enfin, sont au moment de la putréfaction, tandis que d'autres four-« millent de vers, et sont noyées dans la corruption. Je ne sais ce « qui doit nous frapper davantage, ou l'horreur d'un pareil spectacle, « ou la tendre piété et l'affection de ces pauvres gens pour leurs amis « décédés : car rien n'est plus digne de notre admiration que l'ardeur « et l'attention avec lesquelles ils s'acquittent de ce triste devoir, « ramassant soigneusement jusqu'aux plus petits os, maniant les car-« casses toutes dégoûtantes qu'elles soient, les nettoyant des vers, les « portant sur leurs épaules pendant de longs voyages de plusieurs « jours, sans être découragés par la mauvaise odeur, et sans laisser « paraître d'autres émotions que celle du regret d'avoir perdu des « personnes qui leur étaient si chères pendant leur vie, et qui ont été « si pleurées après leur mort.

« Ils les apportent dans leurs chaumières, où ils préparent une fête « en l'honneur des morts, pendant laquelle leurs grandes actions sont « célébrées, et ils rappellent toutes les tendres liaisons qui ont eu lieu « entre eux et leurs amis. Les étrangers, qui ont quelquefois fait 30 « lieues pour être présens à cette cérémonie, se joignent à leurs tendres « condoléances; et les femmes expriment par des cris épouvantables « la vive douleur dont elles sont pénétrées. Les cadavres sont ensuite « transportés des cahuttes pour un nouvel enterrement général. On fait « un grand trou dans la terre, et là, à une certaine époque, chaque « individu, accompagné de sa famille et de ses amis, marche avec un « silence solennel portant le corps d'un fils, d'un père ou d'un frère. « Quand ils sont tous rassemblés, les cadavres, ou les cendres de ceux « qui étaient tout-à-fait corrompus, sont déposés dans le trou, et les « lamentations recommencent. Tout ce qu'ils ont de plus précieux « est enterré avec les morts. Les étrangers montrent aussi de la géné-« rosité : ils déposent les présens qu'ils ont apportés exprès avec eux « pour cette occasion. Alors toutes les personnes présentes descendent « dans le trou, et chacune prend un peu de terre qu'elle conserve « avec le soin le plus religieux. Les corps, rangés par ordre, sont « couverts de nouvelles fourrures toutes entières; par-dessus ils met-« tent de l'écorce d'arbre, et ensuite des pierres, du bois et de la « terre. Adressant alors aux morts un dernier adieu, chacun retourne « à sa cabane. »

Nous avons dit que dans cette cérémonie les sauvages offrent aux morts ce qu'ils ont de plus précieux. Cette coutume, qui est universelle chez eux, vient d'une notion grossière de l'immortalité de l'ame. Ils croient fermement à cette doctrine, et c'est le principal article de leur religion. Quand l'ame est séparée du corps, ils s'imaginent qu'elle continue d'errer autour de ces restes insensibles, et qu'elle trouve le même plaisir aux habitudes et aux choses qui lui étaient autrefois agréables. Cependant, après un certain temps, elle abandonne cette affreuse demeure, et s'en va bien loin à l'Ouest dans la terre des Esprits. Ils ont même porté leurs idées jusqu'à faire une distinction entre les habitans de l'autre monde; ils s'imaginent que quelques-uns d'eux, particulièrement ceux qui ont été heureux à la guerre, possèdent un grand degré de félicité, tel que celui d'avoir trouvé un endroit où ils puissent toujours chasser et pêcher à coup sûr, et qu'ils jouissent de tous les plaisirs des sens, sans être obligés de travailler pour se les procurer. Les ames de ceux qui ont été vaincus ou tués à la guerre, sont au contraire, suivant eux, extrêmement misérables dans l'autre monde.

Leur goût pour la guerre, qui forme un des principaux traits de leur caractère, influe beaucoup sur leur religion. Areskoud, ou le dieu des batailles, est révéré comme le grand dieu des Indiens. Ils l'invoquent avant d'entrer en campagne; et selon qu'il leur paraît plus ou moins favorable, ils concluent qu'ils seront plus ou moins heureux. Quelques nations adorent le soleil ou la lune; chez les autres, il y a nombre de traditions relatives à la création du monde et à l'histoire des dieux, traditions qui ressemblent aux fables des Grecs, mais qui sont encore plus absurdes et plus contradictoires. Mais la religion n'entre pas pour grand'chose dans le caractère d'un Indien; et à moins qu'ils n'aient un besoin immédiat du secours de leurs dieux, ils ne leur rendent aucune sorte de culte. Néanmoins, comme toutes les nations grossières, ils sont fort adonnés à la superstition. Ils croient à l'existence des bons et des mauvais génies, qui interviennent dans les affaires des mortels, et nous dispensent les biens et les maux. C'est particulièrement des mauvais génies que viennent nos maladies; et c'est aux bons génies que nous sommes redevables de notre guérison. Les ministres des génies sont des charlatans, qui sont également les seuls médecins parmi les sauvages. Ces charlatans sont censés être inspirés par les bons génies, le plus communément dans leurs songes, et obtenir la connaissance des événemens futurs; ils sont appelés chez les malades, et sont supposés être informés par les génies s'ils guériront, et de quelle manière il faut les traiter. Mais ces esprits sont extrêmement simples dans leur système de médecine, et, dans presque toutes les maladies, dirigent le charlatan vers le même remède. Le malade est enfermé dans une étroite cabane, au milieu de laquelle est une pierre toute rouge; ils y jettent de l'eau jusqu'à ce qu'il soit bien imprégné de la vapeur, et couvert de sueur. Ils le tirent ensuite de cette espèce de bain, et le plongent subitement dans la rivière la plus proche. Cette méthode grossière, qui coûte la vie à plusieurs d'entre

eux, opère quelquefois des cures extraordinaires. Les charlatans ont aussi l'usage de quelques spécifiques d'une efficacité merveilleuse, et les sauvages sont fort habiles à guérir les blessures par l'application des simples; mais l'efficacité de ces remèdes est toujours attribuée aux cérémonies magiques avec lesquelles ils sont administrés.

Il est bon d'observer que les particularités dont nous venons de faire mention sur les mœurs des Américains, ont particulièrement rapport aux habitans de l'Amérique Septentrionale. Les habitans de l'Amérique Méridionale étaient loin de leur ressembler pour les mœurs et les principaux traits du caractère. A la première vue des habitans du Nouveau-Monde, ceux qui les découvrirent, les trouvèrent à plusieurs égards bien différens de la plupart des habitans de l'ancien. Ils avaient un teint et des traits différens; ils paraissaient non-seulement ennemis du travail, mais même incapables de le supporter; et quand ils furent tirés par la force de leur indolence naturelle, et obligés de travailler, ils succombèrent sous des ouvrages que les habitans de l'autre continent auraient exécutés avec beaucoup de facilité. Cette faiblesse de tempéramment était presque universelle chez les habitans de l'Amérique Méridionale. Les Espagnols furent aussi frappés de leur peu d'appétit. La tempérance ordinaire des naturels surpassait, selon eux, l'abstinence la plus rigoureuse des ermites, tandis que d'un côté les Espagnols parurent aux Américains extrêmement voraces; et ils disaient qu'un Espagnol mangeait en un jour plus que dix Américains. Mais quoique les naturels de ce continent n'exigeassent qu'une bien faible portion de nourriture, leur agriculture était si bornée, qu'elle produisait à peine ce qui était nécessaire à leur consommation. Plusieurs d'entre eux se contentaient de cultiver quelques plantes, qui dans un climat chaud et fécond parvenaient aisément à maturité; mais quand quelques Espagnols s'établissaient dans un district, ce surcroît de bouches épuisait bientôt leurs petites provisions, et causait une famine. Les habitans de l'Amérique Méridionale, comparés à ceux de l'Amérique Septentrionale, sont en général plus faibles de corps et d'esprit, d'un caractère doux, mais lâche, plus adonnés au plaisir et plongés dans l'indolence.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE.

Situation, Etendue.

Ce vaste hémisphère, souvent appelé Nouveau-Monde, s'étend depuis le 72e deg. de lat. N. jusqu'au 56e de lat. S.; et là où sa largeur est connue, depuis le 37e deg. jusqu'au 84e de long. O. de Paris; ayant entre 2,700 et 3,000 lieues de long., et 1,230 lieues dans sa plus grande largeur. Il a deux étés et deux hivers, et jouit de tous les climats qui existent sur la terre. Il est environné de deux grandes mers. A l'E. il a la mer Atlantique, qui le sépare de l'Europe et de l'Afrique; et à l'O. l'Océan Pacifique, ou la grande mer du Sud, qui le sépare de l'Asie. Par le moyen de ces mers, il peut faire, et fait effectivement un commerce direct avec les trois autres

parties du monde. Il est composé de deux grands continens, l'un au N. et l'autre au S., joints par le royaume du Mexique, qui forme une espèce d'isthme de 500 lieues de longueur, et qui est si étroit vers le Darien, que la communication des deux mers n'est pas fort difficile, puisqu'il n'y a que 20 lieues de largeur. Dans le grand golfe, formé entre l'isthme et les deux continens, on rencontre une multitude d'îles, dont plusieurs très-grandes, et la plupart fertiles, que l'on appelle *Indes-Occidentales*, pour les distinguer des pays et îles de l'Asie, au-delà du cap de Bonne-Espérance, que l'on nomme *Indes-Orientales*.

MONTAGNES. — Quoiqu'en général l'Amérique ne soit pas un pays montagneux, elle a cependant les plus hautes montagnes du monde. Dans l'Amérique Méridionale, les *Andes* et les *Cordilières* s'étendent du N. au S. le long de la mer Pacifique. Elles surpassent en longueur toutes les chaînes de montagnes des autres parties du globe, s'étendant depuis l'isthme de Darien jusqu'au détroit de Magellan, divisent toute l'Amérique Méridionale, et ont 1,433 lieues. Leur hauteur est aussi remarquable que leur longueur; car, quoiqu'en partie sous la Zone Torride, elles sont toujours couvertes de neige. *Chimboraco*, la plus élevée des Andes, a 3,220 toises, dont environ 2,400 vers le sommet, sont toujours couvertes de neige. Les astronomes français ont été sur le sommet de *Caracou*, et ont dit qu'elle a 2,470 toises de hauteur. Dans l'Amérique Septentrionale, qui est principalement composée de collines d'une pente très-douce, ou de plaines, on ne connaît pas de montagnes considérables, excepté celles qui sont vers le pôle, et cette longue chaîne située sur les derrières des Etats-Unies, qui les sépare du Canada et de la Louisiane, que l'on nomme *Apalaches* ou *Allegany*, si toutefois on peut appeler montagnes ce qui d'un côté est fort escarpé, et de l'autre presque de niveau avec le reste du pays.

HYDROGRAPHIE. *Lacs et Fleuves.* — L'Amérique est sans doute la partie qui contient le plus d'eau : ce qui est un avantage non-seulement par rapport aux divers usages de la vie et à la fertilité du pays, mais encore pour le commerce et pour la communication des différentes provinces entre elles. Telle est la sagesse du Créateur, et telle est sa bonté, que cette vaste étendue de pays, située au nord des Apalaches, à une immense distance de la mer, est remplie de mers intérieures, appelées les *lacs du Canada* : non-seulement ces lacs communiquent les uns avec les autres, mais plusieurs grands fleuves en tirent leur source, particulièrement le *Mississipi*, qui court du N. au S., et se décharge dans le golfe du Mexique, après avoir parcouru, y compris ses détours, un espace de près de 1,500 lieues, recevant dans son cours le vaste tribut de l'Illinois, du Missouri, de l'Ohio et d'autres très-grands fleuves à peine inférieurs au Rhin et au Danube. Plus au N., le fleuve *Saint-Laurent* prenant une direction contraire à celle du Mississipi, va tomber dans l'Océan près de Terre-Neuve. Tous navigables jusqu'auprès de leurs sources, ils offrent une entrée dans les endroits les plus éloignés de ce vaste continent, et four-

nissent au commerce des communications susceptibles de produire les plus grands avantages, lorsque les pays qui les environnent seront peuplés d'habitans industrieux et civilisés. Le côté oriental de l'Amérique Septentrionale, outre les belles rivières d'Hudson, Delaware, Susquehana et Potowmack, en a plusieurs autres très-profondes, très-étendues et fort commodes pour la navigation : ainsi plusieurs parties de ces établissemens sont si avantageusement entrecoupées de rivières navigables et de criques, que l'on peut dire, sans exagération, que chaque planteur a un port à sa porte.

L'Amérique Méridionale est à cet égard encore mieux partagée. Elle contient les deux plus grands fleuves du monde, celui des *Amazones* et celui de *Rio de la Plata*. Le premier, prenant sa source dans le Pérou, peu distant de la mer du Sud, court de l'O. à l'E., et se jette dans l'Océan, entre le Brésil et la Guiane, après un cours de plus de 1,000 lieues, dans lequel il reçoit les eaux d'un nombre prodigieux de fleuves et de rivières navigables. Le Rio de la Plata prend sa source dans le cœur du pays, et sa force s'augmentant graduellement par le tribut de plusieurs grandes rivières, il se décharge avec tant d'impétuosité dans la mer, qu'il conserve la douceur de ses eaux à plusieurs lieues de la terre. Il y a outre cela dans l'Amérique Méridionale, plusieurs autres fleuves et rivières, dont l'*Orénoque* est le plus considérable.

Productions. — Un pays d'une si vaste étendue de chaque côté de l'équateur, doit nécessairement avoir une grande variété de sols et de climats. C'est un vaste trésor où la nature se plaît à rassembler la plupart des métaux, minéraux, plantes, fruits, arbres et bois que l'on trouve dans les autres parties du monde, et quelques-uns en plus grandes quantités et dans la plus haute perfection. L'Amérique a fourni à l'Europe tant d'or et d'argent, que ces métaux précieux y sont beaucoup plus communs; de sorte que l'or et l'argent de l'Europe n'ont plus guère de proportion avec le haut prix où ils étaient portés avant la découverte de l'Amérique.

Ce pays produit aussi des diamans, des perles, des émeraudes, des améthystes et d'autres pierres précieuses, dont le transport en Europe a également contribué à diminuer le prix de ces marchandises. On peut ajouter à ces productions, qui appartiennent principalement à l'Amérique espagnole, un grand nombre d'autres marchandises, qui, quoique de moindre valeur, sont d'un plus grand usage. De ce nombre, sont la cochenille, l'indigo, l'anatte, le bois de Campêche, du Brésil, le *fuste*, le piment, le *lignum vitæ*, le riz, le gingembre, le cacao ou la noix de chocolat, le sucre, le coton, le tabac, les banilles, le bois rouge, les baumes du Tolu, du Pérou et du Chili, cet article si utile à la médecine, le quinquina, le méchoacan, le sassafras, la salsepareille, la casse, les tamarins, les cuirs verts, les fourrures, l'ambre gris, et une immense variété de bois, de racines et de plantes dont nous ignorions absolument l'existence avant la découverte de l'Amérique, ou que nous étions forcés de faire venir de l'Asie ou de l'Afrique, à des prix exorbitans, par l'entremise des

Vénitiens et des Génois, qui avaient alors le monopole du commerce de l'Orient.

Ce continent produit aussi une variété d'excellens fruits qui croissent naturellement, et à un haut degré de perfection; tels que des pommes de pin, des grenades, des citrons, des oranges, des *malicatons*, des cerises, des poires, des pommes, des figues, du raisin, grand nombre d'herbes et de racines potagères, médicinales, et autres; et le sol y est si fertile, que plusieurs plantes étrangères y viennent en aussi parfaite maturité que dans leur terrain natal.

Population. — On l'estime à 25 millions, dont 12 pour l'Amérique Septentrionale, et 13 pour l'Amérique Méridionale.

Habitans actuels. — On compte dans l'Amérique cinq espèces d'habitans: les Américains naturels en très-petit nombre, les Européens d'origine, les créoles qui sont nés d'un Européen et d'une Américaine, ou d'un Américain et d'une Européenne; les nègres qui ont été transportés de l'Afrique dans le nouveau continent, et les mulâtres qui sont nés d'un père blanc et d'une mère blanche, ou d'un père noir et d'une mère blanche. Quoique les Indiens possèdent encore de vastes étendues de pays, l'Amérique connue appartient principalement à trois nations européennes, qui y ont établi des colonies: les Espagnols, les Anglais et les Portugais. Comme ce sont les Espagnols qui l'ont les premiers découverte, ils en ont la plus grande et la plus riche partie, qui s'étend depuis le Nouveau-Mexique et la Louisiane, dans l'Amérique Septentrionale, jusqu'au détroit de Magellan, dans la mer du Sud, excepté la grande province du Brésil, qui appartient au Portugal: car, quoique les Français et les Hollandais possèdent quelques forts à Surinam et à la Guiane, on ne peut guère les considérer comme propriétaires d'aucune partie du continent méridional.

Après l'Espagne, la puissance qui avait le plus de possessions en Amérique, était la Grande-Bretagne. Son droit à l'Amérique Septentrionale lui vient de Sébastien Cabot, qui en prit possession au nom de Henri VII, l'an 1497, environ six ans après la découverte de l'Amérique Méridionale par Christophe Colomb, au nom du roi d'Espagne. Ce pays était ordinairement appelé Terre-Neuve, nom que l'on ne donne plus aujourd'hui qu'à une île située sur ses côtes. Les Anglais furent long-temps à se décider, avant de former des établissemens dans ces régions. Sir Walter Raleigh, homme d'un génie rare, et intrépide marin, leur en donna le premier l'exemple, en fondant une colonie dans la partie méridionale, qu'il appela *Virginie*, en l'honneur de la reine Élisabeth, sa patronne.

Les Français, antérieurement à cette époque, ont possédé le Canada et la Louisiane; mais à la paix de 1763, ces deux pays passèrent, le premier, sous la domination des Anglais, et l'autre, sous celle des Espagnols. Quelques années après, les Anglais furent obligés d'abandonner leurs vastes possessions américaines, après une guerre de huit ans, qui se termina par l'établissement d'une nouvelle république, appelée les *treize Etats de l'Amérique*.

L'étendue de terres à l'O., encore sans propriétaires, a été transférée au gouvernement fédéral, et forme un fonds pour l'extinction de la dette nationale. Le projet est de la diviser en nouveaux Etats, auxquels on donnera des constitutions républicaines, semblables à celles des autres.

Religion. — Les Européens ont établi le christianisme dans les différentes parties de l'Amérique où ils ont formé des établissemens : il reste néanmoins un grand nombre de païens dans le nouveau continent ; on y trouve aussi des juifs.

Gouvernement.—Les Européens ont établi dans l'Amérique les formes de gouvernement qui ont lieu en Europe : il reste néanmoins dans le nouveau continent, beaucoup de peuplades qui ont conservé leur indépendance.

GRANDE DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Pays.	Longueur.	Largeur.	Capitales.	Distance de Paris.	Souverains.
	L.	L.		Lieues.	
Nouvelle-Bretagne.	450	300	....	1,550 N.O.	Anglais.
Canada...........	200	63	Québec...........	1,277 N.O.	*Idem.*
Nouvelle-Ecosse... Nouv.-Brunswick..	150	100	Halifax........... Shelburne.........	1,660 N.O.	*Idem.*
Etats-Unis.........	740	520	Washington......	1,350 S.O.	Anglo-Américains.
Floride orientale... Floride occidentale.	200	147	Saint-Augustin.... Pensacola.........	1,500 S.	Espagnols.
Nouveau-Mexique et Californie....	667	334	Santa-Fé.......... Saint-Jean........	2,200 S.O.	*Idem.*
Mexique ou Nouvelle-Espagne....	500	200	Mexico...........	2,400 S.O.	*Idem.*

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

PAYS.	Longueur.	Largeur.	CAPITALES.	Distance de Paris.	Souverains.
	L.	L.		Lieues.	
Terre-Ferme......	500	233	Panama...........	1,800 S. O.	Espagne.
Pérou............	500	200	Lima.............	2,100 S. O.	*Idem.*
Paraguay, ou la Plata...........	550	400	Buenos-Ayres.....	2,700 S. O.	*Idem.*
Chili............	600	167	Saint-Jago........	3,100 S. O.	*Idem.*
Brésil.....	833	500	San-Salvador......	2,000 S. O.	Portugal.
Amazonie, pays très-étendu, peu connu des Européens, a 600 lieues de long et 400 de large.					
Guiane...........	300	200	Surinam...... Cayenne......	1,600 S. O.	Hollande. France.
Terre-Magellanique ou Patagonie.	467	153	Les Espagnols en ont pris possession; mais n'ont pas cru qu'elle valût la peine de s'y établir.		

L'Amérique contient beaucoup d'îles, dont les principales sont marquées dans le tableau suivant :

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

SITUATION.	ILES.	NATIONS AUXQUELLES ELLES APPARTIENNENT.
Dans l'Océan Atlantique.	Terre-Neuve..........	Angleterre.
	Saint-Jean.............	*Idem.*
	Ile-Royale............	*Idem.*
	Miquelon..............	France.
	Saint-Pierre...........	*Idem.*
	Bermudes..............	Angleterre.
Dans le golfe du Mexique. Antilles.	Lucayes...............	*Idem.*
	Cuba..................	Espagne.
	La Jamaïque...........	Angleterre.
	Saint-Domingue........	France.
	Porto-Rico............	Espagne.
	Saint-Thomas..........	Danemarck.
	Saint-Jean............	*Idem.*

SITUATION.	ILES.	NATIONS AUXQUELLES ELLES APPARTIENNENT.
Dans le golfe du Mexique. Antilles.	Sainte-Croix	*Idem.*
	Les Vierges...........	Angleterre.
	L'Anguille............	*Idem.*
	Saint-Martin..........	France.
	Saint-Barthélemi	Suède.
	La Barboude...........	Angleterre.
	Saba..................	République Batave.
	Saint-Eustache........	*Idem.*
	Saint-Christophe.......	Angleterre.
	Nièvre................	*Idem.*
	Antigoa...............	*Idem.*
	Montferrat............	*Idem.*
	La Guadeloupe	France.
	La Desirade...........	*Idem.*
	Marie-Galande	*Idem.*
	Les Saintes...........	*Idem.*
	La Dominique.........	Angleterre.
	La Martinique.........	France.
	Sainte-Lucie..........	*Idem.*
	Saint-Vincent.........	Angleterre.
	La Barbade...........	*Idem.*
	La Grenade...........	*Idem.*
	Tabago	France.
	La Trinité	Angleterre.
	La Martinique.........	Espagne.
	Curaçao...............	République Batave.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

SITUATION.	ILES.	NATIONS AUXQUELLES ELLES APPARTIENNENT.
Dans l'Océan Atlantique.	De Fernando-Noronha..	Portugal.
	Malouines ou Falkland..	Espagne.
	Terre de Feu	Américains sauvages.
	Terre des Etats.........	*Idem.*
	Iles du roi Georges.....	Inhabitée.
	Terre de Sandwick.....	*Idem.*
Dans l'Océan Pacifique.	Iles Gallapagos.........	*Idem.*
	Saint-Ambroise	*Idem.*
	Saint-Félix............	*Idem.*
	De Juan-Fernandez....	*Idem.*

ARTICLE PREMIER.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

Elle comprend { LA NOUVELLE-BRETAGNE, LE CANADA, LA NOUVELLE-ECOSSE.

NOUVELLE-BRETAGNE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 450 l.	Entre les	50° et 70° d. de lat. N.
Larg. 300		95° et 115. d. de long. E.

Contenant 35,417 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Bretagne, ou le pays situé dans les environs de la baie d'Hudson, communément appelé le pays peu connu des Esquimaux, comprenant le Labrador, maintenant province de Galles septentrionale et méridionale, est bornée au N. par des terres inconnues et la mer Glaciale; à l'E. par la mer Atlantique; au S. par le fleuve Saint-Laurent et le Canada; et à l'O. par des terres inconnues.

Montagnes. — Les montagnes prodigieuses et épouvantables de ce pays vers le N. étant continuellement couvertes de neige, et les vents soufflant de cette partie les trois quarts de l'année, y causent, dans l'hiver, un degré de froid que l'on n'éprouve dans aucune autre partie du monde sous la même latitude.

Hydographie. *Baies et caps.* — Il y en a beaucoup, et ils tirent principalement leurs noms des navigateurs et commandans anglais qui les ont découverts. La principale baie est celle d'*Hudson*, et les principaux détroits, ceux d'*Hudson*, de *Davis* et de *Belle-Ile*.

Sol et aspect du pays. —Ce pays est absolument aride au nord de la baie d'Hudson : on n'y voit même plus de pins, et l'on ne croit pas que la terre y puisse produire autre chose que quelques misérables arbrisseaux. Toute espèce de semence d'Europe, jetée en terre dans cet affreux climat, a péri jusqu'ici; mais il est probable qu'on n'y a pas encore essayé le blé du nord, de la Suède et de la Norwège. On y éprouve dans la latitude tempérée de Cambridge, ces hivers longs et rigou-

reux, et l'aridité de la terre qui les accompagne au 51e deg. de latitude.

Productions animales. — On trouve dans ce pays cerfs, buffles, loups, renards, castors, loutres, lynx, martes, écureuils, hermines, chats sauvages et lièvres. En fait d'oiseaux, il y a des oies, des outardes, des canards, des perdrix, et toutes sortes d'oiseaux sauvages. Les mers abondent en baleines, bœufs, veaux marins, morues, et un poisson blanc, préférable au hareng. Les fleuves et lacs fourmillent de brochets, perches, carpes et truites. On a pris, dans une seule saison, au port Nelson, 90,000 perdrix, qui sont aussi grosses que des poules, et 25,000 lièvres.

Tous les animaux de ce pays ont une fourrure serrée, douce et chaude. Dans l'été, on s'aperçoit, comme dans quelques autres pays, d'un changement dans la couleur de leurs peaux. Quand cette saison, qui ne dure que trois mois, est passée, ils prennent tous la livrée de l'hiver; et les quadrupèdes, ainsi que les oiseaux, sont tous de couleur de neige. Tout ce qui est animé et inanimé devient blanc; un phénomène plus surprenant encore, et une de ces choses extraordinaires qui doivent nous faire admirer et la sagesse et la bonté de la Providence, c'est que les chiens et les chats, qui ont été transportés d'Angleterre dans la baie d'Hudson, ont, à l'approche de l'hiver, absolument changé d'habits, et acquis un poil beaucoup plus long, plus doux et plus épais qu'ils n'avaient originairement.

Avant d'aller plus loin dans la description de l'Amérique, il est à propos de remarquer qu'en général les quadrupèdes de ce nouveau monde sont plus petits que ceux de l'ancien; ceux même que l'on y porte dégénèrent, et l'on n'a jamais vu d'exemple de leur amélioration. Si, par rapport à la taille, l'on compare les animaux du Nouveau-Monde à ceux de l'ancien, on n'y trouvera aucune espèce de proportion. L'éléphant d'Asie, par exemple, a souvent plus de 15 pieds de hauteur, tandis que le tapyréette, qui est le plus grand quadrupède de l'Amérique, n'est pas plus gros qu'un veau d'un an. Le lama, que quelques-uns appellent aussi le chameau américain, est encore plus petit. Leurs bêtes de proie ne sont aucunement susceptibles de ce courage si souvent fatal à l'homme tant en Afrique qu'en Asie. Ils n'ont pas de lions, ni, à proprement parler, de léopards ni de tigres. Les voyageurs ont cependant donné ces noms aux animaux voraces que l'on y trouve, et qui ressemblent à ceux de l'ancien continent. Le *congar*, le *taquar* et le *taquaretti*, sont des animaux méprisables en comparaison du tigre, du léopard et de la panthère de l'Asie. On a vu des tigres du Bengale avoir six pieds de longueur, sans compter la queue; tandis que le congar, ou le tigre américain, comme quelques personnes affectent de l'appeler, en a rarement plus de trois. Tous les animaux des pays méridionaux de l'Amérique sont donc différens de ceux des parties méridionales de l'Ancien-Monde; et il semble que l'un et l'autre n'aient de communs que ceux qui, susceptibles de supporter les froids rigoureux du Nord, ont passé d'un continent dans l'autre. Ainsi, l'ours, le loup, le renne, le cerf et le castor sont aussi connus par les

habitans de la Nouvelle-Bretagne et du Canada que par les Russes; tandis que le lion, le léopard et le tigre, qui sont chez nous des animaux du Midi, sont absolument inconnus dans l'Amérique méridionale. Mais si les quadrupèdes de l'Amérique sont plus petits que ceux de l'ancien continent, ils y sont en plus grande abondance; car une loi de la nature qui démontre évidemment la sagesse de son auteur, c'est que les petits animaux sont ceux qui multiplient le plus. La chèvre, transportée d'Europe dans l'Amérique méridionale, dégénère beaucoup au bout de quelques générations; mais en revanche elle devient plus prolifique, et au lieu de produire à-la-fois un chevreuil ou tout au plus deux, elle en donne ordinairement cinq, six, et quelquefois davantage. On ne saurait n'être pas frappé de la sagesse de la Providence, qui a rendu les animaux formidables peu féconds. Si l'éléphant, le rhinocéros et le lion avaient le même degré de fécondité que le lapin ou le rat, tout l'art de l'homme ne serait bientôt plus en état de les contenir; et ils ne tarderaient pas à devenir les tyrans de ceux qui s'appellent les maîtres de la création.

Habitans et coutumes. — Les habitans de ce pays montrent une grande adresse dans leur manière d'allumer du feu, de s'habiller et de préserver leurs yeux des mauvais effets de cette blancheur éblouissante dont ils sont environnés la plus grande partie de l'année; à tous autres égards, ce sont de vrais sauvages. Leurs formes et leurs visages ne ressemblent point du tout à ceux des Américains du Midi; ils sont beaucoup plus semblables aux Lapons et aux Samoïèdes de l'Europe, que nous avons déja décrits.

Découverte. — La connaissance de ces mers et de ces pays septentrionaux est due à un projet formé en Angleterre pour trouver un passage N. O. à la Chine et aux Indes Orientales, en l'année 1576. Depuis cette époque il a été souvent abandonné et aussi souvent renouvelé, mais jamais exécuté; et, d'après les derniers voyages de découvertes, il paraît qu'un pareil passage est impraticable. Forbisher découvrit seulement le continent de la Nouvelle-Bretagne, ou *Terre de Labrador*, et ces détroits auxquels il a donné son nom. En 1585, Jean Davis fit voile de Portsmouth, et visita cette côte et celles qui sont plus au nord; mais il semble qu'il n'entra jamais dans la baie. Hudson fit trois voyages pour le même objet, le premier en 1607, le second en 1608, et le troisième et dernier en 1610. Ce navigateur hardi et judicieux entra par le détroit qui conduit dans la nouvelle Méditerranée, dans la baie qui porte son nom, et longea la côte pendant un espace considérable, et pénétra jusqu'au 80e degré et demi dans cette latitude glaciale. Son ardeur pour la découverte n'étant pas ralentie par les difficultés contre lesquelles il eut à lutter dans cet empire de l'hiver et dans ce monde de glaces et de neige, il y resta jusqu'au printemps suivant, et se prépara au commencement de 1611 à continuer ses découvertes; mais son équipage, qui avait éprouvé des souffrances égales aux siennes, sans être animé du même esprit, se révolta, le saisit, ainsi que sept de ceux qui lui étaient le plus attachés, et les abandonna à la fureur de la mer Glaciale, dans une chaloupe ouverte.

Hudson et ses compagnons, ou furent engloutis dans les flots, ou détruits par les sauvages, après avoir gagné cette côte peu hospitalière ; mais le vaisseau et le reste de l'équipage revinrent en Angleterre.

Le capitaine Ellis fit une autre tentative de découverte en 1746, et hiverna au 57e degré et demi ; mais quoique ces aventuriers n'aient pas réussi dans le plan qu'ils s'étaient proposé, leur projet, malgré son peu de succès, a cependant été très-avantageux à leur pays. Les vastes régions qui environnent la baie d'Hudson abondent, comme nous l'avons déja observé, en animaux dont les fourrures sont excellentes. En 1790, on accorda à une compagnie, composée de neuf à dix personnes, un privilége exclusif du commerce de cette baie, et elle s'en est servie depuis cette époque avec de grands profits pour ses membres ; et, comparativement parlant, très-peu d'avantages pour la Grande-Bretagne.

Commerce. — Le commerce de fourrures et de pelleteries pourrait devenir beaucoup plus considérable, s'il n'était pas exclusivement entre les mains de cette compagnie, dont l'esprit d'avarice, pour ne pas dire d'injustice, a occasionné de longues et justes plaintes. La compagnie n'emploie que 4 vaisseaux et 130 matelots. Elle a plusieurs forts, savoir : ceux du prince de Galles, de Churchill, de Nelson, la nouvelle Sévern et Albany, situés sur la côte occidentale de la baie, et dont la garnison est composée de 186 hommes. Les Français les attaquèrent, les prirent, et y firent, dans l'avant-dernière guerre, un dégât de 9,600,000 liv. L'Angleterre y envoie pour 384,000 liv. de marchandises, et en prend en échange pour 704,000 : ce qui produit au gouvernement un revenu de 101,616 liv. Dans ce calcul on comprend la pêche dans la baie d'Hudson. Ce commerce, tout petit qu'il est, procure des profits immenses à la compagnie, et même quelques avantages à la Grande-Bretagne en général, parce que les marchandises échangées avec les Indiens pour leurs fourrures et pelleteries, sont toutes manufacturées en Angleterre ; et comme les Indiens ne sont pas fort délicats dans leurs choix, on leur fournit des denrées très-abondantes dans les trois royaumes, et qui ne sont que de très-peu de valeur pour les Anglais. Quoiqu'en général le travail de ces articles de commerce soit d'un genre si inférieur, qu'aucune nation civilisée ne voudrait les prendre, ils deviennent néanmoins, pour les Indiens, des objets d'admiration. D'un autre côté, les peaux et fourrures venant de la baie d'Hudson, servent beaucoup aux habitans de la Grande-Bretagne dans leurs manufactures, et leur fournissent des matériaux pour trafiquer avantageusement avec plusieurs nations de l'Europe.

TOPOGRAPHIE.

COTES DE LA BAIE DE BAFFIN. = Cette partie est au N. des autres. Elle est trop peu connue pour qu'on puisse en donner aucune description.

COTES DE LA BAIE D'HUDSON. = Cette partie est au S. O. de la première. On y trouve les forts du *Prince de Galles*, de *Churchill*, de *Nelson* où d'*York*, de *Severn* et d'*Albany*, ou les Anglais entretiennent des garnisons, et où les Sauvages se rendent pour échanger leurs pelleteries contre plusieurs denrées de l'Europe qui sont à leur usage. Le fort d'Albany est situé sur la baie de James, qui fait partie de celle d'Hudson.

LABRADOR. = Cette partie est au S. E. de la première. Ses habitans se nomment les *Esquimaux*. Ils sont si sauvages, que les Anglais n'ont pas encore pu les apprivoiser, et qu'ils n'ont formé aucun établissement parmi eux. Ils portent de longues barbes, et se nourrissent de chair crue.

CANADA.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 300 l.	Entre les	66e et 99e d. de long. O.
Larg. 63		43e et 50e d. de lat. N.

Limites.

Au N. le Canada est borné par la baie d'Hudson; à l'E. par le fleuve Saint-Laurent; et par des terres inconnues à l'O.

Division. — On divise le Canada en haut au S., et en bas au N.

Air, climat, aspect du pays. — Le climat de cette province n'est pas fort différent de celui des colonies dont nous venons de faire mention; mais comme elle est beaucoup plus éloignée de la mer et plus au N. qu'une grande partie de ces colonies, elle éprouve un hiver plus rigoureux, quoique l'air soit ordinairement clair; les étés y sont fort chauds et extrêmement agréables. Le thermomètre de Farenheit, en juillet et en août, s'élève à 96 degrés. En hiver le mercure se congèle, et le froid est si rude, qu'il est impossible de se tenir quelque temps à l'air sans s'exposer d'avoir les membres gelés. Cette saison est le temps des amusemens. On voyage en traîneaux sur la glace; et on se sert de poêles dans les appartemens. Le pays est en général montagneux et boisé, mais sur-tout dans le Haut-Canada.

HYDROGRAPHIE. *Fleuves et lacs.* — Les rivières qui parcourent ce pays sont très-nombreuses, et plusieurs d'entre elles, larges, rapides et profondes. Les principales sont : le *Lutawas*, qui sépare le haut Canada du bas; la *Chambley* ou *Sorelle*, qui reçoit les eaux du lac Champlain; l'*Ofwegatchée*, *Seguinay*, *Trois-Rivières*, *Montmorenci* et la *Chaudière*. Les deux dernières forment

chacune une cataracte admirable; celle de la rivière Montmorenci tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds perpendiculairement, sans rencontrer aucun objet dans sa chute; la largeur de la rivière au sommet de la cataracte n'est que de cinquante pieds. Les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher d'une seule pièce; elles s'échappent, et coulent doucement dans le fleuve Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de trois cents pas, à quelques milles au-dessous de Québec. Le spectacle de cette cataracte est vraiment imposant et sublime, lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve on arrive à l'embouchure de la rivière.

La hauteur de la chute de la Chaudière n'est pas de moitié aussi grande que celle de Montmorenci; mais sa largeur n'est pas moins de deux cent cinquante pieds. Les environs en sont aussi beaucoup plus agréables. La Chaudière se jette dans le fleuve Saint-Laurent; quelques milles au-dessus de Québec, toutes les autres rivières s'y rendent pareillement. Le fleuve *Saint-Laurent* prend sa source dans le lac Ontario, et, dirigeant son cours au N. E., passe à Montréal, où il forme l'île de ce nom, après avoir reçu la rivière des Utawas, 10 lieues au-dessus de Montréal. Jusque là, on lui donne aussi sur quelques cartes le nom de rivière des Iroquois. Il forme plusieurs îles fertiles. Il continue le même cours, et rencontre le flot à plus de 153 lieues de la mer, où il est navigable pour de gros vaisseaux. Au-dessous de Québec, à 107 lieues de la mer, il devient large, et si profond que, dans la guerre du Canada, des vaisseaux de ligne contribuèrent à la réduction de cette capitale. Après avoir reçu dans son cours une multitude innombrable de rivières et de ruisseaux, ce grand fleuve tombe dans l'Océan, au cap Rosières, où il a 30 lieues de large, et où le froid est excessif et la mer agitée. Dans son cours il forme une variété de baies, de ports et d'îles, dont plusieurs sont fertiles et extrêmement agréables.

Le grand fleuve Saint-Laurent est le seul sur lequel il y ait des établissemens importans, qui appartiennent actuellement aux Anglais; mais en jetant un coup d'œil dans l'avenir, on voit qu'il n'est pas impossible que le Canada et ces régions de l'ouest soient un jour en état elles-mêmes d'établir un commerce considérable sur les grands lacs d'eau douce dont ce pays est rempli. Il y a cinq lacs principaux, dont le plus petit est une pièce d'eau plus grande qu'aucun lac dans aucune autre partie du monde : nous en donnerons la description à l'article des Etats-Unis, ainsi que de la cataracte de Niagara, qui interrompt leur passage pour arriver au fleuve Saint-Laurent. Ce fleuve, comme nous l'avons déja observé, est l'issue de ces lacs, qui, par ce canal, se déchargent dans l'Océan. Quand les Français étaient en possession de cette province, ils bâtirent des forts aux différens détroits par lesquels ces lacs se communiquent, ainsi qu'à l'endroit où le dernier communique avec le fleuve. Par ce moyen, ils s'étaient effectivement assurés du commerce de ces lacs, et avaient acquis une grande influence sur les nations de l'Amérique qui habitent dans leur voisinage.

Sol, productions végétales et animales. — Quoique le climat soit froid, et l'hiver long et ennuyeux, le sol y est en général bon, et dans plusieurs endroits fertile et agréable. Il produit blé, orge, seigle et plusieurs autres sortes de grains et de végétaux : le tabac y croît généralement bien et y est beaucoup cultivé. L'île d'Orléans, près de Québec, les terres sur le fleuve Saint-Laurent et les autres rivières, sont remarquables par leur fertilité. Les prairies du Canada, qui sont arrosées, produisent de l'herbe excellente, et nourrissent un grand nombre de bestiaux. Comme nous allons maintenant entrer dans les provinces cultivées de l'Amérique Anglaise, et comme le Canada se trouve sur les derrières des Etats-Unis, et contient presque toutes les différentes espèces de bois et d'animaux que l'on rencontre dans ces provinces, pour éviter les répétitions, nous traiterons ici ce sujet dans toute son étendue.

Bois de charpente et plantes. — Les parties incultes de l'Amérique Septentrionale contiennent les plus grandes forêts du monde. Elles ne forment qu'un bois continu, qui n'a pas été planté par la main des hommes, et qui, selon toutes les apparences, est aussi ancien que le monde. Rien n'est plus majestueux à la vue; les arbres se perdent dans les nues, et les espèces en sont si prodigieusement variées, que de toutes les personnes qui se sont donné le plus de peine pour les connaître, il n'y en a peut-être pas une qui en ait trouvé la moitié. Le pays que nous décrivons produit, entre autres, deux espèces de pins, le blanc et le rouge; quatre espèces de sapins; deux espèces de cèdres et de chênes, le blanc et le rouge; l'érable mâle et femelle; trois sortes de frênes, le frêne blanc, le métis, et le bâtard; trois sortes de noyers, le dur, le tendre, et l'uni; nombre de hêtres et de bois blancs; des ormes et des peupliers blancs et rouges. Les Indiens font leurs canots de l'orme rouge, et quelques-uns de ces canots, formés d'une seule pièce, contiennent 20 personnes; d'autres sont faits d'écorce, dont les différentes parties sont cousues ensemble avec l'écorce intérieure, et enduits de poix sur les coutures, ou plutôt d'une matière bitumineuse ressemblante à de la poix, pour les empêcher de faire eau; et les agrès de ces canots sont faits de branches d'arbres. Vers le mois de novembre, les ours et les chats sauvages fixent leur résidence dans les ormes creux, et y restent jusqu'en avril. On trouve aussi dans ce pays des cerisiers, des palmiers, et le vinaigrier, dont le fruit, mis dans l'eau, produit du vinaigre; une plante aquatique, appelée *alaco*, dont le fruit est bon pour faire des confitures; l'épine blanche; le cotonnier, sur le sommet duquel croissent plusieurs bouquets de fleurs, qui, lorsqu'on les secoue le matin avant que la rosée ait disparu, produisent du miel, qu'on convertit en sucre, en les faisant bouillir : sa semence est une cosse qui contient une belle espèce de coton; le tournesol, qui ressemble au souci, et a sept à huit pieds de hauteur; le blé d'Inde; des haricots, des citrouilles, des melons, du capillaire et du houblon.

Animaux. — Les animaux sont la partie la plus curieuse, et jusqu'ici la plus intéressante de l'histoire naturelle du Canada. C'est à

leurs dépouilles que l'Angleterre est redevable des matériaux de plusieurs de ses manufactures, et d'une partie de son commerce avec les pays que nous venons de décrire. Les animaux qui habitent les immenses forêts du Canada, et qui parcourent les parties incultes de ce vaste continent, sont des cerfs, des élans, des daims, des ours, des renards, des martres, des chats sauvages, des furets, des belettes, des écureuils gris et de grande taille, des lièvres et des lapins. Les parties méridionales contiennent un grand nombre de bœufs sauvages, de daims de la petite race, diverses espèces de chevreuils, de chèvres, de loups, etc. Les marais, les lacs et les étangs, qui sont fort nombreux dans ce pays, abondent en loutres et en castors, dont les blancs, qui sont fort rares, sont très-estimés, ainsi que ceux d'un beau noir. Le castor de l'Amérique, quoique ressemblant à l'animal connu en Europe sous ce nom, a plusieurs qualités qui le rendent le quadrupède le plus curieux que nous connaissions. Il a près de quatre pieds de longueur, et pèse 60 à 70 livres; il vit de 15 à 20 ans: les femelles ont ordinairement quatre petits par an, un à-la-fois. C'est un animal amphibie, qui ne reste pas long-temps dans l'eau, mais qui ne saurait vivre sans s'y baigner souvent. Les sauvages, qui sont continuellement en guerre avec cet animal, le prenaient pour un être raisonnable, croyaient qu'il vivait en société, et était dirigé par un chef, ressemblant à leur propre *sachem*, ou prince. On ne peut s'empêcher d'avouer que les relations curieuses de cet animal, données par des voyageurs ingénieux, sur la manière dont il construit son habitation, fait ses provisions d'hiver, toujours en raison de sa durée et de sa rigueur, suffisent pour montrer l'affinité de l'instinct à la raison, et même à quelques égards la supériorité du premier. Il y a des castors de différentes couleurs, noirs, bruns, blancs, jaunes, et couleur de paille; mais on remarque que moins ils ont de poil et plus la couleur de leur peau est légère, moins le climat qu'ils habitent est rigoureux. Les fourrures de castors sont de deux sortes: les sèches et les vertes. Les sèches sont les peaux avant qu'elles soient employées à aucun usage; les vertes sont celles que portent les Indiens, quand elles sont cousues ensemble, et enduites de certaines substances huileuses qui les rendent non-seulement plus moelleuses, mais qui donnent à ce beau duvet, que l'on fabrique en chapeaux, cette qualité huileuse qui le rend propre à être travaillé avec la fourrure sèche. Les Hollandais et les Anglais ont depuis peu trouvé le secret de faire d'excellentes étoffes, des gants et des bas, ainsi que des chapeaux, du poil de castor. Outre la fourrure, ce précieux animal produit le véritable castoréum, contenu dans des sacs au bas-ventre, lesquels diffèrent cependant des testicules: on connaît la valeur de cette drogue. La viande de castor est un manger délicieux; mais quand on la fait bouillir elle a un goût désagréable. Le rat musqué est le diminutif du castor, auquel il ressemble, excepté par la queue; il pèse environ 5 à 6 livres, et fournit du musc très-fort.

L'élan est de la grandeur du cheval ou du mulet. On attribue à la corne du pied gauche de cet animal plusieurs qualités médicinales

extraordinaires, particulièrement celle de guérir le mal caduc. Sa viande est fort agréable et nourrissante ; et sa couleur un mélange de gris léger et de rouge foncé. Il aime les pays froids ; et quand l'hiver ne lui fournit pas d'herbe, il ronge l'écorce des arbres. Quand on chasse cet animal, il est dangereux de s'en approcher de trop près, car il saute souvent sur ceux qui le poursuivent, et les écrase sous ses pieds. Pour s'en garantir, le chasseur lui jette ses habits ; et, tandis que l'animal trompé décharge sur eux toute sa fureur, il prend ses mesures pour le tuer.

On voit aussi un animal carnassier appelé *carcajou*, de l'espèce du chat, avec une queue si longue, que Charlevoix dit qu'il la passe plusieurs fois autour de son corps, qui a environ deux pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à la queue. On dit que cet animal, posté sur un arbre, saute de là sur l'élan, lui passe sa longue queue autour du corps, et l'égorge en un instant.

Le buffle, espèce de taureau sauvage, a presque l'apparence de ceux d'Europe : il a le corps couvert d'une espèce de laine noire fort estimée. La chair de la femelle est bonne, et les cuirs de buffle sont aussi doux et aussi maniables que le chamois, mais si forts, que les boucliers dont les Indiens font usage résistent en quelque sorte à une balle de fusil. Le chevreuil du Canada est un animal domestique, mais ne diffère, en aucune autre chose, de celui d'Europe. Les loups sont rares au Canada ; mais ils fournissent les meilleures fourrures du pays. Leur chair est blanche et bonne à manger : ils poursuivent leur proie jusqu'au haut des plus grands arbres. Les renards noirs sont fort estimés et fort rares ; mais ceux des autres couleurs sont plus communs. Il y en a, sur le haut Mississipi, de couleur d'argent, qui sont superbes. Ils se nourrissent d'oiseaux aquatiques, qu'ils attirent par une multitude de ruses, sautent ensuite dessus, et les dévorent.

Le putois du Canada a la peau d'une superbe blancheur, excepté le bout de la queue, qui est aussi noir qu'un jais. La nature n'a donné à cet animal aucun autre moyen de défense que son urine, dont l'odeur est puante et insupportable. Quand il est attaqué, il pisse sur sa queue, et en arrose ceux qui le poursuivent. Le rat des bois du Canada est d'une belle couleur d'argent, avec une queue touffue, et deux fois aussi gros que celui d'Europe. La femelle a sous le ventre une poche qu'elle ouvre et qu'elle referme à volonté ; et quand elle est poursuivie, elle y met ses petits. Il s'y trouve trois espèces d'écureuils ; celui que l'on appelle volant, saute de quarante pas et plus d'un arbre à un autre. Ce petit animal s'apprivoise aisément, et est très-vif, excepté quand il dort, ce qui arrive souvent ; il se fourre par-tout où il peut trouver place, dans la manche, dans la poche, ou dans un manchon ; il saute toujours en premier sur son maître, qu'il reconnaît au milieu de vingt personnes. Le porte-épic du Canada est un peu au-dessous d'un chien de moyenne taille ; quand on le fait rôtir, il est tout aussi bon qu'un cochon de lait. Les lièvres et les lapins diffèrent très-peu de ceux de l'Europe : seulement ils deviennent

gris dans l'hiver. Il y a deux sortes d'ours, l'une rougeâtre, et l'autre noire; mais la première est la plus dangereuse. L'ours n'est naturellement pas féroce, à moins qu'il ne soit blessé ou pressé par la faim. Ces animaux sont en fort mauvais état au mois de juillet, et il est un peu dangereux de les rencontrer : on dit qu'ils se nourrissent durant l'hiver, lorsque la neige a de quatre à six pieds d'épaisseur, en suçant leurs pattes. Il n'y a rien que les Indiens fassent avec plus de solennité, que la chasse aux ours; et l'alliance d'un fameux chasseur d'ours, qui en a tué plusieurs en un jour, est recherchée avec plus d'ardeur que celle d'un homme qui s'est rendu célèbre dans la guerre. La raison en est, que cette chasse donne à la famille la nourriture et le vêtement.

Les oiseaux de proie sont des aigles, des faucons, des vautours.

Le pivert du Canada est un oiseau superbe; mais le principal est l'oiseau blanc, espèce d'ortolan fort brillant, et remarquable en ce qu'il annonce le retour du printemps. L'oiseau-mouche est réputé le plus bel oiseau de la nature; avec toutes ses plumes, il n'est pas plus gros qu'un escarbot, et il fait, avec ses ailes, un bruit qui ressemble au bourdonnement d'une grosse mouche.

Parmi les reptiles de ce pays, le serpent-à-sonnette, *crotalus horridus*, le *boiquira de Lacépède*, mérite principalement notre attention. Quelques-uns sont aussi gros que la jambe d'un homme, et longs en proportion. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet animal, c'est sa queue, qui est terminée en espèces d'anneaux aplatis, comme enlacés l'un dans l'autre, semblables à une cotte de maille, et dont la substance paraît, au premier coup d'œil, de la couleur et de la nature de la corne. Ces anneaux ou écailles sont articulées de manière à laisser un jeu entre elles, dont le choc les unes contre les autres produit un bruit semblable à celui de plusieurs noisettes qui se froissent lorsqu'on les agite. Il n'est pas vrai que l'animal gagne une nouvelle articulation tous les ans, et que l'on connaisse son âge comme on connaît celui d'un cheval par les dents. Beauvois, Valentin et autres, s'en sont convaincus dans les Etats-Unis : souvent les gros en ont le moins. On en a vu qui avaient plus de cinq pieds de long, et dont la queue n'était composée que de 8, 10 ou 12 articulations ou grelots. La morsure de ce serpent n'est pas ordinairement mortelle, si on y applique sur-le-champ le remède. Dans tous les endroits où l'on rencontre ce dangereux reptile, croît une plante que l'on appelle herbe à serpent-à-sonnette, *poligala seneka*, dont la racine est un antidote certain contre le venin de cet animal, et cela avec la préparation la plus simple, car il ne faut que la broyer ou la mâcher, et l'appliquer sur la plaie comme un emplâtre. Les marubes et les plantains ont aussi les mêmes propriétés; l'huile, l'alkali volatil, etc. Le serpent-à-sonnette mord rarement les passagers, à moins qu'il ne soit provoqué, et ne s'élance jamais sur personne qu'il n'ait auparavant sonné avec sa queue. Quand il est poursuivi, s'il a peu de temps pour se remettre, il forme un cercle avec sa tête au milieu, et s'élance alors avec beaucoup de fureur et de violence sur ceux qui l'attaquent : mal-

gré cela, les sauvages le chassent, et trouvent sa chair fort bonne. Les apothicaires américains s'en servent dans certains cas.

Quelques écrivains sont d'avis que les pêches du Canada, si elles étaient faites à temps, fourniraient au pays beaucoup plus de richesses que le commerce de peaux. Le fleuve Saint-Laurent est peut-être le fleuve du monde qui contient la plus grande diversité de poissons en grande abondance, et des meilleures espèces.

Outre une grande variété d'autres poissons dans les rivières et les lacs, il y a des loups et des vaches de mer, des marsouins, des *lencornets*, des *goberques*, des plies, des saumons, des truites, des tortues, des écrevisses, des *chaourasons*, des esturgeons, des *achigaux*, des dorades, des thons, des aloses, des lamproies, des éperlans, des congres, des maquereaux, des soles, des harengs, des anchois et des pélamides. Le loup marin, ainsi appelé de ses hurlemens, est un amphibie. On dit que les plus gros pèsent 2,000 livres : leur chair est bonne à manger; mais le profit que l'on en tire vient principalement de leur huile, qui est bonne à brûler et à préparer le cuir; leurs peaux sont excellentes pour faire des couvertures de coffres, et quoiqu'elles ne soient pas de la finesse du maroquin, elles se conservent mieux, et sont moins sujettes à se rompre. Les souliers et bottes de ce cuir ne prennent jamais l'eau, et quand il est tanné comme il faut, c'est une couverture de siéges excellente et durable. La vache de mer du Canada est plus grosse que le loup marin; mais elle lui ressemble en apparence : elle a deux dents de la grosseur et de la longueur du bras d'un homme, qui, quand elles sont dans leur longueur, ressemblent à des cornes, et sont de très-bel ivoire, ainsi que ses autres dents. Quelques-uns des marsouins du fleuve Saint-Laurent fournissent un muid d'huile, et de leurs peaux on fait des vestes qui sont extrêmement fortes, et à l'épreuve du fusil. Le lencornet est une espèce de sèche tout rond, ou plutôt ovale : il y en a de trois sortes, qui ne diffèrent qu'en grosseur, quelques-uns étant aussi gros qu'un tonneau, et d'autres n'ayant qu'un pied de long : on ne prend que le dernier, et cela à la lumière: c'est un fort bon manger. Le goberque a le goût et l'odeur d'une petite morue. La plie est un fort bon manger : on la prend avec de longues perches armées d'hameçons de fer. Le chaourason est un poisson armé, d'environ 5 pieds de long, et aussi gros que la cuisse d'un homme, ressemble à un brochet, mais il est couvert d'écailles à l'épreuve d'un poignard; il est de couleur argentée, et il croît sous sa mâchoire inférieure une longue substance osseuse, bordée d'espèces de nageoires. On conçoit aisément qu'un animal si bien armé est un destructeur parmi les habitans des eaux; mais il y a peu d'exemples que le poisson fasse sa proie des oiseaux : c'est cependant ce qui arrive à celui-ci, et il s'y prend avec beaucoup d'art. Il se cache dans les roseaux, de manière qu'on n'aperçoit que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de la surface de l'eau; les oiseaux qui viennent pour se reposer, s'imaginant que cette arme n'est autre chose qu'un roseau fané, se perchent dessus; mais à peine

y sont-ils posés, que le poisson ouvre la bouche, et fait un mouvement si subit pour saisir sa proie, qu'elle lui échappe rarement. Ce poisson est habitant des lacs. L'esturgeon est à-la-fois un poisson de mer et d'eau douce, que l'on prend sur la côte du Canada et dans les lacs : il a 8 à 12 pieds de longueur, et est gros en proportion. Il y a une petite espèce d'esturgeon dont la chair est fort tendre et délicate. L'achigau et la dorade sont des poissons particuliers au fleuve Saint-Laurent. Quelques rivières donnent naissance à une espèce de crocodile qui ne diffère que fort peu de celui du Nil.

Population, habitans. — Avant la dernière guerre, les rives du fleuve Saint-Laurent, au-dessus de Québec, étaient très-peuplées ; mais nous ne pouvons dire avec précision quel est le nombre d'Anglais et de Français établis dans cette province : sans doute qu'il augmente tous les jours. En 1783, le Canada et le Labrador étaient réputés contenir environ 130,000 habitans ; les différentes tribus d'Indiens, dans le Canada, sont presque innombrables ; mais on observe que leur population diminue à mesure que celle des Européens augmente : ce que l'on attribue principalement à l'usage immodéré des liqueurs fortes, qu'ils aiment beaucoup. Mais comme la liberté est la passion dominante des Indiens, nous devons naturellement supposer qu'à mesure que les Européens s'avanceront, les premiers se retireront dans des contrées plus éloignées. Les mœurs et usages des colons du Canada ont la teinte de gaîté et d'urbanité qui distingue les Français. On parle en général le français. La langue anglaise n'est en usage que parmi un petit nombre de colons venus d'Angleterre.

Religion. — On professe dans ce pays la religion catholique romaine. L'anglicane est aussi suivie.

TOPOGRAPHIE.

BAS CANADA. — *Québec*, capitale de cette province et de tout le Canada, est située au confluent du fleuve *Saint-Laurent* et de la rivière *Saint-Charles* ou la Petite-Rivière, à environ 160 lieues de la mer. Elle est bâtie sur un rocher, en partie de marbre et en partie d'ardoise. Elle est divisée en haute et basse; les maisons des deux villes sont de pierre et assez bien bâties. Les fortifications sont importantes, quoiqu'elles ne soient pas régulières. La ville est commandée par une citadelle belle et régulière, où réside le gouverneur. Le nombre de ses habitans est de 12 à 15,000. Le fleuve qui, depuis la mer jusque-là, a 4 ou 5 lieues de largeur, se rétrécit tout d'un coup et n'a plus qu'un mille de large. Le port, situé du côté opposé de la ville, est sûr et commode, et a environ cinq brasses de profondeur. Il est flanqué de deux bastions élevés à 23 pieds de terre, ce qui est la hauteur des marées dans le temps de l'équinoxe.

Trois-Rivières, ville au S. O., entre Québec et Montréal, à-peu-près à égale distance, prend son nom de trois rivières qui se joignent et tombent dans le fleuve Saint-Laurent. Elle est très-fréquentée par plusieurs nations d'Indiens qui, par le moyen de ces rivières, y apportent diverses sortes de peaux et de fourrures pour trafiquer avec les habitans. Le pays est agréable, abondant en blé, fruits, etc. ; environ 300 maisons sont bâties sur les rives de ces rivières, qui proviennent de la division de la rivière Saint-Maurice. Ces maisons sont basses, mal construites ; les rues sont sales et étroites.

Montréal est situé au S. O., dans une île du fleuve Saint-Laurent, qui a 10 lieues de longueur et 4 de largeur, auprès d'un mont qui lui donne son nom, et à environ une demi-lieue de la rive

méridionale de ce fleuve. Quand les Français étaient maîtres du Canada, l'île et la ville de Montréal appartenaient à des particuliers qui, à force de soins, avaient fait de l'île entière un endroit délicieux, produisant les objets de première nécessité et d'aisance. La ville forme un carré long, divisé en rues étroites. Les trois principales sont parallèles au fleuve et coupées à angles droits par d'autres rues, mais sans régularité. Il y a 1,200 maisons, dont 500 sont seulement en dedans des murs. On n'en voit point d'élégantes. Comme il y a eu plusieurs incendies, les habitans ont une telle peur du feu, que la plupart ont couvert leurs maisons avec des lattes ou lames de fer-blanc. Du port, ou du côté le plus méridional du fleuve, on aperçoit toutes les maisons d'un coup d'œil, parce que le côté de la colline où la ville est située, s'incline graduellement vers l'eau. Elle est entourée d'un mur qui tombe en ruine, et d'un fossé à sec; et les Anglais en ont considérablement augmenté les fortifications. Montréal est presque aussi grand que Québec; c'est là que se fait le plus grand commerce de pelleteries. Pop. 6,000 hab.

Frontenac, fort, sert à contenir les sauvages iroquois.

Lorelle, bâtie en 1787, est occupée à construire des vaisseaux.

ANTICOSTI. — Cette île est située au milieu de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Elle a environ 50 lieues de long et 10 de large. Son territoire est montagneux et couvert de forêts, et l'on n'y trouve aucun port.

HAUT CANADA. — *Kingston*, près de l'endroit où le fleuve Saint-Laurent sort du lac Ontario. On y a bâti un fort. Le commerce des fourrures y est florissant.

Commerce. — La nature du climat, excessivement froid dans l'hiver, et le manque de manufactures, indiquent les principaux articles que le Canada a besoin de tirer de l'Europe; du vin, ou plutôt du rum, des draps, de la grosse toile et du fer travaillé. Le commerce avec les Indiens demande du rum, du tabac, une espèce de couverture, des fusils, de la poudre, des balles, des pierres à fusil, des chaudrons, des hachettes et des colifichets de toute espèce.

Quand ce pays était au pouvoir des Français, les Indiens fournissaient de la pelleterie; et les marchands français, à la manière des naturels du pays, traversaient les grands lacs et les rivières dans des canots, avec beaucoup de patience et d'industrie, portant leurs marchandises dans les parties les plus éloignées de l'Amérique, et chez des nations entièrement inconnues aux Anglais. Ces Indiens leur apportaient également leurs denrées, parce qu'ils étaient accoutumés à trafiquer avec eux. Il en arrivait de toutes parts; quelques-uns même faisaient 400 lieues pour se rendre à la foire de Montréal, qui commençait en juin, et durait quelquefois trois mois. Dans ces occasions, on observait de grandes solennités; on plaçait des gardes, et les gouverneurs tenaient la main au maintien de l'ordre au milieu d'un si grand concours et d'une si grande variété de nations sauvages. Il arrivait néanmoins quelquefois beaucoup de tapage et de désordre; et les Indiens aimaient tant l'eau-de-vie, qu'ils donnaient souvent, pour un verre de cette liqueur, tout ce qu'ils possédaient. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs de ces nations passaient par l'établissement anglais d'Albany, dans la Nouvelle-York, et faisaient 85 l. de plus pour aller à Montréal, quoiqu'elles eussent pu acheter les marchandises à meilleur compte au premier endroit, tant les Français surpassaient leurs rivaux dans l'art de gagner l'affection de ces sauvages.

Depuis que les Anglais sont maîtres du Canada, leur commerce avec ce pays emploie environ 60 vaisseaux et 1,000 matelots. Ses exportations en peaux, fourrures, ginseng, bistorte, capillaire et blé, d'après un calcul de trois années, montent annuellement à 2,532,000 francs tournois; ses importations de la Grande-Bretagne sont estimées à-peu-près la même somme. Ce commerce fournit aux Anglais non-seulement des matières premières absolument nécessaires à leurs manufactures, mais procure à l'Angleterre un échange avantageux du produit de ses manufactures et de celles de ses établissemens dans les deux Indes. En 1786, les exportations générales de cette province étaient évaluées à 8,438,312 francs, et les importations de la même année à 7,802,784 francs.

Néanmoins, quelque attention que l'on donne au commerce et à la population du Canada, il ne sera guère possible de surmonter certains inconvéniens provenant de causes naturelles; je veux dire de la rigueur de l'hiver, qui est si excessif depuis décembre jusqu'en avril, que les plus grands fleuves se gèlent, et que la neige a ordinairement de 4 à 6 pieds de profondeur, dans des pays qui sont de 3 degrés moins au N. que Londres, et dans la lat. tempérée de Paris. Un autre inconvénient vient des rapides courans du fleuve Saint-Laurent, au-dessous de Montréal, qui font qu'il est difficile à de gros vaisseaux de remonter jusqu'à cet entrepôt du commerce intérieur; mais ces chutes n'empêchent pas les vaisseaux de 3 à 400 tonneaux de s'y rendre tous les ans.

Gouvernement. — Avant la guerre de 1756, les Français vivaient dans l'opulence au Canada, exempts de toute espèce d'impôts et jouissant de la liberté de la chasse, de la pêche, d'abattre du bois, de planter et d'ensemencer autant de terre qu'ils pouvaient en cultiver. Par la capitulation qu'ils firent avec les Anglais, ils conservèrent leurs anciens droits et priviléges. En 1774, le parlement britannique rendit un acte, pour pourvoir d'une manière plus efficace au gouvernement de la province de Québec. Par cet acte, il est permis au roi, à ses héritiers et successeurs, par une autorisation scellée et signée d'eux, de constituer et établir un conseil pour les affaires de Québec, lequel conseil doit être composé de personnes résidant dans le pays, dont le nombre ne sera pas de plus de vingt-trois, ni de moins de dix-sept, comme il plaira à sa majesté, ses héritiers et successeurs de l'ordonner. En cas de mort, démission ou absence d'aucun des membres dudit conseil, il doit en être nommé d'autres pour les remplacer. Le conseil, ainsi constitué et nommé, ou la majorité d'icelui, est investi du pouvoir de publier des ordonnances pour la tranquillité, le bien-être et le bon gouvernement de la province, du consentement du gouverneur, et en son absence, du lieutenant-gouverneur ou du commandant en chef existant. Le conseil n'est cependant pas autorisé à mettre des impôts, sinon dans le dessein formel de faire des chemins, de réparer les édifices publics, ou de faire d'autres travaux utiles aux habitans. En vertu de cet acte, toute affaire contentieuse, relative aux propriétés et aux droits civils, doit être décidée

d'après les lois françaises du Canada; mais le code criminel de la Grande-Bretagne continue d'être en vigueur. Les habitans du Canada ont, non-seulement la liberté entière de professer la religion catholique romaine, mais même les prêtres de cette religion sont autorisés à réclamer leur salaire et à se le faire payer par les catholiques.

Cet acte causa une grande fermentation en Angleterre et en Amérique, et contribua beaucoup à étendre dans les colonies (depuis les État-Unis) cet esprit de mécontentement contre le gouvernement britannique. La ville de Londres pétitionna contre le bill, avant qu'il eût reçu la sanction du roi, déclarant qu'elle le regardait comme dérogatoire aux principes fondamentaux de la constitution britannique, ainsi qu'à l'autorité de divers actes solennels de la législature. Le congrès américain, dans une adresse au roi, se plaignit que, par l'acte de Québec, les limites de cette province étaient plus étendues, les lois anglaises abolies, celles de France rétablies, et nombre d'hommes libres de la Grande-Bretagne assujettis aux dernières; que cet acte établissait un gouvernement absolu et la religion catholique romaine dans les vastes régions qui bordent les frontières occidentales et septentrionales des établissemens protestans anglais.

Histoire. — Voy. l'*Histoire générale de l'Amérique*, et principalement le voyage au Canada, par *Weld*, en 1795, 1796 et 1797.

NOUVELLE ÉCOSSE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 117 l.	Entre les	62e d. et 70e de long. O.
Larg. 83 l.		43e et 49e d. de lat. N.

Limites.

La Nouvelle-Ecosse est bornée au N. par le fleuve Saint-Laurent; à l'E. par le golfe Saint-Laurent et l'Océan Atlantique; au S. par la même mer, et à l'O. par le Canada et la Nouvelle-Angleterre. La province maintenant appelée *Nouveau-Brunswick*, est bornée à l'O. de la rivière Sainte-Croix, par cette même rivière jusqu'à sa source, et par une ligne tirée de la droite au N. jusqu'aux limites méridionales de la province de Québec; au N. par les mêmes limites, jusqu'à l'extrémité occidentale de la baie de Chaleurs; à l'E. par ladite baie jusqu'au golfe de Saint-Laurent, à la baie que l'on appelle Verte; au S. par une ligne qui passe au milieu de la baie de Fundy, de la rivière Sainte-Croix susdite, à l'embouchure de la rivière *Muscat*, par ladite rivière jusqu'à sa source, et de là par une ligne traversant l'isthme dans la baie Verte, pour joindre la partie orientale

ci-dessus décrite, comprenant toutes les îles jusqu'à six lieues de la côte.

HYDROGRAPHIE. *Mers, baies, ports, caps, rivières.*—Les mers qui baignent ces côtes sont l'Océan Atlantique, la baie de Fundy et le golfe de Saint-Laurent. Les petites baies sont *Chenigto* et baie *Verte*, sur l'isthme qui joint la partie septentrionale de la Nouvelle-Ecosse à la méridionale; la baie de Chaleurs au N. E.; la baie de Chedibouncto au S. E.; la baie des Iles. Les ports sont ceux de Bart, de Chedibouncto, de Prospère et de Sainte-Margueritte; la Heve, le port Maltois, le port Rossignol, le port Vert et le port Joli, au S.; le port Latour au S. E.; les ports Sainte-Marie, Annapolis et les Mines sur la côte méridionale de la baie de Fundy et la Rose-way, maintenant le plus peuplé de tous.

Les principaux caps sont les caps Portage, Ecosmenac, Tourmentin, les caps Port, et Epis à l'E.; le cap Fogeri, et le cap Canceau au S. E.; le cap Blanc, le cap Vert, le Théodore, le cap Dore, le cap la Heve et le cap Nègre au S.; le cap Sable et le cap Fourche au S. O. Le fleuve Saint-Laurent forme la limite du N. Les rivières de *Ristigouche*, *Cocagne* et *Nipisiguit* courent de l'O. à l'E., et tombent dans la baie Saint-Laurent. Les rivières *Saint-Jean*, *Passamaquoddy* et *Sainte-Croix*, qui courent du N. au S., se jettent dans la baie de Fundy, ou dans la mer un peu à l'E. de cette baie.

Les lacs ne sont pas nombreux; le principal est le lac *Frenuse*, près de la baie de Fundy.

Climat. —Le climat de ce pays, quoique dans une des zones tempérées, n'est pas propre aux tempéramens européens. Il est enveloppé d'un brouillard épais pendant une grande partie de l'année, et il y fait excessivement froid pendant quatre ou cinq mois; mais quoique le froid en hiver et la chaleur en été y soient considérables, ils viennent graduellement, de manière à préparer le corps à les endurer.

Sol, productions végétales et animales. — On ne doit pas s'attendre à grand'chose d'un climat si peu favorable. La Nouvelle-Ecosse n'a presque jusqu'ici été qu'une forêt continue; et l'agriculture, quoiqu'entreprise par les colons anglais, n'y avait fait que peu de progrès. La plus grande partie de son sol est maigre et aride, le blé qu'il produit est d'une espèce ridée comme le seigle, et l'herbe entremêlée d'une mousse froide et spongieuse. Cependant, il n'est pas par-tout mauvais; il se trouve des cantons, dans la péninsule au midi, qui ne le cèdent pas aux meilleures terres de la Nouvelle-Angleterre, et qui, par l'industrie et les efforts des Américains réfugiés des autres provinces, sont maintenant cultivés et deviendront probablement fertiles et florissans. Le sol en général est propre au blé, au chanvre et au lin. Le bois y est extrêmement bon pour la construction des vaisseaux, et produit de la poix et du goudron. On a rendu des comptes flatteurs des améliorations des nouveaux établissemens de la baie de Fundy. On y a défriché beaucoup de terres qui abondent en bois de charpente, et

on en a déja fait beaucoup de cargaisons de bons mâts pour la Grande-Bretagne.

Ce pays contient tous les animaux des provinces voisines, particulièrement des daims, des castors et des outardes. Il y a des oiseaux sauvages et toute sorte de gibier. On y a transporté plusieurs espèces d'oiseaux et de quadrupèdes européens qui y viennent fort bien. Vers la fin de mars, le poisson commence à frayer, et il entre dans les rivières en nombre incroyable. Le hareng vient en avril, et l'esturgeon et le saumon en mai. Mais le plus précieux apanage de la Nouvelle-Ecosse est la côte du cap Sable, le long de laquelle est une chaîne continue de bancs où l'on pêche la morue; des rivières navigables, des bassins et d'excellens ports.

Etablissemens. — Malgré l'apparence sauvage de ce pays, il fut le berceau de quelques-uns des premiers établissemens européens. La première concession de terre dans ce pays fut faite par Jacques Ier à son secrétaire *sir* Guillaume Alexandre, d'où elle prit le nom de Nouvelle-Ecosse. Depuis ce temps-là il a souvent changé de maîtres, passant d'un particulier à un autre, et des Français aux Anglais alternativement. Il ne fut confirmé aux Anglais qu'à la paix d'Utrecht; et leur but, en l'acquérant, n'était pas d'en tirer aucun profit, mais d'en éloigner les Français qui, en possédant cette province, auraient pu nuire à leurs autres possessions. D'après ce principe, on y transporta 3,000 familles en 1749, aux frais du gouvernement. La ville qu'elles y élevèrent est appelée Halifax, du comte de ce nom, à la sagesse duquel l'Angleterre doit cet établissement.

Commerce. — La Grande-Bretagne envoie dans ces provinces des toiles, des draps et autres articles, environ pour la somme de 720,000 fr. Elle reçoit en retour du bois de charpente et du poisson pour 1200,000 fr.

TOPOGRAPHIE.

La nouvelle Ecosse est maintenant divisée en deux parties, qui sont le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, qui forme une presqu'île.

Nouveau-Brunswick. — Cette partie est au N. O. et est presque déserte. La grande chaîne des Apalaches passe au N. O. de cette province. Les principales productions sont du bois de charpente et du poisson.

Fredericstown, capitale, est sur la riv. de *Saint-Jean.*

Nouvelle-Ecosse au S. E. — *Halifax*, sur la baie de Chediboucto, très-commode pour la pêche, communique avec toutes les parties de la province, soit par terre, soit par mer, ou par une multitude de rivières navigables. Elle jouit d'un beau port où il reste une petite escadre de vaisseaux de ligne pendant l'hiver, qui met à la voile au printemps pour protéger la pêche et examiner si les articles de paix y relatifs sont bien observés par les Français. La ville a un retranchement et des forts de bois.

Annapolis royale. Cette ville est située sur le côté oriental de la baie de Fundy, et quoique ce ne soit qu'un petit endroit, c'était autrefois la capitale de la province; elle a un des plus beaux ports de l'Amérique, capable de contenir mille vaisseaux mouillés dans la plus grande sûreté.

Saint-Jean est un nouvel établissement à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans la baie de Fundy du côté occidental.

Depuis la fin de la guerre, l'émigration des loyalistes des Etats-Unis dans cette province, a été considérable. Ils y ont élevé de nouvelles villes, comme:

Shelburne, qui a une étendue de

près d'une lieue sur le bord de l'Océan, et qui, dit-on, contient déja 9,000 habitans.

Des anciens établissemens, les plus florissans et les plus peuplés sont Halifax et les villes de *Windsor*, *Norton* et *Cornwallis*, entre Halifax et Annapolis. Des nouveaux établissemens, les plus importans sont *Shelburne*, *Parr-Tow*, *Digby* et la *Nouvelle-Edimbourg*. On y a depuis peu cultivé de grandes étendues de terre, et la province parait devoir augmenter en population et en fertilité.

ARTICLE II.

ÉTATS-UNIS.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

ÉTENDUE.	SITUATION.	
Long. 740 l.	Entre les	31e et 49e d. de lat. N.
Larg. 520 l.		69e et 109e d. de long. O.

Limites.

Les États-Unis (1) sont bornés au N. par l'Amérique anglaise, c'est-à-dire par les provinces du Haut et Bas-Canada, la Nouvelle-Écosse; au S. par les Florides et le golfe du Mexique; à l'O. par le Nouveau-Mexique et la côte N. O.; au S. E par l'Océan Atlantique.

Selon le dernier traité des États-Unis avec l'Angleterre, ces limites s'étendent depuis la baie et la rivière Passamoquoddy, ou ce qu'on nomme Sainte-Croix au N., jusqu'aux montagnes qui ont à-peu-près la direction du fleuve Saint-Laurent, lesquelles séparent les rivières qui s'y rendent de celles qui se portent vers l'Atlantique, à l'extrémité N. O. de la rivière Connecticut jusqu'au 46e degré de latitude N.; de là à l'O. jusqu'à la rivière des Iroquois ou Cataraqui (le commencement du fleuve Saint-Laurent); de là en suivant une ligne le long du milieu de cette rivière, du lac Ontario, et sa communication avec le lac Erié; ensuite traversant le milieu du lac Erié, sa communication avec le lac Huron, la moitié de ce lac et du lac Supérieur au N. des îles Royale et Philippeaux, à travers le lac Long jusqu'au lac des Bois, et à sa pointe la plus N. O.; de là à l'O. jusqu'au Mississipi; puis en suivant une ligne tirée le long du milieu de ce fleuve, jusqu'à la partie la plus N. du 31e degré de latitude N.; au S. par une ligne tirée de l'O., depuis le 31e degré de latitude N. jusqu'au milieu de la rivière Apalachicola, et à sa jonction

(1) Tout cet article est en grande partie traduit de la Géographie des Etats-Unis, par Morse, quatrième édition, et du Dictionnaire de l'Amérique du même auteur. Nous le disons ici pour ne pas multiplier les citations.

avec la rivière Flint; de là à la rivière Sainte-Marie, qui sépare la Géorgie des Florides, et enfin à l'Océan.

Après la guerre de l'indépendance, le territoire des Etats-Unis, selon Thomas Hutchins, géographe, contenait 111,130 lieues carrées, dans lesquelles il y avait . . . . 640,000,000 d'acres.

Déduction pour l'eau, ... 51,000,000

Restait. . . . . 589,000,000 d'acres.

Cette partie des Etats-Unis comprise entre la ligne occidentale de la Pensylvanie à l'E., la ligne de démarcation entre les possessions britanniques et les Etats-Unis, qui s'étend de l'extrémité N. O. de la Pensylvanie à l'extrémité N. O. du lac des Bois au N., du fleuve Mississipi à l'embouchure de l'Ohio à l'O., et depuis l'Ohio au S. jusqu'à la ligne ci-dessus mentionnée de la Pensylvanie, contenait, calcul fait, environ 45,666 lieues carrées, dans lesquelles il y avait . . . . 263,040,000 acres.

Déduction pour l'eau. 43,040 000

Il y avait à la disposition du congrès. . . 220,000,000 d'acres, à l'O., pour éteindre la dette nationale: quoique des compagnies en aient acheté une partie, il a fallu reconnaître les droits des Indiens, et les leur céder; ce qui réduisait la possession à 369,000,000: mais, par le traité avec l'Angleterre, en 1795, le territoire des Etats-Unis a été accru de 23,000.000 d'acres, et aujourd'hui les géographes et arpenteurs américains portent l'étendue du territoire à 382,421,750 acres, sans compter la Louisiane.

Climat. — La grande différence de latitude en produit une variation proportionnée dans les climats des différens Etats. Le froid est toujours incomparablement plus fort et plus durable en Amérique qu'en Europe, dans les mêmes latitudes, et la chaleur plus intense et plus insupportable. La grande variété du climat affecte sensiblement la santé des habitans, qui y deviennent plus tot vieux qu'en Europe; les vieillards d'un âge avancé y sont plus rares, sur-tout dans les Etats plus S. que la Nouvelle-Angleterre. Les femmes y perdent leur fraîcheur de très-bonne heure, à une légère différence près vers les Etats de l'E. Les maladies les plus communes sont les fluxions de poitrine, les esquinancies, les coqueluches, la consomption (pulmonie), les fièvres bilieuses et putrides, les fièvres intermittentes, souvent d'un caractère malin; et enfin, depuis quelques années, la maladie épidémique connue sous le nom de fièvre jaune, qui n'est particulière qu'aux villes maritimes. Le règne végétal y est d'une abondance et d'une richesse immense et admirable, principalement dans les Etats méridionaux. La différence des minéraux d'avec ceux de l'ancien monde, est moins frappante que dans les deux règnes précédens. Là on ne trouve point de pierres d'une espèce secondaire. Aucune ne montre des traces de productions végétales et animales enveloppées dans leurs couches. Tout, dans ce règne, indique un pays plus récemment sorti des eaux que les trois autres parties du monde.

Montagnes. — En considérant tout le territoire des Etats-Unis, on trouve qu'il est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de

montagnes qui court du N. E. au S. O.; quelques autres montagnes s'embranchent à cette chaîne, dans différens points, mais elles n'ont qu'une étendue très-bornée. On les a considérées comme l'*épine* ou le dos des Etats-Unis. Les plaines laissées entre elles et la mer sont très-étroites dans les Etats du Nord, et le terrain y est généralement pierreux; tandis qu'elles s'élargissent de plus en plus en allant vers le S., où le terrain est un sable gras, argileux et fertile; et dans les Etats du Sud, il est bas, plat, couvert d'eau, et semble être une terre d'*alluvion*, ou un délaissement de mer peu ancien. A l'O. de cette longue chaîne, le vaste pays qui s'étend jusqu'au Mississipi est de la plus grande fertilité, et arrosé par les plus belles rivières, qui se jettent dans ce fleuve ou dans l'Ohio. Cette longue chaîne de montagnes connues sous le nom d'*Appalaches* ou Allégannis, fait la division des eaux qui se rendent dans l'Atlantique, et de celles qui se jettent dans le Mississipi, de la même manière qu'il paraît que les montagnes Jaunes, à 300 lieues au-delà du Mississipi, divisent les eaux qui se jettent dans ce fleuve d'avec celles qui se jettent dans la mer du Sud.

HYDROGRAPHIE. *Lacs et fleuves.* — Il n'y a aucune partie du monde aussi bien arrosée que les Etats-Unis, ni rien qui ressemble à cette prodigieuse chaîne de lacs, que l'on peut proprement appeler des mers intérieures d'eau douce.

Le lac *des Bois*, le plus au N. des Etats-Unis, vers l'E. de l'extrémité S. du lac Winnepeek, passe pour être la source ou le conducteur d'une branche de la rivière Bourbon, si celle-ci existe réellement. Il communique avec le lac Winnepeek et le lac Supérieur, et a environ 24 lieues de long sur 12 à 13 de large. Il contient 1,133,800 acres d'eau.

Le lac *Rainy* ou de la Pluie, lac long, situé à l'E. du lac des Bois, a environ 33 lieues de long sur 6 à 7 lieues de large. Il a 165,200 acres.

Le lac *Supérieur* est le plus considérable du continent; il passe pour contenir la plus grande masse d'eau douce qui soit sur le globe, et peut être appelé la mer Caspienne d'Amérique. Il a 500 lieues de circonférence, est situé entre le 46e et le 50e degré de latitude N., et le 8e et le 18e degré de longitude O. du méridien de Philadelphie. Parmi les îles que ce lac renferme, il y en a deux qui pourraient former une province considérable, principalement l'île Royale, qui n'a pas moins de 33 lieues de long sur 12 à 13 de large. Les Indiens qui habitent les bords, pensent que ces îles sont la résidence du grand esprit. Deux grandes rivières se rendent dans ce lac vers le N. et le N. E.; savoir, la rivière Nipegon et la Michipicooton, dont la source n'est pas loin de la baie de James, où il y a, dit-on, une autre rivière qui y communique, et le portage entre les deux rivières est très-court. Il y a près de la Nipegon une autre petite rivière, qui, peu avant d'entrer dans le lac, forme une cascade perpendiculaire du sommet d'une montagne, que Carver dit être haute de 600 pieds. Elle est très-étroite, et paraît de loin comme une jarretière blanche sus-

pendue dans l'air. On compte plus de 40 rivières qui se déchargent dans ce lac, dont plusieurs sont considérables. Il y a des tempêtes comme dans l'Atlantique, de manière que la navigation y est aussi dangereuse. Ses eaux se rendent, par le détroit de Sainte-Marie, dans le lac Huron. Ce détroit a environ 12 à 13 lieues de longueur; sa partie supérieure est très-rapide; et quoiqu'il soit impossible d'y monter avec un canot, on peut cependant avec beaucoup d'habileté le descendre sans danger.

Il ne paraît pas que la dixième partie des eaux du lac Supérieur arrive au lac Huron; ce qui s'explique par la prodigieuse évaporation qui a lieu comme sur la mer Caspienne en Asie, qui n'a point d'issue. L'estimation est de 21,952,780 acres d'eau.

Le lac *Huron*, dans lequel on entre par le détroit de Sainte-Marie, est le second pour l'étendue; il est situé entre le 43e degré 30 m. et le 46e degré 30 m. de latitude N., et entre le 6e et le 8e degré de longitude O. de Philadelphie. Sa circonférence est d'environ 333 l. La nation indienne des Chippeway habite ses bords, sur-tout vers la baie de Saganaum. Ce lac communique avec le lac Michigan par le détroit de Michillimakkinak. Il a 5,009,920 acres d'eau.

Le lac *Michigan*, situé entre le 42e degré 10 minutes et le 46e degré 30 minutes de latitude N., et entre les 11e et 13e degrés de longitude O. de Philadelphie, a environ 94 lieues de longueur du N. au S., et 24 lieues de largeur, et communique par la partie N. E. avec le lac Huron par un détroit de 2 lieues de largeur, au S. duquel est bâti le fort de Michillimakkinak. Tous ces lacs renferment une très-grande quantité de poissons. On trouve principalement dans celui-ci d'excellentes truites de 20 à 60 livres, et on en a pris dans les détroits de Michillimakkinak qui pesaient 90 livres. Il reçoit beaucoup de rivières de l'E. et de l'O., principalement la rivière Saint-Joseph, qui tire sa source de plusieurs petits lacs un peu au N. O. du village des Miamis. Le fort Saint-Joseph est bâti sur le côté N. de cette rivière. Les Indiens Powtewatamies habitent le côté opposé. Ses eaux sont estimées à 10,368,000 acres.

Le lac *Saint-Clair*, situé environ à égale distance entre le lac Huron et le lac Érié, a environ 24 lieues de circonférence. Il reçoit les eaux des lacs Supérieur, Michigan et Huron, et les transmet, par la rivière nommée *Détroit*, dans le lac Érié. Le fort Détroit est situé sur la rive occidentale de la rivière du même nom, environ 3 lieues au-dessous du lac Saint-Clair. Il y a des établissemens des deux côtés du Détroit, à plusieurs milles vers le lac Érié, et au-dessus du fort. Ce lac contient 89,500 acres.

Le lac *Érié* ou *Oswego*, est situé entre les 41e et 43e degrés de latitude N., et entre le 3e deg 40 min. et le 8e deg. de long. O. de Philadelphie. Il est d'une forme elliptique, a près de 100 lieues de longueur de l'E. à l'O., et environ 40 dans sa plus grande largeur. Une pointe de terre, appelée Longue-Pointe, s'avance du N. dans ce lac vers le S., et a plusieurs milles d'étendue. Les îles et les bords, vers l'extrémité O. du lac, sont infestés de serpens-à-sonnettes et de

serpens-siffleurs. Il est le plus dangereux de tous pour la navigation, à cause des rochers escarpés qui s'avancent dans l'eau perpendiculairement du bord N. dans l'étendue de plusieurs milles, et qui ne peuvent servir d'abri dans les tempêtes ; il a 2,252,800 acres. Le fort *Presqu'île* est sur le bord S. de ce lac, environ au 42e deg. 10 min. de latitude N. De ce fort au fort le Bœuf, sur la crique Française, *Freench creek*, il y a un portage de 5 lieues un tiers. Environ 6 lieues et demie au N. E. de celui-ci, est un autre portage de 3 lieues, entre la crique Chataughque, qui se décharge dans le lac Érié, et le lac Chataughque, qui est une source de la rivière Alleghany. Le fort *Érié* est construit sur le bord N. du lac Érié, et le bord O. de la rivière *Niagara*, dans le Haut-Canada. Le lac Érié communique, vers son extrémité N. E., avec le lac Ontario par la rivière Niagara, qui coule du S. au N. dans l'étendue de 10 lieues, embrassant dans son cours la grande île, et recevant de l'E. la crique Tonewanto. En descendant, on trouve le fort *Chippeway*, situé à une lieue au-dessus des fameuses cataractes, dont on entend le bruit de 10 à 15 lieues, lorsque le vent est bon et le jour serein. On est obligé, un tiers de lieue avant d'arriver au fort Chippeway, de ne pas quitter les bords du fleuve, à raison de la rapidité du courant, qui se fait sentir à plusieurs milles au-dessus. Sans cette précaution, le canot serait irrésistiblement entraîné dans le gouffre, où l'on trouverait une mort certaine. Il y a cependant des conducteurs de canots assez adroits pour tenir exactement le milieu du courant, qui, quoique rapide, n'est pas autant agité que les bords, et qui peuvent s'avancer jusqu'à une île qui se trouve au milieu du fleuve, sur le bord même des cataractes.

Le grand spectacle commence au fort Chippeway, où le fleuve est large d'environ une lieue ; mais il se resserre promptement : la rapidité de son cours redouble considérablement par la grande inclinaison du terrain, et par le rétrécissement du lit du fleuve, dont la nature change bientôt. Ses eaux roulent avec violence sur des débris de rochers amoncelés qui s'opposent à leur passage. Dès qu'elles en ont atteint le bord, elles se précipitent en masse sans rencontrer aucun obstacle dans leur chute. Un moment avant d'arriver à cet effrayant précipice, le fleuve se détourne sur la droite, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle avec le rocher du haut duquel elle tombe. Il résulte d'une petite île, une séparation en deux branches. Celle du côté N. O. appartenant aux Anglais, est appelée grande cataracte, ou cataracte du fer à cheval. Sa hauteur est de 142 pieds ; celle de l'autre est, suivant quelques-uns, de 150 pieds ; mais suivant Larochefoucauld-Liancourt et Weld, elle tombe de 160 pieds perpendiculairement. Celle du côté droit paraît encore séparée en deux autres bien distinctes par un rocher (1). Les eaux qui affluent au fleuve Niagara et qui fournissent à ces cata-

(1) *Voyez* Voyage aux Etats-Unis, par Larochefoucauld-Liancourt; Voyage au Canada, par Weld.

ractes, viennent de plus de de 650 lieues au N. O., et se précipitent en une masse immense, qui roule depuis la naissance du monde sur une table de rochers presque semi-circulaire, dans un énorme gouffre. La nappe est presque égale, et n'est interrompue en haut que par les petites îles de rochers dont nous venons de parler.

Une partie des eaux, en se précipitant sur les rocs, s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse la hauteur de leur chute, et qui se mêle aux nuages. Le soleil lui donne mille modifications en changeant sa couleur, qui est d'un vert foncé, ou d'un blanc écumeux, et qui forme, matin et soir, un bel arc-en-ciel, quand le soleil et la position du voyageur s'y prêtent. Les autres parties, se brisant sur des rochers, sont dans une agitation continuelle, et forment un tourbillon écumeux. Elles jettent contre le rivage des troncs, des arbres entiers, des bateaux, des débris de toute espèce, des animaux tués, des poissons qu'elles avaient entraînés dans leurs cours; mais beaucoup d'objets ne reparaissent jamais. Aucun endroit au monde n'est fréquenté par un aussi grand nombre d'aigles, qui y sont invités par le carnage des daims, des élans, des ours, etc., dont ils se nourrissent.

La largeur totale du précipice est de 1,335 pas; quelques voyageurs l'ont estimée à plus d'un tiers de lieue. C'est du rocher de la table, et sur le bord de la cataracte dite le *fer-à-cheval*, que le spectateur jouit sans obstacle d'un tableau aussi varié qu'étendu. Devant lui sont ces rapides effrayans au-dessus des cataractes; sur les côtés d'immenses forêts; un peu au-dessous la cataracte du fer-à-cheval, et perpendiculairement sous ses pieds à gauche, est ce gouffre terrible, dont l'œil épouvanté ose à peine, en plongeant par-dessous les bords du rocher, mesurer la profondeur. L'étonnement dont l'âme est saisie, est difficile à exprimer. Cet examen exige tant d'attention et de temps, que ceux qui ont demeuré long-temps sur les lieux, avouent que ce spectacle leur a paru chaque fois plus étonnant et plus sublime.

On peut descendre sur les bords des rochers jusqu'au bas de la chute, mais non sans beaucoup de difficultés; ou bien en prenant la route des champs, on descend jusqu'au pied, où l'on peut s'avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, à raison de la forte saillie en avant que forme le rocher du haut duquel elle se précipite. Des cavernes profondes s'étendent fort au loin sous le lit de la partie supérieure de la rivière. En y entrant, on sent un tourbillon de vent que produit le choc violent de la masse d'eau contre les rochers. Le voyageur est tellement saisi d'effroi, qu'il n'ose pénétrer plus avant dans ces terribles réduits où la mort semble l'attendre. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations que l'on éprouve à la vue d'un spectacle aussi imposant. On est alors séparé du monde entier par cette muraille d'eau qui, par son mouvement et son épaisseur, intercepte tellement la communication de l'air extérieur, qu'on pourrait être suffoqué si l'on y restait long-temps. Toutes les peintures que l'on a tracées de cette cataracte sont au-dessous de la réalité: chercher à décrire ce beau phénomène, l'une des premières merveilles

du monde, et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible.

Pendant l'hiver, son état ne commande pas moins l'admiration. Les glaces, en s'accumulant au fond du précipice, forment des montagnes immenses et d'énormes glaçons, que l'on prendrait pour les colonnes d'un édifice grossier, et qui sont en plusieurs endroits suspendus à la partie supérieure du précipice, et paraissent atteindre le fond du gouffre; mais la cascade ne gèle jamais.

Depuis que les cataractes de Niagara ont été découvertes, elles se sont considérablement reculées, à cause des parties de rochers qui se sont successivement détachées du précipice par l'action constante des eaux. Les plus vieux habitans se rappellent avoir vu les cataractes plus avancées de plusieurs pas. Elles sont aujourd'hui d'un accès beaucoup moins difficile que du temps de Charlevoix, qui les visita en 1720, et qui dit qu'on ne pouvait les voir que d'un seul endroit, et seulement de côté.

Le fort *Niagara*, bâti par les Français vers l'an 1725, est situé sur le côté oriental du fleuve de ce nom, à son entrée dans le lac Ontario. Du côté opposé est la ville de Niagara, qui appartient aux Anglais, dont la première maison a été bâtie en 1792 : elle en a aujourd'hui environ 80. Elle est l'entrepôt de tout le commerce qui se fait avec les autres lacs, et elle devient tous les jours plus considérable. Le fort Niagara ayant été conservé par les Anglais, malgré le traité de 1783, ainsi que les autres forts le long de la chaîne des lacs, ont enfin été délivrés aux Etats-Unis en 1795, en vertu du dernier traité conclu à cette époque, entre ces Etats et la Grande-Bretagne. Les troupes américaines ont alors pris possession du fort *Oswego*, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, qui se jette dans la partie méridionale du lac Ontario; du fort Niagara, du fort Détroit, sur la rive occidentale de la rivière du même nom, et du fort de Michillimakkinak, entre le lac Michigan et le lac Huron.

Le lac *Ontario* est le plus oriental des quatre lacs; il est situé entre le 43e et le 45e degrés de latit. N., et entre le 1er et 5e deg. de long. O. de Philadelphie. Sa forme est presque ovale. Il a 72 lieues de l'orient à l'occident, 24 dans sa plus grande largeur, et environ 200 dans sa circonférence. Il reçoit les eaux de la rivière Genessée au S., de l'Onondago, Oswego, et Seneca, au fort Oswego, au S. E.; par la rivière d'Oswego il communique avec le lac Oneida, la crique Wood, près de la rivière Mohawk. Au N. E. ce lac se décharge par la rivière Cataraqui (qui, à Montréal, prend le nom de Saint-Laurent), dans l'océan Atlantique; il est moins sujet que les autres lacs aux coups de vent et aux tempêtes. Sa profondeur est si considérable, que dans plusieurs endroits on n'en trouve pas le fond avec la sonde. Il a 2,390,000 acres d'eau.

On a toujours cru que les eaux de ce lac, qui sont comme celles des autres, très-douces, limpides et transparentes, s'élèvent et s'abaissent alternativement, après une révolution de 7 années. En l'année 1795, temps où cette élévation était prédite, le lac fut tellement rempli,

qu'il y eut quelques inondations dans les établissemens voisins. Les eaux s'étaient élevées à une hauteur plus grande qu'aux diverses périodes qui ont eu lieu dans l'espace de 30 ans. Quelques-uns prétendent aussi, qu'outre le flux et reflux périodique de 7 ans, le lac Ontario est encore sujet à un autre flux, qui a lieu dans les 24 heures. On doute généralement de ces faits, parce que la grande disproportion d'eau tombée, avec celle qui a été évaporée, la direction des vents, etc., expliquent ces espèces de flux et reflux, que l'on ne regarde pas comme périodiques. Par exemple, dans la baie de Canty, qui se prolonge à la gauche du lac, environ 16 à 17 lieues dans les terres, la hauteur des eaux varie toutes les fois que le vent change de direction. Ce n'est que par une longue suite d'observations, et lorsque le pays sera plus peuplé, que l'on osera prononcer d'une manière positive sur cette élévation et cet abaissement prétendus périodiques. (*Weld, Voyage au Canada.*)

A environ 2 lieues et demie de l'extrémité O. du lac Ontario, est une caverne curieuse, que les Indiens Mississaguis, habitans de Niagara et des lieux circonvoisins du lac Ontario, appellent *Maison du diable*. L'ouverture d'une montagne qui borde le lac en cet endroit, forme un précipice d'environ 200 pieds perpendiculairement, au fond duquel la caverne commence. La première ouverture est assez large pour que trois hommes puissent y entrer de front, et continuer ainsi dans l'espace de 70 toises horizontalement; alors la caverne s'enfonce presque perpendiculairement de 50 toises. On peut y descendre par des degrés éloignés l'un de l'autre d'un à quatre pieds. Elle se prolonge dans l'étendue de 40 toises horizontalement, à la fin de laquelle on trouve une autre descente perpendiculaire, où il n'y a point de degrés pour pouvoir mettre le pied. Le froid y est très-intense. Dans le printemps et l'automne, il y a à-peu-près une fois par semaine, une explosion de cette caverne, qui cause une commotion à cinq lieues à la ronde.

Le lac *Champlain* suit le lac Ontario pour l'étendue. Il est situé presque à sa partie orientale, formant une partie de la ligne de division entre l'Etat de la Nouvelle-York et l'Etat de Vermont. Il a tiré son nom de celui du gouverneur français du Canada, nommé Champlain, qui fut noyé dans ce lac. Il a environ 27 lieues de longueur du N. au S., et de 5 à 6 dans la plus grande largeur. Crown-Point et Ticonderoga sont situés sur la partie S. de ce lac. Il renferme un grand nombre d'îles, dont la principale précédemment nommée Grande-Ile et aujourd'hui Sud-Héro, a 5 lieues de longueur sur 4 de largeur. Le sol en est très-fertile, ainsi que les bords du lac, qui, se rétrécissant par degrés, se change en une grande rivière nommée Chambley, Richelieu ou Sorelle, qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent. C'est sur cette rivière qu'est bâtie la ville de Saint-Jean, la première possession que l'on trouve appartenant à la Grande-Bretagne, après avoir passé ses limites avec les Etats-Unis. Elle contient environ 100 misérables maisons en bois, avec des casernes et des fortifications en mauvais état. Le lac Champlain est estimé à 500,000 acres.

Le lac *George*, situé au S. du lac Champlain, avec lequel il communique, et dont il paraît n'être qu'une branche, est de 100 pieds plus élevé. Le portage entre ces deux lacs est d'une demi-lieue. Au moyen d'une dépense modique on pourrait le réduire à 60 toises et le rendre navigable pour des bateaux. Il a environ 12 lieues de longueur, et plus de 2 lieues de largeur. Il avait été appelé par les Français lac du Saint-Sacrement. Il renferme plus de 200 îles; quelques-uns disent 365 fleuves et rivières.

Le fleuve *Mississipi* avec les rivières qu'il reçoit de l'E., arrose les cinq huitièmes des Etats-Unis, dont il forme les limites à l'O., et qu'il sépare de la Louisiane et du territoire indien. Quoique ses sources et sa longueur ne soient pas parfaitement connues, on estime qu'il a plus de 1,000 lieues de cours. La principale rivière qui s'y rend à l'O. est le *Missouri*, qui est plus long, plus large et plus profond que le Mississipi, et qui a une navigation plus étendue. Les plus considérables à l'E. sont l'*Illinois* et l'*Ohio;* il est navigable, sans interruption, jusqu'au Saut de Saint-Antoine, ensuite au-delà; ce Saut est une cataracte dont l'eau tombe de 30 pieds perpendiculairement, et ce fleuve a en cet endroit 250 toises de largeur. Cette chute, découverte et ainsi nommée par le père *Hennipin*, missionnaire français en 1680, et le premier Européen que les naturels aient vu, est située vers le 45e degré de latitude N. Les deux fleuves, le Missouri et le Mississipi s'étant réunis en un, et recevant ensuite l'Ohio, leurs eaux arrivent dans le golfe du Mexique par plusieurs ouvertures, après avoir parcouru, dans une étendue très-tortueuse, près de 300 lieues. Avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, il communique par la rivière d'*Iberville* avec les lacs *Maurepas* et *Pontchartrain*, qui ont leur issue dans l'Océan, à côté de celle de la rivière de la *Perle* (Pearl). Les bouches du Mississipi sont obstruées par des barres produites par l'accumulation des arbres que le courant a entraînés. La vase qui les recouvre a produit en peu de temps des pointes et des petites îles sur lesquelles croissent des roseaux, des arbrisseaux et des arbres aquatiques, en sorte que c'est un ciment fixé et inextirpable par aucune force humaine: on nomme ces barres la *balize*. Ce fleuve, quoique plus considérable, peut être comparé au Nil par ses inondations, d'où résulte un limon qui ajoute beaucoup à la fertilité des terres. L'*Ohio* formé au fort Duquesne, aujourd'hui Pittsbourg, par les rivières Monongahela et Allegany, entre dans le Mississipi, après avoir reçu les rivières Cumberland et Tennessée. (*Voyez* les articles *Kentucky* et *Tennessée.*)

D'après les meilleures informations prises parmi les Indiens, il est certain qu'il y a quatre grands fleuves sur le continent de l'Amérique Septentrionale, savoir: *Saint-Laurent*, le *Mississipi*, la rivière *Bourbon* et l'*Oregon*, ou rivière de l'*Ouest*. Les sources des trois premiers ne sont éloignées que d'environ 10 lieues; l'Oregon est un peu à l'O., et coule, dit-on, dans l'Océan-Pacifique. Leur origine est sur les terres les plus élevées de cette partie du continent. Les autres rivières principales seront décrites avec les Etats qu'elles arrosent,

et montreront combien la navigation intérieure est étendue, et jusqu'à quel point elle est susceptible d'être perfectionnée; il en sera de même de l'aspect du sol, du climat et des productions, etc., en traitant de chaque partie composant les Etats-Unis: jetons seulement un coup d'œil rapide sur ces Etats en général.

Langue, population. — La grande république américaine est composée de presque toutes les nations, de tous les langages, de tous les caractères et de toutes les religions que l'Europe peut fournir; le plus grand nombre, cependant, est descendu de l'Angleterre; aussi est-ce la langue anglaise que l'on parle généralement avec beaucoup de pureté dans tous les États-Unis, principalement dans la Nouvelle-Angleterre. D'après le dénombrement fait en 1791, le nombre des habitans était de 4,000,000, dans lesquels il y avait 57,700 nègres, ou personnes de couleur, libres, et 697 esclaves: aujourd'hui on porte le nombre à près de 6,000,000 d'habitans.

La Nouvelle-Angleterre contient près d'un cinquième de la population des Etats-Unis. M. *Jefferson* a calculé que dans quelques parties de la Virginie, les Indiens étaient comme un à chaque mille carré. D'autres régions sur le continent étaient encore plus désertes: *Robertson* en donne des exemples. Un missionnaire voyageait des Illinois à Michillimakkinak; pendant douze jours la compagnie ne rencontra pas une seule créature humaine.

Le docteur *Brickell*, dans une excursion à la Caroline du Nord, vers les montagnes, n'a rencontré personne dans une marche de quinze jours; tout le continent, à quelques exceptions près, ne contenait peut-être pas plus de la millième partie des hommes qu'il était capable de nourrir. Une aussi grande étendue de terrain, dit Callender, ne devait pas être laissée à l'abandon, et elle n'aurait jamais été peuplée par les Indiens (1).

---

(1) *Callender* dit (*Sketches of the History of America*) qu'on peut en fixer le nombre avec assez d'exactitude. Il pense que le sujet est curieux et mérite attention. Par le dénombrement des habitans du Canada, en 1784, il y avait 113,012 habitans, outre 10,000 loyalistes dans les parties supérieures de la province. La population totale des possessions de la Grande-Bretagne au N. de l'Amérique, peut à peine excéder 200,000. En portant les Indiens à un nombre égal, et les habitans de la partie espagnole du N. de l'Amérique à 100,000, ils feront ensemble 500,000. Ainsi, si l'on accorde 5,000,000 au gouvernement fédéral, 500,000 aux Espagnols, aux Anglais et aux Indiens, nous aurons en tout dans cette partie 5 millions et demi. L'empire du Mexique est divisé en neuf diocèses. D'après un recensement fait en 1741, dans quatre de ces diocèses et dans quelques parties d'un cinquième, il y avait 294,391 familles indiennes, qui, à cinq par famille, font 1,471,955. *Robertson* qui donne cet état, ajoute que dans deux des diocèses omis, la race indienne est plus nombreuse que *dans aucune autre partie de la Nouvelle-Espagne*. Dans la Nouvelle-Galice, qu'il appelle une vaste province, on n'a fait le dénombrement que d'une petite partie des habitans. C'est pourquoi nous pouvons conclure que les quatre districts où l'on n'a pas fait le dénombrement, ainsi que dans le reste de la Nouvelle-Galice, contiennent au moins autant d'Indiens que l'autre partie de l'empire. Ainsi, l'historien n'est certainement pas exact,

On a trouvé par différens calculs et par une suite d'observations, que les habitans des Etats-Unis doublent en nombre dans l'espace de 25 ans; ainsi, en 1847, leur population actuelle de 5,000,000 s'étendra à 20, et en 1897, à 80,000,000; par le même progrès, la fin du 19e siècle comprendrait 1,280,000,000; et comme avant ce temps, le N. du continent doit être surchargé de population, le surplus ira naturellement dans le S. Mais cette progression croissante peut être diminuée par plusieurs circonstances. La Rochefoucauld-Liancourt pense qu'il faut aux Etats-Unis une population de 80,000,000 d'habitans (qu'il suppose doubler tous les 20 ans), pour être peuplés dans la même proportion qu'était la France au commencement de sa révolution, et ils doivent y être parvenus en 1876. (*Voyage aux Etats-Unis, tom.* 8.)

Jusqu'à la fin de la révolution d'Amérique, en 1783, les Européens, dit *Morse* (Géographie américaine, 4e édit.), connaissaient peu ce pays et ses habitans. Ils pensaient que le Nouveau-Monde devait être inférieur à l'ancien. *Buffon* supposait que les animaux dans ce pays étaient plus petits qu'en Europe (cette supposition s'est convertie en une vérité, excepté pour l'espèce humaine et cet ancien animal qu'on a appelé Mammouth). L'abbé *Raynal* ayant la même opinion à l'égard de l'espèce blanche qui y a été transportée, disait que l'Amérique n'avait pas encore produit un bon poète, un savant mathématicien, un homme de génie dans un art ou une science. S'il eût été mieux informé, plus juste et plus généreux, il aurait su que les Etats-Unis ont fourni leur contingent de génie dans l'art de la guerre, dans la médecine, dans l'astronomie et les mathématiques, dans les arts mécaniques, dans le gouvernement, dans la poésie, l'histoire, la musique, etc. Les deux dernières révolutions, celle de la déclaration et de l'établissement de l'indépendance, et celle de l'adoption de la nouvelle forme de gouvernement, ont acquis une réputation immortelle à plusieurs qui autrement auraient été ensevelis dans l'oubli.

---

en disant que *le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique excède* 2,000,000. Par sa propre estimation, ils n'ont pas été moins de 3,000,000 en 1741, lorsqu'on a fait ce recensement imparfait : environ 53 ans se sont écoulés depuis. *Smith* (sur la *Richesse des Nations*, liv. v, chap. VIII, seconde partie) a prouvé presque évidemment qu'ils ont augmenté, de manière qu'aujourd'hui il y en a très-vraisemblablement 4,000,000. Robertson porte au plus haut les autres habitans du Mexique à 3,000,000. Nous avons donc 7,000,000 pour le Mexique, et on ne pense pas que le Pérou soit plus peuplé. Admettant que ces deux empires contiennent 14,000,000 d'habitans, et les autres possessions espagnoles sur le continent de l'Amérique méridionale 2,000,000, nous aurons ainsi 16,000,000. 4,000,000 sont suffisans pour le Brésil et le Paraguay. Le reste de ce continent, si on en excepte quelques places, est un désert. Il résulte que le nombre total des habitans du S. de l'Amérique ne s'étend pas au-delà de 20,000,000, ni ceux du N. de l'Amérique à plus de 5,000,000 et demi, et qu'enfin le surplus ne saurait être considérable.

On pourrait rassembler beaucoup d'erreurs des écrivains sur l'Amérique, et notamment sur la population. *Payne* dit, par exemple, que le *Maryland contient* 130,000 *habitans*, tandis que par le relevé de 1791, il y en avait 697,728. (*Extrait des notes du docteur Valentin.*)

L'un des traits les plus désagréables et les plus choquans dans le gouvernement fédéral, est l'usage condamnable de l'esclavage des nègres : l'influence de l'esclavage sur les mœurs, le caractère, l'industrie et la liberté d'un peuple, est extrêmement pernicieuse ; mais d'après les mesures adoptées, on est fondé à croire que les esclaves des Etats-Unis seront, avec le temps, émancipés d'une manière convenable à leur bonheur et aux vrais intérêts des propriétaires. Ils sont comparativement beaucoup moins nombreux dans les Etats du milieu et dans ceux du nord : le Massachussetts n'en a aucun. Il y a des sociétés établies pour leur manumission, à Philadelphie, à New-York, à Providence et à New-Haven ; et des lois sont faites, à la Nouvelle-Angleterre, pour parvenir au même but. La condition des nègres est déja très-améliorée. Les amis (que l'on nomme communément Quakers) ont fait de vigoureux efforts pour leur liberté : ils en ont donné l'exemple, en émancipant ceux qu'ils possédaient. On espère ardemment que les mesures que l'on adoptera ne produiront pas des effets aussi terribles ni aussi peu favorables aux noirs et aux blancs, que ceux dont nous avons vu tout récemment de si fâcheux résultats dans les colonies françaises. Les progrès de la liberté sont si rapides dans le monde, qu'il est probable que le mal de l'esclavage se guérira de lui-même, et que l'humanité, la bienfaisance, l'aboliront graduellement, sans secousses ni convulsions.

Quoiqu'il n'y ait dans les Etats-Unis aucune distinction reconnue par la loi (1), la fortune et la nature des professions forment des classes prononcées ; les negocians, les hommes de loi (qui y sont étonnamment multipliés), les médecins, les ministres de l'église, forment la première classe ; les marchands moins riches, les fermiers, les artisans (qu'ils nomment *mechaniks*), sont compris dans la seconde ; et la troisième est composée d'ouvriers qui se louent, etc. Dans les bals, les concerts, les amusemens, ces classes ne se mêlent pas : l'Américain blanc, par une fierté que l'on ne peut blâmer, a horreur et honte de l'état de domesticité. Quelques Allemands et des Irlandais arrivant pauvres d'Europe, et des nègres et des mulâtres, forment la classe des domestiques ; dès que les premiers ont pu amasser quelque argent, ils quittent cet état, s'établissent sur des terres qu'ils défrichent, ou dans un petit commerce, et se rendent indépendans. Il n'en est pas de même pour les femmes, car rien n'est plus commun dans les États du milieu, et sur-tout du nord, que de voir des filles appartenant à des familles aisées et honnêtes, se faire servantes pendant les premières années de leur jeunesse. Ce parti, auquel les parens les engagent, ne choque aucune idée (2).

Habitans. — Les habitans des Etats-Unis sont un mélange d'An-

(1) Nous ajouterons que le président des Etats-Unis et les gouverneurs ont le titre d'*Excellence*.

(2) On peut consulter, pour plus amples détails sur les mœurs, les usages, etc., le huitième volume des Voyages de Liancourt, où ce qu'il dit est la plus exacte vérité. (*Doct. Valentin.*)

glais, d'autres Européens qui se sont joints à eux, et d'Américains civilisés. Il reste néanmoins encore dans ce grand pays, des Américains sauvages qui vivent à-peu-près dans l'indépendance.

Religion. — Toutes les religions ont, dans les Etats-Unis, le libre exercice de leur culte; mais celle de Calvin y est la plus suivie. On trouve aussi dans cette vaste contrée, des catholiques, des luthériens, des anabaptistes, des quakers et des juifs; et les Américains sauvages qui l'habitent, sont encore païens.

Gouvernement et constitution. — Le 4 de juillet 1776, fut l'époque où ces colonies cessèrent d'appartenir à la Grande-Bretagne. C'est dans ce jour mémorable que les représentans des provinces, assemblés en congrès, déclarèrent solennellement, après en avoir allégué les raisons, qu'ils abjuraient leur fidélité et leur attachement au roi d'Angleterre. Ils en appelèrent au juge suprême de l'univers pour la rectitude de leurs intentions, et pour la justice de leur cause. Ils publièrent et déclarèrent que les colonies-unies étaient de droit et devaient être libres et indépendantes, et que toutes liaisons et relations politiques entre elles et la Grande-Bretagne, étaient totalement dissoutes. Pleins de confiance dans la divine providence, les délégués au congrès, au nombre de 55, jurèrent d'engager mutuellement, pour le soutien de la cause commune, leur vie, leur fortune et leur honneur. Ils publièrent en même temps les articles de confédération et d'union perpétuelles entre les Etats, dans lesquels ils prirent la dénomination et le titre d'*Etats-Unis d'Amérique*. Ils portaient que chaque Etat conservait sa souveraineté, sa liberté, son indépendance; que les treize Etats formaient une ligue, et s'unissaient par une étroite amitié pour leur défense commune, pour leur sûreté et leur liberté; qu'ils s'engageaient à s'aider et à s'assister mutuellement contre toute violence et attaque faites sur tous ou quelques-uns d'entre eux, soit concernant leur religion, leur souveraineté, leur commerce, ou sous tout autre prétexte quelconque. Tous les articles de la confédération furent ratifiés en congrès le 9 juillet 1778. Ce congrès, composé d'une seule chambre, formait le gouvernement de l'Union. Mais lorsque la guerre fut terminée, on trouva que les articles de la confédération ne convenant pas à un gouvernement fédéral, exigeaient des amendemens. En conséquence, des délégués de chaque Etat s'assemblèrent en convention à Philadelphie, en 1787, y proposèrent et y votèrent la *constitution* qui régit aujourd'hui toute l'Union. Ce ne fut pas sans de grands débats et de grandes agitations, que les Etats y accédèrent au nombre de 11. Les délégués de ces 11 Etats s'assemblèrent à New-York le 3 mars 1789, où, après avoir compté les votes, on trouva que *George Washington* était élu président, et *John Adams* vice-président des Etats-Unis. Le 30 avril 1789, on fit l'inauguration de la constitution dans la ville de New-York; le président et le vice-président y prêtèrent leur serment en présence d'un très-grand concours de spectateurs. Les pouvoirs législatifs résident dans un congrès composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Cette dernière est composée de membres choisis tous les deux ans par le peuple des dif-

férens Etats, à raison d'un représentant pour 30,000 habitans de chaque Etat. Le sénat est composé de deux sénateurs de chaque Etat, élus par la législature de cet Etat pour six ans. Les sénateurs sont divisés en trois classes, et il en sort une classe au bout de deux années, en sorte que le sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans; le vice-président des Etats-Unis est président du sénat, mais n'a de voix que lorsque celles de la chambre sont également partagées. Le congrès s'assemble au moins une fois par an, et le jour de son ouverture est le premier lundi de décembre.

Le pouvoir exécutif réside dans le président des Etats-Unis de l'Amérique. Il occupe son office pendant quatre années, ainsi que le vice-président, et ils peuvent être continués indéfiniment; l'un et l'autre sont élus de la même manière par des électeurs de chaque Etat, ainsi qu'il est prescrit par la loi. Le vice-président remplace le président en cas de déplacement, de mort ou de démission de celui-ci. Le président est commandant en chef de l'armée, de la marine et de la milice des différens Etats. Il a le pouvoir, de l'avis et avec le consentement du sénat, de faire des traités, pourvu que les deux tiers des sénateurs présens y concourent: il nomme les ambassadeurs, les ministres publics, les consuls, les juges de la cour suprême, et tous les autres officiers des Etats-Unis, avec le conseil et le consentement du sénat.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême, des cours de circuit, des cours de district, et dans des cours inférieures, que le congrès peut, de temps en temps, ordonner et établir.

Le congrès et les membres des législatures des différens Etats, et tous les officiers exécutifs et judiciaires, tant des Etats-Unis que des différens Etats, sont obligés, par serment, à soutenir la constitution, dont nous ne donnons qu'un simple extrait.

La Caroline du Nord accepta cette constitution le 27 novembre 1787, et l'Etat de Rhode-Island le 29 mai 1790. D'après les amendemens proposés par les conventions de quelques Etats, le sénat et la chambre des représentans des Etats-Unis, assemblés en congrès, résolurent de proposer aux législatures des différens Etats, douze articles additionnels à la constitution. Dix articles reçurent le consentement de la majorité requise, et ils font partie de la constitution. A cette époque, il n'y avait que 13 Etats; mais depuis, 3 autres Etats se sont formés.

Société de Cincinnatus. — Cette société, formée à la fin de la guerre en 1783, d'après la grande vénération que ses membres avaient conçue pour cet illustre Romain, *Lucius Quintus Cincinnatus*, est composée de tous les officiers brévetés et commissionnés de l'armée et de la marine des Etats-Unis, qui ont servi avec honneur et réputation pendant 3 ans, ainsi que quelques autres. Leur institution repose sur deux grandes colonnes: *l'amitié et la charité.*

Leurs intentions bienfaisantes sont dirigées vers leurs compagnons infortunés, et vers la veuve et l'orphelin. Ils n'ont d'autre objet que de laisser à la postérité cette leçon: *Que la gloire des soldats ne*

peut être complète, s'ils n'ont pas bien rempli les devoirs de citoyens.

La décoration de l'ordre est un aigle éployé en or, portant les emblêmes suivans : la principale figure est *Cincinnatus ;* trois sénateurs lui présentent une épée et autres marques militaires ; dans un champ en arrière, sa femme à la porte de leur cabane, et près de là une charrue et autres instrumens aratoires. Autour, *omnia reliquit servare rempublicam*. Au revers, le soleil levant, une ville ayant ses portes ouvertes, et des vaisseaux entrant dans le port, la renommée couronnant *Cincinnatus*, avec cette inscription : *virtutis præmium*. Au-dessous, des mains jointes portant un cœur, avec cette devise : *esto perpetua*. Autour du tout : *societas Cincinnatorum instituta*. A. D. 1783.

Monnaie, finances, dette, commerce, impôts, revenus des Etats-Unis. — L'hôtel des monnaies des Etats-Unis est établi par une loi du mois d'avril 1792. La division de ces monnaies et leur valeur, sont :

	DIVISION.	VALEUR.
Monnaie d'or.	L'aigle vaut	dix dollars.
	Le demi-aigle.........	cinq dollars.
	Le quart d'aigle......	deux dollars et demi.
Monnaie d'argent.	Le dollar vaut	cent centièmes (en anglais, cents.)
	Le demi dollar......	cinquante cents.
	Le quart de dollar...	vingt-cinq cents.
	La dîme............	dix cents.
	La demi-dîme	cinq cents.
Monnaie de cuivre.	Le cent vaut	un centième de dollar.
	Le demi-cent.......	un cinquantième de dollar (1).
	Le dollar, monnaie de France, vaut 5 fr. 542.	

Le titre est réglé par une loi particulière. Tous les comptes des Etats-Unis se font selon cette dénomination monétaire. Le dollar d'Espagne ou piastre est la seule pièce de monnaie étrangère qui ait cours dans les Etats-Unis ; toutes les autres n'y sont reçues qu'au poids. La plus grande partie de cette monnaie a été frappée dans l'année 1796. On estimait alors à 8 millions de dollars la valeur de la monnaie en circulation dans les Etats-Unis. Aujourd'hui elle surpasse 10 millions. On sait qu'il y a eu pendant la guerre une émission considérable de papiers-monnaie, faite par le congrès et les différens Etats, qui sont tombés tout-à-coup, aussitôt que la paix a été rétablie.

(1) Les Etats du Sud n'ont point adopté de monnaie de cuivre. On ne s'en sert guère qu'aux bureaux des postes. Leur plus petite pière est la demi-dîme, qui vaut environ 6 sous et demi. La valeur du dollar, en monnaie sterling, diffère dans les différens Etats. Dans la Nouvelle-Angleterre il vaut 6 schellings ; dans l'Etat de New-York, 8 schellings ; dans le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, 7 schellings 6 pences ; dans la Virginie, 6 schellings ; dans la Caroline du N., 8 schellings ; dans la Caroline du S. et dans la Géorgie, 4 schellings 8 pences.

Les besoins de la guerre, trop long-temps disproportionnés aux ressources des Etats-Unis, les emprunts que ces Etats avaient faits à la France et à ses alliés, et les effets de la monstrueuse émission du papier-monnaie, forcèrent le congrès à établir un système de finances, et à assurer au nom et sur l'honneur des Etats-Unis, que les créanciers seraient payés. Le secrétaire de la trésorerie, M. Hamilton, présenta au congrès, en 1790, un plan qui avait pour objet le paiement de la dette. Ce plan fut adopté, et le congrès rendit une loi qui fonda la dette, tant domestique qu'étrangère, en y comprenant les intérêts des intérêts. Cette loi fit encore accepter aux Etats-Unis la dette des différens Etats que l'on supposa, par approximation, s'élever à 25,000,000 de dollars, et il fut arrêté que l'on ferait un emprunt de 21,500,000.

	dollars	cents
Au premier janvier 1790, la dette nationale se montait à.	64,260,294	33
Augmentation de la dette depuis le premier janvier 1790 jusqu'au premier janvier 1796.	14,437,114	79
Montant de la dette le premier janvier 1796.	78,697,410	12

Gallatin, représentant au congrès, a assuré dans la dernière page de son ouvrage sur les finances des Etats-Unis, publié en 1796, que cette somme était la vraie dette publique à cette époque.

Si on y ajoute 200,000 dollars par mois ou 2,400,000 dollars par an, on sera effrayé de cette dette pour l'avenir. En vingt années de plus, par exemple au premier janvier 1816, il y aurait 48,000,000 de plus. La recette est à peine égale à la dépense actuelle. En 1799, le gouvernement a encore emprunté 5,000,000 de dollars à un intérêt de 8 pour 100 par an, afin de lever 12,000 hommes de troupes, et d'augmenter sa marine.

La dette américaine se monte donc aujourd'hui à 83,697,410 dollars. La caisse d'amortissement avait cependant éteint 2,370,661 dollars de la dette, et les Etats-Unis n'avaient cessé pendant cette époque de jouir d'une profonde paix, excepté avec les Indiens. Une somme de 198,000 dollars était due aux officiers étrangers qui avaient fait la guerre en Amérique; elle a été exactement payée par les emprunts faits en Europe à la présentation des titres. Mais, comme l'observe Liancourt, ces officiers n'ont encore réclamé que jusqu'à la concurrence de 123,000 dollars, et l'emprunt de la France a été remboursé avant l'époque de rigueur, au desir du gouvernement français; en 1796 cette dette était éteinte.

L'établissement de la banque des Etats-Unis a concouru au système de finances. Mais la facilité des abus est si grande dans ces sortes d'établissemens, ces abus sont si fort encouragés et par les besoins des gouvernemens, et par l'avidité des spéculations, qu'il est difficile à leurs administrations de s'en garantir. Ces dangers sont plus grands dans les pays où les banques sont multipliées (1), où le numéraire est

(1) Il y a plusieurs banques dans les Etats-Unis, dont trois à Philadelphie. *Voyez* ce qui est dit à cet égard à l'article *Pensylvanie*.

moins abondant, comme aux Etats-Unis, et où l'amour de l'argent est davantage la disposition commune des habitans; au lieu de créer une richesse fictive du double de leur capital, elles en créent une dix fois, vingt fois plus forte, et l'illusion qui suit le premier bien-être que le commerce, dans un temps de tranquillité, reçoit de cette facilité de s'étendre, est un moyen de plus d'augmenter le mal et de le précipiter. Le malheur des individus, celui des Etats, en sont tôt ou tard la conséquence, parce que l'économie, la réflexion dans les entreprises, dans les dépenses, n'ont plus lieu de s'exercer avec sévérité..... Cependant le bon sens indique qu'il doit être au moins une certaine proportion de dettes qu'un État aurait tort de passer. Quel est le gouvernement qui, par le système qui favorise l'accroissement de sa dette, ne travaille pas journellement à la ruine de la nation qu'il gouverne? Car enfin, il arrive une époque où il faut compter, et où le peuple ne peut pas, ne veut plus payer de nouveaux impôts. Cet état de choses est l'époque la plus dangereuse pour la tranquillité d'une nation, pour la stabilité de son gouvernement, pour le bonheur de ses citoyens (1).

Les revenus actuels des Etats-Unis consistent, 1° en droits sur le tonnage des vaisseaux et sur les importations de produits étrangers; 2° en droits sur les liqueurs spiritueuses distillées dans le territoire des Etats; sur les manufactures de tabacs; sur les raffineries de sucre; sur les ventes à l'encan; sur les marchands en détail de vin et de liqueurs spiritueuses étrangères, et sur les voitures de luxe et de commodité; 3° en bénéfices sur les ports de lettres; 4° en dividende des actions appartenant aux Etats-Unis, dans la banque des Etats-Unis; 5° sur le papier timbré et sur le sel; 6° enfin, sur les maisons (2). Il y a aussi une taxe sur les patentes, pour découvertes, priviléges d'auteurs, etc.

Le tonnage a prodigieusement augmenté depuis 1789. *Gallatin* dit qu'il a été, en 1794, à 628,618 tonneaux; savoir:

En commerce étranger	438,863 tonneaux.	
En cabotage	162,579	
En pêcheries	27,176	
Total	628,618	(3).

(1) Voyage de Larochefoucauld-Liancourt, tom. VII, pag. 329.

(2) L'impôt sur le papier-timbré et sur le sel avait été le sujet de très-vives discussions dans le congrès de 1797. Il fut renvoyé à la session de l'année suivante. Enfin, dans celle de 1799, il fut décrété, et on y ajouta l'impôt sur les maisons. (*Valentin.*)

(3) Liancourt n'est pas ici en conformité avec ce savant représentant au congrès; car il porte le tonnage de 1794, à 747,140 tonneaux. Depuis cette époque il y a eu un accroissement progressif; de sorte qu'en 1796 il était de 913,338 tonneaux. Cependant le colonel *Parker* a rapporté au congrès, le 19 avril 1798, que les Etats-Unis avaient porté alors leur embarquement à 800,000 tonneaux, et qu'ils possédaient entre 40 à 50,000 matelots.

Tableau du montant des denrées exportées des Etats-Unis, depuis le premier octobre 1796 jusqu'au 30 septembre 1797.

*En Russie, pour	3,450 dollars.
*En Suède	898,315
*En Danemarck, etc.	2,533,224
En Hollande	8,845,486
En Angleterre	8,569,748
Dans les villes anséatiques	9,589,858
En France	11,664,091
En Espagne	3,596,253
En Portugal	463,310
A Maroc	15,000
En Italie	767,064
*A la Chine et aux Indes Orientales (en général)	387,510
Aux Indes Occidentales (en général)	1,508,044
*En Afrique (en général)	230,873
En Europe (en général)	207,077
*Aux côtes N. O. de l'Amérique	15,607
Total	49,294,710 dollars.

Exportation de chaque Etat à la même époque.

Du New-Hampshire, pour	275,000 dollars.
Du Massachussetts	7,502,047
De Rhode-Island	975,530
Du Connecticut	814.506
De la Nouvelle-York	13,308,064
De la Nouvelle-Jersey	18,161
De la Pensylvanie	11,446,291
Du Delaware	98,929
Du Maryland	9,811,799
De la Virginie	4,908,713
De la Caroline du Nord	540,901
De la Caroline du Sud	949,622
De la Géorgie	644,307
Total	51,293,870 dollars.

Des exportations ci-dessus, la Grande-Bretagne et les six autres pays marqués par un astérique, prennent pour la valeur de .... 12,638,527 dollars.

En Europe et aux Indes Occidentales (en général), une moitié peut aller dans les pays indépendans de la France, ce qui donnera environ.. 850,000

Total pour la Grande-Bretagne et les Pays neutres, environ .... 13,488,527 dollars.

L'exportation générale des Etats-Unis consiste en fourrures, pelleteries, peaux de castor, de loutre, d'ours et d'autres animaux; en froment, orge, riz, maïs, lentilles, pois, haricots et autres; féves, pommes de terre, ognons, turneps, betteraves, pommes fraîches et sèches, noix, graines de lin, de trèfle, de moutarde et autres; farine, biscuits, son et empois; poudre à poudrer; en bœufs, porcs salés, jambons, lard, morue et autres poissons secs et salés; beurre et fromage; en savon, suif, chandelles, cires, miel, huile de lin, de baleine, de veau marin, spermacetti, cuirs verts et cuirs tannés; en navires, bois de construction, mâts, cerceaux, douves, bardeaux et autres bois sciés, térébenthine, goudron, poix, chanvre, lin et toute espèce de fourniture pour l'équipement des vaisseaux; en chevaux, gros bestiaux, volailles en vie, fourrages; en bière, cidre, rum, eaux-de-vie, de fruits et de grains; houblon et essence de spruce; en tabac, indigo, coton, potasse, perlache, chaux, glu et briques; en fer en barres et préparé; acier, plomb, cuivre, étain, chaudières de toute espèce, instrumens de labourage, de jardinage et clous; en gros meubles, voitures de toute espèce, brouettes, traîneaux, harnais; en pompes, moulins à grain, moulins à scier, rouets à filer, cribles, papier, carton, parchemin, vernis, jeunes arbres, plantes et sassafras; à quoi il faut ajouter les objets manufacturés dans les Etats-Unis, ou dont les matières premières sont exportées en moindre quantité, de même qu'une partie des objets importés des différentes parties du monde, qui n'entrent dans les Etats-Unis que comme dans un entrepôt. Les exportations diffèrent aussi selon les différens états, comme on le verra dans la suite.

L'importation venant d'Europe consiste en objets manufacturés, huile d'olive, sel, vins de Portugal, d'Espagne et de France, eaux-de-vie et fruits secs; celle des Indes Orientales, en thé, épiceries et toiles; celle des îles de l'Amérique, en sucre, café, indigo, mélasse, rum, tafia, etc.; celle de l'Afrique est presque nulle depuis que la traite des nègres est défendue à tous les états.

Les objets manufacturés dans ces pays sont des farines de toutes espèces, de la drèche, de la bière, des liqueurs distillées, de la potasse, de la perlasse, des vaisseaux de guerre, des navires, des bateaux, tous les articles imaginables qui appartiennent aux armées de terre et de mer; du sucre en pain, toutes sortes de cordes, du tabac en poudre, à fumer, de l'amidon, de la poudre à poudrer, du carton, des cartes, du papier de toutes espèces, des caractères d'imprimerie, des livres, des clous, des chaudières, des marmites, des instrumens d'agriculture et autres articles en fer; des effets d'or, d'argent, d'étain fin et grossier, du plomb, du laiton, du cuivre, des cloches, des horloges, des montres, des cardes pour la laine et pour le coton, des briques, des tuiles, de la poterie, des meules à moulin et autres ouvrages de pierre; tous les ouvrages de menuiserie, de marqueterie et de charpenterie, des voitures et des harnais de toutes espèces, des peaux tannées et préparées de toutes manières; des selles, des fouets, des bottes, de la bonneterie, des chapeaux, des gants,

des éventails, des étoffes en laine et en coton, de l'huile de lin, de poisson, des chandelles, des bougies de cire et de spermacetti, de la cire, du savon et de la verrerie.

N. B. Plusieurs de ces articles n'y sont manufacturés qu'en petite quantité.

Les droits sur les marchandises étrangères importées dans les Etats-Unis varient selon leur espèce, depuis 5 jusqu'à 55 pour 100. Les marchandises étrangères importées dans des bâtimens étrangers payent, depuis le mois de juillet 1792, 10 pour 100 de plus que celles importées sur bâtimens américains. Ces droits, réunis à ceux perçus sur le tonnage, ont produit en 1794, 6,725,955 dollars; en 1795, 7,959,409 dollars; en 1796, 6,567,987 dollars, les frais de perception payés.

Le total des recettes de l'année 1796 était de 7,188,001 dollars; mais le secrétaire de la trésorerie et le comité des finances de la chambre des représentans ne portaient le revenu annuel des Etats-Unis, par estimation, qu'à 6,200,600 dollars. Dans le compte rendu de la situation des finances, on a trouvé un déficit dans les revenus de l'Etat, qui, suivant la plus basse estimation, exige, d'ici en 1823, une augmentation annuelle de revenus de près de 2,000,000 de doll. Le congrès a ordonné un supplément de droits sur le thé, sur les mélasses, les étoffes de coton, le cacao, etc., qui s'élève à plus de 130,000 dollars. Le droit de timbre qui vient d'être imposé, est estimé à 200,000 dollars. L'établissement d'une taxe directe sur les terres, ayant donné lieu à de grands débats, n'a encore pu être déterminé. Les différens Etats ont des modes de taxation sur les terres; mais il y en a qui n'ont point d'imposition territoriale.

Il paraît, d'après le système de finances des Etats-Unis, et le tarif des droits sur les importations, que ces Etats se sont plutôt occupés des moyens de se montrer rapidement une grande nation, que de ceux d'accroître avec plus de solidité leur force réelle. Le commerce y gagne beaucoup assurément; mais il retarde le défrichement des terres, leur culture; et remplissant le pays d'objets manufacturés au-dehors, il retarde pour long-temps l'établissement des manufactures nationales. Il peut faire ainsi la fortune de quelques individus, mais il nuit aux progrès de la fortune et de l'indépendance nationale. Quoique les droits soient très-élevés sur certains articles, comme il n'y a pas de manufactures dans les Etats-Unis, ils ne s'opposent point à l'introduction des marchandises étrangères; ils tournent une grande partie du travail disponible vers la navigation, parce que l'introduction de ces marchandises étrangères étant un grand aliment pour le commerce, lui assure de grands profits, et le met à portée d'accorder des salaires fort au-dessus de ceux que peut donner l'agriculture (1).

(1) Dans presque toutes les grandes villes, tout le monde est négociant, tout le monde spécule, trafique, agiote; le juge, l'avocat, le médecin, le ministre du culte, presque tous sont intéressés dans les ventes de terres, dans l'achat des marchandises, dans celui des lettres-de-change, dans les prêts à 2 ou 3 pour 100 par mois, etc. (*Liancourt.*)

La cherté de la main-d'œuvre s'oppose à l'établissement des manufactures. L'argent de l'Amérique, le produit de ses terres, passent donc chez les nations étrangères, d'où les Etats-Unis tirent leurs objets manufacturés, et particulièrement en Angleterre, avec qui le commerce est le plus considérable, et presque en totalité. C'est véritablement un impôt payé à l'industrie anglaise par les besoins américains. Ils sont dépendans, et cette dépendance de besoins, qui s'accroîtra toujours à mesure que le goût du luxe, déja très-actif, deviendra plus fort encore, peut influer sur les déterminations politiques des Etats-Unis, et dès-lors les entrainer à de grandes erreurs, à des démarches tôt ou tard nuisibles à leurs intérêts. Beaucoup de raisons tendent à prouver que l'apparence brillante du commerce des Etats-Unis, l'accroissement de son activité et de ses exportations, sur-tout pendant la guerre en Europe, n'est qu'une ombre passagère de prospérité, plus nuisible qu'utile à la richesse, à la véritable prospérité nationale (1). Voyons à cet égard l'opinion d'un auteur américain.

« Il est évident, dit *Callender*, qu'il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire dans la condition actuelle des Etats-Unis. Excepté dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, le peuple est exempt de l'usurpation dispendieuse d'une église dominante; l'industrie n'est pas gênée par des lois de corporation : on peut avoir une excellente terre pour peu de chose; les habitans, en proportion de leur nombre, sont taxés sept fois moins que ceux de la Grande-Bretagne. Cependant, avec ces avantages si favorables à la prospérité, le gouvernement est embarrassé sous le poids d'une dette dont on ne paye l'intérêt que par un effort. Le congrès *avait* besoin d'emprunter, et *trouvait* difficilement. Il a imaginé des impôts, dont quelques-uns n'ont pas produit l'effet qu'on en attendait. L'impôt intérieur est porté aussi loin qu'il peut l'être. En moins de neuf ans, depuis la naissance de sa nouvelle constitution (avril 1789), l'Amérique *paraissait* avoir achevé la carrière de son système de finances, et être aussi profondément engagée dans tous ses maux, que l'était la monarchie française avant qu'elle expirât. Pour la marine, on a fait un effort pour construire trois frégates, au lieu de six qui avaient été projetées; pour la terre, on a trouvé qu'il était trop onéreux d'entretenir 3,000 hommes de troupes réglées; par mer, notre commerce a été pillé avec impunité par chaque nation qui l'a voulu, tandis que toute la frontière de l'ouest a été violée par quelques nations solitaires de sauvages, qui ne font de traités que pour les rompre, et dont la suspension d'hostilités est toujours obtenue par de nouveaux présens du gouvernement. Il est difficile de se former un tableau plus parfait de la faiblesse politique. Avec d'excellens matelots et le meilleur bois de construction, l'Amérique ne peut avoir une flotte; avec une nombreuse milice (2),

(1) Voyage de la Rochefoucaul-Liancourt, tom. VII et VIII.

(2) La milice des Etats-Unis se monte actuellement au-delà de 800,000 hommes. Quant au bois de construction, il n'est pas à beaucoup près aussi durable que celui d'Europe, excepté celui de la Caroline du S. et de la Géorgie.

on permet encore aux Indiens de massacrer les familles par douzaines. » En parlant du prix exorbitant des comestibles, il ajoute : « En 1796 et 1797, on payait le baril de farine 15 dollars ; à ce prix, la livre de farine revient à 4 *pences* et un septième sterling : ajoutez un tiers pour le profit du boulanger, et alors elle coûte 6 *pences* sterling, ou 10 *pences*, monnaie de Pensylvanie ; à ce prix, un ouvrier ayant une femme et quatre enfans, et gagnant 1 dollar par jour, ne peut acheter que neuf ou dix livres de pain, et il doit être affamé le dimanche ; car cette pitance est à peine capable de soutenir six personnes : et que doit-il faire pour avoir autre chose à manger avec son pain ? Ni lui, ni sa famille, ne peuvent aller nus ; une foule d'incidens lui arrachent nécessairement d'autres dépenses. Le salaire des ouvriers ne s'est élevé en aucune manière à une proportion égale au prix des comestibles et aux dépenses générales de nécessité. Le meilleur économe aurait été embarrassé à Philadelphie, pour supporter une famille de six personnes avec 10 dolllars par semaine, lorsque la farine était à 15, et même à 12 dollars par baril. Cependant il est difficile d'éprouver la misère en Amérique comme en Europe, et les véritables souffrances y sont en beaucoup plus petite proportion qu'en France et en Angleterre, parce que le bas prix des terres l'emporte sur plusieurs imperfections législatives ; qu'une grande partie possède quelque espèce de propriété, et que les riches, au milieu desquels ils vivent, prennent leurs enfans comme apprentis ou comme domestiques. C'est ce qui arrive dans le nord : à la Nouvelle-Angleterre, une personne est fort heureuse de soutenir son fils pendant un apprentissage, pour pouvoir apprendre le commerce. »

Marine. — Les Etats-Unis paraissent être situés de manière à devenir la puissance maritime la plus considérable du monde, à raison de l'étendue de leurs côtes, qui est d'environ 700 lieues, d'une navigation immense, de la quantité de bois de construction, et de l'habileté des matelots. Dans l'espace de six années, le tonnage d'Amérique s'est élevé de 300,000 à plus de 600,000 tonneaux, ou est au tonnage d'Angleterre comme 6 à 14 ; et les Etats possédaient 40 à 50 mille matelots, payés à *un medium* de 15 dollars par mois. Un accroissement aussi étonnant offrait les plus belles espérances de puissance maritime, avant que la quantité de *banknotes* (papiers de banque) eût augmenté les frais de construction des navires, et que la guerre eût porté aussi haut les gages des matelots. On les paye à Philadelphie 24 dollars par mois. Nous en avons vu payer souvent jusqu'à 30 et plus à Norfolk en Virginie, lorsque le bâtiment allait aux Antilles. Il n'y a assurément aucun pays où les matelots soient aussi bien payés.

On a calculé que le commerce des côtes, et chez l'étranger, emploie 6 hommes par 100 tonneaux, et que les pêcheries en exigent 12, ce qui ferait 39,347 matelots américains, en prenant le tonnage tel qu'il était en 1794, c'est-à-dire de 628,618 tonneaux, comme nous l'avons rapporté ci-dessus. En cas de guerre, on embarquerait la moitié moins ; conséquemment 20,000 bras seraient oisifs : mais ceux-ci, avec beaucoup de volontaires dans chaque état de l'Union,

pourraient équiper quelques centaines de corsaires, tandis qu'on poursuivrait encore le commerce dans une étendue considérable. Le montant de leurs marins est déja égal aux deux cinquièmes de ceux d'Angleterre; et, en raison de leur augmentation depuis 1789 jusqu'en 1794, il serait porté à un nombre égal en dix années de plus.

En 1798, les Etats-Unis avaient achevé leur marine de guerre, composée de trois frégates, et ils avaient acheté deux petits bâtimens armés. M. *Gallatin* dit au congrès, le 24 juin 1797, que la construction des frégates reviendrait au double, et la paye de leurs matelots presque au triple de ce qu'elle aurait coûté en Angleterre. C'est une des conséquences de l'excès du papier de banque. Un million de dollars, en 1796, n'en valait pas réellement plus de 700,000 ou environ, trois ans auparavant, dit *Thompson Callender* (*a key to the six per cent's cabinet*). Le gouvernement a fortement senti cette altération de valeur. Du 1er octobre 1795 au 30 septembre 1796, les charges du département militaire montaient à 1,253,000 dollars. Il est probable qu'on aurait épargné un tiers on un quart de cette somme, si le prix de la farine n'avait pas été porté au-delà de 8 dollars par baril. Il y aurait eu un remède à cet inconvénient, si le congrès avait pu mettre un droit sur son exportation. Un droit de 3 dollars par baril (continue Callender) était le sûr moyen de rendre la farine le meilleur marché possible. Mais à présent la grande influence de l'intérêt pour le débarquement, met de grandes entraves au commerce, qui ne peut être protégé sans une flotte; cependant les cultivateurs, qui recueillent la plus grande portion des bénéfices du commerce, refusent même un sou pour en construire une. *Vous ne mettrez point de taxes sur nos exportations*, dit la constitution. *Vous ne taxerez pas nos terres*, s'écrie la majorité des cultivateurs au congrès. *Achetez notre farine le double de la première valeur; assurez, et embarquez-la; c'est votre affaire et celle des assureurs. Il nous est indifférent si vous êtes payés, si vos vaisseaux sont pris ou non; nous ne payons pas pour monter un seul rang de canons, afin de les protéger.* Les cultivateurs ont traité les marchands avec autant de sévérité que ceux-ci en ont montré envers leurs marins.

« Le premier objet des frégates était de faire voile vers les côtes d'Afrique, et d'attaquer les Algériens. L'absurdité de ce plan a été suffisamment prouvée; mais il ne s'ensuit pas que le commerce d'Amérique puisse se faire en sûreté sans une marine (1). »

Voici quatre objections qui se présentent contre cette entreprise : 1° Le gouvernement n'a point d'argent, et ne peut emprunter une somme suffisante pour aucun armement considérable; 2° à moins d'un impôt sur les terres, ou d'un amendement de la constitution pour taxer les exportations, le trésor doit toujours être dans une situation misérable, et incapable de soutenir une marine, quand elle serait construite pour

---

(1) Le traité de paix avec Alger coûte aux Etats-Unis 900,000 dollars, et un frégate nommée le *Croissant*, qu'ils ont fait construire et qu'ils ont envoyé au dey d'Alger. (*Docteur Valentin.*)

rien; 3° il est de notoriété que les frégates ont coûté plus qu'elles n'auraient dû, après l'augmentation des gages; 4° une escadre américaine est très-inutile, et le projet d'en monter une ne peut être avantageux, qu'autant que le système des finances serait amélioré, et que les fonds publics seraient plus sagement employés.

Voici néanmoins l'état de la marine de cette puissance, publié comme officiel, à Boston, en janvier 1800.

Frégates..........	5 de 44	canons.
	4 de 36	
	6 de 32	
Bâtimens de guerre.	1 de 26	
	3 de 24	
	4 de 20	
	3 de 18	
Bricks.............	1 de 18	
	2 de 16	
	4 de 14	
Goëlettes...........	2 de 12	
Galère.............	4	
Total......	39 bâtimens de guerre.	

Histoire de leur fondation. — La compagnie des Indes pouvait être un instrument utile dans les vues qu'avait le gouvernement d'augmenter l'impôt sur le thé en Amérique : un acte du parlement lui permit d'exporter ses thés exempts de droits, par-tout où elle voudrait. En conséquence, la compagnie expédia pour les colonies plusieurs vaisseaux chargés de thé. Les Américains ne virent dans cette spéculation qu'un piége tendu pour les amener insensiblement à se laisser imposer, et pour frayer la route à des taxes illimitées. Il était aisé de concevoir que le thé, une fois débarqué et distribué dans les magasins, ni association, ni mesures quelconques, ne pourraient en empêcher la vente et la consommation; et on ne pouvait supposer que la taxe établie en un endroit se restreindrait d'elle-même par-tout ailleurs. Ces idées très-justes prévalaient en Amérique, et les colons résolurent d'empêcher à tout prix la décharge des cargaisons de thé. En conséquence, trois vaisseaux chargés de cette denrée étant arrivés dans le port de Boston au mois de décembre 1773, une quantité d'hommes armés, déguisés en Indiens, se rendirent à bord de ces vaisseaux, et en peu d'heures jetèrent à la mer tout leur chargement de thé, sans faire de mal aux capitaines ni aux équipages. D'autres cargaisons, moins considérables, éprouvèrent le même sort à Boston, et en d'autres lieux; et en général, les préposés à la vente de cette denrée furent obligés de renoncer à leurs fonctions, et la crainte du danger força les capitaines des autres vaisseaux à retourner en Angleterre avec leurs cargaisons. A New-York, le thé fut débarqué sous le canon d'un vaisseau de guerre; mais les employés du gouvernement furent obligés de consentir à ce qu'il fût mis sous la clef. Dans la Caroline du Sud, quelques ballots furent jetés dans la rivière, et le reste enfermé dans des magasins humides, où il s'avaria.

La hauteur du gouvernement anglais s'indigna de ces mouvemens, au point que le 31 mars 1774, un acte du parlement retira les douaniers de Boston, et mit un embargo sur le port. Bientôt sortit un autre acte, « pour mieux régler le gouvernement de la province de Massachussets-Bay. » Le but de cet acte était de changer la constitution de cette province, de retirer le pouvoir exécutif des mains du peuple, et d'investir la couronne, et en certains cas, le gouverneur, du droit de nommer les conseillers, juges et magistrats de toute sorte, y compris les chérifs, et de rendre le tout révocable au gré du gouvernement. Un troisième acte, aussi injuste que cruel et inconstitutionnel, donna au gouverneur de Massachussetts-Bay le droit d'envoyer en Angleterre les personnes accusées de quelque crime, pour y être jugées. A ces actes, en succéda un quatrième, à l'effet de pourvoir au gouvernement de Québec; ce qui excita une grande alarme en Angleterre et en Amérique. Cet acte établissait un conseil législatif pour toutes les affaires de la province, à l'exception des taxes; donnait à la couronne la nomination des membres, et la faculté de les révoquer à volonté, et aux Canadiens catholiques le droit d'y siéger; mettait en vigueur les lois françaises, et le jugement sans jurés, au civil, et les lois anglaises, avec le jugement par jurés, au criminel; et conservait au clergé catholique un droit légal aux dîmes exigibles de tous ceux de leur croyance. Point d'assemblée populaire, comme dans les autres colonies anglaises, parce que, aux termes de l'acte, la chose n'était pas expédiente; mais le roi pouvait ériger les cours criminelles, civiles ou ecclésiastiques, qu'il jugerait à propos. L'acte reculait les limites de la province de plus de 500 lieues derrière les autres colonies, où l'on se proposait d'établir, dans une vaste étendue de pays, un gouvernement à-peu-près despotique.

Les mesures du gouvernement, relatives à l'Amérique, exaspérèrent les colons au plus haut degré. De tous les côtés il se tint des assemblées provinciales, ou municipales, où on ne dissimula pas l'intention de s'opposer à ces mesures de la manière la plus vigoureuse. Dans les différentes colonies il s'ouvrit des souscriptions, dont les signataires s'obligèrent, par les sermens les plus solennels, et en présence de l'Etre-Suprême, à suspendre tout commerce avec la Grande-Bretagne, depuis le dernier jour d'août 1774, jusqu'à ce que le bill, qui avait frappé le port de Boston, et les autres lois récentes, fussent retirés, et que la colonie de Massachussetts-Bay fût entièrement rétablie dans ses droits constitutionnels. L'incendie ne cessa de faire des progrès. Enfin douze colonies, comprenant tout ce vaste pays qui s'étend depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Géorgie, convinrent d'envoyer des députés à un congrès général, qui devait se tenir à Philadelphie, et s'ouvrit le 5 octobre 1774. La réunion eut lieu au jour indiqué, et le nombre des délégués montait à 51, qui représentaient les différentes colonies, savoir : 2 de New-Hampshire, 4 de Massachussetts-Bay, 2 de Rhode-Island et Providence, 3 de Connecticut, 7 de la Nouvelle-York, 4 de la Nouvelle-Jersey, 7 de la Pensylvanie, 3 des comtés inférieurs du Delaware, 4 du Maryland, 7 de la Virginie,

3 de la Caroline du N., et 5 de celle du S. La Géorgie accéda depuis à la confédération, et envoya des députés au congrès.

Ils rédigèrent une pétition au roi, dans laquelle ils exposaient leurs différens griefs, et le priaient de leur accorder paix, liberté et sûreté. Ils publièrent aussi une adresse au peuple de la Grande-Bretagne, une autre aux colonies en général, et une troisième aux habitans de la province de Québec. Le congrès se sépara le 26 d'octobre, après avoir résolu qu'un autre se tiendrait au même endroit, le 10 mai suivant, à moins que les différens griefs ne fussent redressés à cette époque, et invita toutes les colonies à nommer pour cet effet leurs députés le plus promptement possible.

Bientôt après ces événemens, différentes mesures furent proposées dans le parlement pour mettre un terme aux mouvemens désastrueux qui agitaient l'Amérique. Le comte Chatham, dont la santé avait été long-temps languissante, parut dans la chambre des pairs, et improuva, dans les termes les plus énergiques, tout le système qu'on suivait relativement aux affaires de l'Amérique. Il fit aussi la motion de rappeler immédiatement les troupes anglaises de Boston, alléguant qu'une heure de perdue pourrait produire des années de calamités, si l'on tardait à éteindre la fermentation. Suivant lui, cette mesure conciliatoire serait prise fort à propos, comme une marque d'affection et de bonne volonté de la part de la mère-patrie, écarterait toute jalousie et toute alarme du côté des colonies, et produirait aussitôt les plus heureux effets des deux côtés. Cette motion fut rejetée par une majorité de 68 contre 18, ainsi que le bill qu'il présenta bientôt après pour appaiser les troubles de l'Amérique, par une majorité de 61 contre 32. Les mesures proposées dans la chambre des communes, pour obtenir un accommodement, éprouvèrent le même sort. Le nombre des troupes fut augmenté, et un acte du parlement restreignit le commerce des colonies de la Nouvelle-Angleterre, et leur interdit la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Le lord North, premier lord de la trésorerie, fit la motion de suspendre le droit de taxe, réclamé par le parlement en faveur des colonies, qui, dans leurs assemblées générales, leveraient les contributions approuvées par le roi ou par le parlement. Cette motion passa les mers, et fut communiquée à quelques assemblées provinciales; mais elle fut rejetée comme illusoire, et ne tendant qu'à jeter la désunion parmi elles. Le roi fit mettre la pétition sous les yeux du parlement. Le docteur Franklin, et deux autres âgens américains, demandèrent à être entendus à la barre de la chambre des communes pour appuyer cette pétition; mais leurs instances furent rejetées, par la raison que le congrès américain n'était pas une assemblée légale, et qu'en conséquence la pétition était inadmissible dans le parlement.

Le 19 avril 1775, le sang coula, pour la première fois, à Lexington et Concord, dans la Nouvelle-Angleterre. Ce fut à l'occasion de l'ordre donné par le général Gage, de détruire des magasins militaires à Concord. Le corps de troupes qu'il envoya réussit, mais fut harcelé et forcé à une prompte retraite; 65 hommes furent tués, 170 blessés, et environ 20 faits prisonniers. La perte des Américains ne monta pas à plus de

60, tant tués que blessés. Immédiatement après, de nombreux corps de milices américaines investirent Boston, où le général Gage était enfermé avec ses troupes. Toutes les colonies se préparèrent à la guerre avec la plus grande célérité, et par-tout on mit embargo sur toutes les provisions. Le congrès continental se rassembla à Philadelphie, le 10 mai 1775, proposa et fit adopter des mesures qui confirmèrent le peuple dans la résolution d'opposer au gouvernement anglais la plus vigoureuse résistance. Leurs premiers actes furent entre autres la levée d'une armée, et l'établissement d'un papier-monnaie. Le titre qu'on prit fut celui d'*Etats-Unis d'Amérique;* et cet acte fut le gage qui donna du crédit à la valeur nominale de ce papier. L'importation du poisson et de toutes provisions anglaises, fut sévèrement prohibée; et pour rendre cette prohibition plus efficace, ils arrêtèrent toute exportation pour les colonies, îles et places qui étaient restées soumises.

Vers le même temps, un corps d'aventuriers provinciaux, au nombre d'environ 240 hommes, surprit les garnisons de Ticonderoga et de Carwn-Point. Ces forteresses furent emportées sans qu'il en coûtât un seul homme; les troupes provinciales y trouvèrent un nombre considérable de canons et de mortiers, et des provisions militaires. Cependant les forces anglaises venaient d'être augmentées par l'arrivée à Boston des généraux Howe, Burgoyne et Clinton avec des renforts considérables : mais, loin d'être intimidé, le congrès décréta, peu de jours après, que le contrat entre la couronne et le peuple de Massachussetts-Bay était rompu par l'infraction de la charte de Guillaume et Marie, et conséquemment invita le peuple de cette province à procéder à l'établissement d'un nouveau gouvernement, en nommant un gouverneur, des assistans et une chambre, conformément aux pouvoirs contenus dans la charte originale.

Les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de toutes les actions de cette guerre. Nous nous contenterons d'indiquer les plus importantes. Le 17 juin 1775, un combat sanglant se livra à Bunkerhill, près de Boston, où les troupes du roi eurent l'avantage, mais avec une perte de 226 hommes et plus de 800 blessés, parmi lesquels un grand nombre d'officiers. Mais immédiatement après cette action, les Américains élevèrent des ouvrages sur une hauteur en face de celle-là, du côté de la langue de terre de Charles-Town, de sorte que les Anglais furent serrés d'aussi près dans cette péninsule qu'ils l'avaient été dans Boston. Vers le même temps, le congrès nomma Georges Washington, écuyer, de Virginie, jouissant d'une grande fortune, distingué par ses talens militaires, et qui avait acquis beaucoup d'expérience en commandant différens corps de troupes provinciales dans la guerre précédente, pour être général en chef de toutes les forces américaines. Il publia aussi une déclaration, dans laquelle il se donnait le titre de représentant des colonies unies d'Amérique Septentrionale. Le style en était très-animé. On y trouvait entre autres ce passage : « C'est dans notre terre natale, c'est pour la défense de la liberté, à laquelle notre naissance nous donna droit, et dont nous avions joui jusqu'à la violation qu'un gouvernement ty-

rannique vient d'en faire; c'est pour la protection de nos biens, acquis par l'honnête industrie de nos pères et par la notre; enfin, c'est contre la violence qui nous attaque, que nous avons pris les armes. Nous les déposerons quand les hostilités cesseront du côté des agresseurs, et que nous ne craindrons plus de les voir recommencer, et non avant. » Le congrès vota une deuxième pétition au roi, pour le solliciter d'adopter quelque moyen de mettre un terme à la malheureuse querelle de la métropole et des colonies. Cette pétition fut présentée par M. Penn, dernier gouverneur, et par un des propriétaires de Pensylvanie, par les mains de lord Dalmouth, secrétaire d'état pour les départemens d'Amérique; mais M. Penn ne tarda pas à être informé que cette pétition resterait sans réponse. Ce refus de répondre au vœu d'environ 3,000,000 d'ames, contribua beaucoup à aigrir l'esprit des Américains. Cette détermination du conseil du cabinet était aussi précipitée que désastreuse, et cet avis était fatal, si même il n'était hautement criminel. Le congrès publia aussi une adresse aux habitans de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Aucune mesure conciliatoire n'étant adoptée, les hostilités continuèrent, et les Américains firent contre le Canada une expédtion, à laquelle donna lieu une commission extraordinaire donnée au général Carleton, gouverneur de cette province, laquelle l'autorisait à enrégimenter et armer les Canadiens, à sortir du pays pour subjuguer les autres colonies, et à procéder à des punitions capitales contre tous ceux qu'il pourrait regarder comme rebelles. L'expédition était sous les ordres de Richard Montgommery, officier d'un caractère intéressant, et d'une grande habileté militaire, auquel le congrès donna le rang de brigadier-général. Le 31 décembre, Montgommery tenta de prendre Québec d'assaut, mais fut tué dès le premier feu à la tête des siens. Arnold fut aussi dangereusement blessé; 60 hommes furent tués ou blessés, et 300 faits prisonniers. Les assiégeans décampèrent, et se retirèrent à une lieue de la ville; et pendant quelque temps le siége fut converti en blocus. Carleton ayant reçu d'Angleterre de grands renforts et de grandes provisions en mai 1776, Arnold fut obligé de faire une retraite précipitée : Montréal, Champlain et Saint-Jean furent repris, et tout le Canada rentra sous l'obéissance du roi.

Cependant l'armée royale enfermée à Boston fut réduite à la plus grande extrémité; la ville était bombardée par les Américains, et le général Howe, à la tête de 7,000 hommes, fut obligé de la quitter, et de s'embarquer pour Halifax, laissant derrière lui une quantité considérable d'artillerie et quelques magasins. La ville fut évacuée le 17 mars 1776, et le général Washington en prit immédiatement possession. Le 4 juin suivant, le congrès publia une déclaration solennelle, dans laquelle il exposait ses raisons pour se dégager du serment de fidélité prêté au roi de la Grande-Bretagne. Au nom et par l'autorité des habitans des colonies unies, il déclara qu'ils étaient et devaient être états libres et indépendans; qu'ils étaient dégagés de toute obéissance à la couronne; que toute liaison politique entre eux et la Grande-Bretagne était entièrement rompue, et qu'en conséquence, en leur qualité

d'états libres et indépendans, ils avaient plein pouvoir de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce, et de faire tous autres actes des états indépendans. Dans les autres articles de confédération et d'union perpétuelle, ils prirent le titre d'Etats-Unis d'Amérique.

En juillet 1776, le commodore sir Parker et le lieutenant-général Clinton firent une entreprise sur Charles-Town dans la Caroline du Sud; mais cette place fut si habilement défendue par le général Lee, que le commodore et le général anglais furent obligés de se retirer avec une perte considérable, et celle entre autres d'un vaisseau de 28 canons, qui, ayant échoué, fut brûlé par les matelots. Cependant une attaque plus importante et plus heureuse eut lieu sous le commandement du général Howe, qui venait d'être renforcé par un grand corps de Hessois et de montagnards. La flotte était commandée par son frère, le vice-amiral Howe, et le général et l'amiral furent investis du titre de commissaires pacificateurs des colonies, et du pouvoir de faire grace à ceux qui mettraient bas les armes. Mais ces offres furent repoussées avec mépris. Les provinciaux s'attendaient à une attaque sur la ville de New-York, et en conséquence l'avaient fortifiée de leur mieux. Les Américains avaient aussi un gros corps de troupes campé et retranché sur Long-Islang, près New-York. Le général Howe débarqua d'abord sans opposition à State's-Island; et dès le matin du 22 août, les Anglais, au nombre de 15,000, firent une descente à Long-Island. Ils avaient l'avantage sur les Américains du côté de la discipline, étaient mieux armés, et avaient une meilleure artillerie, et les postes américains n'étaient pas trop bien gardés. Durant plusieurs jours il y eut des escarmouches, où ces derniers souffrirent beaucoup. Enfin, obligés de céder au nombre, ils se déterminèrent à évacuer l'île; et Washington, venu de New-York pour protéger leur retraite, déploya, dans cette occasion, la plus grande habileté. Dans la nuit du 29 juin, les Américains décampèrent avec bagage, magasins et partie de leur artillerie, qui furent transportés par eau et par bac à New-York, avec un silence et un ordre si extraordinaires, que l'armée anglaise n'aperçut pas le moindre mouvement, et fut bien surprise de trouver le matin les lignes américaines abandonnées, et la queue de leur arrière-garde embarquée et hors de danger. Avant cette habile retraite, leur perte avait été considérable. Ils avaient perdu plus de 1,000 hommes faits prisonniers, y compris trois généraux, trois colonels et beaucoup d'officiers supérieurs; le nombre des tués et des blessés était plus considérable, tandis que la perte des Anglais n'avait pas été de plus de 300 hommes.

New-York abandonnée, l'armée royale remporta d'autres avantages considérables sur les Américains, tels que la prise du fort Washington avec une garnison de 2,500 hommes, et celle du fort Lee avec une grande quantité de magasins. Cette perte obligea le général américain de se retirer à travers les Jerseys, jusqu'au Delaware, à une distance de 30 lieues. Le 8 de décembre, Clinton et sir Parker prirent possession de Rhode-Island, et les troupes anglaises couvrirent les Jerseys. Ce fut là le moment de crise. Tous les forts des Améri-

cains étaient au pouvoir de l'ennemi; l'engagement de la plus grande partie de l'armée était expiré, et le peu qui en restait, était, ainsi que leurs officiers, dans un état de dénuement absolu, et se voyait poursuivi par une armée bien habillée et bien disciplinée. Si le général Howe eût, à cette époque, poursuivi Washington jusqu'à Philadelphie, il y a apparence que la querelle était terminée; mais la Providence en décida autrement, et l'on rejeta cette faute sur les ordres qu'il avait reçus d'Europe. Ce délai donna le temps à des recrues composées de marchands, de fermiers, de laboureurs et d'artisans, de joindre Washington, qui, dans la nuit du 25 décembre, au milieu des neiges, des glaces, et par un temps affreux, traversa le Delaware, et vint surprendre, à Trenton, une brigade hessoise, lui fit plus de 900 prisonniers, prit 3 étendards, 6 pièces de canon, et près de 1,000 piquets d'armes, avec lesquels il repassa la rivière. Immédiatement après cette surprise, il repassa la rivière, et reprit ses premiers postes à Trenton. Les Anglais ramassèrent leurs forces pour l'attaquer, et n'attendaient que le matin; mais un coup hardi déconcerta ce plan. Pour couvrir sa retraite, Washington fit allumer une ligne de feux au front de son camp, comme une annonce du moment du repos, et pour cacher ce qui se passait derrière. Ensuite il décampa avec son bagage et son artillerie, et, par un circuit de 6 lieues, atteignit Prince-Town de grand matin, emporta le poste anglais qui le défendait, et retournait au Delaware avec 300 prisonniers, au moment même que les Anglais de Trenton, le supposant dans sa première position, étaient sous les armes, et se disposaient à l'attaquer.

Au mois de septembre 1777, deux actions assez importantes eurent lieu entre les armées de Howe et de Washington; le premier eut l'avantage, et bientôt après Philadelphie se rendit aux troupes du roi. Mais une expédition que l'on méditait depuis long-temps (l'invasion des colonies du nord par le Canada) fut extrêmement malheureuse. Le commandement en avait été donné au général Burgoyne, officier très-expérimenté. Il partit de Québec à la tête d'une armée d'environ 10,000 hommes, avec un train considérable d'artillerie, et fut joint par un corps nombreux d'Indiens. Pendant quelque temps il poussa les Américains devant lui, et se rendit maître de Ticondéroga; mais enfin il rencontra de telles difficultés, et fut si vigoureusement attaqué par les Américains, sous la conduite de Gates et d'Arnold, qu'après deux actions sanglantes, Burgoyne et son armée de 5,600 hommes furent obligés de mettre bas les armes, le 17 octobre 1777.

Vers le même temps, sir Henri Clinton et le général Vaughan firent une expédition heureuse contre les Américains, en remontant la rivière Nord, et se rendirent maîtres de plusieurs forts; mais les Américains se plaignirent que dans cette expédition, et dans quelques autres, les troupes anglaises avaient eu la barbarie d'incendier les maisons et les villes, et particulièrement Esopus, et avaient fait la guerre avec une férocité inconnue parmi les nations civilisées. Ces dévastations ne firent qu'ajouter à l'aversion des Américains pour le

gouvernement britannique. Le général Howe retourna en Angleterre, et le commandement des forces anglaises en Amérique resta au général Clinton; mais il fut bientôt forcé d'évacuer Philadelphie, et en juin 1778, il se retira avec son armée à New-York. Ses troupes furent attaquées en route par les Américains; mais leur retraite fut si savante, ou la conduite du général américain si peu habile, que leur perte ne monta pas à plus de 300 hommes, tant tués que blessés.

Durant une partie de cette guerre entre la Grande-Bretagne et ses colonies, ces dernières reçurent de la France des secours considérables d'armes et de munitions; et le cabinet de Versailles parut saisir cette occasion comme un moyen d'humilier la puissance anglaise. Des officiers français entrèrent au service des Américains, et, le 6 février 1778, un traité fut conclu à Paris, entre le roi de France et les treize Colonies-Unies, dont l'objet explicite était de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, sous les rapports politiques et commerciaux.

Le parlement et le peuple anglais commencèrent à s'alarmer de la tendance fatale de la guerre contre l'Amérique, et, au mois de juin 1778, le comte de Carlisle, William Eden et George Johnston, écuyers, arrivèrent à Philadelphie, en qualité de commissaires, pour terminer les contestations entre la métropole et les colonies. Mais il était trop tard; les conditions, qui, dans le principe de la querelle, eussent été acceptées avec reconnaissance, furent rejetées avec dédain. Le congrès refusa d'entrer dans aucune négociation avec les commissaires anglais, si, avant tout, l'indépendance des Etats-Unis n'était pas formellement reconnue, et si les armées et flottes anglaises n'étaient retirées : aucune de ses demandes n'étant accordée, la guerre recommença avec une nouvelle animosité.

La part que la France venait de prendre à l'insurrection, donna lieu à une rupture, et les hostilités éclatèrent entre les deux nations, avant qu'il y eût eu aucune déclaration de guerre. Nous ne ferons qu'indiquer le combat d'Ouessant, livré le 27 de juillet 1778, la querelle entre les amiraux Keppel et Palliser, la prise de Pondichéry le 17 d'octobre suivant, celle des îles de la Dominique, de St.-Vincent et de la Grenade par les Anglais, l'arrivée du comte d'Estaing en septembre 1779, l'attaque combinée, mais peu heureuse, faite à Savannah, le siége de Gibraltar, les différens combats entre les flottes espagnoles et anglaises, la prise de Charles-Town, le 4 mars 1780, par sir Henri Clinton, et la victoire signalée remportée le 16 août par le comte de Cornwallis sur le général Gates, la trahison d'Arnold, la prise du major André, pendu comme espion, etc.

Les grandes dépenses qu'entraînait cette guerre, et les charges pesantes qui accablaient le peuple, occasionnèrent beaucoup de mécontentement, et convainquirent les citoyens de tous les rangs de la nécessité de rétablir l'économie dans l'emploi des deniers publics. En conséquence, vers la fin de 1779, et au commencement de 1780, des

assemblées se tinrent dans presque tous les comtés, et des pétitions furent adressées à la chambre des communes, où l'on exposait les suites funestes de la dilapidition des trésors de l'Etat.

Quelques faibles tentatives furent faites dans le parlement pour remédier à ces griefs, mais sans succès. Le ministère trouva moyen de maintenir son influence; la diversité des opinions divisa les meneurs du parti populaire; la chaleur des esprits se calma par degrés, et différentes causes concoururent à la patience avec laquelle la plus grande partie de la nation vit les mesures du gouvernement.

La Hollande prit part à la guerre. Le combat du Dogger's-Bank, 5 août 1781, où les Hollandais étaient de beaucoup inférieurs, doit à jamais honorer la marine batave, ainsi que le brave amiral Zontman, qui commandait la flotte.

La guerre continua avec différens succès. Les Français se rendirent maîtres de l'île de Tabago, et les Espagnols de Pensacola et de toute la Floride Occidentale, qui fit peu de résistance. Cornwallis battit les Américains commandés par le général Green, à Guidford, dans la Caroline du Nord, le 15 mars 1781; mais le combat fut opiniâtre, et la perte considérable des deux côtés. La victoire eut toutes les suites d'une défaite; car trois jours après, Cornwallis fut obligé de laisser une partie de ses malades et de ses blessés aux soins de son ennemi, et de faire, par de longs circuits, une retraite de 60 lieues, jusqu'à Wilmington, et d'abandonner la Caroline du Sud au général américain. Les généraux Philips et Arnold firent quelques ravages en Virginie, et détruisirent beaucoup de tabac; mais ces événemens, loin de hâter la fin de la guerre, ne firent qu'attirer l'attention des Américains et des Français, alors à Rhode-Island, vers cet endroit, où fut frappé, l'année suivante, le coup décisif qui consolida l'indépendance de l'Amérique. La situation de Cornwallis à Wilmington était très-précaire, et ses forces réduites au point de ne pouvoir se rendre par terre à Charles-Town. Il songea donc à opérer sa jonction en Virginie avec Philips et Arnold, et se mit en marche le 25 d'avril 1781. Au moyen de différens renforts, il parvint à réunir plus de 7,000 hommes d'excellentes troupes; mais tels furent les pillages qu'ils commirent sur leurs routes, telle fut, au contraire, la discipline des Américains, que sa position devint très-critique. Sir Henri Clinton, qui commandait en chef, craignant pour New-York, menacé par Washington, ne put lui envoyer de secours. Le général américain tendit à son ennemi un piége très-habile: comme ses dépêches avaient été interceptées, et les lettres insérées avec affectation dans les gazettes de New-York, pour exagérer la pauvreté, la faiblesse et la désunion des Américains, Washington fit tourner cette ruse des ennemis contre eux-mêmes. Il écrivit aux officiers du sud, qu'il était dans l'impossibilité de secourir la Virginie, à moins qu'ils n'entreprissent, de concert avec les Français, d'attaquer New-York. Ces lettres furent interceptées, avec d'autres de la même teneur, écrites par les officiers français, et le projet réussit. Sir Henri Clinton fut amusé, et fort éloigné de soupçonner les véritables desseins de l'ennemi.

Une suite de manœuvres savantes tint New-York et ses dépendances dans un état continuel d'alarmes durant six semaines, après quoi Washington traversa les Jerseys et la Pensylvanie jusqu'au milieu de la Chesapeak, d'où les troupes légères s'embarquèrent pour descendre la baie; et le gros de l'armée, après avoir atteint le Maryland par des marches forcées, s'embarqua aussi, et joignit bientôt l'autre corps aux ordres de M. de Lafayette. Clinton, informé que le comte de Grasse était à tout moment attendu à la Chesapeak avec une flotte considérable, pour agir de concert avec Washington, s'efforça, mais sans succès, de porter du secours à Cornwallis; car le 5 de novembre, après un engagement partiel de quelques heures entre la flotte française aux ordres de M. de Grasse, et l'anglaise, commandée par l'amiral Grory, ce dernier regagna New-York pour se réparer, et laissa les Français maîtres de la navigation de la Chesapeak. Aussitôt Washington prit les mesures les plus efficaces pour envelopper Cornwallis, qui, le dernier jour de septembre, fut investi à York-Town et à Glocester, sur le bord opposé, par un corps considérable de troupes d'un côté, et une égale force navale de l'autre. La tranchée fut ouverte la nuit, entre le 5 et le 7 d'octobre, avec une formidable artillerie. Les ouvrages élevés par les Anglais s'écroulèrent sous le feu des batteries; leurs troupes étaient emportées par l'épée et les maladies, et harassées de veilles et de fatigues. Tout espoir de secours étant ôté, Cornwallis se rendit, par capitulation, prisonnier de guerre avec toute son armée, le 19 d'octobre (1). Quinze cents matelots partagèrent le sort de la garnison, mais furent, avec une frégate de 14 canons, et nombre de transports, assignés à M. de Grasse, comme une marque de reconnaissance pour la protection reçue de la marine française.

Telle fut l'issue de la campagne de Virginie. Une prise de cette importance était un coup trop violent pour qu'on pût s'en remettre aisément. Il jeta la cour et le cabinet dans la consternation, et renversa toutes les espérances de ceux qui s'étaient flattés de subjuguer les colonies par la force des armes. Ce qu'il en avait coûté pour transporter cette armée à une si grande distance, ce que des sommes si considérables avaient ajouté à la dette nationale, l'effusion terrible du sang humain que cette expédition avait occasionnée, la diminution du commerce et l'augmentation des taxes, tous ces maux étaient trop grands pour ne pas frapper les êtres les plus insensibles. En conséquence, le premier mars 1782, après de longs et violens débats, la chambre des communes fit une adresse au roi pour le prier de mettre un terme à cette guerre ruineuse. Cette démarche nécessita le changement du conseil, et répandit la joie dans tout le royaume. Ceux qui avaient voté avec le ministère ouvrirent enfin les yeux sur les dangers auxquels la nation était exposée dans une guerre dispendieuse contre la France, l'Espagne et la Hollande; et sentant le poids des

(1) Suivant le rapport des Américains, le nombre des prisonniers était de 7,247.

charges publiques, abandonnèrent enfin l'administration, et une révolution complète s'effectua dans le cabinet le 27 mars 1782, sous les auspices du marquis de Rockingham, qui fut nommé premier lord de la trésorerie.

Le premier soin du nouveau ministère fut de prendre des mesures pour la paix générale. M. Grenville fut envoyé à Paris, avec plein pouvoir de traiter avec toutes les puissances belligérantes, et de proposer l'indépendance des 13 Provinces-Unies de l'Amérique dès l'ouverture des négociations, et non pas comme une condition de la paix générale. En même temps, les commandans des forces anglaises en Amérique eurent ordre d'informer le congrès des vues pacifiques du cabinet de Saint-James, et d'offrir de reconnaître l'indépendance des États-Unis.

La nation sentait chaque jour plus vivement le besoin de la paix. Une suite d'échecs agitait les esprits. Le 14 janvier 1782, les Français prirent Nevis. Le 5 de février, l'île de Minorque se rendit aux Espagnols, et le 13 du même mois, l'île de Saint-Christophe aux Français. La Jamaïque aurait eu probablement le même sort, si l'amiral Rodney, à la tête de l'escadre anglaise, n'eût pas rencontré le comte de Grasse, qui était en route pour faire sa jonction avec l'escadre espagnole à Saint-Domingue. La victoire du 12 avril sauva la Jamaïque, et couvrit de gloire Rodney.

Le 18 mai, les îles Bahama se rendirent aux Espagnols; mais le 13 septembre, Elliot, gouverneur de Gibraltar, détruisit les batteries flottantes, et l'amiral Howe, au mois d'octobre, rafraîchit la garnison. Négapatam et Trinquemale, dans l'île de Ceylan, furent pris sur les Hollandais; mais les Français les reprirent, battirent la flotte anglaise à plusieurs reprises, et mirent Hyder-Aly en état de résister à tous les efforts de sir Eyre Coote.

La mort du marquis de Rockingham, arrivée le premier juillet, occasionna une commotion violente dans le cabinet, et diminua les espérances que la nation avait conçues de la nouvelle administration. Lord Shelburne le remplaça dans le poste de lord de la trésorerie.

Par le traité de paix (1) entre la Grande-Bretagne et la France, la première rendit à la seconde tout ce qu'elle possédait avant la guerre, l'île de Tabago dans les Indes-Occidentales, et la rivière de Sénégal en Afrique, avec ses forts et dépendances, les îles de Sainte-Lucie, de Saint-Pierre, de Miquelon et de Gorée; dans les Grandes-Indes, Pondichéry et quelques districts qui en dépendaient, Karical, Mahé, Chandernagor, et le comptoir de Surate. Pour prévenir toute dispute sur les limites de la pêche de Terre-Neuve, il fut convenu que la ligne française partirait du cap Saint-Jean, sur la côte Orientale, et aurait pour limites le cap Ray, sur la cote Occidentale; et la Grande-Bretagne renonçait à toute prétention contraire au rétablissement du port de Dunkerque. De son côté, la France devait rendre les îles de

(1) Articles préliminaires, convenus le 20 janvier 1783.

la Grenade et les Grenadines, de Saint-Christophe, de Saint-Vincent, de la Dominique, de Nevis et de Montferrat, et garantir la possession du fort James et de la rivière Gambie, laissant le commerce de gomme sur le même pied qu'avant la guerre de 1755. Les alliés des États respectifs dans les Grandes-Indes devaient être invités à accéder à la négociation; mais, pour peu qu'ils se refusassent à la paix, on devait les laisser à leurs propres forces.

Par le traité avec l'Espagne, l'Angleterre cédait à cette puissance les deux Florides et Minorque. Pour prévenir tout sujet de plainte et de brouillerie à l'avenir, il fut convenu que les Anglais auraient le droit de couper du bois de campêche dans le district situé entre les rivières Wallis ou Bellize, et Rio-Hondo, dont le cours serait pris pour limites invariables. Les îles de la Providence et de Bahama avaient été reprises avant la signature du traité.

Quant aux États-Unis d'Amérique, le roi d'Angleterre reconnaissait le New-Hampshire, Massachussetts-Bay, Rhode-Island et Providence, le Connecticut, New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie, l'état du Delaware, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines du S. et du N., et la Géorgie, pour *États libres, souverains et indépendans*, et renonçait, pour lui-même, ainsi que pour ses héritiers et successeurs, à toutes prétentions au gouvernement, propriétés et droit territorial. Pour prévenir toute dispute au sujet des limites, on tira des lignes dont nous allons bientôt parler, et l'on obtint quelques clauses favorables pour les royalistes. La navigation du Mississipi resta commune aux deux puissances, ainsi que la pêche de Terre-Neuve. Le traité de paix définitif fut signé à Paris le 3 septembre 1783, par le docteur Franklin, M. Adams et M. Jay, pour les États-Unis, et par David Hartlay pour l'Angleterre.

Le traité avec la Hollande éprouva de grandes difficultés; mais enfin l'Angleterre dut rendre Trinquemale, que les Français avaient déja repris, et la Hollande céder aux Anglais Négapatam, avec ses dépendances, en se réservant la faculté de la racheter par la cession d'un équivalent.

La Suède reconnut les États-Unis le 5 février 1783; le Danemarck, le 25 du même mois; l'Espagne, en mars; la Russie, en juillet même année, et la Prusse en 1785. Quelques-unes de ces puissances firent des traités de commerce avec les États-Unis.

Indiens. — Les colonies anglo-américaines, pendant leur révolution, eurent souvent à combattre plusieurs nations indiennes, non-seulement sur les frontières des Carolines et de la Géorgie, mais encore dans le territoire nord-ouest, au-delà de l'Ohio. Depuis avril 1776, jusqu'en 1781, il y eut différentes expéditions plus ou moins à l'avantage des colonies; et on conclut des traités, qui furent rompus quelques années après.

Les présens sont, en général, des moyens très-efficaces de se concilier l'amitié des peuples qui ne sont pas civilisés. Weld (1) dit avec

(1) Voyage au Canada pendant les années 1795, 1796 et 1797, tom. I.

raison, que cela ne suffit pas seul pour garantir cette affection; il faut encore s'intéresser, s'associer à eux, les traiter en égaux, et en quelque façon adopter leurs mœurs et leurs usages.

C'est en se conduisant de cette manière que les Français, lorsqu'ils prirent possession du Canada, surent gagner l'affection toute entière de ces peuples, et qu'ils acquirent un si grand ascendant sur leur esprit. Les plus vieux Indiens disent même qu'ils n'ont jamais été si heureux que lorsque les Français étaient maîtres du pays; et c'est une chose très-remarquable (avoue candidement cet Anglais), que si un Indien a faim, s'il est malade, s'il cherche un asyle contre la tempête, c'est toujours à un ancien colon français qu'il s'adressera, jamais à un anglais.....

Les habitans des frontières des Etats-Unis ont jusqu'à présent beaucoup trop négligé les moyens de s'attirer la bienveillance des Indiens (le congrès décrète ordinairement une somme pour la propagation de l'évangile par les frères Moraves, chez les nations sauvages. (*Valentin.*) Loin de les respecter comme nation indépendante, ils se sont conduits à leur égard, en plusieurs occasions, de la manière la plus outrageante; ils se sont attiré toutes les calamités que l'on peut attendre d'un ennemi cruel et vindicatif : les assassinats nocturnes, les déprédations, les massacres et les incendies sont devenus fréquens. Les Américains, pendant long-temps, n'osèrent sortir de leurs habitations; ils passaient des nuits entières sous les armes pour s'opposer à l'attaque des Indiens; ils craignaient d'aller chez leurs plus proches voisins sans être armés, ou de s'éloigner seuls en plein jour. Les gazettes des Etats-Unis ont été remplies dans le temps des cruautés commises par les Indiens : des volumes entiers ne suffiraient pas pour en contenir les terribles détails. On a accusé les habitans des frontières anglaises d'avoir excité les Indiens à commettre ces atrocités, et le gouvernement anglais de leur avoir distribué des tomahawks, des fusils et d'autres armes offensives. Les Américains, au lieu de se réconcilier avec les Indiens par des présens et par des procédés généreux, ont conservé à leur égard une attitude hostile. Au lieu de rester paisibles sur leur territoire, où ils ont encore des millions d'acres à défricher, ils ont dépassé leurs limites et ont envahi le territoire des Indiens, sans jamais demander leur consentement. Ceux-ci ne se firent aucun scrupule d'attaquer, de piller, et même d'assassiner ces usurpateurs, toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion. Les Américains les tuèrent lorsqu'ils les rencontrèrent, avec autant de sang-froid qu'ils auraient tué une bête sauvage. Les Indiens furent fréquemment repoussés avec de grandes pertes; mais leurs revers ne servirent qu'à les animer davantage, qu'à leur donner de nouvelles forces pour revenir avec plus de furie; et par une suite de ce caractère vindicatif trop connu, qui les porte à venger le sang par le sang, ils ne se contentèrent pas d'assassiner les familles entières de ceux qui avaient tué ou blessé quelques-uns de leurs chefs ou de leurs guerriers, mais souvent ayant appaisé les manes de leurs amis, ils dépassèrent à leur tour leurs limites, et commirent les plus terribles déprédations sur les ha-

bitans paisibles et innocens des Etats-Unis, qui n'avaient aucunement participé à la mauvaise conduite de ceux qui avaient envahi leur territoire, etc. S'il arrivait qu'ils fussent encore repoussés ou qu'ils perdissent des leurs, ils revenaient bientôt prendre leur revanche, et leurs excès acquéraient chaque année un nouveau degré de fureur et de barbarie. Le congrès prit à la fin la résolution de lever des forces aux dépens de la fédération, pour repousser l'ennemi. En 1790 une armée de 1,500 hommes disciplinés, mais qui ignoraient la manière de combattre les Indiens, fut mise sous le commandement du général Saint-Clair (*Weld*).

M. *Imlay*, en parlant de la destinée probable des Indiens, qui habitent les contrées S. O. de l'Amérique-Septentrionale, s'exprime ainsi (1) : « Les établissemens qui se font actuellement dans la Haute-Géorgie les tiendront (les Indiens) en respect de ce côté. Les établissemens de *French-Broad* appuyés par ceux d'*Holston* (territoire sur une des principales branches de la rivière Tennessée), n'ont rien à craindre d'eux, et ceux de *Cumberland* sont trop puissans pour avoir quelque chose à redouter de leur part. Les Espagnols sont en possession des deux Florides, et y resteront probablement aussi long-temps qu'ils se comporteront à notre égard avec modération et avec civilité: ils possèdent également le district des *Natchez* (2), qui s'étendra bientôt jusqu'aux limites méridionales du Cumberland, de sorte que dans quelques années ils seront (les Indiens) complètement enveloppés. Nous continuerons d'empiéter sur eux par trois côtés à-la-fois, et nous les contraindrons de vivre dans un état plus sociable, et d'adopter nos usages, ou de passer sur la rive occidentale du Mississipi. »

O Américains! comment voulez-vous que nous admirions votre justice et votre amour pour la liberté, lorsque vous parlez sans cesse de contrainte et d'envahissement? Quelle idée peut-on avoir de votre modération, en vous voyant courir après de nouvelles possessions, lorsque vous avez sur votre territoire des millions d'arpens qui ne sont pas occupés? Que penser de votre respect pour les droits de la nature humaine, lorsque vous vous obstinez à expulser ces malheureux Indiens de la terre où reposent les cendres de leurs ancêtres, terre plus précieuse pour eux que vos cœurs froids ne peuvent l'imaginer?

Ce qui rend la conduite des Américains envers ces aborigènes encore plus déraisonnable et plus injuste, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'employer des moyens violens pour les détruire; c'est que l'espèce diminue tous les jours dans une progression étonnante; c'est que dans l'ordre naturel des choses, il n'existera pas une seule tribu de ce peuple infortuné, dans la partie occidentale de l'Amérique, à l'époque très-prochaine où les blancs du pays seront assez nombreux pour donner à la terre une valeur double de celle qu'elle a actuellement dans

(1) *A topographical description of the Western territory of North America, etc.* New-Yorck, 1793.

(2) Les Espagnols, en vertu du traité de 1795, ont cédé les Natchez et le fort de ce nom, aux Etats-Unis. (*Valentin.*)

un rayon de 3 à 4 lieues de Philadelphie ou de New-York. Cela est si vrai, que même au Canada, où les Indiens sont traités avec plus de modération, et même avec une grande douceur, leur nombre diminue avec une rapidité dont aucun peuple n'a donné l'exemple avant eux; en sorte qu'il est très-probable que dans cinquante ans il n'existera pas un seul Indien entre Québec et Détroit, excepté peut-être un très-petit nombre qui mène une vie domestique et tranquille dans le village de Lorette, près de Québec, et dans quelques autres endroits du Bas-Canada. (*Weld, Voyage au Canada, tom.* 3.)

C'est une opinion établie en Amérique parmi ceux même qui paraissent les plus exempts de préjugés, que les Indiens ne sont point susceptibles de civilisation. On cite une infinité d'exemples d'Indiens élevés à Philadelphie, à New-York, et même en Europe, qui n'ont cessé d'y soupirer après leur nation, et qui ont tout quitté pour aller la rejoindre dès qu'ils en ont eu la facilité. Que cette idée soit vraie ou non, on peut dire que les vrais amis de l'humanité, les observateurs de l'homme qui, par leur intelligence, leur patience et leur courage, en auraient trouvé la possibilité, n'opéreront jamais cet utile changement, si les gouvernemens dans le territoire desquels se trouvent les tribus indiennes, n'y concourent pas de toute leur volonté. La civilisation de ces peuples doit être une œuvre de législation, d'administration générale; elle est au-dessus des efforts de l'esprit de charité ou d'assistance particulière.

Des sociétés bienfaisantes, les Quakers et les Moraves portent les principes de l'état de civilisation dans quelques tribus éloignées. Les *Oneidas* dans l'Etat de la Nouvelle-York, et quelques autres du Canada, en ont déja quelques apparences et en sentent la nécessité : elles travaillent, cultivent et trafiquent. De tout ce qui vient d'être dit concernant les finances, le commerce et les relations des Etats-Unis, on est induit à penser qu'avec plus de sagesse ils auraient pu économiser une grande partie des sommes qu'ils ont dépensées; qu'ils se seraient ainsi préservés des troubles intérieurs dont ils sont menacés; qu'ils auraient évité les situations délicates, embarrassantes, où déja ils se sont trouvés plus d'une fois depuis leur récente existence; qu'ils se seraient assuré la paix pour de bien longues années, en assurant en même temps leur union, qui fait leur force, et qui ne peut guère être altérée qu'à cause de leurs relations politiques; qu'ils auraient enfin mis hors de danger la précieuse indépendance que leurs courageux efforts leur avaient si glorieusement obtenue : fiers, avec raison, d'avoir secoué le joug oppressif de l'Angleterre, les Etats-Unis ont voulu trop tôt jouer un rôle parmi les nations de l'Europe, prendre trop tôt part aux intérêts des autres puissances, dont leur position les tenait si heureusement écartés; et ils y ont pris part dès qu'ils ont envoyé des ministres à toutes les cours, dès qu'ils ont reçu des ministres de toutes les cours. Ils se sont exposés dès-lors à l'exigence injuste et peu généreuse, que n'exercent que trop souvent les forts contre les faibles, qu'ils soient nations ou individus : ils se sont exposés à la nécessité de la duplicité, condition presque indispensable du

faible quand il s'approche du fort, et plus indispensable encore en politique, où la morale et la justice ont presque toujours été jusqu'ici méconnues, et où la volonté du plus puissant force toujours le droit à plier....

Un Etat faible qui envoie des ambassadeurs et qui en reçoit, qui veut prendre une place parmi les grands Etats politiques, est toujours dans le danger d'être obligé d'agir, d'être forcé à prendre un parti. Sans doute, si les Etats-Unis, après leur glorieuse guerre, eussent ouvert leurs ports aux vaisseaux de toutes les nations, avec des avantages égaux, laissant aller les leurs où le plus grand intérêt les aurait conduits, et s'ils eussent été assez sages pour s'interdire toutes autres relations extérieures, ils seraient plus près d'être une nation puissante qu'ils ne le sont aujourd'hui. Dans la tranquillité d'une union intérieure, ils auraient approvisionné leurs arsenaux, fortifié leurs ports, préparé par le rassemblement des bois la construction de leurs vaisseaux. Ils auraient écarté de leurs foyers toutes les intrigues de l'Europe, tout danger d'influence étrangère, et avec eux les alimens les plus dangereux des dissensions intestines; ils auraient enfin affermi, assuré, fortifié leur indépendance, et l'auraient mise hors de toute atteinte; car leur population s'est doublée, leur richesse s'est accrue, et leur peuple est bon, sage, entreprenant, industrieux.

Peu après l'établissement de leur nouvelle constitution, à l'époque du commencement de la révolution française, les Etats-Unis ayant formé leur système de finances, comme nous l'avons dit, la création des fonds de diverses espèces, la mise en vente des terres et l'érection des banques, ont ouvert un vaste champ aux spéculations et aux entreprises commerciales. L'état de secousse et d'agitation de l'Europe a favorisé ces entreprises. Le commerce des Etats-Unis s'est étendu dans toutes les mers; l'approvisionnement des Antilles s'est fait exclusivement, sur-tout dans les colonies françaises et hollandaises, par leurs navires, tant en comestibles qu'en provisions et marchandises de toute espèce, et ils sont revenus avec de grands profits. Ils ont porté dans les différens marchés de l'Europe les denrées coloniales, et ils en ont rapporté en retour les objets nécessaires et aux besoins des Etats-Unis et à ceux de ces mêmes colonies. Enfin, le commerce des Etats-Unis a bientôt atteint les Indes-Orientales, la Chine, toutes les parties du monde connu, et il y a fait des gains considérables.

GRANDE DIVISION DES ÉTATS-UNIS.

La république américaine consiste en seize Etats fédérés, que l'on divise en trois grandes parties : on les nomme Etats du *Nord*, Etats du *Milieu*, et Etats du *Sud*.

LA PREMIÈRE DIVISION (Etats du Nord ou de l'Est) comprend :

Le Vermont.
Le New-Hamsphire.
Le Massachussetts, y compris
Le district du Maine.
Rhode-Island.
Le Connecticut.

Ces Etats sont appelés *Nouvelle-Angleterre*, et comprennent cette partie de l'Amérique qui depuis 1614 a été connue sous ce nom.

LA SECONDE DIVISION (les Etats du Milieu) comprend :

La Nouvelle-York.
La Nouvelle-Jersey.
La Pensylvanie.
Le Delaware.
Le territoire Nord-Ouest de l'Ohio.

LA TROISIÈME DIVISION (les Etats du Sud) comprend :

Le Maryland.
La Virginie.
Le Kentucky.
La Caroline du Nord.
La Caroline du Sud.
La Géorgie.
Le Tennessée.
Le territoire de Mississipi.
La Louisiane.

Nous allons en donner la description selon cet ordre.

NOUVELLE-ANGLETERRE,

OU

ÉTATS DU NORD OU DE L'EST.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 150 l.	Entre les	41 et 46e deg. de lat. N.
Larg. 100 l.		69 et 76e deg. de long. O.

Contenant 9,667 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Angleterre est bornée au N. par le Canada ; à l'E. par la Nouvelle Ecosse et la mer Atlantique ; au S. par la mer Atlantique et le Sund de Long-Island (l'île Longue), et à l'O. par la Nouvelle-York.

Air et climat. — La Nouvelle-Angleterre, quoique 10 degrés plus près de l'équateur que l'Angleterre, a un hiver beaucoup plus long et rigoureux. L'été, au contraire, y est extrêmement chaud, au-delà de tout ce que l'on éprouve dans aucun pays de l'Europe, sous la même latitude. Le ciel clair et l'air serein du pays donnent cependant quelque adoucissement au froid et à l'extrême chaleur, et en rendent le climat si sain, qu'on dit qu'il s'accorde mieux avec le tempérament des Anglais que celui d'aucune autre province de l'Amérique. Les vents y sont tempêtueux dans l'hiver, et les naturalistes attribuent la longueur et la rigueur de l'hiver aux grands lacs situés au N. O. de la Nouvelle-Angleterre, qui étant gelés pendant plusieurs mois de

l'année, occasionnent ces vents perçans si fatals aux marins sur cette côte. La longévité des habitans de la Nouvelle-Angleterre est une preuve de la salubrité du climat. On a estimé que, sur sept habitans, il y en a un qui parvient à l'âge de 70 ans, et environ 1 sur 13 ou 14 qui arrive à 80 ans et au-delà. Le temps y est moins variable que dans les Etats du milieu, encore moins que dans ceux du Sud, et plus que dans le Canada. Les extrêmes de la chaleur et du froid, selon le thermomètre de Farenheit, sont depuis 20 degrés au-dessous de 0, jusqu'à 100 au-dessus. Le milieu est de 48 à 50. La quantité de pluie qui tombe à la Nouvelle-Angleterre annuellement, est de 48 à 50 pouces; ce qui fait plus du double de celle qui tombe en Angleterre, où on la suppose à 24 pouces, et en France à 18. Cependant on éprouve plus de sécheresse à la Nouvelle-Angleterre que dans ces pays. Il y a eu des années où l'on a éprouvé de la gelée dans presque tous les mois, mais qui n'a pas causé beaucoup de dommage. Parmi les maladies régnantes dans cette partie du N. des Etats-Unis, on distingue le flux de ventre, l'asthme, les rhumatismes, les fièvres catarrhales et inflammatoires, les maux de gorge quelquefois gangréneux, mais principalement la consomption pulmonaire. La petite-vérole y ayant été transportée avec les premiers colons, on y a pratiqué l'inoculation presque aussitôt qu'en Angleterre, c'est-à-dire en 1721; mais on ne la permet que dans des hospices établis à cet effet dans des places voisines, et lorsqu'il est à craindre que la contagion s'étende dans les villes, tandis qu'on la permet généralement dans presque tous les autres Etats de l'Union. On voit rarement la fièvre intermittente au-delà de 10 ou 12 lieues des côtes maritimes. Cette partie de la grande république américaine, et particulièrement le Connecticut, fournit une preuve qu'il y existe une plus petite proportion, dit le docteur Foulke, entre le riche et le pauvre, que dans aucun autre pays du monde connu; d'où on conclut qu'ils sont à l'abri des maux qui résultent des deux extrêmes. Dans le plus long jour, le soleil se lève à Boston à 4 h. 26 m. du matin, et se couche à 7 h. 34 m. du soir; et dans le plus court, il se lève à 7 h. 35 m. du matin, et se couche à 4 h. 27 m. de l'après-midi: ainsi le plus long jour est d'environ 15 h., et le plus court de 9.

Montagnes, aspect du pays. — La Nouvelle-Angleterre est dans quelques endroits remplie de montagnes. Ces montagnes sont comparativement petites, et courent presque au N. et au S. en lignes parallèles. Entre ces chaînes, les grands fleuves promènent majestueusement leurs eaux sinueuses, recevant dans leurs cours les ruisseaux et les courans innombrables qui sortent des montagnes qui les contiennent. Les vallées qui sont entre ces chaînes, dans leur état naturel, offrent à l'œil du spectateur qui les contemple du sommet d'une montagne voisine, un aspect romantique. Elles ressemblent à un océan de bois, enflé et comprimé sur sa surface, comme l'océan lui-même.

Il y a quatre principales chaînes de montagnes qui traversent la Nouvelle-Angleterre presque en lignes N. E. et S. O. Elles sont composées d'une multitude de chaînes parallèles, ayant chacune plusieurs

pointes qui s'écartent de la chaîne principale, lesquelles pointes forment encore un terrain rompu et montagneux. Les principales chaînes se terminent quelquefois en hautes falaises sur la côte de la mer, et quelquefois par une descente graduelle dans l'intérieur du pays. Ces montagnes sont remplies de lacs, d'étangs et de sources qui forment une multitude innombrable de courans de diverses grandeurs. Il n'y a pas de pays au monde qui soit mieux pourvu d'eau que la Nouvelle-Angleterre.

HYDROGRAPHIE. *Fleuves et rivières, baies et caps.* — Les rivières sont le Connecticut, la Tamise, le Patucket, la Mérimack, la Piscataqua, la Saco, la Casco, la Kennebèque, la Penobscot et l'Housatonick. Les baies et ports les plus remarquables sont ceux formés par Plymouth, Rhode-Island et les plantations de la Providence, la baie de Buzzard, celle de Burnstable, le port de l'Ouest formé par le cap Cod, le port de Boston, Piscataqua et la baie de Casco. Les principaux promontoires sont le cap Cod, Marble-Head (ou pointe de marbre), le cap Anne, la Pointe-Monument, le cap Neddock, le cap Elisabeth et le cap Malabar ou *Sandy-Point.*

Sol, productions végétales, animales et minérales. — Nous avons déja observé que les terres situées sur la côte orientale de l'Amérique, sont basses, et en quelques endroits marécageuses; mais plus au N. elles s'élèvent en collines. Dans la Nouvelle-Angleterre, vers le N. O., les terres sont pierreuses et montagneuses. Le sol est varié; mais il devient meilleur en s'approchant vers le S. Les collines sont moins fertiles, étant la plupart un mélange de sable et de gravier, tirant sur l'argile. Les pays bas abondent en prairies et en pâturages. Les grains de l'Europe n'y ont pas été cultivés avec beaucoup de succès; le blé est sujet à la nielle, l'orge est maigre, et l'avoine ne produit que de la paille. Mais le maïs, ou le blé de Turquie, y vient dans la plus grande perfection, et forme la principale nourriture de la basse classe du peuple. La boisson ordinaire est le cidre et la bière de *spruce :* cette dernière se fait avec les extrémités des branches du sapin-spruce, en y ajoutant une petite quantité de mélasse. On cultive aussi dans la Nouvelle-Angleterre une grande quantité de chanvre et de lin. Les pommes y sont généralement abondantes. Les pêches n'y réussissent pas aussi bien qu'autrefois.

Les productions les plus précieuses et les plus variées consistent en bois, tels que chêne, frêne, pin, cèdre, orme, cyprès, hêtre, noyer, châtaignier, coudrier, sassafras, sumac, et autres espèces de bois dont on fait usage pour teindre ou pour tanner le cuir, pour la charpente et la construction des vaisseaux. Les chênes de ce pays passent pour être inférieurs à ceux d'Angleterre; mais les sapins sont d'une grosseur prodigieuse, et fournissaient autrefois des mâts et des vergues à la marine royale d'Angleterre. Leurs arbres donnent une énorme quantité de poix, goudron, résine, térébenthine, gomme et baume : le sol produit du chanvre et du lin. Les habitans peuvent bâtir et équiper un vaisseau des productions de leurs forêts; aussi la construction des vaisseaux forme-t-elle une branche considérable de leur commerce.

Les animaux de ce pays forment plusieurs articles du commerce de la Nouvelle Angleterre. Tous les animaux d'Europe y viennent bien, et peuplent extrêmement. Les chevaux de la Nouvelle-Angleterre sont durs, fringans, quoique d'un bon service; ils sont plus petits que ceux d'Angleterre, et plus grands que les chevaux de Galles. Il n'y a que peu de moutons, et leur laine, quoiqu'assez longue, n'est pas, à beaucoup près, aussi belle que celle d'Angleterre. On voit des élans, des daims, des lièvres, des lapins, des écureuils, des castors, des loutres, des singes, des *mynxs*, des martres, des *racoons*, des zibelines, des ours, des loups, qui ne sont qu'une espèce de chiens sauvages; des renards, des onces, et une variété d'autres quadrupèdes sauvages et domestiques. Mais un des plus singuliers animaux de ce pays et des régions voisines, est la *moose*, dont il y a de deux espèces; la moose ordinaire, d'un gris léger, qui ressemble au daim (elles vont quelquefois par bandes de trente), et la grande moose noire, qui est à-peu-près de la grosseur d'un bœuf, dont le cou ressemble à celui du cerf, et dont la chair est fort agréable. Ses cornes, quand elles sont au plus haut degré de croissance, ont environ 4 à 5 pieds depuis la tête, et il y a ordinairement à chaque corne des branches qui ont 6 pieds. Quand cet animal passe dans une forêt, ou sous des arbres, il couche ses cornes ou son bois sur son dos, pour qu'elles ne le gênent pas: il change tous les ans de cornes. Il ne court pas par bonds, comme un daim; mais on en a vu de la grosse espèce sauter, dans leur marche ordinaire, par-dessus une barrière de 5 pieds de haut. Quand il n'est pas lancé, il fait quelquefois 8 à 10 lieues sans entrer dans une baie; mais, quand on le chasse, il se jette généralement à l'eau.

Il n'y a presque pas d'endroits où l'on voie une aussi grande abondance de volaille, de dindons, d'oies, de perdrix, de canards, de plongeons, de butors, de coqs de bruyères, de hérons, de cigognes, de merles; toute espèce d'oiseaux domestiques, des volées prodigieuses de pigeons qui viennent et s'en vont dans certaines saisons de l'année, des cormorans, des corbeaux, des corneilles, etc. Les reptiles sont le serpent-à-sonnette, les grenouilles, et les crapauds qui fourmillent dans les parties non défrichées de ces contrées, où, avec les hibous, ils font un bruit affreux dans les soirées d'été.

Les mers des environs de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que ses rivières, abondent en poissons, et même en baleines de plusieurs espèces, telles que la baleine à côtes, la baleine au spermaceti, qui donne de l'ambre gris, la baleine à nageoires, la baleine osseuse et la baleine bossue, dont les colons prennent un nombre prodigieux: les habitans envoient, outre cela, tous les ans des vaisseaux à la pêche de la baleine dans le Groënland, et même aux îles Falkland. Un animal terrible, appelé le *tueur de baleines*, de 20 à 30 pieds de long, avec des dents et des mâchoires très-fortes, persécute la baleine dans ces mers; mais, effrayé de sa force prodigieuse, il attaque rarement une vieille baleine, ou même une jeune, à moins qu'il ne soit en compagnie de 10 à 12 de ses semblables.

On a découvert dans ce pays de riches mines de fer.

Habitans, langue. — Il n'y a pas une des colonies qui puisse être comparée à la Nouvelle-Angleterre pour le nombre de ses habitans, de ses manufactures et de ses villes commerçantes. Les parties les plus peuplées et les plus florissantes de l'Angleterre n'offrent pas un plus bel aspect que les terres cultivées de cette partie. Il y a plusieurs propriétaires territoriaux considérables; mais la plupart sont francs tenanciers et cultivateurs du sol. La première qualité les attache à leur pays; la seconde, en les rendant sains et robustes, les met en état de le défendre. Ces francs-aleus passent ordinairement à leurs enfans par le moyen d'une redevance, ce qui les met pour ainsi dire hors d'état de jamais sortir de leur heureuse médiocrité. Il n'y a point d'endroit au monde où les gens du commun soient plus indépendans, et possèdent davantage les aisances de la vie; ils sont accoutumés dès leur enfance à l'usage des armes; et avant leur querelle avec l'Angleterre ils avaient une milice assez bien organisée : mais leurs forces militaires sont maintenant plus considérables.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre descendent presque tous d'Anglais; et c'est à cette circonstance et à la grande attention que l'on a donnée à leur éducation, que l'on doit attribuer la pureté avec laquelle ils ont conservé la langue anglaise. Il est vrai que par indolence, faute d'attention ou de communication avec le monde, plusieurs habitans de la campagne se sont habitués à quelques phrases particulières, et à prononcer certains mots en traînant. De là, plusieurs personnes se sont avisées de dire qu'elles connaissaient un habitant de la Nouvelle-Angleterre à son parler; mais on en peut dire autant d'un Pensylvanien, d'un Virginien, d'un Carolinien; car ils ont tous des phrases et une prononciation qui leur sont particulières, et qui les distinguent de leurs voisins.

Les habitans de cette partie sont en général grands, forts et bien faits. Ils se glorifient, et peut-être avec justice, de posséder cet esprit de liberté qui engagea leurs ancêtres à quitter leur pays natal, à braver les dangers de l'Océan, et à s'établir dans un désert. Leur éducation, leurs lois et leur situation, servent à leur inspirer de grandes notions de liberté. Les femmes sont généralement belles, fraîches, et ont un air de santé mêlé de beaucoup de douceur et de délicatesse. Elles sont bonnes ménagères et laborieuses. Dans la Nouvelle-Angleterre, la science est plus universellement répandue dans toutes les classes de la société, que dans aucune autre partie du globe. On doit attribuer cette circonstance aux écoles qu'on a sagement établies dans tous les cantons. Il est rare d'y rencontrer un homme fait qui ne sache lire et écrire. Par le moyen de cet établissement général d'écoles, de la grande circulation des journaux (dont on n'imprime pas moins de 30,000 par semaine dans la Nouvelle-Angleterre), et conséquemment de l'étendue des lumières, chaque canton, dans toute cette colonie, fournit des hommes capables de conduire les affaires de sa ville avec jugement et avec prudence.

Population. — La Nouvelle-Angleterre est la partie la plus peuplée des Etats-Unis; on y comptait, en 1790, 1,009,522 personnes.

Religion. — Le calvinisme, d'après les principes des premiers colons, est la religion la plus suivie dans la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs de ses habitans observaient aussi autrefois le jour du sabbat avec toute la rigidité des juifs; mais cela est bien diminué. Il n'y a pas aujourd'hui de religion dominante dans cette province. Toutes les sectes de chrétiens sont libres d'y exercer leur religion, et sont également sous la protection des lois. Ils observent tous les ans des jeûnes et des jours de fêtes. Au printemps, les différens gouverneurs publient des proclamations pour assigner un jour de jeûne, d'humiliation et de prières dans leurs Etats respectifs, dans lesquelles ils font particulièrement mention des vices dominans qui demandent cet acte d'humiliation. Dans l'automne, après la moisson, l'ère joyeuse de la vie du laboureur, il y a un jour assigné pour rendre graces à la Providence, et on y fait l'énumération des bienfaits reçus dans tout le cours de l'année. Cette pieuse institution vient de leurs vénérables ancêtres, les premiers colons. Il faut espérer qu'une coutume si raisonnable et si propre à entretenir dans l'esprit du peuple le sentiment de sa dépendance du GRAND BIENFAITEUR de l'univers, pour tous les bienfaits qu'il en reçoit, sera toujours sacrée parmi eux.

Commerce et manufactures. — La Nouvelle-Angleterre n'a pas de marchandise d'étape. La mer et les forêts lui fournissent ses deux principaux articles d'exportation : c'est pourquoi son commerce est considérable, vu qu'elle tire une grande quantité de denrées de son sein; mais il est encore bien plus grand sous un autre rapport, c'est que les habitans de cette partie des Etats-Unis sont en quelque sorte les voituriers de toutes les colonies de l'Amérique-Septentrionale, tant aux Indes-Occidentales que dans quelques parties même de l'Europe. Les marchandises que donne le pays, sont principalement des barres et des saumons de fer, que l'on importait en Angleterre sans payer de droits; des mâts, des vergues, de la poix, du goudron et de la térébenthine, dont la marine royale prenait de grandes quantités; de la potasse, des douves, du bois de charpente, des planches; toutes sortes de provisions qu'ils envoient aux îles à sucre françaises et hollandaises, et qu'ils envoyaient autrefois à la Barbade et aux autres îles anglaises, telles que du grain, du biscuit, de la farine, du bœuf, du lard, du beurre, du fromage, des pommes, du cidre, des ognons, des maquereaux et de la morue sèche. Ils y envoient aussi du bétail, des chevaux, des planches, des cercles, des douves, de l'huile, du suif, de la térébenthine, de l'écorce d'arbre, des peaux de veaux et du tabac. Leur commerce de pelleterie n'est pas considérable. Ils ont sur leurs côtes une grande pêche de maquereaux et de morues, qui emploie beaucoup de monde, et avec le produit de laquelle ils font un commerce immense avec l'Espagne, l'Italie, la Méditerranée et les Indes-Occidentales. Les arts les plus nécessaires à la vie sont ceux que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont pris le plus de peine à cultiver. Ils manufacturent de gros linge et des étoffes de laine pour leur usage; on y fait aussi des chapeaux qui se vendent très-bien dans les autres colonies. Les raffineries de sucre, la distillation, les fabri-

ques de papiers et les salines y font des progrès. La construction des vaisseaux est une des plus considérables branches de commerce de Boston, de Newbery et des autres ports de mer de la Nouvelle-Angleterre. On construit quelquefois des vaisseaux par commission; mais les négocians du pays les font souvent faire pour leur compte, les chargent des productions de la colonie, de munitions de guerre, de poisson, et principalement d'huile de poisson, et les envoient en Espagne, en Portugal, ou dans la Méditerranée, où, après avoir disposé de leur cargaison, ils tirent tout le parti qu'ils peuvent d'un nouveau chargement jusqu'à ce qu'ils puissent vendre le vaisseau, même avec profit, ce qu'ils manquent rarement de faire en attendant un temps raisonnable.

Avant la guerre qui sépara les colonies de la Grande-Bretagne, on estimait les manufactures et les marchandises de l'Inde que cette dernière y importait, d'après un aperçu de trois ans, à 9,480,000 fr., et les denrées qu'elle en tirait à 8,892,000 fr.

VERMONT.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 52 l.	Entre les	42e deg. 44 m. et 45e deg. de lat. N.
Larg. 20 l.		74e et 75e deg. 30 m. de long. O.

Contenant 1,137 lieues carrées, ou 6,522,000 acres.

Limites.

Le Vermont est borné au N. par le Bas-Canada; à l'E. par le New-Hampshire, duquel il est séparé par la rivière Connecticut; au S. par le Massachussetts; et à l'O. par la Nouvelle-York. Les endroits de cet Etat les plus près de l'Océan, en sont distans de 24 à 27 lieues.

Division. Elle est marquée dans le tableau ci-joint.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Bennington	Bennington et Manchester.
Rutland	Rutland.
Addisson	Addisson.
Chittenden	Colchester et Burlington.
Windham	Newfane et Putney.
Windsor	Windsor et Woodstock.
Orange	Newbury.
Calédonie	
Essex	
Franklin	
Orléans	

Climat et sol. — Pendant l'hiver, le ciel est ordinairement serein et l'air vif. La terre, depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin de mars, est couverte de neige, et dans les montagnes, à la profondeur de 4 à 5 pieds. On s'est cependant aperçu que la rigueur de l'hiver est sensiblement modérée, à raison des progrès de la culture.

Le sol varie dans le Vermont. L'argile, le sable, la marne, l'ardoise, le gravier, y sont plus ou moins mélangés. En général, il y a peu de rochers sur les collines et les endroits montagneux.

Montagnes et aspect du pays. — Une chaîne de montagnes très-élevées traverse le Vermont du N. au S. La grande quantité d'arbres toujours verts dont cette chaîne est couverte en plusieurs endroits, lui a fait donner le nom de *Green-Mountain*, d'où on a formé le mot français *Vermont* ou *Verdmont*. L'extrémité S. appelée *West-Rock*, à environ une lieue de Newhaven dans le Connecticut, s'élève en hauteur, s'avance à travers le Connecticut, le Massachussets et le Vermont, vers le lac Memphremagog, et s'écarte dans une plaine élevée extrêmement fertile et dans la province de Québec. Elle se rassemble en une haute rangée de montagnes qui se terminent près du fleuve Saint-Laurent. Presque tout ce pays est formé de montagnes qui se rangent parallèlement au cours de la rivière Connecticut. La chaîne de l'O. qui se continue presque sans interruption à travers l'Etat, est en général la plus élevée. A l'E. les montagnes décroissent graduellement, et sont interceptées par des rivières qui se jettent dans le Connecticut, dans une direction du N. O. au S. E. Les montagnes les plus remarquables sont les monts *Antoine*, *Straton*, *Danby*, le pic *Kellington*, la montagne *Kingston*, *Mansfield*, etc. Les coteaux et les montagnes sont couverts, du côté oriental, de bois durs, et du côté occidental, de bois toujours verts.

Hydrographie. *Lacs et rivières.* — Plus de la moitié du lac *Champlain* se trouve dans l'Etat de Vermont, depuis Whitehall, autrefois Skeensboroug à son extrémité S., y compris la baie du S. de ce lac, jusqu'à la latitude de 45 degr. Le lac *Memphremagog* est situé, partie dans l'Etat de Vermont, partie dans le Bas-Canada. Ce lac communique par la rivière Saint-François avec le fleuve Saint-Laurent; mais elle n'est point navigable, ce qui serait bien important pour cet Etat. Il y a plusieurs petits lacs et étangs de peu de conséquence, dont le principal est le lac *Willoughby*, dans le comté d'Orléans; ensuite le lac *Bombazon*, qui donne naissance à une branche de la rivière Poulteney, sur laquelle on a construit des forges.

Il y a peu de pays mieux arrosés que le Vermont. La rivière *Connecticut*, qui a sa source dans les High-Lands, lesquelles divisent les eaux qui tombent vers le S. dans l'Atlantique, de celles de Saint-Laurent, passe à travers le Massachussets et le Connecticut, et arrive à la mer après avoir parcouru environ 133 lieues, et avoir traversé plus de 4 parallèles de latitude. Les canots chargés montent de Hartford dans le Connecticut, jusqu'aux rapides de 5 lieues, 1 lieue $\frac{2}{3}$ au-dessus de Newbury, à environ 74 lieues de la mer. La rivière est encore obstruée par plusieurs petites cascades; mais des compa-

gnies formées par les Etats de Massachussets, New-Hamphsire et Vermont, ont commencé à lever ces obstacles à la navigation, par le moyen d'écluses (1). Les chutes de *White-River*, rivière Blanche, ont environ un mille de longueur et 20 pieds de hauteur perpendiculaire. Un très-grand nombre de rivières tombent dans la rivière Connecticut, le lac Memphremagog et le lac Champlain. Dans ce dernier se jettent la Missiskoi, la Moille, Onion et Otter. Toutes ces eaux abondent en poissons, tels que le saumon, la truite saumonée, la perche, le brochet, le mulet, le maskinungas, et un poisson appelé la basse-du-lac.

Il y a quelques sources ferrugineuses, dont une dans Orwel, près du mont Indépendance, et une autre dans Bridport, qui fournit du sel d'Epsom.

Productions végétales et minérales. — On cultive beaucoup de blé d'une excellente qualité, vers le côté occidental des montagnes vertes et dans plusieurs parties de la rivière Connecticut, particulièrement dans les terres marneuses qui bordent le lac Champlain. Le blé ne réussit pas si bien à l'E. des lieux montagneux; mais l'orge, l'avoine, les pois, le lin et toutes les plantes culinaires y sont cultivés avec succès. Les sols plus chauds et les terres près des rivières, produisent du blé d'Inde ou maïs. Cet Etat renferme aussi les meilleurs pâturages, particulièrement dans les terres plus élevées. Le plomb, le fer, les pyrites, abondent dans cet Etat, principalement à l'O. des montagnes. On y a établi beaucoup de forges pour travailler le fer depuis 1785. On y trouve aussi différentes espèces de marbres, et en abondance, qui, par leur finesse, leur beauté et la variété de leurs nuances, ne le cèdent à aucun marbre importé.

Population. — Selon le recensement de 1790, il y avait 85,589 habitans; mais depuis la population a beaucoup augmenté.

TOPOGRAPHIE.

Windsor et *Ruteland* sont alternativement le siége du gouvernement pendant 18 années. La première est située sur le *Connecticut*, et contient 1,600 habitans; la seconde sur l'*Otter-Creek*, et a 1,500 habitans.

Bennington, située au pied de la grande montagne, dans l'extrémité S. O. de l'Etat, est une des plus considérables, et contient 2,400 habitans. Il y eut une bataille donnée près de cette ville en 1777, entre les Anglais et les Américains.

Manufactures, commerce. — On y fait du sucre provenant de l'érable. Les habitans manufacturent aussi chez eux le chanvre, le lin et la laine provenant de leurs soins et de leur culture. Le commerce se fait avec les villes de Hartford, Boston, New-York, Québec. Les articles d'exportation sont communs à ceux des Etats du N.

(1) L'Etat de New-York fait ouvrir une navigation intérieure par la rivière d'Hudson, de Lausinbourg au fort Edouard, et du fort Edouard à Wood-Creek et au lac Champlain. Ce travail, déja très-avancé, ouvrira au Vermont une communication avec Lausinbourg, Albany et New-York, dans une étendue de 124 lieues.

Constitution. — La déclaration que les habitans firent faire par leurs représentans à la convention de Windsor, le 25 décembre 1777, et qui fait partie de leur constitution, respire autant l'esprit de liberté que celle d'aucuns de leurs voisins. Ils déclarent que tous les hommes sont nés libres avec des droits égaux, et doivent jouir de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de jugement par jury, du droit de régler leur police intérieure; que toutes les élections doivent être libres; que tout le pouvoir dérive du peuple; que le gouvernement doit être institué pour l'avantage commun de la société, et que la société a le droit de réformer ou d'abolir le gouvernement; que tout membre de la société doit être protégé dans ses biens, sa personne et sa liberté, et qu'en retour il est tenu de contribuer de sa part pour le soutien de cette protection, et d'y donner même son service personnel quand cela est nécessaire; qu'il ne sera pas obligé de servir de témoin contre lui-même; que le peuple a droit de porter les armes, mais qu'il n'y aura pas d'armée sur pied en temps de paix; que la maison, les papiers et les propriétés du particulier doivent de droit être à l'abri de toute recherche ou saisie, et que, conséquemment, les mandats accordés avant qu'il y ait eu des dénonciations sur serment qui leur donnent assez de fondement, sont contraires à ce droit, et ne doivent pas être lancés; qu'aucun individu ne sera exposé à être transporté hors de cet Etat pour être jugé pour un délit commis dans cet Etat, etc.

Par la forme du gouvernement, le pouvoir législatif suprême est confié à une chambre de représentans d'hommes libres de l'Etat de Vermont, choisis annuellement. Les deux tiers des représentans choisis formeront un *quorum*. Chaque ville habitée de l'Etat a le droit d'envoyer un représentant à l'assemblée. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, un lieutenant-gouverneur, et 12 conseillers choisis chaque année de la même manière. Toute personne âgée de 21 ans, qui a résidé une année dans l'Etat avant les élections, et qui a une bonne conduite, s'engage par serment de faire un choix suivant sa conscience, et jouit de tous les priviléges d'un homme libre. Chaque membre de la chambre des représentans doit déclarer, avant de prendre sa place, qu'il croit en Dieu, aux récompenses et aux châtimens futurs, aux saintes écritures de l'ancien et du nouveau testament, et qu'il professe la religion protestante. Des cours de justice sont établies dans chaque comté de l'Etat. Il y a une cour suprême, et plusieurs autres cours pour les causes ordinaires. Tous les sept ans, à commencer de 1785, treize personnes, qui ne sont ni du conseil, ni de l'assemblée, seront élues par les hommes libres pour former le conseil des censeurs, dont le devoir consistera à surveiller chaque partie de la constitution qui doit être conservée intacte; à examiner si les pouvoirs législatif et exécutif ont été dûment exercés, les impôts convenablement assis et levés, les lois exécutées. En conséquence ils ont le pouvoir d'envoyer des agens, des écrits, etc., de censurer publiquement, d'ordonner les accusations, et de demander le rappel des lois passées contre les principes de la constitution. Ils sont investis de

ces pouvoirs pour un an seulement. Le conseil des censeurs peut demander une convention lorsqu'il est nécessaire, laquelle doit s'assembler deux années après leur exercice pour modifier la constitution. Les changemens proposés doivent être publiés au moins six mois avant l'élection des délégués à cette convention.

Histoire. — En 1725, le gouvernement de Massachussetts éleva un fort dans Brattlebourg, et autour de ce fort commencèrent les premiers établissemens dans les limites actuelles du Vermont. Dans les arrangemens définitifs entre le Massachussetts et le New-Hampshire, on établit la ligne de juridiction actuelle entre le Vermont et le Massachussets en 1741. Depuis ce temps jusqu'en 1764, ce territoire fut considéré comme inclus dans la juridiction de New-Hampshire. Plusieurs concessions furent faites durant cette période, et après l'année 1760 on fit plusieurs établissemens considérables sous l'autorité de cette province. En 1764, ce territoire, par ordre du roi d'Angleterre, fut annexé à la province de la Nouvelle-York, ce qui donna lieu à des disputes et à de vives réclamations, qui ne furent terminées qu'à la révolution. Il suffit d'observer que le 17 octobre 1790, toutes les prétentions furent éteintes moyennant 30,000 dollars que l'Etat de Vermont a payés à celui de la Nouvelle-York; et le Vermont a été admis dans l'union fédérale le 4 mars 1791. Dans la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, les habitans de ce territoire y prirent de bonne heure une part très-active. Immédiatement après la nouvelle de la bataille de Lexington, une compagnie de volontaires, aux ordres du général Ethan, Allen (les Allens sont les principaux personnages du Vermont) attaquèrent et prirent la garnison anglaise de *Crown-point* (pointe couronne) et de Ticonderago. Le courage de ces troupes et de la milice a concouru à la prise du général Bourgoyne. Les habitans n'eurent, pendant long-temps, d'autre nom que celui de *Green mountain boys*, avant celui de Vermont.

NEW-HAMPSHIRE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 56 l.	Entre les	42e deg. 41 m. et 45e deg. 30 m. de lat. N.
Larg. 30 l.		72e deg. 41 m. et 74e deg. 40 m. de long. E.
Lieues carrées 1,054.		

Limites.

CET Etat est borné au N. par le Bas-Canada; à l'E. par le district du Maine et par l'Océan Atlantique; au S. par le Massachussetts; et à l'O. par la rivière Connecticut, qui le sépare du Vermont; en sorte que le New-Hampshire a la forme d'un triangle rectangle.

Division. — Cet Etat est divisé en 5 comtés, qui sont subdivisés en 214 juridictions.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Rockingham	Portsmouth. Exeter. Concorde.
Stafford	Douvre. Durham.
Hillsborough	Amherst.
Cheshire	Keen. Charlestown.
Grafton	Plymouth. Haverhill.

Aspect du pays. — Cet Etat n'a, au plus, que six lieues de côtes vers sa partie S. E. Dans cette petite étendue il y a plusieurs criques pour les vaisseaux pêcheurs ; mais le seul hâvre pour les navires est l'entrée de la rivière Piscataqua, dont les bords sont remplis de rochers. Un rivage sablonneux, joint à des marais salés, est coupé par les criques. On n'aperçoit de la mer aucune terre élevée plus près qu'à 6 ou 10 lieues.

Montagnes. — Les montagnes les plus considérables sont les *Blue-hills*, qui traversent Rochester, Barrington et Nottingham, et dont les sommets ont reçu différens noms. La *Monadock*, située à 3 lieues au N. de la limite S. de cet État, et à 7 lieues de la rivière Connecticut, est, d'après le calcul de Winthrop en 1780, de 3,254 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa base a environ une lieue deux tiers de diamètre du N. au S., et une lieue de l'E. à l'O. Son sommet est un rocher nu, et ses côtés ont quelque apparence d'explosion de feux souterrains. Des apparences de la même nature sont plus visibles dans la montagne de la rivière de l'O., qui joint la Connecticut dans la juridiction de Chesterfield. En 1730, la garnison du fort Drunmer, éloigné d'une lieue un tiers, fut alarmée par de fréquentes explosions de feu et de fumée qui sortaient de la montagne. Ceci a encore été observé depuis. Les montagnes *Ossapy*, *Moesehillock*, sont les plus hautes, excepté les montagnes Blanches. Ceux qui vivent près de ces montagnes, qu'ils appellent leur almanach, peuvent porter un jugement assez exact du temps, par l'attraction des nuages sur le sommet ; un mugissement dans la montagne, qui précède l'orage de plusieurs heures, se fait entendre à 3 ou 4 lieues. Mais les *Montagnes-Blanches* sont les plus étonnantes dans cet État, ou dans la Nouvelle-Angleterre, et peut-être les plus remarquables dans les États-Unis. Les vaisseaux qui viennent des côtes de l'E. les découvrent les premières lorsque le temps est clair. On les voit sur terre, au S. et au S. E.,

à la distance de 26 lieues. Elles paraissent plus hautes lorsqu'on les examine du N. E. Les Indiens qui ont raconté plusieurs fables au sujet de ces montagnes, avaient une telle vénération pour leur sommet, qu'ils n'ont jamais osé y monter. On croit que le sommet le plus élevé est inaccessible, à cause du froid extrême qui menace d'y geler le voyageur au milieu de l'été. Les montagnes Blanches sont les parties les plus élevées d'une chaîne qui s'étend, N. E. et S. O., à une immense distance. L'aire de leur base a une figure irrégulière, dont tout le contour n'a pas moins de 20 lieues. On n'a pas encore pu fixer le nombre des sommets dans cette aire, parce que le pays aux environs est un désert peu praticable. Dans trois des plus élevés, il en est un qui a une apparence majestueuse, le long du rivage des comtés de l'E. du Massachussetts : il a été distingué par le nom de *Mont-Washington*.

Pour arriver au pied de cette montagne, le voyageur monte continuellement pendant 4 lieues, depuis la plaine de Pigwacket, entre les rivières Sacco et Ameriscoggin. A cette hauteur, le terrain est aplati dans un mille carré, dont partie est une prairie, autrefois un étang à castors, avec une écluse à chaque extrémité. Quoique élevé, le voyageur se trouve ici dans une profonde vallée, à plus de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'E., se trouve une montagne escarpée, de laquelle sortent plusieurs sources, entre autres celle qui donne naissance à la rivière d'Ellis, branche de la Sacco, qui coule au S.; une autre à la rivière Peabody, branche de l'Ameriscoggin, qui coule au N. Une mousse verte, très-longue, couvre la surface des rochers d'un endroit à l'autre; et elle est si épaisse et si ferme, que dans les intervalles de ces rochers elle peut supporter le poids d'un homme. Cet immense lit de mousse sert comme d'éponge pour retenir l'humidité et les vapeurs apportées par les nuages qui se rassemblent autour des montagnes. L'épaisseur des bois qui y croissent empêche les rayons du soleil d'y pénétrer; en sorte que l'eau fournit abondamment à une grande quantité de sources qui sortent des crevasses des rochers, d'où résulte ensuite une variété de belles cascades, qui tombent tantôt perpendiculairement en nappes ou en jets, tantôt se répandent en serpentant, forment un bassin dans le roc, et se précipitent en cataractes par-dessus ses bords. La surface de la montagne paraît être composée de cailloux et d'ardoise. On y a trouvé du cristal de roche de peu de valeur. Il n'y a point de pierre à chaux. Les rochers les plus élevés sont composés de quartz ordinaire de couleur grise obscure. Dans quelques endroits, l'aiguille aimantée se refuse à garder sa direction, ce qui y suppose des mines de fer. Ce côté oriental de la montagne s'élève dans un angle de 45 degrés, et il faut 6 ou 7 heures pour y monter, en usant de beaucoup de précautions; car les précipices sont si escarpés, qu'on est obligé de se tenir aux arbres, qui ne sont plus que des arbrisseaux et des buissons à mesure que l'on monte. Ayant surmonté la partie la plus élevée du précipice le plus escarpé, on trouve une plaine, qui est une bruyère sèche, composée de rochers couverts de mousse, ayant, à l'entrée de l'hiver, l'apparence d'une

prairie qui sert de retraite aux coqs de bruyères. Le pain de sucre élevé sur cette plaine est un monceau pyramidal de rochers grisâtres qui forment en quelques endroits des degrés par lesquels on peut atteindre en tournant le sommet en une heure et demie. De ce pinacle, on a le plaisir de jouir d'une vue extrêmement étendue. Au S. E. on découvre l'Océan Atlantique, dont le lieu le plus rapproché est de 20 lieues deux tiers en ligne directe.

On a estimé la hauteur de la montagne à 5,500 pieds au-dessus de la prairie dans la vallée au-dessous, et à plus de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. (*Doct. Cutler.*)

HYDROGRAPHIE. *Rivières.* — Cinq des plus grandes rivières de la Nouvelle-Angleterre, reçoivent plus ou moins de leurs eaux de cet Etat. Telles sont la Connecticut, l'Ameriscoggin, le Saco, la Merrimack et la Piscataqua.

Outre ce qui a déja été dit de la rivière *Connecticut* à l'article de l'Etat de Vermont, nous ajouterons qu'elle reçoit du New-Hampshire l'Amonoosuck, la rivière d'Israël, etc.; qu'elle forme plusieurs cascades rapides, dont la plus remarquable est à Walpole, où l'on la nomme cascade de *Bellow*, etc.; que sa largeur est, en quelques endroits, au-dessus de 16 verges, et la profondeur du canal d'environ 25 pieds. Un large rocher divise le courant en deux canaux d'environ chacun 90 pieds de largeur. Le canal oriental est à sec dans le temps des eaux basses; tout le courant se porte dans le canal occidental, qui se trouve resserré à 16 pieds de largeur, et où le lit coule avec une étonnante rapidité. La hauteur perpendiculaire de cette chute est d'environ 40 pieds depuis le pied jusqu'à la base supérieure. Il y a différentes hauteurs ou degrés l'un au-dessus de l'autre, dans la longueur d'un demi-mille, dont le plus large est celui où le rocher divise le courant. Malgré la rapidité du courant, le saumons passent par-dessus ces chutes, et on en prend plusieurs milles plus haut. Un grand nombre de villes agréables et des plus florissantes de l'Union, sont situées de chaque coté de cette belle rivière, qui, comme le Nil, fertilise les terres à travers lesquelles elle passe. Les rivières Ameriscoggin et Saco étant principalement dans le district du Maine, seront décrites à cet article. La *Merrimack*, formée par le confluent des rivières Pemigewasset et Winnipiscogee (la première sortant d'une des montagnes Blanches, et la seconde d'un lac de ce nom), traverse le New-Hampshire, entre dans le Massachussetts, et se rend dans l'Océan, à Newbury-port, après avoir reçu un grand nombre de rivières. Elle n'est navigable, pour de grands bâtimens, qu'à 6 ou 7 lieues de son embouchure, à cause des premières chutes ou rapides entre Bradfort et Haverhill. De six ou sept ponts construits sur cette rivière, le principal, dans le New-Hampshire, est au-dessus des chutes d'Amuskeag : il a 556 pieds de long sur 80 pieds de large. Il y en a un autre à Concorde; mais les deux plus élégans sont dans le Massachussetts. La *Piscataqua* est la seule rivière dont le cours soit dans le New-Hampshire. Elle prend sa source dans un étang au N. E. de la ville de Wackefield, se rencontre avec la rivière Cocheco qui vient

de Douvre, et avec la branche de l'O., à la pointe d'Hilton. Depuis cette jonction à la mer, la rivière est si rapide qu'elle ne gèle jamais. La branche de l'O., formée par la rivière Swamscot, vient de la rivière Exeter, Winnicot, etc.; elle se décharge dans la grande baie, qui a une lieue un tiers de large. Il y a différentes places de débarquement dans les branches au-dessous des chutes inférieures; en sorte que les communications constantes entre chaque place commerçante de ces rivières et Portsmouth, au moyen des marées, sont extrêmement favorables à ce pays. On voit aussi un pont bâti sur cette rivière, le plus beau de toute l'Amérique. Il est en bois, se réunit sur une île, a 2,291 pieds de longueur, 50 de largeur, et une arche de 244 pieds d'ouverture. Le *Lac Winnipiscogee* est le plus grand lac du New-Hampshire. Il a 8 lieues de longueur sur une à quatre de largeur. Il est rempli d'îles, gèle pendant trois mois de l'année, et est navigable dans toute sa longueur pendant l'été. Il y en a d'autres moins considérables.

Sol et productions. — Le sol et les productions sont à-peu-près les mêmes que dans les provinces voisines qui forment la Nouvelle-Angleterre.

Population et colléges. — En 1767, le nombre des habitans se montait à 52,700; en 1790, il y en avait 141,885, y compris 158 esclaves: aujourd'hui il y a environ 190,000 ames. On y a remarqué beaucoup de longévités. Il y a plusieurs établissemens pour l'éducation; telles sont les écoles ou académies d'Exeter, de New-Inswich, d'Atkinson, d'Amherst, etc.; mais le seul collége proprement dit, que l'on appelle université, est à Darmouth, dans la juridiction d'Hanovre, à un demi-mille de la rivière Connecticut. La législature n'y néglige rien pour l'instruction de la jeunesse.

Religion. — Les congrégationalistes, les presbytériens, les épiscopaux, les anabaptistes, les quakers, les sandomaniens, les universalistes, y composent les différentes sectes de la religion.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Portsmouth, la plus grande ville de cet Etat, est située sur le côté méridional de la rivière *Piscataqua*, à deux tiers de lieue de la mer. Son port est un des plus beaux du continent, ayant assez d'eau pour des vaisseaux de toute grandeur, qui y sont à l'abri des tempêtes dans tous les temps de l'année; il est sûr, et son entrée facile à défendre. C'est là, qu'entre autres vaisseaux, on a construit l'*América* de 74 canons, qui a été lancé en novembre 1782, et que le congrès américain a présenté à Louis XVI. On y a pareillement construit une frégate de 32 canons, nommée le *Croissant*, que le dey d'Alger a exigée des Etats-Unis qui la lui ont envoyée, en 1797, pour qu'il tint fidèlement le traité qu'il avait fait avec eux. Le commerce de Portsmouth a sensiblement diminué pendant 6 à 7 ans. Celui des navires, qui était une des plus considérables branches, et dont la construction est excellente, est très-ralenti. Il y a une banque à Portsmouth, dont le capital est de 60,000 dollars, et que l'on peut porter à 200,000.

Exeter, à 5 lieues S. O., sur la rivière *Swamscot*, à la tête de la baie

Piscataqua, est le siége du gouvernement de New-Hampshire, et contient 16 à 1,700 habitans occupés à la construction des navires, à différentes espèces de moulins, etc.

Haverhill, au S., est dans un grand état d'accroissement, et contient 2 à 3,000 habitans. Elle est sur la rivière *Merrimack*.

Concorde, à l'O., est une autre ville de l'intérieur, florissante et agréable, située sur la rive droite de la *Merrimack*, à 18 lieues de Portsmouth. Le commerce de la partie supérieure du pays y afflue, et l'on croit qu'elle sera probablement le siége du gouvernement.

Curiosités. — Il y a dans la ville de Durham, un rocher, dont le poids est estimé à 60 ou 70 tonneaux, qui est placé dans un tel équilibre sur un autre rocher, qu'on peut le mouvoir aisément avec un doigt : il est sur le sommet d'une colline, et paraît être naturel. Dans la juridiction d'Atkinson se trouve une grande prairie, dans laquelle il y a une petite île de 6 ou 7 acres, couverte autrefois de beaucoup d'arbres de forêts. Lorsqu'on inonde la prairie par le moyen d'une écluse, cette île s'élève avec l'eau, qui y est quelquefois de 6 pieds. On voit vers le milieu de l'île un petit étang, qui diminue graduellement depuis qu'on le connaît, et qui est maintenant presque couvert de verdure. Une perche de 50 pieds de long, enfoncée dans cet endroit, a disparu sans qu'on ait pu trouver le fond.

Commerce et manufactures. — Le commerce consiste en navires, en bois de construction, chevaux, salaisons, moutons, volailles, grain, chanvre, lin, houblon, potasse, maïs, etc. Les habitans des campagnes fabriquent aussi leurs principaux vêtemens, font du sucre d'érable, des briques, de la poterie, etc. Avant la guerre, on construisait dans le New-Hampshire environ 200 navires, que l'on vendait en Europe et dans les Indes-Occidentales. En 1790, 33 navires au-dessus de 100 tonneaux et 50 au-dessous, appartenaient à Piscataqua. Le tonnage des vaisseaux américains et étrangers sortis depuis le 1er octobre 1789 jusqu'au 1er octobre 1791, a été de 31,097 tonneaux, dont 26,560 appartenaient aux vaisseaux américains. Les pêcheries à Piscataqua, y compris l'île de Shoals, emploient annuellement 27 goëlettes et 20 canots. En 1791, le produit était de 25,850 quintaux de morue et de poisson à écailles. Les exportations depuis le 1er octobre 1789 jusqu'au 1er octobre 1791, montaient à 296,839 dollars 51 cents; dans l'année finissant au 30 septembre 1792, à 181,407 dollars; en 1793, à 178,197 dollars; en 1794, à 153,856 dollars.

Constitution. — La constitution de l'Etat, faite en 1782, a été revisée en 1792. Elle ressemble, en général, à celles des autres Etats de l'Union. Tous les fonctionnaires publics, à ceux de judicature près, ne sont élus que pour un an. Pour être électeur, il faut payer une taxe, avoir 21 ans, et être protestant. Il y a deux chambres, celle du sénat, composée de 12 élus, qui nomment entre eux un président, et une chambre de représentans. La législature de New-Hampshire s'assemble deux fois par an. L'esclavage n'y est point aboli par une loi formelle; mais les esclaves, qui y sont en très-petit nombre, sont absolument traités comme d'autres domestiques. « En ne faisant pas tout, dit Larochefoucauld-Liancourt, on ne pouvait faire mieux. »

Histoire. — Le premier établissement du New-Hampshire, découvert par le capitaine John Smith, en 1614, a eu lieu en 1623. Cet État a été, pendant plusieurs années, sous la direction du gouvernement du Massachussetts; mais il est devenu ensuite un État séparé.

DISTRICT DU MAINE,

(APPARTENANT AU MASSACHUSSETTS).

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 100 l.	Entre les	43e et 46e d. 15 m. de lat. N.
Larg. 60		69e et 73e d. de long. O.

Contenant 9,000 lieues carrées, ou 25,600,000 acres.

Limites.

Ce district est borné au N. par le Bas-Canada, duquel il est séparé par les *Highlands;* à l'E. par la rivière Sainte-Croix et Passamaquoddy; au S. par l'Océan Atlantique; et à l'O. par le New-Hampshire.

Division. — Elle est marquée dans le tableau suivant.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
York	York.
Cumberland	Portland. Lat. N. 45 deg. 40 m.
Lincoln	Pownalbourg. Hallowel. Waldobourg.
Hancock	Penobscot.
Washington	Machias.

Aspect, sol et climat. — Quoique le district du Maine soit sur un terrain élevé, il n'est pas montagneux. Beaucoup de terres sont propres à la culture, et sont extrêmement fertiles entre les rivières Penobscot et Kennebeck. Il y a beaucoup de marais que l'on peut aisément dessécher, et qui fourniraient un sol gras et riche. L'intérieur peut être considéré comme très-propre au labourage et aux prairies. Ce pays est froid, mais très-sain; et quoique la végétation y commence plus tard que dans les autres États de la Nouvelle-Angleterre, elle y est plus rapide. On y sème peu de blé et d'autres grains, qui y viennent comme dans le Canada. Les terres y sont généralement en pâtures, donnent de très-beau foin, mais exigeraient moins de nonchalance et de préjugés. Ce pays est encore dans l'enfance; les habi-

tans n'y sont occupés qu'à la pêche, à la coupe des bois, qui y sont en abondance, et à faire de la chaux.

HYDROGRAPHIE. *Rivières.* — Ce district a une côte maritime fort étendue, dont la navigation et le mouillage sont sûrs. Il a en outre des îles le long de cette cote, où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre avec sécurité. Il est arrosé par plusieurs rivières. En allant de l'E. à l'O., on trouve d'abord la rivière *Sainte-Croix*, appelée par les natifs *Magacadava*, qui est très-courte, sort d'un large étang dans le voisinage de la rivière Saint-Jean, et est remarquable, en raison de ce qu'elle sert de limite orientale aux Etats-Unis. Elle tombe dans le côté N. de la baie de Passamaquoddy. La rivière de *Passamaquoddy*, avec la Schoodac, tombe dans une embouchure commune dans la baie de Passamaquoddy. Les rivières *Union*, *Machias*, *Chandler*, *Plaisante*, sont peu considérables; mais à 10 ou 12 lieues de la rivière Union, est la belle *Penobscot*, qui tire sa source par deux branches des *Highlands*, passe à travers trois petits lacs, et se rend à la mer à Belfast, au haut de la baie de Penobscot. Elle est obstruée par des chutes au-dessous de l'ancienne ville indienne, où il y a un portage de 20 verges. Elle est la première rivière de ce district pour la navigation.

La rivière *Kennebeck* naît pareillement des *Highlands*, très-près de la source de la rivière Chaudière, qui coule dans le fleuve Saint-Laurent. Il n'y a qu'un portage de 5 milles entre ces deux rivières. La Kennebeck est interrompue par plusieurs chutes ou rapides. L'*Ameriscoggin*, généralement appelée *Androscoggin*, qui reçoit la Sagadaock, prend sa source au N. du lac Umbagog, forme sa jonction à 6 ou 7 lieues de la mer avec la Penobscot. La rivière *Saco* naît des montagnes Blanches, reçoit la Grande et la Petite-Ossapy, et n'est navigable pour des vaisseaux que jusqu'aux chutes de Saco, à environ 2 lieues de la mer.

Population et habitans. — En l'année 1750, la population se montait à 10,000 ames dans ce territoire; en 1790, à 96,540; actuellement à plus de 100,000. Mais pour qu'elle fasse des progrès plus rapides, il serait nécessaire que de riches habitans, bons cultivateurs, voulussent s'établir dans ces parties, si mal et si pauvrement cultivées. Un pays dont le climat condamne les bestiaux à rester six mois de l'année, au moins, dans les écuries, exige une agriculture soignée et productive. Le caractère des habitans est à-peu-près le même que celui de ceux du Vermont et du New-Hampshire. Ils sont aussi braves, aussi hardis et aussi hospitaliers. Il y a encore environ cent familles d'Indiens de la nation des Penobscots, qui vivent en société sur la rivière de ce nom, à l'ancienne ville indienne, située dans une île d'environ 200 acres. Ils sont catholiques romains, ont un prêtre, une église, et des sachems pourvus de l'autorité législative et exécutive.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Portland, capitale, est située sur un promontoire dans la baie de Casco, et formait autrefois une partie de Falmouth, que les Anglais ont brûlée en 1775. Elle est jolie et bien bâtie, a une rade bonne et sûre pour les vaisseaux de toute force. Sa population est de 2,300 habitans. 70 navires lui appartiennent.

York, située à 3 lieues au S. de Portsmouth, sur la rivière d'*York*, est commerçante par la navigation que lui procure la mer, dont elle n'est distante que d'environ 2 lieues.

Wiscasset, près de la baie de Penobscot, sur la rivière *Sheepscot*, à 4 lieues de la mer, est composée d'environ 150 maisons, et emploie 50 navires.

Hallowel, sur la rivière *Kennebeck*, est florissante par la navigation, qui est plus considérable que le nombre des habitans et la grandeur du lieu pourraient le supposer.

Commerce et manufactures. — Le commerce consiste principalement en bois, dont les habitans font un assez grand profit. Ils reçoivent de Boston du blé et d'autres grains dont ils ne pourraient se passer; mais aujourd'hui ils en cultivent un peu plus, et principalement du chanvre. Les poissons secs fournissent un article considérable d'exportation.

Constitution. — Elle est la même que celle du Massachussetts.

Histoire. — C'est en 1607 qu'on a fait la première tentative pour établir ce pays sur la rivière Kennebeck, près de la mer; mais ce n'est qu'en 1620 et 1630 que l'établissement a été effectué d'une manière permanente. Les Hollandais en firent un dans un endroit appelé aujourd'hui New-Castle. En 1635, sir Ferdinand Georges obtint, par concession du conseil de Plymouth, un terrain entre la rivière Piscataqua et Sagadaock ou Kennebeck, formant un carré de 120 milles. On pense que ce Ferdinand a le premier établi un gouvernement dans ce district. En 1694, il a été incorporé avec celui de la baie de Massachussetts. La séparation de ce district de l'Etat de Massachussetts, pour en faire un état indépendant à l'instar des autres, a été le sujet des discussions des habitans, qui convoquent encore actuellement des assemblées pour faire des pétitions à cet effet. Le vœu de la majorité s'est déja déclaré contre la division. Plusieurs possesseurs de terrains immenses, non en valeur, ont intérêt à ce qu'elle n'ait pas lieu, parce que les taxes imposées par l'Etat de Massachussetts sont très-modérées, et que cet Etat a même vendu une grande quantité de terres à tous les grands spéculateurs. Si le Maine formait un gouvernement séparé, les dépenses augmentant nécessairement, exigeraient un surcroît de taxes qui forceraient les grands propriétaites à vendre, à diviser promptement, et par conséquent à augmenter le nombre des habitans et la quantité des produits. Les Waldo, Knox, la compagnie de Plymouth, celle des Vingt-Townships, Lincoln, Vaughan, et sur-tout Bingham, possèdent plus de la moitié du Maine; mais la séparation desirée, sur laquelle le congrès n'a point encore prononcé, que la justice et l'intérêt du peuple requièrent, n'est probablement pas éloignée.

MASSACHUSSETTS.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 54 l.	Entre les	72 et 76e deg. de long. O.
Larg. 36 l.		41 et 43e de lat. N.

Contenant 694 lieues carrées.

Limites.

CET Etat est borné au N. par le Vermont et le New-Hampshire ; à l'E. par l'Océan Atlantique ; au S. par l'Atlantique, Rhode-Island et le Connecticut ; et à l'O. par la Nouvelle-York.

Division. — Elle comprend les 12 comtés suivans, non compris ceux du Maine.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Suffolk	Boston.
Norfolk	Dedham.
Essex	Salem. Newbury-port.
Middlesex	Charlestown. Concorde.
Hampshire	Northampton. Springfield.
Plymouth	Plymouth.
Bristol	Taunton.
Barnstable	Barnstable.
Du Duc	Edgartown.
Nantucket	Sherburne.
Worcester	Worcester.
Berkshire	Stockbridge. Grand-Barington.

Climat. — Voyez la *Nouvelle-Angleterre.*

HYDROGRAPHIE. *Rivières, caps et baies.* — Les rivières, après celle de Merrimack, dont on a déja parlé, et qui reçoit les rivières Nashua, Concorde et Shawsheen, sont celles d'*Ipswich* et *Chebacco,* qui traversent la ville d'Ipswich, et se rendent dans la baie du même nom ; la rivière *Mistick,* qui tombe dans le hâvre de Boston, à l'E. de la péninsule de Charlestown, et qui n'est navigable qu'à une lieue jusqu'à Medfort; la rivière de *Charles,* qui se rend dans le hâvre de Boston, entre cette ville et Charlestown, et qui n'est navigable que pour des canots jusqu'à Watertown, à 5 lieues $\frac{2}{3}$; la rivière *Népou-*

set, qui se jette dans la baie de Boston; et la rivière *Taunton*, qui tombe dans la baie de Narraganset à Tiverton, à l'opposé de l'extrémité N. de Rhode-Island. Un canal qui unirait les eaux des deux dernières, serait d'une grande utilité, en établissant une communication entre les baies de Narraganset et de Massachussetts, ce qui épargnerait une longue et dangereuse navigation autour du cap Cod. Enfin la rivière *Housatonick*, qui prend sa source dans l'O. de cet Etat, traverse le Connecticut et se jette dans le Sund de Long-Island, et la rivière Connecticut, qui traverse le Massachussetts et qui reçoit la rivière Westfield à West-Springfield.

Les caps sont le cap Anne, au N. de la baie de Massachussetts, et le cap Cod, au S.; le cap Malabar ou Sandy-Point, qui s'étend 3 lieues au S. de Chatham, vers Nautricket; le cap Poge et Gay-Head, le point occid. de la vigne de Marthe.

Les principales baies sont celles de Massachussetts, d'Ipswich, de Boston, de Plymouth, de Barnstable et de Buzzard; celle-ci n'est séparée de la baie de Barnstable, que par un isthme d'environ une lieue.

Canaux. — La navigation intérieure, déja considérable par la quantité de rivières dont ce pays est arrosé, est devenue d'autant plus étendue et facile pour le commerce, qu'on a pratiqué plusieurs canaux de communication, dont quelques-uns sont pourvus d'écluses. On se propose encore d'en établir un plus grand nombre.

TOPOGRAPHIE.

Villes et îles principales.

Boston, capitale de cet Etat et de la Nouvelle-Angleterre, est située sur une péninsule au fond de la baie de Massachussetts, par les deg. 23 min. de lat. N. Sa forme et ses rues sont irrégulières. Sa longueur, depuis l'isthme qui l'attache au continent, n'est pas de 2 tiers de lieue, et sa largeur varie. Elle est d'un mille et 139 toises dans la partie la plus considérable. Elle est bâtie sur trois élévations et dans les petites gorges qui les séparent. Les maisons y sont belles, propres et agréables; beaucoup ont des jardins, et la vue assez étendue. Les habitans, au nombre d'environ 20,000, sont doux et hospitaliers, et les femmes jolies. Le mail, vers le côté oriental, est une promenade très-agréable de 600 toises de longueur, ornée de deux rangs d'arbres. Il y a plusieurs édifices publics, deux théâtres, une belle maison d'Etat, et un marché très-abondamment pourvu.

Cette ville a été établie, en 1631, par les habitans de Charlestown, qui l'appelèrent *Trimountain*; les Indiens l'appelaient *Shaumut*. Elle a enfin reçu son nom par respect pour l'illustre M. Cotton, ministre de Boston, en Angleterre, et ensuite ministre de la première église qui y a été bâtie. Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre docteur Franklin : une place et le monument qui y est érigé portent son nom. C'est dans cette ville qu'a commencé la révolution, qui a donné à ces colonies leur indépendance. Le port est sûr et assez grand pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre, tandis que l'entrée, qui a une lieue et demie à 2 lieues de largeur, peut à peine admettre deux bâtimens de front, à raison de 40 îles qui y sont placées et qui en bouchent le passage. Les deux principales, connues sous le nom de *Castel-Island* et de *Governor's-Island*, distantes l'une de l'autre d'un demi-mille, forment entre elles le seul passage pour des vaisseaux d'une certaine force, réduit à une largeur trois fois moindre par la direction

du canal. Ces deux iles bien fortifiées empêcheraient l'approche des vaisseaux, et mettraient la ville dans une entière sécurité. La ville de Boston commerce avec toutes les parties du monde. Aucun autre peuple dans l'Union n'est plus actif, plus industrieux, ni plus entreprenant que celui de cet Etat. Des bâtimens vont sur la côte de l'Amérique septentrionale, dans la mer Pacifique, à la Chine, etc. Le commerce de cette ville était si considérable, en 1768, qu'il y entra 1,200 voiles, selon les registres de la douane; en 1794, il y entra 576 voiles des ports étrangers. En 1795, ces entrées montaient à 725. Le tonnage ou les exportations pendant l'année 1791, a été de 1,159,004 dollars; en 1792, de 1,355,038; en 1793, de 1,834,540; en 1794, de 2,534,203; en 1795, de 4,255,668.

Charlestown, au N., avec laquelle elle est jointe par le pont de la rivière de Charles, est bâtie sur une péninsule formée par la rivière Mystick à l'E., et une baie résultant de la rivière de Charles à l'O. Elle est avantageusement placée pour la santé, la navigation, le commerce et les manufactures de plusieurs espèces. Sa population est d'environ 2,000 habitans. Cette ville qui a été détruite pendant la guerre, est célèbre dans les annales de la révolution américaine, ainsi que *Concorde*, à 6 lieues au N. O. de Boston, où la première affaire a eu lieu contre les troupes anglaises, le 19 avril 1775. Il n'y a dans cette dernière ville qu'environ 1,600 habitans.

Cambridge, à 1 l. ½ N. O. de Boston, sur la rivière de *Charles*, est une ville agréable. Elle a trois bâtimens spacieux, outre les quatre pour le collége, qui constitue l'université. Ces derniers se nomment Harvard, Hollis, Massachussetts et Holden-Chapel. Cette université, la première institution littéraire sur ce continent, fut établie en 1638, 7 ans après le premier établissement, appelé aujourd'hui *Newtown;* mais la charte n'a été accordée qu'en 1650. Elle est pourvue de professeurs, d'une bonne bibliothèque, d'un cabinet de physique, d'histoire naturelle, et principalement de minéralogie. Plusieurs morceaux sont dus à la générosité du docteur Lettsom, de Londres, et à celle de la République Française. Il y a dans la salle de physique un planétaire complet et élégant de six pieds de diamètre, inventé et construit par Joseph Pope, de Boston.

Newbury-port, au N.; ville sur la rivière *Merrimack*, a 8 à 10 distilleries, une grande manufacture de clous, 10 écoles publiques, et contient environ 4,000 habitans. Le commerce y est très en vigueur : les exportations, en 1793, ont été de 370,343 dollars; en 1794, de 495,405; en 1795, de 410,586.

Ipswich, Beverley, Worcester, Stock, Bridge, Pittsfield et *Lenox*, ne sont presque que des villages.

Salem, au N., la seconde ville de l'Etat pour sa grandeur, et une des plus jolies, n'est séparée de Beverley que par un pont de 1,500 pieds de long, et renferme 10,000 habitans. Son commerce la met au sixième rang parmi celles de l'Amérique, et au second parmi celles du Massachussetts.

Marblehead, au N. et S. E. de Salem, dont elle n'est éloignée que d'une lieue un tiers, est un petit port au milieu de rocs, et est peuplée de pêcheurs. *Lynn*, qui en dépend, n'est habitée que par des cordonniers, et n'est célèbre que par sa manufacture de souliers.

Plymouth, au S. par E., n'est célèbre que pour avoir été le premier endroit établi par les pieux ancêtres des habitans de la Nouvelle-Angleterre, en 1620. Elle est à-peu-près de la même grandeur que Charlestown. Son port est spacieux, mais il y a peu d'eau. Tous les bâtimens qui y étaient ont été pris ou brûlés par les Anglais au commencement de la guerre.

ILES. — Il y a plusieurs iles le long de la côte de cet Etat; les principales sont :

PLUMBISLAND. — Cette ile a environ 3 lieues de longueur, et s'étend depuis la rivière Merrimack au N., jusqu'à l'entrée de la rivière d'Ipswich au S. Elle est séparée de la terre-ferme par un passage étroit, guéable quand l'eau est basse. Il y a deux ou trois bonnes fermes, un marais salant, et des phares pour la sûreté des navigateurs.

NANTUCKET. — Cette ile, située 8 lieues au S. du cap Cod, par la latitude de 41 deg. 20 min. N., a 5 lieues de longueur et 3 et demie de largeur. Elle forme un comté qui en porte le nom. En 1790, on comptait 4,619 habitans. Ils sont robustes, entreprenans, et réputés pour être les marins les plus experts du monde dans la pêche

de la baleine. Les femmes sont jolies comme celles des autres comtés de cet Etat, sont bonnes épouses et bonnes mères. Les habitans vivent tous en harmonie comme une grande famille. Ils sont très-attachés à cette île, quoique nue et dépourvue d'arbres, et peu desirent émigrer pour une situation plus agréable.

Sherburne est la seule ville. Elle contient la majeure partie des habitans. Une branche de banque y a été établie en 1794. Les habitans de cette île sont principalement des quakers. Il y a aussi des Indiens.

Vigne-de-Marthe. — Cette île, située un peu à l'O. de Nantucket, a 7 lieues de longueur sur 2 de largeur. Elle forme le comté du Duc, contient 16,500 acres de bonne terre, 3,265 habitans blancs, 4,500 Indiens et mulâtres, vivant de l'agriculture et de la pêche.

Commerce et manufactures. — Cet Etat a un commerce étendu et très-lucratif. Ses vaisseaux vont dans presque toutes les parties du monde. Ses exportations principales consistent en potasse et en perlasse, en graine de lin, huile de baleine, spermaceti, os de baleine, poisson salé, bœufs, porcs, fromages, beurres, et différentes sortes de productions; du rum américain, des souliers d'hommes et de femmes, des selles, des chapeaux, des clous, des végétaux, des fruits, du tabac en poudre et manufacturé, des meubles, des bois de charpente de toutes espèces pour les maisons et pour les navires, etc. Les exportations, soit en productions du pays, soit en objets manufacturés des Etats, et en articles étrangers, importés pour être exportés en d'autres pays, se montaient, en 1792, à 2,888,103 dollars; en 1793, à 3,757,355; en 1794, à 5,292,244; en 1795, à 7,218,908; en 1796, à 9,949,345; en 1787, la valeur des exportations des différens ports de l'état ne s'élevait qu'à 1,588,793 dollars.

Les forges des comtés de Plymouth, Bristol, etc., sont assez considérables. La clouterie est devenue un objet d'attention depuis qu'on a mis des droits snr toute espèce de clous importés. La machine inventée par Calebleach, de Plymouth, fait 5,000 clous dans un jour, sous la direction de jeunes gens des deux sexes. Il y a une autre machine à Newbury-port, inventée par Jacob Perkins, qui fera 200,000 clous dans un jour. Ils ont une supériorité décidée sur ceux d'Angleterre, et on les vend 20 pour 100 meilleur marché. Il y a plusieurs chantiers de construction, tels qu'à Boston, à Salem, à Haverhill, à Springfield. On a aussi établi dans quelques villes des manufactures de coton et de laine. On compte plus de 20 moulins à papier, plusieurs à fouler, à poudre, et pour scier le bois; d'autres pour le tabac, l'huile, le chocolat. En 1792, il y avait 62 distilleries. On fabrique aussi dans le Massachussetts une grande quantité de caractères à imprimer, du fil de fer et de laiton, des cardes à carder, des cartes à jouer, etc. Les grandes manufactures de souliers sont à Boston, à Quincy, mais principalement à Lynn. Il est sorti de celle d'un seul propriétaire, nommé B. Johnson, en 1795, pour être embarquées et exportées, 20,600 paires de souliers, en 7 mois de temps, sans compter le grand nombre vendues dans les lieux vicinaux. Il y a une verrerie à Boston, et quoiqu'on ne manque pas de matières nécessaires à ce genre de manufacture, il faudrait un peu plus d'encouragement. Les compagnies qui en ont établi dans les Etats, n'y sont pas heureuses.

Banques. — Il y a six banques dans la république du Massachussetts, dont trois à Boston; savoir : la branche de la banque nationale; la banque du Massachussetts, incorporée en 1784, dont le capital actuel consiste en 800 parts de 500 dollars chacune, faisant en tout 400,000 dollars; et la banque de l'Union, incorporée en 1792, dont le capital est de 1,200,000 dollars, 400,000 desquels appartiennent à l'Etat. Les autres sont à Salem, à Newbury-port et à Nantucket. Toutes offrent un capital de plus de 2,000,000 de dollars. L'intérêt pour les escomptes est à 6 pour 100, et le dividende est seulement de 8 à 9; d'où il résulte une circulation de crédit ou d'argent au moins de 3,000,000 de dollars, qui s'étend sur les Etats voisins.

Sociétés, écoles. — Les principales sociétés de cet état tiennent leurs assemblées à Boston : telles sont la société de marine, l'académie américaine des sciences et arts, les sociétés d'agriculture, de charité, d'histoire, de la congrégation pour la propagation de l'évangile; les sociétés de médecine, littéraire, de mécanique, d'humanité, pour secourir les émigrans et les incendiés ruinés, et 7 loges de francs-maçons. Il y a 7 écoles libres pour l'instruction de la jeunesse. Mais chaque ville contenant 50 familles ou maisons, doit avoir un maître d'école d'une bonne réputation, qui enseigne aux enfans la langue anglaise, à lire, à écrire, l'arithmétique, l'orthographe et les principes d'une bonne conduite. L'état de Massachussetts a fait des lois pour les écoles, où l'instruction est très-surveillée. Il y en a de gratuites, d'autres entretenues par des taxes sur les habitans. Des amendes sont imposées sur les villes qui n'entretiendraient pas des écoles d'après les conditions prescrites par la loi, où les instituteurs sont obligés de *pénétrer les enfans des principes de piété, de justice, de sincérité, d'amour de la patrie, de frugalité, d'industrie, d'obligeance, d'attachement à la constitution fédérale*, etc. Cette loi est bien exécutée; mais nous dirons, avec Larochefoucauld-Liancourt, qu'on voit avec peine que dans aucune de ces écoles, l'histoire de la dernière révolution n'est enseignée; qu'on n'instruit les enfans, ni de ses causes, ni des événemens importans qui en ont été les conséquences; qu'on ne leur apprend pas les noms de ceux qui ont rendu tant de services, qui ont vaincu et surmonté tant d'obstacles pour obtenir l'indépendance dont ils jouissent.

Caractère, religion. — Voyez la *Nouvelle-Angleterre.*

Constitution. — C'est en 1780 que la nouvelle constitution du Massachussetts a été faite, et le gouvernement établi comme dans les autres Etats. Le sénat est composé de 31 membres, élus pour une année. Ils ne peuvent être moins de 13. La chambre des représentans est composée d'un membre pour chaque ville ou juridiction de 150 habitans imposables, etc. Le gouverneur est nommé tous les ans : il est commandant des forces de terre et de mer. Il nomme tous les officiers de justice. Il a 9 conseillers choisis parmi les sénateurs, par les deux chambres réunies, votant par scrutin. Il peut, avec l'avis de son conseil, faire grace à un condamné, hors les cas de trahison. Tous les pouvoirs des officiers de justice ne sont que

pour 7 ans. Les gouverneur, lieutenant-gouverneur, conseillers, sénateurs et représentans, doivent déclarer qu'ils croyent en la religion chrétienne. Un gouverneur, lieutenant-gouverneur et juge de la cour suprême, ne peut exercer d'autre charge. En 1795, si les deux tiers des votans qualifiés pour reviser la constitution l'eussent desiré, on aurait assemblé une convention à cet effet; mais aucun vœu n'a été exprimé, preuve convaincante que le peuple est heureux sous la forme actuelle de son gouvernement.

Dette, revenus publics. — La dette actuelle de l'Etat se monte à 2,350,000 dollars. Les taxes portent sur toute espèce de propriétés, même sur les terres sans culture. Une nouvelle évaluation des biens doit être faite tous les 10 ans. La dernière évaluation faite en 1792, a offert une propriété annuellement taxable à 3,125,660 dollars, convenablement répartis, et où l'on fait entrer les taxes de capitation; mais ces taxes ne se payent pas très-ponctuellement. L'État lève une taxe pour l'entretien du gouvernemont général; elle se monte à 153,353 dollars.

Forces militaires. — Un corps d'environ 50,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 1,500 d'artillerie, forme la milice de cet Etat. Les citoyens de 18 à 45 ans y sont enrôlés, excepté ceux qui occupent quelques places civiles importantes.

Histoire. — La fondation de l'Etat de Massachussetts est due à la persécution religieuse qu'éprouvèrent les presbytériens en Angleterre vers l'an 1608. Robinson, ministre de l'une de leurs églises, après avoir passé en Hollande, obtint ensuite la permission de venir s'embarquer en Angleterre avec une petite colonie; et ils partirent de Southampton le 20 juillet 1620. Ils abordèrent dans la baie du cap Cod, et fondèrent le lieu qu'ils ont nommé *Plymouth*. En 1622, une autre colonie vint s'établir daus l'endroit appelé aujourd'hui *Hingham*. En 1625, une troisième sous la conduite du capitaine Voollaston, s'établit à Braintrée, que l'on nommait alors *Mont-Voollaston*. Les principaux habitans, fondateurs de ce lieu, situé dans le comté de Norfolk, étaient les ancêtres du dernier président des Etats-Unis, John Adams, qui y est né, et qui occupe encore à présent les mêmes terres qui furent alors concédées à sa famille. Peu après, un quatrième établissement s'était formé au cap Anne : en 1629, il se fit une expédition nombreuse pour Salem, sous la conduite de John Wentrop. Leur courage, en fuyant la persécution, leur fit surmonter les privations, les difficultés de toute nature qu'ils rencontrèrent. Mais bientôt, de persécutés, ces nouveaux venus devinrent eux-mêmes persécuteurs envers les bons Indiens qui les avaient accueillis, et les avaient aidés de leurs moyens en leur donnant des terres. Les vexations donnèrent lieu à des représailles; les colons se trouvèrent en guerre ouverte avec leurs bienfaiteurs, les reculèrent aussi loin qu'ils purent, et commencèrent cette suite d'invasions qui, depuis, n'ont pas discontinué. Le même esprit d'intolérance qui leur avait fait quitter l'Angleterre, s'établit ensuite dans ces nouvelles colonies, y sema le trouble et la division parmi les différentes sectes reli-

gieuses. Les quakers, les anabaptistes furent emprisonnés, bannis, mis à mort par les presbytériens. Quelques anglicans furent aussi persécutés. Les presbytériens se divisèrent de secte, ce qui occasionna pareillement des querelles violentes. Tous ces événemens qui déshonorèrent le commencement de ces colonies, furent suivis d'actions atroces et d'exemples de l'ignorance barbare et de la superstition à l'égard des prétendus sorciers. Le Connecticut, imbu des mêmes principes qui ont fait périr en Europe, et particulièrement en Angleterre, tant d'hommes, de femmes et d'enfans accusés de sorcellerie, a long-temps conservé cet esprit de superstition. Les prêtres y ont encore aujourd'hui beaucoup trop d'influence.

Ces colonies eurent aussi quelques guerres à soutenir contre de petites colonies françaises établies dans le N. de Penobscot. Enfin, les Indiens ayant été repoussés jusqu'en Canada, Guillaume III, roi d'Angleterre, par une charte, incorpora, sous le nom de provinces des colonies du Massachussetts, tous les pays situés depuis l'Acadie, jusqu'au terrain qu'occupe à présent Newbedfort (1), en y comprenant l'île de Nantucket. Par cette patente, le roi se réservait la nomination du gouverneur, du lieutenant et du secrétaire. Une assemblée générale eut le droit de faire des lois, de nommer vingt conseillers, dont dix pour la province de Massachussetts, six pour celle de Plymouth, trois pour celle de Maine, un pour Sagadaock, et deux à son choix. Le gouverneur avait le *veto*. L'assemblée générale nommait les juges en matière civile et criminelle. Le roi se réservait les arbres de plus de 24 pouces de diamètre, dans les terrains non vendus, pour sa marine, etc. Ce système de gouvernement s'est soutenu jusqu'à la révolution.

---

(1) *Newbedfort* est une petite ville bâtie depuis environ 30 ans, sur la rivière *Akasavi*, qui se rend dans une petite baie de ce nom, et qui fait partie, elle-même, de la baie de Buzzard. Elle avait été brûlée par les Anglais pendant la révolution. Le commerce y est presque entièrement entre les mains des quakers, qui composent plus de la moitié des habitans. Cinq petits ports constituent son ditrict, et ce ne sont que des ports de construction.

RHODE-ISLAND,

ET PLANTATIONS DE PROVIDENCE.

ÉTENDUE.	SITUATION.
Long. 16 l. / Larg. 12 l.	Entre les { 41e et 42e deg. de lat. N. / 73e deg. 11 m. et 74e deg. 10 m. de long. O.

Contenant 143 lieues carrées.

Limites.

Cet Etat, ainsi réuni, est borné au N. et à l'E. par celui de Massachussetts; au S. par l'Atlantique; à l'O. par le Connecticut.

Division. — Cet Etat est divisé en cinq comtés, qui sont subdivisés en trente villes.

COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
Newport	Newport, Portsmouth, New-Shoredam, Jamestown, Middletown, Tiverton.
Providence	Providence, Smithfield, Scituate, Glocester, Cumberland, Cranston, Johnston, Providence-du-Nord, Fosten.
Washington	Westerly, Kingstown-du-Nord, Kingstown-du-Sud, Charlestown, Exeter, Richmond, Hopkinton.
Bristol	Bristol, Warren, Barrington.
Kent	Warwick, Greenwich-de-l'Est, Greenwich-de-l'Ouest, Coventry.

HYDROGRAPHIE. *Rivières.* — Les rivières de Providence et de Taunton tombent dans la baie de Narraganset, la première à l'O., et la dernière à l'E. de Rhode-Island. La rivière de *Providence* naît en partie dans le Massachussetts : elle est navigable, pour des navires de 900 tonneaux, jusqu'à 10 lieues de la mer. Celle de *Taunton* n'est navigable que pour des petits bâtimens jusqu'à Taunton. La rivière *Catucket*, appelée plus au N. *Blackstone*, se jette dans la rivière Seekhonk, à trois lieues un tiers de Providence, et leur confluent dans celle de Providence. Les baies et les rivières abondent en poisson, dont on compte plus de soixante et dix espèces différentes. Les voyageurs conviennent que le marché de Newport fournit le meilleur poisson du monde.

Climat. — Rhode-Island est aussi salubre qu'aucune partie de

l'Amérique du Nord. Les hivers sont plus doux dans les parties maritimes de l'Etat que dans l'intérieur. Les étés y sont délicieux, l'extrême chaleur qui a lieu dans les autres parties de l'Amérique étant modérée par les brises rafraîchissantes de la mer.

Productions minérales. — Le fer est abondant dans cet Etat. Des forges, situées sur un ruisseau qui traverse une vallée et sur la rivière Patucket, sont constamment fournies de minerai, dont il y a des variétés, des pierres curieuses et des ocres. Près de *Diamond-Hill*, dans la juridiction de Cumberland, se trouve une mine de cuivre, mêlée de fer et de pierre d'aimant; mais on ne l'a point encore exploitée. Il y a une grande abondance de pierres calcaires, dont on fait de la chaux pour exporter. On trouve aussi plusieurs sources minérales, mais dont on n'a pas encore pris connaissance par l'analyse.

Population. — On l'estime à 68,825 habitans, dont 948 esclaves. Les Indiens, au nombre de 500 environ, vivent tranquilles, contens du gouvernement, et parlent anglais.

Religion. — Ici, comme dans les autres Etats, on jouit de la liberté illimitée du culte. Les anabaptistes y forment plusieurs dénominations; les uns suivent une doctrine fondée sur celle des calvinistes, les autres sur celle des Arméniens; d'autres, observant comme les juifs le samedi, se nomment sabbatariens ou les baptistes du sabbat. Il y a aussi des congrégationalistes, des quakers, des épiscopaux, des moraves, des juifs: dans plusieurs villes des parties de l'O., le culte est très-négligé; les habitans n'y veulent payer aucune taxe pour entretenir des ecclésiastiques de quelque dénomination qu'ils soient.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Newport et *Providence* sont les deux villes principales.

RHODE-ISLAND. — Cette île, dont l'Etat prend le nom, et qui en forme la moitié, a 5 lieues de long et 1 tiers de large. Le sol, la salubrité délicieuse du climat de cette île, l'ont fait regarder dans son état florissant comme l'Eden de l'Amérique. Mais elle est bien déchue depuis, et ses habitans sont pauvres et très-malheureux. Elle contient trois villes, Newport, Portsmouth et Middletown.

Newport, située par le 41e degré 29 min. de latitude N., et 73e deg. 27 min. de longitude O., sur une pente graduée, a été établie par *William-Coddington* (qui a été gouverneur et le père de Rhode-Island), avec 17 autres, en 1639. Son port est un des plus beaux et des plus sûrs du monde: on présume qu'il pourra devenir par la suite l'un des ports, pour les vaisseaux de guerre de l'empire américain. Les passages nombreux et réglés de ce port à Providence et à New-York, la vue des îles dans la baie, et des campagnes adjacentes au printemps et en été, soit par terre ou par eau, en font un séjour délicieux. Aussi plusieurs familles des Carolines, de la Virginie et du Maryland viennent s'y établir tous les ans, pour fuir les fortes chaleurs et l'insalubrité de leur pays. Newport est formée d'environ 1,000 maisons, bâties principalement en bois.

Providence, située sur les deux rives de la rivière du même nom, à 12 l. de la mer et 10 N. de Newport, est la plus ancienne ville de cet Etat. Elle a été établie en 1636, par *Roger Williams* et quatre autres qui, poursuivis pour leurs opinions, même à Salem

dans le Massachussetts, se rendirent parmi les Indiens dont ils furent reçus amicalement. C'est par un sentiment de reconnaissance envers la bonté divine, qu'ils donnèrent à cette ville le nom de Providence. Les grandes disputes et les opinions religieuses qui déchiraient le Massachussetts, engagèrent beaucoup d'autres habitans, bannis de la colonie, à se réfugier à Providence, où le révérend *Williams* les reçut, et obtint pour eux des Indiens, conjointement avec sir *Henri Vane* le jeune, *Aquidnick*, aujourd'hui Rhode-Island. On acheta ensuite des natifs, à différentes époques, les autres parties de l'Etat. Dans la suite les habitans furent encore divisés et persécutés pour la religion. Les vaisseaux presque de toute grandeur peuvent monter et descendre le canal. Le commerce de Providence se fait par 142 bâtimens appartenant à ce port, avec les Antilles, l'Inde, l'Europe et les côtes d'Afrique. Les exportations se sont montées, en 1790, à la valeur de 113,231 dollars; en 1791, à 379,430; en 1792, à 367,909; en 1793, à 431,518; en 1794, à 623,261; en 1795, à 1,040,005. Providence a beaucoup souffert autrefois par la guerre avec les Indiens, et les habitans furent forcés à se réfugier à Rhode-Island. Ce fut le contraire dans la guerre contre la Grande-Bretagne; plusieurs habitans de cette île furent chercher un asyle à Providence. Il y a à l'E. de la ville un grand bâtiment en briques, à quatre étages, pour le collége qui a été établi en 1770. Depuis 1776 jusqu'en juin 1782, cet édifice a servi d'hôpital et de caserne aux troupes françaises et americaines; en sorte que toute espèce d'éducation a été interrompue durant cette période, et on n'a conféré de degré qu'en 1786, époque à laquelle ce collége est redevenu florissant : on y professe la théologie, la physique naturelle et expérimentale, l'astronomie et l'histoire.

Bristol, *Warren*, *Petit Compton*, sont encore de petites places de commerce qui deviennent florissantes. Les autres sont très-peu importantes.

Manufactures et commerce. — Les principales manufactures sont celles de coton, de laine, de fer de toute espèce, d'ancres, d'ustensiles, de spermaceti. Il y a des raffineries, des distilleries, etc. Les produits et les exportations consistent en bois de charpente, en chevaux, bétail, poisson, grains, fromages, ognons, cidre, liqueurs spiritueuses, toiles de coton et de chanvre. Plus de 600 navires entrent et sortent annuellement de cet Etat. La traite des nègres, qui y était une source de richesses avant la guerre, a été abolie. La législature a décrété qu'aucun navire ne pourrait aller chercher des esclaves en Afrique pour les vendre dans les Indes-Occidentales.

Constitution. La constitution, fondée sur la charte accordée par Charles II en 1665, et la forme du gouvernement, n'ont pas été essentiellement altérées par la révolution. La législature de cet Etat consiste en un sénat composé de dix membres, outre le gouverneur et le député-gouverneur, appelés dans la charte *assistans*, et une chambre des représentans, composée des députés des différentes villes. Les membres de la législature sont choisis deux fois par année, et il y a annuellement deux sessions de ce corps. Le gouverneur, son député, le secrétaire et le trésorier-général, sont choisis chaque année par les suffrages du peuple. Le gouverneur préside dans le sénat ou chambre-haute. Il y a une cour suprême composée de cinq juges, dont la juridiction s'étend sur tout l'Etat, et qui s'assemble deux fois par an dans chaque comté. Il y a une cour inférieure dans chaque comté pour les causes ordinaires, et les sessions générales des juges de paix qui se tiennent deux fois par an.

Histoire. — Cet Etat a été originairement établi par des habitans du Massachussetts. Les causes qui ont donné lieu aux établissemens des autres Etats, furent les mêmes pour celui-ci, ainsi qu'il est dit à l'article Providence. Les disputes de religion, l'intolérance, forcèrent les hommes à habiter ces lieux sauvages, et à tyranniser à leur tour leurs paisibles aborigènes. Pendant la dernière guerre avec la Grande-Bretagne, les habitans de cet Etat manifestèrent le même patriotisme que les autres, et se conduisirent avec beaucoup de bravoure. Le second général des Etats, *Green*, naquit dans celui-ci.

CONNECTICUT.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 33 l.	Entre les	74° et 76° d. de long. O.
Larg. 24		41° et 42° d. de lat. N.

Contenant 511 lieues carrées, environ 2,640,000 acres.

Limites.

Cet Etat est borné au N. par le Massachussetts; à l'E. par le Rhode-Island; au S. par le Sund, qui le sépare de Long-Island, et à l'O. par l'Etat de New-York.

Division. — Il est divisé en 8 comtés et 100 juridictions. Ces dernières sont généralement divisées en 2 paroisses, et au-dessous, où il y a des temples et des écoles à des distances convenables.

COMTÉS.	CAPITALES.
Hartford	Hartford.
New-Haven	New-Haven.
New-London	New-London (Nouvelle-Londres). Norwich.
Fairfield	Fairfield, Danbury.
Windham	Windham.
Lichtfield	Litchfield.
Middlesex	Middleton, Haddam.
Tolland	Tolland.

Hydrographie. *Rivières.* — Les principales rivières sont : le *Connecticut*, l'*Housatonick* et la *Tamise*. La première naît des *High-Lands*, ou montagnes qui séparent le Vermont et le New-Hampshire du Canada, et traverse, dans l'étendue de 100 lieues, un pays cultivé

et habité, ayant sur ses bords un grand nombre de villes agréables et commerçantes. La navigation de cette belle rivière est, comme nous l'avons déja dit, obstruée par des cascades. Elle est navigable jusqu'à Hartford, à 17 lieues de son embouchure, et pour des bateaux plats jusqu'à 66 lieues au-dessus. C'est avec ces bateaux plats, longs et étroits, et assez légers pour pouvoir être transportés au besoin sur des voitures, que l'on apporte les productions des pays supérieurs. Avant qu'on eut construit des écluses et pratiqué des canaux sur cette rivière, on portait ces bateaux dans trois endroits, dans l'étendue de cinq lieues; on espère que dans peu ces obstacles seront levés, et qu'il y aura une communication établie entre le Connecticut et la Merrimack par la rivièreSucrée; il y a une barre de sable à l'entrée de cette rivière, et on n'y trouve que dix pieds d'eau à marée haute. La même profondeur existe à Middleton, à douze lieues au-dessus. Au printemps, cette rivière déborde et inonde toutes les prairies, qui par ce moyen sont fertilisées. La Housatonick (nom indien, qui signifie au-delà des montagnes) n'a qu'une branche qui passe à travers quelques villes de cet Etat, et qui se rend dans le Sund entre Straford et Milford. Il y a entre Salisburry et Canaan, où cette rivière a 150 toises de largeur, une cataracte de 60 pieds où l'eau tombe perpendiculairement en formant une grande et belle nappe: elle est navigable jusqu'à Derby, à 4 lieues. La Tamise se rend dans le Sund de Long-Island à New-London. Elle n'est navigable que jusqu'à Norwich, à 5 lieues: là, elle perd son nom en s'unissant à la Shatucket à l'O., et à la petite rivière à l'O. La *Shatucket* a plusieurs cascades, dont deux de 30 pieds chaque, reçoit plusieurs courans tributaires, et fait tourner un grand nombre de moulins.

Commerce, productions et manufactures. — Le commerce du Connecticut se fait principalement avec les Indes-Occidentales, où l'on porte des chevaux, des mulets, des bœufs, des bois pour la bâtisse, du maïs, des ognons, des salaisons, etc. Ses productions sont communes à celles des Etats voisins. Les cultivateurs sont pour la plupart vêtus de leurs produits; leurs toiles, leurs laines, sont manufacturées dans leurs familles, et leurs habillemens sont très-décens et solides. On a planté des vergers de mûriers, et on a élevé des vers à soie. Morse dit que les succès ayant répondu à l'attente, on a lieu d'espérer que cet objet deviendra même un jour un article d'exportation. Ce pays est cependant bien froid, quoiqu'il y ait des jours très-chauds dans l'été, et l'on y éprouve de grandes et subites variations dans l'atmosphère. Les manufactures sont les mêmes que dans la Nouvelle-Angleterre. Le cabotage est considérable, et les navires employés à porter les produits de cet Etat dans les autres, tels que le beurre, le fromage, le bœuf salé, le cidre, les fruits, les patates, le foin, etc., reçoivent en retour du riz, de l'indigo et de l'argent. Mais comme New-York est plus près et son marché très-fréquenté, la plus grande partie des produits du Connecticut, et sur-tout des parties occidentales, y sont portés, principalement la potasse et la perlasse, la graine de lin, le bœuf, le porc, etc., en grande quantité. Les exportations

de cet Etat ont été, en 1792, de 879,752 dollars; en 1793, de 770,254; en 1794, de 712,764; et en 1795, de 819,465.

Population, caractère, religion. — Le Connecticut est un des Etats les plus peuplés, à proportion de son étendue. Il est distribué en beaucoup de fermes, aussi bien cultivées que la nature du sol peut le permettre. Le voyageur y fait rarement plus d'une demi-lieue ou une lieue sans trouver une maison ou un hameau; tout y ressemble à un jardin bien cultivé. En 1756, le nombre des habitans était de 130,600. En 1790, il se montait à 237,946, dont 2,764 esclaves. Les habitans sont presque tous d'origine anglaise; ils sont sobres, industrieux, actifs, avides de connaissances, mais très-adonnés aux procès (c'est un vice remarquable dans presque tous les Etats-Unis). Cependant ils jouissent de la tranquillité et de l'harmonie politique; les mœurs y sont très-sévères, et vraiment républicaines. Les habitans sont presque tous de la même secte religieuse, quoique toutes y soient tolérées: ils sont congrégationalistes; il y a quelques épiscopaux et des anabaptistes; ils sont très-exacts dans l'observance du culte, ne souffrent pas que l'on joue à aucun jeu ni d'aucun instrument chez soi, que l'on monte à cheval ni en voiture dans les villes, les jours de dimanche. La superstition y a été poussée très-loin, et a, comme dans le Massachussetts, fait gémir la philosophie: plusieurs en ont été victimes. Tous les habitans sont aisés, et peu sont riches; ils sont, dans leur rudesse, obligeans et hospitaliers. L'éducation y est au moins aussi bien soignée par la loi, que dans le Massachussetts: dans toutes les villes et paroisses il y a des écoles pour la jeunesse: plus du tiers des capitations et des taxes est appliqué à l'entretien de ces établissemens.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Hartford est une petite ville régulièrement tracée, et agréablement située sur la rivière *Connecticut*, à 17 lieues de son embouchure. Elle est divisée en deux parties par une petite rivière, sur laquelle est un pont qui y établit la communication. C'est une ville de passage par terre entre Boston et New-York. Elle fut commencée par quelques Hollandais, qui y bâtirent une maison et un petit fort, en 1633. Elle contient aujourd'hui près de 6,000 habitans. On vient d'y bâtir une maison pour les assemblées de la législature, qui se sont tenues jusqu'à présent une année à Hartford, et l'autre à New-Haven. 60 à 80 navires appartiennent à Hartford. Les campagnes qui environnent Hartford sont charmantes; des prairies continuelles couvertes de bestiaux, des propriétés bien soignées, beaucoup d'arbres fruitiers, et des maisons multipliées, en rendent le séjour très-agréable pendant l'été. Il y a à Hartford une banque, une société de médecine, plusieurs manufactures, dont une de drap, qui est maintenant en décadence, à raison de la rareté des ouvriers, de la facilité qu'ils ont à gagner davantage en allant à la mer, et du desir général de devenir propriétaires. Un registre mortuaire a prouvé, pendant 10 ans, qu'il n'y meurt annuellement qu'une personne sur 65, et à New-Haven, une sur 70.

Wethersfield, à une lieue et demie, est composée de 300 maisons, et située sur un beau sol.

Middleton, agréablement située sur la rive occidentale du *Connecticut*, à 5 lieues au S., est une jolie petite ville bien bâtie; les rues sont larges et

plantées d'arbres. Elle ne contient qu'environ 300 maisons, et a moins de navires qu'Hartford. La douane du district, dont elle est le chef-lieu, y est établie. Il y a aussi une banque incorporée en 1795, dont le capital est de 100,000 dollars.

New-Haven, au S., est une autre ville agréable, dont les rues sont droites, plantées d'arbres, ayant deux grands bâtimens en briques, appartenant au collége, une belle église, et la maison d'Etat; ces bâtimens sont autour de la place publique qui forme un carré. Cette ville est située à la tête d'une baie qui comprend environ l'espace d'une lieue du N. au S. Elle renferme près de 5,000 ames. Son port est à sec à marée basse, auprès des Cales ou *Wharves*. Dans les hautes marées, il n'y a que 6 pieds d'eau. Le mouillage; quoique inférieur à celui de New-London, y est cependant assez bon; 50 bâtimens appartiennent à ce port. Les exportations ont été, en 1791, de 151,043 dollars; en 1792, de 207,041; en 1793, de 146,387; en 1794, de 171,869; en 1795, de 184,082.

Une manufacture de coton et d'étoffes, à 2 milles de la ville, est jugée devoir tomber, par toutes les raisons dont on a déja parlé, les dépenses étant beaucoup trop considérables.

Une banque incorporée à New-Haven, en 1792, a un capital de 100,000 dollars, divisé en 500 actions, de 200 dollars chaque; mais elle n'a commencé ses opérations qu'en 1795. Il y a dans cette ville un collége muni d'une bonne bibliothèque, d'un petit cabinet de physique et d'un muséum. Les ravages faits par les Anglais pendant la guerre, avaient ruiné les habitans : on a évalué à plus de 100,000 dollars le dommage que le commodore *Tryon* a occasionné à New-Haven, en 1779. On voit à 2 milles de cette ville, une montagne, au sommet de laquelle est une caverne, où se sont cachés les généraux Whaley et Goffe, juges de Charles I., pour échapper aux recherches faites par ordre de Charles II.

New-London, ou *la Nouvelle-Londres*, au S. E., situé sur la *Tamise*, à deux tiers de lieue de la mer, a le meilleur port du Connecticut, défendu par le fort Trumbull et le fort Griswold. Cette ville, dont la partie la plus considérable avait été brûlée par l'infâme *Benédic Arnold*, en 1781, et qui a été rebâtie, renferme près de 5,000 habitans. Le dommage a été estimé à 500,000 dollars. Parmi les villes du quatrième ordre de l'Amérique, celle-ci a l'apparence la plus agréable, quoique entourée de gros rochers. Les exportations de New-London ont été, en 1792, de 539,333 dollars; en 1793, de 548,656; en 1794, 563,468; en 1795, de 517,858. Son commerce principal, consistant en chevaux, mulets, bétail de toute espèce, légumes, bois, etc., se fait presque entièrement avec les Antilles.

Norwich, au S. E., bâtie sur une crique qui se jette dans la Tamise, à près de 5 lieues au N. de New-London, est commerçante, convenablement située pour des manufactures, et contient avec Chelsea environ 3,000 habitans. Cette ville a une banque incorporée en 1795, dont le capital s'élève à près de 200,000 dollars.

Windsor, *Farmington*, *Litchfield*, *Milford*, *Stratford*, renommée par ses sources sulfureuses, efficaces pour guérir ou soulager les personnes affectées de gravelle, de rhumatismes, de maladies cutanées, de coqueluche, etc.; *Stonington*, *Fairfield*, *Guilford*, *Stamford*, *Windham*, *Suffield* et *Enfield*, sont toutes villes agréables qui deviennent florissantes.

Constitution. — La constitution du Connecticut est la même que celle qui avait été établie d'après la charte accordée par Charles II en 1762. Le peuple n'a pas voulu courir le hasard d'en former une autre depuis la déclaration de l'indépendance. Cette constitution consiste en une chambre de représentans, ou chambre basse, composée de deux députés par ville, et en une chambre haute, ou conseil, composée de douze assistans. Ces deux chambres, sous le nom d'assemblée ou cour générale, forment le tribunal de certaines causes, et peuvent annuller ou adoucir les sentences criminelles; elles sont élues tous

les six mois. Le gouverneur et le lieutenant-gouverneur ne sont élus qu'une fois par an, dans le mois de mai; le gouverneur est président du conseil. Les assemblées se tiennent en mai et en octobre; les différentes branches du pouvoir ont à-peu-près les mêmes attributions que dans les constitutions récentes des autres Etats. Les lois anglaises formant la base de presque toutes les législations des différens Etats de l'Amérique fédérée, composent presque entièrement le code du Connecticut. La loi sur les intestats est la loi anglaise, aujourd'hui en force dans presque toute l'Union, donnant sur le bien du mort un tiers à sa veuve, partageant le reste également entre les enfans. L'adultère, qui, jusqu'en 1784, était puni de mort, l'est actuellement du fouet donné publiquement, et d'une marque faite par un fer rouge qui est imprimé sur le visage de ceux qui en sont convaincus. Le viol est puni de mort sur la seule déposition de la personne violée. Les lois contre le jeu sont très-sévères. Il y en a une particulière contre la course des chevaux, d'autres concernant les pauvres, les nouveaux domiciliés, les écoles, les instituteurs, etc.

La milice est aux ordres du gouverneur. Le mode d'imposition a été peu altéré depuis la révolution; toute espèce de propriété, terres divisées en dix classes, chevaux, voitures, capitaux, etc., sont imposables, et ont reçu par la loi une valeur d'estimation qui sert de base à la proportion de l'impôt. Les assesseurs, que l'on appelle *listers*, sont choisis annuellement par les villes, demandent à chaque habitant la déclaration de ses propriétés, et en forment une liste générale qu'ils envoient à la législature. La taxe pour l'Etat n'a été, depuis quelques années, que de 23,000 dollars : elle est régulièrement payée. Les dépenses pour le maintien du gouvernement sont à-peu-près de 50,000 dollars; mais une taxe sur les actes rend 6 à 8,000 dollars. L'Etat a une créance de 350,000 dollars sur les Etats-Unis, dont il reçoit l'intérêt à 4 pour cent, et encore quelques autres fonds dont les revenus couvrent entièrement ses dépenses. (*Larochefoucauld-Liancourt.*)

Histoire. — Le territoire du Connecticut, à la première arrivée des Anglais, était habité par beaucoup de nations indiennes, qui le nommaient *Quunihlicu*. Sassacus, qui était le grand monarque de ce pays, était roi de la nation des Pequots, et résidait à New-London, que les natifs nommaient *Pequot*. Unkus, distingué par son amitié pour les Anglais, était le Sachem de la nation des Mohegans, et Tatanimoo celui des Podunks. On estime qu'il ne reste pas aujourd'hui 400 Indiens du Connecticut.

La première concession faite de ce territoire par le conseil de Plymouth, fut au comte de Warwick, en 1630. Les années 1675 et 1676 furent remarquables par les guerres avec les sauvages, et principalement les Narragansets, qui jetèrent la colonie dans la détresse et dans la confusion, par leurs massacres, par le feu et par la dévastation. L'Etat de Connecticut n'a eu qu'une très-petite portion de citoyens qui n'aient pas aidé à repousser l'oppression de la Grande-Bretagne;

ses soldats ont été fidèles et braves. Parmi les autres il y en a dont l'influence a concouru à opérer et à achever la révolution.

On a observé qu'il y a moins d'influence qu'ailleurs dans les assemblées pour les élections : la propriété est plus également partagée dans cet Etat, où chacun peut voter, et où l'on choisit pour les fonctions publiques, non celui qui a le plus d'argent, mais le plus de mérite. Il n'y a aucun Etat où la révolution ait aussi peu altéré la forme du gouvernement que celui-ci; en sorte que le Connecticut a été une république presque toujours tranquille et heureuse, à quelques préjugés et superstitions près.

PARTIE CENTRALE.

Cette seconde grande division des Etats-Unis comprend :

La Nouvelle-York.
La Nouvelle-Jersey.
La Pensylvanie.
Le Delaware.
Le territoire N.O. de l'Ohio.

NOUVELLE-YORK.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 116 l.	Entre les	40e et 45e d. de long. N.
Larg. 100 l.		74e et 78e d. de lat. O.

Contenant 2,667 lieues carrees.

Limites.

La Nouvelle-York est bornée au S. E. par l'Océan Atlantique; à l'E. par le Connecticut, le Massachussetts et le Vermont; au N. E. par la rivière des Iroquois ou Saint-Laurent, et les lacs Ontario et Érié; au S. O. et à l'O. par la Pensylvanie et la Nouvelle-Jersey.

Division. — Cette province, y compris les îles de New-York, Long-Island et des États, est divisée en 21 comtés.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
La Nouvelle-York.......	New-York, 40 deg. 42 m. lat. N.
Richmond.............	Westfield.
Suffolk...............	Est-Hampton, Huntington.
West-Chester..........	Bedfort.
Queen (Cté. de la Reine).	Jamaica.
King (Cté. du Roi)......	Flatbush, Brooklyn.
Orange...............	Goshen, Orange.
Ulster................	Kingston.
La Duchesse...........	Poughkeepsie, Fishkill.
Columbia..............	Hudson, Kinderhook.
Renslaer..............	Lansinbourg.
Washington...........	Salem.
Clinton...............	Plattsbourg.
Saratoga..............	Saratoga.
Albany................	Albany.
Montgomery...........	Johnstown.
Herkemer.............	Germanflats.
Onondago.............	Manlius, Scipion, Simpronius, Aurora.
Otsego................	Cooperstown.
Ontario...............	Canadaqua, Toulon, Seneca.
Tioga.................	Chenango, Uniontown.

Hydrographie. *Rivières, lacs, baies, caps, eaux.*—Les rivières sont la rivière d'*Hudson* et la *Mohawk:* la première, qui abonde en excellens ports et en poissons, prend sa source dans le pays montagneux, entre le lac Ontario et le lac Champlain, s'approche, dans son cours, de 2 lieues du lac George, a depuis cet endroit à Albany deux portages, traverse les *Highlands,* où elle est comme encaissée, pendant l'espace de 5 lieues, dans de très-hautes montagnes, d'où résulte une vue très-romantique et curieuse, puis se jette dans la baie de New-York. Sa longueur est de 84 lieues. Elle reçoit la rivière des Mohawks près de 3 lieues au-dessus d'Albany. Celle-ci naît à près de 2 lieues de la rivière Noire, *Blackriver,* qui appartient au lac Ontario, et près de *Woodcreek*, qui jette ses eaux dans le lac Oneida. Il n'y a qu'un portage d'un mille au fort Stanwix, maintenant fort Schuyler. C'est sur la rivière d'Hudson que sont situées les villes de New-York, d'Albany, d'Hudson, et la forteresse West-Point. Le flot va quelques lieues au-dessus d'Albany, qui est à 53 lieues de New-York. Cette rivière est navigable, pour des navires de 80 tonneaux, jusqu'à Albany, et pour des vaisseaux, jusqu'à Hudson. A environ 20 lieues au-dessus de New-York, l'eau devient douce. Elle contient une variété de poissons, ce qui rend un passage d'été à Albany, amusant et même délicieux pour ceux qui aiment à pêcher à la ligne. Sur la Mohawk est une grande chute, appelée *Cohoes,* qui a 40 pieds perpen-

diculaires; mais y compris la descente au-dessus, la chute est de 60 à 70 pieds, là où la rivière a un quart de mille de largeur.

Les principaux lacs sont *Otsego*, *Oneida*, *George*, *Seneca*, *Cayuga* et une partie du lac *Champlain*. Les caps sont ceux de May, à l'E. de l'entrée de la Delaware; Sandy-Hook, près de l'entrée de la rivière Raritan; et la pointe Montock, au bout oriental de Long-Island. La principale baie est celle de New-York, qui s'étend au S. devant la ville. Il y a plusieurs sources d'eaux minérales froides, salées, gazeuses, ferrugineuses, alkalines : telles sont celle de Ballstown, dans le comté de Sarratoga, que l'on compare aux eaux de Pyrmont, de Spa et de Seltz; celle de New-Libanum, *Nouveau-Liban*, de Renslaer. Plusieurs malades et valétudinaires fréquentent ordinairement les eaux de Sarratoga.

Climat, sol et productions. — Cette province, située au S. de la Nouvelle-Angleterre, jouit d'un climat plus tempéré. L'air y est salubre, et s'accorde avec tous les tempéramens. La surface du pays, semblable aux autres colonies anglaises de l'Amérique, est basse, plate et marécageuse vers la mer. En s'éloignant de la côte, on aperçoit l'élévation graduelle des montagnes, qui se grossissent à mesure qu'on avance dans le pays. Le sol est extrêmement fertile, produit du blé, du seigle, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du lin et des fruits en grande abondance et en perfection. Son bois de charpente est à-peu-près le même que celui de la Nouvelle-Angleterre. On trouve beaucoup de fer dans ce pays.

Population. — La population de l'Etat de la Nouvelle-York, en 1790, était de 340,120 habitans, dont 21,524 étaient esclaves. Depuis ce temps, les comtés de Renslaer, Saratoga, Otsego, Onondago, le territoire du Genesy, etc., ont été ajoutés ou augmentés. On a estimé, en 1795, que la population était de 530,177 habitans; ce qui offre, en cinq années, une augmentation de 190,177.

Religion. — Par la dernière constitution, le libre exercice du culte est accordé à tous les habitans du globe.

TOPOGRAPHIE.

Villes et îles principales.

NEW-YORK. — Cette île a 5 lieues de long et près d'une de large. Elle est située entre les rivières d'Hudson et de l'E. qu'une crique réunit.

New-York, capitale de l'île et du comté, est extrêmement bien placée pour le commerce à l'embouchure de la rivière d'*Hudson*, où cette rivière a deux tiers de lieue de large, et offre des moyens très-commodes de transport, depuis Albany et plusieurs autres villes de l'intérieur, jusqu'aux lacs et au Canada. Cette ville, qui est la seconde de l'Union, a maintenant près d'une lieue de longueur, et dans sa plus grande largeur un quart de mille; c'est-à-dire de la rivière du Nord ou d'Hudson à celle de l'Est : le quartier principal du commerce est vers cette dernière, où les maisons et les magasins sont plus rapprochés, les rues étroites, sales et incommodes. C'est aussi dans cette partie de la ville que la fièvre jaune a commencé, et qu'elle a fait le plus de ravages. Les rues sont mieux distribuées et alignées vers la rivière du Nord, où les maisons sont bien bâties et en briques;

tandis que la plupart sont en bois dans le quartier de l'Est. Mais la partie la plus agréable de la ville est ce que l'on nomme la *Batterie*, qui forme une promenade publique. En arrière de cette place est la maison du gouverneur de l'Etat, bâtie dans un assez bon goût d'architecture, dans un lieu où était le fort avant la révolution. De cette charmante promenade, que sa position met au-dessus de toute comparaison avec quelque autre promenade que ce soit, l'œil découvre et embrasse à-la-fois tous les débouchés de ce grand port, où l'on voit arriver et sortir tous les bâtimens, vis-à-vis Long-Island, les rives de Jersey et jusque sur les *narrows*, qui forment du côté de la mer l'entrée de la rade. On regrette qu'une si belle position, très-fréquentée et accessible aux brises de mer qui rafraîchissent l'air en été, ne soit pas mieux entretenue, et qu'on n'y ait pas planté des arbres, etc.

Une belle rue de 70 pieds de largeur et d'environ un mille de longueur, nommée *Broad-way*, part de la Batterie, vis-à-vis la maison du gouverneur, et traverse la ville au N. Depuis cette rue, dont les maisons fort élégantes et les édifices ajoutent à l'agrément, jusqu'à la rivière d'Hudson, le quartier est très-salubre; si de l'autre côté de *Broad-way* les rues avaient été conduites en ligne droite jusqu'à la rivière de l'Est, la salubrité de la ville y eût aussi gagné; et si l'on eût construit des quais sur les bords des rivières au lieu de cales ou de *wharfs* en bois, et de les charger de maisons et de magasins en bois irrégulièrement placés, New-York eût été un des plus beaux ports du monde. Cette ville a plusieurs édifices, dont 21 destinés au culte des différentes religions. Celui de la Trinité et celui de Saint-Paul sont les plus vastes et les plus élégans, dans la construction sur-tout de leurs clochers. Le plus bel édifice est *Federal-hall*, où Washington et le congrès prêtèrent le serment pour le commencement de la constitution fédérale, le 30 avril 1789. Le collége de Columbia, appelé autrefois le collége du roi, situé à environ 160 toises de la rivière du Nord, renferme l'université, qui est composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine, où il y a des professeurs très-distingués. On y confère, d'après les réglemens établis, le degré de docteur en médecine. On y trouve un cabinet d'anatomie nouveau et riche en préparation; des instrumens de physique et de chimie. Il y a un autre collége à Skenectady, nommé collége de l'Union. L'hôpital est un bâtiment assez spacieux, du même côté que le collége de Columbia, vers la rivière d'Hudson, où les malades trouvent des secours, et les étudians une instruction clinique dans l'art de guérir. On trouve aussi un muséum d'histoire naturelle dans un bâtiment isolé sur une petite place près de la rivière de l'Est: les Anglais l'avaient brûlé, ainsi que la bibliothèque, l'hôpital, et environ un quart de la ville, pendant la guerre de la révolution. On remarque aussi dans New-York une société savante pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures, dont le secrétaire perpétuel, le savant professeur et docteur Mitchill, a le premier enseigné au collége de Columbia en Amérique, la nouvelle doctrine chimique selon la nomenclature des chimistes français; une société pour la manumission et la protection des esclaves, une société de marine, une société de médecine, une société particulière d'agriculture, une autre pour l'instruction et l'assistance des émigrans, 10 loges de francs-maçons, et une salle de spectacle.

Il y a en outre deux banques: l'une est une branche de la banque des Etats-Unis; l'autre est la banque de New-York, dont le capital est de 950,000 dollars. Les habitans de cette ville sont de presque toutes les nations; il règne parmi eux beaucoup d'urbanité, plus d'agrémens et moins de monotonie qu'à Philadelphie. L'esprit de bienfaisance et de générosité s'est particulièrement manifesté chez eux, à l'égard des malheureux colons réfugiés, qui avaient échappé aux massacres de Saint-Domingue en 1793, auxquels ils ont accordé une somme de 11,624 dollars, et la législature 11,250, ce qui fait une somme de 24,624 dollars, ou 132,970 francs. Des maisons ont été louées pour recueillir dans les premiers momens les plus dénués de ressources, où on les a vêtus, chauffés, etc.; d'autres ont reçu par semaine, depuis 6 jusqu'à 12 dollars, jusqu'à ce qu'ils aient pu trouver à s'occuper ou à repasser en France. La population

de New-York était, en 1790, de 30,148 personnes libres, et 2,180 esclaves; mais à présent la totalité se monte à 40,000 habitans.

Outre l'île dans laquelle est située la métropole, d'autres petites îles dépendent du comté de New-York, savoir: *Great*, *Barn*, *Little-Barn*, *Manning's*, *Nutten*, *Bedlows* (la France a entretenu, pendant trois ans, un hôpital sur celle-ci, lors des troubles de nos colonies), *Bucking* et l'île des huîtres; deux autres îles plus conséquentes, *Long-Island* et *Staten-Island*, appartiennent encore à l'Etat de la Nouvelle-York.

Long-Island. — Cette île a 47 lieues de longueur sur 9 à 10 de largeur, renferme trois comtés riches et commerçans, ceux du roi, de la reine et de Suffolk. Sa population se montait, en 1790, à 36,949 habitans, y compris 4,839 esclaves. Long-Island est séparée du continent et du Connecticut par un canal d'une lieue à cinq lieues de largeur, qui communique par les deux extrémités avec l'Océan, et par lequel il se fait une très-grande navigation intérieure. On remarque dans ce passage, à l'extrémité occidentale de cette île et à 2 ou 3 lieues de New-York, un tournant ou gouffre dangereux, nommé *Hellgate*, porte d'enfer.

Staten-Island. — Cette, île située à 3 lieues au S. de New-York, forme le comté de Richmond. Elle a 6 lieues de longueur sur 6 à 7 de largeur, et contient 3,835 habitans, descendant principalement des Hollandais et des Français.

Albany, au N., est une des places les plus anciennes de l'Amérique du Nord, et des plus avantageusement situées pour le commerce, par la navigation de la rivière d'Hudson, l'une des plus belles du monde, et par celle des Mohawks; une espece de barre à une lieue au-dessous, présente cependant quelques embarras que les pilotes connaissent, et que leur habileté surmonte. Cette ville, commencée par les Hollandais vers l'an 1660, et dont les maisons anciennes furent construites suivant le vieux goût de cette nation, contient 6,000 habitans, dont 2,000 esclaves. Toutes les maisons nouvelles sont en briques, élevées et vastes: c'est dans cette partie qu'on nomme la *ville neuve*, que les rues sont pavées et bien éclairées pendant la nuit. La législature de l'Etat tient ses sessions à Albany depuis 1796; quarante-cinq bâtimens appartiennent à cette ville, et quarante-cinq autres à celle de New-York, ou autres places sur la rivière qui font le commerce d'Albany. Les aventuriers qui cherchent des richesses sont attirés dans cette ville par les avantages qu'elle offre pour le commerce; elle est l'entrepôt de celui des pays riches et étendus qui l'environnent, tels que le Canada, les lacs, etc. Elle doit nécessairement fleurir, et pourra un jour rivaliser New-York.

Skenectady, au N., à 5 l. d'Albany, et sur la rivière *Mohawk*, est régulièrement bâtie et presque tout en briques; on y a établi un bon collége en 1793, où l'on instruit les élèves dans toutes les sciences; mais elle n'a pas joui des avantages que pouvait lui promettre son heureuse situation. Le commerce des fourrures qui était considérable, est tombé depuis la révolution. On a projeté un canal qui éviterait la cataracte de la Mohawk au petit village de *Cohoes*, à une lieue de la rivière d'Hudson; il y en a un d'achevé au-dessus de Skenectady, pour continuer la navigation qui y est interrompue par les petites chutes situées à 18 lieues de cette ville. Les débouchés qui résulteront de ces communications pourront devenir supérieurs à celui du fleuve Saint-Laurent. Du fort Schuyler, où est la petite ville de Rome, en coupant le portage d'un mille à *Wood-creek*, on communiquera avec le lac Oneida, de celui-ci avec le lac Ontario à Oswego, par la rivière Onondago (où il y a un portage de 20 toises à cause d'une chute), qui se réunit à celle d'Oswego ou Seneca: cette dernière reçoit les eaux des lacs Cannandarqua, Cayuga, Seneca et Onondago ou le lac salé.

Skenectady est l'entrepôt des denrées venant de la rivière des Mohawks, destinées pour Albany, ainsi que des marchandises envoyées d'Albany dans les pays arrosés par la Mohawk et jusque dans le Genessée. Skenectady et ses dépendances contiennent environ 3 à 4,000 habitans.

Sarratoga, au N., située sur la rive droite de la rivière d'Hudson, près du lac Sarratoga, à 12 lieues d'Albany, est célèbre dans l'histoire de la ré-

volution, par la prise du général Burgoyne avec son armée, en 1777, par l'armée américaine que commandait le général Gattes : cette ville a pareillement acquis de la célébrité par ses eaux minérales : elle contient plus de 3,000 habitans.

Hudson, au N., dans le comté de Columbia, sur la rive droite de la rivière de ce nom, est pour Albany une rivale dangereuse et qui a eu les progrès les plus rapides. Elle a été commencée en 1784, et contient aujourd'hui environ 3,000 habitans, dont 200 esclaves; les maisons sont belles, les rues se coupent à angles droits. Elle est située à 45 lieues de New-York. Les vaisseaux de toute grandeur arrivent à ses quais, ou plutôt à ses *ales* ou jetées : 16 à 18 navires sont employés au commerce étranger, et 5 à 6 sloops font le cabotage d'Hudson à New-York ; en hiver on y voit arriver un nombre prodigieux de traineaux chargés de grains, de bois travaillés et de chauffage, de fers, de différentes provisions pour les marchés, etc. Cette ville est habitée par des familles de la Nouvelle-Angleterre, dont la plupart de Rhode-Island. Il y a aussi une banque établie nommée *banque de Columbia*.

Poughkeepsie, *Lausimbourg*, commencées en 1796, et que les fondateurs avaient nommées *Speranza*, sont situées sur la rive gauche de la rivière d'*Hudson*. Cette dernière est opposée à la branche méridionale de la rivière Mohawk, à 3 lieues et un tiers d'Albany.

Troy et *Kingston*, au N., sont sur des criques qui versent leurs eaux dans l'Hudson. La première est fondée depuis 10 ans. La seconde, détruite par les Anglais en 1777 et rebâtie, contient près de 200 maisons.

Katskill, au N., sur une crique et près des montagnes de ce nom, qui font partie de la chaîne des Apalaches, a été établie par des Hollandais. Ce lieu devient commerçant, et a quelques bâtimens qui font les voyages de New-York, dont cette ville est distante de 40 lieues. Le 1er juin 1796, le sommet de la montagne la plus voisine, élevé d'environ 100 pieds au-dessus du niveau de la crique où sont les embarcations, s'affaissa tout-à-coup sans aucun tremblement de terre, sans produire aucun bruit; on estimait cette montagne à 150 pieds, de son sommet à l'extrémité de sa base, en suivant la ligne d'inclinaison ; plus de 80 toises se sont enfoncées, et tellement perpendiculairement, qu'un troupeau de moutons qui y paissait a descendu avec elle sans être renversé; les troncs d'arbres restés dessus n'ont été ni déracinés, ni inclinés, et se trouvent au fond du trou de plus de 4 acres d'étendue sur le même gazon, dans la même position perpendiculaire : un petit ruisseau, éloigné de sa base de plus de 10 toises, en est dépassé de 5 à 6 par la partie d'en bas qui a été poussée et jetée en avant, par celle qui, en s'affaissant, s'est fait place, et ce ruisseau est même entièrement arrêté. (*Liancourt.*)

Skenesborough, maintenant appelée *Whitehall*, située sur *Woodcreek* ou le côté S. de la baie du Sud, qui est une partie du lac Champlain, est une place de communication et de commerce entre les comtés des bords du lac et la rivière du Nord ou d'Hudson.

Platsbourg, au N., située sur la rive occidentale du lac Champlain, dans le comté de Clinton, est à environ 100 lieues au N. de New-York, et à-peu-près à la même distance de Québec au S. Cette ville est très-nouvelle; il y a peu d'années que la place n'était qu'un véritable désert : en 1796, il y avait 142 électeurs parmi les habitans.

Il y a plusieurs villes et nouveaux établissemens que nous passons sous silence, et qui ne sont point encore assez importans pour mériter une description ; telles sont les terres données par l'État aux militaires à titres de gratification. Il y avait un million et demi d'acres ; on en a formé le comté d'Onondago, qui renferme les villes de *Genève* sur le lac Seneca, d'*Homère*, de *Pompée*, de *Manlius*, de *Lysandre*, de *Marcellus*, d'*Ulysse*, de *Milton*, de *Scipion*, d'*Aurélius*, d'*Ovide* et de *Romulus* : tel est aussi le pays de Genessée ou Genesy, à l'O. de l'État de New-York, qui porte le nom de la rivière qui le traverse, et qui se jette dans le lac Ontario après un cours d'environ 33 lieues, interrompu par trois cascades, dont la plus haute a, dit-on, 90 pieds perpendiculairement. Il forme le comté d'Ontario; c'est un pays extrêmement fertile et malsain, où les neuf dixiè-

mes des habitans sont atteints de la fièvre bilieuse, maligne ou intermittente dans l'été et l'automne. Mais ces inconvéniens n'arrêtent nullement l'émigration qui est considérable. Les établissemens sont *Genessée*, *Bath*, *Erwine*, *Jérusalem*, le *Grand Sodus*, *Hartford*, *Williamsbourg*, *Toulon*, *Seneca*, *Bloomfield* et *Canadaqua*; cette dernière place est la ville capitale située près du lac de Canandarqua. Les plaines du Genessée sont fertilisées par le debordement de la rivière, qui arrive régulièrement pendant 4 ou 5 jours à la fin de mars, et laisse sur la terre un limon épais de deux à trois pouces. L'acre a rapporté jusqu'à 50 boisseaux de blé, mais le terme moyen est de trente boisseaux; l'herbe des prairies est aussi haute que les hommes. La plus grande quantité de ces terres appartiennent aux Indiens, dont le plus grand nombre a été forcé de s'éloigner. L'Etat de Massachussetts, qui s'en est jugé propriétaire foncier, a vendu le privilége exclusif d'acheter ces terres des Indiens, quand ils consentiraient à les vendre, sous le titre de préemption, à deux particuliers qui ont revendu cette préemption à Robert Morris, et celui-ci a la compagnie hollandaise. Voilà quatre marchés successifs d'une propriété, sans le consentement des véritables propriétaires, et faits sur la seule base de l'évincement de ces malheureux Indiens (1). C'est en 1791 que les terres de Genessée ont été achetées à Londres, de Morris par Pultnay; et le capitaine Willimson est le fondateur des principaux établissemens, tels que Bath près de la petite rivière Conhorton, Genève, Wiliamsbourg, Falkerstown, le Grand Sodus sur le lac Ontario, etc. On ne peut se former une idée des progrès effrayans que fait l'esprit de spéculation sur les terres dans ce pays-là, et du nombre de ceux que les grandes facilités et les conditions avantageuses portent à aller s'établir au Genesy. Ce qu'en dit Weld est très exact (2).

Commerce. — La situation de New-York, par rapport aux marchés étrangers, est décidément préférable à celle d'aucune ville des Etats-Unis. Elle a, dans toutes les saisons de l'année, un court et facile accès à la mer. Elle commande le commerce d'une grande partie des pays les mieux cultivés des Etats-Unis. Des personnes bien instruites estiment qu'il passe plus de richesses sur la rivière Connecticut et par le Sund, à New-York, que sur la rivière d'Hudson. Les objets de commerce sont le blé, la farine, l'orge, l'avoine, le bœuf et d'autres sortes de viandes; des bois de toute nature, de la potasse et de la perlasse. Les marchés des commerçans sont les mêmes que ceux que fréquentent les habitans de la Nouvelle-Angleterre, et ils ont une partie du commerce du bois de campêche et de celui avec l'Espagne et les îles françaises. Ils avaient coutume de tirer presque les mêmes marchandises d'Angleterre que les habitans de de Boston. La valeur des exportations de New-York a été, en 1794, de 5,435,420 dollars; en 1795, de 10,300,642 dollars; en 1796, de 12,288,027 doll. Les importations de la Grande-Bretagne étaient, même avant la première époque citée, de près de 13,000,000 de doll.

Agriculture et manufactures. — La Nouvelle-York est encore en arrière de ses voisins de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Jersey et de la Pensylvanie, en fait d'agriculture et de manufactures. Entre autres raisons pour ce déficit, le manque d'esprit d'entreprise

(1) Larochefoucauld-Liancourt, tome 1.

(2) Voyage au Canada, tome 3.

de ses habitans n'est pas la moindre. Véritablement les avantages locaux qu'ils possèdent sont si grands, qu'ils sont devenus riches sans rien entreprendre. D'ailleurs, les terres ont jusqu'ici été à très-bon compte, et conséquemment les fermes sont fort grandes : or, il faut beaucoup moins d'esprit pour tirer 1,000 boisseaux de blé de 60 acres de terre, que pour en recueillir la même quantité sur 30. Depuis quelques années, l'agriculture a fait beaucoup de progrès dans cet État. Les sociétés de New-York et les savans ne cessent de stimuler les habitans, et de s'occuper à leur indiquer les meilleurs procédés pour rendre leurs terres plus productives.

Les progrès des manufactures ne précèdent jamais, mais suivent invariablement ceux de l'agriculture. Cette observation est plus particulièrement applicable à la campagne. La ville de New-York emploie un grand nombre d'ouvriers dans diverses branches de manufactures, telles que le charronnage, le raffinage du sucre, la boulangerie, la brasserie, la cordonnerie, la sellerie, l'ébénisterie, la coutellerie, la chapellerie, l'horlogerie, la fabrication des instrumens de mathématique et de musique, la construction des vaisseaux et de tout ce qui est nécessaire à leur équipement. On y a établi une manufacture de glaces, et plusieurs fabriques de quincaillerie. D'autres manufactures sont établies près d'Albany, dont une de verres à vitre et à bouteilles.

Indiens. — Le corps des six nations appelées jadis *Iroquois*, habite la partie occidentale de cet Etat. Les Mohawks résident sur la grande rivière; mais presque tous se sont réunis à d'autres nations, ou se sont retirés dans le Canada. Les Sénékas habitent les bords des rivières Genessée et Allegany, etc., près du lac Erié; les Oneidas, les Onondagos, près des lacs et criques qui portent ces noms; les Tuscacoras et quelques Delawares résident aussi dans cet Etat; mais presque tous ont loué ou vendu leurs terres, ou ont été forcés de s'éloigner. Les Oneidas habitent presque seuls les bords du lac de ce nom.

Histoire et gouvernement. — Les Suédois et les Hollandais furent les premiers Européens qui formèrent des établissemens sur cette partie de la côte de l'Amérique. Le territoire réclamé par les deux nations, s'étendait depuis le 38e jusqu'au 41e degré de latitude, et fut appelé les Nouveaux-Pays-Bas. Il resta en leur possession jusqu'au règne de Charles II, qui s'en empara en 1661; et il fut confirmé aux Anglais par le traité de Bréda, en 1667. Les Nouveaux-Pays-Bas ne restèrent pas long-temps au pouvoir des Anglais, sans être divisés en différentes provinces. La Nouvelle-York prit son nom de celui du frère du roi Jacques Ier, duc d'York, à qui le roi la céda par lettres-patentes, en date du 20 mars 1664, avec pleins pouvoirs de gouvernement : jusque-là, on l'appelait *Nouvelle-Amsterdam*. A l'avènement de Jacques au trône, le droit à la Nouvelle-York revint à la couronne; et ce fut alors un gouvernement royal. Le roi nommait le gouverneur et le conseil, et le peuple élisait tous les sept ans ses représentans pour l'assemblée générale. Ces trois branches de la

législature (qui répondaient à celles d'Angleterre) avaient le pouvoir de faire toutes sortes de lois, pourvu qu'elles ne fussent pas contradictoires à celles d'Angleterre; mais pour qu'elles fussent valides, il fallait qu'elles eussent la sanction du roi. Outre les Hollandais et les Anglais, cet Etat a aussi été peuplé par des Ecossais, des Irlandais, des Allemands, et quelques Français que la révocation de l'édit de Nantes avait chassés de leur pays, lesquels ont fondé la Nouvelle-Rochelle, et se sont établis en partie sur Staten-Island. Plusieurs familles hollandaises ont conservé leur langage; mais on parle la langue anglaise dans toute l'étendue de cet État. Par la constitution de l'Etat de la Nouvelle-York, établie en 1777, le pouvoir législatif suprême est accordé à deux corps distincts et séparés, l'un appelé l'*assemblée de l'Etat de la Nouvelle-York*, composée de 70 membres élus tous les ans au ballotage, et l'autre, *le sénat de la Nouvelle-York*, composé de 24 membres, pour quatre ans. Ces deux corps forment la législature, et doivent s'assembler au moins une fois par an pour la confection des affaires. Le pouvoir exécutif suprême réside dans un gouverneur, qui reste trois ans en place, et qui est assisté de quatre conseillers choisis par le sénat dans son propre sein. Tout habitant mâle et majeur, possédant un franc-fief de la valeur de 480 fr., ou qui a en terres 48 fr. de rente, qui a été porté sur le rôle des impositions, et a payé l'impôt pour les six mois antérieurs au jour de l'élection, a droit de voter pour les membres de l'assemblée; mais pour avoir droit de vote pour le gouverneur et les membres du sénat, il faut posséder un franc-fief de la valeur de 2,400 fr. Les délégués au congrès, les juges, etc., sont pris dans le sénat et dans l'assemblée, par la voie du ballotage. Le trésor de cet Etat est un des plus riches de l'Union. En 1796, les fonds, d'après le rapport du trésorier de la législature, montaient à 2,119,068 dollars 33 cents, qui produisaient annuellement 234,218 dollars, outre une autre somme particulière.

NOUVELLE-JERSEY.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 54 l. Larg. 20 l.	Entre les	39e et 42e deg. de lat. N. 76e deg. 28 m. et 70e deg. de long. O.

Contenant 1,112 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Jersey est bornée à l'O. par la rivière et la baie de Delaware; à l'E. par la rivière d'Hudson et la mer; au S. par la mer Atlantique, et au N. par le Sund, qui sépare l'île des Etats du continent.

Division. — Cet Etat est divisé en 13 comtés.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
DIVISION DE L'EST.	
Middlesex	Perth-Amboy et New-Brunswick.
Monmouth	Shrewsbury et Frechold.
Essex	Elisabeth et Newark.
Sommerset	Boundbrook.
Bergen	Hakkensak.
Morris	Morristown.
DIVISION DE L'OUEST.	
Burlington	Burlington et Bordentown.
Gloucester	Woodbury et Gloucester.
Salem	Salem.
Cumberland	Bridgetown.
Cap May	*Point.*
Hunterdon	Trenton.
Sussex	New-Town.

HYDROGRAPHIE. *Fleuves et rivières.* — La *Delaware*, le *Rariten-Hackinsack* et la *Cassaick*. Cette dernière a une chute d'eau fort remarquable, qui offre un beau spectacle. Le rocher d'où l'eau tombe a environ 70 pieds perpendiculaires, et la rivière a en cet endroit 80 toises de largeur : c'est un des points les plus renommés des Etats-Unis, à six lieues et demie de New-York. Les pierres qui forment le bassin d'où tombe la rivière Passaick, sont la plupart sablonneuses. C'est un granit durci, très-commun dans toute la plaine, et qui repose sur un fonds de basalte fin et compacte. Les cailloux qui se trouvent au bas de la cataracte sont de la même nature que les rochers d'en haut. La petite ville de Patterson est bâtie au pied de cette chute. C'est une réunion d'usines de différentes espèces, mal construites, mal dirigées et toutes en décadence, parce que les fonds ont été consommés avant même qu'elles fussent en activité. Aucune situation n'est cependant plus propre à l'établissement de toute espèce de machine.

Religion. — Selon la constitution actuelle, il est permis à tout individu d'adorer Dieu de la manière la plus agréable à sa conscience, et personne n'est obligé de payer de dîmes, taxes ou autres impositions, pour bâtir ou réparer aucune église, ou pour l'entretien d'aucun prêtre, à moins qu'il ne le juge à propos, et qu'il ne se soit engagé volontairement à le faire. Il ne doit être établi dans cette province aucune secte religieuse préférablement à une autre; et il est défendu de priver aucun habitant protestant de ses droits civils, seulement à cause de ses opinions religieuses. L'observation du dimanche est de rigueur. On a le droit d'arrêter tout voyageur qui va ailleurs qu'aux

lieux de culte, et de le conduire devant les officiers de justice. Il en est de même de ce jour-là pour les voitures; mais cette loi est aujourd'hui beaucoup moins observée.

TOPOGRAPHIE.

Trenton est une des plus grandes villes de la Nouvelle-Jersey et la capitale de l'Etat, située sur la rive droite de la *Delaware* à l'opposé de ses chutes, à-peu-près dans le centre de l'Etat et à 10 lieues de Philadelphie. Elle contient environ 300 maisons, la plupart bien bâties et en bois; celles de la grande rue le sont mieux. Il y a aussi beaucoup de maisons de campagne aux environs. Sa position, les passages continuels de Philadelphie à New-York, après avoir traversé la Delaware, en font un séjour agréable, et étendent beaucoup son commerce. Le congrès s'y est assemblé quelque temps pendant la guerre, et y a tenu ses sessions pendant les dernières épidémies de la maladie nommée vulgairement *yellow fever*, fièvre jaune, qui désolait Philadelphie.

Perth-Amboy et *Burlington* étaient les siéges du gouvernement avant la révolution. Le gouverneur résidait ordinairement dans la dernière, qui est agréablement située sur la belle rivière *Delaware*, à 7 lieues de Philadelphie, vis-à-vis Bristol qui est de l'autre côté; une partie de la ville de Burlington est bâtie sur une île; elle a été fondée par des quakers de Londres. Toutes deux avaient été déclarées ports libres pour vingt-cinq ans. La première a un port aussi bon qu'aucun du continent; il est sûr et assez vaste pour contenir plusieurs gros vaisseaux.

Brunswick, au N. E., située sur la rive droite de la rivière *Rariton*, contient environ 2,500 habitans, dont la moitié est d'origine hollandaise; c'est un entrepôt des produits des environs. Un très-beau pont de bois a été bâti depuis peu sur le Rariton, dont la navigation établit un commerce direct et assez actif avec New-York.

Princetown, à 4 l. N. E., est comme un gros village, ayant une belle et longue rue très-bien située, et célèbre par un collége où l'on confère les degrés, et où il y a un grand nombre d'étudians. Le bâtiment est très-simple, construit en pierre, a 180 pieds de long et quatre étages. On remarque dans le muséum, qui avait été détruit par les Anglais, un planétaire inventé par feu Rittenhouse, l'un des savans de la Pensylvanie et de toute l'Union. On voit à Princetown les plus beaux catalpas: presque toutes les maisons en sont entourées.

Elizabethtown, au N. E., très-agréablement située et sur un sol fertile, est une des plus anciennes villes de l'État. Ce lieu fut acheté des Indiens en 1664, et établi bientôt après. La ville contient environ 200 maisons bien bâties, deux jolies églises, et une maison de ville bien construite.

Newark est à-peu-près de la même grandeur qu'Elizabethtown, composée de fort jolies maisons en briques ou en bois, bien peintes et toutes entourées d'un jardin. Il n'y a qu'une seule rue très-longue, très-large, et plantée d'arbres, mais qui, comme celle d'Elizabethtown, n'est pas pavée. Elle a pareillement deux belles églises dont les clochers s'élancent d'une manière pittoresque au-dessus des arbres des forêts qui entourent ces deux petites villes, dont la route de communication de 2 l. ½ est extrêmement agréable. Les campagnes qui les séparent sont bien cultivées; on y voit beaucoup d'arbres fruitiers, et particulièrement des pêchers dont le Jersey abonde. Cette petite ville est renommée pour la bonté du cidre qu'on y fait, qui est supérieur à ceux des autres parties de l'Amérique, et par une manufacture de souliers qui occupe la moitié des habitans.

Histoire, population et commerce. — La Nouvelle-Jersey fait partie de cette vaste étendue de terre qui, comme nous l'avons observé, fut donnée par Charles II à son frère Jacques, alors duc d'York. Ce dernier la vendit pour une somme considérable à mylord Berkeley et à

sir Georges Carteret (d'où elle prit son nom actuel, parce que sir Georges avait des biens dans l'île de Jersey), et ceux-ci la vendirent à d'autres, qui, en 1702, transférèrent les pouvoirs du gouvernement à la reine Anne, qui les accepta; et, depuis cette époque, elle devint un gouvernement royal. Les premiers établissemens furent faits par des Hollandais, peu de temps après leur arrivée sur la rivière du Nord, sous la conduite de l'amiral Hudson. Mais les ayant abandonnés en 1614, les Suédois leur succédèrent, et occupèrent cette contrée en 1628. Ils en furent ensuite chassés par les Hollandais, puis ceux-ci par les Anglais. Par une relation publiée en 1765, le nombre de ses habitans était alors de 100,000; mais, en 1784, la législature fit faire un recensement, et il parut qu'ils étaient alors 140,435, dont 10,501 noirs. De ces noirs, il n'y en avait que 1,959 qui fussent esclaves; de sorte que la proportion des esclaves, eu égard au nombre des habitans de l'Etat, était comme 1 à 26 : la population actuelle se monte à 184,139 habitans, parmi lesquels il y a 11,423 esclaves.

Cet État a été le théâtre de la guerre pendant plusieurs années de la révolution de ces colonies. Les Anglais y essuyèrent un grand revers lorsque le général Washington, faisant sa retraite à travers les Jerseys, abandonné de presque toutes ses troupes, excepté la milice, qui resta fidèle, déploya tous ses talens militaires, surprit la nuit de la veille de Noël les troupes hessoises à Trenton, fit prisonniers 886 soldats et 23 officiers : 600 hommes de cette nation s'échappèrent et s'enfuirent à Bordentown. Le même général se porta immédiatement sur Princeton, où sa petite armée obtint les succès qui concoururent aux grandes destinées du Nouveau-Monde.

La Nouvelle-Jersey fait presque tout son commerce avec la Nouvelle-York et la Pensylvanie, où le débit est plus certain, plus prompt, le prix meilleur, le choix pour les retours plus grand et le crédit plus long. Les communications sont courtes et sûres. Ces raisons ont, jusqu'à présent, empêché le port d'Amboy de devenir aussi important qu'il en est susceptible. Trois autres petits ports où il y a une douane, *Burlington*, sur la Delaware; *Bridgetown*, sur la baie de ce nom; et le *Grand-Eggharbour*, sur les côtes maritimes, ne font que très-peu de commerce.

Gouvernement. — D'après la nouvelle charte de droits établie par le congrès provincial, le 2 juillet 1776, le gouvernement de la Nouvelle-Jersey est composé d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une assemblée générale. Les membres du conseil législatif doivent être francs-tenanciers, et posséder au moins un bien de 24,000 francs, et les membres de l'assemblée générale un de 12,000 francs. Tous les habitans, possesseurs de 1,200 francs, ont droit de vote pour les représentans du conseil et de l'assemblée, ainsi que pour tous les autres officiers publics. L'élection du gouverneur, du conseil législatif et de l'assemblée générale est annuelle; le gouverneur et le lieutenant-gouverneur sont choisis d'entre et par les membres de l'assemblée et du conseil. Les juges de la cour suprême sont choisis pour sept ans, et les officiers du pouvoir exécutif pour cinq. Les taxes se payent régu-

lièrement dans cet Etat. La dépense du gouvernement s'élève annuellement à 27,000 dollars. En 1796, l'Etat devait encore 120,000 dollars. Suivant la balance des dettes des divers Etats, la Nouvelle-Jersey est créancière de l'Union pour 49,000 dollars.

PENSYLVANIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 100 l.	Entre les	77° et 83° deg. de long. O.
Larg. 52 l.		39° et 42° deg. de lat. N.

Contenant 1,667 lieues carrées.

Limites.

Cette province est bornée à l'E. par le Delaware, qui la sépare de la Nouvelle-Jersey; au N. par la Nouvelle-York et le lac Erié; au N. O. par une partie du lac Erié, où il y a un bon port; à l'O. par le territoire Nord-Ouest et une partie de la Virginie; au S. par une partie de la Virginie, du Maryland du Delaware. Cet Etat a la forme d'un parallélogramme. L'extrémité N. O., contenant environ 202,000 acres, a, depuis peu, été vendue par le congrès à cet Etat.

Division. — L'Etat de Pensylvanie contient les comtés suivans, au nombre de 23.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Philadelphie	PHILADELPHIE, au 40° d. de lat. N.
Chester	West-Chester.
Delaware	Chester.
Bucks	Newtown.
Berks	Reading.
Northampton	Easton.
Lancastre	Lancastre.
York	York.
Cumberland	Carlisle.
Montgomery	Norriston.
Dauphin	Harrisbourg.
Luzerne	Wilksbourg.
Northumberland	Sunbury.
Franklin	Chamberstown.
Bedfort	Bedfort.
Huntingdon	Huntingdon.
Mifflin	Louisbourg.
Westmoreland	Greensbourg.
Somerset	*Point.*
Lafayette	Union.
Washington	Washington.
Allegany	Pittsbourg.
Lycoming	*Point.*

HYDROGRAPHIE. *Fleuves et rivières.* — Les rivières sont la Delaware, la Schuylkill, la Susquehannah, Youghiogany, Monongahela et l'Allegany. La *Delaware*, dont l'entrée (appelée baie de la Delaware) est située entrele cap Henlopen et le cap May, est navigablepour des vaisseaux de toute espèce jusqu'à Philadelphie, et pour des sloops jusqu'aux cascades de Trenton, à 52 lieues de la mer. On entre dans le fleuve proprement dit, à Bombay-Hook, 6 lieues et demie plus haut, où il a une lieue et demie de largeur. La *Schuylkill* se jette dans la Delaware au-dessous de Philadelphie. La *Susquehannah* naît par sa branche N. E. des lacs Otsego et Otego, reçoit ensuite la Tyoga, est navigable fort loin, et se jette dans la baie de Chesapeak. La *Monongahela* et l'*Allegany* se réunissent pour former l'Ohio. La première reçoit la rivière de Cheat et la Yohogany. Ces rivières et les nombreuses baies et criques de la baie de la Delaware, susceptibles de contenir les plus grandes flottes, rendent cette province très-propre à faire un commerce intérieur et étranger.

Climat, air, sol et aspect du pays. — L'aspect du pays, l'air, le sol et ses productions ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la Nouvelle-York. S'il y a quelque différence, c'est en faveur de cette province. L'air est doux et clair. Les hivers durent depuis décembre jusqu'en mars, et sont si froids et si durs, que la rivière Delaware, quoique fort large, est souvent gelée. Les mois de juillet, août et septembre, sont d'une chaleur insupportable; mais le pays est rafraîchi par de fréquentes brises. Il est à remarquer qu'en général dans toutes les parties des plantations anglaises, depuis la Nouvelle-York jusqu'à l'extrémité méridionale, les forêts sont remplies de vignes sauvages de trois ou quatre espèces, toutes différentes de celles que nous avons en Europe. Mais, soit de quelque défaut dans leur nature, ou dans celle du climat ou du sol où elles croissent, ou, ce qui est beaucoup plus probable, de la faute des habitans, elles n'ont encore produit aucune espèce de vin qui mérite d'être citée. Les Indiens en font cependant une sorte de vin dont ils se régalent. Il faut aussi remarquer, au sujet du bois de ces colonies, que, dans le midi, il n'est pas si bon pour la construction des vaisseaux que celui des provinces septentrionales. Plus on avance vers le S., moins le bois est compacte, et plus il se fend aisément. Ainsi, ce qui le rend moins propre à la bâtisse des navires, le rend plus propre à faire des douves.

Population, habitans. — Dans l'espace de quelques années, la Pensylvanie reçut plus de nouveaux habitans que toutes les autres colonies ensemble. Il y a des établissemens sur les principales rivières, et le pays est cultivé à plus de 50 lieues au-dessus de Philadelphie. Dans la grande convention tenue à Philadelphie dans l'été de 1737, on estima le nombre des habitans de la Pensylvanie à 360,000. En 1790, il se montait à 434,373, y compris 3,737 esclaves; mais depuis cette époque ce nombre est fort augmenté.

Les Pensylvaniens sont durs, industrieux, et la plupart aisés, quoiqu'il y ait peu de propriétaires territoriaux que l'on puisse regarder comme riches; mais, avant la guerre civile, ils étaient tous bien logés,

bien nourris, et, selon leur état, bien vêtus; et cela au plus bas prix, parce que la classe inférieure manufacturait elle-même la plupart de ses habits, tant en toiles qu'en étoffes de laine.

Histoire, gouvernement, établissement. — Ce pays, sous la dénomination de Nouveaux-Pays-Bas, était autrefois au pouvoir des Hollandais et des Suédois. Mais quand ces nations furent chassées de la Nouvelle-York par l'amiral anglais Penn, qui, de concert avec Venables, avait conquis l'île de la Jamaïque (sous les auspices de Cromwel), cet amiral, rentré en grace auprès de Charles II, obtint de ce monarque la promesse de la concession de ce pays. A sa mort, son fils, le célèbre trembleur ou quaker, profita de cette promesse, et, après beaucoup de sollicitations à la cour, fut assez heureux pour en obtenir l'exécution. Quoique, comme auteur et théologien, Penn ne soit guère connu que de ceux de sa secte, sa réputation dans une sphère non moins respectable, est universelle chez toutes les nations civilisées. Les circonstances du temps engagèrent un grand nombre d'individus à le suivre dans ses nouveaux établissemens, pour éviter les persécutions auxquelles les *quakers*, comme les autres sectaires, étaient exposés; mais c'est à sa sagesse et à son habileté qu'ils furent redevables de cette charte de priviléges qui mit cette colonie sur un pied si respectable. Il fonda la Pensylvanie en 1683. La principale et unique base de toutes les institutions de ce grand homme, est toujours la liberté civile et religieuse dans sa plus grande latitude. Il était non-seulement permis aux chrétiens de toutes les dénominations de vivre sans être molestés dans la colonie, mais ils pouvaient même avoir part au gouvernement. Aucune loi ne pouvait être faite sans le consentement des habitans. Les affaires même de simple surveillance, qui font partie des lois de bien peu de nations, furent soumises par Penn à des réglemens. Une cour exprès constituée devait prendre en considération les affaires des veuves et des orphelins. Les procès ne devaient pas être sujets aux délais et aux chicanes de la loi, mais décidés par des arbitres sages et probes. Sa bienfaisance et sa générosité s'étendirent aussi jusqu'aux nations indiennes. Au lieu de profiter des droits de sa concession, il acheta à ces sauvages les terres qui lui étaient concédées jusqu'à la Susquehannah et au-delà, jugeant qu'ils en étaient les propriétaires primitifs, et qu'ils y avaient le plus ancien droit. En un mot, si Guillaume Penn était né en Grèce, on aurait placé sa statue à côté de celles de Solon et de Lycurgue. Il mourut en 1718, en Angleterre, emportant les regrets et l'estime de tous ceux qui avaient eu à traiter avec lui. Sa colonie fut la seule pour laquelle il n'y eut point de sang de répandu. Ses lois, fondées sur les bases solides de l'équité, sont encore en vigueur; et, pour preuve de leur efficacité, il suffira de dire que les terres s'y vendirent depuis peu 300 fr. les 100 acres, avec une redevance de 5 fr., au lieu qu'elles se vendaient autrefois 500 fr. les 1,000 acres, avec une redevance de 24 s. par 100 acres. Près de Philadelphie, avant le commencement de la guerre avec la mère-patrie, les terres se louaient 24 fr. l'acre, et même à quelques lieues de cette capitale, elles se vendaient au denier 20 (20 fois la rente).

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

PHILADELPHIE, qui est plus belle qu'aucune ville de l'Amérique, et qui, pour la régularité, n'est égalée par aucune cité de l'Europe, éclipse les autres villes des Etats-Unis, et mérite principalement notre attention. Elle fut bâtie d'après le plan du fameux Penn, fondateur et législateur de cette colonie. Elle est située à 40 lieues de la mer, suivant le cours de la baie et de la rivière, et à environ 20 lieues en ligne directe, par la lat. de 39 d. 57 m. N., et la longit. de 75 d. 8 m. O., entre deux rivières navigables, la Delaware, à l'O., à un endroit où cette rivière a plus d'un tiers de lieue de largeur, et la Schuylkill à l'E., qu'elle réunit au-dessous à une lieue deux tiers. Ces deux rivières laissent entre elles un espace de deux tiers de lieue. Selon le plan du fondateur, on devait bâtir sur la rive des deux rivières, jusqu'à ce que les maisons vinssent à se joindre graduellement en arrière, et à se réunir de manière à former une ville étendue de l'E. à l'O. Mais on a préféré de bâtir d'abord sur la Delaware, d'y former des cales ou espèces de rectangles, projetés en avant dans la rivière, sur lesquels on a construit des maisons et des magasins. Ces jetées qu'on nomme *warfs*, très-commodes, à la vérité, pour les embarcations, et où les vaisseaux se placent aussi près qu'on le desire, obstruent la communication le long du rivage du fleuve à cause de l'irrégularité de la position des magasins, en sorte qu'il n'y a pas de quais proprement dits. La Schuylkill étant à une trop grande distance de la Delaware, la ville s'est étendue le long de cette dernière au N. et au S., où elle a presque une lieue de longueur; tandis que dans le milieu elle ne s'étend pas à un tiers de lieue. Presque toutes les rues de Philadelphie se coupent à angles droits. Celles qui s'étendent de l'E. à l'O. originairement, au nombre de neuf principales, portent le nom des arbres que les premiers colons y trouvèrent à leur arrivée, excepté la grande rue vers le milieu de la ville où se tient le marché le plus considérable, le plus beau et le plus digne d'attention par l'abondance, l'ordre et la propreté admirable qui y règnent; la partie de la ville qui est bâtie s'étend à peine jusqu'à cette rue, où il doit y avoir une grande place publique. On ne présume pas que l'autre côté vers la Schuylkill puisse être bâti. *Broad street* a 113 pieds de largeur; la grande rue du marché 100 pieds; celle du Mûrier 60; les autres 40 et 30; elles sont bien pavées, la plupart garnies de trottoirs de chaque côté, avec des poteaux pour les défendre de l'approche des voitures. Les maisons sont toutes bien bâties en brique; un petit nombre a des arbres sur le devant. La partie la plus irrégulière, où les maisons et les magasins sont plus serrés, c'est le bord de la Delaware ou *Water street* (rue de l'eau); c'est là que les immondices, des débris de substances végétales et animales en putréfaction, jointes aux exhalaisons de la vase fangeuse qui se trouve exposée aux rayons d'un soleil ardent en été, à marée basse, le long des *wharves* ou *cales* en bois, répandent une odeur infecte, sur-tout après le coucher du soleil. C'est toujours dans ce quartier le plus commerçant, ainsi qu'à New-York, Baltimore, Norfolk, etc., qu'a commencé la fièvre jaune (1). Si l'on avait suivi le plan du fondateur, on aurait fait un quai le

(1) Cette maladie, qu'on a nommée fièvre de la Barbade, fièvre maligne des Indes-Occidentales, *typhus icteroïde*, est de la nature des fièvres ardentes bilieuses, avec plus ou moins de complication de putridité gastrique. La couleur jaune de la peau qui succède ordinairement à des vomissemens qu'on a de la peine à arrêter, et dont les matières rejetées ont souvent la couleur de marc de café, lui a fait donner, dans ces pays, le nom de fièvre jaune; très-souvent les hémorragies par les ouvertures naturelles, l'extravasation du sang sous la peau et son issue par les pores de la bouche, de la langue, des lèvres, etc., ajoutent au danger, et jettent les malades dans un état déplorable. C'est alors qu'on

long du rivage, planté d'avenues d'arbres, où est aujourd'hui *Water street*, et on aurait évité les causes d'insalubrité qui s'y trouvent réunies.

Si Philadelphie est la plus belle ville des Etats-Unis, et l'une des plus belles du monde, le voyageur regrette toujours de n'y pas trouver une place publique (on ne peut pas regarder comme telle le jardin de la maison d'Etat), et il s'étonne de voir des cimetières dans son enceinte. Ses espèces de quais sont étroits. Le principal édifice est la maison d'Etat ou le palais, situé dans *Chesnut street*, où siégeait le congrès avant d'aller à la ville fédérale, en 1800. Elle est bâtie en briques, a une belle apparence, et offre trois corps-de-logis ou pavillons sur une ligne. Le corps législatif de Pensylvanie, les tribunaux, la cour suprême et les juridictions particulières, etc., y tiennent leurs séances. L'extrémité occidentale est destinée à celles de la société philosophique américaine, et l'on y voit un muséum d'histoire naturelle curieux pour ce pays-là, appartenant à M. Peal.

Au côté opposé de cette extrémité, ou de l'aile droite, est la bibliothèque publique, établie par *Franklin*, dont on voit la statue en marbre blanc, dans une niche au-dessus de la porte en-dehors. Il y a plusieurs églises élégamment bâties; un hôpital bien situé et très-bien administré; une maison de travail pour les pauvres, l'un et l'autre hors de la ville actuelle; une université, un collége de médecine, deux théâtres (1), trois marchés et une grande prison, qui, par sa propreté, sa distribution, l'ordre extraordinaire et admirable qui y règne, pourrait passer pour une espèce de couvent. On y a joint une maison de correction, avec des cours spacieuses et des ateliers de différentes manufactures. On ne trouve nulle part une prison aussi sagement gouvernée.

Par un dénombrement en date du 19 août 1791, la ville de Philadelphie renfermait 42,520 habitans. La fièvre de l'automne de 1793 en a enlevé près de 5,000; celle de 1798 presque autant; dans l'année précédente un peu moins, et 1799 environ le même nombre. Cependant, la population s'élève peut-être à présent au-delà de 50,000. L'ex-duc de Liancourt, dans son voyage, a porté le nombre des habitans à 70,000. Morse l'évalue à environ 55,000 : cet auteur est natif et habitant des Etats-Unis. On y compte 16 à 1,700 familles de quakers, qui sont en général les plus zélés et les plus constans promoteurs de tous les objets d'utilité publique : ils sont à la tête de presque tous les établissemens.

Pitsbourg, ville forte, à 95 lieues sur l'*Ohio*.

Azylum. Cet établissement a été formé par MM. *Talon* et de *Noailles*, au commencement de 1794, sur la rive droite de la *Susquehannah*. Il n'a rien d'intéressant que parce qu'il a été fondé par des Français.

Azylum contient 40 à 50 maisons. Plusieurs lots sont en partie défrichés, et quelques familles d'ouvriers sont venues augmenter le nombre des premiers habitans. Quoique cet établissement soit dans un état précaire, on a lieu d'espérer qu'il prospérera, ce qui dépend de plusieurs circonstances (2). On eût pu, sans doute, choisir un lieu plus convenable; mais, tel qu'il est, il peut obtenir de grands avantages. La terre, assez médiocre derrière la ville, est excellente près de la rivière et sur la crique Loyal-Sock, où il y a de riches prairies et de très-beaux bois de bonne qualité. Les terres de la compagnie se vendent d'un dollar à deux dollars et

---

l'a appelée *mal de Siam*. Elle a paru huit fois à Philadelphie depuis la fondation de cette ville. L'épidémie de 1793 y a emporté 4,408 personnes; celle de 1797 presque autant; et en 1798 environ 5,000. (Essai sur la Fièvre jaune, présenté à la société de l'Ecole de Médecine de Paris, par Louis Valentin, en l'an 9.)

(1) L'un des deux, bâti en briques, est bien distribué dans l'intérieur, mais trop petit; l'autre en bois a été construit le premier, et n'est presque d'aucun usage. Les spectateurs ont l'habitude, dans toutes les villes, de fumer, de boire de la bière, du vin, de manger dans les entre actes comme dans une taverne. (*Valentin*).

(2) Larochefoucauld.

demi l'acre (1). Le prix de celles de la ville d'Azylum est de dix dollars. Le lin y réussit très-bien. On y fait beaucoup de sucre d'érable, du goudron, de la potasse. On a établi des moulins à blé et à scie sur Loyal-Sock. Les transports et le commerce se font à Wilkesbarré par la branche Nord de la Susquehannah, au moyen de laquelle toutes les marchandises venant de Philadelphie arrivent à Azylum.

Banques. — Trois banques sont établies à Philadelphie, la banque du Nord, la banque des Etats-Unis et la banque de Pensylvanie. Celle du Nord, la plus ancienne du continent, appelée aussi banque des quakers, a été incorporée par un acte du congrès, en date du 1er avril 1782, et sa charte, accordée par l'Etat de Pensylvanie, est datée du 17 mars 1787. Son capital est restreint à . . . 2,000,000 dollars.

L'acte d'incorporation de la banque des Etats-Unis a été approuvé par le congrès, le 25 février 1791. Son capital est limité à	10,000,000
La loi pour la banque de Pensylvanie est du 30 mars 1793, et son capital ne doit pas excéder	3,000,000
Total des trois banques	15,000,000

Les capitaux des autres banques du continent montent à environ 5 millions. Un cinquième du capital du papier-monnaie de la banque des Etats-Unis appartient au gouvernement national ; par cette raison chaque citoyen y est associé en seconde-main, parce qu'il paye une proportion de taxe aux fonds publics, de laquelle résulte cette cinquième portion. On a émis une masse énorme de papier dans la ville de Philadelphie ; cet abus a fait augmenter le prix des ouvriers, qui est excessif, ainsi que les dépenses pour la nourriture. Un ancien citoyen de Philadelphie a observé, dit *Callender* (2), que si on établissait dans cette ville une autre banque, on payerait bientôt une botte d'asperges un dollar. Cet écrivain prie, au nom de tout ce qui est sacré, ceux qui auraient le desir d'émigrer, de comparer les détails de son ouvrage (qu'il espère de voir parvenir en France et en Angleterre) avec ce jargon : *De la facilité particulière avec laquelle on peut élever une famille en Amérique*, de ne pas envier le bonheur de résider dans une ville maritime. Si les capitaux des trois banques, dit-il, s'étaient étendus collectivement à 3 ou 4,000,000 de dollars, elles auraient pu être utiles. Le gouvernement de la Pensylvanie tire un revenu considérable de sa banque, qui défraye, dit-on, toutes ses dépenses. Le congrès n'y gagne que 45,000 dollars.

Des 10,000,000 de capitaux pour fonder la banque des Etats-Unis, 2,000,000 de dollars ont été avancés par le gouvernement, en vertu d'une clause de la charte. Dans le rapport annuel du trésor au congrès, on y établit que la part du gouvernement dans les dividendes, est de

(1) Un acre est un peu plus d'un arpent.

(2) *Thompson Callender*, Esquisse sur l'Histoire de l'Amérique. Philadelphie, 1758.

160,000 dollars. Les 2,000,000 de dollars ont été empruntés à 6 pour 100 de la banque même : ainsi, après avoir ôté 120,000 dollars d'intérêt, le profit net, comme il est rapporté, est seulement de 40,000.

De ces observations prises parmi beaucoup d'autres que nous omettons, il résulte que, quoique les banques aient favorisé l'extension du commerce, le trop grand nombre de leur papier en circulation, et l'usure monstrueuse à laquelle ils ont donné carrière, ont rendu beaucoup de personnes insolvables dans Philadelphie. En augmentant d'abord du double le prix du travail, ils ont physiquement empêché la maturité ou plutôt la naissance des manufactures d'Amérique. D'après la rareté des bras dans ce pays, le prix du travail sera toujours plus haut qu'il n'est en Europe, en proportion de celui des vivres.

Depuis 1795, la rareté du numéraire augmente dans les Etats-Unis, non-seulement à cause des avances considérables pour le montant des denrées d'exportation, mais parce qu'il n'y a aucun impôt sur ces mêmes denrées, ni sur les terres incultes, dont les agioteurs ont horriblement trompé les Européens, ce qui en a fait tomber la valeur, principalement dans les pays de l'ouest, parce que les articles d'importation, qui sont fortement taxés, sont plus communément consommés par les habitans des villes maritimes que par ceux des campagnes; d'où il suit que les 50 à 60,000 habitans de Philadelphie payent trois fois autant d'argent au gouvernement que les quatre comtés de l'O. de la Pensylvanie, les Etats de Vermont, du Tennessée et du Kentucky ensemble; que la classe des cultivateurs jouit tranquillement des profits d'une immense exportation, tandis que le fardeau de la dépense publique est presque entièrement supporté par les manufacturiers et les consommateurs. Pour remédier à ces divers inconvéniens, et à raison des progrès rapides de l'agriculture, Callender, qui est habitant de Philadelphie, pense qu'il faudrait réprimer la multiplication énorme du papier-monnaie; qu'il n'y a pas de moyen plus simple, plus expéditif, ni moins fâcheux pour les individus, que d'abolir tous les billets ou notes au-dessous de 50 dollars, en accordant un intervalle convenable pour prévenir une secousse trop subite dans l'état de la circulation; qu'il faudrait aussi prendre des mesures pour la suppression de l'usure; et que ce n'est qu'en arrachant les épines par la racine, et en formant des réglemens complets, qu'on rétablira la solidité et la sûreté du commerce. La coutume d'exiger des intérêts si énormes s'est tellement fortifiée, et ceux qui font aujourd'hui ce trafic sont si nombreux, qu'on ne regarde pas comme une chose honteuse et déshonorante de donner ou de recevoir 30 pour 100 et même au-delà.

Il ajoute que, tant qu'on n'aura pas remédié à ces deux maux, on doit entièrement abandonner toute espérance d'établir des manufactures dans les Etats-Unis. On a développé l'importance de cet objet dans un avertissement de la dernière édition de *Shakespear*. On y déclare « que l'indépendance des Etats-Unis ne peut être assurée tant qu'ils ne seront pas capables de s'affranchir, plus qu'actuellement, de la nécessité d'importer des manufactures d'Europe. Il est ridicule et humiliant, dit l'écrivain, que nous soyons obligés d'envoyer si fréquemment à 4,000

milles pour une paire de couvertures, un canif, un pseautier et une main de papier. Cette situation, si peu naturelle et si absurde, ne peut durer long-temps, et le plus tôt que nous y remédierons et que nous la ferons cesser, sera le mieux. C'était la politique constante de la Grande-Bretagne de river les fers de ce pays, en étouffant ses manufactures dans leur berceau.... etc. Ces considérations prouvent qu'il est temps que nos manufactures d'Amérique soient encouragées et prennent de la consistance (1); car, dans vingt ans, nous égalerons la population de l'Angleterre.... »

Curiosités. — Dans le N. de la Pensylvanie, il y a une crique, nommée *Oilcreed,* qui se jette dans l'Allegany, à la source de laquelle sort une grande quantité d'huile bitumineuse : c'est le pétrole. On remarque aussi trois grottes ou caves curieuses, sur-tout celle de *Swetara*, dans le comté de Lancastre, et près de la rivière Tyoga, sur une montagne, les restes d'une ancienne fortification de forme circulaire, environnée de retranchemens, dont les Indiens ignorent entièrement l'origine.

Commerce. — Il y a dans la ville de Philadelphie nombre de riches négocians, ce qui n'est pas du tout surprenant, quand on considère le vaste commerce qu'elle fait avec les colonies anglaises, espagnoles, françaises et hollandaises de l'Amérique; avec les Açores, les îles Canaries et de Madère; la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal et la Hollande. Outre le trafic des Indiens, les grains, les provisions et les productions de toutes espèces de la province, que l'on fait descendre des deux rivières sur lesquelles la ville est commodément située, les Allemands établis dans l'intérieur du pays, emploient plusieurs centaines de charriots à quatre chevaux pour apporter à ce marché les productions de leurs fermes. En 1749, il entra dans ce port 303 vaisseaux, et il en sortit 291; mais en 1786, les registres de la douane portent le nombre des vaisseaux à 910; en 1795, à 1,620, et il en sortit 1,789. En 1796, il en entra 1625, et il en sortit 1,683.

Les marchandises que l'Angleterre envoyait autrefois en Pensylvanie, d'après un aperçu de trois ans, montaient annuellement à 16,664,000 francs. Celles exportées dans la Grande-Bretagne et dans d'autres marchés, outre le bois de charpente, les vaisseaux construits pour vendre, la mine de cuivre, et le fer en saumons et en barres, consistaient en grains, fleurs et plusieurs sortes de viandes, et, d'après le même aperçu, étaient estimées à 16,932,000 francs. Depuis l'in-

(1) Il y a plusieurs papeteries en Amérique, mais le papier y est fort mauvais en général; en les augmentant on en diminuerait le prix, et les imprimeurs étendraient leur commerce; car la plupart des livres viennent d'Angleterre. Ils impriment principalement une prodigieuse quantité de gazettes. (Voyez ce que nous en avons dit en parlant de la Nouvelle-Angleterre.) Quant à quelques autres manufactures qu'on a essayé d'établir, nous avons su, pendant les cinq années de notre résidence, que les unes ont été abandonnées, tant par la cherté de la main-d'œuvre que par le défaut de fonds des compagnies, et que plusieurs autres ont été incendiées aussitôt après leur établissement. (*Valentin.*)

dépendance de la colonie, le nouveau droit de deux et demi pour cent sur les importations *ad valorem*, c'est-à-dire sur leur valeur, a produit, depuis le 1er mars jusqu'au 1er décembre 1784, 3,168,000 fr., ce qui est équivalent à 76,082,000 fr. d'importations. L'Etat de Pensylvanie fait plus de commerce que les autres. Ses produits sont une très-petite partie des exportations pour Philadelphie. La valeur des exportations de cette ville a été, en 1792, de 3,820,652 dollars; en 1793, de 6,958,336; en 1794, de 6,643,890; en 1795, de 11,518,260; en 1796, de 17,549,141 dollars.

Institutions. — Il y avait à Philadelphie une académie qui avait été très-encouragée par des souscriptions de l'Angleterre et de l'Écosse, et qui, avant la guerre civile, promettait de devenir un beau séminaire de sciences. On lui a donné maintenant le titre d'*université*; ses fonds ont été en partie fournis par l'Etat, et en partie tirés de l'ancien collége. En 1767, on fonda à Lancastre un collége qui, en honneur du docteur Franklin, fut appelé collége de Franklin. Outre plusieurs belles institutions dans cette ville, il y en a une qui mérite particulièrement notre attention, c'est la *société philosophique américaine tenue à Philadelphie, pour les progrès des connaissances utiles*. Cette société fut formée le 2 janvier 1769, par la réunion de deux autres sociétés littéraires, qui avaient subsisté pendant quelque temps à Philadelphie, et fut érigée en corps politique, avec les pouvoirs, priviléges et immunités nécessaires pour répondre aux fins estimables qu'elle avait originairement en vue, le 15 mars 1780, par une charte que lui accorda la république de Pensylvanie. Cette société a déja publié quatre excellens volumes de ses recherches, l'un en 1771, l'autre en 1786, le troisième en 1793, et le quatrième en 1798. En 1771, elle était composée de 300 membres, et plus de 120 y ont depuis été agrégés : une grande partie consiste en étrangers de l'Europe de la première distinction. C'est une preuve évidente de l'augmentation de considération et des progrès de cette société, qui a eu pour présidens *Franklin*, *Rittenhouse*, et maintenant *Jefferson*.

Constitution. — En 1790, une convention fit la constitution qui existe aujourd'hui. Elle divise les pouvoirs comme celle des autres États. La législature est composée d'une chambre de représentans et d'un sénat. Les représentans sont élus par comté, excepté ceux de Philadelphie, qui sont élus par les citoyens même de la ville. Ils sont choisis tous les ans. Ils ne doivent pas excéder le nombre cent. Le sénat est élu pour quatre ans, et un quart des sénateurs est renouvelé chaque année. Les sénateurs sont élus par districts, et les dictricts sont formés des différens comtés, à raison de la population; mais chaque district ne nomme pas plus de quatre sénateurs. Le gouverneur est élu pour trois ans, et ne peut pas être continué plus de neuf ans sur douze. Le pouvoir judiciaire est réparti en cinq différens tribunaux. Les juges sont nommés par le gouverneur, et ne peuvent être destitués qu'en vertu d'une accusation de la chambre des représentans, jugée par le sénat, ou, s'il n'y a pas lieu à une accusation criminelle, par le gou-

verneur, sur la demande de deux tiers de chacune des deux chambres composant la législature. Les élections se font par scrutin dans cet État. Depuis l'époque de cette constitution, la tranquillité n'a été troublée que par une insurrection partielle dans l'ouest de la Pensylvanie, en 1794. Les habitans des comtés de la Fayette, de Westmoreland, de Washington et des Alleganis, s'opposèrent formellement à la levée de l'impôt sur les distilleries, sur le *whiskey* ou eau-de-vie de pêches. Une armée de 15,000 hommes marcha vers Pittbourg, et l'insurrection cessa sans répandre une goutte de sang. Ce fut alors une occasion pour le général Washington de mettre à l'épreuve l'attachement du peuple américain pour sa constitution, qui met au pouvoir du président la convocation des milices des Etats particuliers. En cas d'insuffisance, 80,000 hommes avaient ordre de se tenir prêts à marcher.

DELAWARE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 30 l.	Entre les	38e deg. 29 m. 30 s. et 39e d. 54 m. de lat. N.
Larg. 12 l.		77e deg. 20 m. et 78e deg. 8 m. de long. O.

Contenant 222 lieues carrées, 1,200,000 acres.

Limites.

CET Etat est borné à l'E. par la rivière et la baie de Delaware et par l'Océan Atlantique; au S. par une ligne tirée de l'île de Fenewick, à l'O., jusqu'à ce qu'elle traverse ce qu'on appelle la ligne tangente, qui le sépare de l'Etat du Maryland; à l'O. par la même ligne tangente passant au N., au-dessus de la péninsule, jusqu'à ce qu'elle touche la partie ouest du cercle territorial; et de là au N., par le même cercle, avec un rayon de trois lieues vers la ville de Newcastle, qui sépare cet Etat de la Pensylvanie.

Nom. — Il a tiré son nom du lord De-la-War, qui acheva l'établissement de la Virginie.

Division. — Il est divisé en trois comtés, qui sont subdivisés en *Hundreds*. Ces *Hundreds*, comme en Angleterre, signifient cent paroisses, qui ici n'existent pas encore. On a aussi appliqué cette subdivision à quelques autres Etats.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Newcastle	Newcastle et Wilmington.
Kent	Douvre.
Sussex	Lewes.

Avant la révolution c'était un district qu'on appelait les trois bas Comtés.

Hydrographie. *Rivières et criques.* — Le côté oriental de ce petit Etat est coupé par un grand nombre de criques et de petites rivières, qui versent leurs eaux dans le fleuve et la baie de Delaware; les principales sont *Brandywine* et *Christiana*, qui se réunissent au-dessous de Wilmington; d'autres naissent au midi et à l'occident, telles que *Pocomoka*, *Witomico*, *Nanticoke*, *Choptank*, *Chester*, *Sassafras* et *Bohemia*, qui se jettent dans la baie de Chesapeak. La navigation ne s'étend pas à plus de 9 à 10 lieues pour les navires de 50 à 60 tonneaux.

Aspect du pays, sol et productions. — L'Etat de Delaware est extrêmement bas, excepté les parties supérieures du comté de New-castle. Les eaux stagnantes et marécageuses résultant du débordement des rivières, sont pernicieuses à la santé des habitans. L'agriculture y est dans un état florissant et poussée très-loin. Le blé y est de la meilleure qualité; le maïs, l'orge, l'avoine, le seigle, le lin, le sarrazin et les patates y sont abondans. Il y a aussi des belles prairies naturelles et artificielles. On rencontre quelques haies vives d'épines qui délassent la vue, fatiguée des tristes clôtures ou *fences* de bois mort. Il est étonnant que les champs et enclos de ce pays n'en soient pas tous entourés avec un fossé fait au pied.

Population. — Le nombre des habitans, en 1790, était de 59,094, et de 8,887 esclaves.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Wilmington est la ville la plus peuplée de l'Etat; elle est située à deux tiers de lieue de la Delaware, à l'O., entre les criques Christiana et Brandywine, qui s'unissant au-dessous, se jettent dans la Delaware par une embouchure de 400 toises; c'est par cette communication que se font les exportations considérables en farine, en grains, papiers, fers, provisions salées, etc. Wilmington est bâtie presque tout en briques, assez régulièrement, sur le côté d'une colline élevée de 109 pieds au-dessus du niveau de la Delaware. Sa position en amphithéâtre en fait un lieu agréable et salubre. Il y a de 4 à 5,000 habitans, dont plusieurs parviennent au-dessus de l'âge de soixante ans. Une banque y a été établie en 1796. Cette ville est un passage par terre du Maryland, à Philadelphie, dont elle est distante de 9 lieues.

Dowre est le siége du gouvernement; elle est située sur la crique de Jones, à quelques milles de la Delaware, et consiste en 100 maisons en briques qui forment quatre rues, lesquelles se coupent à angles droits.

Newcastle, à 12 lieues au-dessous de Philadelphie, est située sur la *Delaware*. Elle fut établie en 1627, par les Suédois, qui l'appelèrent *Stockholm*. Ensuite les Hollandais la prirent et la nommèrent *Nouvelle-Amsterdam*. Elle conserva ce nom, jusqu'à ce que les Anglais s'en fussent emparés. Elle contient environ 80 à 100 maisons. C'est le lieu où l'on s'embarque pour Philadelphie, et où l'on débarque lorsqu'on voyage par eau pour aller et venir de Baltimore. Deux paquebots sont tous les jours employés à cette navigation, et un stage conduit les passagers de Newcastle à Frenchtown, où l'on se rembarque sur la rivière d'Elk, à la tête de la Chesapeak : cette distance est de 5 lieues par terre.

Commerce et manufactures. — La farine forme l'objet le plus considérable d'exportation. Beaucoup de moulins situés sur la Brandywine, qui fait mouvoir dans son cours 60 à 80 usines, sont curieux par leur construction, qui est semblable à celle des moulins du pont de Londres, et de Paris près du Gros-Caillou. Tout s'opère sans qu'aucun ouvrier y mette la main. Il y a une manufacture de soie pour les bluttoirs, qui s'est très-étendue et perfectionnée, car tous les meûniers d'Amérique donnent la préférence à ces étoffes sur celles de laine. Des sloops arrivent à ces moulins, et y sont déchargés d'une manière très-expéditive. On a vu 1,000 boisseaux de blé portés au quatrième étage en quatre heures. Les navires arrivent avec la marée, s'en retournent au reflux suivant, chargés de 300 barils de farine, arrivent des moulins au port de Wilmington en moins d'une demi-heure, et très-souvent la cargaison prise aux moulins est délivrée dans le même jour à Philadelphie. La situation de ces moulins est saine et agréable. Le premier y fut bâti il y a 55 ans. Il y a maintenant 40 à 50 maisons en pierres et en briques qui forment Brandywine. Des bois de charpente, et plusieurs autres articles, sont aussi des objets d'exportation. La position avantageuse de cet Etat pour le commerce et la culture, devrait augmenter sa population. A peine la moitié des terres est-elle cultivée. A la vérité, elles sont couvertes d'eau en beaucoup d'endroits. Les exportations se sont montées en 1792, à 133,972 dollars; en 1793, à 93,559; en 1794, à 207,985; en 1795, à 158,041 dollars; et en 1796, à 201,142 dollars.

Histoire et constitution. — L'Etat de Delaware, d'abord habité par des Suédois en 1628, faisait partie de la Nouvelle-Suède, devenue depuis Nouvelle-Jersey. Les Hollandais s'en emparèrent en 1656; puis le duc d'York, qui en fit la conquête, vendit la ville de New-castle et un territoire de 4 lieues, à Guillaume Penn, fondateur de la Pensylvanie. Ce pays fut divisé en comtés, tels qu'ils sont encore aujourd'hui; mais à la révolution ils furent séparés de l'Etat de Pensylvanie.

La nouvelle constitution fut faite en 1776, et revue en 1790. Le pouvoir législatif est partagé en deux chambres. Celle des représentans est composée de 21 membres, sept par comté, et est élue annuellement. Pour en être membre il faut avoir 24 ans, posséder un bien libre, résider dans l'Etat depuis trois, et dans le comté par lequel on est élu, depuis un an. Le nombre des sénateurs est de neuf, trois par comté. Ils doivent être âgés de 27 ans, posséder un bien libre de 200 acres, ou une fortune connue de 1,000 francs. Même condition de résidence que pour être élu représentant. Les sénateurs sont élus pour trois ans; un tiers est renouvelé tous les ans. Le gouverneur, élu par ceux qui nomment le sénat et les représentans, l'est pour trois ans, et ne peut être continué plus de trois ans dans six. Il doit être âgé au moins de 30 ans, citoyen des États-Unis depuis douze, et de l'Etat depuis six. Le pouvoir judiciaire est composé d'une cour de chancellerie et de plusieurs tribunaux inférieurs. Les juges sont nommés par le gouverneur, et conservent leur place tant qu'ils se conduisent

bien. Les juges-de-paix nommés par le gouverneur, le sont pour 7 ans. Les voix pour l'élection du président et du vice-président des Etats-Unis sont, dans l'Etat de Delaware, données par la législature. La somme annuelle des impositions est de 13 à 15,000 dollars. Cet Etat est sans dette et sans trésor. (*Larochefoucauld-Liancourt.*) Son peu d'étendue le prive de grandes ressources. Le sénat avait proposé que l'Etat de Delaware fût réuni avec la partie du Maryland qui est à l'orient de la Chesapeak, pour n'en faire qu'un seul Etat : cette demande n'a point été accueillie. Les lois criminelles sont à-peu-près celles d'Angleterre.

TERRITOIRE NORD OUEST.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 300 l.	Entre les	37e et 50e deg. de lat. N.
Larg. 233 l.		83e et 100e deg. de long. O.

Contenant 45,666 lieues carrées.

Limites.

CETTE vaste étendue de pays est bornée au N. par les limites N. des Etats-Unis ; à l'E. par les lacs et la Pensylvanie ; au S. par le fleuve de l'Ohio ; à l'O. par le Mississipi. M. Hutchins, dernier géographe des Etats-Unis, estime que ce territoire contient 263,040,000 acres, desquelles il y en a 43,040,000 sous l'eau. D'après cette déduction, il en reste 220,000,000 appartenant au gouvernement fédéral, excepté une bande étroite de terrain qui borde le midi du lac Erié, et s'étend à 40 lieues à l'O. des limites de la Pensylvanie, qui appartenait au Connecticut.

Mais il n'y a qu'une très-petite portion de ces terres qui a été achetée des aborigènes, dont le congrès puisse disposer. On a déja fait des établissemens sur celles où leur titre est éteint. Il y en a un à Marietta, à l'embouchure du Muskingum, sous la direction de la compagnie de l'Ohio ; un autre entre les rivières Miami, sous la direction du colonel Symmes ; et Galliopolis, qui est un établissement français sur l'Ohio, à l'opposé de la rivière Kanhawa.

La partie de ce territoire à laquelle les Indiens ont renoncé, et qui a été organisée par le gouvernement de l'Union, est divisée en cinq comtés, qui sont :

COMTÉS.	QUAND ILS ONT ÉTÉ ÉRIGÉS.
Washington	Le 26 juillet 1788.
Hamilton.	Le 2 janvier 1790.
Saint-Clair	Le 27 avril 1790.
Knox.	Le 20 juin 1790.
Wayne	Le 1796.

Ces comtés ont été organisés avec des officiers civils et militaires. Le comté de Saint-Clair est divisé en trois districts; savoir le district de Cahokia, le district de la prairie du Rocher, et celui de Kaskaskias.

Hydrographie. *Rivières.* — Le *Muskingum* est une belle rivière coulant entre des rives si élevées, qu'elle n'inonde jamais le pays des environs. Elle a 250 toises de largeur à l'endroit où elle entre dans l'Ohio, et est navigable pour de gros bateaux jusqu'aux *three-legs* (trois jambes), et pour les petits jusqu'au lac, qui est à sa source. De là, il y a un portage d'un mille pour communiquer avec le lac Erié par la Cayahoga, qui n'est interrompue par aucune cascade. Du lac Erié, le chemin est bien connu pour aller à la rivière d'Hudson, dans l'Etat de la Nouvelle-York. On a commencé, sur son embouchure, la ville de *Marietta*, ou le *Campus Martius*, place publique, élevée et fortifiée par la compagnie de l'Ohio en 1788.

La *Hockhocking* ressemble au Muskingum, sans être aussi considérable. On trouve sur ses bords des carrières inépuisables de belles pierres de taille, de grands lits de terre, ou mine de fer, de plomb, de charbon, et des sources salées. On en a dernièrement découvert une à deux lieues et demie de la rivière Muskingum, appelée la *Big-Spring*, qui produit sur 10 gallons d'eau (le gallon fait quatre pintes) une bouteille de pinte de sel de la première qualité. On y trouve aussi de l'argile blanche et bleue, et du bol rouge.

Le *Scioto* est un fleuve plus grand que les rivières précédentes, et qui offre une navigation plus étendue. De grandes barques peuvent passer dans l'étendue de 65 lieues, où l'on ne trouve qu'un portage d'une lieue un tiers jusqu'à la rivière Sandusky, qui tombe dans le lac Erié, et qui offre une bonne navigation. C'est entre le Scioto et la Sandusky que se trouve la passe ordinaire du Canada à l'Ohio et au Mississipi, ce qui forme une des communications les plus étendues et les plus utiles que l'on puisse rencontrer dans aucun pays. Le cours du Scioto est doux et point interrompu par aucune cascade. Il déborde au printemps dans quelques endroits; ce qui est utile à de grandes plantations de riz naturel. On trouve dans les environs des sources salées, des mines de charbon, etc.

La *grande Miami*, formée de plusieurs branches considérables, dont une principale vient de l'O. dans le pays de Wabash, et une

autre près de la source de la Miami, qui se jette dans le lac Erié, se rend dans l'Ohio. Il n'y a qu'un portage très-court pour communiquer avec une autre branche de la rivière Sandusky, et elle peut s'embrancher aussi très-aisément avec le Scioto.

La *Wabash* est une belle rivière, dont les bords sont élevés et très-fertiles, qui se rend dans l'Ohio par une embouchure de 270 toises de largeur, à 540 lieues au-dessous de Pittsbourg. Elle établit des communications immenses avec Ouiatanon, petit établissement français sur le côté occidental de la rivière Miami, le lac Erié, le Détroit, les Illinois, etc. On a découvert une mine d'argent à 8 ou 9 lieues au-dessus d'Ouiatanon, sur le côté N. de Wabash. Il y a aussi des sources salées et plusieurs autres mines. Les rivières *aux Vases* et *Kaskaskias* se jettent dans le Mississipi. L'*Illinois*, venant de l'E., tombe dans le Mississipi par une embouchure d'environ 400 toises de largeur, 58 lieues au-dessus de celle de l'Ohio, et 6 lieues au-dessus du Missouri. Ce fleuve, bordé de superbes et vastes prairies, établit une communication avec le lac Michigan par la rivière Chicago, entre laquelle et l'Illinois il y a deux portages, dont le plus long n'excède pas une lieue un tiers. Le pays des Illinois est extrêmement fertile, abonde en mines de charbon, en sources et en étangs salés; en plusieurs espèces de beaux bois, de vignes sauvages qui produisent de bons raisins, des plantes médicinales et de teintures. Les colons français qui y sont établis font un assez grand nombre de tonneaux de vin avec ces raisins sauvages. Ces colons ont formé plusieurs villages dans une vallée délicieuse, entre les rivières Illinois et Kaskaskias, qui, avec ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Louis sur le côté O. du Mississipi, contenaient, en 1771, 1,273 combattans.

Aspect du pays, sol et productions. — Les terres près des diverses rivières qui se déchargent dans l'Ohio, offrent une variété de sols et des situations agréables qui peuvent servir de bases à l'opulence d'un peuple agricole et manufacturier. Il y a une grande quantité de bois de charpente de différentes espèces, parmi lesquels on trouve des arbres d'une grosseur prodigieuse : on trouva près du Muskingum un noyer noir, dont la circonférence, à 5 pieds de terre, avait 22 pieds, et un sycomore 44 pieds. Le *maple tree* ou érable à sucre, est un arbre précieux. Il n'en faut qu'un petit nombre pour fournir aux besoins d'une famille. C'est dans les mois de février et de mars que l'on *tape* les arbres à sucre, ou qu'on les perce pour y placer un tube ou conduit qui transmet le suc qui en découle dans un baquet ou vaisseau, d'où il est porté ensuite aux habitations pour y subir l'évaporation et la cristallisation ordinaire, comme pour la préparation du suc des cannes. Chaque arbre de grosseur plus qu'ordinaire rend environ 10 livres de sucre, ce qui est relatif au sol, et sans beaucoup de travail. Le coton y croît parfaitement, ainsi que d'autres productions indiquées en parlant des rivières. Il n'y a point de marais qui ne puissent être aisément saignés et desséchés, et convertis en prairies ou terres arables. Les montagnes, quoique nombreuses, n'y sont pas assez hautes pour ne pas être susceptibles de culture. Ce terroir convient beaucoup

à celle du blé, du riz, de l'indigo, du tabac, etc. La vigne y es extrêmement commune dans les bois.

Il n'y a point de pays plus abondant en gibier sauvage de toute espèce. On y voit des troupeaux innombrables de daims, de bisons et de bestiaux dans les bois, où ils se nourrissent de l'herbe abondante qu'ils produisent, preuve incontestable de la fertilité du sol. Les dindons sauvages, les oies, les canards, les cygnes, les sarcelles, les pigeons, les perdrix, les faisans, etc., y sont en plus grand nombre que la volaille privée dans aucun endroit des anciens établissemens de l'Amérique.

Les rivières sont on ne peut pas plus poissonneuses, et plusieurs de leurs poissons d'une excellente qualité. Ils sont en général grands, quoique de différentes tailles. Le *cat-fisch*, poisson chat, est le plus gros, a un goût exquis, et pèse de 6 à 80 livres (1).

Population. — On n'a pu encore estimer qu'à-peu-près le nombre des habitans, ainsi qu'il suit :

	hab.
Les Indiens étaient supposés se monter à.......	65,000 en 1792
Les habitans des établissemens de la compagnie de l'Ohio, à..................................	2,500 . . *id.*
Du colonel Symmes, à....................	2,000 . . *id.*
De Galliopolis (établissement français) situé sur l'Ohio, vis-à-vis l'embouchure du grand Kanhaway (1), à..................................	1,000 . . *id.*
De Vincennes et lieux vicinaux, sur la Wabash, à..................................	1,500 . . *id.*
De Kaskaskias et de Cahokia, à..............	680 en 1790
Au grand ruisseau, au village de Saint-Philippe et de la prairie du Rocher, à..................	240 . . *id.*
TOTAL....................	72,920 hab.

(1) Journal du colonel Gordon. Morse, troisième édit.

(2) *Galliopolis* a éprouvé beaucoup de contrariétés dans son origine, à raison de la guerre entre les Etats-Unis et les Indiens. C'est cette même cause qui a empêché les établissemens sur le Scioto, projetés par M. Marnesia, ex-constituant, lequel est parti à la tête de plusieurs colons français en 1790. Ils arrivèrent en Virginie : une petite portion resta à Alexandrie avec le chef; plusieurs se dispersèrent; les autres furent à Pittsbourg. Les plus hardis descendirent l'Ohio, et essayèrent de commencer l'établissement, que les incursions réitérées des sauvages ne permirent pas de continuer; l'objet de M. Marnesia ne pouvant être rempli, il prit le parti de repasser en Europe. Enfin Galliopolis fut fondée, non sur le Scioto, mais entre la rivière Petit-Scioto et la Hockocking, jusqu'à l'opposite du grand Kanhaway, et plusieurs familles s'y rendirent, après que le traité fut conclu entre le général Wayne et les nations indiennes. Elle est dans le comté de Washington, sur le bord de l'Ohio, et près d'une crique, à 100 lieues S. O. de Pittsbourg, en suivant le cours de l'Ohio. Il y avait environ 100 maisons en 1798. Les droits des propriétaires n'étant pas solidement établis (ceux qui vendent des terres aux Européens n'en sont pas toujours les légitimes possesseurs), cette incertitude sera vraisemblablement, pendant long-temps, un obstacle à son accroissement.

Depuis 1792, et sur-tout 1795, la population blanche y a augmenté.

Antiquités et curiosités. — Le nombre de forts antiques que l'on trouve dans ce pays occidental, fait l'admiration des curieux. Ils sont la plupart de forme oblongue, situés dans des endroits bien choisis et près de l'eau. On ignore quand, par qui et pour quelle fin ces forts ont été élevés. Ils sont sans doute de la plus grande antiquité; car il n'y a point de différence visible pour l'âge et la grosseur entre les arbres qui croissent dans l'intérieur de ces forts et ceux qui sont en dehors, et d'ailleurs les naturels en ont perdu la tradition. Le docteur Cutler, qui a examiné attentivement les arbres sur ces forts, et qui pense qu'ils sont d'une seconde croissance, estime qu'ils ont été bâtis depuis plus de mille ans. Tant d'efforts sont le fruit d'un peuple beaucoup plus adonné au travail que la race actuelle d'Indiens, et on ne conçoit pas comment ces forts auraient pu être construits sans l'usage des outils de fer.

Forts. — Les postes établis pour la protection des frontières sauvages, sont les forts Lawrence, Wayne, Recovery, à la tête de la Wabash; Défiance, sur la Miami; Saint-Joseph, près du lac Michigan; Franklin, sur la crique française; Marietta et Harmar, à la bouche du Muskingum; Stuben, aux rapides de l'Ohio; Lafayette, Hamilton, Washington, Knox, Jefferson, Saint-Clair et Vincennes. Huit de ces forts ont été construits dans le cours de la dernière guerre avec les Indiens. Le fort anglais Miami ayant été cédé aux Etats-Unis, forme le neuvième. De quelques terrains cédés au gouvernement fédéral, il y en a un de six milles carrés au fort Wayne; un autre de la même étendue, au fort Défiance; un troisième de douze milles carrés au fort anglais sur la Miami du lac, et un quatrième de six mille carrés vers l'endroit où cette rivière se rend au lac Erié. Si les Etats-Unis desirent prévenir d'autres guerres avec les sauvages, ils doivent, sans délai, envoyer des colonies sur ces nouvelles acquisitions. On ne pourrait dire qu'ils manquent de gens disposés à faire ce voyage, car environ 10,000 familles émigrent chaque année (dit Gallatin) vers l'O. des montagnes Allégany. En leur offrant de la terre pour rien, et payant la dépense de leur voyage de Presqu'île à l'embouchure de Miami, le gouvernement aurait bientôt un grand nombre de défenseurs. Les habitations doivent être assez rapprochées pour pouvoir résister plus aisément aux incursions des sauvages. L'établissement de trois ou quatre mille familles sur la Miami, engagerait les natifs à se retirer plus loin : toute communication avec le Canada deviendrait alors plus difficile. Le gouvernement pourrait donc terminer la guerre en une seule année, sans s'exposer à la honte des défaites, sans l'ostentation de quelques minces victoires, et en épargnant la dépense des forts. En annonçant que chaque citoyen, voulant servir dans l'expédition, aurait 300 acres de terres; que le rendez-vous serait au lac Erié; qu'ils se transporteraient par eau jusqu'à l'embouchure de la Miami; qu'en débarquant ils se soumettraient à certaines règles pour l'arrangement et la distribution de leurs

plantations, pour être admis comme membres, selon la coutume ordinaire; nul doute que des milliers ne s'enrôlassent à l'instant. Après avoir débarqué au lieu de leur destination, il leur serait facile de faire voir aux Indiens qu'un châtiment inévitable les attend, s'ils continuent à rompre aussi légèrement les traités (1). Les nouveaux habitans agiraient avec plus d'énergie que des soldats qui combattent seulement pour la paye. L'Amérique renferme beaucoup d'hommes capables de conduire une pareille entreprise. Protégée en arrière par le lac Erié, et sur le flanc droit par la Miami, la colonie se serait bientôt ouvert un espace considérable de terres, et défierait les efforts des Indiens. Tous les détails s'accordent sur la grande beauté du pays. M. Henfrey a pénétré beaucoup au-delà de la route du général Wayne. Il assure que cette terre surpasse de beaucoup tout ce qu'il a vu; que de larges forêts sont entrecoupées par de grandes et belles prairies bien arrosées : son assertion confirme tout ce qu'on a dit mille fois concernant le sol et les sites variés des pays de l'O. (2).

Gouvernement. — Par une ordonnance du congrès, du 13 juillet 1787, ce pays fut momentanément érigé en districts, sujet néanmoins à une division quand les circonstances le permettront. Dans la même ordonnance, il est énoncé que le congrès nommera un gouverneur, dont la commission durera trois ans, à moins qu'elle ne soit révoquée plus tôt. Le gouverneur est tenu de résider dans le district, et d'avoir un franc-aleu de 1,000 acres de terres tant qu'il exerce ses fonctions. Depuis la nouvelle constitution, le président des Etats-Unis nomme le gouverneur et autres officiers; savoir : un secrétaire qui doit rester quatre ans en place, à moins qu'il ne soit plus tôt destitué, lequel est tenu de résider dans le district, et d'y posséder 500 acres de terres durant son secrétariat, et trois juges pour le même temps et aux mêmes conditions. Quand la population sera assez nombreuse, ce territoire, ainsi que celui à l'E. du Mississipi, doit être divisé en Etats séparés, qui seront admis dans la confédération des Etats-Unis sur un pied égal aux anciens, aussitôt que l'un desdits Etats aura 60,000 habitans libres. Alors ils pourront faire une constitution et former un gouvernement, pourvu que ce gouvernement et cette constitution soient républicains. On a projeté de placer le centre de l'Etat oriental entre le Scioto et la Hockocking. Le siége du gouvernement sera probablement à l'embouchure de l'une des deux rivières; et autant que l'on peut conjecturer, en contemplant tout le territoire des Etats-Unis continué sous un gouvernement étendu, le siége de l'empire de toute la confédération pourrait être sur l'Ohio, non loin de cet endroit.

L'établissement de ce pays a été retardé et a beaucoup souffert pendant plusieurs années par la guerre malheureuse avec les Indiens;

---

(1) Nous nous permettons d'ajouter ici que le plus souvent les blancs sont les agresseurs.

(2) *Callender. A Key to the six per cent's cabinet*, 1778. Voyez aussi ce qui est dit sur la dernière guerre avec les Indiens, à l'article des Etats-Unis en général.

mais elle a été terminée à l'amiable au moyen d'un traité conclu à Greenville, sur la rive méridionale de la branche N. O. de la grande Miami, le 3 août 1795, entre le major-général Wayne pour les Etats-Unis, et les chefs de douze nations indiennes (1). On leur délivra en même temps pour 20,000 dollars de marchandises, et on convint qu'à l'avenir il leur en serait délivré chaque année pour 9,500 doll., à quelque endroit convenable au N. de l'Ohio.

ÉTATS DU SUD.

La troisième grande division et la plus étendue des États-Unis, comprend :

Le Maryland.
La Virginie.
Le Kentucky.
La Caroline du Nord.
Le Tennessée.
La Caroline du Sud.
La Géorgie.
Le territoire de Mississipi.
La Louisiane.

Cette grande division est bornée au N. par la Pensylvanie et par l'Ohio; à l'O. par des terres inconnues; au S. par les Florides et le golfe du Mexique; à l'E. par l'Océan Atlantique et l'Etat de Delaware. Elle est coupée dans une direction N.E. et S. O. par les montagnes Allegany, d'où naissent plusieurs grandes rivières qui se rendent dans l'Atlantique à l'E. et dans le Mississipi à l'O. Jusques à 20, 30 à 36 lieues des côtes maritimes, le terrain est plat, uni et couvert dans sa plus grande proportion, de pins dont on fait du goudron et de la térébenthine. Dans le voisinage des eaux stagnantes, qui sont en grande abondance dans la partie basse de ces pays, les habitans sont très-sujets aux maladies; tandis que sur les derrières, dans les lieux élevés et montagneux, ils y jouissent d'une aussi bonne santé que dans aucune autre partie salubre de l'Amérique. Le tabac, le riz, l'indigo, le blé, le maïs, le coton, le goudron, la poix, la térébenthine et les bois de construction, peuvent être considérés comme les principales productions de cette division.

(1) Ces nations sont les Wyandots, les Delawares, les Shawanèses, les Ottavas, les Chipewas, les Putawatimes, les Miamis, les Eelriver, les Weeas, les Kickapoos, les Pian-Kashaws, et les Kaskaskias.

MARYLAND.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 47 l. Larg. 45 l.	Entre les	37e deg. 56 m. et 39e deg. 44 m. de lat. N. 77e et 81e deg. de long. O.

Contenant 1,334 lieues carrées.

Limites.

Le Maryland est borné au N. par la Pensylvanie; à l'E. par l'Etat de Delaware et l'Océan Atlantique; au S. et à l'O. par la Virginie.

Division. — Il est divisé en deux parties par la baie de Chesapeak, et en 19 comtés, onze desquels sont sur la côte occidentale de la baie, et huit sur la côte orientale.

DIVISION OCCIDENTALE.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Harford	Belle-Air, Harford, Hâvre-de-grace.
Baltimore	Baltimore.
Anne Arundel	Annapolis.
Frédéric	Fredericktown.
Allegany	Cumberland.
Washington	Elisabethtown.
Montgomery	Georgetown.
Prince Georges	
Calvert	Abington.
Charles	Bristol.
Sainte-Marie	Sainte-Marie.

DIVISION ORIENTALE.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Cécile	
Kent	Chester.
Queen-Ann (la reine Anne)	Queen'stown.
Caroline	Danton.
Talbot	Oxford.
Sommerset	Princesse-Anne.
Dorchester	Cambridge.
Worcester	Snow-Hill.

Chaque comté envoie quatre représentans à la chambre des délégués, et en outre les villes de Baltimore et d'Annapolis en envoient deux chacune.

Hydrographie. *Fleuves et rivières.* — Le Maryland est arrosé par un grand nombre de rivières qui se rendent dans la baie de Chesapeak. Celles qui viennent de l'E. de cet Etat sont principalement la *Pocomoke*, la *Nanticoke*, la *Choptank*, la *Chester* et la rivière d'*Elk;* du N. la portion la plus rapide et la plus large de la *Susquehanna;* celles de l'O. sont la *Patapsco*, la *Severn*, *Patuxent* et *Potowmack*, dont moitié est dans le Maryland et moitié dans la Virginie. Susquehanna et Potowmack sont de grands fleuves. La rivière Patapsco n'a que 30 ou 40 toises de largeur à l'endroit où on la passe, un peu avant qu'elle n'entre dans le bassin sur lequel Baltimore est bâtie. Sa source est dans le comté d'York en Pensylvanie. Patuxent est plus large que Patapsco : elle naît dans le comté d'Arundel, et entre dans la Chesapeak à l'E., à 5 ou 6 lieues au N. de l'ouverture du Potowmack.

Aspect du pays, air, sol et productions — Ce qu'on a dit ci-dessus, dans la division des Etats méridionaux, peut, à beaucoup d'égards, s'appliquer au Maryland, excepté qu'on n'y cultive point de riz ni d'indigo. Les collines de l'intérieur sont si aisées à monter, qu'elles paraissent plutôt être les productions de l'art que celles de la nature. Le climat est en général doux et propre aux productions de l'agriculture. Le terrain est uni et bas dans la plupart des comtés de la partie orient., et couvert, en plusieurs endroits, d'eau stagnante et d'une grande étendue de marais, dont les exhalaisons corrompent l'atmosphère qui s'en charge pendant le jour, et retombent en rosée à la fin de l'été et dans l'automne après le coucher du soleil. Ceux qui, alors, n'ont pas la précaution de se vêtir et de se défendre contre l'humidité de la nuit, sont exposés aux fièvres intermittentes, ou aux rémittentes malignes, qui y sont endémiques. Les blancs en sont plus ordinairement attaqués que les noirs (1). Le grand nombre de ses rivières porte la fertilité dans tout son territoire, où l'on cultive avec succès le tabac, le blé, le chanvre, le maïs, différentes espèces de grains, etc. Les récoltes n'y sont cependant pas ce qu'elles pourraient être, même dans les meilleures terres. Les terres ordinaires ne rapportent que 5 à 6 boisseaux de blé par acre, et 8 à 10 de maïs. Celles qui sont bien fumées en donnent 6 à 7 fois davantage.

Les champs sont trop vastes pour être bien cultivés. Dans un pays où l'on ne peut trouver du fumier pour trois à quatre acres, où les bestiaux ne sont jamais retenus dans les écuries ou dans les cours, il n'est pas possible d'améliorer la culture d'un champ dont l'étendue va quelquefois jusqu'à 60 ou 80 acres. Quelques planteurs se justifient de la grandeur de leurs champs par la cherté des *fences* ou clôtures qui les entourent. Ces clôtures emploient une corde de bois pour cinq panneaux qui bordent douze toises, et elles doivent être renouvelées tous les trois ans. Le bois de chêne coûte dans les campagnes environ trois à quatre dollars et au-delà. Tout le monde

(1) On doit en dire autant de toute la côte maritime de la Virginie, des Carolines et de la Géorgie.

connaît l'avantage des haies vives, dont on ne voit qu'un petit nombre; l'épine croît dans tous les bois, et on n'en plante pas. Le bois d'ailleurs diminue; on en abat par-tout; on le gaspille et on n'en replante nulle part. On ne permet même pas aux bois coupés de repousser, puisqu'on y laisse courir le bétail. (*Liancourt.*)

Population. — Le nombre des habitans du Maryland était, en 1791, de 397,728, dont 103,036 esclaves. Le comté de Baltimore en contient 25,000, dont 10,000 esclaves.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Annapolis, située à l'entrée de la *Severn* sur la baie de Chesapeak, est la capitale de cet Etat, sans être la plus grande. Elle ne renferme pas plus de 2,000 habitans. Quoique la ville de Baltimore lui ait enlevé son commerce, elle est une des plus riches des villes de sa grandeur. Les maisons sont élégamment bâties, presque toutes en briques et spacieuses. Plusieurs ont de jolis jardins. La maison d'Etat, où siége la législature du Maryland, est un des plus grands et des plus beaux bâtimens publics des Etats-Unis. Il est aussi un des plus complets et des plus finis dans son intérieur, car tout n'est pas achevé. Ce bâtiment est surmonté d'une haute coupole et d'une lanterne à laquelle on arrive par un escalier très-commode, et d'où l'on découvre jusqu'à l'Atlantique, au-delà de la Chesapeak, de la baie de Delaware, etc. Il est situé dans le centre de la ville, d'où partent les rues en divergeant comme des rayons. Annapolis est pour la société une des villes les plus agréables des Etats-Unis; mais le marché y est mal approvisionné. M. Carroll, d'Annapolis, n'a pu réussir dans la culture de la vigne, qu'il avait tentée près d'*Ellicots-mill*, quoiqu'il y ait fait venir des vignerons français.

Baltimore, au N., est la ville la plus considérable du Maryland, la quatrième pour la grandeur, et la cinquième pour le commerce, entre toutes celles de l'Union, dont elle est une des plus belles. Elle paraît le disputer à Boston et à Charlestown, et devenir la plus commerçante après Philadelphie et New-York. Depuis peu d'années elle a fait des progrès extrêmement rapides. Elle est située sur la rivière *Patapsco*, à environ 6 lieues de sa jonction avec la Chesapeak, et bâtie autour de ce qu'on appelle le bassin, estimé l'un des plus beaux hâvres de l'Amérique. Presque toutes les maisons sont en briques, les rues larges et bien pavées. Les édifices publics y sont d'une simplicité élégante. La ville s'agrandit en tous sens, et l'on gagne considérablement sur l'eau. *Fells-point* est comme une portion de la ville, dont elle est cependant encore éloignée de près d'un mille. C'est là que s'arrêtent les navires d'une certaine force. On y a construit 7 ou 800 maisons ou magasins, parce que les bâtimens y sont commodément pour embarquer et débarquer. Ce lieu est le plus malsain, et la fièvre jaune y commence ordinairement ses ravages dans la saison la plus chaude. Le nombre des habitans, en 1791, montait à 13,503; mais, depuis ce temps, il a considérablement augmenté, sur-tout après l'émigration des Français en 1793, lesquels ayant fui les massacres et l'incendie de Saint-Domingue et des autres possessions françaises des Antilles, trouvèrent un asyle et beaucoup d'humanité parmi ces habitans hospitaliers, comme dans presque toutes les autres villes des Etats-Unis. On y compte aujourd'hui 15,000 blancs et 6 à 7,000 esclaves. Il y a deux banques à Baltimore; l'une est celle du Maryland, l'autre est une branche de la banque des Etats-Unis. Les campagnes des environs sont agréables. La belle maison du colonel Howard, avec un très-grand parc, à *Belvedère*, est sur une élévation dans une situation admirable, d'où la vue découvre une grande étendue.

Georgetown, à l'O., capitale du comté de Montgomery, située sur une montagne, divisée en plusieurs portions, au bas de laquelle passe le Potowmack, est un lieu de passage du

Maryland en Virginie, près de la ville fédérale, dont elle n'est séparée que par un ruisseau appelé *Rock-creek*. Elle contient environ 250 maisons, et peut être considérée, ainsi que les environs, comme un des lieux les plus sains de l'Amérique.

Frederictown, sur la crique Carroll, branche de la Monocassi, est très-bien bâtie, contient environ 2,000 ames, et fait un commerce assez considérable avec les pays de derrière.

WASHINGTON, *federal-city* (ville fédérale), dans le territoire de *Columbia*, est un terrain cédé par les Etats de Virginie et du Maryland aux Etats-Unis, pour y établir le siége de leur gouvernement en l'année 1800. L'espace qu'elle doit occuper, avec le territoire adjacent, a trois lieues un tiers d'étendue, au confluent de la branche de l'*Est* avec le fleuve *Potowmack*. Elle fut fondée en 1792, se trouve située à la latitude de 38 deg. 53 min. N., à égale distance des deux extrémités du territoire des Etats-Unis, à 23 min. près, et également dans le centre de l'Atlantique à Pittsbourg. Les causes qui ont donné lieu à l'établissement de cette ville, furent les menaces des milices de Pensylvanie, rassemblées autour de la salle du congrès à Philadelphie, les armes à la main, demandant qu'on leur assignât sans délai les fonds nécessaires pour acquitter les arrérages considérables de solde qui leur étaient dûs pour le service pendant la guerre qui venait d'être terminée. Les membres alarmés résolurent de s'éloigner d'un Etat où ils étaient exposés aux insultes, et ils s'ajournèrent sur-le-champ à New-York. Après cette translation, ils concertèrent les moyens de pourvoir à leur sûreté personnelle et à la liberté de leurs délibérations. Ils voulaient en outre que le lieu de leurs séances fût indépendant de tout Etat particulier, et faire disparaître l'esprit de rivalité qui pourrait exister si l'un de ces Etats obtenait l'avantage d'être le siége du gouvernement. Ce ne fut qu'après l'acceptation de la constitution actuelle que tous y consentirent; et les Pensylvaniens obtinrent que le congrès siégerait à Philadelphie jusqu'à ce que la nouvelle ville où il devait être transféré fût établie. On confia au président Washington le soin de choisir le lieu le plus convenable pour fonder la ville fédérale. On décréta, en juillet 1790, que le lieu choisi étant aussi central qu'il est possible, et avantageusement situé pour le commerce, le gouvernement des Etats-Unis y serait transféré le premier lundi de décembre 1800. Le congrès était alors assuré du consentement des Etats de Virginie et du Maryland, pour céder la portion de leur territoire nécessaire à l'établissement du gouvernement général. En effet, l'emplacement ne pouvait être mieux choisi, par rapport au centre, pour l'établissement d'une grande ville commerciale, aisément approvisionnée de toutes parts, pour la salubrité et l'éloignement du danger en cas de guerre étrangère. C'est le port le plus avancé à l'occident dans toute l'Amérique Septentrionale, excepté quelques possessions britanniques que traverse le fleuve Saint-Laurent. *Federal city* est à 95 lieues de la mer, et à 47 de la baie de Chesapeak. Les grands bâtimens peuvent y monter avec la marée, qui s'étend plus haut que Georgetown jusqu'aux rapides ou petites chutes, et la branche de l'Est forme un port sûr, commode, et où il y a le plus de profondeur. La position de cette ville ne le cède à aucune autre. Elle renferme 4,124 acres carrées. L'enceinte, telle qu'elle est tracée, a près de deux lieues de longueur sur une demi de largeur, et près de cinq de circonférence. Son plan le plus étendu est sur la rive du Potowmack et de la branche de l'Est. On y a bâti trois grands édifices en pierres de taille d'une très-bonne qualité, que l'on trouve abondamment dans les carrières le long du Potowmack. Le capitole et l'hôtel du président sont les plus beaux bâtimens qui existent dans les Etats-Unis. Un Français, nommé *l'Enfant*, en est l'architecte. C'est lui qui a pareillement fait le plan de cette métropole.

Le capitole est situé sur le point le plus élevé de la ville, dont il occupe le centre. De ce lieu on la découvre en entier, et la vue s'étend au loin sur les campagnes adjacentes. C'est là que le congrès vient d'établir son siége, le premier lundi de décembre 1800, conformément à la loi passée en 1790. L'emplacement de ce palais est très-vaste; l'extérieur aura une très-belle apparence lorsqu'il sera achevé. Il a 350 pieds de longueur et 120 de largeur. La salle du sénat a 86 pieds de

longueur, 48 de largeur et 41 de hauteur, appuyée sur 16 colonnes de l'ordre ionique. La salle des représentans est à-peu-près dans le même genre. Les siéges doivent être disposés en amphithéâtre.

L'hôtel du président, situé à une demi-lieue au N. E. du capitole, sur une petite éminence peu éloignée du Potowmack, jouit d'une très-belle vue sur ce fleuve et les campagnes au-delà. Cent acres de terres contiguës à cette maison, et faisant partie de l'intervalle qui la sépare du fleuve, sont destinées à faire un jardin d'agrément. Au midi de ce jardin il y aura un vaste parc ou promenade publique. Il sera entouré de maisons élégamment bâties, dont quelques-unes pour loger les ministres étrangers, etc. Sur la branche orientale du Potowmack sera construit l'hôpital de la marine, avec un grand jardin, etc. On doit aussi y former des quais. Cette maison du président a été la première achevée : elle est élevée de deux étages, a 170 pieds de longueur sur 80 pieds de largeur. Le plus spacieux des appartemens qui la composent est de forme ovale.

Le troisième bâtiment est en briques avec des décorations en pierres; on le nommait hôtel de la loterie : il n'a rien de remarquable.

Les rues se coupent à angles droits, et sont toutes dans la direction du N. au S. ou de l'E. à l'O. Des avenues ouvertes en lignes diagonales traversent la ville de toutes parts. On doit y planter des arbres et établir des trottoirs de chaque côté. Aux endroits où ces avenues se croisent, il y aura de grandes places publiques. La largeur des rues est depuis 90 jusqu'à 110 pieds, et celle des avenues de 130 à 160 pieds. Chacune de ces dernières porte le nom de l'un des 16 Etats-Unis, et une vaste place est réservée à chacun d'eux, comme un lieu convenable pour y ériger des statues, des colonnes, etc., en l'honneur des hommes qui auront illustré leur patrie. Le congrès a décrété, pour honorer la mémoire de Washington, qu'il sera élevé dans cette nouvelle capitale un monument en marbre, où sera déposé le corps de ce grand homme, décédé à Mount-Vernon, le 14 décembre 1799, âgé de 68 ans (1). Si l'on suit le premier plan, cette ville sera composée de 1,150 *îlets*, résultant de l'intersection des rues. D'après les réglemens, toutes les maisons doivent être construites en briques ou en pierres, leurs murs élevés à la hauteur de 30 pieds parallèlement à la direction des rues. Il y a trois endroits où l'on s'est appliqué plus particulièrement à bâtir par des motifs de spéculation; près de Georgetown, dans le voisinage du capitole, et au confluent de la branche orientale avec le Potowmack, que l'on nomme *Green-leafs-point*. Cette ville naissante contenait à cette époque environ 5,000 habitans, y compris les ouvriers qui en font la plus grande partie. Beaucoup de personnes ont regardé la conception d'une capitale ainsi indépendante d'aucun Etat, comme le résultat d'une idée grande et belle. L'immense étendue de la navigation ouverte avec le Potowmack, tant par les différentes rivières qui y aboutissent, que par les canaux pratiqués vers les deux chutes de ce fleuve, et ceux que l'on projette pour communiquer du fort Cumberland avec la rivière de Cheat, puis à l'Ohio et au Mississipi, par la Monongahela, aux lacs, au Canada et à la rivière d'Hudson, qui conduit à New-York en communiquant du lac Ontario avec la rivière Mohawk par l'Oswego et le lac Oneida, promet à cette ville une opulence précoce. Dès que les travaux nécessaires à la navigation seront terminés, elle pourra devenir un jour le plus grand marché de l'Occident, et la rivale des plus magnifiques cités de l'ancien monde. Si la prospérité future des Etats-Unis est proportionnée à celle dont ils ont joui jusqu'à présent, alors Pittsbourg, située à la tête de l'Ohio, distante de 150 lieues de la ville fédérale, deviendra comme un centre intermédiaire depuis les pays les plus éloignés, avec lesquels ces eaux ont de prodigieuses communications, jusqu'à cette métropole (2).

(1) On mandait de cette ville, en pluviose an 9, que le sénat a rejeté le bill portant érection d'un monument à la mémoire de Washington.

(2) Voyages de Larochefoucauld, de Weld.

Commerce. — Le Maryland abonde en fer, et il y a un grand nombre de forges et de fonderies. Son commerce est extrêmement étendu : il est fondé sur les mêmes principes que celui de la Virginie, et est tellement lié avec lui, que leur séparation ne ferait qu'embarrasser au lieu d'instruire. C'est pourquoi nous en parlerons en traitant de cet Etat. En 1791, les exportations montaient à 2,239,690 dol.; en 1792, 2,623,808; en 1793, à 3,665,055; en 1794, à 5,686,190; en 1795, à 5,811,379.

Taxes et dettes. — Presque toutes les propriétés en Maryland sont sujettes à la taxe. Celles sur les terres, les lots de ville, les maisons, les esclaves, les avocats (ceux-ci payent 8 dollars chaque année), les licences pour vendre des liqueurs spiritueuses, celles pour mariages, et d'autres taxes pour la poursuite des procès, des jugemens, des actes de la cour de chancellerie, de ceux du juge du bureau des terres, les amendes, etc., suffisent pour payer les dépenses du gouvernement, qui sont de 70 à 80,000 dollars par an. L'Etat n'a de dette que celle de 151,640 dollars à l'Union, d'après l'estimation des commissaires nommés par le congrès. Il a dans les fonds anglais 50,000 liv. sterling qui y étaient déposées avant la révolution, dont l'Angleterre lui reconnaît la propriété, mais dont le Maryland n'a pu jusqu'ici obtenir la sortie de la banque où ils sont placées, et les intérêts sont accumulés depuis 34 ans. Le terme moyen des taxes des comtés est d'environ un dollar et demi pour 277 dollars de valeur estimée des objets taxables. Les taxes des villes sont relatives à leurs besoins. Celles de Baltimore sont de quatre dollars pour chaque fois 277 dollars de valeur estimée.

Histoire et gouvernement. — Il paraît que toutes les colonies de l'Amérique Septentrionale doivent leur origine à des motifs de religion. Le Maryland, comme celles que nous avons déja décrites, doit son établissement à des considérations religieuses. Cependant le Maryland fut peuplé par des catholiques romains, au lieu que les autres furent fondés par des protestans Cette secte, vers la fin du règne de Charles Ier, était devenue l'objet de la haine de la plus grande partie de la nation anglaise, et les lois en vigueur contre les papistes étaient exécutées avec beaucoup de sévérité : cela venait en partie de l'opinion que la cour était trop favorable à cette forme de religion. Il est certain qu'on accorda plusieurs marques de faveur aux catholiques romains. Mylord Baltimore était un des plus distingués, grand favori de la cour, et pour cette raison universellement détesté des Anglais. Ce seigneur, en 1632, obtint de Charles la concession de ce pays que l'on considérait antérieurement comme une partie de la Virginie, mais qui fut alors appelé *Maryland*, en l'honneur de la reine Henriette-Marie, fille d'Henri IV de France et femme de Charles. L'année d'ensuite, 200 familles catholiques, dont quelques-unes assez distinguées, s'embarquèrent avec George Calvert, lord Baltimore, pour prendre possession de ce territoire : ces colons, qui avaient cette générosité et cette politesse qui distinguent l'homme comme il faut, de quelque religion qu'il soit, achetèrent leurs terres à très-bon compte des naturels indiens; ils résidèrent même quelque temps avec eux dans la

même ville, et continuèrent de vivre dans la même harmonie, jusqu'à ce que quelques planteurs de la Virginie, jaloux de la prospérité de cette colonie catholique, en eussent imposé aux Indiens par des insinuations perfides et des rapports mal fondés, qui excitèrent le ressentiment de ces sauvages, naturellement méfiaus, et qui avaient effectivement assez de raisons de l'être. Dans cette occasion, la colonie n'oublia cependant pas de pourvoir à sa sûreté. En continuant ses liaisons d'amitié avec les Indiens, elle eut soin d'élever un fort et de prendre toutes les mesures de précautions et de défense contre une attaque subite. La colonie triompha de ces machinations, et n'en devint que plus active. Elle reçut en outre de fréquens renforts d'Angleterre, de ceux qui prévirent la révolution prête à éclater. Mais pendant le protectorat de Cromwel, tout fut renversé dans le Maryland. Lord Baltimore fut privé de ses droits, et un nouveau gouverneur nommé à sa place comme le protecteur. Cependant à la restauration, cette province retourna à son propriétaire naturel. Lord Baltimore fut réintégré dans ses droits, et montra pleinement combien il en était digne. Il établit une tolérance parfaite dans toutes les matières religieuses; la colonie augmenta et fleurit; des sectaires de toutes dénominations, attirés par la perspective du gain, vinrent en foule dans le Maryland. Mais le gouvernement tyrannique de Jacques II priva encore cette noble famille des possessions qui lui avaient été concédées par le roi son frère, et améliorées par beaucoup de soins et de dépenses.

A la révolution, lord Baltimore fut encore réintégré dans tous les profits du gouvernement, sans avoir néanmoins le droit de gouverner, que l'on ne pouvait pas accorder à un catholique romain. Mais lorsque la famille changea de religion, elle obtint le gouvernement ainsi que les profits de la colonie. Le gouvernement de cette province ressemblait parfaitement à celui de la Virginie, sinon que le gouverneur était nommé par les propriétaires, et seulement confirmé par le roi. Le gouvernement du Maryland est maintenant composé d'un gouverneur, qui ne peut l'être plus de trois années consécutives, d'un sénat de quinze, et d'une chambre de délégués. Tous les hommes libres de vingt-un ans et au-dessus, ayant un franc-fief de 50 acres de terres, ou une propriété de 720 francs, ont droit de vote dans l'élection des délégués, qui se fait à haute voix. Tout individu nommé à quelque place de confiance ou de profit, est obligé de signer une déclaration qu'il croit à la religion chrétienne. L'étranger immigré est exempt de taxes pour deux ans, et pendant quatre s'il est commerçant, ouvrier ou manufacturier. L'importation des nègres d'Afrique y a cessé dès 1763. Une loi récente y défend l'introduction des nègres des autres Etats, avec des restrictions pour les émigrans.

En 1782, on fonda un collége à Chester-Town, dans cette province, sous le nom de *Washington-Collége*, en l'honneur du général Washington. En 1784, on établit par souscriptions et par des dons, le collége Saint-Jean, qui jouit maintenant de fonds suffisans pour son entretien. Ces deux colléges constituent l'université du Maryland, dont le gouverneur est chancelier.

VIRGINIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 160 l. Larg. 80 l.	Entre les	78e deg. 14 m. et 86e deg. de long. O. 36e deg. 30 m. et 40e deg. 30 m. de lat. N.

Contenant 8,889 lieues carrées.

Limites.

La Virginie est bornée au N. par le Maryland, une partie de la Pensylvanie et du fleuve l'Ohio; à l'O. par le Kentuky; au S. par la Caroline du N.; et à l'E. par l'Océan Atlantique.

Division. — Cet Etat est divisé en 82 comtés (et suivant une autre division en paroisses).

SITUATION.	COMTÉS.	SITUATION.	COMTÉS.
A l'Ouest des Montagnes Bleues.	Ohio.	Entre les Montagnes Bleues et les Marées.	Charlotte.
	Monongalia.		Prince Edouard.
	Washington.		Cumberland.
	Montgomery.		Powhatan.
	White.		Amélie.
	Rotetourt.		Nottaway.
	Greenbriar.		Lunenbourg.
	Kanawa.		Mecklenbourg.
	Hampshire.		Brunswick.
	Berkley.		
	Frederick.	Entre la rivière de James et la Caroline du Nord.	Greensville.
	Shenandoah.		Dinwiddie.
	Rockingham.		Chesterfield.
	Augusta.		Prince George.
	Rockbridge.		Surry.
Entre les Montagnes Bleues et les Marées.	Loudoun.		Sussex.
	Fauquier.		Southampton.
	Culpeper.		Ile de Wight.
	Spotsylvanie.		Nausemond.
	Orange.		Norfolk.
	Louise.		Princesse Anne.
	Goechland.	Entre les rivières de James et d'York.	Henrico.
	Fluvanna.		Hanovre.
	Albemarle.		Nemkent.
	Amherst.		Charles-City.
	Buckingham.		James-City.
	Bedford.		Williamsbourg.
	Henry.		York.
	Pensylvanie.		Warwick.
	Halifax.		Elisabeth-City.

SITUATION.	COMTÉS.	SITUATION.	COMTÉS.
Entre les rivières d'York et Rappahanock.	Caroline. Roi Guillaume. Roi et la Reine. Essex. Middlesex. Gloucester.	Sur le rivage oriental.	Accomac. Northampton.
Entre les rivières Rappahanock et Potowmack.	Fairfax. Prince Guillaume. Stafford. Roi Georges. Richemond. Westmoreland. Northumberland. Lancastre.	Nouveaux comtés.	Campbell. Franklin. Harrisson. Randolph. Hardy. Pendleton. Russel.

Air et climat. — Dans l'été, la chaleur y est excessive, quoiqu'il y ait plusieurs brises rafraîchissantes venant de la mer. Le temps est variable, et les changemens subits et violens. Leurs gelées d'hiver arrivent sans le moindre indice. A un jour chaud il succède souvent un froid si rigoureux sur le soir, que les plus grandes rivières gèlent dans une nuit. Mais cette dernière circonstance est très-rare. L'air et les saisons, par rapport au froid et au chaud, à la sécheresse et à l'humidité, dépendent beaucoup du vent dans la Virginie. Dans l'hiver, qui commence au plus tôt vers la mi-novembre, l'air est beau, clair et sec, ce qui le rend fort agréable. Le printemps arrive environ un mois plus tôt qu'en Angleterre et dansles contrées septentrionales de la France; en avril il y a des pluies fréquentes; en mai et juin la chaleur augmente, et l'été est à-peu-près comme celui de la Grande-Bretagne, étant rafraîchi par les brises de la mer, qui s'élèvent sur les neuf heures, et diminuent et augmentent en proportion de l'élévation du déclin du soleil. En juillet et août, ces brises cessent, et l'air est en stagnation et excessivement chaud. En septembre il y a généralement un changement de temps; il tombe des pluies fréquentes et abondantes, qui causent toute cette suite de maladies auxquelles est sujet un climat chaud et humide, particulièrement les fièvres intermittentes avec frisson, les fièvres bilieuses et la fièvre jaune des Américains, dans les contrées maritimes. Les habitans de la Haute-Virginie sont généralement exempts de ces maladies. Il y fait souvent du tonnerre et des éclairs; mais il est rare qu'ils causent du dommage; presque toutes les maisons un peu élevées ou isolées y sont pourvues d'une frankline ou paratonnerre.

Aspect du pays, montagnes. — Ce pays est si bas du côté de la mer, qu'on est très-près du rivage avant de découvrir la terre du haut du mât. Les arbres qui couvrent le sol s'élèvent pour ainsi dire

graduellement de l'Océan, et offrent une perspective enchanteresse. On fait 33 lieues sans rencontrer une colline, ce qui n'est pas fort rare sur cette côte étendue de l'Amérique Septentrionale. Les montagnes Apalaches divisent la Virginie en parties haute et basse. Elles sont la continuation de celles qui traversent la Géorgie et les deux Carolines; elles forment plusieurs chaînes, auxquelles on a donné les noms de *Montagnes Bleues*, *Montagnes du Nord*, du *Sud*, de l'*Ouest*, *Montagnes Vertes*, *Laurel-Mountains*. Elles séparent les eaux de l'Atlantique de celles du Mississipi. Les pics d'*Otter* sont les montagnes les plus hautes de la chaîne des Montagnes Bleues, et l'on dit même de l'Amérique Septentrionale. Jefferson dit que le principal a 4,000 pieds perpendiculaires. Les Indiens appellent les montagnes du Nord, Montagnes sans fin.

HYDROGRAPHIE. *Caps, baies, fleuves et rivières.* — En faisant voile pour la Virginie ou le Maryland, on passe un détroit entre deux pointes de terres appelées les caps de la Virginie, le cap Charles et le cap Henry, qui ouvre un passage dans la baie de Chesapeak, l'une des plus grandes et des plus sûres du monde entier; car elle remonte plus de 100 lieues dans l'intérieur du pays, du N. au S., a environ 6 lieues de largeur pendant un espace considérable, et n'en a pas moins de deux et demie dans les endroits les plus étroits; elle a presque par-tout neuf brasses de profondeur. Cette baie, dans toute son étendue, reçoit un grand nombre de rivières navigables, tant du Maryland que de la Virginie. De cette dernière, outre plusieurs de moindre grandeur, elle reçoit la rivière James (Jacques), la rivière d'York, la Rappahanock et le Potowmac, qui sont non-seulement navigables pour de gros vaisseaux jusqu'au cœur du pays, mais qui ont tant de criques, et qui reçoivent à leur tour un si grand nombre de plus petites rivières navigables, que la Virginie est, sans exception, le pays du monde le plus commode pour la navigation. Il a été observé, et cette observation n'est pas exagérée, que chaque planteur, à quelques-uns près, a une rivière à sa porte, en-deçà des montagnes Apalaches ou Alléghany, qui divisent cet Etat en deux parties.

La rivière de *James*, nommée autrefois par les Indiens *Powhatan*, reçoit, à son entrée dans la baie, la rivière d'*Elisabeth*, dont le canal a environ 200 toises de largeur, et 18 pieds d'eau à marées communes, jusqu'à Norfolk et Portsmouth. L'île de *Craney*, au-dessus de son embouchure, presque au milieu de la rivière Elisabeth, en commande le canal. Elle reçoit ensuite la rivière de *Nansémond*, la *Chikahominy* et l'*Appamatox*. Un vaisseau de 40 canons peut aller sans pilote jusqu'à *Jamestown*, la première ville fondée dans l'établissement anglais de l'Amérique du Nord, mais qui est tombée en ruine, et est à 10 lieues et demie de la *Pointe Comford*, à l'embouchure de la James dans le Chesapeak. Des navires de 250 tonneaux peuvent monter jusqu'à *Warwick*, et ceux de 125 jusqu'à *Roquette*, un mille au-dessous de Richmond. La navigation est interrompue par les chutes au-dessus de Richmond; ensuite, par un canal pratiqué, on remonte jusqu'aux Montagnes Bleues, en reprenant le cours de la

rivière qui est formée par les rivières *Rivanna*, *Fluvanna* et *Jackson*, qui pourraient établir une communication avec le Potowmac et le grand Kanhaway.

La rivière d'*York* fournit un port à la ville d'York pour les vaisseaux de plus grande force. Dans cet endroit elle se rétrécit, n'a qu'un mille de largeur, et ses bords sont très-élevés. Elle est formée par la *Pamonkey* et la *Mattapony*. La *Rappahanock*, formée par la réunion des rivières *Hedgman* et *Germanna*, qui naissent des Montagnes Bleues, offre une navigation avec Falmouth, Frédéricksbourg, Port-Royal, Leeds, Jappahanock et Urbanna, dans une étendue de 44 lieues, jusqu'à son entrée dans la baie, entre les pointes Windmill et Stingray. Le *Potowmac* est un grand fleuve qui naît de deux sources dans les montagnes Allégany, et qui forme la ligne de séparation entre le Maryland et la Virginie. Son cours est N. E. jusqu'au fort Cumberland; ensuite, au S. E., il reçoit la *Shenandoah*, puis il tourne au S. jusqu'à la pointe du Maryland, reçoit beaucoup de rivières dans toute sa longueur, et entre dans la baie par une ouverture de deux lieues et demie. Il a une lieue et demie à Nominy-Bai, une lieue à Aquia, et près d'une demi-lieue d'Alexandrie à Washington. Sa navigation, pour les grands bâtimens, depuis les caps de Virginie jusqu'à Georgetown, au-dessus et près de la ville fédérale, est de 100 lieues. La branche orientale du Potowmac, qui a dix lieues d'étendue, passe à Bladersbourg, et se réunit à ce fleuve sous les murs de la ville de Washington, où elle a 30 pieds d'eau dans plusieurs endroits, et où des milliers de navires peuvent trouver un abri sûr et commode, sans avoir rien à craindre ni des inondations, ni du choc des glaces à la fin d'un hiver rigoureux. La navigation du fleuve est ensuite interrompue dans quatre endroits; savoir, 1° à près de deux lieues au-dessus de Georgetown, où sont les petites cascades ou rapides. On a creusé un canal sur le côté, qui a une demi-lieue de longueur, avec quatre écluses. Au-dessus de ces petites chutes, où le Potowmac est resserré, on a récemment élevé un pont qui a 100 pieds d'ouverture, et dont la construction pesante est semblable à celle du pont de Merrimack, près Newberry-Port en Massachussetts; 2° à la grande cascade, deux lieues $\frac{1}{3}$ au-dessus, dont la hauteur est de 78 pieds et la largeur d'un demi-mille. Elle est curieuse et très-agréable à voir. On y a coupé un canal d'environ 90 pieds de long, avec des écluses; 3° aux chutes ou rapides *Seneca*, deux lieues au-dessus; et 4° aux chutes de la Shenandoah, 20 lieues plus haut que les dernières; ce ne sont que des rapides dont la pente est de 30 pieds, dans le cours d'environ une lieue. C'est immédiatement au-delà de la chaîne des Montagnes Bleues que le Potowmac reçoit la Shenandoah, après qu'elle a parcouru la belle vallée de ce nom, habitée principalement par des Allemands et des Hollandais. Elle est navigable dans l'étendue de 33 lieues, et pourrait l'être encore d'autant à peu de frais. Le président des Etats-Unis a acheté 500 acres de terres au confluent de ces deux rivieres, pour y établir l'arsenal de tous les Etats. Le Potowmac, après avoir reçu la Shenandoah, passe aussitôt à travers la cre-

vasse de la montagne. Les eaux roulent dans le précipice en courant vers la mer dans un espace d'environ 1,200 pieds. Les flancs déchirés de la montagne du côté du fleuve, au fond duquel sont éparses d'énormes roches, qui visiblement ont été détachées par quelques grandes convulsions de la nature, sont, dit M. Jefferson, des monumens de la guerre survenue en ce lieu entre les rivières et les montagnes.... L'auteur a donné à ce point beaucoup de célébrité. Le spectacle est grand et majestueux, digne de l'admiration des voyageurs; mais lorsqu'on s'est pénétré de la description faite par M. Jefferson, on est loin de penser avec lui, en examinant l'ensemble de la scène, *qu'il n'y ait rien de plus étonnant dans la nature....* Les deux côtés de l'ouverture sont escarpés, très-élevés, et hérissés d'énormes roches, qui, dans la fonte d'une grande masse de neiges, se détachent quelquefois, et roulent avec un fracas qui retentit à plusieurs milles.

Du fort Cumberland (situé sur le fleuve à 35 lieues de la ville de Washington) à la rivière Youghiogany, qui se joint à la Monongohela, et de là au fort Pitt, pour former, avec l'Allégany, l'Ohio, la distance est d'environ 12 lieues; mais plus au-dessus du fort Cumberland, il n'y a du Potowmac à la rivière de Cheat (autre branche de la Monongohela) qu'un portage de 8 à 10 lieues. C'est du haut de ces eaux que mille directions peuvent ouvrir une immense navigation avec les lacs, par des portages dont l'étendue est de moins de 3 lieues et demie, et dans certains endroits, pas plus d'un tiers de lieue.

Le grand *Kanhaway* naît dans la partie orientale des Apalaches ou Allégany d'une part, près des sources de la rivière de James, d'où il reçoit la rivière *Green-briar;* de l'autre, dans la partie O. de la Caroline du Nord, où il environne les sources de Holston. La montagne de Fer en sépare les branches. Cette rivière se jette dans l'Ohio par une ouverture de 280 toises. Sa navigation est remplie d'obstacles qui commencent aux grandes chutes, 30 lieues au-dessus de son embouchure. Environ 13 lieues au-dessous de la réunion de Green-briar à cette rivière, il y a une cataracte de 50 pieds perpendiculairement, excepté d'un côté du rocher qui la forme, où la descente est plus graduée.

Le petit *Kanhaway* reçoit la crique *Junius*, qui naît près de la source de la Monongohela, et se rend à l'Ohio par une ouverture de 150 toises.

Sol et productions végétales et animales. — Vers la côte, et sur le bord des rivières, le sol de la Virginie est sur un terreau gras et brun, qui rend abondamment, sans le moindre engrais, toutes les semences qui lui sont confiées. A une certaine distance de l'eau, c'est un mélange de sable et de terre légère, qui est néanmoins très-fertile, et qui, à l'aide d'un soleil propice, donne d'excellentes moissons de grains et de tabac; mais ce pays étant peu peuplé à proportion de son étendue et du temps déja ancien où il a commencé à être habité, l'agriculture n'y fait que très-peu de progrès, sur-tout vers la Haute-Virginie, dans la belle vallée de Shenendoah, où il y a néanmoins des

manufactures domestiques. On trouve dans cet Etat des mines de charbon, sur-tout à Dover; des mines de fer, de plomb, de pyrites, etc. On y distille de l'eau-de-vie de pommes, de pêches ou whiskey, et on y élève de beaux chevaux.

D'après ce qui a été dit sur le sol et le climat, on devine aisément quelle est la variété et la perfection des végétaux de ce pays. Ses forêts sont couvertes de toutes sortes d'arbres extrêmement élevés, et qui ne sont embarrassés d'aucuns buissons ni d'aucune espèce de bois taillis, de sorte que l'on y voyage facilement à cheval, sous un ombrage agréable, qui garantit des rayons brûlans du soleil. Les plaines sont émaillées de fleurs et d'arbrisseaux fleuris des plus riches couleurs, qui répandent un parfum des plus agréables. Il y croît naturellement, dans plusieurs endroits, de la soie, dont les fibres sont aussi fortes que du chanvre. Les herbes et racines médicinales, particulièrement la racine à serpens ou serpentaire (*aristolochia serpentaria*), le seneka, la squine, le sassafras et le ginseng des Chinois, y croissent en grande abondance. Le cirier ou arbre à cire (*myrica cerifera*), le magnolier, le tulipier, le gommier (*liquidambar styraciflux*), le *dog-wood*, espèce de cornouillier (*cornus florida*), dont l'écorce remplace avec succès le quinquina, le catalpa, le jasmin jaune (*bignonia semper virens*), le bois à fleurs trompettes (*bignonia radicans*), l'arbre de Judée, le bondac, l'amelanchier, le persimon ou diospyros, etc., y sont très-communs. Il n'y a aucune espèce de grain qu'on n'y puisse avantageusement cultiver. Mais les habitans se livrent si exclusivement à la culture du tabac, qu'ils s'imaginent avoir fait assez quand ils se procurent une quantité suffisante de grain pour l'entretien de leur famille. Ils cultivent cependant le lin et le chanvre, non-seulement pour leur propre consommation, mais même pour l'exportation, quoique ce ne soit pas en aussi grande quantité qu'on pourrait s'y attendre, d'après la nature du sol, qui est excellent pour ce genre de culture. On y cultive aussi un peu de coton.

Il n'y avait ni chevaux, ni vaches, ni moutons, ni cochons en Amérique, avant que les Européens y en eussent porté; mais il y sont si prodigieusement multipliés, particulièrement en Virginie et dans les provinces méridionales, qu'il y en a un grand nombre de sauvages. Avant la guerre entre la Grande-Bretagne et les colonies, le bœuf et le porc se vendaient ici de 2 à 4 s. la livre; un poulet gras, 12 s.; des poulets ordinaires, 3 ou 4 liv. la douzaine; une oie, 1 liv.; et un dindon 1 liv. 16 s. Mais dans la saison, le poisson et les oiseaux sauvages étaient encore à meilleur compte, et les daims se vendaient de 6 à 12 l. la pièce. Cette estimation peut servir pour les autres colonies américaines, où les provisions étaient également abondantes et à aussi bon compte, et même dans quelques-unes à meilleur marché. Mais aujourd'hui leur prix est considérablement augmenté. (*Voyez* ce qui a été dit en parlant des Etats-Unis en général). Outre les animaux transportés d'Europe, ceux naturels au pays sont les daims, dont il y a un grand nombre, une espèce de panthère ou de tigre, les ours, les loups, les renards et les *racoons*. Il s'y trouve aussi ce singulier animal que

l'on appelle *opossum*, qui est une espèce de singe. Il est à-peu-près de la taille d'un chat de médiocre grandeur, et outre le ventre commun à tous les autres animaux, il en a un autre qui lui est particulier, suspendu au-dessous du premier. Ce ventre a une grande ouverture vers les jambes de derrière, qui laisse voir un grand nombre de tettes sur le ventre ordinaire. C'est sur ces tettes, quand la femelle de cet animal conçoit, que les petits se forment, et ils y pendent comme des fruits sur des branches, jusqu'à ce qu'ils aient la grosseur et la maturité nécessaires : ils tombent alors dans ce faux ventre, d'où ils sortent à volonté, et où ils se réfugient lorsqu'ils sont menacés de quelque danger. Cet animal est un manger très-délicat en hiver, au moins aussi savoureux que le meilleur cochon de lait. Il y a en Virginie toutes sortes d'oiseaux sauvages et domestiques; on y en trouve un petit d'un plumage bleu et cramoisi; le moqueur, réputé pour surpasser tous les autres oiseaux par son chant, et pour imiter tous les leurs, est de la grosseur d'une grive; c'est le rossignol de la Virginie et du Kentuky; son chant est des plus mélodieux. L'oiseau rouge, plus gros qu'une alouette, dont le plumage est d'un rouge vermillon, a la tête ornée d'une petite aigrette ou huppe, et le bec un peu plus gros que celui du moineau. On peut dire avec Catesby, que les oiseaux d'Amérique sont aussi inférieurs à ceux d'Europe pour le chant, qu'ils l'emportent sur eux par le plumage. Après avoir entendu le moqueur, le chant de tout autre oiseau du pays a presque perdû tout son charme. On n'en connaît point dans ce pays qui ait les accens tendres et plaintifs de notre rossignol, le chant vif de l'alouette et le doux ramage du merle. L'oiseau-mouche, le plus petit de toute la gent ailée, est, sans contredit, le plus magnifique, tout couvert d'écarlate, de verdure et d'or. Il suce la rosée des fleurs, ce qui fait toute sa nourriture, et il est trop délicat pour être apporté en Europe. Son plumage est encore plus beau dans les pays plus au S. Les cailles, les perdrix, les faisans, les alouettes, les rouges-gorges, les geais, etc., sont différens de ceux d'Europe. Les perdrix sont comme de grosses cailles et se posent sur les arbres. Il y a aussi une très-grosse espèce de grenouilles, longues de plus d'un pied, qu'on nomme *bul'-frog*, parce que leur cri est semblable à celui d'un taureau, ou plutôt d'un veau. Elles vont toujours deux à deux, et font des sauts prodigieux.

Habitans, caractère, mœurs et coutumes. — La Virginie a donné naissance à quelques-uns des hommes les plus distingués, qui ont eu le plus d'influence et qui ont montré le plus d'activité dans la grande et importante révolution de l'Amérique. Le caractère politique et militaire de ses habitans tiendra un des premiers rangs dans les pages de l'histoire; mais il faut observer que les Virginiens doivent ce caractère à l'impulsion de quelques hommes éminens qui ont pris la direction de toutes les affaires publiques, et qui, en un mot, gouvernent la Virginie; car la plus grande partie du peuple ne se mêle point de la politique; de sorte que leur forme de gouvernement, quoique républicain de nom, est dans le fait oligarchique et aristocratique. Plusieurs voyageurs ne rendent pas un compte bien favorable de la

masse des habitans de cette province. Les jeunes gens, dit l'un, sont, généralement parlant, des joueurs, des parieurs aux combats de coqs et aux courses. Le génie d'un Locke et les découvertes d'un Newton sont regardés comme fort inférieurs aux talens de celui qui est habile dans les dispositions d'un combat de coqs, ou qui sait tirer parti d'une course de chevaux. L'esprit des recherches littéraires, s'il ne se borne pas à un très-petit nombre, est généralement subordonné à l'esprit du jeu ou à des divertissemens barbares. Dans presque toutes les tavernes ou auberges, sur les grandes routes, il y a un billard, un trictrac, des cartes et d'autres instrumens de jeu. Les gens comme il faut, du voisinage, se rendent dans ces tavernes pour *tuer* le temps qui leur paraît fort ennuyeux, et ils sont fort adroits à ce genre d'affaires, parce qu'ils y sont accoutumés dès leur tendre jeunesse. La passion pour les combats de coqs, divertissement non-seulement barbare et inhumain, mais infiniment au-dessous de la dignité de l'homme, y est si dominante, qu'ils annoncent même leurs parties dans les journaux; cet amour du plaisir est la conséquence de l'oisiveté et du luxe, fruits de l'esclavage des nègres.

Histoire, gouvernement. — C'est la première colonie que les Anglais aient établie en Amérique; leur droit à cette province, ainsi qu'à tous leurs autres établissemens dans cette partie du monde, leur venait, comme nous l'avons déja observé, de Sébastien Cabot, qui, en 1497, découvrit le premier le continent septentrional de l'Amérique, sous le règne d'Henri VII d'Angleterre. On ne fit cependant aucune tentative pour s'y établir avant le règne d'Elisabeth. Ce fut alors que *sir* Walter Raleigh s'adressa à la cour, et rassembla une compagnie composée de plusieurs personnes de distinction et de plusieurs riches négocians, qui convinrent d'ouvrir un commerce, et d'établir une colonie dans cette partie du monde, qu'en honneur de la reine Elisabeth il appela Virginie. Vers la fin du seizième siècle on fit, pour établir cette colonie, plusieurs tentatives qui n'eurent point de succès. Les trois premières sociétés qui allèrent en Virginie périrent de faim et de maladies, et furent exterminées par les Indiens. La quatrième fut presque réduite au même état, et ses faibles restes avaient fait voile pour l'Angleterre, désespérant de pouvoir vivre dans un pays aussi inculte, et habité par des Sauvages si féroces et si belliqueux. Mais à l'embouchure de la Chesapeak, ils furent rencontrés par milord Delaware, avec une escadre chargée de provisions et de tout ce qui était nécessaire à leurs besoins et à leur défense. Il leur persuada de retourner sur leurs pas; par son avis, sa prudence et sa conduite engageante, le gouvernement intérieur de la colonie fut établi, et mis sur un pied respectable par rapport à ses ennemis. Ce seigneur, qui avait accepté le gouvernement de la province de Virginie, par les plus nobles motifs, fut contraint, par le mauvais état de sa santé, de retourner en Angleterre. Il laissa néanmoins derrière lui son fils, comme député gouverneur, avec *sir* Thomas Gates, *sir* Georges Sommers, l'honorable Georges Piercy, et M. Newport, pour son conseil : ce furent eux qui élevèrent James-Town (ville de Jac-

ques), la première ville que les Anglais aient bâtie dans le nouveau monde. La colonie continua à fleurir, et l'on commença à découvrir et à améliorer les vraies sources de ses richesses. Les premiers colons, comme ceux du Maryland, étaient en général des personnes de distinction et de considération. Cette province resta fidèle à la Grande-Bretagne pendant les troubles qui la tourmentèrent. Plusieurs gentilshommes dont la vie était menacée en Angleterre, s'y réfugièrent, et sous le gouvernement de Guillaume Berkelez, soutinrent long-temps le parti du roi; à la fin, cependant, le parlement la réduisit, plutôt par stratagême que par la force. Après la restauration, il n'y a rien de bien intéressant dans l'histoire de cette province. Quelque temps après cette époque, un jeune homme, nommé Bacon, homme de loi, profitant du mécontentement du peuple, à l'occasion de quelques restrictions sur le commerce, devint très-populaire et mit le désordre dans toute la colonie. Sa mort naturelle rétablit néanmoins la paix et la tranquillité, et les habitans de la Virginie cessèrent de s'entr'égorger.

Le gouvernement actuel de cette province, tel qu'il fut établi par la convention assemblée à Williamsbourg, le 6 juillet 1776, est que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, seront séparés et distincts; que la chambre d'assemblée sera élue annuellement par les francs-tenanciers, au nombre de deux par comté, et pour le district d'Augusta-Occidental, et d'un représentant pour la ville de Williamsbourg, celles de Norfolk et de Richemond; que le sénat sera composé de 24 membres, également choisis par les francs-tenanciers de l'Etat, divisé en 20 districts. Le pouvoir exécutif consiste en un gouverneur et un conseil privé de 8 membres, choisis annuellement, au ballottage, par l'assemblée générale de l'Etat, qui choisit aussi les délégués au congrès, les juges, et autres officiers de justice; le président, le trésorier, le secrétaire, etc.; les juges-de-paix, chérifs, et *coroners*, commis par le gouverneur et le conseil. La constitution de Virginie, faite la première de toutes celles des autres Etats, est aussi la plus imparfaite. La représentation y est inégale, les comtés différant en population. La loi met les terres hors de la poursuite des créanciers pour le recouvrement des dettes, que l'on a l'habitude de payer rarement dans ce pays. Les ressources de la chicane favorisent cette immoralité. Après la sentence définitive, la dette la plus incontestable peut être retardée pendant cinq ans et au-delà. La peine de mort, depuis 1796, est réservée au seul meurtre prémédité. La loi sur les esclaves est douce; elle en prohibe l'importation après l'adoption de la constitution. L'instruction y est très-négligée, et le système judiciaire très-compliqué.

Population, habitans. — En 1781, les habitans de la Virginie étaient estimés à 567,614, dont 270,762 nègres, tant la population de ces derniers augmente par le bon traitement qu'ils éprouvent. Les habitans du Kentucky, qui dépendait encore à cette époque de la Virginie, ne sont pas compris dans ce nombre; en 1790, il y avait 454,983 habitans libres, et 292,627 esclaves; en tout 747,610. Aujourd'hui ce nombre est fort augmenté. Dans la première session,

après avoir déclaré leur indépendance, les membres de l'assemblée firent une loi pour la prohibition perpétuelle de l'importation des esclaves. Cela arrêtera en quelque sorte l'augmentation de ce grand mal politique et moral, jusqu'à ce que l'esprit des hommes soit assez mûr pour l'affranchissement complet de la nature humaine. Les habitans de la Virginie sont gais, hospitaliers, et en général bien élevés; quelques-uns sont accusés de vanité et d'ostentation (1).

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Il n'y a point de grandes villes dans cet Etat, mais beaucoup de petites, dont la plupart ressemblent plutôt à des villages ou à des hameaux. Les lois, dit Morse, ont bien désigné des places pour devenir des villes, mais la nature a dit : il n'y en aura point. Très-peu peuvent mériter le nom de ville. La plus grande et la capitale est

Richmond, située dans le comté d'Henrico, sur le bord septentrional de la rivière de James, immédiatement sous les chutes ou rapides de cette rivière, au 37e degré 40 minutes de latitude N., et au 80e deg. 10 min. de longitude O., contient près de 6,000 habitans, dont un tiers d'esclaves. Elle est à 209 lieues de Boston, et à 92 de Philadelphie. Sa position est très-agréable. La ville basse, située entre la rivière et une colline élevée, occupe un espace en long très-étendu. La partie la plus basse est bâtie près de l'eau, et la rade se trouve en face. Une longue rue, parallèle à la rivière dont elle est éloignée d'environ 150 pieds, joint cette ville basse à la ville haute. Deux ponts, situés sur une même ligne, et séparés par une île presqu'au milieu de la rivière, conduisent à Manchester sur le bord opposé. La ville haute, située sur la colline, est occupée par les habitans les plus aisés. On y jouit d'une vue très-étendue et de l'aspect des rapides. C'est là que se trouvent les plus beaux bâtimens et le capitole. Cet édifice, élevé sur la pointe de la colline, commande la ville. Il est bâti en briques rouges. Les colonnes de la même matière sont blanchies. Ce bâtiment fort vaste, devait être construit d'après un plan très-beau, envoyé de France par M. Jefferson lorsqu'il y était en ambassade. La salle principale est celle où s'assemblent les représentans de l'Etat. Un grand vestibule au milieu, de forme circulaire, est faiblement éclairé par une espèce de dôme pratiqué dans l'épaisseur du toit. Il est orné de la statue du général Washington, faite par Houdon, l'un des premiers sculpteurs de France, qui a fait exprès le voyage d'Amérique. Près de cette statue est le buste en marbre du général Lafayette, sculpté par le même auteur. Les tribunaux, le conseil exécutif, l'assemblée générale, siégent au capitole, et y attirent une grande influence. Les courans ou rapides de la

(1) On peut ajouter aussi qu'ils sont très-processifs, et que la justice n'y est pas souvent très-juste. Les Virginiens ont donné pendant long-temps des preuves non équivoques de leur hospitalité et de leur bienfaisance, sur-tout à Norfolk et à Portsmouth, aux malheureux Français échappés du massacre et de l'incendie du Cap Français. Ils ont aussi cédé en entier, et pendant près de cinq années, un hôpital tout neuf, non achevé, sur la pointe de la rivière Elisabeth, entre Norfolk et Portsmouth, pour recevoir les marins de nos escadres et les militaires malades de nos colonies, dont le grand nombre a même nécessité, pendant un temps, trois autres établissemens pour le compte du gouvernement français. (*Doct. Valentin, médecin en chef de ces hôpitaux.*)

rivière, qui commencent à deux lieues au-dessus de la ville, et dont le plan d'inclinaison est d'environ 80 pieds, ont obligé d'établir une navigation par le moyen d'un canal à écluses, qui longe le cours de la rivière, et qui ouvre une communication jusqu'aux Montagnes Bleues sans aucun obstacle, à environ 66 lieues de Richmond. Il doit se terminer dans un bassin d'environ deux acres dans la ville. Les bâtimens qui remontent la rivière de James ne peuvent arriver jusqu'à Richmond, où il n'y a que sept pieds d'eau; mais à 3 lieues au-dessous il y en a dix. La plupart des navires s'y arrêtent, et l'on transporte leur cargaison dans de petits bateaux; ensuite les moins forts peuvent y arriver. Ceux qui tirent beaucoup d'eau s'arrêtent à City-Point, lieu distant de la ville de 22 lieues, en suivant le cours du fleuve. Il y a à Richmond trois magasins d'inspection pour le tabac. Ces inspections, qui ont lieu dans toutes les villes de commerce, et dont l'objet est de garantir la qualité de cette denrée à celui qui l'achète, sont ordonnées par l'Etat; il en est de même pour les farines et autres articles. L'inspection du tabac de Virginie est faite avec beaucoup de sévérité; celle du chanvre, du goudron, etc., l'est un peu moins. Un très-beau moulin au-dessous des rapides réunit toutes les nouvelles inventions, fait tourner six paires de meules, et économise les bras et le temps.

Alexandrie, au N. par E., dans le comté de Fairfaix, l'une des plus jolies villes des Etats-Unis, est située sur la rive droite du *Potowmac*, dans un lieu élevé et agréable, à près de deux lieues au-dessous de la ville fédérale, et à 97 lieues de la mer, selon le cours du fleuve. Elle est régulièrement bâtie. Presque toutes les maisons sont en briques. Les rues se croisent à angles droits, sont larges, commodes et bien pavées. Elle renferme environ 4,000 habitans. Elle a été commencée depuis 34 ans. Ses quais sont spacieux et commodes. Son commerce ne peut que devenir très-florissant, à raison de sa position, sur un grand fleuve et dans le voisinage de la ville de Washington. Il y a aussi une banque à Alexandrie, et c'est la seule en Virginie. Trois lieues au-dessous est le *Mont-Vernon*, où le général Washington faisait sa résidence. Il fait partie des bords du Potowmac, qui, dans cet endroit, où leur pente est très-escarpée, s'élèvent de 200 pieds au-dessus du niveau des eaux. Le fleuve a une lieue de largeur vis-à-vis du mont, et du côté opposé il forme une baie aussi large qui s'avance profondément dans les terres; ensuite le fleuve tourne immédiatement à gauche, à près d'une lieue de la maison, et on le perd de vue. La maison de Washington, bâtie à 60 verges de la cime du mont, est construite en bois, et peinte de manière à lui donner l'apparence d'une pierre de taille. La façade de derrière, qui donne sur la rivière, est ornée d'un portique de 96 pieds de long, soutenu par huit colonnes.

Pétersbourg, au S., sur la rivière *Appamotox*, le long de laquelle elle est bâtie, dans l'étendue d'une demi-lieue, sur une colline, fait comme Richmond un grand commerce de tabac et de farines. Il y a environ 300 maisons. Presque tous les habitans sont étrangers. Un grand concours de monde s'y rassemble tous les ans pour les courses de chevaux.

Williamsbourg, au S. E., située dans une plaine à égale distance de 3 lieues de la rivière de James et de celle d'York, était avant la révolution la capitale de la Virginie; mais depuis la législature ayant établi son siége à Richmond, qui en est éloigné de 20 lieues, Williamsbourg est tombée dans la décadence, et n'est presque plus aujourd'hui qu'un village, formant trois rues parallèles. Le nombre des habitans est réduit à environ 13 à 1,400. Le collége de *Guillaume* et *Marie*, où il y a des professeurs de mathématiques, de physique, de philosophie, de droit et de langues modernes, est fort mal entretenu. Il y a aussi un hospice pour les fous. Les habitans se ressouviennent, avec intérêt et reconnaissance, de l'armée française, qui y a séjourné pendant plusieurs mois.

York-Town, au S. par E., a une position agréable, dominant au S. la belle rivière d'York. Sa population n'excède pas 800 habitans. C'est à York qu'a fini la guerre d'Amérique, où les Français ont aidé les Américains à secouer le joug de l'Angleterre, et où l'orgueil britannique a été une

seconde fois fortement humilié par la prise du lord Cornwallis et de son armée, le 19 octobre 1781. La maison du général Nelson, la plus considérable de toutes celles qui composent la ville, est le seul monument existant de ce siége mémorable. Elle formait le quartier-général du lord Cornwallis. Elle est percée de boulets et de bombes. Après la reddition de la ville d'York, le congrès, en votant des remercîmens aux armées françaises et américaines, avait ordonné l'élévation d'un monument pour en perpétuer le souvenir; mais il n'est point encore commencé. Les habitans conservent un souvenir honorable des Français. Les noms du maréchal de Rochambeau, de MM. de Viosmenil et de Lafayette y sont en grande vénération.

Norfolk, au S. E., sur la rivière d'*Elisabeth*, à trois lieues de son embouchure dans la Chesapeak, est située par les 36 degrés 55 minutes de latitude N., et 78 deg. 48 min. de longitude O. Les rues ne sont point pavées, et la malpropreté y est excessive, ce qui ajoute à l'insalubrité de cette ville, entourée de marais et de criques, ou petites baies, dans lesquelles la marée monte, et où, en se retirant, elle laisse une fange qui, échauffée par l'ardeur du soleil, exhale une odeur infecte. Des immondices encombrent les petites rues près de l'eau, où l'on a bâti beaucoup de maisons et de magasins en bois sur des terres rapportées ou sur des pièces de bois, pour former des cales ou *wharves*, espèces de jetées, entre et sous lesquelles des substances animales et végétales se putréfient. Aussi les maladies sont-elles très-communes et pernicieuses en automne. C'est principalement vers le quartier de l'eau où sont ces espèces de jetées ou quais, et où les navires sont amarrés, que la fièvre jaune commence. Cette maladie y a exercé ses ravages, principalement en 1795 et 1797. Dans cette dernière année, elle a fait périr près d'un sixième de la population. L'eau des pompes n'est pas bonne. Tous les environs bas, très-boisés, et comme noyés dans la saison des pluies, sont autant de causes qui rendent ce lieu très-malsain. Le peu de mobilité de l'atmosphère, dans les mois d'août et de septembre, la chaleur excessive et l'humidité, sont les principaux agens dont l'influence agit avec plus d'énergie sur ceux qui négligent de se vêtir convenablement après le coucher du soleil, et dont la manière de vivre, l'usage du vin de Madère, des liqueurs fortes et l'irrégularité dans la conduite, favorisent encore ces causes de destruction. Norfolk contenait avant la guerre 8,000 habitans. Actuellement il n'y en a pas encore 5,000. Mais ce lieu étant le port principal de la Virginie, et l'entrepôt de la plus grande partie de son commerce, la population y augmente, et l'on y bâtit continuellement. On a établi une loterie, dont le produit servira à paver les rues. On achève un canal, qui, passant à travers du *Dismal-Swamp* (grand marais de la Caroline du Nord), doit unir les eaux du Sund d'Albemarle avec la rivière d'Elisabeth, trois lieues au-dessus de Norfolk. Ce canal, de 9 lieues de long, augmentera prodigieusement le commerce de cette ville, qui n'est éloignée de la rade d'Hampton (petit bourg à l'entrée de la Chesapeak) et de la mer que de 6 lieues, où les frégates montent aisément, et où le port est bon et sûr. On y construit beaucoup de navires. On en a lancé dans une année jusqu'à 80 et 90 de différentes grandeurs. Les habitans, sans être très-riches, sont presque tous aisés; ils se sont conduits avec beaucoup de générosité et d'humanité envers les colons réfugiés, et ont montré généralement un grand attachement à la France.

Norfolk fait un commerce considérable avec les Antilles, la Nouvelle-Angleterre et l'Europe. Ses exportations consistent en bois de toute espèce, en meubles, en grains, et principalement du maïs, en farine, salaison, tabac, goudron, térébenthine, chanvre, fer, plomb, graine de lin, etc., provenant de la Virginie et de la Caroline du Nord, qui n'a presque pas d'autre débouché et qui manque de ports. Les exportations de cette ville, en 1794, montaient à 1,687,194 dollars; en 1795, à 1,934,827. Elles ont augmenté jusqu'en 1797. L'exportation du tabac a diminué, depuis 1791, de plus d'un tiers, à raison de la diminution de la culture de cette denrée dans la Virginie.

Portsmouth, au S. E., est une petite ville située vis-à-vis Norfolk, de l'autre côté de la rivière d'Elisabeth, qui est composée d'environ 600 maisons, sur

un très-grand espace, dont les rues larges, très-bien alignées, semblent être des prairies, et attendre une population assez nombreuse pour combler toute l'étendue où elle est tracée. Elle a été incendiée comme Norfolk, dans le même temps, et il n'est resté sur pied qu'un très-petit nombre de maisons. Sa position est plus agréable et plus saine que celle de Norfolk; l'eau des pompes y est meilleure. Elle était appelée à réunir tout le commerce de la rivière d'Elisabeth. L'eau est plus profonde le le long de ses *wharves* ou cales, qu'à Norfolk; mais après la guerre le commerce de Norfolk est devenu florissant, et celui de Portsmouth a été réduit à rien.

Stauntown, au N. O., dans la vallée de Shenandoah et dans le comté d'Augusta, sur *Middle-Creek*, qui se jette dans la Shenandoah, contient 800 habitans, et n'a de particulier que les eaux minérales d'Augusta, pour lesquelles elle est une route de passage, ainsi que pour aller au Kentucky.

Winchester est située près d'une crique qui se rend dans le Potowmac; c'est la ville la plus considérable des Etats-Unis à l'O. des Montagnes Bleues. Les rues sont régulières, mais étroites: elle renferme 2,000 habitans. Elle verse à Alexandrie tous les produits des pays supérieurs. Elle est le passage de tous les voyageurs qui vont dans les derrières de la Virginie et dans les contrées nouvelles. Quatre mille personnes qui émigraient, y passèrent en 1795.

Charlottesville, près de la Rivanna, et Milford, sont des espèces d'entrepôts dans les montagnes du S. pour les pays plus éloignés; et la navigation, qui commence dans ces deux petites villes, n'est plus interrompue jusqu'à Richmond. Si ces deux endroits méritent quelque mention particulière, c'est principalement parce qu'ils avoisinent les propriétés et la demeure de l'un des plus grands hommes de l'Amérique, tant comme philosophe et naturaliste que comme homme d'Etat et législateur. A ces traits on reconnaît aisément M. Jefferson, président actuel des Etats-Unis.

Montecillo: son habitation est située dans les montagnes du S., à une lieue un tiers de Milford, à une lieue de Charlottesville, et à 9 lieues en avant des Montagnes Bleues. Elle est bâtie au haut d'une petite montagne, dont on a coupé le sommet pour former une aire d'une acre et demie. M. Jefferson en avait commencé la construction avant la révolution, et lorsqu'elle sera achevée, elle sera une des plus élégantes des Etats-Unis, et rivalisera avec les plus agréables de France ou d'Angleterre. Il se proposait, en 1796, de donner à ses bâtimens moins d'élévation et plus d'étendue; de ne les composer que d'un seul étage, surmonté de balustrades; d'élever au centre un dôme; d'y placer un grand salon de compagnie, de forme octogone, qui, par deux grandes portes vitrées, s'ouvrira de chaque côté sur un portique. Une grande galerie, destinée à servir de bibliothèque et de muséum, occupera toute la profondeur du bâtiment, et donnera sur une terre magnifique et sur une volière. Cette superbe maison, qui doit être à présent entièrement bâtie, a des ornemens en dedans et en dehors, simples, réguliers et soignés. Toutes les distributions sont vastes et commodes. Nous observerons, avec Liancourt et Weld, que la vue dont on jouit dans cette maison, est une des plus vastes et des plus agréables que l'on puisse rencontrer. Du côté oriental, où est la façade, l'œil n'est point arrêté, et l'on domine toutes les élévations qui se succèdent jusqu'à la Chesapeak. La grande distance est le seul obstacle qui empêche de découvrir jusqu'à l'Atlantique. A droite et à gauche on aperçoit la large vallée qui sépare les Montagnes Vertes du Sud et de l'Ouest des Montagnes Bleues. Par un temps clair on découvre la chaîne de ces hautes montagnes à droite, jusqu'à plus de 30 lieues fort au-delà de la rivière de James, et à gauche jusque dans le Maryland, de l'autre côté du Potowmac.

Il faut ignorer absolument l'histoire de l'Amérique, dit la Rochefoucauld-Liancourt, pour ne pas savoir que M. Jefferson a partagé avec Washington, Franklin, John Adams et un petit nombre d'autres, les travaux et les périls de la révolution dans toutes ses époques; qu'il a porté, dans le fameux congrès qui l'a décidée et conduite, une hardiesse et une fermeté de caractère, une réunion de talens et de connaissances, une stabilité de principes qui feront passer avec éclat à la postérité son nom, et qui lui assurent à jamais le respect et la reconnaissance de tous les amis de la liberté. C'est lui qui,

avec MM. les autres députés de la Virginie, a proposé la déclaration de l'indépendance; c'est lui qui, avec John Adams, en a pressé la décision; c'est lui qui a été chargé de la rédaction de ce chef-d'œuvre de raison, de noblesse et de fierté; c'est lui qui a été le premier ambassadeur des Etats-Unis en France après la paix, puis, en 1792, secrétaire d'Etat; c'est lui enfin qui a écrit les excellentes notes sur la Virginie, 1 vol. *in*-8°. Quoique froid, M. Jefferson est, dans la société, doux, facile, obligeant; et sa conversation agréable et instructive. Ses nègres sont traités comme des domestiques blancs, et employés à manufacturer chez lui tout ce qu'il est possible. Il les stimule par des récompenses et par des distinctions; en un mot, il porte chez lui l'activité, l'habileté, l'ordre qu'il a portés dans les affaires publiques. (Il vient de succéder à John Adams dans la présidence.)

Curiosités, eaux thermales. — Il y a tant de choses intéressantes en Virginie pour le philosophe et le naturaliste, que les limites de cet ouvrage ne nous permettent qu'une très-légère esquisse. Nous nous bornons à renvoyer, à cet égard, aux excellentes notes de Jefferson. Il suffira de dire qu'il y a, 1° dans le comté d'Augusta, une cataracte de 200 pieds de hauteur, dont la nappe n'a guère plus de 15 pieds de largeur. Elle ne peut être comparée à celle de Niagara pour la quantité d'eau, mais elle est moitié plus haute. Elle est formée par la rivière de Jackson, qui naît dans les montagnes des sources chaudes, et qui se rend dans la rivière de James. On peut passer dans le bas de la cataracte, entre la nappe d'eau et le rocher. Cette nappe n'est rompue que dans sa largeur par le rocher, en deux ou trois endroits. 2.° Parmi plusieurs excavations souterraines, il en est une fameuse, nommée la *Cave de Maddison*, sur le côté N. des Montagnes Bleues, et au centre d'une montagne de 200 pieds de haut. Elle a 300 pieds d'étendue, et se divise en d'autres cavernes, lesquelles se terminent à deux grands bassins d'eau, dont l'étendue et la profondeur sont inconnues; elles offrent aussi de belles stalactites (Welden en a aussi donné une courte description). 3.° Au trou de la Panthère (*Panther Gap*), entre les ruisseaux nommés *cow and calf-pasture*, on trouve la *caverne soufflante*, de laquelle sort constamment un courant d'air avec une telle force, qu'il courbe les herbes à la distance de 20 toises. Ce courant est plus fort dans les temps secs et froids. Il y a une caverne semblable qui jette de l'air dans la montagne Cumberland, près de la ligne de la Caroline; mais cette émission n'est pas constante, et il en sort une fontaine. 4.° Le *pont de Roche*, dans le comté de son nom, *Rock-bridge*, l'un des ouvrages les plus sublimes de la nature, est ainsi nommé à cause d'un pont naturel de rochers que l'on voit au-dessus d'une profonde ouverture faite par quelque grande convulsion de la base au sommet d'une montagne, et qui semble avoir été laissé là pour offrir un passage de l'un à l'autre bord du précipice. Il est situé à 5 lieues de la rivière Ruvanna, autant des Montagnes Bleues, et à 17 lieues de la cave de Maddison, au-delà des Montagnes Bleues. L'ouverture a près de deux tiers de lieue de long, et à quelques endroits plus de 300 pieds de profondeur, ce qui varie selon l'élévation de la montagne (*Weld.*) Quelques-uns donnent à la fissure, au pont même, 270 pieds de profondeur, et d'autres 205. Elle a environ 45 pieds de lar-

geur dans le fond, et 90 au sommet, ce qui conséquemment détermine la longueur du pont et sa hauteur, jusqu'à l'eau qui passe dessous. La largeur du pont, dans le milieu, est d'environ 60 pieds, mais davantage aux extrémités, et l'épaisseur de la masse au sommet de l'arche, d'environ 40 pieds. Il paraît, d'après les mesures les plus exactes, que, du haut du pont jusqu'en bas, il y a 150 pieds de hauteur, qu'une portion de la montagne, d'un côté, a 200 pieds d'élévation, et de l'autre côté 180 pieds. Un ruisseau, nommé *Cedar-Creek*, qui se rend dans la rivière de *James*, passe par-dessous, et prend sa source à deux milles au-dessus. Quoique les côtés de ce pont soient pourvus dans quelques endroits d'un parapet de rocs fixes, peu d'hommes sont assez hardis pour en approcher et regarder dans le gouffre. On tombe involontairement sur ses mains, et on rampe jusqu'au parapet pour regarder par-dessus. On peut s'y appuyer sans crainte et sonder la profondeur de l'abîme; si la vue du sommet est pénible, celle d'en-bas est curieuse et ravissante. On ne peut contempler l'immensité de l'arche, son élévation, les énormes rochers et les arbres, sans éprouver un sentiment inexprimable. Les saillies des rochers de l'un des côtés de l'ouverture de la montagne, correspondent exactement aux cavités de l'autre, et les différentes couches de terre, de sable, d'argile, etc., sont exactement semblables et parallèles des deux côtés, ce qui indique évidemment que jadis ils ne firent qu'un. Il y a un pont naturel semblable sur *Stock-Creek*, branche de la rivière Peleson ou Clinch, dans le comté de Washington, même Etat.

5.° On trouve des restes d'anciennes fortifications dans l'O. de la Virginie, comme dans le Kentucky et dans le territoire N. E. de l'Ohio, dont quelques-unes embrassent depuis deux jusqu'à dix acres. La plus remarquable, à six lieues et demie du confluent des rivières Youghiogany et Monongahela, a la figure d'un fer-à-cheval, environnée d'un fossé, excepté à un passage très-étroit, laissé probablement pour une porte.

6.° Enfin des sources médicinales chaudes, de diverses températures, dont les principales sont sulfureuses. Il y en a d'autres froides, ferrugineuses, etc. Les eaux chaudes et brûlantes sont dans le comté d'Augusta, naissent au pied des montagnes de Jackson ou *Warm Spring-Mountains*, près des sources de la rivière de James. Les sources douces sont dans le comté de Botecourt, à 14 lieues des autres, au pied du côté oriental de l'Allégany. Les premières sont très-fréquentées, sur-tout les eaux tièdes, qui sont distantes de deux lieues des eaux chaudes ou brûlantes, malgré qu'on y manque de beaucoup de choses et de commodités, et qu'il y tombe de la pluie 4 ou 5 jours chaque semaine. D'autres sources tièdes ou douces se trouvent sur le Potowmac, dans le comté de Berkeley, au-dessus des montagnes du nord, qui sont plus fréquentées, parce qu'on y est plus commodément, dans une plaine fertile et plus peuplée. Il y a encore des sources sulfureuses dans le comté de *Greenbriar*, de l'une desquelles l'eau sort en bouillonnant par une ouverture d'un grand diamètre, avec une

vapeur bitumineuse et inflammable; une autre près de la rivière *Cowpasture*, qui est intermittente, et s'arrête une fois toutes les douze heures.

Commerce. — Malgré la position avantageuse de la Virginie pour le commerce, elle n'en a qu'un très-borné pour sa vaste étendue. Tous les pays de derrière l'Etat qui pourraient être approvisionnés par les négocians virginiens, le sont directement par ceux de Baltimore et de Philadelphie. La valeur totale des exportations de ses différens ports a été, pendant l'année 1791, de 3,131,863 dollars; en 1792, de 3,542,823; en 1793, de 2,987,097; en 1794, de 3,320,636; en 1795, de 3,490,043; en 1796, l'exportation a été de 5,268,685 dollars.

Dettes et taxes. — L'Etat de Virginie n'a de dettes que 100,000 dollars, qu'il a été reconnu devoir à l'Union dans la balance générale de tous les Etats, et une réclamation de 3 à 4 millions de francs faite par feu Beaumarchais, pour armes et munitions de toutes espèces fournies par lui pendant la guerre, mais dont l'Etat n'a pas donné acte en forme, et n'a par conséquent encore rien payé. Les concessions de terres vacantes dont l'Etat dispose, lui ont fait un capital de 60,000 dollars, qui s'accroît continuellement, mais qui deviendra tôt ou tard une cause de trouble, parce que les mêmes acres ont souvent 5 et 6 concessionnaires. Loin d'éloigner la fraude, le gouvernement profite de la bonne-foi trompée. Dans un pays si vaste et si peu habité, où il n'y a qu'un seul bureau pour les terres, les informations sont presque impossibles à prendre, et les spéculateurs profitent de cette obscurité pour duper les Européens. L'Etat ne répond pas que ces terres n'aient pas été déja concédées. Les impositions sont peu considérables en Virginie. Les droits de l'inspection du tabac les allègent encore. Les esclaves, les chevaux, les mulets, les voitures de luxe, les permissions de détailler, les tables de billard, les actes, les contrats, les certificats donnés par les cours et comtés, et ceux passés au sceau de l'Etat, sont taxés. On saisit les meubles et les esclaves lorsqu'on ne paye pas les taxes. Les dépenses du gouvernement de Virginie se montent annuellement à 160,000 dollars.

Colléges, écoles et sectes. — Williamsbourg possède le collége de Guillaume et Marie, qui donnèrent 48,000 fr. pour sa fondation, avec 20,000 acres de terre, et un droit d'un sou pour livre sur tous les tabacs exportés de la Virginie et du Maryland. L'assemblée lui donna aussi temporairement un droit sur les liqueurs importées et sur les pelleteries exportées. Il y a un président, six professeurs sous la direction de 20 visiteurs, et on leur a accordé un représentant dans l'assemblée générale. L'honorable M. Boyle avait fait à ce collége une donation considérable pour l'éducation et la conversion à la religion chrétienne des enfans indiens, objet qui n'a pu être mis à exécution. Depuis la révolution on a supprimé les écoles de théologie, de grec, de latin, et on en a substitué d'autres. Celle d'anatomie et de médecine est nulle. Les bâtimens peuvent contenir environ 100 étudians; mais le nombre aujourd'hui est peu considérable. Les autres écoles sont moins bien tenues que dans le nord. Depuis la déclaration de

l'indépendance, on a pris des mesures pour améliorer l'instruction et répandre les connaissances; mais leur exécution s'opère bien lentement, et est encore loin de l'objet proposé. Les sectes les plus nombreuses dans cet Etat, sont les presbytériens, les anabaptistes et les méthodistes. Quoique les premiers colons fussent des épiscopaux, les deux tiers des habitans étaient non-conformistes au commencement de la révolution de ces colonies.

KENTUCKY.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 160 l.	Entre les	83e deg. 20 m. et 91e deg. 20 m. de long. O.
Larg. 75 l.		36e deg. 30 m. et 39e deg. 30 m. de lat. N.

Contenant 5,555 lieues carrées.

Limites.

Cet Etat est borné au N. O. par la belle rivière de l'Ohio; à l'O. par la rivière de Cumberland; au S. par l'Etat de Tennessee; à l'E. par la rivière Sandy et par une ligne tirée du S. de sa source jusqu'aux limites N. de la Caroline du N.

Division. L'Etat du Kentucky est divisé aujourd'hui en 14 comtés.

	COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
	Jefferson	Louisville, aux rapides de l'Ohio.
	Lafayette	Lexington.
	Bourbon	Bourbon.
	Mercer.	Danville et Harrodsbourg.
	Nelson	Beardstown.
	Maddisson	Maddisson.
	Lincoln	
	Woodford	Woodford Versailles.
	Mason	Washington.
Nouveaux comtés.	Washington	
	Clarke	Winchester.
	Scott.	Georgetown.
	Logan	
	Francklin	Frankfort.

Hydrographie. *Rivières.* — L'Ohio borde tout le côté N. O. du Kentucky : les principales rivières qui s'y rendent après avoir arrosé cet Etat, sont la *Sandy*, la *Liking* et la *Kentucky*, qui naissent près l'une de l'autre dans les montagnes du Cumberland; la rivière

Salée, la rivière *Verte* et celle de *Cumberland*. La Kentucky naît de l'extrémité des montagnes Cumberland, près de la grande crique Sandy. La principale rivière qu'elle reçoit est celle de *Dick*, qui tire sa source des mêmes montagnes. Leurs bords sont des précipices comptés parmi les curiosités naturelles du pays. L'œil s'étonne en considérant la hauteur des rochers, qui est de 3 à 400 pieds perpendiculaires, composés dans quelques endroits de pierres à chaux, et en d'autres de beaux marbres blancs, marquetés de plusieurs couches extrêmement régulières. Ces rivières, dont les bords escarpés sont couverts de cèdres rouges, ont l'apparence de profonds canaux artificiels. La Kentucky, nommée aussi quelquefois *Cuttava*, entre dans l'Ohio après un cours de 83 lieues, par une ouverture de 250 toises, 208 lieues au-dessous de Pittsbourg. Elle est navigable dans l'étendue d'environ 43 lieues. La rivière Cumberland naît des montagnes de ce nom, qui la séparent de la rivière de *Clinck*, parcourt environ 160 lieues, dont moitié à travers l'Etat du Tennessée, passe à Nashville, où elle a 200 toises de largeur, et entre dans l'Ohio par une ouverture de 300 toises, environ 8 lieues à l'E. du fort Massac, et 371 lieues au-dessous de Pittsbourg. Cette rivière était appelée par les Indiens *Shawanée*, et par les Français *Shavanon*. Toutes ces rivières sont navigables presque jusqu'à leurs sources, et reçoivent beaucoup d'autres branches, dont quelques-unes sont à sec pendant les mois d'août, septembre et octobre.

Sol, productions végétales et animales.—La plus grande partie du sol de ce comté est prodigieusement fertile, et le climat plus tempéré et plus sain que dans aucune partie de l'Amérique. Les terres de première qualité sont trop riches pour du blé. Elles produisent de 50 à 60 boisseaux de maïs par acre, et dans un petit nombre de cas jusqu'à 100 boisseaux, ainsi que nous l'ont assuré quelques propriétaires, et comme il paraît d'après l'autorité de Morse et d'Imlay (1). Communément la terre rapporte 30 boisseaux de blé ou de seigle par acre. Les autres grains, le tabac, les végétaux culinaires de toute espèce y sont en abondance. Le coton y est rarement porté à sa perfection, et les patates douces y viennent difficilement, quoique les pommes de terre y soient très-abondantes. On y trouve des buffles, des bisons, des ours, des daims, des élans, et plusieurs autres animaux communs aux Etats-Unis, et d'autres qui leur sont absolument inconnus. Ses rivières contiennent d'excellens poissons; le saumon, le rockfish, la perche, l'anguille et toute espèce de poisson que l'on pêche à la ligne. Le perroquet est indigène de ce pays, ainsi que la bécasse à bec d'ivoire, de couleur blanchâtre, avec un panache blanc; son bec est de pur ivoire. Il y a un hibou semblable au nôtre, mais qui a un cri différent. Il fait un bruit surprenant, qui ressemble à celui d'un homme dans la détresse. Le moqueur, beaucoup d'oiseaux et productions végétales, lui sont communs avec la Virginie et les Carolines.

(1) Description topographique des pays de l'Ouest, etc., 1793.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Francfort, capitale de cet Etat, située sur la rive Nord de la rivière *Kentucky*, à environ 17 lieues de son confluent avec l'*Ohio*, est une ville florissante, régulièrement bâtie, où siégent la législature et les cours suprêmes. La maison d'Etat, très-nouvellement achevée, est un grand et bel édifice en pierre. Cette ville est à 286 lieues de Philadelphie.

Lexington, la plus grande de cet Etat, dans le comté de Lafayette, était le siége du gouvernement avant Francfort, dont elle est éloignée de 8 lieues; elle est située au haut de la rivière *Elhkorn* (branche de la *Kentucky*). En 1786 elle n'avait qu'environ 100 maisons. En 1796 il y avait plus de 2,000 habitans, parmi lesquels on trouve une agréable société.

Washington, sur la rive gauche de l'*Ohio*, n'a que 1,200 habitans, mais fait des progrès rapides.

Louisville, très-agréablement située au rapide de l'*Ohio* et dans un lieu fertile, promet de devenir une place de grand commerce; mais son insalubrité, causée par des eaux stagnantes derrière la ville, a beaucoup retardé son accroissement : les autres villes se peuplent annuellement avec une étonnante rapidité. Dans tous ces endroits ainsi que dans plusieurs autres, il y a des maisons pour l'inspection du tabac.

Etablissement. — Le Kentucky, découvert par un nommé Macbride en 1754, a été vendu en grande partie par les Indiens des six nations, à des commissaires anglais, au fort Stanwix, en 1768. Vers l'année 1774 la Virginie commença à encourager la population de ce district. En 1792 il devint un Etat séparé, et fut admis dans la confédération générale, après que ses habitans eurent formé leur constitution et divisé les pouvoirs de leur gouvernement en législatif, exécutif et judiciaire.

Antiquités, curiosités.—Les curiosités naturelles sont étonnantes et innombrables. On y trouve des cavernes extrêmement grandes, dans quelques-unes desquelles on peut voyager pendant plusieurs milles sous un rocher de belle chaux, soutenu par des arches et des colonnes curieuses. Dans la plupart de ces cavernes il y a des courans d'eau; près de Lexington, on y voit des sépulcres curieux remplis de squelettes humains. Il y a trois sources ou étangs de bitume, près de la rivière Green, qui se décharge dans un réservoir commun; et quand on se sert de ce bitume pour les lampes, il a toutes les qualités de l'huile la plus fine. Il y a plusieurs bancs d'alun; et différens endroits abondent en cuivre, qui, lorsqu'il est raffiné, est aussi bon qu'aucun cuivre du monde. Vers une source de sel, près de l'Ohio, on a trouvé de très-gros os, qui surpassaient de beaucoup la taille ordinaire de ceux d'aucun animal actuel de l'Amérique : il paraît que la tête de cet être inconnu, auquel on a cependant donné le nom de *Mamout* ou *Mammouth*, a dû être de plus de trois pieds. Selon les docteurs Hunter et Cline, ce n'étaient pas des os d'éléphans, mais, d'après la forme des dents, ceux d'un animal vorace, appartenant à une race d'animaux maintenant éteinte. On en a envoyé des

échantillons en France et en Angleterre (1). Quel est cet animal, et comment ses ossemens se trouvent-ils dans ces régions, où son espèce n'existe plus? Ce sont des questions très-difficiles à résoudre, et sur lesquelles il y a diverses opinions. Le grand nombre de conjectures ne sert qu'à en faire voir la futilité : pour plus grands détails, voyez les notes de Jefferson.

Le Mississipi et l'Ohio sont les clefs d'une navigation immense des pays septentrionaux à l'O. de ce continent. La distance ordinaire de Philadelphie par terre au Kentucky, est entre 240 à 260 lieues, en passant par Pittsbourg; de Baltimore environ 233 lieues; d'Alexandrie à-peu-près 200; et de Richmond un peu plus de 163 lieues. Des fourches de l'Ohio, où est Pittsbourg, jusqu'au Mississipi, il y a 396 lieues, et de la jonction de l'Ohio avec le Mississipi, où il n'a pas plus de 900 toises de largeur, jusqu'à la Nouvelle-Orléans (distance qui n'excède pas 140 lieues en ligne droite), il y en a 284 par eau; mais les Américains comptent 300 lieues jusqu'au golfe du Mexique, où le Mississipi entre par diverses embouchures. La Nouvelle-Orléans n'en est éloignée que de 54 lieues; en sorte qu'il y a de l'ancien fort Duquesne, ou Pittsbourg à la mer, une navigation de 697 lieues.

Population. — Un grand nombre d'Américains et d'Européens émigrent au Kentucky. En 1790 il y avait 73,677 habitans, y compris 12,450 esclaves. Le nombre a tellement augmenté chaque année, qu'il n'est pas facile de le fixer à présent. Cependant, on pensait en 1796 qu'il y avait dans cette colonie plus de 150,000 habitans. Ce pays, en général, peut être comparé à un enfant naissant, dont l'accroissement rapide acquiert les dimensions d'un géant. La libre navigation de l'Ohio et du Mississipi, dont les citoyens du S. O. jouissent depuis le traité des États-Unis avec l'Espagne en 1795, et qu'ils regardaient comme le principal objet de leurs desirs, ne peut que contribuer à accélérer leur prospérité. Le roi d'Espagne a exempté leurs produits pendant trois ans, de toutes espèces de taxes ou impôts en descendant à la Nouvelle-Orléans pour parvenir dans le golfe du Mexique. Les personnes qui descendent l'Ohio pour arriver au Kentucky, débarquent ordinairement à *Limestone*, petite ville sur le bord méridional du fleuve et sur la rive occidentale d'une petite crique du même nom. C'est le lieu le plus convenable pour ceux qui

(1) En 1791, la société des sciences et arts du Cap Français en avait reçu un assez grand nombre d'une énorme grosseur, trouvés près de la rivière *Bigbone* (gros os), et des sources salées voisines, dans le Kentucky; mais on n'en a jusqu'à présent que des restes partiels, et personne n'a encore pu parvenir à en rassembler un squelette, au moyen duquel on pourrait prononcer précisément à quelle famille et à quel genre appartenait ce monstrueux animal. Nous avons vu la presque totalité de la mâchoire inférieure, chez le doct. *Barton*, à Philadelphie; elle est terminée par une cavité ou gouttière plus étroite en avant, qui ne fait pas présumer que la langue ait été bien volumineuse : elle est garnie de deux grosses dents molaires de chaque côté. Le doct. *Wister*, dans la même ville, en possède une semblable, mais moins curieuse. *D. V.*

se proposent de s'établir dans les parties supérieures de cet Etat. Des établissemens intérieurs de ce vaste continent, l'Amérique tirera sa grandeur future, et formera de nouveaux empires qui égaleront et surpasseront peut-être ceux de l'ancien monde (1).

CAROLINE DU NORD.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 150 l.	Entre les	78e et 85e d. de long. O.
Larg. 60 l.		34e et 37e d. de lat. N.

Contenant 3,777 lieues carrées.

Limites.

Cet Etat est borné au N. par la Virginie; à l'E. par l'Océan Atlantique; au S. par la Caroline du Sud; à l'O. par l'État de Tennessée, qui a été abandonné aux Etats-Unis par la Caroline du Nord, en 1789.

Division. — Il est divisé en districts de l'*Est*, districts du *Milieu*, et districts de l'*Ouest*, subdivisés en 58 comtés, ainsi qu'il suit :

	COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
	DISTRICTS DE L'EST.	
District de Wilmington.	Brunswick	Smithville.
	Hanovre	Wilmington.
	Onslow	Swannsbourg.
	Duplin	Sarecto.
	Bladen	Elisabethtown.
District de Newbern.	Carteret	Beaufort.
	Jones	Trenton.
	Craven	Newbern.
	Beaufort	Washington.
	Hyde	Germantown.
	Pitt	Greensville.
	Wayne	
	Glascow	
	Le Noir	Kingston.
	Jonhston	Smithfield.
District d'Edinton.	Tyrrell	Elizabethtown.
	Currituck	
	Camden	Jonesbourg.
	Pasquotank	Nixonton.
	Perquimons	
	Chowan	Edenton.
	Gater	Hertford.
	Hertford	Wynton.
	Bertie	Windsor.

(1) Pour plus amples détails, voyez le supplément à la Description d'Imlay, du territoire de l'Ouest, par John Filson, avec ses Pensées sur l'émigration, et une Histoire succincte du Kentucky, ayant pour épigraphe :
Where liberty is, there is our Country.

	COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
	DISTRICTS DU MILIEU.	
District d'Halifax.	Northampton.	
	Halifax.	*Halifax.*
	Martin.	Williamston.
	Edgcomb.	Tarbourg.
	Warren.	Warrenton.
	Franklin.	Louisbourg.
	Nash.	
District d'Hillsbourg.	Grandville.	Williamsbourg.
	Person.	
	Caswell.	Leasbourg.
	Orange.	*Hillsbourg.*
	Wake.	Raleigh.
	Chalham	Pittsbourg.
	Randolph.	
District de Fayetteville.	Moore	Alfordstown.
	Cumberland.	*Fayetteville.*
	Sampson	
	Richmond.	Rockingham.
	Robeson	Lumberton.
	Anson	Wadesbourg.
	DISTRICTS DE L'OUEST.	
District de Salisbury.	Rockingham	
	Guilford	Martinville.
	Montgomery	Stoker.
	Stoker	Upper Saura.
	Surry	Salem.
	Iredell	
	Rowan	*Salisbury.*
	Cabarrus	
	Mecklenbourg	Charlotteville.
District de Morgan.	Lincoln	Lincolnton.
	Rutherford	Rutherfordton.
	Burke	*Morgan.*
	Buncomb	
	Wilker	

Hydrographie. *Rivières, baies, caps et marais.* — La *Chowan*, formée par le confluent de trois autres qui naissent dans la Virginie, entre dans le côté N. O. du Sund d'Albemarle, et a une lieue de largeur à son embouchure; mais un peu au-dessus elle se rétrécit beaucoup.

La *Roanoke* est une rivière longue et rapide, formée par la Staunton dans la Virginie, et la Dan dans la Caroline du Nord. Elle déborde fréquemment; sa navigation est obstruée; elle se rend par plusieurs ouvertures dans le S. O. du Sund ou baie d'*Albemarle*. Les plus riches plantations avoisinent cette rivière. *Pamlico*, *Neus*, *Trent*,

Pasquotank, *Perquimons*, *Alligator*, *etc.*, se jettent dans le même Sund, ou dans celui de *Pamlico*, et ne sont pas considérables.

La rivière du *cap Fear*, plus ordinairement appelée *Clarendon*, se jette dans la mer au *cap Fear*, à la latitude de 33 d. 45 m. En montant cette rivière on passe à Brunswick sur la gauche, et à Wilmington sur la droite. La rivière se divise alors en branches N. E. et N. O. Elle est navigable pour des bâtimens ordinaires jusqu'à Wilmington, à 11 lieues de la mer. Dans cet endroit elle a 150 toises de largeur, avec deux îles qui la divisent en trois canaux; ensuite elle n'est navigable que pour des bateaux ou des canots jusqu'à Fayetteville, 30 lieues au-dessus. C'est dans cette rivière que se fait la meilleure navigation de la Caroline du Nord, dont la côte n'offre aucun bon port, et où les rivières ont une barre à leur entrée. On en attribue la cause au *Gulf Stream*, ou aux courans produits par le retour des eaux de l'Atlantique, que les vents alisés ont poussées dans le golfe du Mexique, et qui se continuent le long de la côte septentrionale; en sorte que les courans et contre-courans ou remoux encombrent de sable l'entrée de ces rivières. D'autres supposent que ces barres sont formées par le courant des rivières qui entraînent et accumulent les sables où leur rapidité se termine.

Le Sund *Pamlico* est une espèce de lac de 4 à 6 lieues et demie de largeur, et d'environ 33 lieues de longueur, séparé de la mer, dans toute sa longueur, par un rivage de sable couvert d'arbres, qui a à peine un mille de largeur. Il y a plusieurs petites entrées où un canot et des chaloupes peuvent passer, excepté l'entrée d'Ocrecock, qui admet des grands navires dans les districts d'Edenton et de Newbern. Une barre de sable traverse cette entrée, sur laquelle il y a 14 pieds d'eau à marée basse. Au N. du Sund Pamlico est le Sund d'*Albemarle*, avec lequel il communique. Il a 20 pieds de longueur sur 3 à 4 de largeur. Un autre Sund, nommé *Currituk*, parallèle à la côte, communique aussi avec celui d'Albemarle. Un grand marais, nommé *Alligator Dismal-Swamp*, où il y a de petits lacs et de courtes rivières, sépare les deux principaux Sunds, et est très-propre à la culture du riz.

Les caps *Hatteras*, *Lookout* et *Fear*, exigent toute l'attention des marins sur cette côte, qui dans plusieurs endroits n'est pas couverte, sur-tout vers le cap Hatteras, de plus de 5 à 6 pieds d'eau à une grande distance de la terre.

Le grand marais *Dismal-Swamp* est sur la ligne qui divise la Virginie et la Caroline du Nord, s'étend au loin dans cette dernière, et occupe un espace de 150,000 acres, dont la plus grande partie est couverte d'arbres qui acquièrent une grosseur énorme; et en quelques endroits les broussailles qui les entourent sont si épaisses, que l'on ne peut apercevoir le marais. C'est ordinairement le contraire dans quelques autres marais. Les troupeaux y paissent et s'y engraissent très-bien. Une compagnie, connue sous le nom de *Dismal-Swamp company*, a fait creuser un canal qui est près d'être achevé, et qui établira une communication depuis la rivière Pasquotank jusqu'à celle

d'Elizabeth : par ce moyen les exportations se feront plus aisément, et Norfolk y gagnera beaucoup. Il y a un autre marais dans le comté de Curritук, qui paraît très-propre à la culture du riz.

Climat, sol, productions, aspect du pays. — Le climat est à-peu-près le même que celui de la Virginie. Tout le terrain est bas et de niveau dans l'étendue de 20 lieues de la mer; ensuite il s'élève en coteaux et montagnes, qui sont les Apalaches ou Allégands, par lesquels cet Etat est divisé en deux parties. La partie basse n'est pas saine, mais elle est la plus fertile. La culture et les productions sont les mêmes que dans l'Etat précédent. Il y a des sources minérales sulfureuses et ferrugineuses très-efficaces contre certaines maladies, dans les comtés de Warren, Rockingham et Lincoln.

Population, commerce, religion et habitans. — La population était, par le recensement fait en 1791, de 393,750, dont 105,071 esclaves; mais depuis elle a augmenté. Une grande portion des produits des pays de derrière, consistant en tabac, blé, avoine, orge, maïs, etc., est portée dans la Caroline du Sud et dans la Virginie. Les exportations des pays bas de cet Etat consistent en goudron, poix, térébenthine, résine, maïs, planches, essences, douves, poutres, fourrures, tabac (ces deux articles en petite quantité), porc, lard, suif, cire, produit des abeilles et produit du cirier ou arbre à cire, et quelques autres articles, montant, en 1791, à 524,548 dollars; en 1792, à 527,899; en 1793, à 365,414; en 1794, à 321,587; et en 1795, à 492,161 dollars. Le commerce se fait principalement avec les Antilles et les Etats du Nord, d'où l'on rapporte en échange du fromage, du cidre, des pommes, du fer manufacturé, des meubles, des chapeaux et marchandises sèches de toutes espèces, du thé, etc., importés de la Grande-Bretagne, de la France et de la Hollande; des Antilles, du rum, du sucre et du café. Il y a dans cet Etat plusieurs forges, 4 ou 5 fonderies, et un moulin à papier.

Les presbytériens forment la secte la plus nombreuse, sur-tout dans la partie de l'O. Il y a des méthodistes, des anabaptistes, des épiscopaux, des quakers et des moraves.

Les Caroliniens sont la plupart des planteurs, qui vivent à une demi-lieue ou plus d'une lieue les uns des autres, sur leurs habitations, où ils ont peu de communications avec les étrangers, et point de marchés près d'eux pour leurs productions. Ils sont hospitaliers, mais la sobriété et l'industrie ne forment pas leurs principales vertus. Ils ont peu de goût pour les sciences. Le temps qu'ils consument à boire, à jouer, à ne rien faire, ne leur fournit aucune occasion d'améliorer leurs plantations ou leur esprit. L'amélioration des premières est laissée à leurs inspecteurs et à leurs nègres. Si le temps qu'ils perdent de cette manière était employé à la culture des terres et à l'étude des sciences, ils pourraient à-la-fois être opulens et instruits, car ils possèdent un pays fertile. Cette observation peut s'appliquer également à leurs voisins de la Caroline du Sud. Plusieurs entr'actes des jeux, des combats de coqs ou des courses, sont remplis par des combats à coups de poing, que l'on nomme *boxer*, et ces combats deviennent quelquefois mémorables par des tours de *gouges*.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Raleigh, siége du gouvernement et ville nouvelle, fondée en 1791 en l'honneur du célèbre sir *Walter Raleigh*, sous la direction duquel le premier établissement, dans l'Amérique du Nord, a été fait sur l'île Roanoke, dans le Sund d'Albemarle; son éloignement de la navigation est un grand inconvénient.

Newbern, capitale de cet Etat, située au confluent des rivières *Neus* et *Trent*, n'a que 4 à 500 maisons.

Edenton, sur la rivière *Roanoke*, sur le côté Nord du Sund d'Albemarle, avantageusement situé pour le commerce, mais non pour la santé, n'est qu'un médiocre village.

Wilmington, sur la rive gauche du cap Fear, ou de la rivière *Clarendon*, est la plus commerçante.

Salisbury, *Halifax*, *Washington*, *Greenville* et *Tarbourg*, offrent plus ou moins de ressources commerciales : elles exportent beaucoup de productions, et principalement du tabac.

Fayetteville, ainsi appelée en l'honneur de *Lafayette*, sur la rive droite de la rivière *Cap Fear*, à 44 lieues de la mer et à 33 de Wilmington, est une des mieux situées pour le commerce et pour les manufactures. Elle contient environ 400 maisons, régulièrement bâties, et la principale rue a 100 pieds de large. Il y a deux édifices publics sur deux places carrées de 300 pieds, faisant face l'une à l'autre, et éloignées d'un quart de mille. La loge des francs-maçons est aussi un grand et bel édifice pour cette ville nouvelle.

Dépenses et revenus. Les dépenses de l'Etat sont de 37,500 à 45,000 dollars. Les revenus en taxes se montent à 46,118 dollars, et déduction faite de tous frais, il reste net 39,200 dollars. L'état est débiteur envers l'Union de 501,882 dollars.

Constitution et histoire. — La constitution de la Caroline du Nord a été faite, en 1776, sur les mêmes bases que celles des autres Etats. Le Gouvernement est composé d'un gouverneur, d'un sénat et d'une chambre des communes, tous élus annuellement. Le pouvoir exécutif est confié au gouverneur et à sept conseillers : ils sont élus par les deux chambres pour un an. Le gouverneur ne peut être continué dans sa place que trois années sur six.

Les premiers établissemens dans la Caroline du Nord furent faits, vers l'année 1710, par des émigrés allemands du Palatinat. Les propriétaires de la Caroline encouragèrent leurs établissemens, et leur donnèrent l'étendue de terrain qui est entre les baies d'Albemarle et de Bath, formée par la rivière Taar. Un grand complot des Indiens de la nation des *Tuscaroras* et des *Corées*, dont on ignore la cause, détruisit presque entièrement cette colonie, en 1721. Les Indiens, rassemblés au nombre de 1,200 guerriers, entrèrent dans les établissemens sous le masque de l'amitié, et massacrèrent à l'entrée de la nuit 137 personnes, hommes, femmes et enfans, sans miséricorde; un baron suisse et presque tous les pauvres palatins y perdirent la vie. L'alarme étant bientôt parvenue dans la Caroline du Sud, le gouverneur Craven envoya immédiatement des forces pour secourir ceux qui avaient pu échapper. Un corps de 600 hommes de milices et 366 Indiens de différentes nations avec différens commandans, marchèrent à travers le désert, sous les ordres du colonel Barnwel. Près de 1,000

Tuscaroras furent tués, blessés ou pris. Ceux qui échappèrent à cette destruction, abandonnèrent la Caroline pour aller se joindre aux cinq nations près des grands lacs. La colonie, assez tranquille depuis cette époque, s'accrut en population et en richesse jusqu'en 1729, où les sept propriétaires réunirent à la couronne d'Angleterre leur droit de juridiction et de suzeraineté. La colonie alors fut séparée de la Caroline du Sud, et érigée en province particulière, sous le nom de Caroline du Nord, par ordre de George II. Depuis cette époque, jusqu'à la révolution de 1776, l'histoire de la Caroline du Nord n'a point été publiée.

CAROLINE DU SUD.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 67 l.	Entre les	32e et 35e deg. de lat. N.
Larg. 42 l.		80e deg. 20 m. et 83e deg. 20 m. de long. O.

Contenant 2,222 lieues carrées.

Limites.

CET Etat est borné au N. par la Caroline du Nord; à l'E. par l'Océan Atlantique; au S. et S. O. par la rivière Savannah et une branche qui la forme, appelée la rivière Tugulo, laquelle sépare cet Etat de la Géorgie. La forme de cet Etat est à-peu-près celle d'un triangle, ayant environ 83 lieues de côtes d'étendue. Les premiers colons divisèrent la Caroline du Sud en comtés et en paroisses. Depuis la révolution elle est divisée en neuf districts, qui sont subdivisés en paroisses ou comtés, comme il suit :

DISTRICT DE BEAUFORT.

Sur la côte, entre les rivières Cambahée et Savannah. La ville principale est Beaufort. Il est composé de quatre paroisses : Sainte-Hélène, Saint-Luc, Prince-Guillaume, et Saint-Pierre.

DISTRICT DE CHARLESTON.

Entre les rivières Cambahée et Santée. La ville principale est Charleston. Il est divisé en treize paroisses; savoir : Saint-Philippe, Saint-Michel, Saint-Barthélemi, Saint-Jean, Berkley, Saint-Georges, Dorchester, Saint-Etienne, Saint-Jacques, Santée, St.-Thomas, l'Eglise du Christ, Saint-Jacques, Goose-Creek, Saint-Jean-Colleton, Saint-André et Saint-Paul.

DISTRICT DE GEORGETOWN.

Entre la rivière Santée et la Caroline du Nord. La ville principale est Georgetown. Il est divisé en trois paroisses : Tous-les-Saints, le Prince-Georges et le Prince Frédérick.

Ces trois districts, situés du S. au N. le long de la côte, forment ce qu'on nomme le pays bas.

DISTRICT D'ORANGEBOURG.

A l'O. du district de Beaufort. La ville principale est Orangebourg. Il est divisé en quatre comtés; savoir : Louisbourg, Orange, Lexington et Winton.

DISTRICT DE CAMDEN.

A l'O. du district de Georgetown. La ville principale est Camden. Il est divisé en six comtés; savoir : Fairfield, Richland, Clarendon, Claremont, Kershaw et Lancastre.

DISTRICT DE CHERAW.

A l'O. de Georgetown. Il est divisé en trois comtés, qui sont : Darlington, Chesterfield et Malborough.

DISTRICT DE NINETY-SIX.

A l'O. du district d'Orangebourg. La ville principale est Cambridge. Il est divisé en quatre comtés; savoir : Edgefield, Abbeville, Laurens et Newbury.

DISTRICT DE PINCKNEY.

A l'O. des districts de Camden et de Cheraw. La ville principale est Pinckneyville. Il est divisé en quatre comtés; savoir : York, Chester, l'Union et Spartanbourg.

DISTRICT DE WASHINGTON.

A l'O. du district de Ninety-Six. La ville principale est Pickensville. Il est divisé en deux comtés, Pendleton et Greenville.

Ces six districts constituent ce qu'on nomme le pays haut ou supérieur. (*Morse*, 3e *édition.*)

HYDROGRAPHIE. *Rivières, canaux, ports, îles.* — Cet Etat est arrosé par quatre grandes rivières navigables, outre plusieurs petites qui le sont pour des barques et des canots. La rivière *Savannah* coule dans toute sa longueur du S. E. au N. O.; l'*Edisto* ou Pompon naît par deux branches, d'un rang de montagnes remarquables dans l'intérieur du pays, lesquelles se réunissant au-dessous d'Orangebourg, forment cette rivière. Elle passe à Jasksonbourg, et embrasse ensuite l'île Edisto. La *Santée* est la plus large et la plus longue de cet Etat : elle se jette dans l'Océan par deux ouvertures, un peu au S. de Georgetown. A environ 52 lieues de son embouchure, en ligne directe, elle est formée par la réunion des rivières *Congarée* et *Waterée.* La dernière, ou branche Nord, passe à travers la nation des Catabans (Indiens), et porte le nom de *Cataban* jusqu'à sa source. La Congarée reçoit les rivières *Saluda* et *Broad.* La rivière *Pédée* prend sa source dans la Caroline du Nord, où elle est appelée rivière *Yadkin.* Après en avoir reçu quelques autres, elle forme la baie de Winyaw, qui, environ 4 lieues au-dessous, communique avec l'Océan. Toutes ces rivières, à l'exception de celle d'Edisto,

naissent de ces rangs de montagnes qui séparent les eaux qui coulent vers l'Océan, de celles qui se rendent dans le Mississipi.

Les rivières du second rang sont la *Wakkamaw*, la rivière *Black*, la *Cooper*, l'*Ashepoo* et la *Combahée*. Ces rivières fournissent aux propriétaires de leurs rivages la quantité d'eau nécessaire pour arroser leurs terres à riz, excepté dans les grandes sécheresses. Celles de la troisième classe ne s'étendent pas loin de l'Océan. Elles reçoivent des criques qui viennent des grands marais, ou ne sont purement que des bras de mer. Telles sont l'*Ashley*, la *Stono*, la *Coosaw*, la *Broad*, la *Colleton*, etc. La marée ne monte pas à plus de 8 lieues dans aucune partie de la Caroline du Sud. On a formé un canal de communication de la rivière Santée à la Cooper, qui a 7 lieues de long; en sorte que les produits peuvent aisément arriver à Charleston, sans qu'on soit obligé de les y transporter par mer, comme on avait fait jusqu'alors. Un autre canal réunira l'Edisto avec l'Ashley.

On a construit un pont remarquable sur la Congarée, dans la petite ville de Granby, à environ deux tiers de lieue au-dessous du confluent des rivières Broad et Saluda. On en avait élevé un autre sur la Savannah à Augusta, qui a été emporté par les crues d'eau.

Les ports ou hâvres les plus dignes de remarque, sont ceux de Charleston, de Port-Royal et de Georgetown. Le premier, spacieux, sûr et commode, est formé par la jonction des rivières Ashley et Cooper. Son entrée est défendue par le fort Johnson. Il y a une barre à quatre lieues de la ville, que l'on franchit par 4 canaux : l'un n'a que 18 pieds de profondeur, et l'autre 16 et demi. La marée y monte de 5 à 8 pieds. Port-Royal a une rade capable de contenir les plus grandes flottes du monde. La côte est bordée de beaucoup d'îles plus ou moins fertiles, et plus propres à la culture du coton et de l'indigo que la terre-ferme, mais point à celle du riz.

La basse Caroline s'étend de la mer à environ 33 lieues vers l'O., où cet Etat est séparé par les monts Alléganis. C'est dans ce pays plat que se trouvent ces espèces de marais qu'on nomme *Swamps*, tant ceux formés par les marées, que ceux arrosés par des masses d'eau que l'on tient en réservoir pour la culture du riz; car les marais ne couvrent pas la centième partie de la Caroline.

Aspect du pays, air, climat. — La haute Caroline offre un mode de culture, des manières dans le peuple, et même un langage différens. La terre s'élève par degrés; chaque montagne surpasse en élévation celle qui la précède immédiatement, et à environ 70 lieues au N. O. de Charleston, l'élévation du terrain est de 800 pieds au-dessus de celui qui forme la côte maritime. Ensuite commence le pays montagneux, qui, s'élevant à l'O., termine cet Etat. Le climat est différent, selon les différentes parties de la Caroline. Dans la partie basse, l'air est chaud, humide, variable et très malsain. Les maladies bilieuses, les fièvres intermittentes, pernicieuses ou malignes, y sont très-communes depuis le mois de juin ou de juillet jusqu'en octobre. Les causes se trouvent dans la nature même de l'exposition du pays, plat, bas et marécageux, où l'on retient l'eau pour la fertilité des

rizières. Les exhalaisons des eaux stagnantes, des rivières et du voisinage de l'Océan, celles des animaux et des végétaux pourris, jointes à l'intensité de la chaleur, et à l'exposition de l'air humide de la nuit, déterminent ces maladies, que les propriétaires peuvent éviter par quelques précautions, par une manière de vivre analogue à la saison, et en se retirant pendant 3 ou 4 mois dans les lieux à l'abri des influences de ces effluves délétères. La haute Caroline étant située dans un *medium*, entre l'extrême chaleur et le froid, est aussi saine qu'aucune autre partie des Etats-Unis.

Les variations soudaines dans la température sont considérables à Charleston. L'hiver y est la saison la plus agréable: la plus forte gelée n'y pénètre pas la terre à deux pouces, et le froid n'y dure pas trois jours de suite; plusieurs plantes tendres, incapables de supporter l'hiver de la Virginie, fleurissent dans la Caroline; car il y a près de Charleston des oranges douces et amères. Les pluies sont abondantes dans la Caroline. Souvent à 3 mois de sécheresse continuelle, succèdent 3 semaines ou un mois de pluie. En 1791 il est tombé 96 pouces de pluie; en 1792, 88 pouces; en 1793, 114 pouces; en 1794, 118; et en 1795, 71 pouces.

Productions végétales et animales. — La végétation y est extrêmement prompte; le sol produit une immense quantité de plantes, d'arbres, d'arbrisseaux. Cette colonie, si elle était convenablement cultivée, produirait de la soie, du vin, de l'huile et de la garance. Outre les oranges, il y a une grande abondance de figues excellentes, de limons, de citrons, de grenades, de poires et de pêches (les pommes sont apportées des États du Nord), de melons d'eau, etc. Les bois sont magnifiques: on y trouve dix-huit espèces différentes de chênes; les magnolia, le frangier, le cyprès à feuille d'acacia, une espèce d'arbre à café (guilandia); le baumier, le liquidambar, l'amelanchier, les hicoris, les andromeda, le pavia, le sassafras, la salsepareille, les mûriers blancs, les *azalea*, le *melia azedarac* ou lilas des Indes, le colicanthos, les ciriers, dont les baies servent à faire des bougies, etc.; mais principalement des pins, qui fournissent de la térébenthine, de la résine, du goudron et de la poix. Cette Caroline fournit, comme la précédente, une quantité prodigieuse de miel, dont on fait d'excellentes boissons, et de l'hydromel aussi bon que du vin de Malaga. La haute Caroline et les parties de la basse qui ne sont pas propres à la culture du riz, produisent de l'indigo, du tabac, mais en petite quantité, sur-tout le premier, qui décline et qui est bien inférieur à celui de Saint-Domingue; du blé, de l'orge, de l'avoine, du seigle, du maïs, du chanvre, du lin, des patates douces, des semences légumineuses et du coton. Il y a près et dans les montagnes, parmi la quantité de plantes médicinales, de la serpentaire, du *pink-root* (*spigelia-marilandia*), du ginseng, etc. (1). De toutes ces productions, les trois grandes marchandises d'étape sont le riz, l'indigo,

(1) Le gouvernement français entretient, près de Charleston, un jardin botanique qui est très-bien soigné.

et ce qu'on extrait des pins. Rien ne surprend davantage un Européen, que la grosseur des arbres de ces provinces, y compris la Virginie et quelques autres; leurs troncs ont souvent de 50 à 70 pieds de circonférence. Les blancs et les Indiens font de ces troncs, en les creusant, des canots qui servent à transporter les denrées d'un lieu à un autre.

Les animaux originaires ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la Virginie et de la Caroline du Nord. On y trouve en abondance tous les animaux d'Europe, qui s'y sont singulièrement multipliés. Quelques-uns y sont même devenus tout-à-fait sauvages. Il est surprenant que les bestiaux soient devenus si nombreux dans les deux Carolines, où il y a un si grand nombre de loups, de tigres et de panthères qui parcourent constamment les forêts. Nous avons déja remarqué que ces animaux sont moins rapaces que ceux de l'Afrique et de l'Asie; ils n'attaquent guère les veaux ni les petits en Amérique, et lorsqu'ils les attaquent, leurs mères font une vigoureuse défense.

On a trouvé, en creusant à la profondeur de 9 pieds, entre les rivières Sautle et Cooper, les os d'un animal d'une forme gigantesque, qui était le mammouth dont nous avons parlé; des défenses d'éléphant, et deux dents d'une espèce de graminivore, ce qui prouve que cet animal (l'éléphant) a habité autrefois l'Amérique. Les restes de l'éléphant et du mammouth trouvés dans le même endroit, font croire qu'ils ont péri l'un et l'autre dans un combat opiniâtre. On a trouvé des fémurs de 10 pouces de diamètre, et des dents de plus de 2 pieds de long. Il y a un oiseau de proie très-gros, qui est une espèce de buze, nommée *Turkey-Buzard*, qu'on conserve avec une sorte de culte, parce qu'il dévore entièrement les charognes, les rats et les souris.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Charleston est la seule ville considérable et la capitale de cet Etat, située sur une langue de terrain bas, aplati, formé par le confluent des rivières Ashley et Cooper, qui, ayant mêlé leurs eaux au-dessous de la ville, où elles forment un port spacieux, communiquent avec l'Océan au-dessous de l'île de Sullivan : elle est par 32 deg. 4 m. de lat. N. Les rues s'étendent d'une rivière à l'autre, et d'autres les coupent presque à angles droits; mais la plupart sont trop étroites pour un climat chaud et pour une ville aussi peuplée : l'étendue est d'environ un mille d'une rivière à l'autre. Ces rues ne sont point pavées, la propreté y est très-négligée. On sent très-souvent une odeur infecte, et les cimetières sont au milieu de la ville. La fièvre jaune a souvent paru à Charleston; cependant les planteurs viennent y passer la saison des maladies endémiques ou ordinaires aux campagnes du pays bas. C'est à cette époque que les plaisirs, les jeux et tous les agrémens de la société augmentent. Plusieurs colons des Antilles y affluent pareillement, et beaucoup de ceux de S.-Domingue s'y sont réfugiés après leurs désastres. Le marché y est mal approvisionné ; les riches habitans tirent presque tous les articles de nécessité de leurs plantations. La plupart des maisons étant en bois, et celles construites en briques couvertes en essentes, les incendies y ont fait de grands ravages. En 1796 et 1797, la ville a été presque entièrement incendiée à différentes reprises. On y a rebâti des maisons en briques, couvertes en tuiles. Il

faut convenir qu'on n'y prend presque aucune précaution contre le feu, et qu'il y a très-peu d'ordre lorsqu'il se manifeste. La population de cette ville est de près de 25,000 ames, y compris 9 à 10,000 nègres. Un intendant et un nombre d'hommes forment le conseil pour la police et les réglemens de la ville : il y a aussi trois banques établies. Charleston doit être considérée comme l'une des villes les plus riches, et où il y a le plus de luxe, dans toute l'Amérique Septentrionale; les négocians y sont riches et font beaucoup d'affaires. Ayant été assiégée par les troupes britanniques, elle se rendit par capitulation le 11 mai 1780, avec 6,000 hommes en armes, après un siége de sept semaines. Ses environs sont d'une beauté au-delà de toute description.

Beaufort, sur l'île de Port-Royal, est une petite place agréablement située.

Colombia, à 38 lieues de Charleston, est depuis peu d'années le siége du gouvernement.

Population, habitans, commerce. — La Caroline du Sud, en 1791, était peuplée de 249,973 habitans, y compris 107,994 esclaves. Il n'y a rien de particulier dans le caractère des Caroliniens, si ce n'est le résultat de la malheureuse influence de l'esclavage qui, en les exemptant du travail, les conduit à l'indolence, à la dissipation et au luxe : ils ne diffèrent point en cela de tous les habitans des Etats du Sud. La chasse, les courses de chevaux, les paris, sont leurs passions dominantes. Les cérémonies des funérailles sont pompeuses, et se font avec beaucoup d'ostentation; le vin, le punch, les liqueurs de toutes espèces, le thé, le café, les gâteaux, etc., y sont prodigués. Les Caroliniens sont généralement affables, polis et attentifs envers les étrangers. Ceux de Charleston ont été très-hospitaliers et généreux à l'égard des réfugiés de Saint-Domingue. Le sexe n'a pas le teint ni la fraîcheur des dames du N., mais en est dédommagé par beaucoup de douceur, de graces, et d'autres qualités. Les principaux articles exportés de la Caroline du Sud, sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux de diverses espèces, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liége, des cuirs, des racines des plantes désignées ci-dessus, etc. L'exportation de Charleston monte annuellement à la valeur de 2,000,000 et demi de dollars, en productions du pays seulement; et cette ville fournit en marchandises importées, une grande partie des habitans des deux Carolines et de la Géorgie. Son port, le plus considérable, sur une côte de 200 lieues d'étendue, étant ouvert tout l'hiver, et à proximité des Antilles, donne aux commerçans des avantages supérieurs et très-lucratifs. Cette ville n'a besoin, pour étendre son commerce, que d'une route ouverte dans l'étendue de 5 lieues, pour communiquer avec l'Etat de Tennessée. Knoxville, sa capitale, est à 33 lieues plus près de Charleston qu'aucune autre ville maritime de conséquence sur tout l'Océan Atlantique.

Les habitans de la Haute Caroline manufacturent leur chanvre, leur coton et leur laine. Il y a des forges dans le comté d'York, à deux milles de la rivière Catabaw, où l'on fond et fabrique le fer pour différens outils et ustensiles; mais il n'y a pas de manufactures d'aucun autre genre, excepté quelques moulins à blé dans les pays plus éloignés. L'Etat fournit les meilleurs bois de construction. Des navires peuvent y être construits plus aisément et avec plus d'avantage que

dans les Etats du milieu de l'Est. Les matériaux sont d'une qualité très-supérieure, et les vaisseaux durent beaucoup plus long-temps. Cependant on ne construit pas, annuellement, dix navires à Charleston, où la main-d'œuvre est plus chère, les matelots plus rares et l'industrie moins active. Les négocians aiment mieux acheter les navires construits dans le Nord; quelquefois ils y envoient pour leur construction des bois de la Caroline.

Histoire, constitution. — Sir Walter Raleigh, en 1584, et l'amiral Jasper de Colligny, en 1590, tentèrent d'établir, mais sans succès, des colonies dans la Caroline. Le dernier envoya deux vaisseaux sous le commandement de Jean Ribaud, qui abordèrent dans le Sund d'Albemarle, Caroline du Nord; mais les guerres avec les Espagnols et les Indiens, les maladies et des peines de toute espèce les en chassèrent. Ce n'est que de 1662 que l'on peut dater l'établissement des Européens dans cette partie de l'Amérique. Charles II, après sa restauration, donna à huit seigneurs anglais la propriété entière et absolue des pays compris depuis le 31e jusqu'au 36e degré de latitude, en se réservant seulement la souveraineté à la couronne d'Angleterre. Ces seigneurs étaient le comte Clarendon, le duc d'Albemarle, lord Cravet, lord Derby, lord Ashley, lord Carteret, et sir Colleton. Ceux-ci s'adressèrent au célèbre Locke pour en obtenir une constitution. Il en donna une qui partageait les habitans en noblesse et en communes. La noblesse était composée de barons, de caciques et landgraves. Ce ne fut, cependant, qu'en 1667 que les premiers colons furent envoyés d'Angleterre par les propriétaires. D'autres émigrations suivirent à différentes époques d'Angleterre, de la Hollande, de France, de New-York, etc. La forme compliquée du gouvernement, les guerres continuelles avec les Espagnols, les Français, les Indiens, et sur-tout les dissensions intestines, causées par la suprématie donnée à la religion anglicane, mirent cette colonie dans une telle confusion, que les propriétaires, pénétrés du danger où elle était, et à la demande des habitans, se déterminèrent à la céder au roi d'Angleterre, qui la leur racheta en 1729. Lord Carteret, seul des huit, en cédant sa souveraineté, conserva ses terres. Alors, par acte du parlement, cette grande province fut divisée en deux, sous le nom de Caroline du Nord, et Caroline du Sud, et on leur donna une constitution plus conforme à celle d'Angleterre.

Depuis cette époque, les deux Carolines se sont peuplées, ont été cultivées, et sont devenues plus commerçantes, sur-tout celle du Sud, qui, à l'époque de la révolution, tenait déja un des premiers rangs par ses richesses et ses ressources, parmi les autres colonies anglaises de l'Amérique.

La Caroline du Sud a formé sa nouvelle constitution en 1790. Les pouvoirs sont partagés comme dans les autres Etats. Il y a un sénat composé de 37 membres, élus pour quatre ans, qui ne sortent que par moitié tous les deux ans, et une chambre de représentans, composée de 124, qui sont renouvelés en entier tous les deux ans. Le gouverneur est élu pour deux ans, et ne peut être réélu qu'après un

intervalle de quatre. Il doit être âgé de 31 ans, résider dans l'Etat depuis dix ans, et posséder un bien de 7,715 dollars, franc de dettes. Le gouverneur et le lieutenant-gouverneur sont nommés par la législature. Les juges sont élus de même pour tout le temps qu'ils se comportent bien. Les commissaires de la trésorerie, le secrétaire d'Etat et autres officiers publics, sont nommés pareillement, et pour quatre ans.

Dettes. — L'Etat de la Caroline du Sud a deux espèces de dettes : celle contractée pendant la guerre de la révolution, et que l'Union a prise à son compte, est de 11 à 1,200,000 dollars; l'autre est réduite aujourd'hui à 110 ou 112,000 dollars. (*Larochefoucauld-Liancourt, tome IV.*)

Nègres. — L'importation des nègres d'Afrique est prohibée depuis 1788. L'accroissement de la population de l'espèce noire augmente à raison des bons traitemens qu'elle reçoit sur les habitations sagement administrées. On vend les nègres à Charleston comme dans tous les Etats du Sud, au marché, de la même manière que les bêtes de somme. Leur vente est annoncée dans les papiers publics, et au jour fixe ils sont mis à l'encan, et livrés au dernier enchérisseur.

GÉORGIE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 250 l.	Entre les	82e deg. 20 m. et 95e deg. 28 m. de long. O.
Larg. 83 l.		31e et 35e deg. de lat. N.

Limites.

CET Etat est borné à l'E. par l'Océan Atlantique; au S. par les Florides de l'E. et de l'O.; à l'O. par le fleuve Mississipi; au N. O. et au N. par la Caroline du Sud et l'Etat de Tennessée. Il est divisé en deux districts (supérieur et inférieur), qui sont subdivisés en 24 comtés.

COMTÉS.		VILLES CAPITALES.
District inférieur.	Camden............	Saint-Patrick.
	Glym..............	Brunswick.
	Liberty............	Sunbury.
	Chatham...........	Savannah.
	Bryan..............	
	M'Intosh...........	
	Effingham..........	Ebenezer.
	Scriven............	
	Burke..............	Louisville, Waynesbourg.

COMTÉS.		CAPITALES.
District supérieur.	Montgomery........	
	Washington........	Golphington.
	Hancock...........	
	Green.............	Greensbourg.
	Franklin..........	
	Oglethorpe........	
	Elbert............	
	Wilkes............	Washington.
	Lincoln...........	
	Warren............	
	Jefferson.........	
	Jackeson..........	
	Bullock...........	
	Columbia..........	
	Richmond..........	Augusta.

HYDROGRAPHIE. *Rivières, lacs, marais.*—La rivière *Savannah*, qui sépare cet Etat de la Caroline du Sud, a un cours du N. O. au S. O. Elle est formée principalement par les rivières *Tugulo* et *Keowée*, qui naissent des montagnes Apalaches. Elle est navigable jusqu'à Angusta pour des navires de 50 tonneaux; mais à une lieue au-dessus, sa navigation est obstruée par des rapides; ensuite elle est ouverte au-delà dans un cours de 50 lieues. Il y a une barre à son entrée dans l'Océan, appelée la *barre de Tybée*, qui a 16 pieds d'eau à demi-marée. L'*Alatamaha*, qui naît de la rivière *Ocone*, à environ 20 lieues au S. de la Savannah, prend sa source dans les montagnes Cherokée, près de celle de la Tugulo, descend à travers un pays montagneux, en recevant, comme la précédente, beaucoup de branches collatérales, serpente dans l'étendue de 83 lieues, entre dans le pays plat, reçoit la rivière *Oakmulge*, parcourt environ 50 lieues, perd son nom d'Ocone pour prendre celui d'Alatamaha, devient considérable, et, après avoir traversé une vaste forêt dans l'espace d'environ 33 lieues, se jette par plusieurs ouvertures dans l'Atlantique. Il y a en outre, la *Turtle*, la *Petite* et la *Grande Sitilia*, la *Crooked* et la rivière *Sainte-Marie*. Cette dernière forme une partie des limites méridionales des Etats-Unis, prend sa source dans un grand marais nommé Ouaquaphenogaw, et après un cours d'environ 50 lieues, arrive dans l'Océan entre les pointes des îles Amélia et Talbert. Elle est navigable pour de grands bâtimens jusqu'à 30 l.

Le lac, ou plutôt le marais nommé par quelques-uns *Ouaquaphenogaw*, et par d'autres *Ekanfanoka*, situé entre les rivières Flint et Oakmulge, a environ 100 lieues de circonférence. Dans les saisons pluvieuses, il paraît comme une mer intérieure, et a plusieurs grandes îles très-fertiles. Les Indiens de la nation des Creeks disent que l'une de ces îles est habitée par une race d'Indiens dont les femmes sont d'une beauté incomparable; ils les appellent les filles du

soleil. Les rivières Sainte-Marie, Sitilla ou Saint-Ille, et la Petite-Saint-Jean, qui se déchargent dans la baie d'Appalache à Saint-Marc, viennent, dit-on, de ce lac. *Goosepond* est un étang d'environ 180 acres, ayant à-peu-près deux pieds d'eau. Il n'est pas d'Etat mieux arrosé que celui-ci. Les grandes rivières *Apalachicola, Alibama, Mobile*, *Pascagoula* et de *Pearl*, ont leur source dans l'Etat de Géorgie, traversent la Floride Occidentale, et se jettent dans le golfe du Mexique; la rivière *Yazoo* se rend dans le Mississipi; enfin le Mississipi, qui forme, depuis le dernier traité avec l'Espagne, la limite de la Géorgie à l'O., offre un débouché sûr et immense. La Mobile sur-tout ayant ses sources très-près de la Tennessée, où se jettent la Chicamanga, la Hiwassée, établirait, par un portage très-court, une communication avec l'Océan.

Aspect du pays, climat. — La partie orientale de cet Etat, entre les montagnes et l'Océan, les rivières Savannah et Sainte-Marie, est un terrain plat, sans un seul coteau et sans une seule pierre, ayant plus de 52 lieues du N. au S., et 14 à 17 lieues de l'E. à l'O. A cette distance, la terre commence à s'élever, les montagnes se succèdent et augmentent en hauteur. Cette vaste chaîne de montagnes qui commence aux Kattkill, près de la rivière d'Hudson, dans l'Etat de la Nouvelle-York, connues sous le nom d'Alléganis et d'Apalaches, se termine dans cet Etat à environ 20 lieues au S. de ses limites septentrionales.

Le climat n'est pas sain dans le pays inférieur, près des terrains où l'eau séjourne pour la culture du riz; et les mêmes maladies dont nous avons parlé à l'égard des Carolines, se déclarent assez généralement dans les mois de juillet, août et septembre. L'eau y est pareillement mauvaise et saumâtre. Avant la saison des maladies, les habitans qui vivent près des rivières, s'éloignent avec leurs familles dans les contrées plus élevées et plus saines, ou se retirent dans les îles voisines. A la fin de l'hiver et au printemps, les fluxions de poitrine et autres maladies inflammatoires occasionnées par les transitions subites dans la température de l'atmosphère, sont très-communes, et souvent fatales.

Le sol et la fertilité diffèrent selon les lieux et les améliorations. Les îles qui bordent la côte sont couvertes de très-beaux bois de différentes espèces. Une partie produit du coton, de l'indigo, des patates, du maïs. Les principales sont les îles *Skidaway*, *Wassaw*, *Ossabaw*, *Sainte-Catherine*, *Sapelo*, *Frederica*, *Jenyl*, *Cumberland* et *Amelia*, qui ne sont séparées du continent que par des canaux formés de la réunion des rivières et de leur communication avec la mer. Le sol de la terre-ferme, près des marais et des criques, est à-peu-près de même qualité. On distingue les marais salans, ceux où la marée pénètre, de ceux qui sont dans l'intérieur, où elle n'a point d'accès. Les terres à riz (*rice-swamps*) sont la plupart près des rivières ou des criques. C'est là que l'on cultive la principale marchandise d'étape de la Géorgie. Dans les terrains un peu plus élevés, on y cultive du maïs, du tabac, du coton, du blé;

comme en Caroline, on a presque abandonné la culture de l'indigo pour s'adonner à celle du coton. La nature et la couleur du sol sont différentes; une nouvelle espèce de coton y a été apportée des îles Marquises dans l'Océan Pacifique, par le capitaine Josiah Roberts : on a lieu d'espérer qu'elle y réussira. Les oranges, les figues, les pommes granates y viennent à perfection. On y recueille aussi de la soie. Le thé y réussit parfaitement, et on en fait une grande consommation. Avec beaucoup d'attention, plusieurs fruits des tropiques peuvent y être naturalisés. Il y a dans le voisinage d'Augusta, sur le bord de la Savannah, environ 5 lieues au-dessous de *Sylverbluff*, et à 30 lieues de la mer, des amas considérables d'écailles d'huîtres d'une énorme grandeur, formant des lits que l'on trouve à 20 et 30 pieds de profondeur dans les coteaux où passe la grande route. Ces coquilles fossiles ont généralement 15 à 20 pouces de longueur, de 6 à 8 de largeur et de 2 à 4 d'épaisseur; la cavité ou profondeur peut recevoir le pied d'un homme ordinaire. Les habitans du voisinage les emploient pour faire de la chaux excellente; elles pourraient aussi servir d'engrais aux terres des coteaux, s'ils étaient moins fertiles. Sur les bords de la petite rivière et dans les parties supérieures de l'Etat, on trouve des restes des monumens curieux et étonnans de la puissance et de l'industrie des anciens habitans de ce pays. Il y a aussi des traces d'une grande ville indienne.

Population, habitans. — En 1790, la population de la Géorgie se montait à 82,548 habitans, dont 29,264 esclaves; mais depuis, l'augmentation par l'émigration et autrement, elle est devenue considérable. Quoiqu'il soit difficile de tracer le caractère et les usages des habitans qui y sont rassemblés des différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, tant par intérêt que par nécessité ou par inclination, on peut les placer, à cet égard, sur la même ligne que celle de leurs voisins de la Caroline du Sud. L'aversion prédominante pour le travail est due en partie à la chaleur du climat et au défaut de besoins pour exciter impérieusement leur industrie. Ils sont très-hospitaliers, aiment passionnément la chasse et le jeu. On reproche à leur législature une injustice sans exemple, relativement à la vente d'une partie de leur territoire de l'Ouest. Ce honteux procédé n'est vraisemblablement point approuvé par l'Etat en général.

TOPOGRAPHIE.

Villes et îles principales.

Savannah, capitale de la Géorgie, était autrefois le siége du gouvernement. Elle est située sur le bord méridional de la rivière du même nom. Cette ville a la forme d'un parallélogramme et est régulièrement bâtie; ses rues larges, multipliées, ont plusieurs places très-vastes; elles ne sont pas plus pavées que celles de Charleston; mais dans cette dernière il y a des trottoirs, et on n'en a pas à Savannah, où la chaleur est plus forte, où le sable est plus mouvant et plus incommode pour la marche. Presque toutes les maisons sont en bois, et moins élevées qu'à Charleston. L'édifice le plus remarquable par son étendue, sa solidité et le travail de ses murs, est le cimetière, ce qui a fait,

dire à des voyageurs *que les habitans de Savannah avaient voulu honorer d'un beau temple, la divinité qui a choisi son séjour parmi eux*. Il y a des églises d'épiscopaux, de presbytériens, d'anabaptistes, de luthériens, de méthodistes, et une synagogue.

Quoique cette ville ne soit pas aussi mal-saine qu'on l'avait prétendu, elle ne jouit pas à l'égard de la situation, des avantages de Charleston. La population n'y était tout au plus que de 3,000 ames. Selon Liancourt, il y en aurait aujourd'hui près de 7,000, en y comprenant 4,000 noirs. M. d'Estaing tenta d'attaquer cette ville occupée par les Anglais, en 1779; mais il n'obtint aucun succès.

Sunburry, *S.-Simon*, *Brunswick*, *Frederica*, sont aussi de bons ports de mer; mais Savannah a la supériorité par son commerce.

Washington, à environ 16 ou 17 lieues d'Augusta, est fréquentée à raison de sa situation et de la salubrité qu'y trouvent les personnes valétudinaires.

Louisville, située sur le bord de la rivière *Ogeechée*, à environ 23 lieues de son embouchure, est le siége du gouvernement actuel. Une convention s'y assembla en 1795, pour reviser la constitution.

Augusta, située sur la rive S. O. de la rivière *Savannah*, qui a dans cet endroit 500 toises de largeur, à environ 48 lieues de la mer, et 42 par terre au N. O. de Savannah, a été le siége du gouvernement jusqu'à l'année 1795. Elle réunit aux avantages du meilleur sol, ceux d'une situation centrale entre le pays supérieur et inférieur, et promet de devenir un lieu important. En 1791 on y inspecta plus de 6,000 grosses barriques (boucaud) de tabac. Il y a trois magasins capables d'en contenir 10,000. Les édifices publics sont, la maison du gouvernement, une église, un hôtel-de-ville, une prison et une académie ou école.

Commerce. — Les principaux articles d'exportation sont les mêmes que dans la Caroline du Sud. L'accroissement de la culture les a fait augmenter. C'est à Savannah que le commerce est centralisé, quoique ce port n'ait que 12 ou 13 bâtimens. Le défaut d'armemens et le défaut de bras pour la construction, le défaut de banque, celui de confiance, le grand dérangement des fortunes et les dévastations qui ont eu lieu pendant la guerre de la révolution de ces colonies, ont été des obstacles à l'accroissement du commerce et de la prospérité auxquels ce pays est appelé par sa situation. La méfiance, dit avec raison Liancourt, est le sentiment dominant entre presque tous les habitans; l'estime, la considération générale, n'y sont pas connues. Savannah est la place de l'Amérique où les recouvremens d'argent se font avec le plus de difficulté. Le montant des exportations, en 1791, était de 491,472 dollars; en 1792, 488,973; en 1793, de 501,385; en 1794, de 676,154, et en 1796, de plus de 900,000 dollars. Les pays de derrière (*Back-Countries*), au-dessus d'Augusta, beaucoup plus peuplés, fournissent à l'exportation du tabac, du blé, du seigle et du maïs. Aux exportations de riz, de coton, d'indigo, de tabac et de bois de construction, etc. des pays bas, on peut ajouter celle d'une espèce de sagou, que l'on fait avec la fécule de la patate douce et la moelle du palmiste. Quoiqu'inférieur à celui des Indes Orientales, il est cependant bon, et a les mêmes propriétés. C'est un docteur *Bieroffl* qui a hérité cette recette d'un docteur *Boswell*. La culture relative à la soie pourrait être poussée avec plus d'activité et de profit. C'est à Charleston que se porte la plus grande partie des produits de la Géorgie par les bâtimens de Savannah, qui en rapportent les marchandises européennes. Il y vient aussi des navires du Nord.

Histoire et constitution. — L'établissement de la Géorgie fut projeté en Angleterre en 1732 : plusieurs seigneurs philanthropes et d'autres, par compassion pour les indigens du royaume, firent une souscription d'une somme considérable; ce qui, joint à 240,000 fr. accordés par le gouvernement, servit à acheter tous les objets nécessaires aux pauvres qui voudraient se transporter dans cette province et se soumettre aux réglemens qu'on leur imposerait. On obtint des lettres-patentes du roi George II, en date du 9 juin 1732; et en reconnaissance de ce qu'il avait favorisé ce plan, on donna le nom de *Géorgie* à cette nouvelle colonie. Dans le mois de novembre suivant, James Oglethorpe s'embarqua avec 116 personnes, en qualité de chef et de directeur. Après leur arrivée à Charleston, où ils furent bien reçus, M. Oglethorpe, accompagné de William Bull, fut visiter et reconnaître le territoire, et marqua la place où Savannah est bâtie aujourd'hui. Bientôt après arrivèrent d'autres aventuriers d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et d'Allemagne. On leva de nouvelles sommes, et on y envoya de nouveaux habitans. Avant l'année 1753, il y avait plus de mille personnes établies dans cette nouvelle province, entre les rivières Savannah et Alatamaha. On ne devait cependant pas s'attendre que les habitans de la Géorgie, trop éloignés de leurs bienfaiteurs et de la surveillance de ceux qui avaient naturellement de l'influence sur eux, voulussent se soumettre aux magistrats qu'on leur avait donnés. Plusieurs des réglemens auxquels ils étaient astreints, ne leur étaient point propres, et privaient les Géorgiens des priviléges dont jouissaient leurs voisins, et dont la privation, à mesure que leur nombre et leur opulence s'accrurent, leur parut fort dure. De ces sources corrompues naquit cet esprit de mécontentement qui anéantit la constitution. Il s'éleva des discussions de toute espèce; les guerres qu'ils avaient à soutenir contre les Espagnols et les Indiens, qui faisaient chez eux de fréquentes incursions, jetèrent la colonie dans la confusion et dans la misère. Elle était au moment de sa ruine, quand le gouvernement, en 1752, la prit sous sa protection, et mit la Géorgie sur le pied des deux Carolines. Pendant la dernière guerre, la Géorgie fut dévastée par les troupes anglaises, et les habitans furent obligés de fuir dans les Etats voisins pour leur sûreté. Depuis l'indépendance, l'agriculture et la population auraient considérablement augmenté, sans les guerres et les disputes presque continuelles que les habitans ont eues avec les Creeks, qu'ils provoquaient le plus ordinairement. Enfin le peuple de la Géorgie a formé une nouvelle constitution en 1789, qui, ayant été revue en 1795 par une nouvelle convention, ne date que de cette dernière époque. Elle est à-peu-près la même que celle des autres Etats fédérés. La législature est composée d'une chambre de sénateurs, d'une de représentans, et d'un gouvernement. La durée du sénat est de trois ans. Tous ses membres sont élus à-la-fois, et cessent en même temps leurs fonctions. Chaque comté y envoie un membre. La chambre des représentans est renouvelée chaque année. Chaque comté y fournit un nombre de membres proportionné à sa population. Aucune somme d'argent ne peut sortir du trésor sans un décret. Au-

cun membre du clergé ne peut être élu membre de la législature. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, qui ne peut remplir cette charge que pendant deux années. Il est choisi par la législature, aux conditions d'âge, de propriétés et de résidence prescrites par la loi. Il peut accorder grace après sentence rendue, hors pour meurtre et trahison; mais, dans ces deux cas, il peut suspendre la sentence jusqu'à la seconde législature, qui prononce. Toute loi est soumise à sa revision; mais la majorité des deux tiers de la chambre fait loi sans son concours. Tous les officiers de l'Etat, juges et autres, sont nommés par les chambres, comme le gouverneur, et pour le même temps. Le gouverneur nomme seulement son secrétaire et les premiers officiers de milice. Le choix des sept électeurs qui doivent nommer le président des Etats-Unis, se fait par les assemblées ordinaires d'élections. Les cours de justice ne se tiennent pas régulièrement; les jurés s'assemblent avec difficulté. Les procès sont compliqués, et souvent interminables, à cause des délais. La profession d'avocat est celle que l'on embrasse avec la presque certitude de faire fortune. Il y a une cour supérieure, des cours de comté, et celle des juges de paix. Les impôts sont mal payés. Les comptes des finances sont imparfaitement rendus. Il règne dans cette partie essentielle de l'administration une obscurité que personne ne peut percer, ni ne cherche à débrouiller; car l'insouciance, en Géorgie, est aussi forte que l'esprit de désordre.

C'est le seul Etat où l'importation des nègres d'Afrique soit permise. L'excellente qualité de toutes les terres, la douceur du climat, la facilité d'une navigation intérieure avec le continent et avec les îles qui bordent la Géorgie dans toute son étendue, en forment une mine de richesses qui ne peut être exploitée qu'avec des bras, de l'ordre, un gouvernement respecté, une justice assurée pour appeler ces bras et les mettre à profit. (*Liancourt.*)

Indiens. — Parmi plusieurs nations indiennes qui habitent le territoire occidental de la Géorgie, qui s'étend des rivières Sainte-Marie et Apalachicola jusqu'au Mississipi, au 31e degré de latitude N., il en est quatre remarquables, les plus peuplées et les plus guerrières. Ce sont les *Creeks*, les *Cherokées*, les *Chactaws* ou Têtes-plates, et les *Chikassaws* : ces derniers sont entre le Tennessée et le Mississipi, aux sources des rivières Tombeckbée ou Mobile, et Yazoo. On estime qu'avec plusieurs autres qui s'y sont fondues, telles que les *Apalaches*, les *Alibamas*, les *Abecas*, les *Coosas*, les *Coosactées*, les *Natchez*, les *Oconies*, les *Pakanas*, les *Talepoosas*, etc., elles forment un nombre de 12,000 guerriers, 5,860 appartenant à la seule nation de *Creeks* ou *Musk'ogée*, les plus guerriers de tous. On porte le nombre total à 35,000. Les Géorgiens ont un grand desir de voir toutes ces nations portées au-delà du Mississipi; mais elles n'y sont pas encore disposées, à beaucoup près; ce qui donne lieu à des vexations, à des vols, à des assassinats de part et d'autre. Ces Indiens des frontières sont des amis fidèles et des ennemis implacables, hospitaliers envers les étrangers, honnêtes et francs dans leurs transactions. Aucune nation n'a plus de mépris ni une plus mauvaise opinion de la foi des blancs, que ces peuples. Cependant ils ont une grande

confiance dans le gouvernement des Etats-Unis, et ils desirent établir des limites permanentes que les Etats-du-Sud ne puissent franchir; car ils sont très-jaloux de leurs droits. Ils ont des troupeaux et des animaux domestiques; ils cultivent du riz, du tabac, du maïs, des patates, des pois, des féves, des légumes et des fruits, comme les blancs de leur voisinage. Ils ont aussi des nègres esclaves, qu'ils enlèvent dans leurs guerres et leurs excursions, ou qui désertent chez eux; mais ils les traitent bien. Ils portent les produits de leur chasse et de leur culture à Pensacola, capitale de la Floride de l'Ouest, sur la baie du même nom, où se jette la rivière Escambie.

L'avidité des Géorgiens et leur ambition ne se bornent pas à convoiter les terres des Indiens; elles se portent aussi sur la Floride, et plusieurs habitans des Etats-Unis regardent cette partie des possessions espagnoles comme leur apanage. Leur population étant plus nombreuse, leur donnera, à la première guerre, la facilité de satisfaire leur ambition. Ce pays, qui ne rapporte rien à l'Espagne, d'après toutes les probabilités, ne peut lui rester (1).

TENNESSÉE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 160 l.	Entre les	85 et 93e deg. de long. O.
Larg. 35 l.		35 et 36e deg. de lat. N.

Limites.

CE pays est borné au N. par le Kentucky et une partie de la Virginie; à l'E. par les montagnes Jaunes, de Pierre, de Fer et Chauves (*stone, yellow iron and bald mountains*), qui le séparent de la Caroline du N.; au S. par la Caroline du S. et la Géorgie; et à l'O. par le Mississipi, qui le sépare de la Louisiane (2).

Division. — Cet Etat, érigé et organisé en 1796, est divisé en trois districts et onze comtés.

COMTÉS.	
District de Washington.	
Washington.	Greene.
Sullivan.	Hawkins.
District d'Hamilton.	
Knox.	Sevier.
Jefferson.	Blount.
District de Mero.	
Davidson.	Tennessée.
Sumner.	

(1) Larochefoucauld-Liancourt.

(2) Il n'y a encore que sept millions et demi d'acres de ce territoire qui aient été achetées aux Indiens.

Montagnes, curiosités. — La montagne de *Cumberland*, dans toute son étendue, depuis le grand Kanhaway jusqu'à la Tennessée, est composée de masses prodigieuses de roches brisées et escarpées, telles qu'il ne s'en trouve guère dans aucun autre pays de l'Occident. Elle est, dans plusieurs endroits, et pendant des lieues entières, inaccessible, même aux Indiens. Dans un endroit, particulièrement près du sommet, il y a une chaîne remarquable de rochers, d'environ 10 lieues de long et 200 pieds d'épaisseur, qui présente un front perpendiculaire au S. E., plus grand et plus majestueux qu'aucune forteresse artificielle du monde connu, et en apparence autant de régularité. Selon une hypothèse moderne, les eaux de toutes les branches élevées de la Tennessée ont été obligées de se faire un passage à travers cette masse énorme de rochers.

La *Montagne Enchantée*, à environ trois quarts de lieue au S. de Brass-Town, est célèbre par les curiosités de ses roches. Il se trouve dans plusieurs des empreintes ressemblant à des traces de dindons, d'ours, de chevaux et de créatures humaines, aussi visibles et aussi parfaites qu'on les fait sur la neige ou sur le sable. Ces dernières sont remarquables pour avoir chacune uniformément six doigts au pied, excepté une qui paraît être l'empreinte du pied d'un nègre. L'une de ces empreintes est fort grande; la longueur du pied est de 16 pouces, et la distance des extrémités de deux doigts extérieurs de treize. L'une des traces de chevaux est d'une grandeur peu commune. Les diamètres, transversal et joint, sont de 8 pouces sur 10; c'était peut-être le cheval que montait le grand guerrier. Ce qui paraît confirmer que c'est véritablement les empreintes des animaux qu'elles représentent, c'est que les pieds de chevaux ont glissé de plusieurs pouces et se sont ensuite remis, et que toutes ces traces ont la même direction, comme celles d'une compagnie en voyage. Si c'est un jeu de la nature, jamais cette antique dame ne s'est amusée plus sérieusement; si c'est l'effet du hasard, il n'eut peut-être jamais une plus grande apparence de préméditation; si c'est l'ouvrage de l'art, le but en était peut-être de perpétuer la mémoire de quelque événement remarquable de guerre, ou de quelque bataille qui eut lieu en cet endroit. Les grands amas de pierres des environs, que l'on dit être les tombeaux de guerriers tués en combattant, paraissent favoriser cette dernière hypothèse. La matière du roc est tendre; les parties sur lesquelles le soleil frappe le plus, et qui sont les plus dures, se coupent aisément au couteau, et paraissent être de la nature de la terre à pipes. Quelques Cherokées sont d'avis qu'il pleut toujours quand on visite cet endroit, comme si la nature sympathisante pleurait au souvenir de la terrible catastrophe que ces figures semblent représenter.

HYDROGRAPIE. *Rivières.* — La *Tennessée*, aussi appelée la *Cherokée* et la *Hogohege*, est la plus grande branche de l'Ohio. Elle prend sa source dans les montagnes de la Virginie, au 37e deg. de latitude, et court, pendant un espace d'environ 333 lieues, S. et S. O., jusqu'au 34e, recevant dans son cours une multitude innombrable de rivières et de ruisseaux. Les rivières principales qui lui donnent nais-

sauce, sont la *Holeston* et la *Peleson* ou *Clinch*. Elle tourne ensuite vers le N. par un long circuit, et se jette dans l'Ohio, à près de 20 lieues de son embouchure.

Productions animales. — Le pays avait, il y a quelques années, de nombreux troupeaux d'animaux sauvages, mal-à-propos appelés buffles; mais les imprudens ou les malveillans d'entre les premiers colons en détruisirent un grand nombre sans aucun but. On en trouve encore sur les branches méridionales de la rivière de Cumberland. On voit des élans ou *mooses* dans plusieurs endroits, principalement dans les montagnes. Les daims sont devenus comparativement rares, de sorte qu'on ne les chasse plus seulement que pour la peau. Il reste encore assez d'ours et de loups. On attrape un grand nombre de castors et de loutres sur les hautes branches des rivières de Cumberland et de Kentucky. Les racoons, les renards, les écureuils, etc.; les faisans, les perdrix, les pigeons, les cygnes, les dindons sauvages, les oies, etc., abondent dans ces Etats. Les rivières fournissent des truites, des perches, le poisson-chat, qui pèse jusqu'à 100 livres et au-dessus, le poisson-buffle, le cheval rouge, l'anguille et plusieurs autres. Le Mamout, cet animal extraordinaire, habitait sans doute ce pays, comme il le paraît, d'après les ossemens que l'on trouve en creusant près des sources salées, depuis 3 pieds jusqu'à 7 (1).

Religion. — C'est la religion presbytérienne qui domine dans ce district.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Il y a 11 ou 12 villes, mais deux seulement commencent à être d'une certaine importance.

Knoxville est la métropole de l'Etat de Tennessée. Elle est régulièrement bâtie, sur un très-bon site, et sur la rivière *Holston*, à 7 lieues au-dessous de sa jonction avec la Tennessée, à 67 lieues de Frankfort ou Kentucky, à 162 de Richemond en Virginie, et à 242 de Philadelphie. Lat. 35. 42 m. N.

Nashville, sur la rivière *Cumberland* (qui a dans cet endroit 200 toises de largeur, et qui se rend dans l'Ohio, à 5 lieues au-dessus de l'entrée de la Tennessée, par une embouchure de 300 toises, est pareillement bien bâtie. Elle est à 90 lieues de Knoxville, et à 338 de Philadelphie. Lat. 36 d. N.

Commerce. — Ce pays renferme plusieurs articles précieux d'exportation, tels que des chevaux de selle et de voiture, des bœufs, des bestiaux, du ginseng, des peaux de daims, des fourrures, du coton, du chanvre et du lin, qu'on peut transporter par terre; il fournit aussi en abondance du fer, du bois de charpente, du lard et de la farine, que l'on pourrait exporter; mais il y a très-peu d'habitans qui entendent le commerce, ou qui possèdent d'assez grands capitaux, de sorte qu'il va fort mal.

(1) On a trouvé des os du même animal en Sibérie; des naturalistes croient qu'il était amphibie; mais alors l'espèce s'en serait conservée comme celle de l'hippopotame, etc. (*Valentin*.)

Gouvernement.—Jusqu'en 1798, le gouvernement était semblable à celui qui a été établi par le congrès dans le territoire des Etats-Unis au N.-O. de l'Ohio. Le gouverneur (et en son absence le secrétaire) formait le pouvoir exécutif, et le pouvoir législatif du district était entre les mains du gouverneur et de trois juges conjointement.

Histoire.— Les parties orientales de ce district furent examinées entre 1740 et 1750, par les colonels Wood, Patton, Buchanan, le capitaine Charles Campbell, et le docteur T. Walker, auxquels le gouvernement avait fait des concessions considérables de terres. Au commencement de la guerre avec la France, en 1755, il n'y avait pas plus de 50 familles établies dans ce pays, qui furent ou détruites ou chassées par les Indiens, avant la fin de l'année suivante. Il resta inhabité jusqu'en 1765; alors les établissemens recommencèrent, et en 1773 cette partie de pays qui va à l'O. jusqu'à la longue île d'Holstein, et qui a plus de 40 lieues de longueur de l'E. à l'O., était déja assez bien peuplée. En conséquence de l'arrêté du congrès, du 23 avril 1784, les habitans de ce district essayèrent, en 1785, de se former en corps politique, sous le nom d'Etat de *Frankland;* mais ayant eu des différends entre eux sur la forme de gouvernement et sur d'autres objets qui ne se terminèrent pas même sans effusion de sang, et étant contrariés par quelques personnes prépondérantes des parties orientales, ils y renoncèrent, et restèrent tranquilles jusqu'en 1790. A cette époque, la Caroline du N. venait de céder ce territoire aux Etats-Unis moyennant certaines conditions, et le congrès y établit alors une forme de gouvernement. Depuis cette époque, à l'exception de quelques incursions des Indiens, les habitans ont été paisibles et heureux.

Population.— En 1791, la population était de 35,691 personnes; en novembre 1790, il y en avait 77,262. Alors une convention s'assembla à Knoxville, et forma une constitution qui fut signée par tous les membres, le 6 février 1796. Le congrès décréta ensuite que le territoire du Tennessée, renfermant le nombre suffisant d'habitans libres exigé par la loi, et conformément à la constitution républicaine qu'ils s'étaient formée, ce territoire serait admis au nombre des autres. En conséquence, celui-ci est maintenant le 16e dans l'union fédérative. Sa situation offre de si grands avantages, qu'en 1796, 22,000 blancs et 11,000 noirs émigrèrent dans l'O. du Tennessée. Comme ils étaient obligés de passer la rivière de Cumberland dans deux ou trois endroits, on eut la précaution de les inscrire, et de tenir un état de leur nombre. M. André Jackson, sénateur du Tennessée au congrès, a calculé que le total des émigrans, en 1796, était entre 40 et 50 mille.

Indiens.—Les Cherokées, les Creecks et les Chikassaws habitent le voisinage, et même les premiers et les derniers ont une partie de cet Etat. Les Chikassaws passent pour être les plus attachés aux Etats-Unis.

TERRITOIRE DU MISSISSIPI.

Ce gouvernement, érigé par acte du congrès, ratifié le 7 avril 1798, comprend toute l'étendue de terrain bornée à l'O. par le Mississipi; au N. par une ligne tirée droite à l'E. depuis l'embouchure de la rivière Yasous jusqu'à la rivière Chatahouchée; à l'E. par ladite rivière Chatahouchée, et au S. par le 31e degré de latitude septentrionale. Le gouvernement en est exactement semblable à celui qui a été établi pour le territoire au N. O. de l'Obio.

Il n'est pas permis d'y mener des esclaves d'aucun lieu qui ne soit pas sous la juridiction des Etats-Unis.

Ce gouvernement est composé du territoire cédé aux Etats-Unis par les Etats de Géorgie et de la Caroline du S., d'après les limites fixées par leur traité avec l'Espagne en 1795.

LOUISIANE OCCIDENTALE.

SITUATION.

Entre les 30 et 40e deg. de lat.

Limites.

Cette vaste contrée de l'Amérique septentrionale est bornée à l'E. par le Mississipi; au S. par le golfe du Mexique; à l'O. par le Nouveau-Mexique; au N. ses limites ne sont point déterminées. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est à l'O. du Mississipi; la Louisiane-Orientale est la partie de ce pays à l'E. de ce fleuve. Elle a été donnée, en 1763, par les Français aux Anglais, qui l'ont cédée aux Etats-Unis.

Climat. — La Louisiane est agréablement située entre les deux extrêmes du chaud et du froid, et sa température varie à mesure qu'elle s'étend vers le N. Les parties méridionales étant situées sur la ligne que parcourent les brises rafraîchissantes, ne sont pas si embrasées que les parties de l'Afrique sous la même latitude; et les parties septentrionales sont plus froides que celles qui répondent en Europe au même climat. En général, les saisons y sont régulièrement partagées; l'air y est par-tout pur et serein.

Hydrographie. — Le pays est coupé par une infinité de rivières, dont plusieurs sont très-navigables; les principales sont la rivière de

Saint-François, qui est navigable dans un espace de 80 à 100 lieues; celle des *Natchitoches*, qui se jette dans le Mississipi au-dessus de la pointe Coupée; celle des *Adayes* ou du Mexique, qui tombe dans le golfe du Mexique; la rivière *Noire*, la rivière *Rouge*, sur laquelle sont situées des mines aussi riches que celles du Mexique, et plusieurs autres.

Productions végétales et minérales. — La culture répond à la fertilité du sol; tous les grains y viennent en abondance et sans beaucoup de soins; on y fait deux récoltes de blé d'Inde. Les environs du Mississipi sont propres à tous les genres de productions, principalement au lin, au chanvre et au tabac; l'indigo y est d'un grand produit, étant susceptible d'être coupé trois ou quatre fois l'an; le sucre et le coton se cultivent avec beaucoup de profit. Tout ce que l'on peut trouver d'agréable dans les climats les plus heureux de l'Europe, croît également bien et comme de soi-même dans cette délicieuse contrée.

Les bois sont aussi beaux à la Louisiane que dans aucune partie du monde; ils sont remplis de chênes verts, de noyers, de châtaigniers, de mûriers, de cyprès et de cèdres. On y distingue le merisier, qui équivaut pour le travail des meubles au mahogani, ou acajou des Antilles; le pacanier, qui est une espèce de noyer, et le cirier. Le gibier et les bêtes sauvages de toute espèce y abondent; et le Mississipi, ainsi que les lacs voisins, fournissent toutes sortes de bons poissons, entre autres des esturgeons, des anguilles et des perches. Des mines de fer, de plomb, et des sources d'eaux salées, sont en assez grande quantité dans cette colonie pour fournir à tous les besoins en ce genre.

Commerce. — On peut encore compter parmi les objets dont l'extension peut fournir à une exportation considérable, les bestiaux, à cause de la quantité et de l'excellence des pâturages; celle qui se fait à présent consiste principalement en indigo, sucre, coton, riz, cire et bois de construction.

Découverte, établissement. — Ferdinand de Soto découvrit le premier le Mississipi en 1541, et M. de la Salle fut le premier qui le traversa en 1682. Le compte avantageux qu'il avait rendu de ce pays à son retour en France, engagea Louis XIV à établir une compagnie pour y former des établissemens. Une escadre de quatre vaisseaux, sous le commandement de M. de la Salle, y fut envoyée; mais au lieu de débarquer à l'embouchure du Mississipi, il se trouva porté à une lieue à l'O., où il essaya de fonder une colonie; mais l'insalubrité du climat fit périr presque tout le monde, et lui-même fut assassiné par deux de ses gens. M. d'Iberville, qui lui succéda, mourut lorsqu'il se préparait pour un troisième voyage. Crozat obtint du roi la propriété de la Louisiane en 1712; ce qui dura jusqu'après la mort de Louis XIV; les Français ne jouirent des deux bords du fleuve que jusqu'en 1763. A cette époque, la partie à l'E. du fleuve du Mississipi fut cédée aux Anglais, et la veille de la signature des préliminaires de la paix, la partie occidentale fut abandonnée aux Espagnols, y compris la ville de la Nouvelle-Orléans; la France était rentrée en possession de cette

dernière partie; mais elle l'a cédée en 1803 aux Etats-Unis, moyennant la somme de 60 millions. Cette province et le territoire du Missisipi ne forment, dit-on, qu'un Etat, sous le nom de *Louisiane*.

TOPOGRAPHIE.

Nouvelle-Orléans, capitale, sur le *Missisipi*, à 8 l. de la mer. Toutes ses rues sont étroites et se coupent à angles droits. Elle fut brûlée en 1788. Les vaisseaux arrivent tout chargés près de ses jetées. Son terrain est fertile, et son climat très-doux. Lat. N. 30. 5. Long. O. 92. 7.

Nouveau-Madrid. La construction de cette ville, qui doit faire une des plus belles du monde, et l'un des entrepôts du commerce les plus avantageux par la beauté de sa situation et sa commodité, a été projetée; elle ne forme encore qu'un poste militaire.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Les immenses Etats que l'Espagne possède dans cette partie du monde, s'étendent dans l'Amérique Septentrionale et dans la Méridionale.

ARTICLE III.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE SEPTENTRIONALE.

MEXIQUE.

Division géographique. — Ce royaume est divisé en trois grandes parties, le Nouveau-Mexique-Propre, la Californie et le Vieux-Mexique, ou Nouvelle-Espagne.

Division politique. — Les possessions de ce royaume n'ont qu'une seule vice-royauté, comprenant les royaumes et provinces suivans.

CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE L'ILE DE CUBA.

GOUVERNEMENS.

Cuba.	La Floride.

VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

AU MEXIQUE,

OU

ROYAUME DE LA NOUVELLE GALICE.

DÉPARTEMENS.

Amola.	Aguascalientes.	Barca.
Autlan.	Zapopan.	Tecpatitlan,
Zayula.	Xala.	Lagos.
Zacatecas.	Caxititlan.	Cuquio.
Guadalaxara.	Tlajomulco.	Tequaltichi.
Tala.	Zapotlan.	Juchipila.
Tepic.	Izatlan.	Colottan
Sentipac.	Guauchinango.	Xerez.
Tequepexpa.	La Purification.	Fresnillo.
Tonala.	Ostotipac.	Ibarra.
Ostotipaquillo.	Compostele.	Sierra de Pinos.
Analco.	Acaponeta.	Charcas.
Mazapil.	Nayazith.	

ROYAUME DE MECHOACAN.

DÉPARTEMENS.

Cuiceo de la Lagura.	Tlasasalca.	Jaso et Teremendo.
Guimeo.	Tlalpujagua.	Chilchota.
Guanajuato.	Villa de Léon.	Zamora.
S. Louis-de-Potosi.	Xiquilpa.	Cinaque.
S. Louis-de-Lapaz.	Zelaya.	Motines.
Maravatio.	Pasquaro.	Tinguindin.
S. Michel-el-grande.	Chaco.	Xiquilpa.
Tancitaro.	Guadalcazar.	Zacatula.

ROYAUME DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

GOUVERNEMENS.

Vera-Cruz.	Coaguila.	Jucatan.
Acapulco.	Puebla de los Angeles.	Tabasco.

DÉPARTEMENS OU TERRITOIRES.

Actopam.	Coatepec.	Guijolotitlan.
Apam.	Cozamaluapan.	Huamelula.
Acayuca.	Cordoba.	Huajuapan.
Antigua.	Cadreita.	Huichiapan.
Acatlan.	Chilapa.	Huelutla.
Atrisco.	Cuernavaca.	Guejotzinco.
Sanblas.	Colima.	Ixtepexi.
Chalco.	Cholula	Ixtlahuaca.
Cuyoacan.	Chiguagua.	Izucar.
Chietlan.	S. Christophe.	Ixmiquilpan.
Chiautla.	Ezatlan.	Justlahuac.

VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUV.-ESPAGNE.

S. Jean-de-los-Llanos.	Tehuacan de las Granadas.	Tezcuco.
Lerma.	Teutitlan.	Teotihuacan.
Mexicaltzinco.	Tentila.	Tlaxcala.
Miahuatlan.	Tehuantepec.	Tuxtla.
Metepec.	Teocuilco.	Tlapa.
Malinalco.	Topozcocula.	Villalta.
Mextitlan.	Tepexi de la Seda.	Valladolid.
Nexapa.	Tacuba.	Valles.
Nochiztlan.	Toluca.	Xalapa.
Nouveau Santander.	Tenango del Valle.	Xuchimilco.
Oaxaca.	Tetela del Rio.	Xicayan.
Orizava.	Taxo.	Yahualica.
Otumba.	Tixtlan.	Zacualpan.
Papantla.	Tochimilco.	Zapotlan.
Quatro Villas.	Tula.	Zumpango.
Quantla Amilpas.	Tetepango.	Zimapan.
Quantillan.	Tehusitlan.	Zacatlan de las Mansanas.
Queretaro.	Tampico.	Zempoala.
Temastelpec.	Tulan Zinco.	Zimatlan.
Tepeaca.	Tetela Xonotha.	
Tecali.		

AMÉRIQUE ESPAGNOLE MÉRIDIONALE.

Divisée en trois vice-royautés, qui contiennent les royaumes et provinces suivans :

VICE-ROYAUTÉ DU NOUV. ROYAUME DE GRENADE.

ROYAUME DE TERRE FERME.

GOUVERNEMENS.		DÉPARTEMENT.
Panama (1).	Veragua.	Nata.
Portobelo.	Darien.	

NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

Chartagène.	Sainte Marthe.	Mariquita.
Caracas.	Choco.	L'île de Portorico.
Popayan.	Antioquia.	L'île de la Margarita ou Marguerite.
Maracaïbo.	San Faustino.	L'île de la Trinité.
Guyana.	S. Jean de los Llanos.	
Cumana.	S. Jean Jiron.	

JURIDICTIONS OU DÉPARTEMENS.

Tunja.	Coyaima.	Neiva.
Borgota.	Muzo.	Gameza.
Boza.	Turmeque.	Chita.
Pasca.	Tensa.	Sachica.
Panches.	Duitama.	Velez.
Guatavita.	Chivata.	S. Gil.
Zipaquira.	Paipa.	Servita.
Ubate.	Sogamoso.	

(1) Les capitales portent presque toutes les noms des gouvernemens et des juridictions.

ibid.

ROYAUME DE QUITO.

GOUVERNEMENS.

Guayaquil.	Esmeraldas.	Quixos et Macas-
Jean de Bracamoros.	Mainas.	Cuenca.

DÉPARTEMENS.

Pasto.	Tacunga.	Loxa.
Xibaros.	Ambato.	Zamora.
Ibarra.	Riobamba.	Chimbo.

VICE-ROYAUTÉ DU PÉROU.

ROYAUME DU PÉROU.

GOUVERNEMENS.

Guarochisi.	Guancavelica.
Tarma.	Cuzco.

DÉPARTEMENS OU JURIDICTIONS.

Abancai.	Conchucos.	Piura.
Aimaraes.	Condesuyos.	Paucartambo.
Andahualas.	Cotabamba.	Pataz.
Angaraes.	Chilques et Masques.	Quispicanchi.
Arequipa.	Chumbivilcas.	Sanna.
Arica.	Guamanga.	Santa.
Calca et Lares.	Guamachuco.	Truxillo.
Camana.	Guamalies.	Vilcas Huaman.
Canes et Canches.	Hoarochiri.	Caxamarca.
Cannete.	Huailas.	Urubamba.
Canta.	Huanuco.	Yauyos.
Cercado.	Huanta.	Yca.
Chachapoyas.	Luya et Chillaos.	Xauxa.
Chancay.	Lucanas.	Caxatambo.
Castrovirreyna.	Moquehua.	
Collahuas.	Parinacochas.	

VICE-ROYAUTÉ DES PROVIN. DE LA RIVIÈRE DE LA PLATA.

PROVINCES DE LA RIVIÈRE DE LA PLATA.

GOUVERNEMENS.

Buenos-Ayres.	Santa-Crux de la Sierra.	Paz.
Chucuito.	Paraguay.	Potosi.
Tucaman.	Puno.	Chiquitos.
Montevideo.		Moxos.

DÉPARTEMENS OU JURIDICTIONS.

Mizque.	Carabaya.	Pacajes.
Paucarcolla.	Carangas.	Porco.
Pilaya et Paspaya.	Tarija.	Oruro.
Pumabamba.	Cochabamba.	Omasuyos.
Yamparaez.	Chayanta.	Sicasica.
Apolabamba.	Larecaja.	Tomina.
Atacamu.	Lipes.	
Asangaro.	Paria.	

CAPITAINERIE GÉNÉRALE ET RÉSIDENCE DU CHILI.

ROYAUME DU CHILI.

GOUVERNEMENS.

La Conception.	Valparaiso.	Iles Malouines.
Valdivia.	Chiloé.	Iles de S. Jean-Fernandez.

DÉPARTEMENS.

Aconcagua.	Chillan.	Rede ou Rere.
Cuyo.	Maule.	Santjago.
Copiapo.	Melipilla.	Rancagua.
Coquimbo.	Puchacay.	Itata (1).
Colcagua.	Quilota.	

FLORIDES.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 200 l. } Entre les { 82 deg. 20 m. et 93e deg. 20 m. de long. O.
Larg. 147 l. } Entre les { 25 et 32e deg. de lat. N.
Contenant 11,112 lieues carrées.

Limites.

Ce pays, qui fut cédé à l'Espagne par la Grande-Bretagne dans l'avant-dernier traité de paix, est borné au N. par la Géorgie ; à l'O. par le fleuve Mississipi ; au S. par le golfe du Mexique ; et à l'E. par le détroit de Bahama.

Hydrographie. *Baies, caps, fleuves et rivières.* — Les principales baies sont celles de Saint-Bernard, de l'Ascension, de la Mobile, de Pensacola, du Dauphin, de Joseph, d'Apalaxi, de Spiritu-Santo et de Charles. Les principaux caps sont les caps Blanco ou Blanc, Samblas et Floride, à l'extrémité de la Péninsule. Le *Missis-*

(1) Cette division de l'Amérique Espagnole et la description que nous allons en donner, sont traduites du Dictionnaire géographique de l'Amérique, ayant pour titre *Diccionario Geographico Historico de las Indias Occidentales, o America, es a Saber : de los Reynos del Peru, Nueva Espana, Tierra-Firme, Chile, y Nuevo Reyno de Grenada, por el Coronel don Antonio de Alcedo, de la real Academia de la Historia*, 5 vol. in-4°. Madrid, 1788 à 89. Ce précieux et excellent ouvrage, qui n'est connu qu'en Espagne, et dont le savant auteur a séjourné long-temps en Amérique, est le seul qui donne la division actuelle, et la description exacte et vraie de la partie de ce continent. Toutes celles qu'on trouve dans les géographies françaises et étrangères sont remplies de mensonges, d'erreurs et d'inexactitudes. L'analyse que nous avons faite de ce dictionnaire en est pour ainsi dire la quintessence ; elle offre ce qu'il y a d'intéressant sur la situation, les limites, les productions végétales et animales, les curiosités, le commerce de chaque pays.

sipi est un des plus beaux et des plus grands fleuves du monde ; car, en y comprenant tous ses détours, il ne parcourt pas moins de 1,500 lieues. Mais les embouchures sont en quelque sorte obstruées de bancs et d'écueils, qui empêchent les gros vaisseaux d'y entrer. Selon la carte de Michel, il n'a que 12 pieds de profondeur (le capitaine Pitman dit 17) à l'entrée principale. Passé la barre, il a 100 brasses d'eau ; le canal est par-tout profond et le courant lent, excepté dans certaines saisons où, comme le Nil, il se dérobe et devient extrêmement rapide. Il est, à l'exception de l'entrée dont nous venons de faire mention, par-tout sans bancs, sans écueils et sans chutes, et navigable presque jusqu'à sa source. La *Mobile*, l'*Apa*, la *Chicola* et la rivière *Saint-Jean*, sont aussi de superbes rivières. La rivière Saint-Jean prend sa source dans un large marais, au centre de la Floride Orientale. Elle court au N. dans une belle largeur, se répand en plusieurs baies ou lacs, et débouche dans la mer Atlantique. Le lac *George*, qui est une expansion de cette rivière, forme une superbe pièce d'eau de 5 lieues de large, sur une profondeur de 5 à 7 pieds. Près du lac *Long*, qui a deux tiers de lieue de long sur une et demie de large, est une fontaine d'eau chaude minérale, qui sort des rives d'une rivière, bout à gros bouillons, forme un bassin capable de recevoir plusieurs chaloupes, et se précipite dans cette rivière à 150 toises de là.

Air et climat. — L'air des Florides est pur et sain, d'après la taille, la vigueur et la longue vie des Indiens de cette colonie, qui, à cet égard, surpassent de beaucoup leurs voisins plus méridionaux, les Mexicains.

Sol, productions et aspect du pays. — La Floride Orientale, près de la mer, et jusqu'à 13 lieues de la côte, est plate et sablonneuse ; mais les environs de Saint-Augustin produisent deux moissons de blé d'Inde par an ; les légumes y viennent en grande perfection ; les orangers et les citronniers y croissent spontanément, et produisent de meilleur fruit qu'en Espagne et en Portugal. L'intérieur du pays, près des montagnes, est extrêmement riche et fertile, produit sans culture les fruits, les végétaux et les gommes qui sont communs à la Géorgie, et est aussi favorable à toutes les plantes européennes.

Ce pays produit outre cela riz, indigo, ambre gris, cochenille, améthystes, turquoises, lapis-lazuli et autres pierres précieuses ; cuivre, vif-argent, charbon de terre, fer : on trouve aussi des perles sur la côte de la Floride. Il abonde en bois de chênes, pins, noyers, lentisques, d'où sort un mastic blanc et rouge ; en ifs, cèdres, palmiers, cerisiers, dont le fruit est délicat, bois de campêche et de sassafras, si connu dans la médecine ; les Indiens croient qu'il n'y a aucune maladie qu'on ne guérisse avec cette dernière plante. Les forêts sont pleines de bêtes féroces, telles que lions, léopards, loups, tigres, panthères, ours, chats sauvages, castors, et une espèce de renards qui ont un sac sous la queue, où ils mettent leurs petits en fuyant ; toutes sortes d'oiseaux, cicognes, grues, aigles, etc. On récolte beaucoup de coton, d'excellentes figues, de l'ambre, des perles sur ces

côtes, deux espèces de cochenille, du sel, du charbon de terre, du vif-argent et de l'orpiment. La Floride Orientale, ou la pointe de terre ou péninsule appelée *cap de la Floride*, est habitée par les Indiens nommés *Apalaches*, nation très-sauvage. Cette pointe a 100 lieues de long sur 25 de large, vis-à-vis de l'île de Cuba. L'acajou croît dans les prairies méridionales de la presqu'île; mais il est inférieur en qualité et en grosseur à celui de la Jamaïque. Les animaux sont en si grand nombre, qu'on peut y acheter un cheval de selle pour la valeur de 6 fr. de marchandises, et il y a des exemples où les chevaux se sont vendus pour une hachette par tête.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

FLORIDE OCCIDENTALE. — *Pensacola*, capitale. Elle est située dans la baie du même nom, sur un rivage sablonneux où il ne peut arriver que de petits vaisseaux. Sa rade est cependant une des meilleures de tout le golfe du Mexique, où les vaisseaux sont à l'abri de toute espèce de vent, étant de tout côté entourée de terre. Lat. N. 30. 20. Long. O. 89. 40.

FLORIDE ORIENTALE. — *Saint-Augustin*, capitale, s'étend le long de la côte, et forme un carré oblong, divisé par quatre rues régulières qui se croisent à angles droits. La ville est fortifiée de bastions et environnée d'un fossé. Elle est également protégée par un château appelé le *fort Saint-Jean*, bien garni de canons. A l'entrée du port il y a des brisans du Nord et du Sud, qui forment deux canaux, dont les barres, à basses marées, n'ont pas plus de huit pieds d'eau. Lat. N. 29. 45. Long. O. 83. 32.

NOUVEAU-MEXIQUE,

OU ROYAUME DE LA NOUVELLE GALICE.

Le Nouveau-Mexique, ou le royaume de la Nouvelle-Galice, est borné au N. par des pays inconnus; à l'O. par l'Océan-Pacifique; au S. par le Vieux-Mexique, et à l'E. par le golfe du Mexique et les Etats-Unis.

Nom. — Les Espagnols donnent maintenant au Nouveau-Mexique le nom de *royaume de la Nouvelle-Galice*.

Division. — Le royaume de la Nouvelle-Galice est divisé en six parties, qui sont le Nouveau-Mexique, la Californie, la Nouvelle-Navarre, la Nouvelle-Biscaye, le Nouveau-Léon et la Nouvelle-Galice-propre.

Climat et sol. — Le climat du royaume de la Nouvelle-Galice est tempéré, et son sol est fertile.

Productions. — Les productions du royaume de la Nouvelle-Galice consistent principalement en grains, maïs, riz, coton, légumes, fruits et pâturages. Il fournit aussi de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, des pierres précieuses et du cristal; et l'on y trouve des chevaux, des bestiaux et beaucoup d'animaux sauvages.

Habitans. — Le royaume de la Nouvelle-Gallice appartient aux Espagnols; et son gouverneur dépend du vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Les habitans sont un mélange d'Espagnols, d'Américains civilisés qui professent la religion chrétienne, et d'Américains sauvages qui suivent leur ancien paganisme.

TOPOGRAPHIE.

Villes capitales et autres lieux.

NOUVEAU-MEXIQUE-PROPRE. = Ce pays, au N. des autres, est fertile et produit abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Ses montagnes sont remplies de pins, de robres, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre, tels que loups, ours, renards; on y voit aussi des moutons de montagnes, et particulièrement des élans ou gros cerfs de la grandeur d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues. On y a découvert des mines d'étain. Les habitans s'appliquent au travail; les femmes font des étoffes de laine et de coton pour leur habillement. Tous vont à cheval. Leurs maisons et habitations forment comme des espèces de forts sans portes.

Santa-Fé, capitale, a quelques fortifications.

CALIFORNIE. = C'est une grande péninsule, ou langue de terre, entourée par la mer du Sud à l'O., et par le golfe de Californie, appelé aussi *Mer Vermeille*, à l'E. Elle passe le tropique, et s'avance dans la zone torride jusqu'au cap Saint-Lucas. Sa largeur varie depuis 10 lieues jusqu'à 40 d'une mer à l'autre. Son climat en général est très-chaud et très-sec. Il y a beaucoup de mulets, de chevaux, de bêtes à cornes, de sangliers, de chevreuils, etc. On trouve une espèce d'animal appelé *tayé*, de la grosseur d'un veau de 18 mois, dont la chair est excellente. On remarque encore une espèce de mouton extrêmement gros, aussi très-délicat et excellent à manger; sa laine est très-facile à filer. Le pays abonde en gibier, comme lièvres, lapins, etc. On y voit aussi des sangliers, des chats, des tigres et des castors, ainsi que plusieurs espèces d'insectes venimeux, scorpions, araignées, tarentules, et oiseaux, comme tourterelles, cailles, faisans, pigeons, perdrix, oies, canards, et d'autres de proie, comme éperviers, vautours, orfraies, ou aigles d'une très-grosse espèce, qui cassent les os avec leur bec. Le pays produit aussi des olives, figues, vins, blé, maïs, melons d'eau, citrouilles, et toutes sortes de légumes. On y pêche toute sorte de poissons de mer, sardines, baleines, et même des perles qui se trouvent dans des coquilles d'huîtres.

Loreto, chef-lieu, est une petite bourgade avec un présidio. On estime la population à 1,000 habitans, tant Espagnols qu'Indiens. A 14 lieues de-là on a découvert deux mines d'argent qu'on croit assez productives; il y a dans l'intérieur des plaines couvertes d'un beau sel en cristaux.

NOUVELLE NAVARRE ET PROVINCES VOISINES. = Cette partie est à l'E. de la Californie. Elle a des mines très-riches : celles de Sonora donnent de l'or. Le pays est très-fertile et bien arrosé. La principale rivière est celle d'*Hiaqui*; à son embouchure on trouve une ville du même nom, et plus haut une autre nommée *Riochico*. On remarque encore la ville de *Réal de Frayles*, dans un canton de mines.

CINALOA. — Cette province est très-fertile, peuplée et bien cultivée.

Cinaloa, capitale, est le siége du gouverneur provincial de cette province.

NOUVELLE-BISCAYE. = Cette partie est à l'E. de la Nouvelle-Navarre. Elle est montueuse, riche en métaux. On trouve de l'argent à *Ende*, à *San-Juan*, et sur-tout à *Santa-Barbara*. Il y a aussi quelques mines de plomb.

Durango, capitale, au S., est la résidence du gouverneur.

San-Philippe el Réal de Chigagua. Son principal commerce consiste dans le change des marchandises avec l'argent qu'elle tire de ses mines, qui sont

très-riches. L'affluence des marchands la rend très-populeuse.

Parral, plus au S., passe pour une place de commerce assez considérable.

Janos est un présidio ou poste militaire, pour surveiller les Apaches occidentaux.

Cuvilla. — Cette province est à l'E. de la Nouvelle-Biscaye.

Saint-Paul, au confluent de la rivière *Salado* et de celle du *Nord*, est un poste très-important pour la communication avec le Nouveau-Mexique.

NOUVEAU-LEON. = Cette partie est à l'E. de la Nouvelle-Biscaye. Elle s'étend des bords de la rivière Nassas, le long du golfe, jusqu'aux frontières de la Louisiane. C'est en grande partie un pays plat et chaud, où le sucre réussit bien. Il est peu peuplé. Les côtes sont marécageuses et malsaines.

Nouveau-Saint-ander. — C'est la province la plus méridionale. La ville porte le même nom.

Cadereita. — *Cadereita*, capitale, commerce en sucre, miel, porcelaine, cochenille sauvage, cire, coton.

San-Juan-Batista, sur la grande rivière du *Nord*, est un poste militaire et commercial d'une grande importance.

Técas, ou Nouvelle-estramadure. — On a découvert dans cette province des mines d'argent. Le haut pays est très-fertile et très-sain.

Loretto et *Orcoquiza* sont des établissemens voisins de la côte. On y remarque aussi l'île *Saint-Joseph* et la baie de *Saint-Bernard*, où les Français tentèrent jadis de s'établir.

NOUVELLE-GALICE-PROPRE. = Ce royaume est au S. de la Nouvelle-Navarre et de la Nouvelle-Biscaye. Il est borné à l'O. par l'Océan-Pacifique, et à l'E. par le golfe du Mexique.

Culiacan. — Cette province, au N. des autres, passe pour être très-fertile et salubre : elle s'étend le long de l'Océan-Pacifique. Elle produit des goyaves, des limons et des oranges, et le *lignum vitæ*.

Culiacan au milieu, *Petatlan* au N., et *San Miguel* au S., sont les villes les plus importantes.

Guasteca ou Panuco. — Cette province, à l'E. de celle de Culiacan, est remplie de forêts et de montagnes à l'O. Les côtes sur le golfe du Mexique sont bordées de vastes marais et d'un grand nombre d'étangs.

Panuco, ville à 20 l. de la mer, est située sur une rivière navigable. Elle a 5 à 600 familles.

Tampico. — Ce canton maritime, dont le chef-lieu est *Tantima*, jouit d'un air chaud et humide : on y élève du bétail. Il produit du miel et de la cire sauvage ; son principal commerce est en poisson salé. On y cultive aussi du coton dont on fait des étoffes.

San-Yago de los Walles. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, est très-étendue. Elle abonde en cannes à sucre et en joncs, dont on fait des paillassons et des corbeilles, qui sont l'objet d'un grand commerce avec les provinces des environs.

Jahualica, chef-lieu d'un district. Le coton et ses filatures font son commerce principal.

Zayula. — *Zayula*, capitale. Son commerce principal est en étoffes de laine fabriquées dans le pays. Ses environs abondent en bestiaux et fruits.

Zacatecas. — Cette province confine à l'E. à celle de Panuco : elle se trouve sous le tropique du cancer. Elle a plus de 100 l. de long sur 50 de large. Le pays est montagneux, mais très-riche en mines d'argent, qui font son commerce principal. La partie orientale, qui est plus tempérée, abonde en blé, fruits et bois, qui sont remplis d'oiseaux et de gibier.

Guadalaxara. — Cette province s'étend depuis le 20e d. jusqu'au 25e d. de latitude N. Elle est bornée au N. par le Nouveau-Mexique, et à l'O. elle touche à la mer du Sud et au golfe de la Californie, sur lequel elle s'étend plus de 200 l. du N. O. au S. O. Sept provinces en dépendent, dont les unes sont dans la zone torride, et les autres dans la zone tempérée. On y trouve des centenaires. Le pays est couvert de mines d'argent et d'or d'une qualité supérieure : il est fertile en blé, maïs, fruits, et en légumes meilleurs que ceux d'Europe. Il abonde particulièrement en cannes à sucre, cochenille, bestiaux, gibier, et en une espèce de poivre médicinal qui guérit les plaies. On y trouve aussi une pierre verte qui guérit de la gravelle. Les Espagnols de distinction font le commerce, possèdent des mines, les font valoir, et maintiennent l'ordre parmi les naturels, qui sont indolens et paresseux.

Guadalaxara, capitale de cette province et de la Nouvelle-Galice, est une grande ville où l'on compte 30,000 habitans, sans y comprendre les Indiens. C'est le siége d'un évêché, d'une université et d'un tribunal supérieur. Près de là le *Barania*, en sortant du lac Chapala, fait une cataracte très-pittoresque.

TONALA. — *Tonala*, capitale, située à 4 l. au S. E. de Guadalaxara, au 20e d. 40 m. de lat. N. Son principal commerce consiste en fabrique de faïence, dont les habitans fournissent plusieurs provinces environnantes.

OSTOTIPAQUILLO. — Ce pays ne produit que des cannes à sucre, dont on fait du miel; c'est en quoi consiste son principal et unique commerce.

MAZAPIL. — Cette juridiction confine au N. avec la Nouvelle-Biscaye. Cette province a toujours été très-abondante en mines de très-bon aloi et avantageusement exploitées par les Indiens esclaves, mais aujourd'hui libres.

Zapaltan, chef-lieu de la juridiction de *Tacolula* et de *Huamelula*. On y fait un commerce considérable de cochenille, qui surpasse tout celui qui se fait dans toutes les autres provinces.

COMPOSTELLA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, jouit d'un air chaud; elle abonde en maïs, coton, cocos et autres fruits du pays, ainsi qu'en gros et menu bétail. On y trouve des mines d'argent assez lucratives. Ses habitans sont les plus polis et les plus attachés aux Espagnols.

NAYARITHE. — Cette province très-étendue, qui a pour capitale *Laméla*, est remplie de montagnes, mais fertiles et abondantes en mines riches; elles sont peu cultivées faute de population.

TECPATITLAN. — *Tecpatitlan*, capitale, a des mines de différens métaux, que ses habitans exploitent avantageusement.

LAGOS. — *Lagos*, capitale, a des mines d'argent de très-bonne qualité.

TEQUALTICHI. — *Tequaltichi*, chef-lieu; on y trouve des mines d'argent mêlé de beaucoup de plomb, qui se sépare facilement au feu, et dont on tire un très-grand profit.

JUCHIPILA. — *Juchipila*, chef-lieu; a quelques mines d'or très-estimées pour sa bonne qualité, et la facilité de le travailler.

FRESNILLO. — Cette juridiction a été célèbre et riche par l'abondance de ses mines d'argent, et la facilité particulière qu'elles ont de se séparer des autres métaux.

SIERRA DE PINOS. — Cette juridiction confine avec celle de Mechoacan, à l'E.; elle est très-célèbre par ses mines d'argent, qu'on transportait brutes aux fonderies de Saint-Louis de Potosi.

La Purification, ville considérable et chef-lieu de la partie méridionale de la Nouvelle-Galice. A quelque distance à l'O. est le cap *Corrientes*, pointe très-saillante. Les vents, les courans et le climat de la côte paraissent changer à partir de ce promontoire célèbre.

TROIS-MARIES. — Ces îles, au N. O. de ce pays, produisent beaucoup de *lignum vitæ*.

MEXIQUE,

OU NOUVELLE-ESPAGNE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 500 l.	Entre les	36 deg. et 112e deg. de long. O.
Larg. 200 l.		8 et 30e deg. de lat. N.

Contenant 35,333 lieues carrées.

Limites.

Ce royaume, connu aussi sous le nom de Vieux-Mexique, est borné au N. par le Nouveau-Mexique; au N. O. par le golfe du Mexique; au S. E. par la Terre-Ferme; et la mer Pacifique au S. O.

Division. — Ce royaume est divisé en 12 grandes provinces, qui sont celles de Méchoacan, de Mexico, de Tlascala, de Guaxaca, de Tabasco, d'Yucathan, de Chiapa, de la Vera-Paz, de Guatimala, de Honduras, de Nicaragua et de Costarica.

HYDROGRAPHIE. *Baies, caps.* — Sur la mer du Nord sont les golfes ou baies du Mexique, de Campêche, de Vera-Cruz et de Honduras; dans la mer Pacifique, ou la mer du Sud, sont les baies de Micoya et d'Amapalla, d'Acapulco et de Salinas.

Les principaux caps sont : le cap Sardo, le cap Saint-Martin, le cap Cornducédo, le cap Catoche, le cap Honduras, le cap Cameron et le cap Gracias-Dios, dans la mer du Nord; le cap Marques, le cap Spiritu-Santo, le cap Corrientes, le cap Gallero, le cap Blanco, le cap Burica, le cap Prucreos et le cap Mala, dans la mer du Sud.

Vents. — Dans le golfe du Mexique et les mers adjacentes, il y a de forts vents du N. depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, et environ au temps de la pleine lune et de son changement. Les vents alizés dominent par-tout dans les tropiques à une distance de la terre. Près de la côte, dans la mer du Sud, il y a des vents périodiques, que l'on appelle *moussons*, et des brises de mer et de terre, comme en Asie.

Sol et climat. — Le Mexique, ou Nouvelle-Espagne, en grande partie situé sous la zone torride, est excessivement chaud; et sur la côte orientale, où le pays est bas, marécageux, et continuellement inondé dans les saisons pluvieuses, il est aussi extrêmement malsain. Le pays intérieur prend néanmoins un plus bel aspect; et l'air y est plus tempéré; du côté occidental, les terres sont moins basses que du côté oriental, d'une qualité beaucoup meilleure et pleines de plantations. Le sol du Mexique est très-varié, et serait propre à toute espèce de grains, si l'industrie des habitans correspondait à leurs avantages naturels.

Productions. — La Nouvelle-Espagne, comme tous les pays des tropiques, est plus abondante en fruits qu'en grains. Les pommes de pin, les grenades, les oranges, les citrons, les limons, les figues et les noix de cacao, y viennent en profusion. Elle donne en quantité du blé, des lentilles, du riz, du lin, du vin, des olives, du maïs, des fèves, de l'orge, de la cire, du poivre, du safran, de la cannelle, du baume, de la résine, des herbes médicinales et du miel; du gros et menu bétail, comme vaches, jumens, brebis, sangliers, et le tout si abondamment, qu'il pourrait fournir à beaucoup d'autres royaumes. Toutes ces productions sont en grande partie communes à toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne. Elle fait un commerce considérable, qui la rend le royaume le plus riche, le plus florissant et le plus opulent de l'univers. Elle produit aussi une prodigieuse quantité de sucre, spécialement vers le golfe du Mexique et les provinces de Guaxaca et de Guatimala, de sorte qu'il s'y trouve plus de moulins à sucre que dans aucune autre partie de l'Amérique-Espagnole. Les cèdres et les bois de campêche prospèrent dans les environs des baies de Honduras et de Campêche, ainsi que le mahot, qui a une écorce avec des fibres très-fortes, dont on fait des cordes. Il y a un arbre appelé *bois-léger*, qui est aussi léger que le liége; les Espagnols en font des radeaux pour porter leurs marchandises le long des côtes. Mais ce qui est regardé comme la gloire de ce pays, et qui engagea d'abord les Espagnols à y former des établissemens, ce sont ses mines d'or et d'argent. Il en a aussi de plomb, d'étain, de fer et de vif-argent. Les principales mines d'or sont dans le Veragua et la Nouvelle-Grenade, sur les frontières de l'isthme de Darien et de la Terre-Ferme. Celles d'argent, plus nombreuses (on en compte 35) et plus abondantes, se trouvent dans différens endroits, mais plus particulièrement dans la province du Mexique. Ces deux espèces de mines sont toujours dans les parties arides et montagneuses du pays; la nature voulant en quelque sorte compenser son manque de fertilité par un autre genre de productions. Le travail des mines d'or et d'argent est fondé sur les mêmes principes. Quand la mine, composée de diverses substances hétérogènes, mêlées avec les métaux précieux, est tirée de la terre, on la casse en petits morceaux par le moyen d'un moulin, et ensuite on la lave pour la dégager de la terre et des autres corps tendres qui y sont attachés. Alors on la lave avec du mercure, qui, de toutes les substances, a le plus d'attraction pour l'or, et aussi une plus forte attraction pour l'argent que les autres substances qui sont mêlées avec ce métal dans la mine. Par le moyen du mercure, l'or et l'argent sont donc d'abord séparés de toute matière hétérogène, et ensuite, par la pression et l'évaporation, du mercure même. On a beaucoup parlé de l'or et de l'argent que fournissent les mines du Mexique. Ceux qui ont le plus étudié ce sujet, estiment les revenus du Mexique à 480,000,000 de fr., et il est très-connu que cette province, et toutes les autres de l'Amérique-Espagnole, fournissent de l'argent au monde entier. Les autres articles de la plus grande importance, après l'or et l'argent, sont la cochenille et le cacao. Après beaucoup de discussions sur la

nature de la première, il paraît à la fin décidé qu'elle est du genre animal et de l'espèce de galle-insecte. Elle s'attache à la plante appelée *opuntia*, et pompe le suc de ses fruits, qui sont de couleur cramoisie. C'est de ce suc que la cochenille tire sa valeur, qui consiste dans les qualités de teindre le plus bel écarlate, le pourpre et le cramoisi. On s'en sert aussi dans la médecine, comme sudorifique et comme cordial; et l'on estime qu'annuellement les Espagnols n'exportent pas moins de 900,000 liv. pesant de cette marchandise, tant pour l'usage de la médecine que pour celui de la teinture. Le cacao dont on fait le chocolat est, après la cochenille, l'article le plus considérable de l'histoire naturelle et du commerce du Mexique. Il croît sur un arbre de moyenne taille, portant une cosse à-peu-près de la grosseur et de la forme d'un concombre, qui contient le cacao. Les Espagnols font un commerce immense de cet article, et la consommation intérieure et les demandes que l'on en fait dans l'étranger, sont si considérables, qu'un petit jardin de cacaoyers rapporte, dit-on, au propriétaire 1,200,000 fr. par an. Chez eux il fait une grande partie de leur nourriture, et elle est fort saine et très-convenable au climat. Ce pays produit aussi de la soie, mais pas en assez grande quantité pour faire une partie considérable de ses exportations. Il y a aussi grande abondance de coton très-fin, et, à cause de sa légèreté, il sert à l'habillement général des habitans.

Population, gouvernement et mœurs. — Nous allons placer ces objets sous le même point de vue, parce que le lecteur ne tardera pas à s'apercevoir qu'ils sont étroitement liés. Nous avons déja fait la description des habitans originaires du Mexique, et de la conquête de cet empire par les Espagnols. On peut diviser les habitans actuels en blancs, Indiens et nègres. Les blancs sont ou des naturels de la Vieille-Espagne, ou des créoles, c'est-à-dire nés dans l'Amérique-Espagnole. Les premiers sont principalement employés dans le gouvernement ou le commerce, ont à-peu-près le même caractère des Espagnols de l'Europe, et regardent les autres habitans comme beaucoup au-dessous d'eux. Les créoles ont toutes les mauvaises qualités des Espagnols dont ils sont descendus, sans ce courage, cette fermeté et cette patience qui forment le bon côté du caractère espagnol. Naturellement mous et efféminés, ils passent la plus grande partie de leur vie dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Fastueux, sans goût et sans élégance, prodigues par ostentation plutôt que par jouissance, leur caractère, en général, n'est guère qu'une nullité grave et précieuse. L'amour et l'intrigue font toute leur occupation, et les dames de condition ne sont pas renommées par leur chasteté et les autres vertus domestiques. Les Indiens qui, malgré le carnage qu'en firent les premiers conquérans, forment encore un corps nombreux, sont devenus, à force d'oppression et d'indignité, une race d'hommes abattus, timides et misérables. Les nègres ici, comme dans les autres parties du monde, sont opiniâtres, durs, et plus propres au cruel esclavage qu'ils endurent, qu'aucune autre créature humaine.

Tel est le caractère général des habitans, non-seulement du

Mexique, mais même de la plus grande partie de l'Amérique-Espagnole. Le gouvernement civil est administré par des tribunaux appelés *audiences*, qui ressemblent beaucoup aux anciens parlemens de France. Le vice-roi préside à ces cours. Sa vice-royauté est la plus grande place de confiance que S. M. Catholique ait en son pouvoir, et c'est peut-être dans tout l'univers le plus riche gouvernement qui soit confié à un sujet. La grandeur de l'office de vice-roi est diminuée par la brièveté de sa durée; car, comme la méfiance est le trait principal de la politique espagnole, en tout ce qui regarde l'Amérique, on ne permet à aucun officier de conserver sa place plus de trois ans, ce qui, sans doute, peut avoir un fort bon effet pour assurer l'autorité du roi d'Espagne, mais qui a des conséquences funestes pour les malheureux habitans, qui deviennent la proie de chaque nouveau gouverneur. Le clergé est extrêmement nombreux dans le Mexique, et l'on estime que les prêtres, moines et religieux, font le cinquième des habitans blancs des dominations espagnoles de l'Amérique. Il est, à la vérité, impossible de trouver un champ plus vaste, ou plus propre aux prêtres, dans aucune partie du globe. Les habitans sont superstitieux, ignorans, riches, paresseux : d'après un pareil tableau, il n'est pas surprenant de voir le clergé jouir du quart du revenu de tout l'empire. Il est plus étonnant même qu'il n'en ait pas la moitié.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, gouvernemens, juridictions et villes.

MECHOACAN. = Ce royaume, dont l'étymologie signifie poissonneux, confine au N. à la Nouvelle-Galice; au S. avec la mer Pacifique; à l'E. S. E. avec la province du Mexique; à l'O. avec celle de Guadalaxara, et au S. O. avec celle de Xalisco. Il a 30 lieues du S. E. au N. E., depuis la mer jusqu'à la juridiction de Valles, environ 60 à 80 lieues sur la côte de la mer du Sud. On y trouve des eaux chaudes médicinales. Le terrain y est très-fertile en fruits, blé, maïs, poivre, citrouilles, miel, cire, coton, dont on fait de belles étoffes, beaucoup de vers à soie, qui sont une des principales branches de commerce. Ses forêts abondent en bois excellens pour différens ouvrages; gibier, comme oiseaux, lapins, lièvres, etc., et en une infinité de bestiaux. On y trouve différentes salines, des pierres très-fines pour repasser les rasoirs, etc. C'est le pays le plus riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain. La mine appelée *Morcillo* a donné beaucoup d'argent. Les naturels du pays sont les plus adroits, les meilleurs tireurs de flèches de l'Amérique : les empereurs du Mexique ne les purent jamais vaincre ni soumettre.

Valladolid, ville capitale, très-commerçante, est située au 20e degré de latitude N.

Pasquaro ou *Utzila*. Cette ville est à 9 lieues S. O. de Valladolid, et à 60 de la ville de Mexico. Au 20e degré de latitude N., elle a un lac de 12 lieues de circonférence, si abondant en poisson, qu'il en fournit la ville, celle de Valladolid, et tous les environs. Les habitans s'occupent aux mines de cuivre, dont il se fait un grand commerce, ainsi que de sucre bien raffiné.

GUANAJUATO. — Cette juridiction est peu fertile; mais on y trouve beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre, très-profondes et très-abondantes.

SAN-LOUIS DE POTOSI. — *San-Louis de Potosi*, capitale. Son commerce est l'or et l'argent qu'on tire du mont *Saint-Pierre de Potosi*, distant de 5 lieues de la ville, et des peaux et cuirs que fournissent les nombreux troupeaux, sur-tout ceux de chèvres.

SAINT-LOUIS DE LA PAZ. — Cette

juridiction confine au N. avec celle de Saint-Louis de Potosi. Elle est abondante en fruits, et principalement en vignes, dont le vin et l'eau-de-vie font le principal commerce.

MARAVATIO. — Cette juridiction a d'abondantes mines de cuivre qui produisent beaucoup à ses habitans. Il s'y trouve une fontaine qui produit sur le bois qu'on y jette, une pierre appelée *bezoard*, qui a une vertu diaphorétique, selon le rapport de *Villaseignor*, dans son Théâtre Américain. Dans les campagnes de cette juridiction, croit l'herbe appelée *dictamoreal*. Les cerfs qui la mangent ont, dans les intestins, des pierres *bezoards*, comme dans le Pérou.

SAN-MIGUEL EL GRANDE. — *San-Miguel el Grande*, capitale. La province et la ville font un grand commerce de bétail, de peaux, d'armes blanches, épées, couteaux, éperons, étriers, et autres ouvrages d'acier très-fin, bien finis.

TLASASALCA. — *Tlasasalca*, capitale. Son commerce consiste dans la vente des bestiaux. Ses habitans sont appliqués à tanner les peaux, dont ils font des souliers, des bottines et des chaises.,

TLALPUJAGUA. — Cette juridiction est froide et pleine de montagnes, où l'on trouve beaucoup de mines d'argent, mêlées d'or, qui font le principal commerce. Il y a beaucoup de gros et menu bétail; des moulins à farine et à battre le métal.

XIQUILPAN. — *Xiquilpan*, capitale. Ses productions et son commerce consistent en sucre et en troupeaux, qu'elle échange contre d'autres marchandises, et du sel dont elle manque entièrement.

ZELAYA. — *Zelaya*, capitale. Le plus grand commerce consiste en *chile*, *passilla*, espèces de poivre qu'on y sème en quantité; olives, huile. Il y a beaucoup de vignes.

GUADALCAZAR. — Cette province confine avec les côtes de Barlovento et le nouveau royaume de Léon. Elle a 100 lieues de long sur trente de large. On trouve trois mines d'or dans son territoire, et autant d'argent, faciles à exploiter; mais la pauvreté des habitans les a fait délaisser et abandonner.

ZAMORA. — Cette juridiction est fertile en blé, coton, etc., et abonde en bétail et bêtes de charge. Il y a des eaux salubres et des herbes médicinales.

MOTINES — Cette juridiction produit de la cire, des cocos et du *copal*, arbre qui produit une gomme qu'on tire par incision, comme la résine. Cet arbre est très-gros, et le fruit est semblable au coing. Sa gomme est dure, jaune et transparente; elle s'amollit au feu, et devient un beau vernis. Son bois sert aux ouvrages d'ébénisterie.

TINGUINDIN. — *Tinguindin* ou *Tinguirindui*, chef-lieu. Ses productions consistent en blé, maïs, cannes à sucre et poisson.

MEXIQUE-PROPRE. = Cette province a 180 lieues de long sur 37 de large. Les montagnes qui l'entourent ont 90 l. de tour, et sont fécondes en bois de cèdre, et autres arbres rares, gommes, drogues, sels et productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le pays est couvert toute l'année de fruits exquis, de lin, de chanvre, coton, tabac, anis, sucre, dont on fait un grand commerce. On y jouit d'un printemps perpétuel. Elle renferme de nombreux volcans et des curiosités naturelles, dont l'une des plus remarquables est le *Ponte-Dios* ou le Pont de Dieu; il ressemble à un pont naturel: il est construit près du village *Molcaxac*, sur la profonde rivière *Àquetoyaque*; on y passe comme sur un grand chemin. Plusieurs cataractes offrent des aspects romantiques. Le fameux arbre à mains, le *Cheiranthostœmon* est le seul individu de son espèce qu'on ait encore découvert; il croît près de Toluco, et paraît être âgé de plusieurs siècles. La grande caverne de *Dante*, traversée par une rivière, les orgues porphyritiques d'Actopan, et beaucoup d'autres objets, ont été examinés par M. Humboldt. Tout le pays est couvert de basaltes, d'amygdaloïdes et d'autres roches intéressantes. La pierre obsidienne, ou verre volcanique, forme des couches dans la pierre perlée et dans le porphyre. Les anciens Mexicains s'en servaient en guise de couteaux. En quelques endroits on passe les rivières sur les fruits de la *crescentia pinnata* liés ensemble avec des cordes d'agaves. La province s'étend depuis Acapulco sur la mer du Sud, jusqu'à la baie de Panuco. Elle confine à la province de Mechoacan et à celle de Tlascala. Elle

est arrosée de beaucoup de rivières, qui la rendent très-fertile en grains, fruits, cochenille et bestiaux de toute espèce.

Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne et de toute l'Amérique-Espagnole, doit être considérée comme le centre du commerce de cette partie du monde; car c'est là que résident les principaux négocians, et que l'on traite de la plus grande partie des affaires. Les marchandises de l'Inde, apportées à Acapulco, et celles de l'Europe, à la Vera-Cruz, passent toutes par cette ville. C'est là que l'on bat tout l'or et l'argent en monnaie; c'est là que l'on dépose le cinquième du roi, et que l'on fabrique toute l'argenterie envoyée tous les ans en Europe. La ville même a l'air de la plus grande opulence, et contient environ 150,000 ames. Les rues sont larges et droites, mais mal pavées. Les maisons ressemblent à celles d'Espagne, et sont assez bien bâties. Les édifices principaux sont le palais et l'hôtel des monnaies, dans lequel on emploie plus de cent ouvriers, parce que les propriétaires des mines échangent leurs lingots pour des pièces frappées. La balustrade de la cathédrale est d'argent massif; on y voit une lampe de même métal, si vaste, que trois hommes entrent dedans quand il faut la nettoyer; elle est en outre enrichie de têtes de lions et d'autres ornemens qui sont d'or pur. Les statues de la Vierge et des Saints sont en argent massif ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Outre la grande place, située au centre de la ville, il y en a deux autres, chacune avec une fontaine dans le milieu. Cette grande ville, selon M. Humboldt, se distingue par de grands établissemens scientifiques. Le jardin botanique, l'école des mines, l'académie des beaux-arts, qui a formé d'excellens dessinateurs, peintres et sculpteurs. M. Humboldt a vu ériger en bronze sur la grande place de Mexico, une statue équestre et colossale du roi d'Espagne. Par sa masse imposante et la noble simplicité du style, elle ornerait les premières villes de l'Europe.

ACAPULCO. — *Acapulco*, capitale de cette province, est située sur la côte de la mer du Sud. Son climat est extrêmement chaud. Elle est à 80 l. de Mexico, au 10e d. de latitude N. Ses environs produisent du coton, du tabac et du bétail. L'unique commerce qui la soutient est la foire qu'on y tient à l'arrivée des vaisseaux de la Chine. Son port entretient une communication avec les différentes parties de l'Amérique et les Indes orientales. Vers le mois de décembre, le grand galion, sous le convoi d'un vaisseau de guerre, y arrivait annuellement, et c'est le seul point de communication qu'il y ait entre les îles Philippines et le Mexique. Les cargaisons de ces deux vaisseaux (car le convoi porte aussi des marchandises, quoiqu'en moindre quantité) étaient composées de toutes les denrées et riches marchandises de l'Inde. Dans le même temps arrivait le vaisseau annuel de Lima, capitale du Pérou, qui n'apportait pas moins de 2 millions de pièces de huit en argent, outre le vif-argent et d'autres précieuses marchandises, qui servaient à l'achat de la cargaison du galion. Plusieurs autres navires, de diverses parties de Chili et du Pérou, s'y trouvaient à cette occasion. La liberté du commerce a changé tout cela; mais Acapulco en a profité sous d'autres rapports, et il est toujours le principal port du Mexique. On entre dans le port d'Acapulco, pendant le jour, par la brise de mer, et l'on en sort la nuit par la brise de terre.

LA VERA-CRUZ. — *La Vera-Cruz*, capitale de ce gouvernement, est un port très-fréquenté dans la mer du Nord, par où se fait tout le commerce du royaume. Cette petite ville est belle, ses rues sont tirées en lignes droites de l'E. à l'O., et du S. au N. Elle est bien fortifiée. Son climat est chaud et malsain. Elle abonde en toutes sortes de fruits et de marchandises d'Europe et du royaume de Mexico. C'est l'échelle de tout le commerce. Elle est à 84 lieues E. du Mexique, et au 19e deg. 49 m. de lat. N.

TLAXCALA. — Cette province s'étend de 60 lieues du N. au S. Elle confine avec les provinces du Mexique et de Guaxaca. Elle est généralement fertile en fruits et volailles. Ce fut autrefois une république très-peuplée, et indépendante des empereurs du Mexique, qui ne purent jamais la subjuguer. Les habitans ont servi et aidé Cortès à conquérir le Mexique; et c'est pour cela qu'ils conservent encore plusieurs priviléges.

Puebla de los Angeles, ville capi-

tale, une des plus belles de l'Amérique. Ses rues sont larges et tirées au cordeau. Son commerce consiste en fruits et marchandises d'Espagne et de la Chine, en jambons, cotons, porcelaine fine, et toutes sortes de quincaillerie, et particulièrement en armes blanches, très-estimées pour la trempe de l'acier. Elle est à 22 lieues à l'E. de Mexico, à 19 d. 50 m. de lat. N.

Guaxaca ou Oaxaca — Cette province confine au N. et au S. avec les deux mers; à l'E. avec celle de Chiapa, au N. E. avec celle de Tabasco, et au S. E. avec celle de Soconusco. Elle a la figure d'une S, 96 lieues depuis la rivière de Taquelamama jusqu'au port de Soconusco, et 50 de large. Elle abonde en mûriers pour les vers à soie, dont la récolte est plus grande qu'en aucune autre province de l'Amérique. Elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, cacao, et autres fruits. Elle a de riches mines d'or, d'argent et de plomb. On trouve dans toutes ses rivières du sable d'or, que les femmes s'occupent de chercher. On y récolte aussi une grande quantité de cochenille, de casse et de cristal.

Tabasco.—Cette province du gouvernement d'Yucathan et de Campêche, dont la capitale est (*Nuestra Senora de la Victoria*), ou Notre-Dame des Victoires, confine au N. avec le golfe de Campêche; à l'E. avec Yucathan; au S. avec le royaume de Guatimala; à l'O. avec la province de Oaxaca; elle a 40 lieues de long sur presque autant de large. Elle est pleine de bois de cèdre, de brésil et autres, très-fertile en fruits du pays très-délicats, ainsi qu'en ceux d'Europe. On y recueille aussi beaucoup de maïs, dont on fait quatre récoltes dans l'année; du riz et des cocos, des herbes médicinales, du tabac et du cacao, qui fait le principal commerce, ainsi que le poivre. Dans ses forêts se trouvent des tigres, des léopards, de petits sangliers, lapins, cerfs, singes, et différentes espèces de daims; beaucoup d'oiseaux, tels que faisans, perroquets, cailles, poules, pigeons, tourterelles, etc.; et quoiqu'il y ait beaucoup d'arbres à coton, on n'en retire rien, les singes et les écureuils mangeant le fruit avant qu'il ne soit mûr. Mais les insectes les plus incommodes sont des moucherons de diverses espèces, qui empêchent de dormir.

Yucathan.— Cette province et gouvernement, dont la capitale est *Merida*, est une péninsule entourée de mer de tout côté. A l'O. se trouve le golfe de Guarajos ou d'Honduras, qui a de ce côté 130 lieues jusqu'à l'île de Cozumel. Au N. est le golfe du Mexique. Elle a 60 lieues de côtes; au S. elle confine avec la province de Vera-Paz. Elle a 120 lieues de long sur 98 de l'E. à l'O. Son climat est très-chaud, mais néanmoins fertile. Il abonde en miel, cire, coton dont on fait beaucoup de toiles peintes, de diverses couleurs, cochenille et bois de Campêche qui est un grand objet de commerce, et d'une construction très-dure. On y rencontre des bêtes féroces, comme léopards, tigres, couleuvres, et autres insectes venimeux. On en trouve une espèce, appelée *Ham*, dont la morsure est mortelle, sans qu'on ait encore pu trouver de remède sûr pour la guérison. On y trouve aussi beaucoup d'ambre.

Chiapa.— Cette province est située au N. O. de celle de Guatimala, et à l'E. de celle de Guaxaca.

Chiapa, capitale, ville habitée par plus de 400 familles d'Indiens, qui vivent des manufactures. On donne à cette ville le nom de *Chiapa de los Indios*, pour la distinguer de celle qui suit.

Ciudad-Réal, ou *Chiapa de los Spagnolos*, ville médiocre, habitée seulement par 400 familles espagnoles.

Chautlan, ville qui commerce en sel et en dattes. On y fabrique de la vaisselle de terre.

Zoques et *Zeledales*.—Le premier de ces cantons est riche en soie et en cochenille. Le second produit du cacao et du rocou.

Actopan. — *Actopan*, capitale. Son principal commerce est en peaux et en fruits.

Acayuca. — *Acayuca*, capitale, est située au 19e deg. 20 m. de lat. N. Son climat est chaud et humide, mais fertile en maïs dont on fait quatre récoltes chaque année.

Acatlan. — *Acatlan*, capitale, est à 35 lieues de Mexico, et au 19e deg. 4 m. de lat. N. Elle a dans

ses environs de très-belles salines, qui font son principal commerce, ainsi que les peaux, le suif et la chèvre salée.

ATRISCO ou CARRION. — Cette juridiction est à 30 lieues S. E. de Mexico. La célèbre vallée d'*Atrisco*, si connue par sa beauté, sa fertilité, produit beaucoup de blé, de maïs, d'orge, dont on fait le commerce principal, quoiqu'il y vienne du lin et du chanvre qui y est peu cultivé. Les habitans s'adonnent davantage à la culture du coton. Il y a aussi beaucoup de gros et de menu bétail. Ses bois sont pleins d'exellent gibier.

CHALCO. — *Chalco*, capitale, sur un lac, à 7 lieues de Mexico. Elle est fort marchande, et a tous les vendredis une foire considérable. Le terrain produit beaucoup de sucre, de miel et de fruits, qu'elle vend à la ville de Mexico.

Chietlan, chef-lieu, juridiction d'*Yzucar*, à 3 lieues de Mexico. Son territoire est très-fertile en blé, maïs, fleurs, fruits, légumes, dattes ou fruits du palmier. Il y vient aussi beaucoup de garbance ou pois chiches, d'anis, et de melons les meilleurs de tout le royaume.

XALAPA. — *Coatepec* (dit Saint-Jérôme de Coatepec), capitale. Ses environs produisent beaucoup de fruits et de tabac, qui fait son commerce.

COZAMALOAPAN. — *Cozamaloapan*, capitale. On y recueille beaucoup de coton et de maïs, dont on fait commerce. Elle est au 17e deg. 47 m. de lat. N.

CORDOVA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à l'O. avec celle d'Orazava. Son climat est chaud et humide. Elle abonde en gibier, poisson, fruits et bestiaux. On y fait beaucoup de sucre, qui est, ainsi que le tabac et les oranges de la Chine, les objets de commerce du pays.

CADEREÏTA. — *Cadereita*, capitale. Ses habitans s'occupent principalement aux mines d'argent. On y élève beaucoup de gros bétail, de mulets et de chevaux.

CHOLULA. — *Cholula*, capitale, est à 20 lieue de l'E. de Mexico et à 4 de Tlaxcala. Sa lat. N. est de 19 deg. 48 m. Elle est très-fertile en blé, maïs et poivre, dont on fait d'abondantes récoltes.

Chiguagua, ville de la province de *Tapaumara*, est située au 29e deg. 4 m. de lat. N. L'air y est très-tempéré, et son principal commerce est dans le change des marchandises avec l'argent qu'elle tire de ses mines, qui sont très-riches; et l'affluence de marchands qui y viennent la rend très-populeuse.

HUAMELULA. — Cette juridiction a 39 lieues de long de l'E. à l'O., et autant de large du N. au S. jusqu'à la mer du Sud. Elle produit beaucoup de coton dont on fait différentes étoffes. Ses lacs fournissent beaucoup de poisson, qui fait une branche principale de son commerce. On trouve, sur le bord de la mer, une sorte d'écaille dont on tire une liqueur rouge, qui sert pour teindre le coton, et à laquelle on donne le nom de *pourpre marin*.

GUAJUAPA. — Cette juridiction abonde en chèvres, dont les peaux et le suif font le principal commerce. On y trouve aussi de la cochenille, des pétates ou stères de jonc, travaillées supérieurement.

IXTEPEXI. — *Ixtepexi*, ville, à 7 lieues de la ville d'Oaxaca, et au 18e deg. 35 m. de lat. N. Son commerce consiste en cochenille.

IXMIQUILPAN. — Cette juridiction confine à l'E. avec celle de Mextitlan. Elle a 14 lieues de l'E. à l'O., et 11 du N. au S. Son commerce principal est en chanvre et coton, dont on fait des cordages pour les vaisseaux, et des cotonnades fines. Elle abonde en menu bétail dont on fait un grand débit.

JUSTLAHUACA. — *Justlahuaca*, chef-lieu, est à 40 lieues S. E. de Mexico, et au 18e deg. de lat. N. Le pays nourrit beaucoup de chèvres, dont les peaux sont une branche de commerce assez considérable.

MIAHUATLAN. — Cette juridiction confine au N. avec celle de Cimatlan. Elle a, de l'E. au S., 40 lieues de long, et un peu moins de large. Elle est très-fertile en fruits, et particulièrement en cochenille, dont elle fait son principal commerce.

METEPEC. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est situé à 13 lieues à l'O. de Mexico, et au 19e deg. 55 m. de lat. N. Ce pays a 20 lieues de long du N. au S., et 12 de large de l'E. à l'O. Il produit une quantité prodigieuse de

porcs et de sangliers, qu'elle vend à la ville de Mexico.

MALINALCO. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est à 20 lieues S. S. E. de la ville de Mexico, au 19e deg. 5 m. de lat. N. Cette province n'a que 15 lieues de l'E. à l'O., et 14 du N. au S. Mais elle est très-peuplée, et son terroir est très-fertile en semences et fruits. Les femmes y sont très-laborieuses, et font des étoffes de coton et de soie.

MEXTITLAN. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est à 40 lieues E. N. E. de la ville de Mexico, au 21e deg. de lat. N. Son sol est montagneux. Les productions dont on fait commerce sont du coton et quelques semences.

TUXTLA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est très-fertile en coton, haricots, porcs et sangliers; elle en fournit la ville de la Vera-Cruz, dont elle est éloignée de 12 lieues. Elle produit aussi de la vanille et du *tomarindo*, dont on fait commerce en échange d'autres marchandises.

NOCHIZTLAN — *Nochiztlan*, capitale. La province est très-fertile en cochenille, coton, et très-commerçante en grains et toiles de coton.

ORAZAVA. - *Orazava*, chef-lieu. L'air y est chaud et humide; elle est fertile en tabac, qui fait son principal commerce. Les Espagnols y exportent des marchandises d'Europe.

OTUMBA — *Otumba*, ville et chef-lieu, était autrefois une des plus riches du royaume pour la grande récolte de cochenille qu'on y faisait. On y a construit des aqueducs, qui sont un des plus beaux et des plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir.

PAPANTLA. — Ce département a 25 lieues de long, sur la côte de la mer à Sotovento de la Vera-Cruz. Elle commence à la fameuse rivière de Nautla, dont les bords sont couverts de cèdres et de mûriers. On y récolte beaucoup de cire que les naturels tirent des forêts; des *pites*, espèces de chanvre dont on fait des cordages, et du lait du *zapote*, espèce de résine appelée *chicle*, qui sert dans la médecine. Le pays produit de la vanille fine et sauvage, qu'on envoie en Espagne. Le tabac est aussi une des branches principales de son commerce. Il y a des cannes à sucre, et du maïs qu'on récolte deux fois l'année, l'une en octobre et l'autre en avril. Il y vient aussi beaucoup de poivre et de fruits de toutes espèces.

QUERATO. — *Queratero*, capitale, est située au 21e d. 30 m. de lat. N. Elle possède des fabriques d'étoffes de laine très-fines, et de maroquins dont on fait un grand commerce. Autour de la ville il y a quantité de jardins où viennent des fruits et fleurs d'Europe et d'Amérique.

TEPEACA. — *Tepeaca*, capitale. Son principal commerce est en laines, ainsi qu'en étoffes qu'on y fabrique.

TECALI. — *Tecali*, capitale. On y fabrique des couvertures de coton, et autres étoffes de laine, dont on fait un grand commerce, ainsi que de stères et corbeilles. Il y a aussi des carrières de marbre vert et blanc, dont on tire un grand parti.

TEHUACAN DE LAS GRANADAS. — Cette province fut ainsi appelée à cause de l'abondance des grenades exquises qu'elle produit. Elle confine à l'E. avec celle de Teutitlan. Elle a d'abondantes salines, dont elle fait un grand commerce, ainsi que de fruits et de poissons. Son plus fort commerce est en farine et en blé, dont elle fournit toutes les provinces voisines, la Vera-Cruz, la Havane et Campêche.

Tehuacan, capitale, est une ville très-jolie et bien située, au 19e deg. 25 m. de lat. N.

TEPOZCOLULA. — Cette juridiction est très-étendue, et fertile en cochenille, coton dont on fait de très-belles toiles; on y trouve beaucoup de chamois, cerfs et aigles très-gros.

TEPEXI DE LA SEDA. — Cette juridiction s'appelle ainsi, à cause de la grande quantité de soie qu'on y fabriquait, mais dont la paresse de ses habitans a privé le commerce; elle produit beaucoup de gros et menu bétail, et de coton dont elle fait aujourd'hui un commerce avantageux. On voit beaucoup de traces de mines d'or, mais elles ne sont pas exploitées.

TAMBA. — *Tamba*, ville, fournit la ville de Mexico de bois et de charbon qu'on tire de ses forêts.

TENANGO. — Cette juridiction, dont la ville capitale est *Teutelrango*,

à 14 lieues S. O. de la ville de Mexico, est fertile en blé, maïs, etc. On y raffine le sucre, et le commerce consiste en miel et sucre seulement.

TASCO. — Cette province, dont la capitale est *el Real de minas de Tasco*, est très-féconde en mines dans tous ses environs ; elle en fait son seul commerce.

TULA. — Cette province est fertile en fruits, dont elle fournit la ville de Mexico, et particulièrement en chaux, qui est la meilleure de tout le royaume, et dont elle fait un très-grand commerce. Elle fut autrefois habitée par des géans, selon la tradition des Indiens. Les os et les dents qui s'y trouvent, le font assez connaître.

TETEPANGO. — *Tetepango*, chef-lieu. Ses habitans font leur unique commerce des porcs et sangliers qu'ils engraissent, et quoiqu'ils récoltent beaucoup de fruits et de légumes, ils n'en tirent aucune utilité, parce qu'ils sont trop éloignés de la capitale du Mexique.

TEZCOCO. — *Tezcoco*, capitale, est éloignée de sept lieues E. N. E. de Mexico. C'est dans cette ville que se tenait la cour des princes de la famille de Montezuma, et qu'il y avait une école militaire où on enseignait le maniement des armes. C'est la première ville où s'est établi le gouvernement espagnol dans ce royaume. On y fabrique des étoffes de laine, et on y fait un assez bon commerce en porcs et sel.

TULANZINGO. — Cette juridiction est très-fertile en fruits, fleurs, graines et légumes, et ses habitans peuvent aisément se passer des autres provinces, pour les objets de nécessité et de linge. Sa capitale, de même nom, est un des meilleurs endroits de la juridiction, par sa grandeur, sa situation, sa beauté, et les agrémens de son séjour.

TOCHIMILCO. — La température de cette juridiction est douce et agréable, son terroir fertile en fruits et en maïs. Elle a 4 lieues de largeur de l'E. à l'O., et 5 de longueur. Sa capitale porte le même nom.

TLAPA. — Cette juridiction est une des plus étendues et des plus peuplées. Les productions qui y sont abondantes sont le maïs, les cannes à sucre, qui y sont la branche principale du commerce, ainsi que le coton et la cochenille.

VIEL-ALTA. — Cette juridiction est très-fertile en cochenille et coton, qui font sa principale richesse. On en fabrique des couvertures, dont on fait une grande consommation dans tout le royaume. On y recueille de la vanille et du *mixe*, qui est une espèce de tabac sauvage assez estimé.

VALLES. — Cette juridiction confine à l'E. avec celles de Guadalcazar et Guejutla. Elle est très-étendue, abonde en cannes à sucre et joncs, dont on fait des stères ou paillassons et des corbeilles, qui font un grand objet de commerce avec les provinces environnantes.

XALAPA. — *Xalapa*, capitale, est célèbre par la foire qui s'y tient dans le temps de l'arrivée des flottes d'Espagne. Les marchands de tout le royaume y viennent pour s'y pourvoir de toutes les marchandises d'Europe qui y abondent, ainsi que l'argent. C'est de cette ville que vient aussi la racine médicinale appelée *jalap*, si connue en Europe. Elle fournit aussi de l'ambre, dont les feuilles froissées dans les mains donnent une odeur très-aromatique.

XUCHILMILCO. — *Xuchilmilco*, chef-lieu. On y cultive beaucoup de cochenille. Le commerce consiste en bois et en charbon.

XICAYAN. — Cette juridiction, dont la capitale est *Xamiltepec*, est située sur le bord de la mer du Sud. Elle produit beaucoup de cochenille, de coton, cire, cacao, et du sel, dont on fait un commerce considérable et lucratif, qui la rend une des plus riches du royaume.

YAHUALICA. — *Yahualica*, chef-lieu. Le coton et ses filatures font son commerce principal. Il y a aussi beaucoup de gros et menu bétail.

TLACOLULA. — *Zapotlan*, chef-lieu. Il s'y fait un grand commerce de cochenille, et plus considérable qu'en aucune autre province.

ZIMAPAN. — *Zimapan*, chef-lieu. Son commerce, qui est très-considérable, consiste en ses mines d'argent et de plomb. Celle appelée *Lomo de Toro* est la plus célèbre ; le métal en est rouge en le retirant de la mine.

ZACATLAN ou ZACATLAN DE LAS MANZARAS — Cette juridiction est d'une température froide. Elle pro-

duit néanmoins beaucoup de fruits, de coton, de fèves, de maïs, dont elle fait trois récoltes par an. On y engraisse beaucoup de porcs et de sangliers, qui sont les objets principaux de son commerce, ainsi que les chevaux et autres bêtes de charge.

ZEMPOALA. — Cette juridiction est peu étendue, et produit d'excellent *maguei*, plante assez commune; mais elle est la plus utile et la plus estimée, parce que les Indiens en tirent de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel et du bois de charpente, des tuiles, du fil, des aiguilles, et une liqueur appelée *pulqué*, qui font le principal commerce du pays. Elle ne se garde qu'un jour ou deux, parce qu'elle se gâte. Cette boisson en hiver tient lieu de vin. Les Indiens en usaient dès le temps de la gentilité. On en transporte tous les matins dans la ville de Mexico jusqu'à 5,000 pintes; chaque charge paye 5 sous d'entrée, ce qui produit des sommes considérables.

ZIMATLAN. — *Zimatlan*, chef-lieu, est à 8 lieues d'Oaxaca. Ses habitans font un grand commerce de cochenille et autres semences.

LA VERA-PAZ. = Cette province, dont la capitale est *Coban*, confine au N. avec celle d'Yucathan. Elle a 48 lieues de long du N. au S., et 27 de large de l'E à l'O. L'air y est doux, et il y pleut neuf mois de l'année. Elle est abondante en fruits et troupeaux. Dans ses forêts on rencontre des arbres très-gros et précieux, qui jettent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre; différentes espèces de baume, de gomme ou espèce d'encens, des *lentisques*, du sang de dragon. Il y a des cannes de 100 pieds de long, et si grosses, que, d'un nœud à l'autre, on y trouve 25 livres d'eau. On trouve aussi du bois de gaïac, qui est incorruptible, et le meilleur anti-vénérien après le mercure, très-recommandé par les médecins *Boerhaave* et *Fernel*, dans plusieurs maladies chroniques. Il y a aussi une autre sorte de bois qui sert à plusieurs ouvrages de différentes couleurs et figures. Cette province est fertile en fruits et fleurs de l'Europe. Les abeilles y abondent, et font un miel très-liquide et jamais en rayons; il s'aigrit, et on s'en sert comme du jus d'orange pour différentes choses. Les forêts sont peuplées d'animaux féroces, tels que celui appelé *danta*, de la grosseur d'un veau. Lorsqu'il est furieux, il montre les dents comme le sanglier, et coupe l'arbre le plus fort. Sa peau a six doigts d'épaisseur, et séchée, elle résiste à toutes sortes d'armes. Il s'y trouve aussi des tigres, des ours très-gros, des chats de montagnes, des chevreuils, des singes, des sangliers, des porcs-épics, des aigles, des cigognes, des perroquets, et autres oiseaux estimés par leurs plumages; des couleuvres et serpens de différentes espèces.

GUATIMALA. = Ce royaume confine à l'O avec la province de Guaxaca; au N. E. avec celle d'Yucathan; au S. E. avec celle de San-Iago de Veragua du royaume de Terre-Ferme; au S. et au S. O. avec la mer Pacifique, et au N. avec l'Océan. Sa longueur est de plus de 300 lieues du S. E. au N. O., depuis les confins de la province de Tecoantepec jusqu'à ceux de Costa-Rica, et sa largeur de 180 lieues. Il se divise én 13 provinces, dont une du même nom. Ce royaume est gouverné par un président subordonné au vice-roi du Mexique. Il est en général chaud et humide, et abonde en bois excellens. Ses plaines sont fertiles en fruits, tant d'Amérique que de ceux d'Europe, et d'un excellent goût. Le maïs y produit 300 pour un, ainsi que le cacao dont on fournit tout le royaume de la Nouvelle-Espagne. Ses forêts sont pleines de différens animaux, d'oiseaux et baumes exquis. Ses ports sur la mer du Sud lui facilitent un commerce avantageux avec le Pérou, la Terre-Ferme et la Nouvelle-Espagne. Ses côtes fourmillent de poissons, et abondent en mines de différens métaux, sur-tout d'argent, et en sel.

GUATIMALA. — Cette province s'étend sur la côte de la mer du Sud, et confine avec celle de Nicaragua. Elle a 7 lieues du N. O. au S. E., et 30 du N. au S. Elle est fertile en coton, blé, cacao, et autres fruits, et sujette aux tremblemens de terre.

Guatimala, capitale, archevêché, université, fut détruite le 7 juin 1777, par un tremblement de terre. Il y périt 8,000 familles. La nouvelle ville est bien bâtie; il s'y fait un grand commerce.

HONDURAS. — Cette province, très-

peu connue, est à l'E. de celle de Guatimala. Elle s'étend depuis celle de la Veragua jusqu'à celle de Nicaragua. Son nom propre est celui de *Hibueras*, c'est-à-dire, des citrouilles. On ne connait pas l'intérieur du pays. Il est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos Sombos*. Les côtes, sur-tout près le *cap Gracias à Dios*, sont habitées par une autre tribu d'Indiens, appelés par les Anglais *Mosquitos Shore*. Les Anglais conservent toujours des établissemens sur la côte des Mosquitos. En 1800 et 1801, les Espagnols attaquèrent en vain leurs postes, qu'ils trouvèrent bien défendus. Les Anglais exportent de ce pays une quantité prodigieuse d'acajou, de salsepareille et d'écaille de tortue.

NICARAGUA. — Cette province, dont la capitale est *Saint-Léon de Nicaragua*, confine au N. à celle de Guatimala. Elle a 50 lieues de long de l'E. à l'O., et presque autant de large du N. au S. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, sur-tout en mules, chevaux, dont on fait un grand commerce; coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poissons, ambre, térébenthine, huile, différens baumes, goudron et drogues médicinales. A trois lieues de la ville de Nicaragua, il y a un volcan qui vomit continuellement des pierres et de la fumée.

Granada, ville, dans les environs de laquelle il vient beaucoup d'indigo, de cochenille et de sucre, exporte aussi des cuirs.

Nicoya, ville peuplée de charpentiers; l'on y construit et radoube des vaisseaux. On y fabrique des draps, dits de Ségovie.

SAN-SALVADOR. — *San Salvador*, capitale. Son commerce est en sucre et anis. Lat. N. 13 deg. 5 min.

SOCONUSCO. — Cette province, dont la capitale est *Guaguetlan*, confine au N. avec celle de Chiapa. Elle a 36 lieues de long du N. au S., et presqu'autant de large de l'E. à l'O. Elle est fertile en fruits, et particulièrement en cacao, qui est le meilleur de toute l'Amérique; c'est pour cela qu'on a soin de le retenir pour les principaux seigneurs, et qu'il en vient très-peu en Europe.

QUESALTENANGO. — Cette province est peu étendue, mais très-peuplée et montagneuse. On y trouve de l'alun et du soufre très-fin, dont les Espagnols se servirent pour la conquête de l'Amérique Septentrionale.

SOLOLA. — Cette province confine au N. avec celle de Quesaltenango, et à l'E. avec la vallée de Guatimala. Elle est peu étendue, mais très-fertile en blé, sur-tout dans le district de *Polopo*, où il est très-estimé, ainsi que les *garbances* ou pois chiches. Elle produit beaucoup de légumes et de fruits, sur-tout des figues, les meilleures de tout le royaume. Il y a beaucoup de filatures de coton dont on fait le commerce. On y trouve deux volcans, l'un appelé *Atitan*, et l'autre *Solola*.

SUCHITHEPEQUE. — Cette province confine au N. à celle de Solola. L'air y est chaud. Il y pleut continuellement. Ses productions principales consistent en cacao, achiote ou rocou des Français, vanille, et autres drogues dont on fait un grand commerce avec la Nouvelle-Espagne, par terre et par mer, avec le Pérou et la Terre-Ferme. On y recuille aussi de l'anis et de la cochenille. On y pêche beaucoup de poissons, sur-tout celui appelé *Temepechin*, très-estimé.

SONSORATE. — Cette province confine à la mer du Sud, au N. aux montagnes, à l'E. au district de San-Salvador, et à l'O. avec la province de Guazacapan. Elle a 25 lieues de long sur 15 de large. Son climat est très-chaud et produit du cacao. Les naturels s'appliquent davantage à la culture de l'anis, en quoi consiste leur plus grand commerce. Le pays abonde aussi en sucre, riz et amidon, qui se fait avec la racine d'Yuca. Les habitans en fournissent tout le royaume de Guatimala, ainsi que de l'huile d'*Ajonjoli*, et sont occupés au transport des marchandises, qui est pour eux une branche principale de commerce. On remarque dans ce pays trois volcans.

COSTA-RICA. — Cette côte est au S. de la province de Nicaragua; elle a les mêmes productions. On y trouve des salines.

Carthago, petite ville dans l'intérieur, est la capitale.

Commerce. — Le commerce du Mexique consiste en trois grandes branches, qui s'étendent dans tout le monde connu. Il fait un com-

merce avec l'Europe, par la Vera-Cruz, située dans le golfe du Mexique, ou la mer du Nord; avec les Indes Orientales, par Acapulco, dans la mer du Sud, et avec l'Amérique Méridionale, par le même port. Ces deux ports, la Vera-Cruz et Acapulco, sont admirablement bien situés pour le genre de commerce auquel ils servent. C'est par le moyen du premier que le Mexique répand ses trésors dans le monde entier, et reçoit en échange les objets innombrables de nécessité et de luxe que produit l'Europe, et que l'indolence des Mexicains ne leur permettra jamais de fabriquer eux-mêmes. C'est dans ce port que la flotte de Cadix, appelée *la flota*, composée de 3 vaisseaux de ligne, pour servir d'escorte, et de 14 gros vaisseaux marchands, arrive tous les ans vers le commencement de novembre. Sa cargaison est composée de toutes les denrées et manufactures de l'Europe, et il n'y a guère de nation qui n'y soit pas plus intéressée que les Espagnols, qui n'envoient presque rien autre chose que du vin et de l'huile.

Le bénéfice de ces deux denrées, le fret, la commission du marchand, et les droits du roi, sont les seuls avantages que l'Espagne retire de son commerce avec l'Amérique. Quand ces marchandises sont débarquées et vendues à la Vera-Cruz, la flotte embarque les lingots, les pierres précieuses et les autres marchandises pour l'Europe. Elle est prête à repartir de la Vera-Cruz au mois de mai; elle fait voile pour la Havane, dans l'île de Cuba, qui est le lieu de rendez-vous où elle trouve les galions, autre flotte chargée du commerce de la Terre-Ferme, par Carthagène, et du Pérou, par l'isthme de Panama et par Porto-Bélo. Quand elles sont rassemblées, et pourvues d'une escorte suffisante, elles partent pour l'Espagne.

ILES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Les îles de l'Amérique Septentrionale sont situées, les unes dans l'Océan Atlantique, et les autres dans le golfe du Mexique.

DIVISION POLITIQUE PAR PUISSANCES.

PUISSANCES.	ILES.	PUISSANCES.	ILES.
ESPAGNE.	Cuba. Porto-Rico. La Marguerite.	FRANCE......	Miquelon. St.-Pierre. St.-Domingue. St.-Martin. Guadeloupe. Desirade. Marie-Galande. Saintes. Martinique. Ste.-Lucie. Tabago.
ANGLETERRE.	Terre-Neuve. St.-Jean. Ile-Royale. Bermudes. Lucayes. Jamaique. Les Vierges. L'Anguille. Barboude. St.-Christophe. Nièvre. Antigoa. Montserrat. Dominique. St.-Vincent. Barbade. Grenade. Trinité.	RÉP. BATAVE.	Saba. St.-Eustache. Curaçao.
		DANEMARCK.	St.-Thomas. St.-Jean. Ste.-Croix.
		SUÈDE........	St.-Barthélemi.

Nous décrirons ces îles d'après la division géographique que nous en avons donnée en tête de l'Amérique, pag. 29.

TOPOGRAPHIE.

Iles dans l'Océan Atlantique.

TERRE-NEUVE = Cette île est située à l'entrée du golfe Saint-Laurent, entre les 47 et 52e deg de lat. N., et entre les 55 et 61e deg. de long. O.: elle est séparée du Labrador par le détroit de Belle-Ile. Elle a environ 120 lieues de long sur 90 de large. Son sol est généralement aride, et ne produit guère que des pâturages et du bois de construction : mais elle a plusieurs bons ports. Elle appartient aux Anglais

Plaisance, *Bonavista* et *Saint-Jean*, en sont les principales villes.

Près de l'île de Terre-Neuve, au S. E., est le grand banc de sable qui porte le même nom, et sur lequel on va pêcher de la morue. Il a environ 200 lieues de long sur 80 de large. Cette pêche devient non-seulement une branche de commerce très-lucrative pour le marchand, mais encore un moyen d'existence pour des milliers de malheureux, et une pépinière de matelots pour la marine. Par les derniers traités de paix entre l'Angleterre et la France, cette pêche est commune aux deux nations.

Saint-Jean. = Cette île est située au S. O. de celle de Terre-Neuve, au 46e deg. de lat. N., et au 65e deg. de long. O. Elle a 20 lieues de long sur 10 de large. Elle fournit des bestiaux et du gibier; et ses côtes sont très-poissonneuses. Elle appartient aux Anglais.

Charlottetown en est la capitale.

ILE-ROYALE = Cette île, à laquelle on donne aussi le nom d'*île du cap Breton*, est située à l'E. de celle de Saint-Jean, entre les 45 et 47e deg. de lat. N., et entre les 62e et 63e deg. de long. O. Elle a 50 lieues de long sur 30 de large. Elle produit des grains, des légumes, des fruits, du lin, du chanvre, du bois de construction, des chevaux, des bestiaux, du gibier, de la volaille et du poisson. Elle appartient aux Anglais.

Louisbourg, capitale, a un excellent port.

Miquelon et Saint-Pierre. = Ces deux îles sont situées à l'E. de l'Ile-Royale, au 47e deg. de lat. N., et au 58e deg. de long. O. Elles sont peu considérables. Elles appartiennent aux Français, qui s'y établissent quand ils vont à la pêche de la morue.

Bermudes. = Ces îles sont situées au S. des îles Miquelon et Saint-Pierre, au 33e deg. de lat. N., et au 67e deg. de long. O. On en compte plusieurs, qui sont voisines les unes des autres, et qui ont très-peu d'étendue. Elles produisent du maïs, des fruits délicieux, du tabac et de la soie; et l'on y trouve beaucoup de tortues. Elles appartiennent aux Anglais. Les habitans, au nombre de 10,000, construisent de légers sloupes et brigantins, dont ils font usage dans le commerce entre l'Amérique Septentrionale et les Antilles. Ces vaisseaux sont aussi remarquables par leur vitesse, que le cèdre dont ils sont faits l'est par sa durée.

La principale des îles Bermudes est celle de *Saint-Georges*. On y trouve une ville du même nom, qui est bien bâtie, et qui a un port défendu par plusieurs forteresses.

ÎLES DU GOLFE DU MEXIQUE, OU INDES OCCIDENTALES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Situation.

Entre les deux continens de l'Amérique, il y a une multitude d'îles que l'on appelle les Indes Occidentales (l'on étend aussi quelquefois ce nom à l'Amérique), et dont celles qui sont dignes de culture appartiennent à cinq puissances Européennes, l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Hollande et le Danemarck. Ces îles sont dans la forme d'un arc, ou d'un demi-cercle, s'étendant presque de la côte de la Floride, jusqu'au fleuve Orénoque dans l'Amérique Méridionale, depuis le 18e jusqu'au 25e deg. de latitude N.

Nom. — Quelques personnes les appellent *Caraïbes*, d'après les

premiers habitans, quoiqu'on donne plus particulièrement ce nom aux îles sous le vent.

Division. — Les marins les divisent en *îles du vent* et *îles sous le vent*, eu égard à la route ordinaire des vaisseaux de l'Espagne, où des îles Canaries, à Carthagène ou à la Nouvelle-Espagne, et à Porto-Bello. On les divise aussi en grandes et petites Antilles. Les *grandes Antilles* sont, Cuba, Saint-Domingue, la Jamaïque, Porto-Rico; on désigne les autres îles sous le nom de *Petites Antilles.* Comme le climat et les saisons de ces îles sont très-différens de ce dont nous pouvons nous former une idée par ce que nous voyons en Europe, pour éviter les répétitions, nous allons en parler en général, et nous ferons mention de ce qu'il y a d'extraordinaire dans les Indes Occidentales.

Air, climat, sol et aspect du pays. — Le ciel des Antilles doit être regardé comme le plus beau de l'univers. Il ne se passe pas un seul jour de l'année où l'on ne jouisse du soleil pendant plusieurs heures, parce que l'horizon n'y est jamais couvert en entier. Les nuages sont toujours isolés; ils n'occupent qu'un point dans le ciel, et toujours du côté de l'E. Aussi le voyageur accoutumé à remarquer le ciel, peut-il presque toujours éviter la pluie, parce que connaissant la vîtesse du vent et sa direction, qui est à-peu-près constante dans les îles, il peut toujours juger à-peu-près de l'endroit où tombera le nuage.

Le climat de toutes ces îles est à-peu-près le même, excepté ces différences accidentelles, que les diverses situations et qualités des terres produisent elles-mêmes. Comme elles sont situées dans les tropiques, et qu'elles ont le soleil perpendiculaire, qui les passe au N., et qui ne s'en éloigne jamais de plus de 30 deg. 30 min. au S., elles sont continuellement sujettes à une chaleur qui serait insupportable, si la brise de la mer, qui s'élève à mesure que le soleil prend de la force, ne rafraîchissait l'air et le pays altéré par la longue sécheresse qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai. Les pluies, dans les Indes Occidentales (et nous pouvons ajouter dans les Indes Orientales), ne sont pas si modérées qu'en Europe. Nos plus grosses pluies ne sont que des rosées en comparaison des leurs. Ce sont plutôt des déluges qui tombent avec une impétuosité prodigieuse; les rivières s'enflent en un moment; il se forme des lacs et de nouvelles rivières, et en un instant tout le plat pays est submergé. De là vient que les rivières qui prennent leurs sources dans les tropiques, enflent et se débordent dans certaines saisons. Dans les Indes Occidentales, les pluies font seules la différence des saisons; les arbres sont verts pendant toute l'année; il n'y a ni froids, ni gelées, ni neige; il y tombe quelquefois un peu de grêle, mais c'est extrêmement rare. Les orages de grêle sont néanmoins très-violens quand ils arrivent, et la grêle fort grosse et fort pesante. Les métaux de toute espece, sujets à la rouille, se mangent et se rouillent en très-peu de temps, et cette cause, peut-être autant que la chaleur, contribue à rendre ce climat malsain et désagréable pour un Européen.

C'est dans la saison pluvieuse (particulièrement au mois d'août,

plus rarement aux mois de juillet et de septembre), que les habitans éprouvent des ouragans, le fléau le plus terrible auquel ils soient exposés (ainsi que les habitans des Indes Orientales), à cause du climat. Ces ouragans détruisent tout d'un coup le travail de plusieurs années, et changent les plus belles espérances du planteur en un affreux désespoir, précisément au moment où il se croyait à l'abri des coups du sort. C'est une soudaine et violente tempête de vent, de pluie, de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'un gonflement terrible de la mer, et quelquefois d'un tremblement de terre, en un mot, de toutes les circonstances épouvantables et dévastatrices que peuvent réunir les élémens. Pour prélude de leurs ravages, des champs entiers de cannes à sucre sont enlevés dans l'air, et répandus sur toute la surface du pays. Les plus gros arbres sont déracinés, et volent comme de la paille; les moulins à vent sont renversés en un instant: les outils, les ustensiles, les pesantes chaudières et les immenses chantiers sont arrachés de terre et brisés en pièces; les maisons ne sont pas de suffisans abris, leurs toits s'enlèvent d'un seul coup, et l'eau, qui en une heure s'élève de 5 pieds, se précipite sur les habitans avec une impétuosité irrésistible.

Les ouragans arrivent aux quartiers de la lune, ou quand elle est dans son plein, ou sur son déclin. Quand ils viennent à la pleine lune, on remarque les signes suivans. Ce jour-là le ciel est fort agité, le soleil est plus rouge qu'à l'ordinaire: il fait le plus grand calme; et les montagnes ne sont plus environnées de ces nuages qui ont coutume de voltiger autour d'elles. On entend, dans les cavernes et dans les puits, un bruit sourd semblable au sifflement d'un grand vent. Le soir, les étoiles paraissent plus larges qu'à l'ordinaire, et environnées d'une espèce d'auréole; le ciel du N. O. a un aspect noir et menaçant: la mer répand une odeur très-forte, et forme des vagues énormes, souvent sans une haleine de vent; le vent même oublie le cours constant qu'il avait coutume de suivre, et au lieu de souffler de l'Est, tourne subitement à l'Ouest, d'où il souffle par intervalles, d'une manière violente et irrégulière, pendant environ deux heures de suite. La lune elle-même est entourée d'une grande auréole, et quelquefois le soleil a la même apparence. Ce sont des signes que les Indiens de ces îles ont enseignés à nos planteurs, et par lesquels ils peuvent prévoir un ouragan.

Productions, commerce, nègres. — La grande marchandise d'étape des Indes Occidentales est le sucre. Cette denrée n'était pas connue des Grecs et des Romains, quoiqu'on ait fait du sucre à la Chine, dans les temps les plus reculés; et c'est des Chinois que nous avons appris à le fabriquer. Les Portugais sont cependant les premiers qui cultivèrent les cannes à sucre en Amérique, et qui mirent cette marchandise en vogue dans toute l'Europe. Il est incertain si la plante d'où cette substance est extraite, est indigène de l'Amérique, ou si elle fut apportée de l'Inde et de la côte d'Afrique, au Brésil. Quoi qu'il en soit, ce sont les Portugais qui firent les premiers, et qui font encore les meilleurs sucres que l'on vende dans les marchés de cette

partie du monde. Le jus de la canne à sucre est le plus succulent, le plus délicat que l'on connaisse; quand on le suce naturellement, il est très-nourrissant et très-sain. De la mélasse on fait le rum, et de l'écume du sucre une liqueur inférieure. Le rum trouve un débouché dans l'Amérique Septentrionale, où il est consommé par les habitans, ou employé dans le commerce d'Afrique, ou distribué aux pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve, ou dans d'autres endroits, outre ce qui va en Angleterre et en Irlande. Cependant on transporte une grande quantité de mélasse à la Nouvelle-Angleterre, pour y être distillée. Les extrémités des cannes, et les feuilles qui croissent sur les nœuds, sont excellentes pour les bestiaux, et le résidu, quand elles sont moulues, sert à faire du feu; de sorte qu'il n'y a aucune partie inutile dans cette admirable plante.

On estime que, lorsque les choses sont bien administrées, le rum et les mélasses payent les frais de la plantation, et que les sucres sont un bénéfice net. Cependant, d'après les particularités qui nous sont parvenues, et d'après d'autres circonstances qu'il est aisé de concevoir, les frais d'une plantation, dans les Indes Occidentales, sont très-grands, et les profits, au premier coup d'œil, très-précaires; car la dépense que nécessite la construction d'un moulin, de magasins pour cuire, refroidir et distiller, l'achat et l'entretien d'un nombre convenable d'esclaves et de bestiaux, ne permettent guère à un homme de commencer une plantation à sucre de quelque importance, sans parler de l'acquisition de la terre, qui est fort chère, à moins d'avoir un capital de 120,000 fr. La vie d'un planteur, s'il veut faire sa fortune, n'est pas non plus une vie de fainéantise et de luxe; il faut qu'il ait toujours un œil attentif sur ses inspecteurs, et qu'il soit lui-même inspecteur dans certaines occasions. Dans la saison de bouillir, s'il est bien à ses affaires, il n'y a point de genre de vie plus laborieux, et plus dangereux pour la santé, à cause de la surveillance constante qu'il est obligé d'avoir nuit et jour, au milieu des chaleurs réunies du climat et de tant de fourneaux ardens : ajoutez à cela les pertes par les ouragans, les tremblemens de terre et les mauvaises saisons, et observez en même temps que lorsque le sucre est dans les tonneaux, il quitte alors le rôle de planteur pour entreprendre celui de négociant, et qu'il embarque ses propres marchandises à ses risques. Ces considérations pourraient faire croire qu'une pareille entreprise ne répond jamais au but; mais, malgré tout cela, il n'y a point de partie du monde où l'on fasse des fortunes si grandes et si rapides, des productions de la terre, que dans les Indes Occidentales. Le produit de quelques bonnes saisons pourvoit en général aux mauvais effets des plus désastreuses, et le planteur est sûr de trouver un marché avantageux et prompt pour ses productions, qui se vendent peut-être plus vîte qu'aucune marchandise du monde.

Les grandes plantations sont ordinairement confiées à un directeur, ou inspecteur en chef, à qui l'on donne communément 3,600 francs par an, avec des inspecteurs en sous-ordre en proportion de la grandeur de la plantation, un par 30 nègres, qui ont un salaire d'environ

960 francs. Ces plantations ont aussi un chirurgien, avec des appointemens fixes, pour prendre soin des nègres qui en font partie. Mais la voie la moins incommode pour le propriétaire de la plantation, c'est d'affermer la terre, les bâtimens, les bestiaux et les esclaves, à quelqu'un qui donne caution pour le paiement de la rente, l'entretien de tout, et pour les réparations nécessaires. La plantation est ordinairement louée de cette manière pour la moitié du produit net des meilleures années; les fermiers, quand ils sont sobres et industrieux, ne tardent pas eux-mêmes à devenir propriétaires.

L'entretien des nègres, dans une plantation, n'est pas fort dispendieux. Cela se fait ordinairement en accordant à chaque famille une petite portion de terre, et en lui donnant deux jours par semaine, le samedi et le dimanche, pour la cultiver: il y en a que l'on fait subsister de cette manière; mais d'autres planteurs donnent à leurs nègres une certaine quantité de blé d'Inde ou de maïs par jour, avec un hareng salé, ou un petit morceau de cochon ou de lard salé: tout le reste de l'entretien consiste en un bonnet, une chemise, une paire de culottes et une couverture; et les profits de leur travail montent annuellement de 240 à 288 fr. Le prix des nègres mâles, à leur arrivée, est de 720 à 864 francs; celui des femmes et des grands garçons 60 francs de moins; mais les nègres accoutumés au travail des îles se vendent ordinairement, l'un dans l'autre, plus de 900 francs, et il y a eu des exemples où un simple nègre fort adroit s'est vendu 3,600 francs; les richesses d'un planteur se calculent ordinairement d'après le nombre des nègres qu'il possède.

Donner le détail des marchandises propres aux marchés des Indes Occidentales, serait faire l'énumération de tous les objets de première nécessité et de luxe; car elles ne produisent que du coton, du café, des fruits des tropiques, des épices, et les denrées dont on a déjà fait mention.

Les négocians font ici de grands profits sur tout ce qu'ils vendent; mais le nombre de vaisseaux arrivant constamment d'Europe, et une succession continuelle de nouveaux aventuriers, dont chacun apporte plus ou moins par spéculation, encombrent souvent les marchés des îles: il faut faire de l'argent, et les marchandises s'y vendent souvent au prix coûtant, et même au-dessous. Cependant ceux qui peuvent emmagasiner leurs marchandises, et attendre un marché plus favorable, acquièrent des fortunes égales à celles des planteurs. Toutes espèces d'ouvriers, spécialement les charpentiers, maçons, chaudronniers et tonneliers, y trouvent beaucoup d'encouragement; mais le malheur des Indes Occidentales, c'est que les médecins et les chirurgiens y font des fortunes plus rapides que le planteur et le négociant.

Avant la dernière guerre, on estimait le nombre des nègres des îles anglaises à 230,000; et selon le calcul le plus haut, le nombre des blancs n'était pas de plus de 90,000. Quelques écrivains se sont efforcés de rendre raison de cette disproportion d'hommes libres et d'esclaves, qui devient tous les jours plus frappante, en avançant que l'esprit d'entreprise, que la nouveauté de l'objet et diverses autres causes

avaient produit dans le 17e siècle, était de beaucoup tombé; que le caractère des habitans des îles mêmes, qui, pour épargner de l'argent, font faire par des nègres tout ce qu'il leur est possible de faire, contribue au petit nombre de blancs de la classe inférieure, tant est grande l'influence de l'avarice: car quoique les blancs soient dans une crainte continuelle d'insurrection et de complots, il y a plusieurs familles qui emploient 25 ou 30 nègres comme domestiques; et ce sont les plus dangereux des esclaves; car, en cas d'insurrection, ils ont toujours en leur pouvoir de frapper les premiers coups et les plus terribles. La cruauté avec laquelle les nègres sont souvent traités, ne donne à la vérité que trop de raison aux blancs d'appréhender que ces malheureux ne cherchent à assouvir leur vengeance sur leurs maîtres.

La première observation, par laquelle on veut rendre compte de la disproportion entre les hommes libres et les esclaves des Indes Occidentales, n'est pas, selon nous, bien fondée. L'esprit d'entreprise qui excita d'abord les Anglais à la découverte et à la colonisation, est loin de s'être éteint; mais depuis peu, le champ a été plus vaste, et les personnes portées à l'émigration ont eu une carrière bien plus étendue. Outre l'immense continent de l'Amérique Septentrionale, qui comprend une si grande variété de climats, et qui offre un sol si fertile, les Indes Orientales, sources inépuisables de richesses, ont en quelque sorte détourné l'attention du genre humain des Indes Occidentales. Les pays, comme les individus, obtiennent un nom et une réputation pour quelque chose d'extraordinaire, et ont leurs jours de gloire. Plusieurs des meilleures familles de la Grande-Bretagne s'efforcent de procurer des places à leurs enfans au service de la compagnie des Indes. Là s'ouvre un vaste champ pour tout esprit entreprenant, qui, dédaignant une vie oisive dans son pays natal, ambitieux de parvenir lui-même et d'être utile à ses parens et à la société en général, s'élance hardiment daus les immenses régions du monde oriental. D'autres, aussi éloignées de l'esprit de fainéantise, mais ayant moins de conduite et de talens, partent avec les plus grandes espérances. Ce sont ces esprits impétueux et remuans, toujours prêts à entreprendre les travaux les plus difficiles, pourvu qu'ils ne soient que de courte durée, qui aiment les périls et les hasards, dont les plans sont très-vastes, et qui ne mettent point de milieu entre la grandeur et la destruction.

TOPOGRAPHIE.

Iles, villes et ports.

GRANDES ANTILLES, OU ILES SOUS LE VENT.

Lucayes ou **Bahama**. — Ces iles sont situées au Sud de la Caroline, entre les 12e et 27e degrés de latitude. N., et les 75e deg. 20 min. et 83e deg. 20 min. de longitude; elles s'étendent le long de la côte de la Floride, jusqu'à l'ile de Cuba. Il y en a 500, dont quelques-unes ne sont que des rochers; mais on en compte 12 grandes, fer-

tiles, et dont le sol ne diffère en rien de celui de la Caroline. Elles sont cependant presque toutes inhabitées. Entre ces îles et le continent est le golfe de Bahama ou de la Floride, par lequel passent les galions espagnols pour venir en Europe. Ces îles sont les premiers fruits des découvertes de Colomb ; mais elles ne furent connues des Anglais qu'en 1667, lorsque le capitaine Seyle ayant été poussé au milieu d'elles, dans son passage à la Caroline, donna son nom à l'une d'elles, et y ayant été jeté une seconde fois, lui donna le nom de la Providence. Les Anglais ayant observé la situation avantageuse de ces îles, pour tenir les Français et les Espagnols en échec, essayèrent de s'y établir sous le règne de Charles II. Quelques malheureux incidens empêchèrent cet établissement d'être d'aucun avantage, et l'île de la Providence devint le rendez-vous des flibustiers ou pirates qui infestèrent pendant long-temps la navigation de l'Amérique. Cela obligea le gouvernement anglais, en 1718, d'envoyer le capitaine Woodes Rogers, avec une flotte pour déloger les pirates et former un nouvel établissement. Ce capitaine s'acquitta de sa commission ; on y éleva un fort, et on établit dans l'île une compagnie indépendante. Depuis cette époque, ces îles ont toujours fait des progrès, quoiqu'ils ne soient pas bien rapides. En temps de guerre, ses habitans gagnent considérablement par le nombre de prises que l'on y amène, et dans tous les temps, par les naufrages qui sont fréquens dans ce labyrinthe de roches et de bancs. Les Espagnols s'emparèrent de ces îles dans l'avant-dernière guerre ; mais elles furent reprises par un détachement de Saint-Augustin, le 7 avril 1783. Les principales des îles Lucayes, sont celles de la *Providence*, où les Anglais ont un établisement défendu par un fort, et celle *Bahama*, qui donne son nom au détroit voisin.

CUBA = Cette île, au S. O. des îles Lucayes, est située entre le 20e et le 23e deg. de lat. N., et entre le 76e d. 20 min. et le 87e de long. O., 34 l. au Sud du cap Floride, et 25 au Nord de la Jamaïque ; elle a près de 234 lieues de longueur, et environ 24 de largeur. Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'E. à l'O. ; mais les terres près de la mer sont en général basses et inondées, dans les saisons pluvieuses, quand le soleil est vertical. Cette superbe île, quoique si considérable, passe pour avoir le meilleur sol de l'Amérique ; son climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint-Domingue, par les pluies et les vents du Nord et de l'Est qui la rafraîchissent. Elle abonde en poissons. Ses montagnes sont couvertes de bois de cèdre, d'acajou, de roble, de grenades, de gaïac et d'ebène ; ses champs, d'arbres fleuris et de plantes odoriférantes. Son terrain est très-fertile ; on fait deux récoltes chaque année. Il y a des mines d'or, de cuivre, de pierre d'aimant. Dans la juridiction de la Havane, on a découvert depuis peu une mine de fer de très-bonne qualité. Le cristal de roche y est de la première beauté. On y trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales et médicinales. Ses salines sont abondantes et ses ports très-sûrs. Il y a 480 raffineries d'excellent sucre, dont on envoie tous les ans en Europe plus de 200 à 300 mille quintaux, et qui égale celui de Hollande. Elle abonde en *yucas* ou manioque, café, maïs, anil ou pastel, coton, cacao, excellent tabac de toutes qualités, préférable à tout autre de l'Amérique, gingembre, poivre-long, casse, *fistula*, martique et aloës. On ne trouve dans toute cette île aucun animal venimeux ni féroce. Les premiers habitans étaient pacifiques, timides, et ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine ; ils détestaient le vol, la luxure ; aujourd'hui ce sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes y sont vives, affables et vertueuses. Le gouverneur est capitaine général de toute l'île, et de la Floride. On y fait la plus belle cire blanche, et d'aussi bonne qualité que celle de Venise. On récolte en tout temps des fruits et des légumes, aussi bons que ceux de l'Europe, et sur-tout des pommes de pins très-estimées. Pop. 280,000 habitans.

La Havane. Cette ville est la résidence du gouverneur. Elle est située au 23e d. 12 m. de lat. N., et au 82e deg. 13 min. de longitude O. Son port est non-seulement le meilleur de l'Amérique, mais de tout le monde ; il peut contenir mille vaisseaux en toute sûreté. Son entrée est un canal très-

étroit et difficile, garni de batteries. La principale est celle *del Morro*. On y construit des vaisseaux de guerre et marchands ; il y a un département de la marine, et un officier général qui commande l'escadre, appelée de *Barlovento*, pour la sûreté des côtes et la conduite des flottes qui entrent et sortent. Le commerce de ce port est le plus considérable de l'Amérique; c'est la réunion de toutes les marchandises qui sortent des ports de la Terre-Ferme et de ceux de la Nouvelle-Espagne, et sur-tout des galions de la Terre-Ferme. La ville a près d'une lieue de circonférence, et abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a aussi beaucoup de familles nobles et riches. Cette ville fut prise par les Anglais en 1762.

Saint-Iago de Cuba. Cette ville est située sur la côte méridionale, au 20e deg. 8 min. de latitude N., dans l'intérieur d'une baie et sur le bord d'une rivière du même nom. Elle a un très-beau port bien défendu et très-fréquenté par les étrangers, à cause de son commerce et de l'abondance de ses fruits; son sucre et son tabac sont très-renommés dans tout le monde, et d'une qualité peu commune.

Les autres lieux les plus considérables après la Havane et Saint-Iago de Cuba, sont le port de *Cumberland* et celui de *Santa-Cruz*, ville considérable, à 10 lieues à l'E. de la Havane.

JAMAIQUE.= Cette ile, au S. de celle de Cuba, est la plus importante; elle est située entre les 78e d. 20 m., et 80e d. 48 m. de long. O., et entre les 17e et 19e d. de lat. N. De l'E. à l'O. elle a environ 46 l. de longueur, et au milieu, environ 20 de largeur, diminuant vers les extrémités dans la forme d'un œuf. Elle est à près de 1,500 l. au S. O. de la France. Cette ile est partagée par une chaine de rochers escarpés, entassés les uns sur les autres par les fréquens tremblemens de terre, d'une manière étonnante. Ces rochers, quoiqu'il n'y ait point de sol sur leur surface, sont couverts d'une grande variété d'arbres superbes, qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel. Ils sont entretenus par les pluies qui tombent très-souvent, ou par les brouillards qui s'attachent continuellement aux montagnes, et que leurs racines, en sortant des fentes des rochers, recherchent avec une espèce d'instinct. De ces rochers sort un grand nombre de ruisseaux qui donnent l'eau la plus pure et forment une multitude de chutes; ce qui, avec la hauteur prodigieuse des montagnes et la verdure des arbres à travers lesquels ils coulent, fait un paysage délicieux. De chaque côté de cette chaine de montagnes, il s'en trouve de plus basses, qui diminuent graduellement à mesure qu'elles s'en éloignent. Sur celles-là il croit en abondance du café. Les vallées ou plaines, entre ces montagnes, sont plus unies que tout ce que l'on a pu voir dans les autres pays, et le sol est d'une fécondité prodigieuse. Le pic de la *montagne bleue*, la plus haute de l'ile, s'élève à 7,431 pieds anglais.

Le plus long jour d'été est d'environ 13 heures, et le plus court de 11 ; mais la division la plus ordinaire des saisons, dans les Antilles, est en saisons sèches et pluvieuses. L'air de cette ile est presque par-tout excessivement chaud, et peu favorable aux Européens; mais les brises de la mer qui arrivent tous les matins vers les 10 heures, rendent l'air plus supportable; il est tempéré, pur et rafraichissant. Il fait des éclairs presque tous les soirs, mais sans beaucoup de tonnerre, qui néanmoins, lorsqu'il se fait entendre, est terrible, et fait un bruit épouvantable: les éclairs, dans ces violens orages, causent souvent beaucoup de dommages. En février et mars, on s'attend à des tremblemens de terre, dont nous avons parlé plus haut. Pendant les mois de mai et d'octobre, les pluies sont extrêmement violentes, et continuent souvent pendant quinze jours de suite. Dans les plaines, on trouve plusieurs sources de sel; et dans les montagnes, près de Spanish-Town (ville espagnole), est un bain chaud qui a de grandes qualités médicinales. Il soulage dans les coliques sèches, qui, après la fièvre jaune ou bilieuse, sont les plus terribles maladies de la Jamaïque.

Le sucre est la plus grande et la plus avantageuse production de cette ile. On y cultivait autrefois beaucoup de cacao. Elle produit aussi du gingembre et du piment; le cannelier, dont l'écorce est si utile à la médecine; le mancenilier, dont le fruit, quoique singulièrement agréable à l'œil, contient un des plus violens poisons de la nature; l'acajou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, et de

la meilleure qualité; mais ce bois commence à s'épuiser, et est depuis peu fort cher; d'excellens cèdres, très-gros et durables; l'arbre à choux, remarquable par la dureté de son bois, qui, lorsqu'il est sec, est incorruptible, et cède à peine à aucune espèce d'outil; le palma, qui donne une huile très-estimée des sauvages, tant pour la nourriture que pour la médecine; le savonnier, dont la graîne a toutes les qualités du savon; le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustoc et le bois rouge pour la teinture; et depuis peu le bois de campêche. L'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore. Il ne croît ici aucune espèce de grains d'Europe; il n'y vient que du maïs, ou du blé de Turquie, des pois de différentes sortes, mais qui ne ressemblent pas aux nôtres, et des racines en abondance. Il y a, comme nous l'avons déja observé, une énorme quantité de fruits; des citrons, des oranges de Séville et de la Chine; des citrons ordinaires et d'autres très-doux; des *limes*, des *shadocks*, des grenades, des *mameias*, des *soursops*, des *papas*, des pommes de pin, des pommes à à flans, des pommes à étoiles, des poires à piquans, des *alicadas* (je crois des alicondes), des poires, des melons, des courges, des goyaves, et plusieurs sortes de baies, ainsi qu'abondance de bons légumes. On n'élève que très-peu de bestiaux dans cette île; son bœuf est coriace et maigre; le mouton et l'agneau y sont passables; il y a un grand nombre de porcs : plusieurs plantations en entretiennent des centaines; leur viande est bonne et délicate. Les chevaux y sont petits, fringans et durs; quand ils sont bien taillés, ils se vendent ordinairement de 720 à 960 fr. La Jamaïque fournit aussi aux apothicaires le gaïac, la salsepareille, la china, la casse et le tamarin. Entre autres animaux, il s'y trouve des tortues de terre et de mer, et l'alligator. Il y a toutes sortes d'oiseaux privés et sauvages, et particulièrement plus de perroquets que dans les autres îles. Outre les perroquets, il s'y trouve des pélicans, des bécassines, des sarcelles, des poules de Guinée, des oies, des canards et des dindons, l'oiseau-mouche et plusieurs autres. Les rivières et les baies abondent en poissons. Les montagnes engendrent des vipères et d'autres animaux nuisibles. Entre autres insectes est le ciron, qui pénètre jusque dans la chair des nègres; et les blancs en sont aussi quelquefois tourmentés. Cet insecte entre dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les pieds et dans les jambes, où il multiplie considérablement et s'enferme dans une coque. Aussitôt qu'on le sent, ce qui n'arrive peut-être que huit jours après qu'il s'est introduit dans la chair, il faut l'ôter avec une aiguille, ou la pointe d'un canif, prenant soin de détruire entièrement la coque, afin de n'y laisser aucun des œufs, qui sont comme des lentes. Il pénètre quelquefois dans les orteils, et les ronge jusqu'aux os.

Cette île faisait autrefois partie des possessions espagnoles de l'Amérique. Les Anglais y avaient fait plusieurs descentes, avant 1656; mais ce ne fut que cette année que la Jamaïque se rendit aux armes britanniques. Cromwel avait envoyé une escadre, aux ordres de Penn et de Venables, pour réduire Hispaniola ou Saint-Domingue; mais l'expédition fut sans succès. Les commandans, de leur propre chef, pour réparer leur défaite, firent une descente dans la Jamaïque, et, ayant emporté la capitale de Saint-Iago, forcèrent bientôt le reste de l'île à se rendre. Elle a toujours depuis appartenu à l'Angleterre, et, après l'Irlande, son gouvernement est un des plus riches qui soient à la disposition du roi. Les appointemens fixes du gouverneur sont de 60,000 fr. par an, et l'assemblée de la colonie lui en vote ordinairement encore autant, ce qui, avec le casuel, fait monter le tout à près de 240,000 fr.

On estime la population à 290,000 habitans, dont blancs......... 30,000

Mulâtres et nègres libres..	10,000
Esclaves..................	250,000
TOTAL...	290,000

La valeur des exportations s'élève entre 50 à 60 millions. En 1778 elle exporta :

Sucre...........	840,548 quint.
Rum............	2,543,825 gallons.
Mélasse.........	6,416 *id.*
Café............	6,395 quint.
Coton..........	1,905,407 liv.
Indigo..........	27,623 liv.
Cacao..........	82 quint.
Gingembre.....	2,816 *ib.*
Piment.........	616,444 *ib.*

Tabac...........	28,140 *ib.*
Acajou..........	6,878 *ib.*
Campêche.......	6,701 *ib.*

Depuis, les exportations ont beaucoup augmenté, et sur-tout depuis la destruction de Saint-Domingue.

Cette île est divisée en trois comtés; *Cornouailles* à l'O, *Midlesex* au centre, et *Surry* à l'E.

Kingston, capitale de l'île. Elle est composée de plus de mille maisons, dont plusieurs sont élégantes, et d'après le goût de ces îles et du continent voisin, d'un seul étage, avec des portiques et toutes les commodités nécessaires pour une habitation agréable dans ce climat. A quelque distance de Kingston, est *Saint-Iago de la Vega*, ville espagnole, qui, quoique maintenant inférieure à Kingston, était autrefois la capitale de la Jamaïque, et est encore le siége du gouvernement, et où se tiennent les cours de justice. Le 13 octobre 1780, il y eut un ouragan épouvantable, qui détruisit presque de fond en comble la petite ville de Savannah-la-mer, et partie du pays des environs. Il n'y resta que quelques maisons, et il périt beaucoup de monde. Cet ouragan causa aussi beaucoup de dommages, et fit perdre la vie à un grand nombre de personnes dans d'autres parties de l'île.

Port-Royal était autrefois la capitale de la Jamaïque. Elle était située sur la pointe d'une étroite langue de terre, qui, vers la mer, formait partie de la jetée d'un superbe port qui en avait conservé le nom. La commodité de ce port, capable de contenir mille gros vaisseaux, et si profond qu'ils pouvaient y charger et décharger avec la plus grande facilité, avait paru d'une telle importance aux habitans, qu'ils s'étaient déterminés à bâtir leur capitale dans cet endroit, quoique ce fût un sable sec très-brûlant, qui ne produisait aucun des objets de première nécessité, pas même de l'eau fraiche; mais l'avantage de son port, et le concours des pirates qui s'y rendaient, en firent une place de grande considération. Ces pirates s'appelaient *flibustiers*; ils poussaient la bravoure jusqu'à la témérité, et dépensaient leur fortune dans cette capitale avec une prodigalité indiscrète. Au commencement de l'année 1692, il n'y avait pas d'endroit, pour sa grandeur, qui pût être comparé à cette ville, pour le commerce, l'opulence et la corruption des mœurs. Au mois de juin de la même année, un tremblement de terre, qui ébranla l'île entière dans ses fondemens, engloutit tellement cette ville, qu'il ne resta aucun vestige de son existence. La terre s'ouvrit et engloutit en deux minutes les neuf dixièmes des maisons et 2,000 de ses habitans. L'eau sortit à gros bouillons des ouvertures de la terre, et culbuta le reste les uns sur les autres; mais il y en eut quelques-uns qui eurent le bonheur d'attraper des poutres et des soliveaux, et qui furent ensuite pêchés dans des chaloupes. Plusieurs vaisseaux furent jetés à la côte dans le port; et la frégate le *Swan* (le Cygne), qui était dans le chantier pour être carénée, fut emportée sur les toits des maisons qui s'écroulaient, sans être renversée, et servit de retraite à quelques centaines d'habitans qui se réfugièrent sur son bord. Un officier, qui a été témoin oculaire de ce désastre, dit que la terre, dans quelques endroits, s'ouvrit et se referma très-vite, et qu'il vit plusieurs individus enterrés jusqu'au milieu du corps, et d'autres auxquels on ne voyait plus que la tête, qui périrent de cette manière. A Savannah il y eut plus de mille acres engloutis, avec les maisons et les personnes qu'elles contenaient: cet endroit, qui parut pendant quelque temps comme un lac, fut ensuite desséché; mais on n'y apperçut aucune maison. Dans quelques endroits, les montagnes se fendirent, et dans un autre, toute une plantation fut transportée à un quart de lieue de distance. La ville fut rebâtie; mais dix ans après elle fut encore détruite par le feu. La commodité extraordinaire du port tenta les habitans une troisième fois, et en 1772 elle fut encore une fois réduite en poussière, par un des plus terribles ouragans qui aient eu lieu de mémoire d'homme. Tant de malheurs répétés firent regarder cet endroit comme maudit. Les habitans résolurent de l'abandonner pour toujours, et de s'établir du côté opposé de la baie, où ils bâtirent une nouvelle ville.

SAINT-DOMINGUE.

Situati on, étendue.

Cette île est, après celle de Cuba, la plus grande des Antilles. Elle était aussi la plus fertile, la plus populeuse, la plus riche des colonies de l'Occident. Elle appartient en totalité aux Français, depuis que, par le traité fait à Bâle le 4 thermidor an 3 (22 juillet 1795), la partie espagnole leur a été cédée. Elle est située entre les 17 et 20e deg. de lat. N., et entre les 71 et 77e deg. de long. O. Elle a 160 lieues de l'E. à l'O; sa largeur moyenne est de 40 à 50 lieues du N. au S.; elle est à 45 lieues E. N. E. de la Jamaïque, 22 S. E. de Cuba, et 20 O. N. O. de Porto-Rico. Sa superficie est de 4,900 lieues carrées.

Division. — Cette île a été divisée en 5 départemens: ceux du *Nord*, de l'*Ouest* et du *Sud* comprennent la partie française; ceux de *Samana* ou du Nord-Est, et de l'*Inganne* ou du Sud-Est, forment la ci-devant partie espagnole.

Air, *sol.*—L'air de Saint-Domingue est bon et sain dans les montagnes et lieux un peu élevés; dans les plaines, la chaleur est presque uniforme. Il est généralement mauvais, corrosif sur les bords de la mer, et pestilentiel dans les endroits qui avoisinent des eaux stagnantes, des marais, des étangs ou des lagunes. La partie espagnole est beaucoup moins insalubre que la partie française, attendu qu'elle est presque inculte. Les premiers rayons du soleil qui frappent une terre nouvellement défrichée, y développent des miasmes empoisonnés, qui portent la mort dans le sein du malheureux cultivateur. On dirait que le sol n'y est fécond qu'aux dépens de la vie de ses habitans.

Aspect du pays, montagnes — Ce qui frappe principalement dans cette île, sont les deux grandes chaînes de montagnes, qui s'étendent de l'E.. à l'O, et qui, à une certaine distance, lui donnent un coup d'œil assez défavorable. Ce sont cependant les causes de sa fertilité: elles donnent naissance à un grand nombre de rivières, arrêtent la violence des vents, varient la température de l'air, et multiplient les ressources de l'industrie. Quelques-unes sont très-élevées: celles de *Cibao*, la *Selle* et la *Hotte* sont estimées à 1,000 toises au-dessus du niveau de la mer; toutes sont couvertes d'excellens bois, et renferment dans leur sein des mines de toute espèce. Ces montagnes occasionnent une telle variété de climats, que les habitans ne sont pas d'accord sur ce qu'ils doivent appeler hiver ou été: à l'E. et au S. de l'île, on appelle hiver le temps des orages, depuis avril jusqu'en novembre; on n'y connaît ni printemps ni automne. Au Nord, l'hiver commence au mois d'août et finit au mois d'avril; c'est alors que se font sentir les vents du Nord appelés les *Nords:* ils sont accompagnés d'un temps

nébuleux, pluvieux; ils règnent trois à quatre jours de suite, et reviennent deux à trois fois le mois. Juin amène avec lui les chaleurs dévorantes, les sécheresses accablantes; c'est l'été de la Zone Torride; il dure jusqu'en octobre, temps des orages, saison de l'automne qui se termine en novembre. C'est l'époque des maladies, et sur-tout des fièvres. Celle qui se fit sentir dernièrement d'une manière si terrible dans l'armée française, ne fut, dit-on, que la fièvre jaune d'Amérique, qui est la fièvre putride ordinaire des Tropiques, connue depuis long-temps, et devenue plus maligne par des circonstances inconnues. C'est enfin la même qui ravagea trois fois l'Espagne en 1774, 1801 et 1805.

Hydrographie. — *Rivières.* — Cette île renferme un nombre prodigieux de rivières, qu'il serait trop long de décrire. Il suffira de dire que pour se rendre du Cap Français à Santo-Domingo, c'est-à-dire, sur une surface de 80 lieues, on n'en rencontre pas moins de quarante. Quelques-unes sont guéables dans les temps de sécheresse; mais il y en a qui contiennent un immense volume d'eau, notamment l'*Yuna*, celles de *Montechrist*, d'*Amina*, de *Macabon*, d'*Ozama*, dont l'embouchure forme le port de Santo-Domingo, de *Nizao*; les rivières *Romaine*, *Higuey* et *Nisibon*, l'*Artibonite*. Les Espagnols qui habitent la partie récemment cédée à la France, les traversent d'une manière assez singulière. « On prend un cuir de bœuf, sur lequel on place « deux bâtons croisés; on replie le cuir, par ses bords, dans la forme « d'un papier à masse-pain; et afin de le maintenir dans cette situa- « tion, on le lie tout autour, avec une corde qui s'appuie sur les points « où répondent les extrémités des bâtons. Le bagage est mis au milieu « de cette espèce de canot, qu'on lance d'abord sur la rivière, pour « voir s'il y flotte convenablement. S'agit-il de transporter un homme? « l'esquif est ramené à terre, et l'on y place le voyageur à demi-cou- « ché, en lui recommandant d'appuyer les mains sur les bâtons. On « lance une seconde fois le canot, et lorsqu'il est dans un parfait équi- « libre, on avertit le passager de ne rien craindre, et sur-tout de ne « pas remuer. Toutes ces précautions prises, un homme va en avant, « tirant une corde attachée au cuir, tandis que deux autres le poussent « et le dirigent. Lorsque les conducteurs ne peuvent plus marcher « dans l'eau, ils se jettent à la nage, gouvernant et poussant la nacelle « jusqu'à ce qu'elle arrive à l'autre bord. La position de celui qu'on « fait cheminer de cette manière, n'est rien moins que commode; et « ceux pour qui elle est nouvelle n'attendent pas même qu'ils soient à « la moitié du trajet pour se repentir de l'avoir entrepris, tandis que « les créoles espagnols, qui en ont contracté l'habitude depuis leur « naissance, la trouvent toute naturelle.

« Quant aux guides, ce genre de navigation leur paraît aussi extrê- « mement simple; et ils ne songent à aucun danger, pas même à celui « de la rencontre des caïmans, qui semblent étonnés de la hardiesse de « l'homme. Ces animaux, qui ne sont rien moins que rares, saisissent « assez fréquemment les bœufs et les chevaux qui traversent les riviè- « res, et les noyent, en les tirant par le museau jusqu'au fond de l'eau,

« Le premier mouvement du caïman est toujours de fuir l'homme ;
« cependant, lorsqu'une fois il a osé l'attaquer, il perd cette crainte,
« et ne le respecte plus.

« Puisque nous parlons des caïmans, c'est peut-être ici le moment
« d'assurer que ce que l'on raconte de l'intelligence du chien quand il
« veut passer une rivière, sans avoir rien à craindre, est très-vrai.
« Placé sur une rive, le chien y aboie pendant très-long-temps, et
« lorsque les caïmans sont attirés par ses cris, tout-à-coup il fuit à
« toutes jambes et va traverser la rivière à deux cents pas plus loin (1) ».

Productions végétales, animales et *minérales* — Il n'y a aucune espèce de quadrupèdes indigènes. Tout, en ce genre, y a été transplanté. Les bêtes à cornes y sont de la plus grande beauté. Le porc s'y est perfectionné, sur-tout celui qui vit errant dans les forêts. Les chevaux créoles sont petits, mais bien faits, pleins d'ardeur, et excellens coursiers. La nature se ressent de cette stérilité pour les oiseaux; ils sont bornés à 7 ou 8 espèces, entre lesquelles on distingue l'*oiseau-mouche* et le colibri. Quelques géographes donnent à cette île jusqu'à 400 l. de circonférence. C'est une des plus fertiles, remplie de bois très-précieux, acajou, érable, sumac, arbrisseau dont les feuilles servent aux tanneurs; hacana, gaïac ou bois Saint-Candelon, lauriers, cèdres, orangers, ébène et beaucoup d'autres qui produisent des fruits très-délicats, tels que bananes, citrons, raisins, dattes, abricots, etc., meilleurs que dans les autres îles. Cette île abonde en sucre, indigo, tabac, coton, café, thé, ambre, et différentes drogues de médecine et de teinture. Il y a aussi des mines d'or, d'argent, de cuivre, de cristal, de talc. En 1645, on y a découvert une mine de vif-argent.

Etat actuel, population, mœurs. — Dès long-temps il n'y a plus de naturels du pays à Saint-Domingue. Ces peuplades innocentes qui l'habitaient à l'arrivée des Espagnols, ont entièrement disparu. De hardis aventuriers qui leur succédèrent, vécurent d'abord dans la plus parfaite indépendance, des produits de leur pêche, de leur chasse, et sur-tout de leurs pirateries sur les Espagnols et les Portugais.

Réunis bientôt sous les ordres du vertueux gouverneur d'Ogeron, ils se livrèrent à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux. Deux vaisseaux faisaient chaque année le voyage d'Europe; ils suffisaient pour les importations et les exportations.

Autant les produits de l'industrie des premiers colons français furent bornés, autant la prospérité de la colonie espagnole était brillante. Sous Charles-Quint, la plaine de Santo-Domingo fournissait du sucre à toute l'Europe, et les revenus des mines montaient à des sommes immenses. Mais les richesses du Mexique et du Pérou ayant fait abandonner la partie espagnole, la colonie française seule prospéra. En 1788, sa population était de 40,000 blancs, 20,000 noirs libres ou sang-mêlé, et 600,000 nègres esclaves. L'exportation était de 200,000,000 pesant de denrées coloniales, café, sucre, coton, indigo, etc. Les Français

(1) Moreau de Saint-Méry, *Description de Saint-Domingue*, Tom. I, pag. 217 et 216.

faisaient aussi avec les Espagnols un commerce interlope qui leur était très-avantageux, d'autant plus qu'ils échangeaient des articles manufacturés en France contre des piastres d'Espagne.

Les mœurs des créoles sont faciles plutôt que corrompues. Leur caractère est doux, disposé à la patience plutôt qu'à l'audace. Les nègres sont fourbes, voleurs, vindicatifs et barbares.

Cette île, après avoir été bouleversée par les tempêtes révolutionnaires, tomba sous la puissance de Toussaint-Louverture, général nègre. Pour arrêter le cours de cette révolte, le gouvernement français envoya, en l'an 10, une armée sous les ordres du général Leclerc. L'expédition eut d'abord des succès; mais les maladies ayant diminué l'armée, et la guerre contre les Anglais ayant empêché de porter des secours, le général Rochambeau, successeur du général Leclerc, a été forcé d'évacuer cette île, le 30 novembre 1803. Les nègres, protégés par les Anglais, sont restés maîtres; et, gouvernés par Dessalines, général nègre, ils se sont déclarés état indépendant, ont massacré tous les blancs, et ont donné à cette île son ancien nom, qui était *Haïti*.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

PARTIE FRANÇAISE. = Cette partie s'etend au S., à l'O. et au N. de l'île. Elle contient une grande étendue de côtes, est baignée de trois côtés par la mer, et ne communique que par l'E. avec la partie espagnole. Elle est composée de deux presqu'îles, l'une au N., et l'autre au S. La partie du nord est divisée en cinq quartiers, qui sont ceux du *fort Dauphin*, de *Limonade*, du *Cap*, du *Limbé*, et du *port de Paix*. Celle de l'ouest renferme quatre quartiers, ceux de *Saint-Marc*, de *Port-au-Prince*, de *Léogane* et de la *Grande-Anse*. La partie du sud est composée de cinq quartiers : le *Petit-Goave*, *Saint-Louis*, les *Cayes*, le cap *Tiburon* et *Jérémie*. Cette partie de l'île est couverte de montagnes. Les plus considérables sont celles appelées le *Gros Morne*, *pensez-y bien*, la *Selle*, et la *Hotte*. Le commerce d'exportation consiste en sucres bruts ou raffinés, sirops, rum, tafia, café, coton, indigo, cacao, rocou. Les articles d'exportation sont les vins de toutes espèces, les grains, les farines, les eaux-de-vie, les bestiaux, le bœuf salé, la morue, les bois de construction et de chauffage, ceux de teinture, la résine et le goudron; les cuirs verts et tannés; les pelleteries, les draps, les soieries, les huiles, le savon. Parmi ces objets, le vin de Bordeaux est le plus considérable.

LE CAP FRANÇAIS était la plus belle, la plus riche et la plus florissante ville de l'île, avant les incendies et les ravages qu'elle a essuyés pour les guerres civiles. Elle est mal située, étant dans un fond; mais son port est bon et admirablement placé pour recevoir les vaisseaux qui viennent d'Europe: ceux de toute grandeur y sont commodément et en sûreté; ouvert seulement au vent du N. E., il n'en peut recevoir aucun dommage, son entrée étant semée de récifs qui rompent l'impétuosité des vagues. C'est dans ce fameux entrepôt qu'était versée plus de la moitié des denrées de la colonie entière; elles y arrivent des montagnes, des vallées, et principalement de la plaine. Les cantons qui fournissent les plus importantes, sont connus sous les noms de *Plaine du-Nord*, de *Petite-Anse*, de *Grande-Rivière*, de *Morin*, de *Limonade*, du *Trou*, du *Terrier-Rouge*, etc. Le quartier Morin et celui de Limonade sont fort au-dessus des autres établissemens par l'abondance et la qualité de leurs sucres.

Le môle St.-Nicolas, à l'O., a un port

également beau, sûr et commode. La nature, en le plaçant vis-à-vis la pointe de Maisi, dans l'île de Cuba, semble l'avoir destiné à devenir le poste le plus intéressant de l'Amérique pour les facilités de la navigation. La baie a 1,450 toises d'ouverture: la rade conduit au port, et le port au bassin. Tout ce grand enfoncement est sain, quoique la mer y soit comme stagnante.

Saint-Marc, au S., n'a que 400 maisons, mais agréablement bâties ; elle se présente au fond d'une baie couronnée d'un croissant de collines remplies de pierres de taille; deux ruisseaux traversent la ville, dont l'air est pur. La rade, quoique mauvaise, attire un grand nombre de navigateurs, et elle doit cet avantage aux richesses de l'Artibonite, excellente plaine de 15 lieues de long sur une largeur inégale de 4 à 9 lieues.

Port-au-Prince, au S., est une des villes les plus considérables de l'île. Elle est située sur la côte occidentale. Son port est sûr et très-commode pour les vaisseaux de guerre : un autre, à moitié comblé, reçoit les vaisseaux marchands. Des ilets ferment ces deux ports. Elle est enclavée dans une gorge de 1,400 toises : on y respire un mauvais air, et la chaleur y est étouffante. Elle fut renversée en 1770, par un tremblement de terre, et incendiée plusieurs fois. Son territoire abonde en indigo, coton et café.

Léogane, au S., est dans la plaine à laquelle elle donne son nom. La terre y est très-féconde, malgré la chaleur excessive qui s'y fait sentir, et qui y est concentrée par les montagnes escarpées de l'E. qui bordent la plaine. Il ne viendrait rien dans les jardins potagers, si l'on n'avait pas l'attention d'élever des espèces de toits faits de broussailles. Cette grande chaleur, et les endroits marécageux, occasionnent des fièvres mortelles par la putréfaction de l'air. Cette ville n'a point de port, mais seulement une rade qui la garantit de toute insulte. Elle a été le siége du gouvernement jusqu'en 1750. Le sucre, le cacao, l'indigo, le manioc et autres espèces de fruits et de légumes, viennent bien dans son terriroire.

Le *Grand-Goave*, au S., à 4 lieues de Leogane, possède un assez bon port ; mais la sécheresse de son sol et l'insalubrité de l'air empêchent de le fréquenter.

Le *Petit-Goave*, auprès du Grand, fut autrefois très-florissant, et il en fut redevable à un port où les vaisseaux de toute grandeur trouvaient un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, et un abri contre tous les vents: c'était l'asyle le plus convenable pour des aventuriers qui ne songeaient qu'à s'approprier les dépouilles des navigateurs espagnols. Depuis que les cultures ont remplacé la piraterie, ce lieu a beaucoup perdu de sa célébrité : ce qui lui reste de considération, est dû à ses richesses territoriales. Il est malsain, et le sera jusqu'à ce qu'on ait réussi à donner de la pente à la rivière *Arabet*, dont les eaux croupissantes forment des marais infects.

JACMEL. — Ce quartier est à l'E. de tous les établissemens. Il est formé par trois paroisses qui occupent 36 lieues de côtes, sur une profondeur médiocre et très-inégale. On y cultive avec beaucoup de succès le café, l'indigo et le coton. Il y a une trentaine de sucreries dans la plaine de Jacmel.

JÉRÉMIE ou la GRANDE-ANSE. — Ce quartier, à l'extrémité occid., occupe 20 lieues de côtes, depuis Tiburon jusqu'au Petit-Trou, et 4 ou 6 lieues dans les terres. On cultive dans ce quartier toutes les denrées que produit le reste de la colonie. Une production qui lui est particulière, et dont il recueille annuellement 150 milliers, c'est le cacao, qui ne réussirait pas dans des cantons plus découverts : le point de réunion est une petite ville, joliment bâtie, et située sur une hauteur où l'air est très-salubre. Malheureusement sa rade est mauvaise; aussitôt que le vent souffle avec quelque violence, les navires sont obligés de se réfugier au cap Dame-Marie, ou à l'île des Caymites.

Les *Cayes*, ville formée par plus de 600 maisons, toutes enfoncées dans un terrain marécageux, et la plupart environnées d'une eau croupissante : l'air qu'on respire dans ce séjour manque également de ressort et de salubrité. Cette ville est l'entrepôt du sucre et de l'indigo qui croissent dans la plaine du fond de l'Ile-à-Vaches, et du café et du coton qui descendent des montagnes environnantes.

PARTIE ESPAGNOLE. — Cette partie est beaucoup plus grande que la Française. Elle a 80 lieues de long de l'E. à l'O., 40 à 60 de large, et 3,200

lieues carrées. Sa forme est à-peu-près celle d'un triangle, dont la partie française fait la base. Elle jouit d'un climat plus sain que cette dernière. L'on y éprouve souvent des coups de vent violens et des ouragans. Presque au centre de cette partie de l'île, s'élève un groupe de montagnes appelées *Cibao*, d'où partent un nombre considérable de chaînes plus ou moins longues, qui traversent l'île dans plusieurs directions, au N., au S. et à l'O. Les plus grandes s'étendent jusqu'aux frontières de la partie française. Les forêts, dans cette partie, sont d'une étendue immense, et renferment les bois les plus précieux et les plus propres à toutes sortes d'usages, sur-tout l'acajou, le bois de Brésil, le gaïac, le noyer, l'érable, le baume vert, l'ébène, le cèdre, le pin, etc. Elle a été cédée par l'Espagne, par le dernier traité de paix.

Santo-Domingo, capitale, est la plus ancienne ville de cette île et la première qui ait été bâtie par les Européens dans le Nouveau-Monde. Elle fut fondée sur la rive or. de l'Ozama, en 1494, par Barthélemi Colomb, frère de l'amiral, qui lui donna ce nom en l'honneur de son père Dominique. Elle continua à subsister sur cette rive jusqu'en 1502, qu'un ouragan en détruisit presque tous les établissemens. Cet événement porta le gouverneur Ovando à abandonner cette situation, et à faire élever une nouvelle ville sur la rive occidentale de l'Ozama, en 1504. Elle est grande, bien bâtie, située sur un vaste port, et comme les autres villes espagnoles, habitée par un mélange d'Européens, de créoles, de mulâtres, de métis et de nègres. Sa population s'élève à 25,000 ames. On assure que dans la cathédrale de cette ville reposent, dans deux cercueils de plomb, les os de Christophe Colomb et ceux de don Louis son frère. Ceux de Christophe y ont été transportés de Séville, où ils avaient été déposés dans le panthéon des ducs d'Alcala, après y avoir été conduits de Valladolid. Cette ville était magnifique, riche et populeuse sous Charles-Quint; mais elle a prodigieusement perdu de sa splendeur. Cependant elle sera toujours célèbre pour avoir été le lieu où les conquérans du Mexique, du Pérou et du Chili formèrent leurs vastes projets, et trouvèrent les moyens de les exécuter. Cette ville fut en vain assiégée en 1805, par le féroce Dessalines. Le général Ferrand qui la commandait, fit une vigoureuse résistance, et força l'ennemi d'abandonner la place, après lui avoir tué beaucoup de monde.

CONTINUATION DE LA TOPOGRAPHIE DES ILES DU GOLFE DU MEXIQUE.

PORTO-RICO. = Cette île, à l'E. de Saint-Domingue, est située entre les 67e d. 40 m. et 69e d. 40 m. de long. O., et au 18e deg. de lat. N. Elle a 34 lieues de longueur et 14 de largeur. Le sol offre une variété délicieuse de bois, de vallées et de plaines, et est extrêmement fertile, produisant les mêmes fruits que les autres îles. Elle est bien arrosée de sources et de rivières; mais dans les saisons pluvieuses, elle est fort malsaine. Elle a de bons bois de construction, et son principal commerce consiste en sucre, gingembre, coton, lin, café, encens, cuirs et mules très-estimées dans les îles de Saint-Domingue, la Jamaïque et Sainte-Croix. Elle fournit aussi de la casse, du riz, du maïs, des oranges, citrons, citrouilles, melons et de très-bon sel. Ce qui lui est très-avantageux, c'est d'être un lieu de relâche pour le rafraîchissement des vaisseaux qui vont à la Terre-Ferme et à la Nouvelle-Espagne, à cause de sa situation et de la bonté de son port. C'est aussi là que se déposent toutes les lettres des possessions espagnoles, pour le passage en Europe. Le gouverneur de cette île dépend du capitaine-général de l'île de Cuba.

Porto-Rico, capitale, est dans une petite île de la côte septentrionale, formant un vaste port, et se joint à l'île principale par une chaussée. Elle est défendue par des forts et des batteries, qui rendent, pour ainsi dire, la ville inattaquable. Elle fut cependant prise par sir François Drake, et ensuite par le comte de Cumberland. Elle est mieux peuplée que la plupart des villes espagnoles, parce que c'est le centre du commerce interlope que les Français et les Anglais font avec les sujets du roi d'Espagne.

SAINT-THOMAS. — Cette île est une des moins considérables des Caraïbes. Elle est située au 67e deg. de long. O., et au 18e deg. 20 m. de lat. N. Elle a environ 5 lieues de circonférence, et un port sûr et commode, qui pour

rait contenir 100 vaisseaux de ligne. Elle est pourvue de vastes magasins qui servent d'entrepôt aux marchandises de l'Europe ou des États-Unis. On y fait la contrebande. Les Espagnols de Porto-Rico y échangent des piastres et du tabac contre de la quincaillerie et des étoffes.

SAINT-JEAN. — Cette ile, au S. E. de celle de Saint-Thomas, a 9 lieues de tour, et une bonne rade. Elle jouit d'un bon sol et d'un climat sain. Ses principales productions sont le sucre, dont on fait 20,000 quintaux de 1,000 à 1,100 livres pesant; le rum 9,000; le coton 210 quintaux, un peu de café, du tabac et des fruits.

BOREQUEN ou GRAB-EGLAND. — Cette île, au N. E. de celle de Sainte-Croix, jouit d'un sol plus fertile qu'elle. Elle a des bois, des sources, et un bon hâvre.

SAINTE-CROIX ou SANTA-CRUZ. — Cette île est petite et malsaine, et située à environ 5 lieues à l'E. de Saint-Thomas; elle a 8 lieues de longueur, et 3 à 4 de largeur. Ces îles, tant qu'elles restèrent entre les mains de la compagnie danoise des Indes Occidentales, furent mal administrées et d'un faible rapport aux Danois; mais le feu roi de Danemarck, ce prince sage et bienfaisant, acheta tous les effets de la compagnie, et laissa le commerce libre. En temps de guerre, les corsaires viennent y vendre leurs prises; et plusieurs vaisseaux, après avoir fait le commerce le long du continent espagnol, y reviennent avec de l'or en espèces ou en barres, et avec d'autres marchandises précieuses. Quant à Sainte-Croix, qui n'était qu'un désert il y a quelques années, elle forme des établissemens rapides. Plusieurs habitans des îles anglaises, dont quelques-uns très-opulens, sont venus s'y établir, et ont reçu beaucoup d'encouragement. Ces colonies donnent à l'état un revenu net de 400,000 fr. En 1796, la population des îles danoises se montait à 36,693 habitans, dont

Blancs	3,062
Gens de couleur	1,418
Nègres esclaves	32,213
Total	36,693

VIERGES. — Ces îles, situées près celle Saint-Jean et à la pointe orientale de Porto-Rico, sont extrêmement petites. Les principales sont: *Anegada*, *Virgin-Gorda*, et *Tortola*. Le commerce interlope y est d'une grande importance. Ces îles, en 1788, n'avaient que 12,000 habitans blancs, et 9,000 habitans nègres.

L'ANGUILLE. — Cette île, à l'E. de celle des Vierges, est située au 18e degré 15 m. de lat. S., à 20 lieues au N. O. de Saint-Christophe; elle a environ 10 lieues de longueur et 3 de largeur. Cette île est toute plate, et son climat à-peu-près comme celui de la Jamaïque. Ses habitans, qui ne sont pas nombreux, s'occupent d'agriculture et à élever du bétail. Son tabac est très-estimé.

SAINT-BARTHÉLEMI.—Cette île, au S. E. de celle de Saint-Martin, a 8 lieues de circonférence: elle est au 17e deg. 55 m. de lat. N., et très-fertile en sucre, coton, tabac, anis ou indigo, et cazave. Les arbres les plus estimés de cette île sont l'aloës, le caleback, le canapie, qui produit une gomme dont on se sert beaucoup en France dans la médecine, le pavotani. Cette île fut cédée à la Suède par la France, en 1785.

LA BARBOUDE.—Cette île, à l'E. de celle de St.-Barthélemi, est située au 17e d. 36 m. de lat. S.; elle a 7 lieues de longueur et 4 de largeur. Elle est fertile et abondante en bétail, chevreuils et porcs, et en fruits, principalement en cocos des plus excellens. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis, du gingembre, des cannes à sucre, et l'herbe appelée *hoateuse*, qui se flétrit en la touchant. On y trouve différentes espèces de couleuvres; il y en a qui sont jaunes et rouges, dont la tête est plate; leur venin est si actif, que si on n'a pas recours au remède usité, on meurt deux heures après avoir été mordu. Sa rade n'est pas des meilleures; cette île n'a pas de commerce direct avec l'Angleterre. Ses habitans s'occupent en général d'agriculture, et à faire des provisions pour l'usage des îles voisines. Elle appartient à la famille de Codrington, et contient 1,500 habitans.

SABA. — Cette île, au S. O. de celle de Saint-Barthélemi, est peu considérable.

SAINT-EUSTACHE. — Cette île, au S. E. de celle de Saba, est située au 17e d. 30 m. de lat. septentrionale, et au 65e deg. de long. occidentale, à 3 lieues N. E. de Saint-Christophe. Ce n'est

exactement qu'un rocher, d'environ 10 lieues de circonférence, presque rond, et qui s'élève de la mer comme une pyramide. Quoique petit et peu favorisé de la nature, l'industrie des Hollandais en a su tirer parti, et l'on dit qu'il contient 5,000 blancs et 15,000 noirs. Les côtés de ce rocher ou montagne, sont divisés en jolis petits établissemens; mais ils n'ont ni source, ni rivière. On y cultive la canne à sucre et le tabac; et cette ile, ainsi que Curaçao, fait un commerce de contrebande avec les Espagnols, pour lesquels elle n'est cependant pas si bien située: elle a retiré des avantages équivalens de sa constante neutralité. Mais lorsque la Grande-Bretagne commença les hostilités contre la Hollande, l'amiral Rodney fut envoyé avec des forces considérables de terre et de mer, pour attaquer Saint-Eustache. L'ile étant incapable de faire la moindre résistance, se rendit à discrétion le 3 février 1781. Mais le 27 novembre, même année, l'ile de Saint-Eustache fut reprise par les Français, sous le commandement de M. Bouillé, quoique leurs forces ne consistassent qu'en trois frégates et quelques petits bâtimens, et 300 hommes de débarquement.

Saint-Christophe. — Cette ile, au S. E. de celle de Saint-Eustache, est située au 65e deg. de long. O., et au 17e deg. 14 m. de lat. N., à environ 14 lieues d'Antigoa. Elle a 7 lieues de longueur et 2 de largeur. Elle tire son nom du fameux Christophe Colomb, qui la découvrit pour les Espagnols. Ces derniers l'abandonnèrent ensuite comme indigne de leur attention; et en 1626 les Anglais et les Français y formèrent des établissemens; mais elle fut entièrement cédée aux Anglais par le traité d'Utrecht. Outre du coton, du gingembre et des fruits du tropique, elle produit ordinairement presque autant de sucre que la Barbade, et quelquefois tout-à-fait autant. On croit qu'elle contient 6,000 blancs, et 36,000 nègres. En février 1792, elle fut prise par les Français; mais elle fut rendue aux Anglais par le traité de paix d'Amiens.

Niève et Montserrat. — Ces deux petites iles, situées entre Saint-Christophe et Antigoa, n'ont pas plus de 6 lieues de circonférence chacune. Elles contiennent chacune 2,300 blancs, et 14,000 esclaves. Le sol de ces îles est à-peu-près semblable, léger et sablonneux, mais néanmoins extrêmement fertile en coton, tabac; et leurs principales exportations sont le produit de la canne à sucre. Les deux dernières furent prises par les Français en 1782, mais rendues à la paix.

Antigoa. — Cette ile est située au 64e deg. 7 min. de long. O., et au 17e deg. de lat. N. Elle est de forme circulaire, et a près de 7 lieues d'étendue de tous les côtés. Cette ile, que l'on regardait autrefois comme inutile, a à présent le meilleur port des Antilles: c'est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoub de la marine royale; mais Saint-Jean est le port qui fait le plus grand commerce; et cette capitale, avant l'incendie de 1669, était grande et riche. C'est ordinairement le lieu de résidence du gouverneur des Iles-sous-le-Vent. Antigoa contient 7,000 blancs et 30,000 nègres. Ses productions consistent en anis, sucre, gingembre et tabac.

GUADELOUPE. = Cette ile, au S. O. de Montserrat, ainsi appelée par Colomb, à cause de la ressemblance de ses montagnes à celles de ce nom en Espagne, est située au 16e deg. de lat. N., et au 64e deg. de long. O., à environ 30 lieues N. de la Martinique, et à-peu-près à la même distance d'Antigoa. Elle a 15 lieues de longueur et 13 de largeur. Elle est divisée en deux parties par un petit bras de mer, ou plutôt par un canal étroit, où les navires ne peuvent passer; mais les habitans le traversent dans un bac. La partie la plus orientale est appelée *Grande-Terre;* elle est longue de 14 lieues sur 6 de large. L'autre île, qu'on nomme *Basse-Terre*, a 15 lieues de long sur 7 de large. On distingue la Basse-Terre propre de la partie la plus élevée, appelée la *Cabesterre*. La Basse-Terre et la Cabesterre forment ensemble la Guadeloupe proprement dite. La Basse-Terre renferme des montagnes volcaniques; une d'elles, appelée la *Soufrière*, jette encore de la fumée sans faire d'explosion. Le sol de cette partie de l'ile est agréablement varié de collines, de bois, de baies et de jardins. La Grande-Terre a le sol marécageux et stérile en plusieurs endroits. La canne à sucre vient très-haute et très-forte, mais sa substance est trop

aqueuse. Le café est moins estimé que celui de la Martinique. Elle produit aussi du coton, du cacao, du tabac, du gérofle, de la cannelle. Population, 159,520 habitans. Cette ile est dans un état florissant, et ses exportations de sucre presque incroyables. Elle forme un département avec les iles de la Désirade, Marie-Galande et des Saintes.

Basse-Terre, jolie ville, a des rues régulières, de beaux bâtimens, des promenades, des jardins, des fontaines jaillissantes. Le fort du même nom est une bonne forteresse, qui protège une rade ouverte.

Point-à-Pitre, chef-lieu de la Grande-Terre, quoique régulière et malsaine. Le port est un des meilleurs de l'Amérique, et peut contenir 1,000 vaisseaux.

LA DESIRADE, MARIE-GALANDE et ILE DES SAINTES.—Ces petites iles, à l'E. de la Guadeloupe, sont situées dans le voisinage d'Antigoa et de Saint-Christophe, et ne sont pas de grande importance aux Français, sinon en temps de guerre, parce qu'elles servent alors de refuge à un nombre incroyable de corsaires, qui nuisent beaucoup au commerce des Anglais. La première produit le meilleur coton des Indes Occidentales. La seconde abonde en sucre et en café.

LA DOMINIQUE. — Cette ile est située au 16e deg. de lat. N., et au 63e deg. 38 m. de long. O., entre la Guadeloupe et la Martinique; elle a près de 9 lieues de longueur et 4 de largeur, et est ainsi nommée pour avoir été découverte le dimanche, par Christophe Colomb. Le sol de cette ile est maigre, et plus propre au café qu'au sucre; mais les coteaux produisent les plus beaux arbres des Indes Occidentales, et l'ile contient plusieurs ruisseaux de fort bonne eau. On y trouve des serpens, des insectes venimeux, et des couleuvres d'une grandeur énorme. Elle possède des rivières d'eau très-claire où on pêche d'excellent poisson. Elle a aussi une mine de soufre. Elle produit du maïs, un peu de coton, de l'anis, du cacao, du tabac, et des perdrix, pigeons, poulets, porcs. Les Français se sont toujours opposés à l'établissement des Anglais dans cet endroit, parce qu'en temps de guerre cela interceptait leur communication entre la Martinique et la Guadeloupe. Cependant, par la paix de Paris, en 1763, l'ile fut cédée en termes exprès aux Anglais, qui n'ont retiré aucun grand avantage de cette conquête. Elle n'a guère, jusqu'ici, fait que servir d'asyle au Caraïbes des autres iles, qui, chassés de leurs habitations, ont pris refuge dans celle-ci. Mais, à cause de sa situation entre les principales iles françaises, et à cause de la baie du prince Rupert, qui est une des plus grandes des Antilles, la cour de Londres a jugé à propos de faire de la Dominique un gouvernement à part, et de la déclarer port libre. Elle fut prise par les Français en 1778, mais rendue de nouveau à la Grande-Bretagne à la fin de la guerre.

MARTINIQUE.=Cette ile, au S. E. de celle de la Dominique, est située entre le 14e et le 15e deg. de lat. N., et au 63e deg. 20 min. de long. O., à 40 l. au N. O. de la Barbade; elle a environ 20 lieues de longueur, et 10 de largeur. L'intérieur du pays est couvert de montagnes, dont la plus remarquable est le *Piton de Carbet*, qui s'élève de 1,000 toises au-dessus de sa base, et de 300 au-dessus de la mer. Elle a la forme conique et pointue, et il en sort de tous côtés un grand nombre de rivières utiles et agréables, qui ornent et enrichissent considérablement cette ile. Ses productions sont, du sucre, du coton, de l'indigo, du gingembre, et les fruits que l'on trouve dans les iles voisines. Le sucre est cependant, comme dans toutes les Antilles, le principal objet de culture, et sur-tout le café qui est excellent, et l'on en exporte annuellement une quantité considérable. Ses baies et ports sont nombreux, sûrs, commodes, et si bien fortifiés, que les Anglais ont souvent fait d'inutiles efforts pour s'emparer de cette place. On remarque sur-tout le *Cul-de-Sac royal*. On y trouve des animaux venimeux, dont les plus dangereux sont le serpent et le scorpion. Cette colonie a donné naissance à *l'auguste impératrice Joséphine*. Pop. 110,000 habitans.

Fort-royal, ville et port beau et sûr.

Saint-Pierre, ville, est la place la plus commerçante de toutes les petites Antilles. On y compte 25,000 habitans. Les maisons sont bâties d'une espèce de pierre ponce de gros tissu.

SAINTE-LUCIE. — Cette ile, au S. E. de la Martinique, est située au 14e d. de lat. N., et au 63e d. 20 min. de

long. O., à 27 l. au N. O. de la Barbade. Elle a 8 lieues de long., et 4 de largeur. Elle est ainsi nommée, parce qu'elle a été découverte le jour de Ste-Lucie. Les Anglais s'y établirent d'abord en 1737. Le sol de Sainte-Lucie est extrêmement fertile. L'ile produit d'excellent bois de charpente, et abonde en rivières agréables et en ports bien situés; elle est maintenant déclarée port libre, avec certaines restrictions. Les Anglais s'en sont emparés en 1794, an IV. Les montagnes de la partie orientale, ou la *Cabesterre*, paraissent avoir été volcanisées. On y cultive le sucre et le coton. Pop. 20,000 habitans.

Le *Carénage*, au N. O., est un bon port, où 32 vaisseaux de ligne peuvent se mettre à l'abri, et repartir avec tous vents.

SAINT-VINCENT.—Cette ile, située au 13e deg. de latit. N. et au 63e deg. 40 min. de longitude O., à 17 lieues au N. O. de la Barbade, à 10 lieues S. O. de Sainte-Lucie, a environ 8 lieues de longueur et 6 de largeur. Elle est extrêmement fertile; son sol est un terreau noir, sur une forte glaise, le plus propre à la culture des cannes à sucre. L'indigo y vient supérieurement bien; mais cette plante est bien moins cultivée qu'autrefois dans les Indes Occidentales. Plusieurs des habitans sont des Caraïbes; il y a aussi des fugitifs de la Barbade et des autres iles. Les Caraïbes furent traités avec tant d'injustice et de barbarie, quand cette ile fut cédée aux Anglais, à la paix de 1763, qu'ils ne contribuèrent pas peu à mettre les Français en état de la reprendre en 1779; mais elle fut rendue aux Anglais. Elle est renommée pour son bon tabac.

Le gouvernement de Saint-Vincent comprend les petites iles de *Béquier*, du petit *Martinique*, etc. Pop. 1,000 blancs et 11,000 noirs. Les exportations, en 1788, s'élevaient à 4 millions et demi. Le coton, le sucre et le rum sont les principales.

LA BARBADE. — Cette ile, à l'E. de celle de St.-Vincent, est située au 62e deg. 2 m. de long. O., et au 13e deg. 59 m. de lat. N. Elle a 7 lieues de longueur et 5 de largeur. Ses exportations annuelles, dans le temps de sa splendeur, en indigo, gingembre, coton, et eau de citron, montaient à plus de 8,400,000 fr.; et l'argent en circulation dans le pays, était estimé à 4,800,000 fr. Telle fut l'augmentation de sa population, de son commerce et de ses richesses dans le cours de 50 ans; mais depuis cette époque, cette ile est sur le déclin, ce que l'on doit attribuer en partie au progrès des colonies françaises, et en partie aux autres établissemens anglais dans les iles voisines. La population actuelle de la Barbade est de 20,000 blancs, et de 100,000 esclaves.

Les articles de son commerce sont les mêmes qu'autrefois, mais il n'est pas aussi étendu. La Barbade, ainsi que la Jamaïque, a beaucoup souffert des ouragans, des incendies et de la peste. Le 10 octobre 1780, un ouragan y causa de grands dommages; un grand nombre de maisons furent renversées; il n'y en eut pas une seule dans l'ile qui n'ait éprouvé plus ou moins de dommages; plusieurs personnes furent ensevelies sous les ruines des bâtimens, et d'autres jetées dans la mer où elles périrent.

Bridgetown, capitale et résidence du gouverneur, dont le revenu est, dit-on de 120,000 francs. Il y a un collége fondé et bien doté par le colonel Codrington, qui était né dans l'ile.

LA GRENADE et les GRENADINES. = La Grenade, au S. O. de celle de St.-Vincent, est située au 12e deg. de lat. N., et au 6e deg. 20 m. de long. O., à environ 30 lieues au S. O. de la Barbade, et à-peu-près à la même distance de la Nouvelle-Andalousie, ou du continent espagnol. Cette ile a 10 lieues de longueur et 5 de largeur. L'expérience a prouvé que son sol était extrêmement propre à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo; elle promet de devenir aussi florissante qu'aucune colonie de la même grandeur dans les Indes Occidentales. Un lac, sur le sommet d'une montagne, au milieu de l'ile, lui fournit une multitude de rivières, qui servent à-la-fois à l'orner et à la féconder. Il y a autour de l'ile plusieurs baies et ports, dont quelques-uns peuvent être fortifiés avec beaucoup d'avantage; ce qui la rend très-commode pour les vaisseaux; elle a outre cela le bonheur de ne point être sujette aux ouragans. Cette ile a longtemps été le théâtre de guerres sanglantes entre les Français et les naturels du pays, dans lesquelles cette poignée de Caraïbes se défendit avec

le courage le plus déterminé. Dans la guerre de 1756, lorsque la Grenade fut attaquée par les Anglais, les habitans français, peu nombreux, se rendirent sans la moindre résistance; et la propriété de l'île, ainsi que celle des petites au N., appelées les *Grenadines*, fut confirmée aux Anglais par le traité de Paris, en 1763. Elle fut reprise par les Français en 1779, et rendue de nouveau à l'Angleterre par le traité de paix de 1783.

Saint-Georges, capitale, a un bon port au fond d'une large baie, où il peut mouiller 100 vaisseaux en toute sûreté.

GRENADINES. = Ces petites îles sont placées sur la même ligne que la Grenade. La principale est *Curiacou*.

TABAGO. — Cette île, au S. E. de la Grenade, est située au 11ₑ deg. et quelques min. de lat. septentrionale, à 40 lieues au S. de la Barbade, et à environ la même distance du continent espagnol. Elle a près de 11 lieues de longueur et 3 de largeur. Le climat n'y est pas aussi chaud qu'on pourrait s'y attendre dans un endroit si voisin de l'équateur; et l'on dit qu'elle est hors de la ligne de ces courans d'ouragans qui ont été quelquefois si funestes aux autres îles de l'Amérique. Son sol est fertile, susceptible de produire du sucre, du coton et tout ce que l'on cultive dans les Indes Occidentales; et, si l'on peut en croire les Hollandais, il est propre à la cannelle, à la muscade et à la résine copal. Elle est arrosée d'une multitude de sources, et ses baies et criques sont tellement disposées, qu'elles sont très-commodes pour toutes espèces de vaisseaux. On peut calculer la valeur et l'importance de cette île, d'après les armemens dispendieux et formidables qui y ont été envoyés par les puissances européennes, pour y soutenir leurs différentes prétentions. Il semble qu'elle ait plus particulièrement été au pouvoir des Hollandais, qui défendirent leurs droits avec une opiniâtreté inconcevable contre les Anglais et les Français. Par le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1740, elle fut déclarée neutre; mais par le traité de 1763, elle fut cédée à la Grande-Bretagne. En juin 1781, elle fut prise par les Français, et leur fut confirmée par le traité de 1782. On compte Ste.-Lucie et Tabago pour un département. Les Anglais la prirent en 1793; an III.

TRINITÉ. = Cette île, au S. de Tabago, au 63e deg. 20 m. de long. O. et au 10 deg. de lat. N., est entre l'île de Tabago et le continent espagnol, dont elle est séparée par le détroit de Paria. Elle a environ 45 lieues de longueur et 20 de largeur. Elle est malsaine, mais son sol est fertile, produit du sucre, du beau tabac, de l'indigo, du gingembre, une grande variété de fruits, quelques cotonniers, du bois de cèdre, du blé de Turquie: elle abonde en palmiers, cocos qui y croissent sans être cultivés. Elle produit abondamment de l'anil, des oranges de la Chine, des citrons et du maïs. On y a planté du tabac, du café et du coton, dont on fait un grand commerce. En 1789, on y comptait 360 sucreries et 60 mille habitans. Cette île renferme beaucoup de curiosités naturelles, entre autres un lac, ou plutôt une grande mare remplie de bitume asphalte. La Trinité offre un poste important qui domine l'Orénoque et la fameuse bouche du Dragon, île grande et fertile. Elle fut prise en 1676, par les Français, qui pillèrent l'île et mirent les habitans à contribution. Les Anglais s'en emparèrent en 1797. Elle appartenait à l'Espagne; mais par le traité d'Amiens, en 1802, elle fut cédée à cette dernière puissance.

St.-Joseph d'Orema, capitale, est située au nord. *Port d'Espagne*, est le meilleur mouillage de l'île.

CURAÇAO ou CURA OU. — Cette île, à l'O. de la Marguerite, est située au 12e d. 10 m. de lat. N., à 9 ou 10 l. du continent de la Terre-Ferme; elle a 10 l. de longueur et 3 et un quart de largeur. Il semble que l'industrie et la patience des Hollandais, tant en Europe qu'en Amérique, soient destinées à toujours lutter contre les difficultés de la nature; car cette île est non-seulement aride et dépendante des pluies pour avoir de l'eau, mais son port est, outre cela, un des plus mauvais de l'Amérique. Cependant les Hollandais ont trouvé moyen de remédier à tous ces inconvéniens, et ils ont sur ce port une des plus grandes, des plus propres et des plus superbes villes des Indes Occidentales. Les édifices publics sont beaux et en grand nombre; les maisons particulières commodes, et les magasins

spacieux, convenables et bien remplis. La plupart des travaux se font ici par le moyen de machines, dont quelques-unes sont si bien imaginées, qu'elles transportent tout d'un coup les vaisseaux dans le chantier. Quoique cette île soit naturellement stérile, l'industrie des Hollandais l'a rendue propre à produire une quantité considérable de tabac et de sucre. Elle a, outre cela, plusieurs bonnes salines, dont les îles anglaises et les colonies du continent tirent de vastes quantités de sel. Mais le plus grand avantage que les Hollandais retirent de cette île, vient du commerce interlope que ses habitans font avec les Espagnols, et de ce que son port est le rendez-vous de toutes les nations en temps de guerre.

Les vaisseaux hollandais venant d'Europe relâchent dans cette île, pour s'informer de ce qui se passe, et prendre des pilotes; après quoi ils font voile pour la côte de l'Amérique-Espagnole. Ils commercent ouvertement et sans beaucoup de précaution, parce qu'il n'est pas facile aux gardes-côtes espagnols de s'emparer de ces vaisseaux. Outre qu'ils sont ordinairement très-forts et armés de canons, leurs équipages sont très-nombreux et composés de matelots choisis, très-intéressés à la sûreté du navire et au succès du voyage. Ils ont, chacun en raison de son grade, une part dans la cargaison, que les négocians hollandais leur ont fournie à crédit et au prix marchand. Cela leur donne un courage peu commun, et ils combattent en désespérés, parce qu'ils se battent pour défendre leurs propriétés. Outre cela, il y a une correspondance constante entre cette île et le continent espagnol.

Curaçao a un grand nombre de magasins toujours remplis des marchandises de l'Europe et des Indes Orientales. Il s'y trouve toutes sortes d'étoffes de laine, de toiles, de dentelles, de soierie, de rubans, de quincailleries, de provisions de guerre et navales; de l'eau-de-vie, des épices des Moluques, et des toiles de l'Inde, peintes et blanches. La compagnie hollandaise des Indes Occidentales, qui est aussi la compagnie d'Afrique, y importe annuellement 3 ou 4 cargaisons d'esclaves, et les Espagnols viennent eux-mêmes à ce marché, dans de petits vaisseaux, et emportent, non-seulement les meilleurs nègres à un prix considérable, mais même en grande quantité des marchandises mentionnées ci-dessus. Le vendeur a l'avantage de voir que les rebuts de magasins et de boutiques, en un mot tout ce qui n'est plus de mode et ne pourrait se vendre en Europe, se vend ici extrêmement bien; il suffit que ce soient des marchandises européennes. Les Espagnols payent en or et en argent monnayé ou en barres, en cacao, vanille, quinquina, cochenille et autres marchandises de prix. Le commerce de Curaçao, même en temps de paix, rapporte annuellement aux Hollandais, 12,000,000 de fr.; mais en temps guerre, les profits sont encore plus grands, car c'est alors l'entrepôt commun des Indes Occidentales. L'île offre une retraite aux vaisseaux de toutes les nations, et leur fournit en même temps des armes et des munitions pour s'entre-détruire. La communication entre l'Espagne et ses colonies étant alors interceptée, ces dernières ont à peine un autre marché où elles peuvent aller chercher des esclaves et des marchandises. Les Français y viennent acheter du bœuf, du porc, du grain, de la farine et du bois, que les Anglais apportent du continent de l'Amérique Septentrionale, ou qui sont exportés d'Irlande; de sorte qu'en temps de paix ou de guerre, le commerce de cette île fleurit extrêmement. Le commerce de tous les établissemens hollandais était autrefois entre les mains de la compagnie des Indes Occidentales exclusivement; aujourd'hui, les vaisseaux qui veulent faire ce commerce payent deux et demi pour cent pour une licence: la compagnie s'est néanmoins réservé tout ce qui concerne l'Afrique et les îles de l'Amérique.

Bonnaire et Aruba.—Ces îles, à l'O. de celle de la Marguerite, sont peu considérables, et ne sont que des accessoires de Curaçao: elles sont principalement employées à élever du bétail, à faire des provisions pour cette dernière.

PETITES ANTILLES, OU ILES-SOUS-LE-VENT.

La Marguerite. — Cette île est située à l'O. de celle de Tabago. Elle a 14 lieues de long sur 8 de large. Elle est fertile en maïs, en fruits et en pâturages; et l'on pêche des perles sur ses côtes. Elle appartient aux Es-

pagnols. On n'y trouve aucune ville remarquable.

Blanche. — Cette île, au N. de la Marguerite, n'a rien de remarquable.

Tortuga-Salaga. — Cette île, à l'O. de la Marguerite, est inhabitée.

Orchilla. — Cette île, au N. O. de Tortuga, présente un sol uni et fertile. On y trouve des plantes, des chèvres et des lézards.

Cubacua. — Petite île près la côte de Cumana, entre l'île de Marguerite et le continent.

SECONDE PARTIE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

ARTICLE PREMIER.

POSSESSIONS ESPAGNOLES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Les possessions espagnoles occupent la moitié occidentale de l'Amérique Méridionale. Elles comprennent les trois vices royautés de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et de la Plata, et le royaume de Chili. *Voy.* la division générale de l'Amérique-Espagnole, pag. 206.

Montagnes. — Les montagnes de l'Amérique Méridionale sont un des plus imposans objets de la géographie physique, non-seulement parce qu'elles recèlent un grand nombre de volcans, qui les rendent le siége de scènes également admirables et terribles. L'immensité de ces montagnes n'est pas un moindre prodige. Les *Andes* s'étendent sur une même ligne depuis les caps d'Isidro et de Pilares, à l'extrémité méridionale du continent, jusqu'à la partie occidentale du golfe de Darien ; espace qui n'a pas moins de 1,300 l., parce qu'en général la chaîne suit les détours de la côte à une distance moyenne d'environ 33 l. Les principaux sommets sont dans le voisinage de l'équateur, et assez près de Quito. Bouguer est celui qui a parlé plus exactement de ces montagnes. Il a publié deux vues de ces montagnes, prises du voisinage de Quito. Le *Chimboraço*, la plus haute de ces montagnes, est environ à 85 milles au S. de Quito, et à 8 milles au N. de Riobamba. Les mathématiciens français ont évalué sa hauteur à 3,217 toises au-dessus du niveau de la mer, ou 20,280 pieds. Ainsi elle a 5,000 pieds, ou un quart de plus en élévation que le Mont-Blanc.

Le sommet est couvert d'une neige éternelle, et jusqu'à une ligne qui serait tirée à 2,400 pieds plus bas que la cime, cette neige ne fond point. Mais ces montagnes sont situées sur la plaine de Quito, dont l'élévation peut former environ un tiers de la hauteur totale ; de manière que si on les considère simplement comme des excroissances au-dessus du sol, elles cèdent encore en hauteur le Mont-Blanc.

Le volcan nommé *Cotopashi*, offre le sommet le plus élevé après celui de Chimboraço. On estime que cette élévation est d'environ 18,600 pieds. Il est au S. E. de Quito, et à la distance d'environ 25 milles. Les autres cimes remarquables sont celles du *Pichincha*, à quelques milles au N. E. de Quito, de l'Autel et du Sangra, au S. E. du Chimboraço. En général les Andes forment une double chaîne coupée par la plaine de Quito. Le Pichincha, l'Ilinisa, le Chimboraço, appartiennent à celle de l'O. La chaîne de l'E. est couronnée par le Cotopashi, l'Autel et le Sanga. Cette forme continue dans une étendue au moins de 500 milles, depuis le S. de Cuença jusqu'au N. de Popayan. Les Alpes américaines, couvertes d'une neige perpétuelle, s'étendent à une grande distance plus au N. vers la jonction des rivières Cauca et de la Magdeleine ; mais environ à deux degrés au Nord de l'équateur, elles ont au plus le quart de leur plus grande élévation. Plus au loin, au midi, leur hauteur décroît encore considérablement.

Suivant ce que rapporte Humboldt, naturaliste français, qui vient de parcourir la plus grande partie de l'Amérique Méridionale, il y a trois autres chaînes remarquables, qui vont de l'O. à l'E. parallèlement à l'équateur, et qui, par leur hauteur, méritent l'attention des naturalistes, au moins autant que les monts Carpathiens, ou les Pyrénées; quoique l'on ait supposé qu'à l'E. des Andes, d'immenses plaines s'étendaient jusqu'aux côtes de la Guiane et du Brésil, et même jusqu'à Buenos-Ayres et la Patagonie.

Ces chaînes sont : 1.° celle de la côte septentrionale, entre 9 et 10 deg. de lat. N.;

2.° Celle de *Parima*, ou la chaîne des cataractes de l'Orénoque, depuis 3 jusqu'à 7 deg. de lat. N.;

3.° La chaîne de *Chiquitos*, entre 15 et 20 deg. de lat. S.

La plus septentrionale, ou celle de la côte de Venezuéla, est la plus haute, et en même temps la plus étroite. De la plaine élevée de Quito, la grande chaîne des Andes s'étend par Popayan et Choco, à l'O. de la rivière Atrato, vers l'isthme, où, sur les bords du Chagrée, elle forme seulement une plaine montagneuse d'environ 1,200 pieds d'élévation. Des mêmes Andes s'échappent plusieurs branches : l'une, sous le nom de *Sierra-de-Abibe*, s'avance vers la province de Sainte-Marthe. Cette chaîne se resserre à mesure qu'elle s'approche du golfe du Mexique et du cap de Vela; elle court ensuite directement à l'E. vers la montagne de Pasia, ou même vers l'île de la Trinité. La plus grande élévation se trouve aux deux Sierras-Nevadas de Sainte-Marthe, et de Mérida. La première est élevée au-dessus du niveau de la mer d'environ 5,000 vares, ou verges d'Espagne ; et la seconde de 5,400 vare, ou 2,350 toises. Peut-être que quelques montagnes de cette chaîne

égalent le Mont-Blanc en hauteur. Elles sont perpétuellement couvertes de neige, et de leurs flancs se précipitent souvent des torrens d'une eau bouillante et sulfureuse. Les pics les plus élevés sont isolés et comme solitaires, au milieu de ces montagnes d'une hauteur peu considérable. Celui de *Mérida*, qui est dans la voisinage de la plaine de Cazacas, n'a que 260 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La hauteur générale de la chaîne de la côte est de 600 à 800 toises, à l'exception de quelques sommets plus élevés, mais qui s'abaissent vers l'E. Cependant la hauteur des montagnes secondaires du S. de cette chaîne, composées principalement de pierre calcaire, s'accroît vers l'E. de ce continent. La chaîne de la côte est plus escarpée au N. qu'au S.; et dans le *Silla de Caracas*, au-dessus de Caravelledo, il y a un précipice qui offre le spectacle effrayant d'une hauteur perpendiculaire de 1,300 toises, la partie septentrionale de cette chaîne ayant peut-être été détruite par le golfe du Mexique.

La seconde chaîne, c'est-à-dire celle de Parima ou des cataractes de l'Orénoque, est peu connue. Il y a 30 ans qu'à peine croyait-on possible de la traverser. Elle quitte les Andes près de Popayan; s'étendant ensuite de l'O. à l'E., depuis les sources de Guiaviari, elle paraît se porter au N. de cette rivière, où elle forme les cataractes de Maypura, et d'autres dans l'Orénoque, sous le 5e deg. de lat. N. Ces cataractes sont vraiment effrayantes. C'est cependant le seul passage ouvert jusqu'à présent vers la vallée des Amazones. De là cette chaîne continue de courir au N. E. jusqu'à la rivière Caronis. Sa largeur est quelquefois de 120 l. Plus loin à l'E., cette chaîne devient encore plus vaste. Elle descend au S. le long de Mao, où les Hollandais plaçaient une partie de leur Eldorado, prétendue montagne d'Or, laquelle n'était qu'une masse brillante de schiste micacé, qui valut la même renommée de richesse à une petite île du lac Parima. A l'E. de l'Essequibo, cette chaîne prend une direction S. E., et va joindre les montagnes granitiques de la Guiane, où la rivière de Surinam et plusieurs autres prennent leur source. Cette vaste chaîne est habitée par un grand nombre de tribus sauvages, peu ou point connues en Europe. Nulle part elle ne paraît s'élever aussi haut que la chaîne septentrionale de la côte. La montagne de *Duida*, qui n'est pas éloignée d'Esmeralda, selon Humboldt, n'a pas plus de 1,323 toises au-dessus du niveau de la mer. Située dans une belle plaine, et couverte de palmiers et d'ananas, elle offre un spectacle majestueux et romantique. Des flammes s'en échappent à la fin de la saison des pluies. Vers l'E., la chaîne semble expirer au milieu des roches brisées. On n'y trouve aucune apparence de couches secondaires. Les roches sont de granit, de gneiss, d'un schiste micacé, d'ardoise et de hornblende.

La troisième chaîne de montagnes primitives, ou celle de Chiquitos, n'est connue de notre auteur que par les récits de ceux qui ont traversé le Pampas. Elle réunit les Andes du Pérou et du Chili avec les montagnes du Brésil et du Paraguay, et s'étend de la Paz, du Potosi et du Tucuman, à travers les provinces de Moxos, Chiquitos et Chaca, vers le gouvernement des Mines et celui de Saint-Paul au Brésil. Il paraît

que les plus hauts sommets sont entre les 15e et 20e deg. de lat. Les rivières qui en descendent se jettent dans l'Amazone ou dans le Rio-de-la-Plata.

Entre ces trois grandes chaînes, et du 19e au 52e deg. de lat. Sud, suivant Humboldt, sont trois immenses vallées. Celle de l'Orénoque, celle de la rivière des Amazones et celle de Pampas de Buenos-Ayres. Toutes s'ouvrent vers l'Est, mais sont fermées à l'Ouest par les Andes. La vallée du milieu, ou celle des Amazones, est couverte de forêts si épaisses, qu'il n'y a d'autres routes que les rivières. Au contraire celles de l'Orénoque et de Pampas consistent en savanes et prairies, où quelques palmiers sont semés par intervalles : elles sont si unies, que dans un espace de 800 lieues carrées, souvent on ne trouve pas une différence de niveau de plus de 8 ou 10 pouces. Dans la plaine qui est au Nord, la roche primitive est recouverte de pierre calcaire, de gypse et de pierre de taille; au lieu que dans celle des Amazones, on n'a trouvé jusqu'ici que du granit. En général, l'inclinaison du terrain est dans la direction Nord-Ouest. Les pétrifications sont rares, même dans les Andes. On y trouve quelquefois du gypse et de la pierre calcaire de seconde formation. La chaîne de Parima est entièrement formée de granit ou de roche primitive : mais dans une pierre de taille calcaire de la chaîne Nord de la côte, Humboldt a trouvé une grande quantité de coquilles, en apparence récemment pétrifiées, puisqu'elles sont celles de la mer, aujourd'hui distante de 9 lieues.

Un minéralogiste allemand, employé depuis plusieurs années dans les mines du Pérou, nous apprend que les branches orientales de la chaîne des Andes offrent quelquefois du granit rouge et vert, entre autres, vers Cordoue et Tucuman; mais la grande chaîne est principalement formée de schiste argileux, ou de diverses sortes d'ardoises épaisses, sur lesquelles, dans quelques endroits, reposent des lits de pierre calcaire, et de larges masses de grès ferrugineux. Au milieu de ce schiste argileux, on rencontre quelquefois des métaux dans des veines de quartz, ou dans des couches de grès ou de sables ferrugineux, produites par les alluvions. Près du Potosi sont d'autres couches de boules de granit; et la fameuse montagne, célèbre par ses riches mines d'argent, est principalement formée d'une ardoise argileuse de couleur jaune, dans laquelle se trouve une grande quantité de veines de quartz ferrugineux, qui renferme le minerai le plus précieux. En passant la haute chaîne des Andes, entre le Potosi et Lima, Helm a trouvé que le schiste argileux était la substance dominante, et que dans quelques endroits il était recouvert de couches *alluviales* de marne, de gypse, de pierre calcaire, de sable, de porphyre brisé, et même de sel gemme, dans lesquels abondait le minerai d'argent. Pinkerton.

Hydrographie. *Fleuves.* — Les principaux fleuves sont, l'*Amazone*, la *Plata*, l'*Orénoque*. Nous les décrirons dans les pays où ils se trouvent. — Les lacs sont ceux de *Parima*, de *Titicaca*, *Tehuels*. Nous en parlerons aussi dans la *Topographie*.

Productions minérales et animales. — Les richesses minérales consistent en or, argent, mercure, platine, étain, émeraudes. Le

Popayan abonde en mines d'or natif. Les plus riches sont celles de *Buga*, de *Almaguar*. Il y a aussi plusieurs mines dans le district de *Choca*, près de *Zaruma*, juridiction de Loxa, dans le gouvernement de Jaen-Bracamoros, et près *Sicasica*, la *Paz* et *Mojos*. Les mines d'argent beaucoup plus nombreuses, plus productives, et d'une exploitation plus facile que celles d'or, ont fixé principalement l'attention des colons. La célèbre montagne de *Potosi* a offert, pendant deux siècles et demi, des trésors inépuisables : elle est de forme conique, a environ 17 milles de circonférence, et est percée de plus de 300 puits. Elle fut découverte, en 1545, par Hualpa, Péruvien. Dans la province de *Carangas*, on trouve en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle des *Papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. Les mines les plus intéressantes aujourd'hui, selon Humboldt et Helm, sont celles de *Gualgayos*, dans la province de Truxillo, et celle de *Jaurirocha*, près la petite ville de Pasco, dans la province de Tarma. Dans le premier endroit, on trouve l'argent, en grandes masses, à 2,000 toises de hauteur au-dessus de la mer. La montagne de Jaurirocha est, suivant Helm, entièrement remplie de veines et filons argentifères. Une argile blanche, dont le filon est large d'un quart d'aune, donne de 200 jusqu'à 1,000 marcs d'argent, sur 50 quintaux de minerai. Le Pérou produit du mercure à Guancavelica. Les mines de vif-argent sont aujourd'hui si considérables, qu'on dit qu'il y a des rues et des chapelles où on célèbre la messe. La platine se trouve dans les mines de Choco et de Baroacoas. On découvre, suivant Helm, l'étain à Chayanta et Paryas, où sont plusieurs mines de cuivre et de plomb. Parmi les autres minéraux on peut citer la pierre de *Galinazo*, ainsi appelée par sa couleur noire ; c'est un verre volcanique, qui sert de miroir. C'est dans la vallée de Tunca, près de Santa-Fé-de-Bogota, qu'on trouve les principales mines modernes des émeraudes du Pérou, préférées avec raison à toutes les autres, depuis qu'on a négligé celles d'Egypte.

Les principaux animaux particuliers à l'Amérique méridionale sont, le lama ou runa, la vigogne, le guanaco, etc. Le premier ressemble à un petit chameau, et pèse un quintal ; la vigogne est plus petite, et a une laine plus fine et de couleur brune, tandis que celle des autres est variée. Le guanaco, au contraire, est un animal plus gros et plus robuste que le runa, et généralement employé dans le pays des mines. L'iagouarette ou jagar de Buffon est le plus grand des individus du genre felis. Cet animal très-redoutable terrasse les taureaux, et même l'homme. On rencontre aussi des tigres aussi gros et aussi sauvages que ceux d'Afrique. Heureusement ils sont en petit nombre, et un ou deux suffiraient pour désoler une province. Un des animaux les plus curieux de l'Amérique Méridionale est le tatou, dont on compte 8 espèces. Ces singuliers animaux creusent des terriers, qu'ils dirigent communément sous un angle de 45 deg. ; mais tout-à-coup ils les détournent. Ils ont l'odorat très-fin. Le grand tatou se trouve dans les bois du Paraguay.

Population, revenus. — On l'estime à 20 millions d'habitans,

tandis que celle de l'Amérique Septentrionale est évaluée à 7 millions. Le revenu des mines monte à 96 millions par an ; celui du roi va à 19 millions. Suivant M. Townsend, à peine regarde-t-on les colonies comme rapportant à la couronne un revenu réel, au lieu qu'on évalue bien exactement les dépenses qu'elles occasionnent.

VICE ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE GRENADE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 500 l.	Entre les	63 et 84. deg. de long. O.
Larg. 233 l.		l'équateur et le 12e deg. de lat. N.

Contenant 77,778 lieues carrées.

Limites.

Ce pays est borné au N. par l'Océan Atlantique ; à l'E. par la même mer et Surinam ; au S. par le pays des Amazones et le Pérou ; à l'O. par la mer Pacifique et la Nouvelle-Espagne.

Division. — Cette vice-royauté comprend les royaumes de Terre-Ferme, de Nouvelle-Grenade et de Quito. *Voy.* la division générale de l'Amérique, pag. 206.

Climat.— Le climat, particulièrement dans les divisions septentrionales, est extrêmement chaud et humide, et Ulloa a remarqué que le jour le plus chaud de Paris était continuel dans la province de Carthagène. Les chaleurs excessives pompent les vapeurs de la mer, qui retombent ensuite en torrens si considérables, qu'elles semblent menacer d'un déluge universel. Une grande partie du pays est donc presque toujours inondée ; et cela, joint à l'excès de la chaleur, imprègne tellement l'air de vapeurs, que plusieurs provinces, particulièrement celles qui se trouvent dans les environs du Popayan et de Porto-Bélo, sont extrêmement malsaines.

Hydrographie. *Fleuves, baies, caps.* — Les principales rivières ou fleuves sont : *Rio-Grande*, *Darien*, *Chagre* et l'*Orénoque*. Ce dernier, suivant la Cruz, prend sa source dans le petit lac d'Ipava, sous le 5e deg. 5 m. de lat. N. Il tourne en spirale, et coulant au S.E., il entre dans le lac Parima, de 30 l. de long sur 15 de large, et en sort par deux issues qui sont au N. et au S. du lac; il se dirige ensuite vers l'O., reçoit le Guaviari, tourne au N., ensuite au N.E., et débouche dans l'Atlantique par un delta fort étendu, vis-à-vis l'île de la Trinité.

Les principales baies, dans la Terre-Ferme, sont celles de *Panama* et de *S.-Michel*, dans la mer du Sud ; de *Porto-Pélo*, le golfe de *Darien*, la baie de *Sino* et le port de *Carthagène*, le golfe de *Venezuela*, la baie de *Maracaïbo*, le golfe de *Trieste*,

la baie de *Guayra*, la baie de *Curiaco*, et le golfe de *Paria* ou d'*Andalousie*, dans la mer du Nord.

Les principaux caps sont la pointe *Semblas*, la pointe *Canoa*, le cap d'*Agua*, la pointe *Swart*, le cap de *Vela*, le cap de *Coquibacoa*, le cap *Cabelo*, le cap *Blanco*, le cap *Galera*, le cap *Trois-Pointes* et le cap *Nassau*, tous sur la côte septentrionale de Terre-Ferme.

Sol et productions. — Le sol de cette contrée, comme celui de la plus grande partie de l'Amérique Méridionale, est prodigieusement fertile et abondant. Il est impossible de voir, sans admiration, la verdure perpétuelle des forêts, la richesse des plaines, et l'étonnante hauteur des montagnes. Cela ne doit cependant s'appliquer qu'à l'intérieur du pays ; car la côte est en général un sable aride, et incapable de produire aucune espèce de grain. Les arbres les plus remarquables par leur grosseur, sont le *caobo*, le cèdre, le *maria*, et l'arbre à baume. Le mancenilier est particulièrement remarquable : il porte un fruit ressemblant à la pomme d'apis ; mais, sous cette apparence trompeuse, il cache le poison le plus subtil, contre lequel l'huile commune est regardée comme l'antidote le plus efficace. Cet arbre a des qualités si pernicieuses, que lorsque quelqu'un s'endort, même sous ses branches, son corps s'enfle, et il éprouve les douleurs les plus aiguës. Les animaux l'évitent toujours par instinct. L'habelle, ou l'*habella* de Carthagène, est le fruit d'une espèce de saule, et contient un noyau ressemblant à une amande, mais moins blanc et extrêmement amer. Ce noyau est un remède excellent et infaillible contre la morsure des vipères et des serpens les plus venimeux, qui sont très-fréquens dans tout ce pays. Il y avait autrefois de riches mines d'or dans cette province, qui sont en quelque sorte épuisées. Des mines d'argent, de fer et de cuivre, ont depuis été ouvertes, et les habitans trouvent des émeraudes, des saphirs et d'autres pierres précieuses. On cultive beaucoup de maïs pour la nourriture des nègres.

En parlant de l'Amérique Septentrionale, nous avons fait mention de plusieurs des animaux que l'on trouve dans les parties méridionales ; il est donc inutile de les répéter dans cet endroit. Entre ceux qui sont particuliers à ce pays-ci, le plus remarquable est le *paresseux*. Il ressemble à un singe ordinaire pour la taille et pour la forme ; mais il a l'apparence plus chétive, les jarrets et les pieds dépouillés, et la peau ridée. Il ne faut ni chaîne, ni loge pour le garder, car il ne bouge jamais, à moins qu'il n'y soit forcé par la faim ; et l'on dit qu'il est plusieurs minutes à mouvoir une patte ; les coups même ne lui font pas hâter le pas. Quand il marche, ses efforts sont accompagnés d'un cri si larmoyant, et en même temps si désagréable, qu'il excite à-la-fois la pitié et le dégoût. Ce cri est la seule défense de ce malheureux animal ; car, à la première approche hostile, il est naturel pour lui de se mettre en mouvement, ce qui est toujours accompagné de hurlemens dégoûtans ; de sorte que celui qui le poursuit est obligé de fuir à son tour, pour ne plus entendre ce bruit affreux. Quand cet animal

ne trouve pas à terre de fruits sauvages, il cherche avec beaucoup de peine un arbre qui en soit bien chargé, et y monte avec la plus grande peine, marchant, criant et s'arrêtant tour-à-tour. A la fin, parvenu sur l'arbre, il en cueille tout le fruit et le jette à terre; pour s'épargner un voyage si pénible, et plutôt que de se fatiguer à descendre, il se roule et se laisse tomber en poussant un cri perçant.

Les singes sont fort communs dans ce pays; ils vont par bandes de 20 ou 30, parcourent les bois, sautant d'un arbre à un autre; et quand ils rencontrent une personne seule, elle est en danger d'être déchirée en pièces; au moins ils crient, font un bruit affreux, lui jettent tout ce qu'ils attrapent; ils se pendent aux branches par la queue, en semblant la menacer tout le temps qu'elle passe; mais lorsqu'il y a 2 ou 3 personnes ensemble, ils ont coutume de décamper.

Naturels. — Outre les Indiens de ce pays, qui sont compris dans la description générale que nous avons faite des Américains, il s'en trouve d'une autre espèce, blancs, délicats et plus petits que les Indiens ordinaires. Leurs mœurs sont aussi plus douces et plus efféminées; mais ce qui les distingue plus particulièrement, ce sont leurs grands yeux bleus et faibles, qui, incapables de supporter la lumière du soleil, voient mieux au clair de la lune; c'est pourquoi ils sont appelés les Indiens aux yeux de lune.

Habitans, commerce. — Nous avons déja fait mention de la manière dont ce pays tomba entre les mains des Espagnols. Ses habitans ne diffèrent donc pas matériellement de ceux du Mexique. A ce que nous avons déja observé sur cette province, il suffira d'ajouter que les Espagnols d'origine sont indistinctement entremêlés avec les nègres et les Indiens. Ces mélanges forment diverses gradations, qui sont scrupuleusement distinguées les unes des autres, parce que chacun s'attend à un degré de considération proportionné à la quantité de sang espagnol qui coule dans ses veines. Le premier degré est l'enfant d'un blanc avec une négresse, que l'on appelle *mulâtre*, espèce assez connue. Le second est le tierçon, provenant d'un blanc et d'une mulâtresse. Du mariage de ceux-ci avec les blancs, viennent les quarterons, qui, quoiqu'approchant des tierçons, ont une teinte de sang nègre. Ces quarterons, en se mariant avec des blancs, produisent les quinterons; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on ne les distingue des vrais Espagnols, que parce qu'ils sont plus blancs qu'eux. Les mêmes gradations se forment en sens inverse, par le mélange des mulâtres et des nègres; et outre cela, il y en a mille autres, que les naturels eux-mêmes savent à peine distinguer. Le commerce de ce pays se fait principalement dans les ports de Panama, de Carthagène et de Porto-Bélo. Il y a tous les ans des foires, pour les marchandises de l'Amérique, de l'Inde et de l'Europe. Entre les marchandises naturelles de Terre-Ferme, les perles trouvées sur ses côtes, particulièrement dans la baie de Bahama, ne sont pas moins considérables. Un grand nombre de nègres esclaves sont employés à les pêcher, et sont parvenus à un degré d'adresse surprenant dans cette occupation. Ils sont néanmoins quelquefois dévorés par les poissons, et sur-tout

par les requins, en plongeant au fond de l'eau, ou écrasés contre les rochers.

TOPOGRAPHIE.

Royaumes, provinces et villes principales.

TERRE-FERME. = Ce royaume confine à l'E. avec la province et le gouvernement de Carthagène; à l'O. avec celle de Costa-Rica dans le royaume de Guatimala; et au N. et au S. avec les deux mers, séparées par l'isthme même de Panama ou Terre-Ferme. Il a 146 lieues de long sur 90 dans sa plus grande largeur, et 8 dans la plus étroite qui forme l'isthme le plus célèbre de ceux qui sont connus. Ce royaume se divise en trois provinces, qui sont: celles de *Panama*, de *Veragua* et de *Darien*. L'air y est chaud et humide, mais les nuits y sont fraîches et agréables, parce que sur les cinq heures du soir il s'élève un vent de mer qui rafraichit. Le sol est montagneux, mais on y trouve des plaines très-fertiles, quoique peu cultivées, parce que les naturels du pays s'adonnent particulièrement au commerce des marchandises provenant du Pérou et de l'Europe. Ils cultivent seulement du maïs pour la nourriture des nègres et l'engrais des bestiaux, dont ils font sécher la chair au soleil. Il y a aussi des mines d'or, principalement dans la province de Darien, qui sont abandonnées. Aujourd'hui on ne travaille qu'aux mines d'argent, dans la province de Veragua; elles sont de bon aloi. On trouve dans ces montagnes une infinité d'animaux et d'oiseaux rares et beaux. On y remarque sur-tout l'animal appelé le *paresseux*, dont nous avons déja parlé.

Parmi les oiseaux, le plus singulier est celui qu'on appelle le roi des poules ou *gallinaza*, dont les plumes sont très-belles et de différentes couleurs. Il est de la grosseur d'un dindon ordinaire. Lorsqu'il se trouve quelque mouton ou bête morte sous un arbre où il est, et qu'il s'en aperçoit, il descend le premier sans qu'aucun de ses semblables, qui sont en très-grand nombre, ose descendre et y toucher avant qu'il lui ait mangé les yeux et le cœur. Alors il se retire où il était, et toute la bande descend à son tour et dévore la proie. Dans la province de Veragua, il y a de petits singes de couleur jaune, qui ont une couronne blanche, et une peau aussi fine et aussi douce que la soie. Ils sont jolis, mais si délicats, qu'ils meurent aussitôt qu'on les tire du pays. On a pris toutes les précautions pour les transporter en Europe, mais inutilement. Il y a aussi beaucoup d'insectes, de couleuvres de différentes espèces, de scorpions très-venimeux; des moucherons, des *nigas* ou insectes qui sautent comme des puces, et qui s'introduisent entre cuir et chair, et une infinité d'autres très-dangereux. Ce royaume a différens ports sur les deux mers; mais ils sont devenus très-pauvres, ainsi que le pays, depuis qu'on a fait le commerce du Pérou par Buenos-Ayres, parce qu'alors tout ce qui en venait, ainsi que de Guatimala, et tout ce qui y retournait, passait par la Terre-Ferme.

Panama, capitale de la Terre-Ferme, sur les bords de la mer Pacifique ou du Sud, et sur l'isthme auquel elle donne le nom, et qui la sépare de l'Amérique Septentrionale. Placée au pied de l'Ancou, montagne très-haute, elle fut fondée par Pedrarias, l'an 1518. C'est une ville des plus riches et des plus commerçantes du monde, comme étant le passage de tout ce qui venait du Pérou en Europe, avant qu'on y fit le voyage par Buenos-Ayres et le cap Horn: elle est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur.

Porto-Bélo, ville et port de mer sur le penchant d'une montagne qui entoure le port, à 11 lieues de Panama et 80 de Carthagène. Elle est au 9e deg. 33 m. de lat. N., et au 82e deg. de long. O. A l'E. de la ville est le quartier appelé *Guinée*, où habitent les nègres et esclaves des deux sexes. Celle du temps des galions d'Espagne était une des plus peuplées, parce que la plupart des habitans de Panama y venaient; et sa situation sur l'isthme des deux mers du Nord et du Sud, la bonté de son port, lui donnaient la préférence sur toutes les autres villes, pour la foire la plus riche de l'Amérique et du monde, qu'y tiennent

les marchands du Pérou et d'Espagne, presque tous les ans : car aussitôt que les flottes du Pérou arrivaient à Panama, les galions venaient de Carthagène à Porto-Bélo, pour éviter les maladies que la tripulation éprouvait ; et alors la multitude d'étrangers qui y abondait était si grande, qu'une petite chambre coûtait jusqu'à mille écus. Malgré la multitude et la diversité des nations qui s'y trouvaient, on était étonné de n'y voir ni désordre, ni vols, ni malheurs, ni morts. On y trouvait, en marchandises du Pérou, du cacao, du quinquina, de la laine de vigogne, et autres productions ; d'autres y apportaient des vivres de Carthagène. Enfin, un pays si désert et si abandonné, en d'autres temps, devenait le dépôt des richesses des deux mondes. La foire durait deux mois, après lesquels la ville était aussi misérable qu'auparavant. Ce port fut découvert en 1502, par Christophe Colomb, qui lui donna ce nom pour la sa grandeur, sa profondeur et sa sûreté. Le climat y est très-malsain par la grande chaleur qu'il y fait. L'eau y occasionne la dyssenterie aux étrangers, et d'autres maux qui guérissent difficilement.

Nata, ville, est située sur le bord du golfe de Parita, dans un terrain agréable, fertile, et abondant en grains et fruits. On y trouve une fabrique de tasses faites d'une terre rouge, de différentes figures, estimées au Pérou et même en Europe, et dont on fait un grand commerce. Elle est à 30 lieues de Panama, à 79 deg. 10 m. de long O., et à 8 d. 15 m. de lat. N.

VERAGUA. — *Veragua*, capitale de cette province, petite ville, mais bien située. Elle abonde en maïs, bétail et porcs. Les habitans filent le coton et le teignent de couleur de pourpre, avec le suc d'un limaçon qui se trouve sur la côte de la mer du Sud. C'est par ce moyen d'industrie, et un peu d'or que l'on tire des mines, que le commerce s'y soutient.

DARIEN. — Cette province a 68 lieues de long de l'E. à l'O., et 50 de large du N. au S. C'est un pays montagneux, mais dont les plaines sont fertiles, et produisent du cacao et du tabac d'une excellente qualité. Elle est arrosée d'une infinité de petites rivières qui entraînent dans leurs sables de l'or qui sort de ses mines. Le climat est très-humide et malsain. Les habitans sont courageux, hardis, mais cruels et de mauvaise foi, incapables d'être civilisés. Ils préfèrent la chair du singe qui abonde dans le pays. Ils vont presque nus, et n'ont qu'une petite toile pour cacher leur nudité, appelée *parequiri*. Les femmes portent de petits anneaux d'or attachés entre les deux narines, qu'on perce à la naissance des enfans ; et elles se laissent croitre les cheveux. Ils ont une grande vénération pour leurs prêtres, appelés *lères*, qui se peignent le visage de différentes couleurs ; ils s'y font des incisions qui les rendent horribles et difformes.

Darien, capitale, est à 9 lieues de la mer, et à 25 de Panama. C'est la principale ville de Terre-Ferme où s'établirent les Espagnols.

CARTHAGÈNE. — Cette province est du gouvernement du royaume de Terre-Ferme, sous la juridiction du nouveau royaume de Grenade. Elle a près de 100 lieues de long, et 80 de large de l'E. à l'O. Ce pays est chaud et humide, couvert de montagnes et de bois, mais fertile et abondant en maïs, légumes, fruits, troupeaux et bétail, dont on fait un grand commerce, tant de la peau que du suif. Il produit aussi du bois de teinture d'aussi bonne qualité que celui de Campêche, et abonde en résine, baumes et herbes médecinales. Parmi les différens animaux, qui y sont rares, on remarque le *perio* léger, ainsi nommé parce qu'il a la figure d'un chat, et est si lourd, qu'il passe une heure à faire vingt pas seulement ; et le *mapurito*, de couleur blanche et de la grosseur d'un petit chien. Il est blanc et très-beau, et n'a pour sa défense que de lancer un gros pet, qui épouvante quiconque veut en approcher, et lui donne le temps de se sauver dans les bois. Le pays produit aussi de l'anis, du coton et d'excellent cacao, sur les bords des rivières de la Magdeleine et de Saint-Jean. Toutes deux sont navigables, et abondantes en crocodiles, tortues et autres poissons.

Carthagène, capitale, une des plus riches et des plus importantes villes de l'Amérique. Son commerce consiste principalement en perles et en émeraudes, et y attire beaucoup d'é-

trangers. La ville est défendue par plusieurs forts; elle a un bon port et une des baies les meilleures et les plus sûres qu'on puisse trouver.

NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE. = Il confine à l'E. et jusqu'au S. avec les plaines immenses, dites de Saint-Jean; à l'O. avec des montagnes et des bois très-étendus, et au N. avec d'autres montagnes qui vont jusqu'au bord de la mer. Il a 80 lieues de long du N. au S., et presque autant de l'E. à l'O. Les Indiens l'appelaient autrefois *Candinamarca*. Ce royaume se divise en cinq gouvernemens militaires, savoir: *Panama*, *Porto-Bélo*, *Carthagène*, *Sainte-Marthe* et *Maracaïbo*, quoique les trois premières soient du royaume de Terre-Ferme. Ce royaume réunit plusieurs climats ou températures différentes; car il y a des endroits inhabitables par la rigueur du froid, où l'on ne trouve que des cerfs, des ours, des lapins et chats de montagnes; d'autres où sont des prairies fertiles pour toutes espèces de semences et de fruits; et d'autres propres au bétail, qui y est en si grande abondance, qu'il nuit même aux habitans. Il y a aussi beaucoup de forêts remplies d'oiseaux estimés et connus par leurs chants, sur-tout le *toche*, de couleur jaune et noire; le *siote*, noir, et dont le bout des plumes est doré; l'*azulejo*, de couleur de ciel; le *babagui*, jaune et noir. Ils surpassent tous le chant du rossignol et du serin. On n'y distingue pas les quatre saisons; on se croit seulement en été. Quand il n'y pleut pas, l'air y est très-sain. Il y a des mines d'or qui surpassent en qualité toutes les autres de l'Amérique; et la monnaie de ce royaume est toute en or. On trouve aussi des mines d'argent très-fin, et le meilleur de l'Amérique. Elles produisent ordinairement deux marcs d'argent par quintal, et quelquefois jusqu'à huit marcs. Le cuivre et le plomb abondent partout. Les émeraudes surpassent celles d'Orient, sur-tout celles de la province de *Muzo*, qui sont les plus belles. On trouve dans les mines du pays des *pantaures*, ou pierres précieuses de différentes couleurs, et mêlées de petits grains d'or dans l'intérieur; des diamans, des hyacinthes, et d'autres pierres d'une vertu singulière pour les fièvres; des grenats fins très-précieux, mais peu estimés à cause de leur abondance. La rivière de la *Hacha* est particulièrement connue par ses belles perles, améthystes et *pantaures*. Les montagnes de ce royaume servent de repaire aux bêtes féroces, tigres, lions, vipères, couleuvres, entre autres la *taya*, courageuse et agile; bien différente des autres qui fuient, elle seule attaque l'homme, et le poursuit sans être attaquée la première. Dans la rivière de la Magdeleine et autres, il y a des crocodiles, des loups marins, des serpens si grands, qu'ils avalent un homme. Ce royaume est riche aussi en bois de cèdre, d'ébène, bois célèbre de Muzo, de Brésil, de sassafras pour la médecine, de cochenille, de cacao. On y voit une espèce de palmier qui se trouve dans la province de Muzo. Il est si élevé qu'il paraît impossible d'en cueillir le fruit.

SANTA-FÉ DE BOGOTA, capitale de ce royaume, est une ville grande et bien pavée. Elle jouit deux fois l'année de quatre saisons: on peut dire que c'est un printemps continuel, car elle produit toute l'année les mêmes fruits, dont on fait deux récoltes, l'une en juillet et l'autre en janvier. L'air qu'on y respire est si agréable et si sain, que les naturels ont coutume de dire qu'il faut le recevoir la bouche ouverte. Cette ville a une bibliothèque publique, établie en 1672.

ZIPAQUIRA. — *Zipaquira*, capitale, est à 4 lieues N. de Santa-Fé, dans une plaine belle et agréable, qui produit abondamment toutes sortes de grains et de légumes. Il y a de très-riches salines, dont on fait une extraction considérable.

SAINTE-MARTHE. — *Sainte-Marthe*, capitale, avec un bon port défendu par deux forts, et très-spacieux. La belle rivière de *Gaira*, qui passe auprès, a sur ses bords un arbre appelé de *bæurre*, dont les feuilles brillantes servent à blanchir et jettent une écume comme le savon, et guérissent les vers des enfans. Le pays abonde en bois, animaux et oiseaux de différentes espèces, et en bétail. Son commerce consiste en suif, peaux, coton, anis, cacao, bois de Brésil, sucre, miel, vanille et blé. On y trouve aussi des mines d'or et d'argent, et d'abondantes salines. On

y fabrique de belle vaisselle de terre, et de la toile de coton. Elle est à 11 d. 17. m. de lat. N.

Ocana, ville petite, mais belle et agréable, dont le terrain est très-fertile. Le blé et le sucre y sont d'une excellente qualité. Le sexe y est beau. Elle est située à l'E. de la rivière de la Magdeleine, sur le bord de celle d'*Oro*; elle a un port commode sur celle de *Lebrixa*, qui communique à la rivière de la Magdeleine. Lat. N. 7 deg. 53 m.

VENEZUELA. — *Caracus*, capitale, a une foire pour le commerce de cacao et de sucre. Long. O. 69 d. 35 m. lat. N. 10 d.

Truxillo. Cette ville a changé cinq fois de place, tantôt à cause des bêtes venimeuses ou des insectes trop incommodes, et tantôt pour la grande chaleur. Ses habitans sont si doux et si tranquilles, qu'ils ne connaissent pas les procès; il suffit de dire qu'on est de Truxillo, pour passer pour honnête et bien intentionné. C'est une ville belle et opulente par son commerce et particulièrement par celui de cacao; mais elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, depuis que le pirate Grammon, Français, la brûla en 1678. On récolte dans ses environs beaucoup de blé, d'orge, de maïs et de coton. Il y a des raffineries. On y fait des conserves excellentes. Elle produit tous les fruits de l'Amérique, et même de l'Europe, et enfin tout ce qui est nécessaire à la commodité de la vie. Les habitans ont presque tous une grosseur à la gorge, appelée *coto*, qu'on dit provenir des eaux qu'on y boit. Elle est à 80 lieues au midi de Coro, 18 de Maracaïbo, et à 9 d. 10 m. de lat. N.

Maracaïbo ou *Nouvelle - Samore*. Cette ville est sur les bords d'un lac du même nom. Elle a un port très-commode pour la construction, par l'abondance de ses bois. Son commerce consiste principalement en cacao, bois, cuirs provenant de toute sorte de bétail qu'elle nourrit dans ses plaines immenses.

ANTIOQUIA. — Cette province, dont la principale ville est *Santa-Fé*, confine au N. avec celle de Carthagène, et au S. avec celle de Popayan; à l'O. avec celle de Choco. Elle abonde en fruits et elle est riche en mines, dont elle fait son principal commerce. On y trouve aussi des hyacinthes, des grenats et du cristal de roche; mais elle est délaissée faute de monde.

CHOCO. — Cette grande province dépend de la juridiction de Popayan. Elle est bornée au S. E. et à l'O. par la mer du Sud; au N. par la province de Darien, et au S. par celle de Barbacoas. Elle est pleine de bois, et partagée par une chaine des Andes, qui va jusqu'à l'isthme de Panama. Elle abonde en cacao excellent et en mines d'or, dont elle fait un grand commerce avec Popayan. Beaucoup d'esclaves nègres, métis, mulâtres, et même quelques blancs, sont employés à ces mines, dont le travail est très-lucratif. On y trouve beaucoup de tigres, de sangliers sauvages, de crocodiles, de caïmans, de perroquets, de singes de toute espèce. Cette province s'étend de 48 lieues du S. au N., et 39 de large de l'E. à l'O. Sa capitale est *Novita*.

SAINT-JEAN-DE JIRON. — *Saint-Jean de Jiron*, capitale, à 14 lieues au N. O. de Santa-Fé, se trouve au bord de la rivière de l'Or. Il y vient beaucoup de cacao, de tabac, de coton, de cannes à sucre, de fruits et de riches minéraux d'or. Mais le mal vénérien y est très-commun, même parmi les enfans. Les femmes y sont assez jolies, affables, polies; mais les hommes sont très-portés aux procès, qu'ils intentent sur le plus léger motif.

PANCHES. — *Tocaima*, capitale, est à 15 lieues S. O. de Santa-Fé, au 4e deg. 16 m. de lat. N. La province manque d'eau. Ce pays est très-chaud, et les habitans sont sujets aux dartres et au mal vénérien. Il y a une multitude infinie d'insectes venimeux, comme araignées, couleuvres, vipères, et sur-tout des *coyas*, animal qui, quoiqu'il ne pique pas, est si venimeux, que, lorsque son sang touche à quelqu'un, il cause aussitôt la mort avec des symptômes violens. Les forêts sont remplies de bois de cèdre, de noyers, de grenadiers, de deux sortes de gaïac, qui se change en pierre à fusil. Elle produit beaucoup de cacao, du tabac si fort, qu'on ne peut le fumer, des cannes à sucre et du maïs. La rivière de Bogota y fournit beaucoup de poisson. Il y vient une espèce de pins qui servent à purger et à faire vomir. On y trouve aussi du cuivre très-fin et des pierres d'aimant.

Popayan. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 128 lieues de long du N. au S., et 100 de large de l'E. à l'O. Elle est très-fertile, et abonde en bétail, légumes, fruits excellens, cannes à sucre, miel, suif, tabac et coton. La ville fait un très-grand commerce avec le royaume de Quito, en y envoyant les marchandises qu'elle tire de l'Europe par Carthagène, prenant en échange des draps, de la toile, des étoffes et des cotonnades. Elle tire aussi de Santa-Fé de Bogota, des toiles plus fines que celles de Quito, des cuirs qu'elle paye argent comptant : elle y achète aussi de la poudre d'or. Elle y porte toutes les marchandises de l'Europe, du fer, de l'acier du pays et toutes sortes de verres. Elle fait aussi le même commerce avec la province d'Antioquia, prenant en échange de l'or en poudre. On trouve dans ce pays des mines d'or et d'argent, qu'on fait exploiter par des nègres esclaves. La province est arrosée par plusieurs grandes rivières, dont la plus considérable est *Cauca*, qui se jette dans la rivière de la Magdeleine. Les montagnes abondent en divers animaux et oiseaux, ainsi qu'en différens bois précieux. La lat. de la capitale est 2 d. 25 m. N.

Pasto, dite aussi *Villa-Viciosa*, chef-lieu et ville d'une juridiction de Popayan, à 60 lieues N. E. de Quito, et 50 S. O. de Popayan, à 1 d. 30 m. lat. Elle abonde en bons pâturages, d'où lui vient le nom de *Pasto*. Dans ses forêts se trouvent certains arbres qui distillent une résine appelée *mopàmopa*, dont on fait un vernis très-beau et très-solide, que l'eau bouillante ne peut ôter, ni les acides même. Près de là, il y a un volcan du même nom.

Almaguer. Cette ville a dans ses environs quelques mines d'or. Elle est à 7 lieues de Popayan.

Neiva. — Cette province, dont la capitale est la *Conception del Valle de Neiva*, a 80 lieues du N. au S. Elle abonde en mines d'or et d'argent, en fruits, comme maïs, patates, cacao, tabac, cannes à sucre. Elle a des cèdres, des noyers et des gaïacs, dont le bois se change en pierre à feu. Le bétail y est si abondant qu'elle en fournit à tout le royaume, et particulièrement à la capitale Santa-Fé de Bogota. Il règne dans ce pays une épidémie appelée *del carate*, qui corrompt le sang et sort par tout le corps, en causant beaucoup de démangeaisons. Cette maladie se communique aux familles. Il y a aussi un insecte, appelé *coya*, semblable à celui qu'on appelle en Europe cochenille de Saint-Antoine, qui a le corps rouge et la tête noire. Quoique cet insecte ne pique pas, cependant si son sang vient à toucher quelque partie du corps, c'est un venin subtil qui fait périr à l'instant celui qui en est atteint, en coagulant tout le sang. Cette ville est à 3 d. 4 m. de lat. N.

Guyane. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est du gouvernement de Cumana, dans la Nouvelle-Andalousie, qui est une des plus grandes provinces de l'Amérique Méridionale. Elle se trouve entre la rivière de l'Orénoque au N., et du Maragnon ou des Amazones au S., et s'étend jusqu'aux frontières du Brésil. On ignore ses vraies limites, et même l'intérieur. Les jours et les nuits sont presque toujours égaux dans cette province. On y trouve les bois de gaïac, d'acajou, de guaïacan, de granadillo, de Brésil, de ceiba, ou grand arbre épineux qui produit un suc venimeux ; de cèdre, de salsepareille, anis, miel, cire, cannes à sucre, maïs, melons, prunes, le tout sans culture ; et beaucoup d'animaux féroces, comme lions, tigres, ours, etc. Son commerce est en tabac et cuirs. Elle est à 40 lieues de l'embouchure de l'Orénoque, à 64 d. 17 m. de long. O., et à 8 d. 17 m. de lat. N.

Tunja. — Cette province est à 25 l. N. de Santa-Fé, à 75 deg. 10 m. de long. O., et à 5 deg. 45 m. de lat. N. Son terrain est fertile en légumes, en fruits exquis, et en tabac d'excellente qualité. Elle donne aussi du salpêtre par la sécheresse de son sol, et c'est pour cela qu'on y trouve les seules fabriques de poudre qu'il y ait dans tout le royaume. Il y a aussi des mines d'or et une d'émeraudes fines, très-connues, dite de *Somunduco*. Une des branches principales de son commerce consiste aussi en bétail.

Duitama. Cette ville est située entre Paipa et Santa-Rosa. Il vient dans son territoire beaucoup de blé, de maïs, de patates, des bestiaux dont on fabrique la laine. Il abonde en jonc, appelé *esparte*, dont on fait des nat-

tes, et en *coca*, plante dont le suc est nourrissant et d'un bon goût.

Velez. Cette ville est la seconde peuplade établie par les Espagnols dans ce royaume. Elle est extrêmement fertile en maïs, dont elle fait deux récoltes par an : elle ne l'est pas moins en manioc, grenades, *platanos*, espèce de melons rouges ; pins et forêts d'un bois rare. Ses environs fournissent aussi beaucoup de chevaux et d'excellentes mules. Elle a des raffineries de sucre qui, jointes au miel et à l'eau-de-vie, sont le principal commerce des habitans. Elle est près d'un volcan, à 30 lieues de Santa-Fé, 15 à l'O. de Tunja, à 5 d. 48 m. de lat. N.

Saint-Gil. Cette ville, appelée aussi *Sainte-Croix*, est à 70 lieues N. de Santa-Fé. Son air est doux et sain. Elle abonde en cannes à sucre, platanos, ou espèce de melons rouges excellens ; *yucas*, plante dont on fait du pain dans presque toute l'Amérique, que les Européens préfèrent au pain de farine. On en fait aussi de l'amidon. Ses environs produisent du tabac, du coton et beaucoup de fruits. Son grand commerce est en toiles de coton et tabac.

CHITA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à l'O. avec les montagnes de Bogota ; à l'E. et au S. avec la rivière de l'Orénoque. Son terrain est fertile en blé, en maïs dont les grains sont très-gros. Il y a aussi des vaches et des chèvres en quantité. Il y croît des palmiers aussi gros que ceux de la Palestine et de la Barbarie, qui donnent d'excellens fruits.

MUZO — Cette province a pour capitale *Servita*. L'air y est sain et doux. Il y a des eaux excellentes. Son sol est extrêmement fertile. Elle abonde en bestiaux et en chèvres.

CUMANA. = Cette province est appelée aussi *Nouvelle-Andalousie*. Elle a 76 lieues d'étendue depuis la pointe de Terre-Ferme à l'E., jusqu'à l'embouchure de la rivière nommée Unare à l'O., et 270 lieues depuis la côte de la mer jusqu'au pays des Amazones. Elle renferme aussi des plaines immenses, mais inconnues par les inondations des rivières qui descendent des montagnes. Elle produit du maïs dont on fait le pain faute de blé, ainsi que la racine de *yuca*, dont on fait aussi du pain d'une qualité différente. Toute la côte abonde en poisson excellent et de différentes espèces, dont elle a un grand débit, étant salé ; elle a différens ports très-commodes et très-sûrs, et des salines.

Cumana, capitale, près de la mer, est à 66 deg. 45 m. de long. O., et 10 deg. 20 m. de lat. N.

QUITO. = Ce royaume est un des pays les plus intéressans et les plus singuliers de la nature. Le sol du vallon de Quito est de 1,460 toises au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire, plus que le Canigou et le Pic du Midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. Une double chaîne environne ce vallon délicieux. On y remarque deux fameux volcans ; le *Pichincha* est un des plus grands de la terre ; son cratère, creusé dans des porphyres basaltiques, a été comparé, par M. de la Condamine, au chaos des poètes. Cette bouche immense était alors remplie de neige ; mais M. Humboldt la trouva embrasée. Ses deux éruptions datent de 1538 et 1660. Le *Cotopashi* est encore un volcan redoutable. Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1750 et 1753. Dans cette dernière année, la flamme s'élevait à 500 toises au-dessus de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption se fit entendre à 120 lieues ; le volcan a lancé à 3 lieues dans la plaine des éclats de rochers de 12 à 15 toises cubes. Le tremblement de terre du 7 février 1797 doit être compté parmi les plus grandes catastrophes que le globe ait subies : 40,000 hommes y périrent ; les plaines s'ouvrirent et vomirent des torrens d'une eau sulfureuse. M. Humboldt s'est assuré que plusieurs montagnes volcaniques se sont considérablement affaissées depuis l'époque où M. de la Condamine les visita.

Quito, capitale, ville célèbre dans les fastes de l'astronomie et de la géographie, par les travaux de MM. de la Condamine et Bouguer. Les habitans sont très-industrieux, et excellent dans la plupart des arts et métiers. Ils fabriquent sur-tout des draps et des cotons qu'ils teignent tous en bleu ; ils en fournissent tout le Pérou. On estime le nombre des habitans à 50,000, en grande partie métis. La ville est le siége d'un président, d'un tribunal suprême, d'un évêque. Les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir de voitures.

Les maisons sont construites en briques non cuites, et ont rarement plus de deux étages. Les jours et les nuits y sont toujours égaux; il y règne un printemps perpétuel; les arbres y sont toujours couverts de feuilles et de fruits de toute espèce; elle abonde en bestiaux dont la laine sert à fabriquer toutes sortes d'étoffes qui forment son principal commerce pour tout le Pérou. Elle possède des mines d'or, d'argent, de cuivre, et autres métaux, qui ont été abandonnées, ainsi que les mines de vif-argent, de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de cristal de roche, et de très-beau marbre de différentes qualités. Le royaume est arrosé d'une infinité de rivières très-considérables, qui vont se perdre dans celle des Amazones, dite Maragnon.

IBARRA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est bornée au N. par la province de Pasto. Elle a 20 lieues de long. Son climat est chaud, mais fertile et abondant en cannes à sucre et coton, dont on fabrique toutes sortes d'étoffes très-fines, comme couvertures, pavillons, bas, bonnets, dont elle fait son principal commerce. Ses campagnes sont très-bien peuplées et bien cultivées. Les conserves de *Guayabas* sont très-estimées.

TAUMGA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est bornée à l'E. par la province de Quito. Elle a 21 lieues de l'E. à l'O. et 34 du N. au S. Elle produit beaucoup de blé, d'orge, et laine de toute espèce, dont elle a des manufactures très-renommées. On y fait aussi de belle vaisselle de terre rouge. Il y a des bains d'eaux médicinales. Elle abonde en nitre, dont on fait beaucoup de poudre à canon aussi bonne que celle de l'Europe. Ses habitans sont laborieux et industrieux; ils ont des fabriques de draps et autres étoffes dont ils font un grand commerce, ainsi que de la viande salée de sanglier qui se vend à Quito, et est d'un goût excellent.

GUAYAQUIL. — On trouve dans cette province une espèce de bois fort et solide, qu'on préfère pour la construction des petits vaisseaux, spécialement pour la quille et les courbes, parce que, outre qu'il est incorruptible, il résiste encore aux vers. Plus que tout autre, il est très-facile à travailler. Sa couleur est foncée; on le nomme *guachapeli* et *guarango*. On trouve aussi dans la même province une canne appelée *gradu*, qui est très-grosse. Elle a plus de trente pieds de haut sur un demi-pied de diamètre, et près de deux pieds de distance d'un nœud à l'autre. Elle renferme au-dedans une eau cristalline et agréable à boire, et qui sert de rafraîchissement aux voyageurs dans les grandes chaleurs.

Guayaquil, capitale, est située au 2e d. 27 min. de lat. S. C'est un port de mer et un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont très-près. On y fait un grand commerce de toutes sortes de poissons, de bêtes à cornes, de coton, de tabac en feuilles, de sel, de cire, de riz, de miel, de cocos, qu'elle envoie dans toutes les villes du Pérou, et d'où elle tire en échange des étoffes, des tapis, des toiles, de la farine, des jambons, des fromages et du sucre. Elle reçoit aussi de Guatimala et de Nicaragua, du tabac en poudre, de l'anis, de la résine, du goudron, et des drogues pour les apothicaires; et de la Terre-Ferme, toutes les marchandises qui viennent de l'Europe. Son commerce continuel la rend une des plus opulentes et des mieux approvisionées de ce qui est nécessaire pour la commodité de la vie de l'homme. Il se trouve dans la rivière de Guayaquil une infinité de crocodiles ou *caïmans*, qui ont jusqu'à dix-huit à vingt pieds, que les Indiens prennent d'une manière singulière et sans aucune peine. Ils attachent un paquet de baguettes d'un bois dur et pointu des deux bouts, avec un cuir par le milieu, et le jettent à l'endroit où ils savent que le crocodile sort de l'eau. Aussitôt qu'il le prend dans sa gueule, ils tirent avec une corde attachée au paquet qui se retourne dans sa mâchoire qu'il ne peut plus fermer, et ils en font comme un jouet d'enfant.

QUIXOS ou MACAS. — Cette province est bornée au N. par celle de Pasto; à l'O. par celle de Quito. Plusieurs grandes rivières qui l'arrosent, vont se jeter dans le Maragnon. Elle produit du coton et du tabac. Elle a aussi des mines d'or et de la poudre bleue. On y trouve la résine appelée *styrax*, de couleur rouge, et qui jette

une odeur agréable. On y fait une abondante récolte de cannelle assez estimée. Ses habitans sont très-exposés aux incursions des Indiens sauvages.

RIOBAMBA. — *Ambato*, capitale, située près d'une très-belle et grande rivière, abondante en viande et en fruits. Le terrain est si gras et si fertile en grains, qu'on sème, récolte et bat du blé le même jour, toute l'année. Il y a aussi des plantations de cannes à sucre, de cochenille, dont on se sert pour la teinture. On y fait une sorte de pain très-blanc et si excellent, qu'on le préfère au biscuit.

CUENCA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, produit abondamment toutes espèces de bétail, d'oiseaux, de grains, de légumes, et du coton dont on fait de très-belles toiles et un grand commerce. Il y a des mines d'or et d'argent, de cuivre, de mercure, de soufre, mais qui sont délaissées. Son principal commerce consiste en tapis de qualités supérieures, et fait vivre tout le monde. On y trouve aussi en abondance du quinquina et de la cochenille pour la teinture des étoffes du pays, qui passent pour les meilleures de toutes celles de l'Amérique, ainsi que les cuirs et les maroquins qui s'y fabriquent. On y fait aussi des fromages semblables à ceux de Parme, qu'on porte à Lima et à Quito. Le sucre qui s'y raffine en très-grande quantité, est très-fin et recherché, ainsi que les conserves et confitures sèches de différens fruits appelés *boîte de Cuença*. On y a aussi établi une fabrique de chapeaux, depuis peu d'années, avec le cachet d'un empereur *Inca*. Vers la partie du S. se trouve une hauteur appelée *Tarque*, célèbre pour être l'endroit où MM. Jodin, Bouguer et la Condamine, de l'Académie de Paris, aidés et accompagnés de Georges Juan et de Don Antoine *Ulloa*, formèrent la base de la méridienne en 1742.

JAEN DE BRACAMOROS. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est bornée au N. par le territoire de Zamora et celui de Loxa; et au S. par la rivière de Maragnon. Elle est tempérée et abonde en coton, cacao très-excellent, cire sauvage et tabac qu'on envoie à Lima et au royaume du Chili. On y trouve de riches mines d'or. C'est le passage des courriers qui vont à Lima.

ESMERALDAS ou ATACAMES. — Cette province, dont la ville et principal port est *Limones*, est située entre Guayaquil et Barbacoas sur la côte de la mer du Sud. Elle touche à celle de Popayan. Elle a 56 lieues de long. Sa température varie. Elle est fertile én toutes espèces de fruits, sur-tout en cire, baume, copal ou gomme, dite aussi *anime*, goudron, vanille et achiote, grand arbre des Indes, propre à la teinture; anis, tabac et cacao préféré à celui de Guyaquil. On trouve quantité d'or dans ses rivières. Elle a aussi des mines d'émeraudes très-estimées, d'où lui vient son nom.

MAINAS. — On ignore les limites de cette province au N. et au S. Ses habitans sont adonnés à l'ivrognerie et à la superstition; ils vont errans dans les forêts, presque nus; ils ne vivent que de la chasse et de la pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire, du cacao. C'est dans cette province que se trouve le fameux méridien ou ligne de démarcation que le pape Alexandre VI signala entre les domaines du roi d'Espagne et ceux de Portugal.

Loxa, ville, située à 3 deg. 59 m. de lat. S. Ses environs sont si abondans en toutes sortes de grains et fruits, qu'on en laisse perdre plus qu'on n'en recueille, par faute de bras pour en faire la récolte. Elle fournit les autres provinces de bêtes à cornes et de mulets, jusqu'à la ville de Quito. Son plus fort commerce se fait en étoffes de laine et de coton, dont il y a beaucoup de fabriques, et en tapis très-estimés. On récolte beaucoup de cochenille pour la teinture. Il y a aussi des mines d'or qui ne passent pas au-delà de 14 quilates, et dont on se sert seulement pour les bijoux ordinaires, comme boucles, reliquaires, tabatières, etc. Mais la principale richesse de ce pays est le *quina* ou quinquina, qui s'appelle dans le pays *écorce de Loxa*, et qui ne se trouve pas beaucoup ailleurs que là. On l'envoie par tout le monde, et il s'en fait un commerce immense.

PÉROU.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 500 l.	Entre les	5 et 20e deg. de lat. S.
Larg. 200 l.		68 et 84e deg. de long. O.

Contenant 107,778 lieues carrées.

Limites.

Le Pérou est borné au N. par le royaume de Quito; par les montagnes ou les Cordilières des Andes à l'E.; par le Chili au S.; et par la mer Pacifique à l'O.

Hydrographie. *Mers, baies et fleuves.* – La seule mer qui borde le Pérou est l'Océan Pacifique, ou la mer du Sud. Les baies sont celles de Malabrigo, Cuanchaco, Cosma, Vermelo, Guara, Callao. Les principaux fleuves sont la rivière de *Grenade*, ou Gagdalena; les fleuves des *Amazones* et de *la Plata* prennent leurs sources dans les Andes. Nous les décrirons plus bas. Il y a des eaux qui, dans leur cours, changent en pierre tout ce qu'elles rencontrent; et il y a des sources d'une matière liquide, appelée *copey*, qui ressemble à de la poix et à du goudron, et que les matelots emploient au même usage.

Sol et climat. — Quoique le Pérou soit dans la zone torride, cependant comme il y a d'un côté la mer du Sud, et de l'autre la grande chaîne des Andes, il n'est pas si incommodé des chaleurs que les autres pays des tropiques. Le ciel, qui est ordinairement couvert, le met aussi à l'abri des rayons directs du soleil; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'il ne pleut jamais au Pérou. Ce manque de pluie est cependant compensé par une douce et bienfaisante rosée, qui tombe graduellement tous les soirs sur la terre, et qui rafraîchit tellement l'herbe et les plantes, qu'elle produit dans plusieurs endroits la plus grande fertilité. Sur la côte, le Pérou a généralement un sol sec, sablonneux et aride, excepté sur le bord des rivières, où il est extrêmement fertile, ainsi que toutes les vallées, dans l'intérieur du pays.

Productions animales, végétales et minérales. — Il y a plusieurs mines d'or dans la partie septentrionale, très-près de Lima. Il se trouve aussi de l'argent en abondance dans les diverses provinces; mais les anciennes mines s'épuisent, et l'on en ouvre tous les jours de nouvelles. Les villes changent avec les mines. Celle de *Potosi*, quand on tirait de la mine de ce nom une quantité prodigieuse d'argent à peu de frais (car aujourd'hui qu'elle est très-profonde, il n'est pas si facile d'y parvenir), contenait 90,000 habitans, tant Espagnols qu'Indiens, dont les derniers formaient les six septièmes. La partie septentrionale du Pérou produit du vin en grande abondance. La laine

est encore une de ses productions, et n'est pas moins remarquable par sa finesse, que par les animaux sur lesquels elle croît : on les appelle *lamas* et vigognes. Le lama a une petite tête, ressemblant en quelque sorte à celle d'un cheval et d'un mouton en même temps. Il est à-peu-près de la grandeur d'un cerf ; il a la lèvre supérieure fendue, comme celle d'un lièvre ; et quand il est irrité, il crache par cette fente une espèce de salive venimeuse, qui enfle la partie sur laquelle elle tombe. La chair du lama est saine et agréable ; et cet animal est non-seulement utile par la laine et la viande qu'il procure, mais il sert, outre cela, de bête de charge. Il supporte des fatigues incroyables, et traverse les montagnes les plus escarpées avec un fardeau de 60 à 70 livres. Il mange très-peu et ne boit jamais. La vigogne est plus petite et plus légère que le lama, et produit de la laine encore plus belle. C'est aussi dans la vigogne que l'on trouve le *bézoard*, qui est regardé comme un préservatif contre le poison et la contagion. Un des grands articles des productions et du commerce du Pérou, est le quinquina, connu aussi sous le nom d'écorce péruvienne. L'arbre qui donne cette drogue excellente croît principalement dans les montagnes. La meilleure écorce est toujours la production des montagnes et des terrains pierreux ; l'arbre qui la fournit est de la taille d'un cerisier, et porte une espèce de fruit qui ressemble à l'amande : mais il n'y a que son écorce qui possède ces excellentes qualités qui la rendent si utile dans les fièvres intermittentes, et dans les autres maladies où l'expérience en a étendu l'usage. Il vient une vaste quantité de poivre de Guinée ou de poivre de Cayenne, dans la vallée d'Afrique, district de la partie méridionale du Pérou, d'où on en exporte annuellement pour 3,600,000 fr. Le Pérou est aussi la seule province de l'Amérique-Espagnole qui produise le vif-argent, article d'une immense valeur, en considérant les divers usages auxquels il est employé, et spécialement à l'épuration de l'or et de l'argent. La principale mine de ce singulier métal est un endroit appelé *Guancavelica*, découvert en 1567, où on le trouve en masse blanchâtre, ressemblant à des briques mal cuites. Cette substance est volatilisée par le feu, et mise en fusion par une combinaison de vases de verre, où elle se condense par le moyen d'un peu d'eau au fond de chaque vase, et forme un liquide pur et pesant.

Mœurs et gouvernement. — Les mœurs des habitans n'ont aucune différence remarquable dans toutes les possessions espagnoles. L'orgueil et la paresse sont les deux passions dominantes. Ce royaume renferme beaucoup de nations barbares, qui vivent dans les bois, comme des bêtes féroces. Plusieurs se sont fait catholiques, et se sont civilisés en formant des villes et des villages ; ils sont robustes, pacifiques et charitables, mais adonnés à l'ivrognerie. Ils sont industrieux et imitent facilement tout ce qu'ils voient. Les créoles ou Péruviens sont habiles, courageux, dociles, d'un caractère doux, aimant beaucoup les étrangers ; et quoiqu'ils manquent d'instruction, il s'en trouve parmi eux quelques-uns qui se sont distingués dans les armes et dans les sciences. Les Espagnols européens s'appliquent tous au

commerce, et en rapportent souvent des trésors immenses. Le gouvernement espagnol n'a jamais permis à aucune nation étrangère de s'y établir, à cause des richesses immenses qu'il en tire, comme or, argent, pierreries, mercure, cuivre, bois, baume, épices, salsepareille, vanille, quinquina, cacao, et mille autres drogues et productions que nous décrirons dans la *topographie*. Les créoles et tous les autres descendans des Espagnols, d'après les distinctions mentionnées ci-dessus, se rendent coupables de plusieurs bassesses dont un vrai Castillan aurait honte. Cela vient, sans doute, en partie du mépris que l'on a dans toute l'Amérique pour les individus qui ne sont pas naturels d'Espagne, les hommes se conduisant ordinairement d'après le traitement qu'ils éprouvent de leurs semblables. Le vice-roi est aussi absolu que le roi d'Espagne; mais comme ses domaines sont très-étendus, il faut qu'il délègue une partie de son autorité aux différentes audiences, ou cours établies dans l'empire.

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes.

PIURA. — Cette province confine au N. E. à celle de Loxa et au royaume de Quito. Elle a 66 lieues de long du N. au S., et 14 de large. Elle abonde en coton, sucre d'excellente qualité, pita, *albeyas*, melons, coings et autres fruits d'Europe; mais son plus grand commerce consiste en savon, cuirs et maroquins. Elle fournit beaucoup de bétail, sur-tout de chèvres. On trouve dans ses forêts, qui sont immenses, un bois appelé *alganobos*, très-fort, pesant et incorruptible; et c'est avec le fruit de cet arbre qu'on engraisse les chèvres. Près le village des *Amatapes*, il y a une mine de *naphta*, minéral liquide, brillant et d'une odeur forte et inflammable, dont on se sert pour caréner.

Saint-Michel de Piura, capitale, jouit d'un air pur et favorable, particulièrement à ceux qui sont attaqués du mal vénérien, dont on guérit facilement dans son hôpital. L'on y vient de toutes les provinces du Pérou pour s'y faire guérir. Elle est à 5 deg. 11 m. de lat. S.

LUYA ou CHILLAAS. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est fertile en fruits, blé, maïs. On y élève aussi beaucoup de bétail, comme brebis, jumens, mulets, chevaux et vaches. Elle produit aussi du coton, du tabac, jusqu'à 2 mille quintaux. Il y aussi des raffineries, du cacao, de la cire noire, des bois de cèdre, de noyer, mûriers, guayacan, ou bois saint, qui est le meilleur antivénérien après le mercure; des cuirs. Parmi les productions particulières de cette province, se trouve un oiseau appelé *organo*, dont le chant imite parfaitement le son de l'orgue, et un autre appelé trompette, qui, mettant la tête par terre et en soufflant, imite parfaitement la trompette. Il y a aussi un arbre appelé *itil*, qui fait enfler un homme en passant seulement près de lui; et ne se guérit que par des cautères de feu, et pour cela les animaux même le fuient.

TRUXILLO. — *Truxillo*, capitale, à trois quarts de lieue de la mer et 80 de Lima, est située au 8e deg. 19 m. de lat. S. Le terrain y est fertile; il produit beaucoup de blé, de maïs, de vignes, d'oliviers, des cannes à sucre, fruits et légumes dont on fait un grand commerce. Elle a plus de 9,000 habitans. Jean Gutierez de Tolède y trouva, en l'année 1577, des trésors immenses cachés par les Indiens, quand les Espagnols y entrèrent la première fois; ce qui rapporta au roi, pour le cinquième, 58,527 écus d'or.

CHACHAPOYAS. — Cette province confine à l'E. et au S. avec la montagne des Indiens sauvages; et à l'O. avec la province de Caxamarca. Elle a 38

lieues de long et presque autant de large. Elle est fertile en fruits, blé, maïs et toutes sortes de légumes. Son commerce est en coton, tabac et *coca*, herbe que suçent les Indiens, et qui leur sert de nourriture pendant plusieurs jours de suite. Ils ont beaucoup de bétail de toute espèce, dont ils emploient la peau à divers ouvrages, tels que chaises, coffres et bahuts appelés *petacas*. Ils ont peu de mines, et une seule est exploitée.

CAXAMARCA. — Cette province confine à l'E. avec celle de Chachapoyas. Elle a 40 lieues de long sur 36 de large, abonde en toutes espèces de fruits et de bestiaux. Elle a des métiers de toutes sortes d'étoffes de laine et coton très-fin. On y trouve aussi des mines d'or et d'argent, de cuivre, de plomb, de soufre, et de couperose. Elle donne beaucoup de quinquina de couleur de cuivre rouge, et d'autres herbes médicinales, celle, entre autres, appelée *colaguala*.

Caxamarca, capitale, est très-belle et très-grande. Cette ville a des bains dont les eaux sont si chaudes, qu'on peut y faire cuire un œuf; mais étant mise au feu, elle tarde autant à bouillir que l'eau la plus froide : lorsqu'on la garde d'un jour à un autre, elle se corrompt. Elle est située au 6ᵉ d. 44 m. de lat. S.

GUAMACHUCO. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 30 lieues de long de l'E. à l'O. Elle abonde en brebis, dont la laine occupe un grand nombre de fabriques. Elle a des mines d'or et d'argent. On trouve dans la montagne d'*Aupillax*, une mine de fer et de soufre.

SANA. — Cette province confine à l'E. avec celle de Caxamarca, et à l'O. avec la mer du Sud. Elle a 25 lieues de long sur 14 de large, et est si abondante en fruits qu'on en exporte beaucoup par mer pour Panama, Callao, Guayaquil et le Chili. Elle produit du vin, du sucre, de la casse, du coco, des dattes et du *mamei*, fruit très-agréable et odoriférant, dont on fait des conserves très-délicates : cet arbre ressemble beaucoup au laurier de l'Europe. On fait beaucoup de soude, appelée dans le pays *lico*. On tire beaucoup de suif des chèvres qu'on y engraisse; on en tue jusqu'à 60 mille chaque année. Leurs peaux servent à faire le maroquin, qui est le principal commerce du pays, avec les toiles de coton. On y fabrique aussi beaucoup de tabac.

Saint-Jaques de Miraflores, capitale, à 7 lieues de la mer.

Chereppe, bon port.

PATAS ou CAXAMARQUILLA — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. E. à celle de Chachapoyas, et au N. O. avec la rivière de Maragnon et la province de Caxamarca; à l'O., avec celle de Conchucos. Elle a 26 lieues de long et 6 de large. Elle abonde en poisson provenant de la rivière de Maragnon. Toutes ses montagnes ont des veines d'or et d'argent un peu délaissées.

CONCHUCOS. — Cette province, dont la capitale est *Huari del Rey*, a 52 lieues de long sur 20 de large. Elle confine au N. avec celle de Huamachucos, au S. avec Caxatambo. Elle est très-fertile en fruits de toute qualité. Elle abonde en blé, orge, maïs, et en troupeaux, dont la laine est le commerce principal. Elle a quelques mines d'argent et d'or très-fin et pur, des mines de soufre, et une fontaine dont l'eau en tombant se change et se condense en une pierre appelée *catachi*, qui prend la figure d'un cierge; la poudre de cette pierre mêlée avec des blancs d'œufs, remet les os fracturés et guérit le flux de sang.

SANTA. — Cette province, dont la capitale est *Santa-Maria de la Pavilla*, est bornée au N. par celle de Truxillo. Elle a 46 lieues de long sur 12 de large. Toute sa côte est un climat chaud, et a différens ports sûrs et commodes. Tout son commerce consiste en bêtes à laine, coton, suif de sanglier qu'on vend à Lima. Il y a des raffineries de sucre, et l'on y fait beaucoup d'eau-de-vie. Cette province a aussi des mines de pierre d'aimant.

CAXATAMBO. — Cette ville, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Huailas. Elle a 34 lieues de long et 32 de large. On recueille toutes sortes de fruits. Les bestiaux, et principalement les moutons, y abondent. Son commerce principal est en étoffes de laine; il y a aussi de la cochenille dont on se sert pour les teintures. On trouve des mines d'alun, de couperose et d'argent peu fréquentées.

GUANUCO. — Cette province confine au S. E. à la province de Tarma; à l'O. à la partie Sud de Guamalies. Son climat

est doux et sain, fertile et abondant en toutes sortes de fruits, de semences. On y récolte de beau coton, et à l'entrée de la montagne, beaucoup de coca qu'on vend à Tarma. Elle est arrosée de deux rivières, nommées, l'une *Pilcomago*, qui vient de Tarma, et l'autre *Visacaca*. Elles se joignent près de la ville de *Guanuco*, capitale remarquable par ses conserves très-estimées à Lima. Lat. S. 11 d. 31 min.

TARMA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est bornée au N. par celles de Huamalies et de Guanuco; à l'E. par la montagne des Indiens. Son climat est froid; elle nourrit beaucoup de troupeaux, dont elle tire des laines de toutes qualités pour ses fabriques, qui font son principal commerce. Elle a aussi des mines d'argent qui rapportent beaucoup. On y a construit différens forts pour contenir les Indiens de la montagne.

CHANCAY ou ARNEDO. — Cette province a deux températures, l'une froide, vers la montagne, et l'autre chaude, vers la mer, semblable à celle de Lima. On y cultive une si grande quantité de maïs, qu'on en engraisse une infinitéde porcs, et même de pigeons, dont on fournit Lima; ce qui produit plus de 300 mille piastres. Pour la province, on engraisse la terre avec le fumier d'un oiseau appelé *huanaes*, qui se trouve dans de petites îles près la côte; il fertilise tellement, qu'en en jetant un peu au pied du maïs, il produit 200 pour un. Le pays a aussi d'excellentes salines, dont on fournit les provinces voisines, pour préserver les animaux d'un insecte appelé *alicuya*, qui leur ronge le foie, et les fait mourir.

LIMA. Ville capitale et métropole du royaume du Pérou, qu'on regarde avec raison comme le centre du commerce du Nouveau-Monde; elle est belle, grande, populeuse, riche, et reine de toutes les villes de l'Amérique Méridionale. Elle est à près de 2 lieues de la mer Pacifique, à 299 deg. 27 m. 7 s. de long. du méridien de Ténérif, et à 12 deg. 2 m. 31 s de lat. S.; l'aiguille aimantée y décline de 8 deg. 5 m. au N. E. Son port, appelé le *Callao*, est à 2 l. de distance. Lima est bâtie dans une plaine appelée la vallée de *Rima*, d'où par corruption lui est venu, par la suite, le nom de Lima. Elle est arrosée par la rivière du même nom, qui a un beau pont de pierre de cinq arches. Elle a une belle place carrée très-grande, ayant 186 brasses de long, entourée d'édifices majestueux; au milieu est placée une belle fontaine de bronze, de très-bon goût. La ville est de figure triangulaire; le côté qui regarde la rivière, entourée de murailles faites de briques, avec 34 bastions, a plus de deux milles de long; les rues sont larges et presque toutes droites. Les maisons y sont basses à cause des tremblemens de terre, mais d'une belle apparence, richement ornées, et ont presque toutes des jardins. Elle a une université sous le nom de *Saint-Marc*. C'est là résidence du vice-roi, président du tribunal de l'audience royale. Il y a un conseil ecclésiastique, un tribunal d'audience appelé *Pratomedicato*, composé d'un président, un fiscal et deux examinateurs. Le climat y est sain et agréable; il n'y pleut jamais; il n'y tombe qu'une espèce de rosée appelée *garna*. Elle abonde en toutes sortes de fruits, et ne laisse rien à desirer pour la commodité de la vie. Son commerce est le plus grand et le plus florissant de toute l'Amérique. Il y a une trésorerie à Lima pour recevoir le cinquième du produit des mines, et autres taxes payées par les Indiens, sujets du roi d'Espagne. Les négocians de Lima commercent avec toutes les parties du globe, tant pour leur compte que par commission. C'est ici que l'on apporte toutes les productions des provinces méridionales, pour les échanger, dans le port de Lima, contre les articles dont les habitans du Pérou ont besoin. Les flottes d'Europe et des Indes Orientales arrivent dans le même port; et c'est là que s'échangent les marchandises de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Ce qui ne se vend pas immédiatement, les négocians de Lima l'achètent pour leur compte, et l'emmagasinent, sachant qu'ils ne tarderont pas à trouver un débouché, puisque d'une manière ou d'une autre ils ont des correspondances avec presque toutes les nations commerçantes. Mais toute la beauté de la situation, toute la fertilité du climat de Lima, toutes les richesses de ses habitans, ne sont pas suffisantes pour compenser un désastre qui les menace continuellement, et qui leur est effectivement arrivé. En 1747, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville, et

démolit Callao, port de mer, qui lui appartenait. Jamais il n'y eut de destruction plus complète, puisque de 3,000 habitans, il n'en resta qu'un seul, pour porter la nouvelle de cet événement désastreux, et il échappa par le hasard le plus extraordinaire du monde. Cet homme était dans un fort qui a vue sur tout le port; il aperçut en moins d'une minute tous les habitans sortir de leurs maisons dans la plus grande terreur et la plus grande confusion. La mer, comme cela arrive ordinairement dans ces occasions, après s'être retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes, par la violence de l'agitation, et ensevelit les habitans dans son sein. Immédiatement après tout fut calme et tranquille : mais les mêmes vagues qui détruisaient la ville, poussèrent un petit bateau dans l'endroit où était cet homme; il s'y jeta, et se sauva. C'est dans Lima que l'orgueil espagnol s'est le plus attaché à la naissance, et plusieurs personnes de la première noblesse sont intéressées dans le commerce. C'est dans cette ville que réside le vice-roi, dont l'autorité s'étend sur tout le Pérou, excepté sur la province de Quito, qui en a depuis été séparée.

Huarochiri.—Cette province, distante de 8 lieues de Lima, a 30 lieues de long sur 14 de large. Son climat est en général très-froid, parce qu'elle se trouve presque toute entière dans les Cordilières; mais elle jouit d'un air doux dans les gorges. Elle produit des fruits et légumes de toute espèce, qu'on porte à Lima quand ils manquent, à cause des saisons qui varient beaucoup. Dans le village d'*Yauli* se trouvent des eaux chaudes et médicinales, très-salutaires pour plusieurs maladies. Elle a beaucoup de mines d'argent qui ont été très-abondantes. Ce nouveau Potosi fut autrefois célèbre par l'abondance des métaux qu'il produisait. Sa capitale porte le même nom.

Cannete.—Cette province, à 6 lieues au S. de Lima, s'étend jusqu'à 35 lieues en suivant la côte de la mer Pacifique. Elle a 31 lieues de long sur 8 à 9 de large. Elle fait un grand commerce de poisson avec la ville de Lima, ainsi que de légumes et de sel qu'on tire des salines de *Chulca*, et de nitre qui sert pour faire de la poudre à canon.

Carita.—Cette province, dont la capitale porte le même nom, est dans les Cordilières; on y élève un animal appelé *vigogne*, et des moutons différens de ceux d'Europe. On y éprouve deux sortes d'infirmités, dont l'une provient de verrues qui sont très-insupportables et dangereuses; l'autre sont des plaies corrosives qui viennent au visage et sont très-difficiles à guérir; on les attribue à la piqûre d'un insecte appelé *uta*. Elle a deux montagnes de pierre d'aimant, des mines d'alun ou sel fossile, de couperose ou vitriol, et d'ocre rouge, etc.

Yauyos.—Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. et N. O. avec celle de Huarochiri. Elle a 34 lieues de long du N. au S., sur 28 de large de l'E. à l'O. On y trouve beaucoup de vigognes ou chevreuils sans cornes, du gibier et quelques troupeaux, dont la laine fait tout le commerce, et qui s'échange pour des comestibles, dont le pays manque.

Angaraes. — Cette province, de 24 lieues de long sur 12 de large, est d'une figure très-irrégulière. On cultive dans les endroits tempérés des cannes à sucre, et une espèce de foin appelé *ichu*, qui sert à chauffer les fourneaux pour le vif-argent, dont on fait un grand trafic, et qui est bien payé par les mineurs. On y élève une espèce de bélier qu'on emploie à transporter à la montagne les métaux qu'on porte aux fourneaux. On trouve aussi de la terre de différentes couleurs, propre à la peinture, tels que l'orpiment, l'ocre, le cinabre, etc.

Guancavelica. — *Guancavelica*, capitale de cette province. Elle est située dans une ouverture de la montagne des Cordilières. L'air y est très-froid et très-inconstant pendant toute l'année, parce qu'il y pleut un jour et gèle l'autre, et souvent le même jour. Elle est célèbre par la fameuse mine de vif-argent que découvrit un Portugais, l'an 1463. Elle est la seule qu'on exploite dans toute l'Amérique, quoiqu'on en ait découvert beaucoup d'autres ailleurs, parce qu'elle seule suffit pour fournir aux mines d'argent de tout le Pérou. Ce fut l'an 1511 que Pierre Fernandez de Velasco en découvrit l'utilité. Elle est affermée à une compagnie de 40 mineurs, qui fournissent au roi le vif-argent par quintal à un prix fixe. La ville a dans ses environs 24 fourneaux pour les travaux de

la mine, qui en est éloignée d'une lieue. Elle est à 50 lieues de Lima, 40 de la mer et 10 de Guamanga. Lat. S. 12 deg. 40 m.

Abancai. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, s'étend de 26 lieues de l'E. à l'O, et a 14 l. de large. Sa principale rivière est l'*Apurima*, qui s'en écarte au N. E., et passe par les montagnes des Cordilières, où il y a un pont de bois de 80 brasses de long sur 3 de large, qui est la route de Lima à Cuzco. Le climat de cette province est tempéré et très-sain. Elle produit beaucoup de blé, de maïs, et beaucoup de bêtes à cornes; mais son principal commerce est en sucre qui est très-blanc et très-estimé à Cuzco, où il s'en fait un grand débit. Elle a une fameuse mine d'argent dans la montagne appelée *Jalcanta*.

Xauxa. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. N. E. avec celle de Tarma; à l'E. avec la montagne des Indiens sauvages; au S. E. avec celle de Guanta. Elle produit des patates et autres fruits de montagnes, du blé, de l'orge, dont on engraisse les truies qui y abondent. Au pied des montagnes, il croit beaucoup de *cocas*, petit arbre de couleur verte, dont le jus est corroborant, ainsi que des platanos, dont le fruit renferme une substance semblable à du fromage gras, sans aucune graine; le goût en est semblable à celui d'une poire; c'est le meilleur aliment pour les nègres. Cet arbre ne produit qu'une fois du fruit; mais la racine repousse et donne du fruit au bout de 14 mois, sans la cultiver. Il y a aussi des mines d'argent.

Huanta ou Saint-Pierre de Quanta. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 60 lieues de long sur 40 de large. On y trouve toutes sortes de fruits, de semences, de cannes à sucre; des bestiaux et du coca, petit arbre dont le suc est nourrissant. Les Indiens en mangent en voyage et se maintiennent forts et robustes, sans rien prendre autre chose; mais les Européens, en y goûtant seulement, en ont la bouche toute brûlée et enflammée. La récolte s'en fait trois fois l'année; elle monte chaque fois à deux mille quintaux, et fait le principal commerce de ce pays. On rencontre dans les forêts, des tigres dont la peau est plus belle que celle de ceux d'Afrique, des chats de montagnes, des hérissons, des ours, des sangliers, des vaches, des chevaux sauvages, et un arbre appelé *pilco*, dont l'ombre seule fait enfler tout le corps de ceux qui s'en approchent. Il s'y trouve aussi une mine de plomb et de sel, qui sert à bonifier les mines des provinces voisines.

Guamanga. — *Guamanga*, capitale de cette province, à 70 lieues de Lima; lat. S. 12 d. 54 m. Cette ville est située dans un terrain élevé et froid, a d'excellens pâturages, et nourrit beaucoup de troupeaux, dont la laine est très-fine et très-estimée dans tout le Pérou. On y recueille beaucoup de blé. Nulle ville du Pérou ne la surpasse en beaux édifices, tous en pierre. Elle a de beaux jardins qui joignent l'utile à l'agréable; ses places sont grandes et carrées, et les entrées et les allées d'arbres qui sont aux environs, magnifiques. Elle fait un grand commerce en grains, fruits, troupeaux, cuirs et maroquins. Elle a dans ses environs une fontaine dont l'eau se change en une pierre très-blanche, qui sert à orner les meubles, et dont on fait des figures très-recherchées. On y trouve aussi des mines d'argent et d'or, et de pierre d'aimant. Ses habitans sont honnêtes, polis, intelligens et très-propres aux sciences.

Ica. — Cette province confine à l'E. à celle de Castro-Virreina et Lucanas. Elle a 50 lieues de longueur sur 24 de largeur. L'air y est plus chaud qu'à Lima; néanmoins elle produit toutes sortes de fruits, de grains et de légumes, et est sur-tout très-fertile en vignes qui rapportent beaucoup de raisin, quoiqu'il n'y pleuve presque point. Le commerce de vin se fait à Lima, à Panama et à Guayaquil. On y sème beaucoup de vesce; on en nourrit une quantité prodigieuse d'ânes, dont il se fait un grand commerce. Il y a aussi du coton. Dans une de ces plaines appelées *Delingenio*, se trouve une pierre dite *dentritis*, où l'on trouve représentés des arbres, des herbes, des maisons et d'autres figures rares, comme si on les avait peintes. L'huile de cette province est très-estimée.

Ica, capitale, a une fabrique de verre à vitre, dont on fait un grand commerce dans plusieurs provinces.

Vilcas-Huaman. — Cette pro-

vince, dont la capitale est *Congallo*, confine au N. avec celle de Guanta. Elle a 24 lieues de long sur 18 de large. Ses productions consistent en cannes à sucre, moutons, et coton, dont on fait des étoffes du pays estimées.

CASTRO-VIRREINA. — Cette province confine au N. O. avec celle de Canete. Elle est à 14 lieues de Huancavelica et 60 de Lima. Il n'y a de chemins que ceux que chacun se fraye au milieu des neiges et des torrens. Elle abonde en bétail, moutons, appelés *lamas*, de la laine desquels on fait un grand commerce.

Castro-Virreina, capitale, est située à 13 d. lat. S.

LUCANAS. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, touche au N. à la province de Castro-Virreina, et au S. O. à celle de Camana. Elle a 60 lieues de long sur 30 de large. Elle se trouve entre deux hautes montagnes des Cordilières. L'air y est froid toute l'année; ses productions consistent en papas ou espèce de truffes, et ocas ou espèce de racines que mangent les Indiens. Il y a aussi des eaux minérales chaudes. Cette province ne vit que de ses mines d'argent, dont quelques-unes ont de 50 à 80 stades de profondeur; elles donnent jusqu'à 25 mille marcs d'argent.

COTABAMBA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, a 25 lieues de long sur 23 de large. On y nourrit beaucoup de bétail, sur-tout des mulets et chevaux. On récolte sur les bords de la rivière Apurimas, des platanos, figues et autres fruits, et beaucoup de *magueyes*, plante très-estimée des Indiens, parce qu'ils en tirent de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel, du fil pour coudre, et des aiguilles; sa racine est bonne à manger. On trouve dans ses montagnes des mines d'or, de cuivre, et dans ses rivières des paillettes d'or et d'argent.

CHILQUES et MASQUES. — Cette province, dont la ville capitale est *Paruro*, produit blé, maïs, légumes, patates, coton et beaucoup de gibier. Elle touche au N. O. à la province de Cuzco; au S. à celle de Cotabamba. Ses habitans fabriquent toutes sortes d'étoffes.

QUISPICANCHI. — Cette province, dont la capitale est *Urcos*, confine au N. E. avec celle de Paucartambo; au S. à celles de Chumbivilcas, de Chilques et Masques. Elle a de long 35 lieues, et 30 de large. Elle a une mine d'or. On y cultive aussi du *coca*. Elle abonde en pins, citrons, grenades. On y fabrique beaucoup d'étoffes; vers le Sud il y a des salines, dont on fait un grand commerce, et une montagne de pierre d'aimant.

Cuzco ou *Cozco*, ainsi appelée par les Indiens, ville fondée par le premier empereur Inca Manco-Capac. Elle se divise en haute et basse par la rivière *Quatanay*. La beauté et la magnificence des édifices, de la forteresse et du temple du Soleil, étonnèrent les premiers Espagnols qui la conquirent. Elle était auparavant la capitale de tout l'empire du Pérou, et la résidence des empereurs; quelques-uns aujourd'hui la préfèrent à Lima. Cette ville conserve encore beaucoup de monumens de son ancienne grandeur, entre lesquels se trouve la forteresse, qui, quoique ruinée par la longueur des temps, démontre encore la puissance des rois incas, en faisant l'admiration de tous ceux qui la voient. Ses pierres sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus; les bains qui s'y trouvent sont deux fontaines, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Son principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins. Ses habitans sont très-ingénieux et se distinguent particulièrement dans l'art de broder, peindre et sculpter. Elle est éloignée de 184 lieues de Lima, et de 290 lieues de la Plata. Lat. S. 13 d. 40 m.

CALCA et LARES. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au S. O. avec la province de Cuzco, dont elle est à 4 l. de distance. Elle a 30 lieues de long sur 4 à 5 de large. Elle traverse la montagne des Cordilières à l'E., par deux vallées appelées *Quillobamba* et *Auraibamba*. Elle est fertile en cannes, qui donnent le meilleur sucre de tout le royaume, se perpétuent

d'elles-mêmes plusieurs années une fois qu'elles sont plantées, et mûrissent au bout de 14 mois. On tire aussi de ce pays du salpêtre qu'on transporte à Cuzco pour la fabrication de la poudre.

Paucartambo. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à l'O. avec celle de Calca et Lares ; à l'E. avec les Cordilières. Elle a 26 lieues de long sur 6 à 7 de large. Ses productions consistent en patates, aliment ordinaire des Indiens ; citrons, melons d'eau appelés *sandias*, coton et coca en quantité, petit arbre dont la feuille ressemble à celle de l'oranger : le suc est très-corroboratif et fort nourrissant ; on fait un grand commerce de cette plante. On trouve aussi dans ce pays du cèdre, beaucoup de perroquets, de singes, de tigres, et des bêtes venimeuses.

Urubamba. — Cette province n'a que 3 lieues de long sur 2 de large. Elle est à 7 lieues de Cuzco ; elle a de grandes et belles salines qui fournissent la ville de Cuzco.

Canes et Canches. — Cette province a 30 lieues de long et 15 de large. Ses montagnes sont toujours couvertes de neige. On y trouve des pierres d'aimant, des mines d'argent peu exploitées, deux mines de cuivre et quelques-unes d'or. Aux environs de *Condoroma* on éprouve, dans les temps de tempêtes, de tonnerre et d'éclairs, des piqûres aux mains, au visage et par-tout ailleurs sans rien apercevoir ; on les appelle mouches ; mais on doit attribuer ces piqûres à l'air électrisé, car on ne les ressent plus aussitôt que la tempête a cessé.

Parinacouhas. — Cette province, qui a pour capitale *Pausa*, confine au N. avec celle de Aimaraès ; au S. avec celles de Condesuyos, de Arequipa. Elle a 35 lieues de long et 12 de large, est très-froide, excepté dans quelques vallées qui produisent toute l'année des poires et d'autres fruits. On y recueille aussi des fèves ; elle abonde en bétail de toute espèce, et sur-tout en moutons, dont on fait beaucoup d'ouvrages en laine. On y exploite aussi des mines d'or et de sel. Ses habitans sont presque tous voituriers, et transportent le vin, l'eau-de-vie, des olives et du poisson sec, etc., aux provinces de Cuzco et de Camana, en échange d'autres marchandises.

Arequipa. — *Arequipa*, capitale ; son nom signifie *Hé bien ! restez-y* ; parce que les vainqueurs, à leur retour, demandèrent à y rester et à s'y établir, à cause de la beauté du pays ; ce qui leur fut accordé par la réponse de l'Inca, qui leur dit *Arequipay*. Philippe second leur fit des remercîmens de la générosité des dames, qui offrirent leurs bijoux volontairement pour les nécessités de la couronne. Long. O. 76 d. 25 m. ; lat. S. 17 d. 25 m.

Moquehua. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Lampa. Elle a 42 lieues de long. On y remarque beaucoup de volcans, qui jettent continuellement du feu. En 1600, celui appelé *Omate*, inonda presque tout le pays de cendres, qui parvinrent même jusqu'à Arequipa. On trouve dans cette province quelques mines d'argent. Ses productions consistent en bétail, vin, dont on fait beaucoup d'eau-de-vie. Les eaux y sont malsaines et de mauvais goût, parce qu'il y entre des eaux chaudes et infectes.

Camana. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est à 2 lieues de la mer du Sud. Sa situation est agréable et fertile. On y récolte beaucoup de poivre, de vin, d'huile de figues, dont elle fait commerce avec les provinces voisines. Elle a des mines d'or de peu d'utilité, de cristal de différentes couleurs, et de couperose ou vitriol. La plupart de ses habitans vivent avec des figues sèches au lieu de pain. Elle a aussi quelques petites îles qui en dépendent.

Collahuas. — Cette province a 52 lieues de long et 16 de large. Son climat est froid. Ses productions consistent en vins, eaux-de-vie, blé, maïs, légumes, fruits, figues sèches, bétail, moutons, vigognes, mines d'argent, d'or, d'étain, de plomb, de cuivre et de soufre.

Cayllona, capitale, est célèbre par ses mines.

Lapaz, dite *Notre-Dame de la Paz*, ville fondée l'an 1548. Son sol est fort inégal et sa température très-froide. Le terrain est fertile et abondant en orge, papas ou espèce de truffes, et une herbe appelée *coca*, que les Indiens sucent, et qui leur sert d'aliment pendant plusieurs jours. Elle est à 16 deg. 50 min. lat. S.

Arica. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. O. avec celle d'Arequipa, et à l'O. avec la mer du S. Elle a 82 lieues de long et 16 de large. Ses vallées, qui ne manquent pas d'eau, abondent en blé, maïs, et poivre appelé *agi*, dont on fait un grand commerce dans les autres provinces de la montagne. On y récolte aussi beaucoup de vin; celui de la vallée de *Locumba* est très-célèbre pour sa bonne qualité, dont on fait aussi beaucoup d'eau-de-vie. Cette province a un volcan dans une montagne très-élevée, d'où il sort des eaux chaudes et infectes. Il y a aussi des mines d'or et de cuivre très-fin.

Chacas. — *La Plata* ou *Chuquisaca*, capitale. Cette ville fut d'abord nommée *La Plata*, à cause d'une fameuse mine d'argent qui était dans la montagne de *Porco*, près de ladite ville, d'où les empereurs Incas tiraient des sommes immenses. La noblesse est la plus distinguée du Pérou, et conserve encore beaucoup de priviléges. Elle est à 19 deg. 47 min. 20 s. de lat. S.

PARAGUAY, ou LA PLATA.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 540 l.	Entre les	15 et 37° deg. de lat. N.
Larg. 400 l.		53 et 72° deg. de long. O.

Contenant 111,110 lieues carrées.

Limites.

Le Paraguay est borné au N. par le pays des Amazones; à l'E. par le Brésil; au S. par la Patagonie; et à l'O. par le Pérou et le Chili.

Hydrographie. *Baies, lacs et fleuves.* — La principale baie est à l'embouchure de la rivière de la Plata, où est bâtie la ville capitale de Buenos-Ayres; le cap Saint-Antoine, à l'entrée de cette baie, est le seul promontoire du pays. Cette province abonde en lacs, dont un, qui est *Casacoroes*, a 34 lieues de longueur. Outre une infinité de petites rivières, ce pays en contient trois principales, le *Paraguay*, l'*Uraguay* et le *Parana*, qui, se réunissant près de la mer, forment la célèbre rivière de la *Plata*. C'est la plus grande de toutes celles de l'Amérique Méridionale, après celle du Maragnon ou des Amazones; elle est formée par le concours de plusieurs grandes rivières, parmi lesquelles le Parana est incontestablement le bras principal: aussi les naturels donnent-ils ce nom à tout le fleuve; celui de la Plata vient des Espagnols. Le Parana prend sa source aux environs de Villa del Carmen, au N. de Rio-Janéïro, se grossit d'une foule de rivières, coule à travers une contrée montagneuse, arrose les grandes plaines; elle reçoit du N. le Paraguay, grande rivière, qui sort du plateau dit *Campos-Paresis*, et qui, dans la saison pluvieuse, forme par ses débordemens le grand lac de *Xarayes*. Ce fleuve, avant de se réunir à le Parana, reçoit le Pilcomayo, grande rivière qui vient des environs de Potosi, et sert à la navigation intérieure et au transport des

mines. La Plata se grossit encore du Vermejo et du Salado, du côté des Andes, et de l'Uraguay, du côté du Brésil. Son cours majestueux égale celui des Amazones; elle donne son nom à une infinité de provinces très-étendues, sous le nom de royaume de la Plata ou du Paraguay. Elle fut découverte l'an 1515. Elle reçoit les eaux de plusieurs autres rivières très-considérables, et a coutume d'avoir des crues semblables à celles du Nil en Egypte, qui fertilisent le pays par où elle passe: ses eaux sont claires, salubres, et se conservent douces jusqu'à plusieurs lieues dans la mer, sans se mêler. Il y a près de 200 lieues depuis le confluent du Paraguay et du Parana, jusqu'à la mer. Il forme plusieurs îles très-considérables dans son cours. Ses bords sont fertiles et produisent toutes espèces de fruits d'Amérique et d'Europe, tels que grains, coton, sucre, miel; mais ce qui est plus admirable, c'est la prodigieuse propagation de moutons, de bœufs, vaches, chevaux qui couvrent les gras pâturages qu'il arrose dans le cours de plus de 200 lieues. Les habitans à qui appartiennent ces prairies, ne peuvent plus reconnaître leurs bestiaux; tout est commun, et chacun est libre d'en prendre tout ce dont il a besoin. On en tue par milliers, seulement pour en avoir la peau, et en charger les vaisseaux qui viennent d'Espagne. On laisse dans les champs la chair dont on ne fait pas de cas. Quiconque veut du lait, des veaux ou des agneaux, va lui-même les chercher à la campagne, ainsi que des chevaux qui y sont communs et ne coûtent qu'à attraper. La chasse des quadrupèdes et de la volaille y est aussi abondante. Les perdrix, qui sont grosses comme nos grosses poules, se tuent à coup de bâton, tant il y en a. Enfin, il ne manque dans ce pays que du bois et du sel. L'embouchure de cette rivière a environ 60 lieues de large, depuis le cap Saint-Antoine au S., jusqu'au cap Sainte-Marie au N.; depuis là, jusqu'à Buenos-Ayres, elle garde le même nom, et ensuite elle prend celui de Parana. Quoique navigable jusqu'à la distance de 400 lieues de son embouchure, elle a quantité d'écueils où périssent beaucoup d'embarcations par les vents de S. O.; les tempêtes et les ouragans y sont plus fréquens et plus dangereux que sur mer. Cette rivière arrose Buenos-Ayres, la colonie du Sacrement, Monte-Video et plusieurs autres ports. Son embouchure est à 35 deg. 30 m. de lat. S. La grande cataracte du Parana se trouve au 24e deg. de lat. S., près de la ville Guayara; mais c'est plutôt un long rapide, où le fleuve se presse pendant l'espace de 12 lieues à travers les rochers d'une forme singulière et effrayante. Toutes les autres rivières se débordent tous les ans, et laissent, en se retirant, un riche limon qui donne à la terre la plus grande fertilité.

Sol et productions. — Il s'en faut de beaucoup que tout ce vaste territoire soit soumis aux Espagnols et habité par eux. Il y en a encore plusieurs parties qui leur sont inconnues, ainsi qu'aux autres peuples de l'Europe. La principale province, dont nous ayons connaissance, est Rio de-la-Plata, vers l'embouchure des rivières mentionnées ci-dessus. Cette province, et les pays adjacens, sont une plaine continue où il n'y a pas la moindre colline dans l'espace de plusieurs centaines

de lieues, extrêmement fertile, et qui produit en abondance du coton, du tabac, et l'herbe précieuse appelée *Paraguay*. Elle contient, outre cela, une prodigieuse quantité de fruits et de riches pâturages où l'on fait paître de si grands troupeaux de bestiaux, qu'on dit qu'il n'y a à proprement parler, de vendu que la peau, la bête étant donnée par-dessus le marché. On pouvait, autrefois, y acheter un cheval pour un dollar (1); et le prix ordinaire d'un bœuf, choisi dans 2 ou 300, n'était que de quatre réaux (2); mais, peu semblable aux autres provinces de l'Amérique, elle n'a pas de bois; l'air y est extrêmement doux et serein, et les eaux de la Plata sont également pures et salubres.

Premier établissement et commerce. — Les Espagnols découvrirent les premiers ce pays, en 1515, en remontant la rivière de la Plata, et fondèrent la ville de Buenos-Ayres, ainsi appelée à cause de la salubrité de l'air, sur la rive orientale de cette rivière, à 50 lieues de son embouchure. Le commerce du Paraguay et les mœurs de ses habitans sont tellement semblables à celles des autres colonies espagnoles de l'Amérique, qu'il est inutile de nous étendre davantage sur ce sujet.

Nous ne pouvons cependant pas quitter ce pays, sans dire un mot de cette espèce extraordinaire de république que les jésuites avaient formée dans l'intérieur, et dont ces moines habiles ne voulaient donner aucune connaissance à qui que ce fût.

Vers le milieu du siècle passé, ces Pères représentèrent à la cour d'Espagne que le peu de succès de leurs missions devait être attribué au scandale que l'immoralité des Espagnols ne cessait de causer, et à la haine que leur insolence inspirait aux Indiens par-tout où ils se montraient. Ils insinuèrent que, sans cet obstacle, l'empire du christianisme serait, par leurs efforts, étendu dans les parties les plus inconnues de l'Amérique, et que tous ces pays pouvaient être amenés sous la domination de sa majesté catholique, sans dépense et sans effusion de sang. Cette remontrance eut du succès; le théâtre où ils devaient agir leur fut tracé, et les jésuites eurent carte blanche dans toute cette étendue de territoire : il fut défendu aux gouverneurs des provinces adjacentes de les interrompre, et il leur fut enjoint de n'y laisser entrer aucun Espagnol sans la permission des pères jésuites. Ils promirent, de leur côté, de payer une certaine capitation en proportion du nombre de leurs prosélytes, et d'en envoyer un certain nombre pour les travaux du roi, quand on l'exigerait, et lorsque les peuplades seraient assez considérables pour le permettre.

A ces conditions les jésuites se chargèrent volontiers de cette mission, et ouvrirent leur campagne spirituelle. Ils commencèrent par rassembler environ 50 familles errantes, auxquelles ils persuadèrent de s'établir, et ils formèrent une petite ville.

Ce furent là les légers fondemens sur lesquels ils élevèrent un édifice

(1) Un dollar, environ 5 fr. 4 décimes.

(2) Réal, environ 5 décimes.

qui étonna le monde entier, et qui, en donnant un pouvoir immense à leur société, excita ensuite l'envie et la jalousie des nations. Car, après avoir jeté ces fondemens, ils travaillèrent avec tant de zèle et une politique si adroite, qu'ils adoucirent les nations les plus sauvages, fixèrent les plus errantes, et amenèrent sous leurs gouvernemens celles qui avaient si long-temps résisté aux armes des Espagnols et des Portugais. Ils gagnèrent des milliers de tribus à leur religion; et celles-ci en engagèrent bientôt d'autres à suivre leur exemple, en représentant la paix et la tranquillité dont ils jouissaient sous la direction des bons Pères.

Les bornes de notre ouvrage ne nous permettent pas de rapporter tous les moyens qui furent employés pour subjuguer aussi complètement l'esprit et le corps de tant d'individus. Les jésuites n'omirent rien pour s'assurer constamment de leur soumission, et mirent en usage tout ce qui était propre à en augmenter le nombre, de manière à en former une société puissante et bien organisée. On dit que plus de 340,000 familles étaient, il y a quelques années, sous la domination des jésuites, vivant dans l'obéissance, et dans une soumission qui approchait de l'adoration; et cependant ils avaient obtenu tout cela sans violence et sans contrainte. On ajoute qu'ils avaient fait instruire les Indiens dans l'art militaire, qu'ils les avaient accoutumés à la plus exacte discipline, et qu'ils pouvaient former une armée de 60,000 combattans bien équipés; que les Indiens vivaient dans des villes, étaient bien vêtus; qu'ils s'adonnaient à l'agriculture, aux manufactures; que même quelques-uns d'eux aspiraient aux arts libéraux, et que rien ne pouvait égaler l'obéissance des habitans de cette province, sinon leur contentement. Quelques écrivains ont traité ces jésuites avec beaucoup de sévérité, les ont accusés d'ambition, d'orgueil et d'abus d'autorité, pour avoir fait fouetter devant eux, non-seulement des personnes des deux sexes, mais même les magistrats qui, chez les Indiens, sont toujours choisis parmi eux, et en souffrant que les personnes de la plus haute distinction, dans leur juridiction, baisassent le bas de leurs robes, et regardassent cela comme un honneur. Les jésuites eux-mêmes possédaient d'immenses propriétés; toutes les manufactures étaient à eux; les productions naturelles du pays leur étaient apportées, et les trésors remis tous les ans au supérieur de l'ordre, semblaient démontrer que leur zèle pour la religion n'était pas le seul motif de ces missions. Les Pères ne permettaient à aucun des habitans du Pérou, soit Espagnols, Métis ou Indiens, d'entrer dans leur établissement du Paraguay. En 1757, quand une partie du territoire fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal, en échange pour Santo-Sacramento, afin de faire l'Uraguay la limite des possessions des deux royaumes, les jésuites refusèrent de se soumettre à cette division, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre, comme des troupeaux de bestiaux, sans leur consentement. Les Indiens, si l'on en croit la gazette de Londres, prirent effectivement les armes; mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. En 1767, les jésuites furent

chassés de l'Amérique par l'autorité du roi, et leurs sujets mis sur le pied des autres habitans de ce pays (1).

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes.

Les provinces suivantes sont situées dans le Pérou, mais elles dépendent de la *vice-royauté de la Plata ;* c'est pourquoi nous les décrirons à cet article. Ce sont celles de Moxos, Paucarcolla, Yamparaès, Mizque, Chayanta, Pilaya et Paspaya, Tomina, Porco, Chucuito, Pacajes, Omasuyos, Larecaja, Cochambamba, Sicasica, Oruro, Santa-Cruz de la Sierra, Tucuman, Asangaro, Carabaya, Carangas, Paria, Saint-François de Atacama, Lipes, Chicas.

MOXOS. — Cette province est très-étendue ; elle confine au N. avec celle de Santa-Cruz de la Sierra ; elle a plus de 120 lieues de long du N. au S., et presque autant de large de l'E. à l'O. L'air y est chaud et humide à cause des forêts immenses et des rivières qu'elle renferme ; le pays est fertile et abondant pour les plantes et les fruits qui demandent de la chaleur, tels que maïs, cannes à sucre, yucas, plante qui sert à faire, dans presque toute l'Amérique, un pain que plusieurs Européens préfèrent à celui de blé ; riz, *platanos*, le meilleur aliment pour les Indiens ; *ajies* verts, ou espèce de poivre vert. On y fait d'abondantes récoltes de coton, de cacao dont la graine est grosse et tendre, et si grasse, que le chocolat qu'on en fait est d'un meilleur goût et plus nourrissant qu'aucun autre. On trouve dans ses forêts des bois de gaïac, de la cannelle, et un arbre appelé *maria*, dont on tire une huile médicinale très-estimée par sa vertu de fortifier l'estomac. Le pays produit aussi du quinquina, du cèdre, des palmiers, amandiers différens de ceux d'Europe, de la vanille, beaucoup de cire. On y rencontre beaucoup d'animaux sauvages, tigres, ours et sangliers. Les rivières abondent en bons poissons.

PAUCARCOLLA. — Cette province, dont la ville capitale est *Huancane*, confine au N. E. avec celle de Carabaya. Sa longueur est de 86 lieues, et sa largeur de 28. Près le lac de Chucuito, on cultive beaucoup de papas, racine commune dans toute l'Amérique, qui est blanche, farineuse, d'un très-bon goût et très-nourrissante ; d'orge, de *puna*. L'occupation principale de ses habitans est d'élever du bétail, des moutons appelés *lamas*, des vigognes. Leur commerce consiste à transporter au Pérou des *papas* et de la chair salée à la glace. Ils rapportent en échange du vin, de l'eau-de-vie, etc. Cette province a encore des mines d'or très-riches dans les montagnes de *Cancharrani*, vers le nord desquelles on trouve aussi des mines de vif-argent, qui surpassent celles de Guancavelica.

YAMPARAÈS. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, touche au N. à celle de Mizque. Ses productions consistent en fruits, *papas*, orge, blé, maïs et légumes, qui se transportent aux villes de la Plata et de Potosi. Il y a des bestiaux dans les montagnes, quelques mines d'or et d'argent, et une de sel très-abondante. Le pays fournit aussi du vin et du sucre. Les forêts produisent des bois de construction et beaucoup de cèdres. Parmi plusieurs oiseaux sauvages, il y en a un qu'on appelle *menuisier*, parce qu'il perce les arbres avec le bec pour faire son nid.

MIZQUE. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au S. avec celle de Yamparaès. Ses productions sont en blé, maïs, légumes, cannes à sucre, vins. Elle a des forêts qui produisent des cèdres, des caroubes, du quinquina. On y rencontre des tigres, léopards, renards, et dindons sauvages.

CHAYANTA.—Cette province, dont la capitale, appelée aussi *Charcas*,

---

(1) D'après cette relation, il paraît que les jésuites avaient commencé, et continuaient de faire le bonheur des Indiens.

porte le même nom, confine au N. avec celle de Cochabamba. Elle a 36 lieues de long de l'E. à l'O., et 44 de large du N. au S. Sa température est très-variée, parce qu'elle a des villages dans les montagnes et dans les vallées. Dans les premiers, elle a des fruits de montagnes en abondance. Dans les autres, elle y produit du blé, du maïs et d'autres semences dont on trafique dans les provinces environnantes. Il y a aussi des bestiaux de toute espèce. On y trouve quelques mines d'or et beaucoup de mines d'argent, sur-tout dans les hauteurs de *Aullagos*, où il y a beaucoup de mines ouvertes, et d'où on a tiré ces dernières années beaucoup de richesses, l'argent étant de la première qualité dans ses vallées. Les forêts y fournissent d'excellens bois. On y rencontre aussi des tigres, des perroquets, et autres oiseaux et bêtes féroces Elle abonde en abeilles, dont le miel est très-connu sous le nom de miel de *Charcas*.

PILAYA et PASPAYA. — Cette province, dont la ville capitale est *Cinti*, confine à l'E. avec celle de Tomina. Elle abonde en fruits et semences. On y récolte du vin dont on fabrique de l'eau-de-vie très-estimée, et dont il se fait un grand commerce. Comme le pays est montueux, il est plein de bêtes féroces et d'insectes venimeux.

TOMINA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec la province de Mizque. Elle a 24 lieues de long et 70 de circonférence. Son climat est très-chaud, surtout dans les vallées. Elle abonde en fruits, cannes à sucre, dont les plantations durent jusqu'à trente ans. Elle a aussi du gros et menu bétail, et des chevaux. Dans un village nommé *Olopo*, district de la ville de Tomina, les naturels sont si difformes et si petits, qu'ils semblent des pygmées, ayant tous des goitres au cou qui les défigurent.

PORCO. — Cette province, dont la capitale est *Talavera de Puna*, confine au N. avec celle de Chayanta. Elle a 60 lieues de long sur 40 de large. On y élève beaucoup de menu bétail, moutons, vigognes et huanacos. Elle a des eaux chaudes. Son principal commerce consiste en beaucoup de mines d'argent, qui ont toujours été très-renommées. Un minier a tiré d'une seule pierre, il y a quelques années, trois millions de piastres; il l'a trouvée dans la mine du district de *Tomahave*.

CHUCUITO. — Cette province confine au N. avec la province de Paucarcolla. Elle a 25 lieues de long et 36 de large. Son climat est froid, mais sain. Sa récolte consiste en général, en patates douces et amères, dont se nourrissent les Indiens et les nègres. On y cultive aussi des légumes, des fleurs, des arbres fruitiers. Le pays abonde en vaches, brebis, porcs, et sur-tout en moutons qui leur servent de bêtes de charge, et portent jusqu'à 100 livres pesant. Cette province a beaucoup de mines d'or et d'argent dont on tire un grand bénéfice. Il y a aussi des eaux chaudes médicinales.

Chucuito, capitale, est située sur un grand lac appelé *Titicaca*, qui a 51 lieues de long sur 26 de large. C'est dans ce lac que, selon la tradition, les Indiens jetèrent la plupart de leurs trésors, quand les Espagnols la prirent; et sur-tout la grande chaîne d'or de l'Inca Huaynacapac, qui avait 253 aunes de long.

PAGAJÈS. — Cette province confine avec celle de Chucuito au N. O.; au N. avec le fameux lac de Titicaca. Elle a 56 lieues de long sur 40 de large. Ses fruits sont des papas ou patates douces et amères, et sur-tout du canahua, espèce de millet très-abondant dans cette province, et dont on fait un très-grand commerce. Il y a aussi des moutons et des vigognes, des *alpacas*, espèce de chameau, et une mine de talc blanc et transparent, dont on fournit tout le Pérou pour des vitrages.

OMASUYOS. — Cette province, dont la capitale est *Achacache*, touche au N. et au N. O. à celle de Paucarcolla. Elle a 40 lieues de long et 16 ou 20 de large. On y nourrit toutes sortes de bestiaux et quelques-uns de sauvages, comme mulets, chevaux, brebis, sangliers, vigognes, renards, *viscachas*, espèce de lièvre. On y fabrique plusieurs espèces d'étoffes avec la laine du pays. Ses fruits sont des *papas* et *ocas*, dont le fruit est jaune et semblable à la châtaigne. Son grand lac fournit beaucoup de poissons de différentes qualités. Il y a aussi des mines d'or et d'argent. L'île de *Titicaca*, très-célèbre, et qui est au milieu du lac, appartient à cette province.

LARECAJA. — Cette province, dont la capitale est *Zorata*, confine à l'O. avec la province d'Omasuyos. Elle a 36 lieues

de long et 10 de large. Ses montagnes sont couvertes de neige toute l'année. Au bas, on cultive toutes sortes de fruits, de semences et du coca. Elle a aussi du bétail de toute espèce; et dans le district de *Guabaya*, il y a des mines d'or.

Cochabamba. — Cette province, dont la capitale est *Oropesa*, confine au N. avec les Cordilières; au S. E. avec la province du Mizque; au S. avec celle de Chayanta ou Charcas. Elle a 40 lieues de long sur 32 de large; elle peut s'appeler avec raison le grenier du Pérou, car elle produit abondamment toutes sortes de grains et de semences, son terrain étant un de ceux qui sont les plus favorables. Dans les parties élevées, on nourrit du gros et menu bétail. On en a autrefois tiré beaucoup d'or, et on trouve aujourd'hui des veines très-lucratives dans les montagnes des Cordilières; mais le plus grand commerce de cette province consiste dans les fruits de la vallée d'*Arque*.

Sicasica — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. et au N. E. avec les montagnes des Andes et la province de Larecaja. Elle est une des plus grandes provinces de tout le royaume; elle nourrit toute sorte de bétail, et produit des fruits de toute espèce, cannes à sucre, coca, dont on fait une grande récolte et un grand commerce. Son prix a plus que doublé. On y récolte aussi de bons vins. Parmi ses principales productions, on doit compter celle du quinquina, qui est aussi bon que celui de Loxa. On tire de ses forêts des bois précieux, comme cèdres, cocobolos et du tabac. Il y a aussi des mines d'or et d'argent, et de la laine de leurs troupeaux les habitans fabriquent toutes sortes d'étoffes: comme cette province est une des plus grandes, elle est aussi la plus peuplée.

Oruro. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Sicasica. Elle est sujette aux tempêtes. On y fabrique beaucoup de poudre à canon. Elle avait autrefois d'excellentes mines d'or et d'argent, qui ont été beaucoup dégradées par les pluies. Cette province a 38 lieues de l'E. à l'O., et 20 du N. au S. Ses mines produisent encore chaque année six cents barres d'argent de 200 marcs chacune, qui font en tout son commerce.

Santa-Cruz de la Sierra. — Cette province, dont la capitale est *S. Laurent de la Frontera*, confine au N. avec celle de Moxos. C'est un pays montagneux, d'une température chaude et humide. Il y croît une sorte de bois de palmier si dur, qu'on se sert du cœur pour en faire des grillages et balcons. Il y en a une autre espèce nommée *motaqui*, dont les grandes feuilles servent à couvrir les maisons, et les petites sont mangées en salade par les gens pauvres; du cœur, on tire de la farine dont on fait des gâteaux très-doux et qui servent de pain. Cette province abonde en toutes sortes de fruits, d'oiseaux, de tigres, d'ours, de sangliers. On y cultive du riz, du maïs, des cannes à sucre et de la cire. A 20 lieues au S. de la capitale, se trouvent quatre peuplades d'Indiens, amis des Espagnols, qui font commerce avec eux en cire, coton et maïs. D'autres Indiens, à l'E. de la rivière du Paraguay, sont si barbares qu'ils mangent leurs prisonniers. Ils ont coutume d'aller vers minuit se laver à la rivière. Quelque temps qu'il fasse, leurs femmes s'y baignent aussi quand elles accouchent; et de retour à leur maison, elles se roulent sur un monceau de sable, qu'elles ont exprès dans leur maison.

TUCUMAN = Cette province touche au N. avec celles de Chicas et de Lipes; au N. O. avec celle d'Atacama, et au S. O. avec le royaume de Chili. Les Indiens sauvages habitent la partie du S. E. qui confine avec la juridiction de Santa-Fé, appartenant au gouvernement de Buenos-Ayres. Les saisons y sont bien réglées. Le pays abonde en toutes sortes de semences, de fruits et de gibier. Ses gras et immenses pâturages le rendent propre à nourrir un nombre infini de mules, jumens, chevaux et d'autre bétail; il produit aussi vin, coton très-fin, bois de charpente, gaïac ou bois saint, buis, pins, noyers, palmiers très-hauts, du miel de douze qualités différentes. On y exploite deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. Le gibier y est abondant sur-tout; on y trouve un serpent de la couleur d'un tronc d'arbre très-gros, qui se nourrit d'animaux qu'il attire par son souffle. Le

commerce principal de cette province est en étoffes de laine et de coton qu'on y fabrique ; en mules, vaches grasses, et savon qu'on envoie au Pérou. On y accoutume aussi les bœufs sauvages à tirer les charrettes. *Tucuman*, capitale, est située à 27 deg. 10 min. de lat. N.

ASANGARO. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N.E. et à l'E. avec la province de Carabaya. Elle a 20 lieues de long sur à-peu-près autant de large. Elle est abondante en bêtes à laine, qui, avec le suif, fait son principal commerce, ainsi que les porcs qu'elle élève en quantité.

CARABAYA. — Cette province, dont la ville principale est *Sandia*, confine à l'E. avec celle de Larecaja. Elle a 40 à 50 lieues de long. On y nourrit du bétail; et aux environs des montagnes des Andes, on fait par an trois, et même jusqu'à quatre abondantes récoltes de *coca* : elle était autrefois une des plus fécondes en mines d'or de toute l'Amérique. Ces mines rapportaient au-delà de 33 millions de piastres chaque année. Il semble que cette province soit toute parsemée d'or. On y a découvert une mine d'argent en 1713, dont les pierres n'étaient qu'argent pur. Il y a des mines de cuivre, des eaux chaudes minérales. Elle est sujette aux tremblemens de terre.

CARANGAS. — Cette province, dont la capitale est *Tarapaca*, confine au N. avec celle de Pacajes. Elle a 36 lieues de long sur 30 de large. Elle donne beaucoup de gros et menu bétail, des vigognes et des sangliers ; elle a des mines d'argent bien exploitées, où on trouve des pierres d'argent massif, qui pèsent jusqu'à 150 marcs, et quelquefois plus.

PARIA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Pacajes et de Sicasica. On y élève des moutons appelés *lamas*, et de vigognes. Il y a des mines de sel et des lacs salés et d'eaux chaudes. Il y en a un grand appelé *Titicaca*, qui est toujours le même ; ses eaux s'écoulent par-dessous les montagnes, et débouchent dans la mer près du port d'*Inquecique*.

SAINT-FRANÇOIS DE ATACAMA. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. à la province d'Arica. Elle abonde en fruits, semences : les montagnes produisent des autruches et beaucoup de vigognes que les Indiens chassent, et ils font beaucoup de commerce de leurs peaux ; ils en mangent la chair, et en tirent des pierres appelées *bézoards*. Il n'y manque pas de mines d'argent et d'or ; de sources d'eaux chaudes, de sel provenant d'un lac qui est aussi salé que la mer. Il y a aussi des mines de cuivre, de cristal de différentes couleurs, de jaspe, de talc, de couperose et d'alun.

LIPES. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Carangas. Elle a 60 lieues de long et 20 de large. On y recueille d'excellent *quinua*, espèce de millet. Il y a aussi beaucoup de vigognes, d'autruches et de perdrix. On trouve dans ses plaines du sel, du salpêtre et du soufre dont on fait de la poudre. Elle possède aussi des mines de cuivre rouge et blanc, qui se trouvent à côté de l'or et de l'argent ; de fer et de pierre d'aimant. Les mines d'argent donnent jusqu'à trois mille marcs par caisse.

CHICAS. — Cette province, dont la capitale est *Tarija*, abonde en blé, vins, huiles et autres fruits. Elle a aussi beaucoup de bestiaux, des mines d'or et d'argent, des rivières abondantes en poisson qu'on sale, et dont on fait un grand commerce.

PARAGUAY. — Cette province a d'excellens pâturages et nourrit toutes sortes de bestiaux, comme vaches, moutons, chèvres, chevaux, mulets et ânes ; on y cultive beaucoup de blé, de maïs, de sucre, de tabac, de coton, de patates et légumes.

Assomption, ville capitale, est située au 25e deg. 30 min. de lat. S.

Montévideo, ville sur la rivière de *la Plata*, à 20 lieues de son embouchure. Elle a une baie grande et commode. Le climat y est agréable, doux et sain ; le terrain est fertile en fruits. Elle abonde en viande et poisson, qui se vendent à vil prix. Son principal commerce est en cuir. Elle est à 50 l. de Buenos-Ayres, et à 34 deg. 56 min. 9 sec. de lat. S.

BUENOS-AYRES, capitale de toute la vice-royauté de la rivière de la Plata, est située à 70 lieues de son embouchure, au 69e deg. 10 min. de long. O., et au 34e deg. 35 min. de lat. S. Sa situation est très-belle. Du côté du N.

on découvre la rivière d'une largeur à perte de vue. Dans ses environs, on ne voit que d'agreables campagnes très-étendues et toujours vertes. L'hiver commence en juin; il pleut alors beaucoup, et le tonnerre et les éclairs sont si forts, qu'il faut y être accoutumé pour ne s'en pas épouvanter. Les grandes chaleurs de l'été sont tempérées par une bise qui se fait sentir vers midi. Le terrain est fertile en toutes sortes de fruits, et sur-tout en *durasno*, fruit très-délicat, dont l'arbre est à-peu-près semblable au pêcher d'Europe, mais dont le tronc est beaucoup plus gros et porte du fruit deux fois l'année : les arbres qui le produisent se sont tellement multipliés dans cette province, que c'est ce seul bois qui sert de chauffage, sans qu'on s'aperçoive de sa diminution. On ne tue les bestiaux que pour en avoir la peau, et on laisse pourrir la chair dans la campagne. Les chevaux y sont en si grand nombre, qu'ils ne coûtent rien que la peine de les prendre. Il y a des oiseaux et des animaux de toute espèce, et sur-tout des tigres qui y sont plus grands que par-tout ailleurs. L'ours appelé *hormiguero*, qui ne vit que de fourmis, a un museau très-long et très-pointu. La *chinchilla* est une espèce de rat ou de taupe, dont la laine, d'un gris clair, est plus fine que la meilleure soie. Cette ville est aujourd'hui le centre général de tout le commerce des provinces du Pérou, qui se fait avec des charrettes tirées par des bœufs. Les conducteurs vont par caravanes, à cause des Indiens-Pampas, qui sont fort dangereux pour les voyageurs. Cette ville est arrosée par plusieurs grandes rivières qui se jettent toutes dans celle de la Plata. Elle a une belle place entourée de superbes édifices, et une forteresse sur la rivière, où demeure le gouverneur. Les rues sont droites et tirées au cordeau, avec des trottoirs des deux côtés. Enfin, elle peut être considérée aujourd'hui comme la ville la plus commerçante de l'Amérique Espagnole. On y compte 40,000 habitans.

San-Sacramento, ville fondée par les Portugais, vis-à-vis de Buenos-Ayres. Elle a été cédée à l'Espagne en 1778.

Santa-Fé, ville médiocre, située sur la rive gauche de la rivière de *la Plata*.

CHILI.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 300 l.	Entre les	24 et 44ᵉ deg. de lat. S.
Larg. 167 l.		67ᵉ deg. 20 m. et 77ᵉ deg. 20 m. de long. O.

Contenant 29,889 lieues carrées.

Limites.

Le Chili est borné au N. par le Pérou ; à l'E. par la Plata ; au S. par la Patagonie ; et à l'O. par la Mer Pacifique.

Hydrographie. *Mers*, *lacs*, *rivières*, *baies et ports.* — La seule mer qui borde le Chili, c'est celle du Sud, à l'O. Les principales rivières sont celles de *Salado*, ou rivière salée, de *Guasco*, *Coquimbo*, *Chiapa*, *Bohio*, et la *Baldivia*, qui ne sont guère navigables qu'à leurs embouchures. Les principaux lacs sont ceux de *Tagatagua*, près Saint-Iago, et de *Paren* ; il y a, outre cela, plusieurs lacs d'eaux salées, qui communiquent avec la mer pendant une partie de l'année. Dans les tempêtes, la mer s'y ouvre un passage, et les remplit de poissons ; mais dans l'été l'eau se condense,

et sa surface offre une croûte de beau sel blanc d'un pied d'épaisseur. Les principaux ports et baies sont Copiapo, Coquimbo, Govanadore, Valparaiso, Iata, la Conception, Santa-Maria, la Moucha, Baldivia, le Port du Brasseur (Brewer's-Haven) et Castro.

Climat, sol, volcans.—Ce royaume jouit d'un des meilleurs climats de l'Amérique; le climat est salubre et tempéré, le ciel pur et le sol fertile. Les saisons y sont régulières; le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin, mais rarement dans les autres saisons. L'été est serein, sans tempêtes, sans orages. Le défaut de pluie n'est pas nuisible aux campagnes; l'humidité qui reste du printemps, et l'abondante rosée qui tombe chaque nuit, suffisent pour la fructification. L'été y serait prodigieusement chaud, si l'air n'était rafraîchi par un vent de mer et par celui qui vient des Andes, dont le sommet est toujours couvert de neige; le froid de l'hiver est très-modéré. Les provinces maritimes sont exemptes de neige, et l'on n'en voit que de cinq ans en cinq ans dans les provinces voisines des Andes. Sur la partie la plus élevée de ces montagnes, on voit 14 grands volcans enflammés, outre plusieurs autres petits, qui n'ont pas encore fait de tort aux pays circonvoisins. La quantité de matière sulfureuse que renferment ces cavernes, est la source des fréquens tremblemens de terre qu'on éprouve au Chili; cependant ils sont moins violens et moins imprévus qu'autrefois; ce qui donne aux habitans le temps de s'échapper. Les volcans même paraissent avoir ralenti la promptitude de leurs effets.

Productions végétales, animales et minérales. — Il n'y a pas au monde de pays plus favorisé de la nature que le Chili. Il abonde en fruits, fraises, petits cocos, *murtilla*, dont on fait d'excellent vin, qui a le goût du vin muscat, en fleurs et herbes aromatiques médicinales. Les principales plantes sont l'herbe de sel, l'herbe à huile, appelée *madi*, le *pangne*, qui indique quelque source cachée, avec la racine duquel on prépare les cuirs, et dont l'infusion fait d'excellente encre; le *culli* dont on fait une certaine pâte bonne contre les fièvres ardentes, et qui sert à faire le sorbet, et à teindre en violet et en jaune. On teint en rouge avec la racine de *relvun*, toutes sortes de laines; la couleur fort vive dure autant que l'étoffe. Le coéhajuju est célèbre par sa feuille qui, longue de plus de 6 pieds, et desséchée au feu, fait un bruit semblable à un coup de fusil. Les arbres les plus remarquables sont le *killai*, dont l'écorce sert de savon; les spino dont les fleurs parfument les vêtemens des femmes; le *maque* dont les feuilles sont un remède efficace contre les maux de gorge; le *lite* dont l'ombre est très-nuisible; ceux qui passent sous ses branches sont sur-le-champ couverts de pustules rouges et mordicantes, qui se manifestent aux mains et au visage. Le *boldo* se distingue par les parfums que répandent son bois, son écorce, ses feuilles et ses fruits. Les animaux y sont les mêmes que ceux du Pérou, et il se trouve de l'or dans presque toutes les rivières. La race des chevaux y est très-belle et très-légère; ils suivent au pas les autres chevaux quoiqu'ils courent, et on les nomme *aguilillas*, ou petits aigles. Les mules et mulets y

abondent aussi. On y fabrique aussi toutes sortes d'étoffes de laine, couvertures, et beaucoup de *ponchos*, habillemens ordinaires des Indiens. Les mines d'or y sont aussi très-riches, ainsi que celles d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain, de mercure, de soufre, de pierre d'aimant, et de charbon fossile, que les Indiens n'avaient jamais connu avant sa conquête.

Habitans. — Ce pays est bien peu peuplé. Les naturels ne sont pas encore tout-à-fait soumis ni civilisés. Ils mènent une vie errante, et leur plus grand objet est de se préserver du joug espagnol. Un pareil état n'est guère favorable à la population. Le nombre des Espagnols n'est pas de plus de 20,000; et celui des Indiens, des nègres et mulâtres réunis, ne monte pas à trois fois autant. Il y a cependant eu depuis peu des insurrections formidables des naturels du Chili contre les Espagnols; ce qui a causé de vives alarmes à la cour de Madrid.

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes.

COPIAPO. — Cette province, dont la ville principale est *Saint-François de la Selva*, confine avec celle d'Atacama. Sa longueur est de 60 lieues du N. au S., et de 20 à 30 de l'E. à l'O. Il y pleut très-peu; néanmoins elle produit toutes sortes de fruits et de grains de très-bonne qualité. L'air y est toujours doux. Elle a beaucoup de mines de cuivre, de soufre très-pur, de pierre d'aimant, de lapis lazuli, d'or, et on en a découvert d'argent depuis quelques années. Il y croît un arbrisseau qu'on cultive sur le bord des rivières, appelé *paxarobobo*, qui produit une liqueur qui, cuite, sert de cire à cacheter et à boucher les vases. On pêche sur ses côtes beaucoup de congres. Le commerce consiste en soufre très-estimé, parce qu'il ne faut pas le purifier, et en nitre.

COQUIMBO. — Cette province confine à l'E. avec celle de Tucuman. Elle a 80 lieues de long sur 40 de large de l'E. à l'O. On y élève beaucoup de *huanocos* et de vigognes. Ses productions sont du vin, du grain, de l'huile excellente. Elle a beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de mercure, de plâtre et de sel. Les mines de cuivre fournissent l'Espagne pour la fonte de l'artillerie. Le pays produit d'excellens chevaux et des peaux de vaches, dont on fait un grand commerce à Lima.

Coquimbo, capitale, appelée aussi *Serena*, est à un quart de lieue de la mer; il y règne un printemps continuel. Toutes ses rues sont tirées au cordeau, et les maisons sont ornées de très-beaux jardins. Elle a un port commode et fréquenté, et de très-belles allées de myrtes. Elle est à 15 lieues de la ville de la Conception, et 58 de Saint-Iago, à 24 deg. 54 min. de lat. S.

CUYO.—Cette grande province, dont la capitale est *Mendoza*, dans la partie orientale du Chili, appelée *Trasmontano*, confine à l'E. avec le Pampas; au N. avec celle de Rioxa dans le Tucuman; au S. avec la Terre Magellanique, et à l'O. avec les Cordilières ou Andes. Cette province est extrêmement fertile: outre les fruits du pays, elle donne encore beaucoup de blé, de vin, d'eau-de-vie, qu'on transporte à Buenos-Ayres. Elle abonde en toute sorte de bétail, vigognes, *huaconos*, *vizcachas* ou petit animal semblable au lièvre; tortues, autruches, tigres, léopards, perdrix; la chair de sanglier et de mulet y est excellente, et en général les vivres y sont pour peu de chose. Elle a aussi des mines d'argent, de cuivre et d'or. Les habitans sont adroits à la chasse, et particulièrement à celle de l'autruche, dont l'exercice les rend si légers, qu'ils suivent un cheval à la course.

QUILLOTA. — Cette province, dont la capitale est *Saint-Martin de la Concha*, à 9 lieues de Valparaiso, confine au S. avec celle de Melipilla. Elle a 25 lieues du N. au S., et 21 de l'E. à l'O. Elle produit du vin, du blé, du bétail, et a d'abondantes mines d'or et de cuivre. Ses habitans s'occupent à faire des cordages pour les vaisseaux, de la soude et du savon, qui sont les objets de son commerce.

VALPARAISO. — *Valparaiso*, capitale, est située au 33e deg. 2 min. 36 sec. de lat. S. Elle fait un grand commerce de blé avec la ville de Lima. Elle a toutes sortes de fruits excellens et très-estimés, sur-tout les pommes appelées de *quillota*.

ACONCAGUA. — Cette province, dont la capitale est *Saint-Philippe-le-Royal*, confine au N. à une partie de celle de Quillota; au S. avec la vallée de Colina, de la juridiction de Saint-Iago. Elle produit beaucoup de blé et d'*origan*, plante qui a une odeur forte, et dont on fait commerce au Pérou. C'est par la ville que passe le chemin qui traverse la montagne pour aller à Mendoza, et qui est très-dangereux; mais depuis quelques années on a construit dans la montagne des baraques où l'on met du biscuit, du charbon et du bœuf salé, pour les courriers ou voyageurs auxquels on donne les clefs, pour s'y réfugier dans les tempêtes; par ce moyen, les courriers vont tous les mois à Saint-Iago.

MELIPILLA. — Cette province, dont la capitale est *Logrono*, confine à l'E. avec la juridiction de Saint-Iago. Elle est très-peu étendue. Ses productions sont de l'orge, du blé, du vin et des bestiaux. On y pêche aussi beaucoup de poissons, sur-tout à l'embouchure de la rivière de Maipo et au port de Saint-Antoine.

RANCAGUA. — Cette province, dont la capitale est *Ste.-Croix de Triana*, appelée aussi *Rancagua*, est située entre deux rivières, et confine avec celle de Saint-Iago, et jusqu'à la mer à l'E. Elle a 40 lieues de l'E. à l'O., et 13 du N. au S. Elle est bien arrosée, et abonde en fruits, poissons. Elle a des mines d'or, une de cristal de roche, et des bains d'eaux médicinales, salutaires pour différentes maladies.

SAINT-IAGO. — Cette province a 26 lieues de l'E. à l'O., et 21 du N. au S. Elle a beaucoup de mines d'or, qu'on n'exploite que dans l'été, qui est en décembre, janvier, février et mars. A 20 lieues de la capitale est la grande mine de *Kempn*, dont les métaux servent aussi pour la fonte. Dans la vallée appelée *Blanche*, on élève des vers à soie. Dans la montagne *del Curato de Colina*, il y a trente-quatre mines d'or où on travaille journellement. Cette province possède aussi des mines de cuivre et d'étain, trois mines d'argent et une de plomb. A *Montenegro*, il y a une mine de jaspe nouvellement découverte.

SAINT-IAGO, capitale de tout le Chili, est située au 33e deg. 40 m. 11 sec. de lat. S. Ses rues se coupent à angles droits, sont larges et tirées au cordeau, et forment des carrés égaux. La grande place a une magnifique fontaine. Elle est sujette aux tremblemens de terre, et éloignée de 20 lieues du port de Valparaiso. Cette ville a plus d'une lieue de tour. Parmi les édifices remarquables, on distingue l'hôtel de la Monnaie, la nouvelle cathédrale. Il y a de superbes maisons particulières qui n'ont qu'un rez-de-chaussée; mais les appartemens sont vastes et très-élevés: on bâtit ainsi dans la crainte des tremblemens de terre. Saint-Iago est le siége d'une capitainerie, d'un évêché, d'un tribunal suprême, d'une université et d'un collége de nobles. La manière de vivre dans cette capitale porte une empreinte de gaîté, d'hospitalité et d'amabilité. Le sang y est très-beau; la danse et la musique sont les occupations favorites. Le luxe des habitans et des équipages est porté très-loin. Population, 30,000 habitans.

COLCAGUA. — Cette province, dont la capitale est *Saint-Fernando*, confine à l'E. avec les Cordilières; à l'O. avec la mer du Sud; au S. avec la province de Maule. Elle a 40 lieues de l'E. à l'O., et 30 lieues du N. au S. Elle renferme des mines d'or et de cuivre. Elle abonde en troupeaux, chevaux, mulets. On y trouve des bains d'eaux chaudes très-fréquentés et excellens pour la guérison des maux vénériens, lèpres et plaies.

CHILLAN. — *Chillan*, capitale, est une ville très-petite et pauvre. Elle est à 36 deg. 6 min. de lat. S. A peu de distance de là est un volcan sur une montagne qui porte aussi le même nom.

Maule. — Cette province, dont la capitale est *Talca*, confine à l'E. à la montagne des Cordilières; au S. à celle de la Conception, séparée par la rivière Maule, et à l'O. par la mer du Sud. Elle a 46 lieues du N. au S., et 30 de l'E. à l'O. Elle a beaucoup de mines d'or, et particulièrement celle du mont *Chivato*, très-fameuse par sa qualité d'or pur. Elle abonde en toutes sortes de grains, en troupeaux, et surtout en chèvres, dont on fait un grand commerce de peaux de maroquin. On y récolte du vin tres-estimé, du tabac. Il y a aussi une mine de goudron; on y fait aussi un commerce de sel très-blanc.

Conception. — Cette province est la partie méridionale du Chili. Son climat est tempéré, et on y distingue les quatre saisons de l'année comme en Europe. Elle abonde en toutes sortes de grains, bétail, fruits délicieux. Les hommes et les femmes sont forts, robustes, courageux, adroits à monter à cheval, ainsi que les femmes, et surtout à lancer des cordes à nœuds coulans, pour prendre toutes sortes d'animaux à la course, sans jamais manquer leur coup.

La Conception, capitale, a été engloutie par la mer dans un tremblement de terre. On a bâti une ville nouvelle à quelque distance du rivage. Elle s'appelle *la Mocha* ou la *nouvelle Conception* : c'est la résidence d'un intendant.

Talcaguana, petite ville sur la baie de la Conception, est une des plus grandes et des plus commodes places de relâche qu'on trouve sur la côte du Chili.

Valdivia. — *Valdivia*, capitale. Elle est située sur les bords de la riviere du même nom, et forme une éminence bien fortifiée. C'est une des meilleures places de l'Amérique. Elle a un bon port bien défendu. Ses campagnes sont très-fertiles. Elle fournit d'excellent bois pour la construction; elle abonde en mines d'or aussi riches que celles de Carabaya dans le Pérou, qui sont les meilleures qu'on connaisse.

ILES VOISINES DU CHILI.

Chiloé. — Cette grande île de l'Archipel a 38 lieues de long sur 9 de large. Elle a dans ses environs jusqu'à quarante îles, dont vingt-cinq sont peuplées et cultivées. Elle produit du blé, de l'orge, du lin, des *papas*, des sangliers, dont on fait d'excellens jambons, qu'on sale à la glace; on en fait un grand commerce dans tout le royaume et dans l'Amérique, ainsi que des planches de différens arbres, sur-tout de l'*alerce*, arbre si gros qu'on en tire plus de 600 planches, chacune de 20 pieds de long et près de 2 de large. Ces îles abondent en coquillages et poissons délicats, dont vivent la plupart des habitans.

Saint-Jacques de Castro, capitale, dont le port s'appelle *Chacao*, est à 42 deg. 57 min. de lat. S.

PAYS NON CONQUIS, HABITÉS PAR DES PEUPLES INDIGÈNES.

ARAUCANIE. = On comprend sous ce nom consacré par la poésie, les côtes depuis la rivière Biobio jusqu'au 47ᵉ parallèle de lat. S. Dans cette étendue, l'île de Chiloé et la corrégidorie de Valdivia sont habitées par les Espagnols; le reste est occupé par les Indiens, actuellement sujets ou alliés de l'Espagne. Les Andes continuent à longer l'Océan Pacifique à une distance de 20 à 30 lieues. Les volcans continuent à y être en grand nombre. Une partie de la côte est bordée d'îles. On distingue un archipel très-considérable d'îles appelées *Chonos*, et en partie volcanisées : aucune n'est remarquable par sa grandeur ni par sa fertilité. Le golfe entre l'Archipel, l'île de Chiloé et le continent, s'appelle golfe de *Guayateca*; plus au S. est la grande presqu'île des *trois montagnes*, et ensuite le golfe de *Pennas*. Les peuples indigènes de cette côte paraissent tous appartenir à la race des *Moluches*, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Araucanos*. Les Moluches propres habitent la fertile et riante contrée entre la rivière Biobio et celle de Valdivia. La riche qualité du sol, des eaux abondantes, un climat tempéré, concourent à rendre cette région au moins l'égale des plus plus belles parties du Chili propre. Les *Cunchi* demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayateca : ils occupent quelques-unes des 47 îles de l'Archipel de Chonos. Les *Huiliches* habitent depuis l'archipel de Chonos jusque vers le golfe de Pennas. Ces

deux tribus sont alliées des Moluches propres. La taille de ces peuples est grande dans la partie montagneuse, et moyenne vers les côtes. Ils ont les traits réguliers et le teint peu basané. Ils se livrent à l'agriculture, récoltent des fruits et font une espèce de cidre; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux, chevaux, bœufs, guanucos et vigognes: la laine de cette dernière sert à fabriquer des ponchos ou manteaux. Les chevaux, qui descendent de chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens autant de Tartares; ils se réunissent subitement, font des marches de 200 à 300 lieues, pillent le pays ennemi, et se retirent avec leur butin: ils ont cependant dernièrement reconnu la protection de l'Espagne. Le commerce des Espagnols avec les Araucans se fait sous l'inspection de chefs indiens, qui maintiennent une bonne police et empêchent toute fraude. Les Araucans vendent des bestiaux et des laines contre des couteaux, des éperons et autres instrumens de fer. Plusieurs d'entre eux vont dans les possessions espagnoles et se louent comme journaliers. On ne connait pas bien la religion de ces Indiens; ils semblent adorer le ciel et les astres.

NOUVEAU-CHILI.—Nous comprenons dans cette division toutes les côtes occidentales qui s'étendent depuis les limites de Buenos-Ayres jusqu'au golfe Saint-Georges, et les contrées intérieures jusqu'au 47e de lat. S. Aucune frontière ne sépare le Nouveau-Chili des terres des sauvages; ce pays est peu connu. Les Puelches, dits *Serranos* ou de la montagne, habitent près le mont *Casuhati* qu'on aperçoit à 20 lieues du rivage. Quoique éloignés des bords de la mer, les Puelches errent dans les *pampas* ou plaines sablonneuses qu'on croit s'étendre depuis le Tucuman jusqu'au 40e degré de latitude S. Les deux rivières nommées *Colorado* et *Négro* parcourent ces déserts immenses peu connus; elles sortent des Andes du Chili. Le Colorado a sa source au 31e, et l'autre au 41e deg. de lat. S.; dans l'espace intermédiaire, un bras de rivière, ou plutôt une suite de lacs et de petits canaux, s'étend parallèlement aux Andes, et fait communiquer ensemble ces deux fleuves: phénomène aussi curieux que celui de la communication entre l'Orénoque et le Rio-Nigro de la Guiane. La *Comarta desierta* ou province déserte, est située entre les 40 et 45 deg. de lat. S. La côte a été exactement examinée. Les baies *Anegada*, *Camarones*, *Saint-Georges* et autres, offrent de bons mouillages; mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitans. Les oiseaux aquatiques et les loups marins sont les seuls êtres vivans qu'on aperçoive sur ces côtes stériles. C'est vers les sources de la rivière *Camarones*, dans les Andes, entre les 43 et 44 deg. de lat. S., qu'on présume demeurer la nation *Argueles* ou des *Césares*. Ce pays est très-fertile et agréable. Il est borné à l'O. par une rivière grande et rapide qui semble le séparer des Araucans. Les Cordilières qui embrassent cette contrée en rendent également l'accès difficile. On présume que les Césarès, au moins en grande partie, sont les descendans des équipages de trois vaisseaux espagnols, qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se révoltèrent et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à personne d'entrer dans leur pays. Les *Tehuels* habitent l'intérieur de cette région, entre la Comarca déserte et les Andes. Ils ont six pieds, et quelquefois sept, et beaucoup de voyageurs les ont pris pour les Patagons.

PATAGONIE. = Cette extrémité du continent américain est la région la plus australe qu'il y ait sur le globe: elle commence au 46e ou 47e deg. de lat. S. Le pays est froid, sauvage et stérile; trois vastes océans isolent cette terre de presque tout l'univers. Des vents et des courans s'y rencontrent presque dans toutes les saisons. Une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit toute entière; nulle terre cultivée ne l'avoisine. Les Patagons sont d'une taille gigantesque. Les moins grands ont cinq pieds sept pouces, et leur carrure à proportion est plus énorme: la taille moyenne est entre six et sept pieds. Ils ont les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écrasé et épaté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blanches et bien fournies, les cheveux noirs, et sont plus robustes que les Européens. Ils sont vêtus de peaux de guanucos, de vigognes et autres, et portent des espèces

de chapeaux ornés de plumes. Les femmes ont un teint beaucoup moins basané. Elles sont assez blanches, d'une taille proportionnée à celle des hommes, habillées de même d'un manteau, de brodequins et d'une espèce de petit tablier qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils, car elles n'en ont point. Les principaux lieux qu'on trouve sont : le port *Desiré*, baie sûre et profonde ; l'île *Olivarès*, le port *Saint-Julien*. Le détroit de *Magellan*, découvert par l'illustre navigateur de son nom, en 1519, a perdu son importance depuis la découverte du cap *Horn*. De nombreux courans et beaucoup de sinuosités en rendent la navigation très-difficile. Sa longueur est de 180 lieues ; sa largeur varie depuis 2 lieues jusqu'à 15. A l'E. deux goulets étroits resserrent le canal. Au centre se présente un vaste bassin sur lequel est situé le port de *Famine*, où les Espagnols avaient fondé une colonie sous le nom de *Ciudad real de Felipe*. Le *Rio-Gallego* et les autres rivières roulent vers la mer ou vers le détroit de très-gros arbres. La côte qui borde au N. E. la sortie occidentale du détroit, vient d'être reconnue par les Espagnols ; et au lieu de faire partie du continent, elle se trouve former un nouvel archipel considérable. Plus au N. est l'*archipel de Tolède* ou de la *Ste.-Trinité*. La grande île de la *Madre de Dios* en fait partie. Les Espagnols ont un port sur l'île *Saint-Martin*, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale.

ARTICLE II.

AMÉRIQUE PORTUGAISE, OU BRÉSIL.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 833 l.	Entre les	2e deg. de lat. N. et 32e de lat. S.
Larg. 500 l.		37e et 71e deg. de long. O.

Contenant 104,445 lieues carrées.

Limites.

Le Brésil est borné au N. par l'embouchure du fleuve des Amazones et la mer Atlantique; par la même mer à l'E.; par l'embouchure de Rio-de-la-Plata au S.; et par une chaîne de montagnes qui le sépare du Paraguay et du pays des Amazones, à l'O. Il est de figure triangulaire, dont deux côtés sont entourés de mer. Le troisième forme la ligne de démarcation entre le Portugal et l'Espagne. Ce pays est encore moins connu que les possessions espagnoles; il est situé sous les deux zônes les plus heureuses, la torride et la tempérée.

DIVISION.

PROVINCES, OU CAPITAINERIES.	CAPITALES.
DIVISION DU NORD.	
Para.	Para ou Belim.
Maragnan.	Saint-Louis.
Slara.	Slara.
Rio-Grande.	Tignares.
Paraïba.	Paraïba.
Itamaraca.	Itamaraca.
Fernambouc.	Olinda.
DIVISION DU MILIEU.	
Seregippe.	Seregippe.
La Baie de tous les Saints.	Saint-Salvador.
Ilheos.	Paya.
Porto-Seguro.	Porto-Seguro.
Spiritu-Sancto.	Spiritu-Sancto.
DIVISION DU SUD.	
Rio-Janéiro.	Saint-Sébastien.
Saint-Vincent.	Saint-Vincent.

Aspect du pays, air, climat. — Ce pays reçut le nom de Brésil, parce qu'on remarqua qu'il abondait en bois de ce nom. Au N. du Brésil, qui est presque situé sous l'équateur, le climat est chaud, orageux et malsain, sujet à de violentes pluies et à des vents variables, particulièrement dans les mois de mars et septembre, où il y a de tels ouragans, de tels orages et des pluies si abondantes, que le pays est inondé. Mais vers le S., au-delà du tropique du Capricorne, il n'y a pas de pays au monde qui jouisse d'un air plus serein et plus sain, étant rafraîchi d'un côté par les douces brises de l'Océan, et de l'autre par les vents frais des montagnes. La terre, près de la côte, est en général plutôt basse qu'élevée, mais extrêmement agréable, offrant une variété de bois et de prairies.

Montagnes. — La principale masse de montagnes paraît être située au N. O. de Rio-Janéiro, vers les sources de la rivière St.-François, de celles de Parana et des Tocantins. En partant de ce point, une chaîne s'étend parallèlement à la côte du Nord, sous les noms de *Cerro das Esmeraldas*, *Cerro do Frio*, et autres. Elle suit une direction semblable au S. Celle de *Matto Grasso* se courbe au N. O., jusque vers les Campus-Parésis, ou le plateau central de l'Amérique Méridionale. La côte septentrionale, entre Maranhao et Olinda, renferme encore une chaîne particulière, une des plus considérables du Brésil.

HYDROGRAPHIE. *Mers, baies, caps et fleuves.*—La mer Atlantique baigne les côtes du Brésil au N. E. et à l'E., pendant un espace de plus de 1,000 lieues, formant plusieurs belles baies et superbes ports, tels que ceux de Fernambouc, de Tous-les-Saints, qui a 12 lieues de large, Porto-Seguro, le port de Rio-Janéiro, le port Saint-Vincent, le port Saint-Gabriel et le port Saint-Salvador, sur la rive septentrionale de Rio-de-la-Plata.

Les principaux caps sont le cap Roque, le cap Saint-Augustin, le cap Trio, et le cap Sainte-Marie, le promontoire le plus méridional du Brésil.

Les côtes septentrionales, depuis Para jusqu'à Olinda, sont bordées d'un récif, sur lequel les vagues de l'Océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue.

Parmi les principaux fleuves on remarque celui des *Amazones*, dont nous parlerons plus bas; le *Rio-Madera*, de près de 700 lieues de cours. La rivière *Topayos* sort des Campus-Parésis; son cours est de plus de 300 lieues. La grande rivière de *Xingu* descend des flancs de Matto Grosso; son cours interrompu par plusieurs sauts, est de plus de 400 lieues; toutes ces rivières se jettent dans l'Amazone. La rivière des *Tocantins*, grossie de l'Aracaya, forme un des fleuves les plus majestueux du monde; elle a un cours de près de 500 lieues. Sa largeur, à son embouchure, est égale à celle des Amazones; elle est de 12 à 13 lieues. Plusieurs cataractes prouvent qu'elle descend d'une contrée élevée. La rivière de *Guapana*, qui se réunit par un très-large canal au fleuve de Para ou des Tocantins, communique par un autre lieu à l'Amazone, et ces divers courans d'eau forment la grande

île *Marajo dos Joannes*. Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et des Tocantins, sont des terrains bas, marécageux, formés par les alluvions réunies de la mer et des fleuves. Le cours de tant de grandes rivières, qui s'écoulent en sens contraire de la marche générale des courans et des marées, de l'E. à l'O., produit ici une espèce de marée extraordinaire. Le fleuve *San-Francisco* ou Saint-François, est un des plus considérables de l'Amérique; il descend des montagnes au N. O. de Rio-Janéiro, parcourt un plateau élevé, se dirige du S. O. au N. E., forme plusieurs cataractes, et tourne brusquement au S.; son cours est d'environ 500 lieues. La rivière *Parayba*, dite du Sud, pour la distinguer de deux autres du même nom, est remarquable en ce qu'elle est parallèlement à la mer, dont elle est séparée au S. par la chaîne des montagnes qui forme le cap Frio et le cap Saint-Thomé.

Sol et productions.— Le sol en général est extrêmement fertile, et produit maïs, coton, café, ignames, froment, melons, citrouilles, bananes, citrons, oranges, goyaves, manioc, vanille, gingembre, poivre, jalap, gaïac, superbes bois de construction; il fournit aussi de l'anis, du sucre, qui, étant couvert d'argile, est plus blanc et plus fin que le *muscavado*, nom que les Anglais donnent à leur sucre brut. Ce pays donne aussi du tabac, des cuirs verts, de l'indigo, de l'ipécacuanha, du baume de Copaibo, du bois de Brésil de couleur rouge, dur et sec; il sert ordinairement à la teinture; mais son rouge n'est pas de la plus belle couleur. On l'emploie aussi dans la médecine, comme stomachique et astringent.

Les animaux sont ici les mêmes qu'au Mexique et au Pérou. Les productions du pays suffisaient à l'entretien des habitans, jusqu'à la découverte des mines d'or et de diamans. Celles-ci, jointes aux plantations de cannes à sucre, occupent tant de bras, que l'agriculture est absolument négligée, et qu'en conséquence le Brésil dépend de l'Europe pour sa subsistance; on y trouve aussi du fer et du cuivre.

Population, habitans, mœurs et coutumes. — Le portrait que les voyageurs nous ont fait des mœurs et des coutumes des Portugais en Amérique, est bien loin de leur être favorable. On les représente comme des gens qui, quoique plongés dans le luxe le plus efféminé, sont néanmoins capables des crimes les plus audacieux, comme dissimulés et hypocrites, menteurs, sans probité dans les affaires, paresseux, orgueilleux et cruels. Ils sont sobres dans leurs repas: ainsi que les habitans de la plupart des provinces méridionales, ils aiment beaucoup mieux le faste, la pompe et l'étalage, que les plaisirs de la table et d'une société libre; cependant leurs festins, qu'ils ne font que rarement, sont d'un luxe extravagant. Quand ils sortent, ils se mettent dans une espèce de hamac de coton, appelé *serpentine*, que des nègres portent sur leurs épaules par le moyen de bambous de 12 à 14 pieds de long. La plupart de ces hamacs sont bleus et ornés de franges de la même couleur : ils ont un oreiller de velours, et au-dessus de la tête une espèce de ciel de lit avec des rideaux; de sorte que la personne portée n'est vue qu'autant qu'il lui plaît: elle peut se cou-

cher ou rester sur son séant, en s'appuyant sur son oreiller. Quand elle veut être vue, elle tire les rideaux, salue les connaissances qu'elle rencontre dans la rue. Les habitans du Brésil mettent une sorte d'orgueil à se complimenter les uns les autres dans leurs hamacs, et y font même d'assez longues conversations dans les rues. Les deux esclaves qui les portent font alors usage de forts bâtons bien faits, au haut bout desquels est une fourche de fer, et dont le bas est ferré; ils les fixent en terre, et y déposent leurs bambous, jusqu'à ce que leur maître ait terminé ses affaires ou ses complimens. A peine voit-on un homme ou une femme du bon ton, dans la rue, qui ne soit porté de cette manière.

Les colons européens sont en général gais, amis des plaisirs, et cependant très-discrets. Les hommes portent généralement le manteau et l'épée. La beauté des dames est encore relevée par de grands yeux noirs qui animent leur physionomie.

Les nations barbares qui habitent les montagnes et les lacs, font continuellement la guerre aux Portugais, et ont coutume de manger leurs ennemis, quand ils les font prisonniers. Ils vont presque tous nus, hommes et femmes; ils reconnaissent la création du monde, le déluge et un paradis, craignent beaucoup le diable; ils n'ont ni roi, ni prince; les plus anciens, qui sont beaucoup respectés, décident les procès et les querelles; ils vivent de chasse et de pêche, ont un air féroce; ils sont grands, robustes et très-agiles à la course. La partie de ce royaume qui est policée, est très-fertile, et produit tout ce qui est nécessaire à la vie. Depuis la découverte des mines d'or et de diamans, qui y sont en abondance, les naturels se sont très-appliqués au travail et à la plantation des cannes à sucre. On estime la population à 500,000 Portugais. Celle des naturels monte à 3 ou 4 millions.

TOPOGRAPHIE.

Provinces et villes.

PARA. — Cette province confine à l'E. avec la province de Maragnan; au N. avec la mer Atlantique. Elle abonde en cannes à sucre, coton, cacao, vanille, café; elle envoie tous les ans une flotte à Lisbonne, chargée de ces productions. Ses forêts ont des bois précieux par leur couleur, et particulièrement celui appelé *umiri*, dont le tronc distille un baume de très-bonne odeur. Plusieurs rivières qui l'arrosent sont abondantes en poissons, appelés *manaties*, qui ressemblent au bœuf de mer.

Para, capitale, sur la *Tarautine*, est une ville riche et commerçante; c'est le lieu d'un gouverneur. Pop. 10,000 habitans.

PARAIBA. — Cette province confine au N. avec celle de Rio-Grande, à l'E. avec la mer du Brésil; au S. avec la province de Tamaraca. Elle abonde en bois de Brésil, et en sucre, dont elle fait son principal commerce avec l'Europe.

Paraiba, chef-lieu; l'entrée de la barre qui lui sert de rade est difficile.

Céara, petite ville. On trouve du cristal de roche dans ses environs.

PERNAMBOUC ou FERNAMBOUC. — Cette province produit beaucoup de cannes à sucre, de coton, de bois de Brésil, qui est son plus grand commerce, ainsi qu'une quantité prodigieuse de sucre qu'on envoie en Portugal.

MARAGNAN. — *Saint-Louis de Maragnan*, capitale, siége d'un évêché, est située dans une île, et pourvue d'un port. Pop. 12,000 hab.

Olinde, capitale, est le siége d'un évêque, et le centre d'un grand commerce; c'est la troisième ville du Brésil. Pop. 20,000 hab.

RIO-GRANDE. — Cette province est une des plus riches du Brésil; elle abonde en froment et chanvre.

Portalègre, capitale, a 6,000 habitans.

SEREGIPPE. — *Seregippe*, capitale, ville et port de mer, a entre 8 et 9,000 habitans.

BAHIA, ou BAIE DE TOUS-LES-SAINTS. — *Saint-Salvador*, capitale, seconde ville du Brésil, à 38 deg. 24 m. de long. O., et 13 deg. 6 min. de lat. S. Son port est grand, sûr et commode; mais l'entrée en est difficile; il est situé dans la baie de Tous-les-Saints. Cette ville est élevée de 600 pieds au-dessus du niveau de la mer; sa situation incommode et irrégulière ne l'empêche pas de faire un grand commerce, et d'être la plus riche de l'Amérique et une des mieux fortifiées. Son commerce d'importation consiste en toiles, draps, chapeaux, bas de soie et de fil; riz, farine, biscuit et vins d'Oporto; nègres, huile, fromage, beurre et porc salé. Elle donne en échange de l'or, du sucre, du tabac en feuilles et en poudre, du bois de Brésil, des peaux, du baume, de l'ipécacuanha, et plusieurs autres drogues qu'elle tire de ses productions. Les habitans de la classe distinguée sont polis et honnêtes; mais le bas-peuple y est fier et insolent. Les femmes ne sortent que le samedi et le dimanche pour aller à la messe, et encore est-ce de grand matin. On y voit des boutiques et des espèces de magasins remplis d'esclaves des deux sexes, tous nus, exposés en vente publique comme des bêtes; les maîtres les traitent plus inhumainement que des animaux. Cette ville est ornée de superbes bâtimens, sur-tout la cathédrale, dédiée à Saint-Sauveur, qui est non-seulement de la plus belle architecture, mais ornée de sculptures et dorures au-dedans et au-dehors; elle est enrichie de croix et de chandeliers d'or, dont quelques-uns sont si pesans que deux hommes ne peuvent les porter.

ILHEOS. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec la rivière de Serenini qui la sépare de celle de Tous-les-Saints, et au S. avec celle de Porto-Seguro; à l'E. avec la mer, et à l'O. avec le pays des Indiens barbares et inconnus. Elle est très-fertile, produit beaucoup de coton, de cannes à sucre, de bois de Brésil, toutes espèces de fruits, d'excellent poisson de mer et d'eau douce, qu'on pêche dans un lac de 3 lieues de long, où se trouvent beaucoup de vaches de mer ou *manaties*.

PORTO-SEGURO. — Cette province confine au N. avec celle d'Ilheos. Le climat y est chaud, mais fertile en cannes à sucre. On a trouvé dans l'intérieur de la province des mines de pierres précieuses, comme des émeraudes de différentes couleurs.

Porto-Seguro, capitale, petite ville, belle et marchande. Son port est le premier que les Portugais aient découvert dans le Brésil, en 1500.

SPIRITU-SANCTO. — Cette province, dont la ville et le port portent le même nom, confine à l'O. avec celle de Porto-Seguro. Elle est fertile en toutes sortes de fruits; mais les naturels s'appliquent seulement à la culture du sucre, dont ils font leur principal commerce.

Villa-Rica, ville considérable, possède 12,000 habitans.

RIO-JANÉIRO. — Cette province confine au N. avec celle de Spiritu-Sancto. Elle est extrêmement fertile, principalement en cannes à sucre, qui sont le plus grand commerce. Elle a beaucoup de mines d'or très-pur, qu'on exploite avantageusement.

JANEIRO, ou RIO-JANEIRO, ville capitale de tout le Brésil, à 23 deg. 35 min. de lat. S. Son port vaste et excellent, est défendu par le château de Santa-Crux, bâti sur un rocher de granit. L'eau est conduite dans la ville par un magnifique aqueduc. C'est la résidence du gouverneur; ses rues sont larges, propres et belles; ses environs ont des jardins magnifiques, abondans en légumes, fruits et fleurs de Portugal. La ville renferme plus de 100 moulins à sucre. Elle est la plus commerçante du Brésil; elle a un hôtel des monnaies où l'on fabrique l'or le plus pur et le plus estimé de l'Europe, des manufactures de sucre, de rum et de cochenille. Pop. 60,000 habitans.

SAINT-VINCENT. — Cette province, dont le chef-lieu porte le même nom, confine au N. avec la république de Saint-Paul et Rio-Janéiro; à l'E. avec la mer. Elle a 50 lieues d'étendue de côtes. Son commerce est en jambons

très-excellens, en peaux de sangliers très-grands, dont on fait des peaux de maroquins; les huîtres y sont très-grandes et très-bonnes. Il y a aussi des cannes à sucre, du coton et du bois de Brésil.

SAINT-PAUL. — *Saint-Paul*, capitale, est une des villes les plus remarquables du Brésil, soit par sa situation dans une contrée fertile en fruits d'Europe, soit par le caractère primitif de ses habitans.

Santos, port de Saint-Paul, a entre 6 à 7,000 habitans.

Commerce. — Le commerce du Portugal est calqué sur le plan d'exclusion que suivent les diverses nations de l'Europe avec leurs colonies de l'Amérique, et il ressemble plus particulièrement à la méthode espagnole de ne point envoyer de simples vaisseaux selon les besoins des différentes villes, ou d'après les spéculations des négocians de l'Europe, mais des flottes annuelles qui partent du Portugal à des époques fixes. Il y en a trois chargées pour autant de ports du Brésil, une pour Fernambouc, dans la partie septentrionale; une pour Rio-Janéiro, à l'extrémité méridionale; et une autre pour la baie de Tous-les-Saints, au milieu.

Le commerce du Brésil est considérable et augmente tous les ans; ce qui est d'autant moins surprenant, que les Portugais ont des moyens de se procurer des esclaves pour leurs différens travaux, à beaucoup meilleur compte qu'aucune autre puissance de l'Europe qui ait des établissemens en Amérique, puisqu'ils sont la seule nation européenne qui ait formé des établissemens en Afrique, d'où ils tirent tous les ans 40 à 50,000 nègres, qui font partie des cargaisons de leurs flottes d'Europe pour le Brésil. On suppose que ces flottes rapportent en échange pour 3,120,000 fr. de diamans; ce qui, avec le sucre, le tabac, les cuirs verts et les autres articles pour la médecine et les manufactures, peut donner une idée de l'importance de ce commerce, non-seulement pour le Portugal, mais même pour toutes les nations commerçantes de l'Europe.

Les productions du Portugal ne forment pas la cinquantième partie des marchandises que l'on y envoie de l'Europe; ce sont des étoffes de laine de toute espèce, d'Angleterre, de France et de Hollande; des dentelles et des toiles de Hollande, de France et d'Allemagne; des soieries de France, d'Italie et d'Angleterre; des bas de fil et de soie, des chapeaux, du plomb, du fer-blanc, de l'étain, du fer, du cuivre, et toutes sortes d'ustensiles travaillés de ces métaux, ainsi que du poisson salé, du bœuf, de la farine et du fromage. L'Espagne fournit l'huile, et le Portugal n'y importe guère que du vin et quelques fruits. L'Angleterre est maintenant la nation qui a le plus de part au commerce du Portugal, tant par sa consommation en Europe, que pour tout ce dont il a besoin pour le Brésil. Cependant, dans cette branche de commerce, comme dans plusieurs autres, les Français sont devenus des rivaux dangereux pour les Anglais.

Le Brésil est un établissement riche et florissant. Ses exportations en sucre sont, dans l'espace de 50 ans, devenues plus considérables, quoique ce fût autrefois presque la seule marchandise qu'il exportât, et qu'il n'eût point de rivaux dans ce commerce. Son tabac est très-bon,

quoiqu'il n'y soit pas cultivé en aussi grande quantité que dans les États-Unis. Les provinces septentrionales et méridionales du Brésil abondent en bêtes à cornes, que l'on chasse uniquement pour leurs peaux, dont il ne s'exporte pas moins de 20,000 tous les ans en Europe.

Les Portugais avaient été long-temps en possession du Brésil, avant de découvrir les mines d'or et de diamans qui l'ont depuis rendu si considérable. Le rendez-vous de leurs flottes est, aux mois de mai et de juin, dans la baie de Tous-les-Saints, au nombre de 100 voiles de gros vaisseaux, qui portent en Europe une cargaison peu inférieure en valeur aux trésors des flottes et des galions espagnols. L'or seul, dont une grande partie est monnayée en Amérique, monte à près de 96,000,000 de fr.; mais il y en a une portion qui vient de leurs colonies d'Afrique, ainsi que l'ivoire et l'ébène.

Histoire et gouvernement. — Ce pays fut originairement découvert, en 1498, par Améric Vespuce; mais les Portugais n'y formèrent des établissemens qu'en 1549. Ils se fixèrent alors dans la baie de Tous-les-Saints, et fondèrent la ville de San-Salvador. Ils éprouvèrent d'abord quelque obstacle de la part de la cour d'Espagne, qui regardait le continent de l'Amérique Méridionale comme lui appartenant. L'affaire s'arrangea néanmoins par un traité, et il fut convenu que les Portugais prendraient possession de tout le pays situé entre les deux grands fleuves des Amazones et de Rio-de-la-Plata, qu'ils ont encore aujourd'hui. Les Français firent aussi quelques tentatives pour établir des colonies sur cette côte; mais ils en furent chassés par les Portugais, qui restèrent sans rivaux jusqu'en l'année 1580, lorsqu'au zénith de leur prospérité, ils furent frappés d'un de ces coups qui décident ordinairement du destin des empires. Don Sébastien, roi de Portugal, perdit la vie dans une expédition contre les Maures en Afrique, et cet événement fit perdre au Portugal son indépendance, parce qu'il fut absorbé dans les dominations espagnoles.

Peu après, les Hollandais ayant sécoué le joug des Espagnols, ne se contentèrent pas de maintenir leur indépendance par une guerre défensive, pleine de succès : animés de l'ardeur d'une république naissante, ils poursuivirent leurs ennemis dans les réduits les plus éloignés de leurs vastes possessions, et devinrent riches, puissans et terribles par les dépouilles de leurs anciens maîtres. Ils attaquèrent plus particulièrement les possessions portugaises; ils s'emparèrent de presque tous leurs forts dans les Indes-Occidentales, et tournèrent ensuite leurs armes contre le Brésil, dont ils conquirent sept capitaineries ou provinces; ils se seraient rendus maîtres de toute la colonie, s'ils n'avaient été arrêtés dans leur carrière par l'archevêque à la tête de ses moines, et de quelques forces éparses. Vers l'année 1654, les Hollandais furent entièrement chassés du Brésil; mais leur compagnie des Indes-Occidentales, continuant toujours d'avoir des prétentions sur ce pays-là et de harasser les Portugais par mer, ceux-ci offrirent, en 1661, de payer aux Hollandais huit tonnes d'or pour qu'ils renonçassent à ces prétentions : ce qui fut accepté. Depuis cette époque, les Portugais restèrent maîtres paisibles de tout le Brésil jusqu'à la fin de 1762.

Alors le gouverneur de Buenos-Ayres, ayant appris que l'Espagne était en guerre avec le Portugal, attaqua et prit, après un mois de siége, la forteresse frontière des Portugais appelée San-Sacrement; mais elle fut rendue par le traité de paix. Ce pays est gouverné par un vice-roi qui fait sa résidence à Saint-Salvador.

ARTICLE III.

PAYS DES AMAZONES.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 600 l.	Entre les	1 deg. de lat. N. et le 16e deg. de lat. S.
Larg. 400 l.		54 et 78e deg. de long. O.

Limites.

Le pays des Amazones est borné au N. par le nouveau royaume de Grenade et la Guiane; à l'O. par le Pérou; au S. par le Paraguay; et à l'E. par le Brésil.

Nom. — Le pays des Amazones a été ainsi nommé par le premier Européen qui le parcourut, parce qu'il y rencontra des femmes armées.

Climat et sol. — Le climat du pays est très-chaud, et l'air malsain en bien des endroits qui ont un territoire marécageux. Le sol de ce grand pays serait fertile s'il était cultivé.

HYDROGRAPHIE. — La rivière des *Amazones*, ainsi appelée d'une nation de femmes armées que les premiers navigateurs assurent avoir rencontrées sur ses bords, mais mieux nommée fleuve de *Maragnon*, est regardée comme la plus célèbre rivière, non-seulement de l'Amérique Méridionale, mais du monde entier. Elle a droit à cette célébrité par sa largeur et par l'étendue de son cours.

La Condamine nous a donné la meilleure description de cette grande rivière qui ait encore paru. Sa source n'est pas encore parfaitement connue. Le célèbre mathématicien dont nous venons de parler, dit que l'*Ucaïal* est le fleuve principal, les sources étant plus éloignées que celles que l'on suppose au Maragnon. Le premier est déja un fleuve important, que l'autre n'est encore qu'un torrent. D'un autre côté, le Maragnon fait un grand circuit, et il est d'une profondeur extraordinaire. Dans l'excellente carte de la Cruz, ce que ce géographe appelle l'ancien Maragnon ou le Pari, reçoit l'Apurimac, rivière d'un cours beaucoup plus étendu, et qui prend sa source près de la ville d'Arequipa, à l'ouest du grand lac de Titicaca, sous la latitude sud de 16 degrés 30 minutes. Si cette description est juste, il n'y a point de doute que l'Apurimac ne soit le fleuve originaire et principal. Le nouveau Maragnon, selon la Cruz, prend sa source du lac de Lauricocha, près de la source du Pari; et, après un long cours, d'abord au nord-ouest, et ensuite à l'est, il se

jette dans cette dernière rivière. Il suit de là que l'Ucaïal est formé de deux principales sources, savoir le vieux Maragnon, ou le Pari et l'Apurimac. Après avoir passé la grande chaîne des Andes, tantôt il coule vers le nord-ouest, tantôt vers le nord-est, jusqu'à ce qu'il reçoive le nouveau Maragnon; mais l'Ucaïal coule à travers une contrée extrêmement éloignée et dans des forêts où l'on a moins pénétré que dans celles qui avoisinent le Maragnon : ce qui le concerne et son histoire naturelle sont moins connus. Pour comble de malheur, les sauvages de ses bords ont massacré leurs missionnaires en 1695, de sorte qu'on est dans une ignorance absolue de tout ce qui a rapport à ce grand et noble fleuve. Au contraire, on a différentes descriptions du *Lauricocha* ou nouveau Maragnon. M. de la Condamine s'y est embarqué et l'a parcouru presque depuis la ville de Jaën, où il commence à être navigable. De cet endroit, son cours se dirige au nord-est, et gagne la chaîne extérieure des Andes, qu'il traverse à une passe appelée le *Pongo*, mot qui, dans la langue péruvienne, signifie porte. Là se présente une scène sublime. Le Lauricocha est resserré entre les deux pans d'une roche, qui sont presque aussi parallèles que le seraient deux murs. Sa largeur, qui était de 250 brasses, se reduit à 25. Cependant la rapidité n'est point extrême. Un radeau emploie une heure à parcourir les deux lieues de ce passage.

Après la jonction de ces deux grandes rivières, le Maragnon, outre quelques rivières peu considérables, reçoit du nord le Napo, le Parana, l'Inpuro, et le grand Negro. Il se grossit ensuite du Parima, et d'autres rivières qui viennent le joindre du midi. Les principales sont le *Cuchivara* ou *Araza*, et un fleuve énorme appelé *Madera*, qui est formé de la réunion du Bene, du Mamore et de l'Ytenas, dont les sources sont à l'est des Andes, et qui arrosent une vaste étendue de cet immense continent. On peut regarder le Madera comme une autre grande source de la rivière des Amazones. Il reçoit du midi le Topaisa et le Xingu, et sa vaste embouchure se réunit avec la grande rivière du Brésil, appelée Tocantins. Comme le Missouri et le Saint-Laurent, le Maragnon est fangeux. On dit que sa largeur, vers les frontières portugaises, est d'une lieue. Communément elle est de deux milles, et l'on n'en trouve point le fond à 103 brasses. Le flux s'y fait sentir à une distance de 200 lieues. Ses bords étaient encore peuplés, il y a un siècle, d'un grand nombre de nations, qui se sont retirées dans l'intérieur des terres, aussitôt qu'elles ont vu les Européens. On n'y rencontre encore aujourd'hui qu'un petit nombre de bourgades des naturels du pays, récemment tirés de leurs bois, eux ou leurs pères, les uns par les missionnaires espagnols du haut fleuve, les autres par les missionnaires portugais établis dans la partie inférieure.

Productions animales. — On trouve dans la rivière des Amazones, des poissons singuliers, et sur ses bords, différentes espèces d'animaux rares. Le plus grand des poissons d'eau douce qu'on y voit, est le *lamentin*, à qui les Espagnols et les Portugais ont donné le nom de *vache-marine*, ou de *poisson-bœuf*. Il paît l'herbe des bords de la rivière; sa chair et sa graisse ont assez de

rapport à celle du veau. La femelle a des mamelles qui lui servent à alaiter ses petits. Il a deux nageoires assez près de la tête, en forme d'ailerons, de seize pouces de long, qui lui tiennent lieu de bras et de pieds : il ne sort point de l'eau, d'où il ne fait qu'avancer la tête pour paître l'herbe. Les yeux de cet animal, qui a quelquefois 7 pieds de longueur sur 2 de large, n'ont aucune proportion avec la grandeur de son corps; ils sont ronds, et n'ont que 3 lignes de diamètre. L'ouverture de ses oreilles est encore plus petite, et ne paraît qu'un trou d'épingle. Il y a aussi dans ce fleuve une espèce de *lamproie*, dont le corps, comme celui de la lamproie ordinaire, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, mais qui a de plus la même propriété que la *torpille;* celui qui la touche avec la main, ou même avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux dans les bras, et quelquefois en est, dit-on, renversé. Les tortues de l'Amazone sont en si grande abondance, qu'elles seules et leurs œufs pourraient suffire à la nourriture des peuples qui habitent sur ses bords. Il y en a de diverses grandeurs et de diverses espèces, et elles sont plus délicates que toutes les autres. Outre les poissons que fournit cette rivière, les lacs et les marais qui se rencontrent fréquemment sur ses bords, et quelquefois bien avant dans les terres, se remplissent de poissons de toutes sortes, dans le temps des crues de la rivière; et lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés comme dans des étangs ou réservoirs naturels, où on les pêche avec la plus grande facilité. Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, et même dans la plupart des rivières qui s'y déchargent : il y en a quelques-uns de 20 pieds de long. Dans le temps des inondations, on a en vu entrer dans les cabanes des Indiens, et il y a plus d'un exemple que cet animal féroce ait enlevé un homme d'un canot à la vue de ses camarades, et l'ait dévoré. Les animaux terrestres que l'on rencontre le long de l'Amazone, et dans les bois qui en sont proches, sont les tigres, les élans, les singes, et un animal de l'espèce de la belette, que l'on nomme *coati* dans la langue du Brésil. Les tigres ne diffèrent ni en beauté, ni en grandeur, de ceux de l'Afrique. Ils font une guerre cruelle aux crocodiles : ils leur enfoncent les griffes dans les yeux, l'unique endroit où ils trouvent à les enfoncer, à cause de la dureté de leurs écailles; mais ceux-ci, se plongeant dans l'eau, y entraînent les tigres, qui se noient plutôt que de lâcher prise. Les élans ne sont pas rares dans les bois de l'Amazone; mais les singes y sont les plus nombreux. Il y en a d'une infinité d'espèces, dont les uns sont grands comme des levriers, et les autres aussi petits qu'un rat.

Les serpens et les couleuvres de tout genre, sont aussi fort communs dans cette contrée. Un des plus dangereux est le serpent à sonnette, dont nous avons déja parlé. Les chauve-souris, qui sucent le sang des chevaux, des mulets, et même des hommes, quand ils ne savent pas s'en garantir, y sont en si grande quantité, qu'elles ont détruit le gros bétail de divers endroits. Les oiseaux sont semblables à ceux du Pérou et de toute l'Amérique, tant pour la beauté de leur plumage que par la discordance de leur ramage. Les espèces de perroquets

différens en couleur, grandeur et figure, sont sans nombre. Les plus rares, parmi les perroquets, sont ceux qui sont entièrement jaunes, avecun peu de vert à l'extrémité des ailes.

TOPOGRAPHIE.

On ne connait guère, du vaste pays des Amazones, que ce qui est le long du fleuve. On y rencontre çà et là quelques villages et bourgades, qui ne méritent aucune description. Les Espagnols y ont quelques forts et établissemens, et entre autres le fort *Rio-Negro*, vers l'embouchure de la rivière du même nom; celui de *Tapajos*, aussi à l'embouchure d'une rivière du même nom, avec un bourg formé des débris de *Tupinambara*, dont les habitans sont presque tout ce qui reste de la vaillante nation des *Tupinambas* ou *Tupinambous*, dominante depuis deux siècles dans le Brésil, où ils ont laissé leur langue. C'est chez ces peuples qu'on trouve la *pierre des Amazones.*

Curupa ou *Corupa* est une petite ville portugaise, sur le bord méridional de l'*Amazone*, avec une forteresse bâtie par les Hollandais, lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil. Il n'y a dans cette ville, qui est située agréablement dans un terrain élevé, d'autres Indiens que les esclaves des habitans.

Découverte. — La rivière des Amazones, qui traverse toute cette vaste région, lui a donné son nom. On croit communément que le premier Européen qui a reconnu cette grande rivière, est François d'Orellana. S'étant embarqué, en 1539, assez près de Quito, sur la rivière de *Coca*, qui plus bas prend le nom de *Napo*, il tomba de celle-ci dans une plus grande, et arriva au *cap du Nord*, sur la côte de la Guiane, après une navigation de 1,800 lieues. La rencontre qu'il fit en descendant cette rivière, de quelques femmes armées, dont un cacique lui avait dit de se défier, la fit nommer *rivière des Amazones*. Quelques-uns lui ont donné le nom d'*Orellana* même; mais avant lui elle s'appelait Maragnon, du nom d'un autre capitaine espagnol: Orellana la nomme ainsi dans la relation de son voyage. En 1638, un siècle après Orellana, Pedro Texeira, Portugais, envoyé par le gouverneur de Para, ville du Brésil, remonta ce fleuve jusqu'à l'embouchure du Napo, et ensuite le Napo, qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre.

ARTICLE IV.

GUIANE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 360 l. Larg. 275 l.	Entre les	1 et 9e deg. de lat. N. 52 et 62e deg. de long. O.

Limites.

Cette région, dans le sens le plus étendu, comprend tout ce qui est situé entre l'Orénoque et l'Amazone, jusqu'au Rio-Negro. La partie occidentale forme la Guiane Espagnole, dont nous avons parlé. La partie méridionale appartient aux Portugais, et fait partie du gouvernement du Para, dont nous avons traité. Le centre ou l'intérieur est occupé par des nations sauvages et indépendantes. Les Français et les Hollandais occupent l'étendue de côtes comprise depuis le cap Nassau jusqu'à l'embouchure de la rivière Arawari. Le Maroni les sépare. Cette partie est bornée au N. et à l'E. par l'Océan Atlantique; à l'O. par le nouveau royaume de Grenade; au S. par le pays des Amazones.

Climat. — Quoique cette contrée soit très-voisine de l'équateur, le climat n'y est absolument insupportable dans aucune saison; on n'y éprouve jamais ces chaleurs étouffantes, si ordinaires dans d'autres parties de l'Amérique, et on peut dire, en général, que le climat n'y est point malsain. Mais pendant six mois de l'année, et quelquefois jusqu'à huit, des déluges d'eau inondent les plaines, détruisent ou suspendent les travaux, et font périr les plantes. A ces pluies si abondantes, succèdent quelquefois de longues sécheresses qui ouvrent la terre, la calcinent, et donnent lieu à des exhalaisons quelquefois funestes, et à des fièvres, mais qui ne sont pas contagieuses. Il y a des différences sensibles entre le climat de diverses parties de la Guiane. Sur l'Oyapock, les pluies sont plus fréquentes qu'à Cayenne, où les pluies et les sécheresses commencent un ou deux mois plus tard qu'à Surinam.

Aspect du pays. — La Guiane offre une grande étendue de côtes; mais jusqu'à deux à trois lieues en mer, la navigation est difficile, à cause des courans rapides et embarrassés par des îlots, des bancs de sable et de vase, des mangliers forts et serrés. De grandes rivières couvrent la surface du pays; mais elles ne sont pas toujours praticables, et des rochers énormes, qui barrent leur lit de distance en distance, empêchent presque toujours de les remonter. Les terres se divisent en hautes et basses; les secondes, qui sont des plaines fort peu

au dessus du niveau de la mer, sont presque toujours inondées, ainsi qu'une partie des savanes, qui ne sont propres à rien. Les terres hautes, qui sont des espèces de collines, sont très-fertiles.

Forêts. — Cette partie peut être regardée comme la principale richesse du pays. Les bois propres à la construction des vaisseaux, bien plus considérables que ceux d'Europe, ne sont nulle part aussi abondans que dans la Guiane; de ces bois, les uns sont durs, compactes et pesans, résistant aux outils et à la scie; ils ont le grain fin et lisse, et sont susceptibles du plus beau poli; tels sont le gaïac, le bois de fer, le bois de rose et beaucoup d'autres, que l'on peut appeler *bois incorruptibles.* Une autre classe comprend les bois qui, sans être aussi précieux que les premiers, sont encore d'une grande dureté, mais présentent beaucoup plus de facilité pour le travail; c'est dans celle-là que l'on range l'acajou, le bois d'amaranthe, le cèdre, le cyprès, le sassafras et beaucoup d'autres, que l'on nomme *bois de couleur;* plusieurs de ces bois ont une qualité amère, ou une saveur aromatique, qui écarte les vers et les insectes, si funestes aux vaisseaux; jamais ils ne pourrissent dans l'eau, quelques-uns y acquérant la dureté de la pierre. Elle produit aussi l'arbre qui fournit le baume de *Copahu,* et celui d'où découle la résine ou *gomme élastique.*

Hydrographie. *Rivières.* — Les principales rivières qui arrosent cette partie de la Guiane, sont celles du cap *Nord,* de *Maroni,* d'*Oyapock,* d'*Aprouague,* d'*Ouya,* de *Kourou* et de *Sinnamari.* L'*Essequibo,* le Maroni et l'Oyapock paraissent prendre leur source entre les 1 et 2 deg. de lat. Le premier a près de 150 lieues de cours. Ces trois fleuves ont tous une embouchure très-large et peu profonde; à 10 ou 20 lieues de la mer, ils commencent à former de nombreuses cataractes.

Productions. — Sous ce rapport, la Guiane ne laisse rien à desirer; son sol est susceptible de recevoir toutes les productions de l'Europe, et la chaleur y multiplie les nombreuses récoltes. Les savanes sèches forment les plus belles prairies, et les bords de l'Orénoque nourrissent, aussi bien que ceux du Rio-de-la-Plata, de nombreux troupeaux, dont les cuirs forment une branche de commerce très-importante pour les Espagnols: il y en a déja dans la colonie une quantité considérable, et capable d'en fournir à la moitié de l'Europe.

Les denrées coloniales y croissent dans la plus grande profusion; et le café, la canne à sucre, le cacao, le coton, l'indigo, le riz et le tabac, ne le cèdent point en qualité aux produits des autres colonies occidentales. Le coton y est doux, moelleux et très-long; on en fait deux récoltes par an: l'indigo y est très-bon; on en fait depuis six jusqu'à huit récoltes: le café de Cayenne jouit à-peu-près de la même réputation dans le commerce, que celui de Bourbon. On y trouve aussi la vanille, l'ipécacuanha, le cachou, le caruna, espèce d'arbre qui produit une amande, dont les sauvages empoisonnent leurs flèches. Divers arbres à épices, apportés des Molu-

ques, ont été naturalisés à Cayenne ; le cannellier et le géroflier y ont réussi au-delà de toute espérance, et l'on en a déja formé une pépinière considérable pour pouvoir satisfaire à toutes les demandes. Il paraît que des circonstances particulières ont seules empêché le poivrier et le muscadier d'y réussir et mûrir ; tous les fruits de l'Amérique abondent dans ce pays, également propre à ceux d'Europe. La vigne, le figuier, le grenadier, y ont réussi ; on y trouve aussi le précieux cassia ou bois de Surinam. Parmi les animaux on remarque le tapir, long de 7 pieds et haut de 3 pieds et demi ; les serpens, dont les venimeux et les plus connus sont celui à sonnette et celui nommé *graye*. La pêche, tant sur les côtes que dans la rivière, est d'une abondance extrême. Les tortues y sont d'une grosseur prodigieuse ; il y en a qui pèsent jusqu'à trois cents livres.

Habitans. — La plupart des habitans, outre les Français et les Hollandais qui sont sur les côtes, sont des Américains sauvages et païens : ceux qui habitent vers la côte s'appellent Caraïbes.

TOPOGRAPHIE.

Villes et autres lieux.

GUIANE FRANÇAISE.

Cette partie est à l'E. de la Guiane Hollandaise. Elle a environ 150 lieues de long sur 75 de large. Elle forme un département divisé en huit cantons, savoir : *Oyapock*, *Approuage*, *Roura*, *Cayenne*, *Macouria*, *Kourou*, *Sinnamary et Yracoubo*. Les limites entre les Guianes française et portugaise sont, par le traité de paix entre la France et le Portugal, conclu le 29 septembre 1801, déterminées par la rivière *Carapanatuba*, qui se jette dans l'Amazone au-dessus du fort Macapa, à environ un tiers de deg. lat. N. Ces limites suivent le cours de la rivière jusqu'à sa source, d'où elles se portent vers la grande chaîne de montagnes qui fait le partage des eaux. Elles suivent les inflexions de cette chaîne jusqu'au point où elle se rapproche le plus du Rio-Branco, vers le 2e deg. un tiers N. de l'équateur. La rivière Maroni sépare la Guiane Française au N., et l'Arawari fait la limite au S. On cultive dans cette colonie du gérofle, de la cannelle, du poivre, du coton, du rocou, du sucre dont on fait du tafia, de l'indigo, etc. Les terres, en général, sont d'une qualité médiocre ; il y en a beaucoup de mauvaises. Le pays offre de grandes ressources dans les plages immenses que l'on y peut dessécher et mettre en valeur.

Cayenne, capitale, est située sur la pointe septentrionale de l'île, qui a 5 lieues de long, et est fermée à l'O. par la rivière de même nom : elle a un bon port défendu par une citadelle. Les maisons sont en charpente. Population, 12,000 habitans. Lat. S. 4. 57. Long. O. 54. 37.

Oyapock, fort à 6 lieues de l'embouchure de la riviere du même nom.

Sinnamary. Lieu infect et plein d'animaux venimeux, où le Directoire envoyait les déportés.

GUIANE HOLLANDAISE.

La Guiane Hollandaise, à l'O. de la partie française, est située entre le 4e et le 7e degré de latitude N., s'étendant 34 lieues le long de la côte, depuis l'embouchure de l'Orénoque au N., jusqu'à la riviere Maroni ou la Guiane Française au S. Elle a 200 lieues de long sur 180 de large. Le climat de ce pays est généralement regardé comme malsain, et une partie considérable de la côte est basse et couverte d'eau. Le principal établissement est *Surinam*, où l'on compte 6 à 800 plantations en sucre, café, cacao, coton. C'est une des plus riches et des plus importantes colonies ; mais elle est aujourd'hui dans un état moins prospère qu'elle ne l'était il y a quelques années : ce qui doit, entre autres causes, être attri-

bué aux guerres avec les nègres fugitifs, qu'on a traités avec beaucoup de cruauté, et qui sont devenus si nombreux, leur nombre augmentant tous les ans, qu'ils ont formé une espèce de colonie dans des bois presque inaccessibles, le long des rivières *Surinam*, *Saramaca* et *Copename*, et sont très-formidables à leurs anciens maîtres. Gouvernés par des chefs qu'ils se sont choisis, ils ont cultivé assez de terre pour leur subsistance, et font de fréquentes incursions dans les plantations voisines, pour se venger de leurs anciens oppresseurs. Le principal commerce de Surinam consiste en sucre, beaucoup de coton, en excellent café, cacao, tabac, lin, peaux et quelques bons bois de teinture. Les habitans commercent avec les colonies de l'Amérique Septentrionale, qui y envoient des chevaux, des bestiaux et d'autres provisions, prenant en échange une immense quantité de mélasse.

Après Surinam, les autres colonies hollandaises sont : *Demerary*, *Essequibo* et *Berbiche*.

Le docteur Bancroft observe que les habitans de la Guiane Hollandaise sont ou blancs ou noirs, ou ont le brun rougeâtre des naturels du pays. Le mélange de ces différens peuples a aussi produit des castes intermédiaires, dont la couleur dépend absolument du degré de consanguinité qu'ils ont avec les blancs ou les nègres. On les divise en mulâtres, tiercerons, quarterons et quinterons, avec quelques subdivisions intermédiaires, provenant de leur communication en sens inverse. Il y a dans la Guiane un si grand nombre d'oiseaux de diverses espèces, et si remarquables par la beauté de leur plumage, que plusieurs personnes de cette colonie se sont avantageusement employées avec leurs esclaves et leurs dépendans, à les tuer et à les conserver pour les cabinets d'histoire naturelle dans différentes parties de l'Europe. L'anguille torporifique se trouve dans les rivières de la Guiane. Quand on la touche avec la main, ou avec une baguette de fer, d'or, d'argent, de cuivre, ou un certain bois américain très-pesant, on éprouve une secousse semblable à celle de l'électricité. Il y a dans ce pays une multitude innombrable de serpens, et c'est un de ses plus grands inconvéniens. On en tua un, il y a quelques années, dans une plantation qui avait appartenu à M. Pierre Amyat, qui avait plus de 33 pieds de long, et 3 pieds de circonférence dans sa plus grande grosseur vers le milieu du corps. Il avait une grosse tête, des yeux grands et saillans, et une gueule armée d'une double rangée de dents. Parmi les animaux de la Guiane Hollandaise est le *Laubba*, particulier à ce pays : c'est un petit animal amphibie, de la grosseur d'un cochon de quatre mois, couvert d'un beau poil ras. Les Européens qui habitent la Guiane en préfèrent la chair à toute autre espèce de viande.

Paramaribo, capitale, est située sur la superbe rivière de *Surinam*, à 3 lieues de son embouchure. Elle est bâtie sur une espèce de gravier de roche. Ses rues se distinguent par leur alignement. Elles sont bordées d'orangers, de palmiers, de tamariniers et de limoniers toujours en fleurs. Les maisons de deux, et quelquefois de quatre étages, sont bâties en briques, et ornées de peintures, de glaces, de dorures. Les principaux édifices qu'on remarque, sont le palais du gouverneur, l'hôtel de ville, où siégent les différentes cours de justice. Cette ville, très-peuplée, a une superbe rade : elle est défendue à l'E. par le fort *Zelandia*.

Commerce. — L'amélioration des produits de la culture de cette colonie suffit pour déterminer l'étendue de son commerce d'exportation : toutes les denrées coloniales, les épiceries, les bois de construction, et ceux qui servent à faire nos meubles précieux, en sont aujourd'hui l'objet ; l'importation renferme toutes les production européennes, tels que les vins, les huiles, les chanvres, les grains, etc. et les produits de nos manufactures. Le seul port dont on fasse usage, est celui de Cayenne, dont l'entrée ne porte guère que 13 pieds d'eau ; mais la vase en est molle, et les navires, même en y entrant, n'éprouvent aucun accident.

ILES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Les îles de l'Amérique Méridionale sont situées, les unes dans l'Océan Atlantique, et les autres dans l'Océan Pacifique.

ILES DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE.

FERNANDO-NORONHA. = Cette île est située à l'E. du Brésil, au 4e d. de lat. S., et au 35e deg. de long. O. Elle a très-peu d'étendue. On y trouve des plantes antiscorbutiques. Elle appartient aux Portugais, qui y ont bâti un fort.

MALOUINES ou FALKLAND. = Ces îles sont situées à l'E. de la terre Magellanique, entre les 52e et 53e deg. de lat. S., et entre les 61e et 63e deg. de long. O. On en compte plusieurs, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Leur territoire est peu fertile. Elles appartenaient d'abord aux Français, qui les nommaient *Malouines*. Elles ont ensuite appartenu aux Anglais, qui leur ont donné le nom de *Falkland*. Elles appartiennent maintenant aux Espagnols.

Les oies, les pinguins, les outardes, les sarcelles et les canards y abondent, ainsi que les phoques, les lions et les loups marins, qui ont souvent 20 pieds de long sur 10 à 12 de tour. Les uns sont remarquables par des crinières, qui les font ressembler aux lions terrestres, d'autres par des crêtes. Ces îles produisent une gomme qui donne une odeur aromatique; elle a la saveur de la gomme ammoniaque; elle se dissout dans l'esprit de vin, et laisse en brûlant une huile brunâtre.

TERRE DE FEU. = La terre de Feu est située au S. de la Patagonie, dont elle est séparée par le détroit de Magellan: elle est terminée au S. par le cap *Horn*. Elle prend son nom de ce que Magellan, quand il la découvrit, aperçut un grand feu qui lui parut sortir d'un volcan. Elle a environ 130 lieues de long sur 80 de large; et l'on croit qu'elle forme plusieurs îles, qui sont séparées par des détroits. Elle est remplie de hautes montagnes, qui sont presque toujours couvertes de neige et de glace. Elle est habitée par des Américains sauvages, qui mènent une vie très-misérable, et qui professent un paganisme fort grossier.

Christmas, port d'une grande utilité pour les navigateurs qui doublent le cap Horn.

TERRE DES ÉTATS. = La terre des États est située au S. E. de celle de Feu, dont elle est séparée par le détroit de le Maire: le nom de ce détroit vient du navigateur hollandais qui l'a découvert. On croit que la terre des États ne forme qu'une seule île. Elle est très-peu connue: on sait seulement qu'elle est habitée par des Américains sauvages, lesquels ressemblent à ceux qui habitent la terre de Feu; on les nomme *Pecherais*. Ils ont une taille moyenne, une large face, des joues proéminentes et le nez plat; ils sont si sales qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau: leur habillement consiste en peaux de veaux marins: leurs villages sont un amas de huttes misérables, de forme d'un pain de sucre; et pour toute nourriture ils mangent de la morue.

ILE DU ROI GEORGES. = Cette île est située à l'E. de la terre des États, au 56e deg. de lat. S., et au 40e deg. de long. O. Elle n'a pas une grande étendue, et ne produit presque rien. Elle n'est point habitée.

TERRE DE SANDWICK. = La terre de Sandwick est située au S. E. de l'île du roi Georges, au 57e deg. de lat. S., et au 30e deg. de long. O. Elle a une etendue considérable; et l'on croit qu'elle forme plusieurs îles, qui sont séparées par des détroits. Elle est remplie de hautes montagnes qui sont toujours couvertes de neige et de glace; elle n'est pas habitée.

ILES DANS L'OCÉAN PACIFIQUE.

ILES GALLAPAGOS. = Ces îles sont situées à l'O. du nouveau royaume

de Grenade, au 1er deg. de lat. S., et au 94e deg. de long. O. On en compte plusieurs qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Elles abondent en tortues, et elles ne sont point habitées.

SAINT-AMBROISE et SAINT-FELIX. = Ces deux îles sont situées à l'O. du Pérou, au 16e deg. de lat. S., et au 83e deg. de long. O. Elles n'ont pas une grande étendue, et elles ne sont point habitées.

JUAN-FERNANDEZ. = Cette île est située à l'O. du Chili, au 34e deg. de lat. S., et au 80e deg de long. O. Elle est peu considérable, n'a point d'habitans; mais on y trouve de bonne eau. Cette île est célèbre pour avoir donné naissance au roman de Robinson-Crusoé. Un nommé Selkirk, Ecossais, fut abandonné, dit-on, dans cette île déserte par son capitaine. Il y vécut quelques années, jusqu'à ce qu'il fut découvert, en 1709, par le capitaine Woodes Roger. Quand on le prit, il avait oublié sa langue maternelle. Lorsqu'il fut en Angleterre, on lui conseilla de publier la relation de ses aventures; il remit ses notes à Daniel Defoe, pour les faire imprimer. Depuis, cet écrivain, à l'aide de ces notes et d'une imagination vive, transforma Alexandre Selkirk en Robinson Crusoé, et rendit au premier ses papiers.

NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Les principales îles découvertes dans ces derniers temps, par des navigateurs de différentes nations, sont marquées dans le tableau suivant :

SITUATION.	DÉCOUVERTES.
Dans l'Océan Pacifique du Nord...	Iles Aleutiennes. Iles aux Renards. Iles de Sandwich.
Dans l'Océan Pacifique du Sud....	Nouvelle-Guinée. Nouvelle-Hollande. Terre de Van-Diémen. Iles de l'Amirauté. Iles Pelew. Nouvelle-Irlande. Nouvelle-Bretagne. Louisiade. Iles de Salomon. Nouvelles-Hébrides. Nouvelle-Calédonie. Nouvelle-Zélande. Iles des Amis. Iles des Navigateurs. Iles de la Société. Ile d'Oheteroa. Iles Marquises. Ile de Pâques.

Nous allons d'abord traiter des îles découvertes dans l'Océan Pacifique du Nord; nous traiterons ensuite de celles dans l'Océan Pacifique du Sud.

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE DU NORD.

ILES ALEUTIENNES. = Ces îles sont situées à l'E. de la Russie d'Asie, entre les 53e et 56e deg. de lat. N., et entre les 168e et 175e deg. de long. E. On leur donne aussi le nom d'*îles de Behring*. Elles ont été découvertes par les Russes. On en compte environ une trentaine, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Les habitans sont généralement petits; mais ils sont bien faits et robustes. Ils ont de longs cheveux noirs, peu de barbe, le visage aplati et la peau belle. Ils se nourrissent de racines sauvages et de poisson, s'habillent avec des peaux de loutres et d'autres animaux amphibies. Leurs armes offensives sont des arcs, des flèches et des dards; et leurs armes défensives, des boucliers de bois. Ils sont païens, et la plus parfaite égalité règne parmi eux.

ILES AUX RENARDS. = Ces îles sont situées au S. E. des îles Aleutiennes, entre les 52e et 54e deg. de lat. N., et entre les 170e et 180e deg. de long. O. Elles prennent leur nom du grand nombre de renards qui s'y trouvent: on leur donne aussi celui d'*îles de Fox*. Elles ont été découvertes par les Russes. On en compte seize, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue.

Copper Island ou l'île à cuivre, prend son nom du cuivre que la mer jette sur ses côtes.

L'habillement des habitans consiste en un bonnet, et une fourrure qui descend jusqu'aux genoux. Quelques-uns d'entre eux portent ordinairement un bonnet de peau d'oiseaux, en partie coloré, auquel ils laissent une partie des ailes et de la queue. Sur le devant de leurs bonnets de chasse et de pêche, ils mettent une petite planche semblable à un écran, ornée de machoires d'ours marins et de grains de verre de chapelets, qu'ils reçoivent en échange des Russes. Dans leurs fêtes et dans leurs bals, ils ont une espèce de bonnet plus élégant. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux marins, et la mangent ordinairement crue. Mais quand ils ont envie de faire cuire leurs vivres, ils font usage d'une pierre creuse, y placent le poisson ou la viande, la couvrent avec une autre, et en bouchent tous les interstices avec de la chaux ou de l'argile. Ils la placent ensuite horizontalement sur deux pierres, et allument un feu dessous. Ils font sécher en plein air les provisions qu'ils ont dessein de garder, et n'y mettent point de sel. Leurs armes offensives sont des arcs, des flèches ou des dards; et leurs défensives, des boucliers de bois.

La plus parfaite égalité règne parmi ces insulaires. Ils n'ont ni chefs, ni supérieurs, ni lois, ni punitions. Ils vivent en familles, et en société de plusieurs familles réunies, qui forment ce qu'ils appellent une race, et qui, en cas d'attaque, se donnent des secours mutuels. Les habitans de la même île prétendent toujours être de la même race, et chacun regarde son île comme une propriété commune à tous les individus de la même société. Les fêtes sont très-fréquentes chez eux, et plus particulièrement quand les habitans d'une île sont visités par ceux d'une autre. Les hommes du village vont au-devant de leurs convives, tambour battant, et précédés de leurs femmes, qui chantent et dansent. A la fin de la danse, les hôtes servent leurs meilleures provisions, et invitent leurs convives à prendre part à la fête. Ils nourrissent leurs enfans, encore fort jeunes, de la viande la plus grossière, et presque toujours crue. Quand un enfant crie, la mère le porte sur-le-champ sur le rivage, et, soit en été, soit en hiver, le tient dans l'eau jusqu'à ce qu'il se taise. Cette coutume, loin de faire mal aux enfans, les endurcit contre le froid, et ils vont nu-pieds tout l'hiver sans le moindre inconvénient. Ils échauffent rarement leurs maisons; mais quand ils ont envie de se chauffer, ils allument une botte de foin, et se tiennent penchés dessus; ou ils brûlent de l'huile de baleine, qu'ils versent dans le creux d'une pierre. Ils ont assez de bon sens naturel, mais

ils ne comprennent pas facilement. Ils paraissent froids et indifférens dans la plupart de leurs actions ; mais dès qu'une injure, ou même un soupçon, les tire de cet état flegmatique, ils deviennent furieux et inflexibles, et se vengent de la manière la plus violente, sans s'embarrasser des conséquences. Le moindre chagrin les porte au suicide ; la crainte d'un mal incertain les met au désespoir, et ils se donnent la mort avec le plus grand sang-froid.

Ounalaska et *Sithanax* sont les plus peuplées. Il y a à *Oumanak* un évêque et un monastère russe. Les habitans de l'île de *Kodiak*, qui sont au nombre de 13,000, paraissent être plus civilisés que ceux des autres îles.

ILES DE SANDWICH. = Ces îles sont situées au S. E. des îles aux Renards, entre les 19e et 23e deg. de lat. N., et entre les 155e et 159e deg. de long. O. Elles ont été découvertes par Cook, célèbre navigateur anglais, qui leur a donné le nom d'*îles de Sandwich*. On en compte une douzaine, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Elles produisent des fruits, des arbres à pain, et des cannes à sucre d'une grosseur extraordinaire, et elles ont de grandes forêts où l'on trouve du gibier. Les habitans sont de moyenne taille, bien faits et robustes ; ils ont le teint olivâtre. Ils vont presque nus, vivent de la chasse et de la pêche, obéissent à des rois, et professent un paganisme grossier. Ils sacrifient des victimes humaines, mais ils ne les mangent pas. Le climat de ces îles est plus tempéré que celui des Indes Occidentales ; les vents viennent de l'E., et l'on y est rafraichi par une brise régulière de terre et de mer.

OWHYHÉE. — Cette île, la principale des iles de Sandwich, a été ainsi appelée *Owhyhée* par les insulaires. Cook y a été tué par eux, le 25 février 1779.

ILE DE MOWÉE. — Cette île est au N. d'Owhyhée : elle a été visitée par la Pérouse.

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE DU SUD.

PAPOU ou NOUVELLE-GUINÉE. =Cette île est située à l'E. des îles Moluques, entre les 1er et 10e deg. de lat. S., et entre les 132e et 146e deg. de long. E. Elle a été découverte par Savedra, navigateur espagnol, qui lui a donné le nom de *Nouvelle-Guinée*, parce que les habitans lui ont paru ressembler à ceux de la Guinée. En effet, les habitans de la Nouvelle-Guinée sont noirs, hideux, et ont les cheveux laineux. Ils vont presque nus, et professent un paganisme grossier. On leur donne le nom de *Papous*, du nom de l'île principale. Leur territoire abonde en bananiers, cocotiers et autres beaux arbres.

Dans l'intérieur des terres se trouve une race d'hommes nommés *haroforas*. Ils vivent sur des arbres. Leurs maisons, comme celles des Bornéens, sont construites au dessus de l'eau, sur des échafaudages. Leurs tombes sont de roc de corail. Ils commercent principalement avec les Chinois, qui leur fournissent des outils et des ustensiles de ménage ; ils donnent en retour de l'ambre gris, de l'écaille de tortue, de petites perles, des oiseaux de paradis et autres, qu'ils dessèchent avec beaucoup d'adresse. C'est dans les îles *Arroo*, voisines de Papou, que résident ces charmans oiseaux : on les tue avec des flèches émoussées, ou bien on les prend au lacet ou à la glu ; on les vide et on les sèche à la fumée ou à la vapeur du soufre. Papou possède aussi de très-beaux perroquets, et le pigeon géant ou couronné, lequel égale presque le poulet-d'Inde en grosseur. Quelques-unes des petites îles qui avoisinent Papou, sont mieux connues que l'île principale elle-même, qu'on présume s'étendre depuis le cap Blanc au N. O., jusqu'au cap Rodney au S. E., dans une longueur de 400 lieues, sur une largeur de 100.

WAIJOU. = Cette île, à l'extrémité N. O. de Papou, est d'une grandeur considérable ; on estime sa population à 100,000 habitans : elle a deux ports excellens, *Piapis* et *Offak*.

SALWATI. = Cette île, dans la même siuation que Waijou, est populeuse, et gouvernée par un rajah. Le peuple de ces deux îles ressemble à celui de Papou ; c'est une race d'hommes hideux et remarquables par leur férocité ; ils vivent de poissons, de tortues et de sagou, la principale production des îles Arroo, qui sont censées appartenir à la compagnie hollandaise, et dépendre de Banda. Au N. de Papou sont les îles de *Mysori*, de *Jobi*, et autres de moindre importance.

NOUVELLE-HOLLANDE.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 800 l.	Entre les	11 et 39e deg. de lat. S.
Larg. 600 l.		108 et 152e deg. de long. E.

Limites.

La Nouvelle-Hollande est bornée au S. par la Nouvelle-Guinée. Quelques géographes ont appelé cette vaste contrée, la *cinquième partie du monde*. Elle est moins étendue que l'Europe, qui a 1,100 lieues de longueur sur 900 de large, et ne mérite pas le nom de continent. Différentes parties du pays ont pris les noms de ceux qui les ont découvertes, comme la terre de *Van-Diémen*, *Carpentaria*, etc.

Climat, saisons, aspect du pays. — La Nouvelle-Hollande étant située sous le tropique du Capricorne, les saisons y sont l'inverse de celles d'Europe. Le climat est beau et salubre, sur-tout à la crique Sydney; les pluies violentes tombent principalement à la pleine et à la nouvelle lune; on y éprouve par intervalle du tonnerre mêlé d'éclairs. Le sol est parsemé de collines, ombragé de grands arbres et de taillis qui s'étendent jusque sur les côtes, où l'on trouve aussi de vastes marais. A Botany-Bay, un sol noir et gras est couvert d'une grande quantité de plantes, d'où elle a pris le nom de *baie botanique;* tous les arbres fruitiers et végétaux apportés du Brésil, du Cap, y ont bien réussi. On y a déja fait de belles moissons de maïs et de froment, sur-tout dans l'île de Norfolk.

Montagnes. — On croit qu'une chaîne court du N. au S., à 50 ou 60 lieues dans l'intérieur des terres. Mais de nombreuses et profondes ravines en rendent l'accès difficile. On rencontre souvent des colonnes de basaltes dans l'île d'Howe; elles s'élèvent à une telle hauteur, qu'on les aperçoit de 12 lieues.

Productions végétales, animales. — L'arbre le plus élevé est l'*eucatalyptus robusta;* il parvient quelquefois à la hauteur de 100 pieds. On en tire une gomme brune. Son bois rouge est importé en Angleterre sous le nom de *mahogani* de la Nouvelle-Hollande. Les animaux de cette vaste région offrent un phénomène qui lui est propre; la plupart sont du genre des opossum, et sautent habituellement sur leurs pattes de derrière. Les plus grands sont les kangouroos. Les chiens du pays tiennent de l'espèce du chacal, ils n'aboient jamais; ils sont noirs ou blancs, avec une teinte de rouge. Les autres quadrupèdes qu'on remarque sont des belettes, des fourmilliers, le *platypus* à bec de canard, animal singulier, dans la formation duquel la nature semble s'être écartée de ses lois ordinaires, en alongeant en bec d'oiseau la mâ-

choire d'un quadrupède. Parmi les oiseaux on compte l'aigle brun, diverses sortes de faucons, de très-beaux perroquets, des outardes, des perdrix et des pigeons. Nous n'omettrons point une nouvelle espèce de casoard qu'on dit avoir sept pieds de long. Il est commun, et sa chair ressemble à celle du bœuf. Les oiseaux aquatiques qu'on a eu occasion d'observer, sont le héron et le pélican gigantesque. On y trouve aussi une espèce particulière d'oies et de canards. Le cygne noir est encore une production singulière de ce nouveau continent. Sa taille est plus haute que celle du cygne blanc; son bec est d'une riche couleur écarlate, avec une petite tache jaune à l'extrémité. Son plumage est d'un noir foncé, à l'exception des plumes primaires et secondaires, qui sont blanches. Il a les yeux noirs et les pieds d'un brun obscur. Il se trouve dans la rivière Hawksbury, et dans d'autres eaux douces près de Broken-Bay. Il a le maintien gracieux et majestueux du cygne blanc.

La tortue verte se trouve en abondance dans les îles de Norfolk et de Howe. On en rencontre aussi sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. Il y a diverses espèces de lézards et de serpens. Parmi les poissons nous citerons les dauphins, les marsouins, et une espèce singulière d'amphibie qui saute au moyen de fortes nageoires attachées à sa poitrine; de sorte qu'il semble que la nature se soit plu à rapprocher dans cette contrée le quadrupède de l'oiseau, et à introduire le poisson sur terre.

On a trouvé, dit-on, plusieurs îles près de la côte S. O. nouvellement visitée, parmi lesquelles celle qu'on a nommée île de *Kangouroo*, à l'entrée d'une vaste baie, est la plus considérable.

Habitans, mœurs et usages. — D'après les relations des navigateurs, cette contrée est habitée par trois ou quatre races d'hommes différentes. Celles du S. O. ne paraissent pas être les mêmes que les races observées au N.; et l'une et l'autre diffèrent de celles de l'E., qui sont les seules que nous connaissions. C'est peut-être, de tous les peuples découverts jusqu'ici, ceux qui ont fait le moins de progrès dans la civilisation. Ils sont divisés en familles. Dans chacune le plus âgé est appelé *be-ana*, ou *père*. Chaque famille a sa résidence particulière. Pour distinguer les tribus, on ajoute le mot *gal* au nom du lieu qu'elles habitent. Ainsi le rivage méridional de Botany-Bay, étant appelé *gwea*, la tribu qui l'occupe se nomme *gwea-gal*. Une tribu nombreuse et robuste a le droit singulier d'arracher une dent aux jeunes gens des autres familles. C'est d'une part un acte d'autorité, et de l'autre une marque de subordination. On ne leur connaît aucune religion; cependant ils ont une faible idée d'une existence future, et pensent qu'après la mort ils retournent aux nuages d'où ils sont tombés. Ils sont petits et mal faits; ce qui tient peut-être à leur mauvaise nourriture. Les traits des femmes ne sont pas désagréables, quoiqu'ils approchent de ceux des nègres. La barbe noire et épaisse des hommes, et l'os qu'ils se passent dans le cartilage du nez, leur donnent un air affreux. L'huile dont ils se frottent pour se garantir des insectes, leur fait, dans les chaleurs, exhaler une puanteur insupportable. Ils se barbouillent le visage avec de l'argile blanche ou rouge. Les femmes

sont remarquables par la perte des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche. Ces peuples ont la vue extrêmement perçante. Quelques individus sont noirs comme des nègres, d'autres cuivrés comme les Malais; mais leurs cheveux sont longs, et point laineux comme ceux des Africains. Ils ont le nez épaté, les narines larges, les yeux creux, les lèvres grosses, les sourcils épais, et la bouche d'une grandeur énorme; mais leurs dents sont blanches et égales: leurs mâchoires sont saillantes, et quelques-uns, au langage près, diffèrent peu des orang-outangs. Leurs huttes grossières ont la forme d'un four, et sont construites d'écorces d'arbres. Le feu est à l'entrée. Ils y demeurent couchés pêle-mêle. Ils tuent le poisson avec une espèce de fourche. Les femmes se servent pour le prendre, de lignes d'écorce d'arbres, et d'hameçons faits de l'écaille de l'huître à perle, qu'elles usent sur un caillou, jusqu'à ce qu'ils aient pris la forme convenable. Ils font quelquefois griller leur poisson. A cet effet ils allument du feu sur du sable, au milieu de leurs canots. Des chenilles et des vers font aussi partie de leur nourriture. Les canots sont aussi d'écorce d'arbres, qu'ils affermissent en la montant sur des pièces de bois. Les mariages se forment parmi ces peuples d'une manière très-extraordinaire. Celui qui veut obtenir une femme, l'épie dans sa retraite, la renverse à coups de bâton, et la mène tout ensanglantée dans sa hutte. La personne ainsi enlevée est appelée *épouse*.

Ces pauvres sauvages sont livrés à la superstition la plus grossière. Ils croient à la magie. Ils ont des charmes contre le tonnerre, et prétendent prédire les événemens par cette sorte de météores appelés *étoiles tombantes*. Ils connaissent la propriété. Quelques-uns même possèdent en propre des terres, qui peut-être leur ont été concédées pour quelque service, et les transmettent par héritage. Ils ont des noms pour le soleil, la lune, quelques étoiles, la voie lactée, etc.

TOPOGRAPHIE

Des autres Iles.

Le capitaine Cook a reconnu toute la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et l'a nommée *Nouvelle-Galle Méridionale*. Les Anglais y ont établi une colonie aux environs du port *Jakson*, qui se trouve entre Broken-Bay au N., et Botany-Bay au S. Elle est principalement composée de criminels condamnés à la déportation, et commence à prospérer. La Nouvelle-Hollande est presque entièrement bordée de récifs, et séparée de la Nouvelle-Guinée par un détroit que Cook a découvert, et qu'il a nommé *Endeavour*.

TERRE DE VAN-DIÉMEN.

Cette terre est la plus méridionale de l'Asie. Son nom lui fut donné par le célèbre navigateur Tasman, en l'honneur de Van-Diémen, gouverneur-général des Indes Orientales. Tout nouvellement on a découvert que c'était une île, ayant la forme d'un carré oblong, d'environ 50 lieues en longueur sur moitié de largeur. Elle est séparée de la Nouvelle-Hollande par un détroit, ou plutôt par un canal d'environ 30 lieues de large, qui se trouve tracé dans les cartes modernes sous le nom de détroit de *Bass*. Dans ce détroit, on trouve une petite chaîne d'îles qui se dirigent du N. au S. En janvier 1777, Cook aborda dans cette terre, pour y faire du bois, de l'eau, et du fourrage pour les animaux qu'il

avait à bord. Il rencontra quelques naturels entièrement nus. Ils étaient d'une stature moyenne, noirs, avec de la laine pour cheveux, mais d'une figure plus agréable que les Africains. Leurs cheveux, leur barbe, et même le visage de quelques-uns, étaient barbouillés d'une substance rouge et onctueuse. Leur nourriture favorite était des oiseaux. Leur pays est élevé, agréablement diversifié par des vallées et des collines. Des bois, des eaux y entretiennent par-tout la fraîcheur et une verdure agréable. Tantôt le sol est sablonneux, tantôt il consiste en une terre jaune ou en une argile rouge. Les forêts paraissent n'avoir qu'une sorte d'arbres fort élevés et propres à faire des mâts. Les seuls quadrupèdes qu'on y ait observés, sont l'opossum et le kangouroo. Les oiseaux doivent être à-peu-près les mêmes que dans la Nouvelle-Hollande, avec laquelle cette terre se trouve liée par une chaîne de petites îles. Les cabanes se ressemblent aussi. Quelquefois des arbres creusés, au moyen du feu, jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, tiennent lieu d'habitation.

ILES DE L'AMIRAUTÉ. = Ces îles sont situées au N. E. de la Nouvelle-Guinée, au 2e deg. de lat. S., et au 147e de long. E. Elles ont été découvertes par Carteret, navigateur anglais, qui leur a donné le nom d'îles de l'Amirauté : on en compte environ une vingtaine, voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Elles sont encore inconnues. La principale de ces îles a été nommée par Carteret la *Nouvelle-Hanovre*.

PELEW. = Ces îles, au N. E. de la Nouvelle-Guinée, sont situées entre les 4e et 8e deg. de lat. N., et entre les 130e et 134e de long. E. Elles sont en assez grand nombre et très-voisines les unes des autres. Aucune d'entre elles n'a une étendue bien considérable. Les habitans sont bien faits et d'une taille moyenne. Ils ont un teint plus foncé que celui qu'on appelle cuivré ; mais ils ne sont pas noirs, et ils ont des cheveux longs et flottans. Les hommes vont nus ; les femmes portent deux petits tabliers, ou plutôt des franges faites avec la fibre de l'enveloppe de la noix de coco. Les deux sexes sont tatoués, et se teignent les dents en noir. Il ne paraît pas qu'ils aient aucune idée de religion, quoiqu'ils pensent que l'ame survit au corps. Ils sont doux, affables, industrieux.

Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs, qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain. Ses sujets n'ont que des propriétés mobiliaires, comme un canot, des armes, des meubles grossiers, etc. Nos volailles existent chez ces peuples dans les bois et dans l'état sauvage. Les naturels les négligeaient avant que les Anglais leur eussent appris le parti qu'on pouvait en tirer pour la subsistance. Le poisson est leur principale nourriture. Ils font une sorte de confiture avec la canne à sucre, qui paraît indigène dans ces îles. Leur principale boisson est le lait de la noix de coco. Ils se lèvent avec le jour, et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont établies sur de larges pierres élevées d'environ trois pieds de haut. Elles sont construites de planches et de bambous. Le foyer est au milieu. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées. Leurs meilleurs couteaux sont faits de nacre de perle. Ils en ont aussi d'écaille de moule et de bambou fendu. Ils fabriquent des vases ovales en poterie grossière. Leurs meubles et leurs instrumens ressemblent à ceux d'Otahiti. Leurs armes sont des piques, des dards et la fronde. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres, avec des ornemens assez propres. A peine quelque Européen avait-il abordé dans ces îles, quand le capitaine Wilson prit terre à *Oloulong*. Elles sont d'une élévation moyenne et bien boisées. Un récif de corail en rend l'accès difficile. L'ébénier croît dans les forêts de ces îles. L'arbre à pain, le cocotier, la canne à sucre et le bambou s'y trouvent en abondance.

NOUVELLE-IRLANDE. = Cette île est située à l'E. de celles de l'Amirauté, au 2e deg. de lat. S., et au 149e deg. de long. E. Elle a été découverte par Carteret, qui lui a donné le nom de *Nouvelle-Irlande*. Elle a une étendue assez considérable. Son territoire et ses habitans ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée. On y trouve l'arbre à pain, le poivrier et le pigeon à couronne.

A l'E. de la Nouvelle-Irlande, se

trouvent plusieurs petites îles, que Carteret a nommées les *îles de la reine Charlotte*.

NOUVELLE-BRETAGNE. = Cette île est située au S. de celles de l'Amirauté et de la Nouvelle-Irlande, au 4e deg. de lat. S., et au 148e deg. de long. E. Elle a été découverte par Dampier, navigateur anglais, qui lui a donné le nom de *Nouvelle-Bretagne*. Elle a une étendue assez considérable. Son territoire et ses habitans ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée. Il produit des cocotiers, du gingembre et des ignames. Cette île et celles qui l'avoisinent ont quelques volcans.

LOUISIADE. = Cette île est située au S. de la Nouvelle-Bretagne, au 10e deg. de lat. S., et au 150e deg. de long. E. Elle a été découverte par Bougainville, navigateur français, qui lui a donné le nom de *Louisiade*. Elle a une étendue assez considérable. Elle est encore inconnue. Les habitans sont noirs.

ILES DE SALOMON. = Ces îles sont situées au S. E. de la Nouvelle-Bretagne, au 8e deg. de lat. S., et au 153e deg. de long. E. Elles ont été découvertes par Mendana, navigateur espagnol, qui leur a donné le nom d'*Iles de Salomon*. On en compte environ une vingtaine, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Elles sont encore inconnues. Ces îles sont la terre des Arsacides de Bougainville.

NOUVELLES-HÉBRIDES. = Ces îles sont situées au S. E. de celles de Salomon, entre les 15e et 20e deg. de lat. S., et entre les 167e et 170e deg. de long. E. Elles ont été découvertes par Cook, qui leur a donné le nom de *Nouvelles-Hébrides*. On en compte dix-huit, qui sont voisines les unes des autres, et dont quelques-unes ont une étendue assez considérable. Elles produisent en abondance des plantes et des arbres de diverses espèces. Les habitans sont très-basanés, bien faits et robustes; ils vont à-peu-près nus, et professent un paganisme grossier.

Quiros, navigateur espagnol, avait vu la plus septentrionale des îles qui forment le groupe des Nouvelles-Hébrides, et lui avait donné le nom de *terre du Saint-Esprit*. Les principales de ces îles sont: *Mallicollo* au N., et *Tanna* au S., qui a un volcan remarquable et quelques sources chaudes.

NOUVELLE-CALÉDONIE. = Cette île est située au S. O. des Nouvelles-Hébrides, au 21e deg. de lat. S., et au 165e deg. de long. E. Elle a été découverte par Cook, qui lui a donné le nom de *Nouvelle-Calédonie*. Elle a 90 lieues de long sur 10 de large. Son territoire et ses habitans ressemblent à ceux des Nouvelles-Hébrides. Il y a des cocotiers et l'arbre à pain. La partie méridionale n'a été qu'imparfaitement connue. Elle est habitée par une race robuste, d'un teint brun-foncé, et qui ressemble à celle de la Nouvelle-Zélande.

NOUVELLE-ZÉLANDE. = La Nouvelle-Zélande est située au S. E. de la Nouvelle-Calédonie, entre les 35e et 47e deg. de lat. S., et entre les 167e et 179e deg. de long. E. Elle a été découverte par Tasman, navigateur hollandais, qui lui a donné le nom qu'elle porte; mais il n'en a vu qu'une très-petite partie. Après lui, Cook l'a visitée toute entière, et il a reconnu qu'elle forme deux îles, qui sont séparées par un détroit, auquel il a donné son propre nom. L'île septentrionale est fertile et assez bien peuplée: elle abonde en plantes de beaucoup d'espèces, et elle a de grandes forêts, dont les arbres sont très-beaux. L'île méridionale est montagneuse, aride et peu habitée. Toutes les deux parties jouissent d'un climat tempér. qui ressemble à celui de la France Les orages y sont fréquens et violens. Le lin de la Nouvelle-Zélande a paru digne d'une attention particulière. Il est d'une hauteur remarquable, et donne une filasse qui a la finesse de la soie. Jusqu'ici la culture en a été tentée sans succès en France et en Angleterre. Les habitans n'ont d'autre division du temps que les révolutions de la lune: ils en comptent jusqu'à cent.

Les habitans des deux îles sont basanés, grands et vigoureux. Ils s'habillent fort grossièrement, et ils s'impriment sur le corps différentes figures, qu'ils teignent en noir très-foncé. Ils sont généralement féroces, et même anthropophages: ils vivent principalement de la pêche, et professent une espèce de paganisme. Ils sont partagés en plusieurs peuplades, qui obéissent

à des chefs. Leurs armes sont des lances et des dards.

ILES DES AMIS. = Ces îles sont situées à l'E. de la Nouvelle-Calédonie, au 21e deg. de lat. S., et au 175e deg. de long. O. Elles ont été découvertes par Cook, qui leur a donné le nom d'*îles des Amis*, à cause des bons traitemens qu'il a reçus des insulaires. On en compte une soixantaine, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Elles abondent en fruits de diverses espèces. Les habitans sont basanés, et vont presque nus : ils sont doux et hospitaliers, professent le paganisme, et obéissent à un roi. Par la gravité de leur maintien, ils offrent une sorte de contraste avec ceux d'Otahiti.

Tasman avait vu trois des îles des Amis, et leur avait donné les noms d'*Amsterdam*, *Rotterdam* et *Middelbourg*. Les insulaires les nomment *Annamooka*, *Tongataboo* et *Eooa*.

TONGATABOO. — Cette île a 5 lieues de long sur 3 de large. On y voit des plaines bien cultivées et couvertes de clos défendus par des haies de jonc de six pieds de haut, entre lesquelles on a ménagé un grand nombre de chemins. Elle produit l'arbre à pain, des cocos et des ignames.

ILES DES NAVIGATEURS. = Ces îles sont situées au N. E. de celles des Amis, au 14e deg. de lat. S., et au 17e de long. O. Elles ont été découvertes par Bougainville, qui leur a donné le nom d'Îles des Navigateurs. On en compte sept voisines les unes des autres; les principales sont *Oyolava*, *Maouna*, *Opoun* et *Pola*. Ces îles sont très-fertiles, couvertes d'arbres fruitiers de toute espèce, de bois peuplés de pigeons et de tourterelles.

POLA. — C'est la plus grande de ces îles: Elle a environ 12 lieues de long sur 6 de large.

OYOLAVA. — Cette île est égale à Otahiti en beauté, en étendue, en fertilité et en population. Les naturels sont d'une taille haute, féroces et très-industrieux; avec de simples outils de basalte, ils polissent, dans une assez grande perfection, des ouvrages en bois. Non-seulement ils ont des étoffes d'écorce d'arbre, mais ils en fabriquent encore avec de la filasse.

MAOUNA. — C'est dans cette île que le capitaine Pangli, le naturaliste Lamanon et 9 personnes de l'équipage furent massacrés, parce que dans les présens de grains de verre faits aux chefs, quelques-uns avaient été oubliés. Les femmes sont très-jolies et fort libres, les hommes d'une haute stature, vigoureux et féroces. Cette île abonde en porcs, oiseaux, fruit de l'arbre à pain, bananes, goaves et oranges.

ILES DE LA SOCIÉTÉ. = Ces îles sont situées au S. E. de celles des Navigateurs, au 17e deg. de lat. S., et au 136e deg. de long. O. Elles ont été découvertes par Cook, qui leur a donné le nom d'*îles de la Société*. On en compte plus de 60 : la plus considérable est celle d'Otahiti; il y en a 5 petites, voisines les unes des autres, et que les insulaires nomment *Huaheine*, *Ulitea*, *Otaha*, *Bolabola*, et *Marua*. Elles abondent en fruits et ignames; et l'on y trouve des cochons et de la volaille. Les habitans sont basanés, grands et bien faits; ils vont presque nus, professent le paganisme, et obéissent à des rois.

ILE D'OTAHITI. = Cette île est située au S. E. de celles de la Société, au 18e deg. de lat. S., et au 152e deg. de long. O. Elle a été découverte par Wallis, navigateur anglais, qui lui a conservé le nom que les insulaires lui donnent. Elle a une étendue assez considérable. Elle forme deux presqu'îles, qui sont jointes ensemble par un isthme, et qui sont presque entièrement environnées de rochers de corail. Le sol est montagneux vers le centre de chaque presqu'île; mais le long des côtes il est uni, arrosé par un grand nombre de ruisseaux, et couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, qui présentent l'aspect d'un verger continu. Parmi ces arbres, on distingue le cocotier, le bananier, et l'arbre à pain, qui est ainsi nommé parce que son fruit a le goût du pain de froment. L'île entière abonde en chiens, cochons, volaille et poisson, qui servent de nourriture aux habitans. Les Otahitiens sont basanés, bien faits et robustes. Ils impriment sur leur corps différentes figures, qu'ils forment avec un instrument dentelé, dont les dents sont enduites d'une couleur très-noire. Leurs habillemens consistent en étoffes légères, qu'ils font avec des écorces d'arbres; leurs

habitations sont construites en bois, et couvertes de feuilles de palmiers; ils y étendent des nattes, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour et se couchent pendant la nuit. Ils se font des outils avec des os ou des pierres; et à l'aide de ces outils ils parviennent à construire des canots propres à la navigation, et même de grandes pirogues équipées pour la guerre. Leurs armes sont des frondes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, et de longues massues faites d'un bois très-dur. Ils sont doux et hospitaliers, et professent le paganisme; ils croient en un Etre suprême; mais ils reconnaissent en même temps plusieurs divinités subalternes. Ils prient sans avoir d'idoles, et croient à l'immortalité de l'ame dans un état séparé, où il y aura deux différens degrés de bonheur. Il y a chez ce peuple une subordination établie, qui ressemble, en quelque sorte, à l'état primitif des nations européennes, sous le régime féodal. S'il arrive que toute l'île soit attaquée, chaque district est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. Ils se baignent, trois fois par jour, dans l'eau courante. La langue qu'ils parlent est mélodieuse, parce qu'elle a beaucoup de voyelles. Chacune des des deux presqu'îles est gouvernée par un roi.

ILE D'OHETEROA. = Cette île est située au S. E. de celle d'Otahiti, au 23e deg. de lat. S., et au 154e deg. de long. O. Elle a été découverte par Cook, qui lui a conservé le nom que les insulaires lui donnent. Elle n'a pas une grande étendue. Le territoire et les habitans sont semblables à ceux d'Otahiti.

ILES MARQUISES. = Ces îles sont situées au S. E. de celle d'Otahiti, au 10e deg. de lat. S., et au 140e deg. de long. O. Elles ont été découvertes par Quiros, qui leur a donné le nom d'*Iles Marquises*, en honneur de la Marquise de Mendoce, dame espagnole. On en compte cinq, qui sont voisines les unes des autres, et qui n'ont pas une grande étendue. Le teritoire est semblable à celui d'Otahiti.

Les habitans de ces îles l'emportent sur tous les autres insulaires par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits. Les femmes sont aussi belles que les Européennes; elles se tatouent beaucoup moins que les hommes.

NOA BEVA. — Cette île, la plus grande des Marquises, a tout au plus la moitié de l'étendue d'Otahiti.

ILE DE PAQUE. = Cette île est située au S. E. des îles Marquises, au 27e deg. de lat. S., et au 10e deg. de long. O. Elle a été découverte par Mendana, qui lui a donné le nom d'*Ile de Pâque*, parce qu'il y est arrivé le jour de cette fête. Elle n'a pas une grande étendue. Le territoire est montagneux: il produit néanmoins des légumes, des patates et des fruits; et l'on y trouve de la volaille. Il y a peu d'arbres au-dessus de 10 pieds, et ni rivières ni ruisseaux. Les habitans sont basanés, vont presque tout nus, et professent un paganisme grossier.

TRIBUS INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PARTIES DU CENTRE.

JUSQU'AU voyage que M. Hearne, officier de la compagnie de la baie d'Hudson, fit en 1771, et aux expéditions bien plus pénibles et bien plus hardies de M. Mackensie, à peine connaissait-on l'intérieur de l'Amérique Septentrionale.

M. Hearne fit ses voyages depuis 1769 jusqu'en 1772 : mais son livre ne parut qu'en 1795. Il partit du fort du prince de Galles ou de

Churchill, et reconnut un groupe de lacs, désignés par le nom de *Doobant* et par d'autres dénominations, lequel est situé près de l'entrée de Chesterfield. Plus à l'ouest, est un autre lac d'une grande étendue, nommé *Athapuscow*, dont le centre se trouve sous le 127ᵉ deg. de long. O. et le 62. de lat. N., et qui par conséquent ne peut être que le lac Slave de Mackensie, situé sous la même latitude, mais au 115ᵉ deg. de long. La jonction de la rivière de Coppermine (mine de cuivre) avec l'Océan Arctique, est la découverte la plus curieuse qu'ait faite M. Hearne, dont le voyage, au reste, semblait démontrer suffisamment qu'il n'y avait pas de passage au nord-ouest. Les aventures de M. Hearne dans cette route toute nouvelle, ont de l'intérêt. Il rencontra plusieurs troupeaux de bœufs musqués, espèce curieuse décrite et gravée par M. Pennant, dans sa Zoologie arctique. Le 14 juillet 1771, il arriva à la rivière de Cuivre, et le 17 il se trouva à la vue de la mer. Il continua son chemin jusqu'à l'embouchure du fleuve, dont le cours était tellement obstrué d'écueils et de cataractes, qu'il n'était pas navigable, même pour un bateau. Ce fleuve se jetait dans la mer pardessus une barre ou digue. La marée était basse; mais M. Hearne jugea par les marques qu'il aperçut sur la glace, qu'elle montait à 12 ou 14 pieds. Alors l'eau de la rivière était douce. Cependant M. Hearne croit que c'était ou la mer, ou un bras de mer, soit à cause de la grande quantité d'os de baleine et de peaux de veaux marins, dont les tentes des Eskimaux étaient remplies, soit parce qu'il aperçut sur la glace un grand nombre de ces derniers animaux. Au moyen d'une bonne lunette de poche, la mer lui parut remplie d'îles, aussi loin que sa vue put se porter. La glace n'était pas encore brisée, mais elle était fondue dans l'espace de trois-quarts de mille autour du rivage des écueils et des îles. M. Hearne visita ensuite les mines de cuivre, qui sont à 25 milles au sud-est de la rivière. C'est tout simplement une colline qui paraît avoir été fendue par un tremblement de terre ou par des eaux souterraines. Le cuivre s'y trouve en blocs. Quand on veut s'en servir, on le fait rougir, et on se sert de deux pierres pour le battre. A son retour, M. Hearne se dirigea plus à l'ouest. Le 24 décembre 1771, il arriva sur la rive nord du grand lac d'Athapuscow. Ce lac est plein d'îles couvertes de bois. Suivant les naturels, il a 120 lieues de long de l'est à l'ouest, et 20 de large. Il abonde en brochets, en truites, en perches, en barbeaux, en deux autres sortes de poissons nommés par les indigènes, *tittameg* et *methy*. Le rivage nord est hérissé de rocs et coupé de collines; celui du midi est de niveau, et offre un bel aspect. On y trouve des taureaux sauvages, plus gros que ceux d'Angleterre, et des rennes. En s'avançant plus au sud, M. Hearne arriva à la rivière d'Athapuscow, qu'il trouva large d'environ 2 milles, et qui est évidemment la rivière de M. Mackensie. Notre voyageur alors dirigea sa marche vers l'est, sans rien découvrir de remarquable. Il arriva au fort du prince de Galles, le 30 juin 1772.

Les voyages de M. Mackensie sont plus intéressans encore, et ont eu des résultats plus importans. En juin 1789, il s'embarqua dans un canot au fort Chepiwan, situé au sud du lac des montagnes. Il

suivit le cours de la rivière Slave, jusqu'au lac de ce nom. De là il entra dans une rivière à laquelle il donna son nom, et parvint à l'Océan Arctique. Suivant lui, la rivière Slave est considérable; elle tire sa dénomination d'une tribu indienne, ainsi appelée à cause de son extrême férocité. Il trouva le lac Slave couvert de glaces au mois de juin. Les principaux poissons qu'il y aperçut, étaient des carpes, des truites, du brochet et du poisson blanc. Les bords étaient couverts de sapins, de pins, de peupliers et de bouleaux. La rivière à laquelle il donna son nom, a quelquefois 50 brasses de profondeur, quoiqu'elle n'ait pas plus de 100 verges de large. Le 11 juillet, le soleil demeura toute la nuit assez élevé sur l'horizon; peu de temps après, M. Mackensie parvint à la mer, où, près de la vaste embouchure de la rivière, il observa plusieurs baleines. Quoique ce pays soit fort avancé vers le nord, il paraît qu'il y a d'autres sauvages que les Eskimaux. D'après leur récit, il y aurait au côté ouest des montagnes rocheuses, une autre rivière considérable, qui se jette aussi dans l'Océan Arctique. A son retour, M. Mackensie trouva des sources de pétrole, et une mine considérable de charbon de terre qui était en feu. Le 12 septembre 1789, il termina son premier voyage, auquel il avait employé 102 jours. Il en résulta une preuve complète, qu'il n'y avait point au nord de passage de l'Atlantique dans la mer Pacifique, à moins que ce ne fût dans une latitude si haute, qu'il serait fermé par les glaces.

Le deuxième voyage de M. Mackensie n'est ni moins important, ni moins curieux. L'entreprenant voyageur et ses compagnons partirent de Chepiwan le 10 octobre 1792. Ils s'avancèrent jusqu'à la rivière de la Paix ou d'Unjiga, dans une direction sud-ouest, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à une terre élevée, au-delà des montagnes rocheuses, dont M. Mackensie évalue la hauteur à 817 verges. Après y avoir transporté leur canot avec quelque difficulté, ils s'embarquèrent sur une petite rivière qui coule de l'autre côté. Elle les conduisit à la rivière d'Oregan ou de Colombia, ou grande rivière de l'Ouest, sur le cours et la source de laquelle on s'était mépris jusqu'alors. Après s'être avancé considérablement, M. Mackensie la remonta. S'étant ensuite avancé par terre, vers l'Océan Pacifique, il parvint à l'une des nombreuses entrées qui se trouvent dans cette partie. Suivant la carte de cette expédition par M. Arrowsmith, cette entrée est située sous le 52e degré 20 minutes de latitude. A l'ouest d'Unjiga, les voyageurs aperçurent un très-beau paysage, mêlé de collines, de plaines et de bosquets de peupliers. De nombreux troupeaux d'élans paissaient dans les lieux élevés, et des buffles dans les plaines. Ces derniers sont en si grande quantité, que quelques endroits ressemblaient à une basse-cour de ferme. Ils y remarquèrent aussi l'ours gris, l'une des espèces les plus féroces. L'Unjiga a quelquefois de 400 à 800 verges de largeur. Souvent le froid était extrême, plutôt à cause de l'élévation du terrain, que par la hauteur des montagnes, qui n'outre-passent pas 1,500 pieds. Parmi les oiseaux que les voyageurs eurent occasion d'observer, il y avait des geais bleus, des

oiseaux jaunes, et de très-beaux colibris. Les castors y sont communs, et l'on y trouve des traces du *moose deer*. L'Oregan, à l'endroit où ils le joignirent, avait 200 verges de large. Vers l'Océan Pacifique, les sauvages sont plus grands et mieux faits que dans les autres parties de l'Amérique Septentrionale ; les voyageurs en rencontrèrent un qui avait au moins cinq pieds quatre pouces. Les yeux de ces sauvages ne sont point noirs comme ceux des autres Indiens ; ils sont gris avec une teinte de rouge. Tout le vêtement des hommes consiste en une robe faite avec l'écorce de cèdre, dont ils savent former un tissu aussi délié et aussi fin qu'avec du chanvre. Cette robe est quelquefois bordée de fil rouge et jaune. A cet habit, les femmes ajoutent un court tablier. Ces peuples font des canots de 45 pieds de long, dont les bords sont revêtus de dents de loutres de mer, et non de dents d'hommes, comme Cook l'avait cru. En septembre 1793, M. Mackensie arriva au fort de Chepiwan, après une absence de onze mois. On sait que la grande rivière Unjiga, après avoir traversé la chaîne des montagnes de l'ouest, court au nord et vers le lac des montagnes, d'où elle reçoit une rivière considérable, mais d'un cours peu étendu, et que, nommée ensuite assez improprement rivière Slave, elle coule au nord-ouest vers le grand lac Slave, d'où elle sort avec le nom de rivière de *Mackensie*. Telle est au moins l'idée de M. Mackensie, et si elle est adoptée, le nom d'*Unjiga* doit lui être conservé jusqu'à ce qu'elle se jette dans l'Océan Arctique, après un cours d'environ 500 lieues.

La plus importante des rivières après celle-là, est le *Saskashawin*, qui prend sa source sur le flanc oriental de la grande chaîne, se dirige à l'est, traverse le grand lac de Winnipec, d'où elle sort sous le nom de rivière de Nelson, et tombe dans la baie d'Hudson après un cours de 500 lieues.

Une troisième rivière, aujourd'hui assez bien connue, est l'*Oregan* ou rivière de Colombia, à laquelle les naturels donnent le nom de *Tacoutche-Tene*. D'après les dernières descriptions, au lieu d'aller à l'ouest, elle se dirige à l'est, et son cours est d'environ 200 lieues. Il n'est pas douteux qu'on ne trouve par la suite d'autres grosses rivières. Vers l'ouest, et comme nous l'avons déja dit, il en est une considérable qui semble se diriger vers l'Océan Arctique.

Les véritables sources du Missouri, puisqu'il est le fleuve principal auquel les sauvages donnent mal-à-propos le nom de Mississipi, paraissent aussi indiquées avec certitude, d'après le voyage de M. Fidler, officier au service de la compagnie de la baie d'Hudson. Cette découverte ajoute beaucoup à la longueur du cours de ce grand et intéressant fleuve. Il paraît aussi que la véritable direction et l'étendue uniforme de la grande chaîne de montagnes de l'ouest, sont connues d'une manière certaine. (*Pinkerton.*)

DÉCOUVERTES DE LA PÉROUSE.

L'OBJET principal du voyage de la Pérouse était de compléter les découvertes qui n'avaient été qu'ébauchées, d'en tenter de nouvelles dans les parties du globe encore peu connues, et de perfectionner ainsi la géographie, dont on sent aujourd'hui l'utilité et l'importance. Ce navigateur, si digne de nos regrets, devait reconnaître la côte du N. O. de l'Amérique, depuis le port *Monterey*, situé à 36 d. 38 m. de lat. N., jusqu'au mont *Saint-Elie*, à 60 d. 24 m.; les côtes orientales de l'Asie, depuis la Chine et le Japon, jusqu'au Kamtschatka; les îles des *Navigateurs*, vues par Bougainville, en 1768; la terre des *Arsacides*, découverte par Surville, en 1769, et les côtes occidentale et méridionale de la *Nouvelle-Hollande*. Il devait également chercher à reconnaître, dans le cours de son voyage, plusieurs îles sur lesquelles on n'avait que des renseignemens vagues, et qu'il importait de bien connaître pour la sûreté de la navigation; telles que l'*Ascençaon* et l'*île Grande*, placées sur les cartes de l'Océan Atlantique méridional; la terre et les îles de *Drake*, dans le grand Océan, au S. O. de la terre de *Feu*; la terre de *Davis*, à l'O. de la côte du Pérou; les îles de la *Mesa* et *los Majos*, à l'O. de la côte du Mexique, et d'autres îles éparses et très-peu connues du grand Océan Boréal.

Tel est le plan du voyage de découvertes qui avait été confié aux soins de la Pérouse, et qu'il a cherché à exécuter ponctuellement. On voit, par la relation de son voyage, qu'il a fait tous ses efforts pour ne négliger aucun des points qui lui avaient été recommandés. Les recherches qu'il a faites de l'île de l'Ascençaon, de l'île Grande, des îles de Drake, de la terre de Davis, et des îles la Mesa et los Majos, qu'il n'a point retrouvées, ont répandu le plus grand jour sur l'histoire des anciennes navigations, et ont servi à faire connaître des erreurs qui se seraient perpétuées sur les cartes et dans les dictionnaires géographiques. L'île de l'*Ascençaon*, indiquée à 20 d. 38 m. de lat. S., lui paraît être la même île que celle de la *Trinité*, située par 20 d. 30 m., et cette opinion est bien fondée; elle avait déja été adoptée par d'autres navigateurs, qui avaient aussi recherché cette île inutilement. L'île *Grande* est une terre fantastique, suivant la Pérouse, au moins dans la position qu'on lui assignait. La terre et les îles de *Drake*, que la Pérouse n'a pas cherchées long-temps, parce qu'il était persuadé qu'elles n'existaient pas, sont évidemment les mêmes que les îles adjacentes à la côte occidentale de la terre de Feu, comme l'a démontré le citoyen Fleurieu, dans un mémoire qu'il a lu à l'Institut national. La terre de *Davis* est, dans l'opinion de la Pérouse, la même terre que les îles nommées *Saint-Ambroise* et

Saint-Félix, situées près la côte du Pérou : enfin les îles la *Mesa* et *los Majos*, qu'il a cherchées inutilement pendant long-temps, et avec le plus grand soin, sont bien certainement les mêmes que les îles *Sandwich*, découvertes par Cook ; les preuves sur lesquelles la Pérouse fonde son opinion à ce sujet, ne laissent aucun doute.

Parvenu, après tant de recherches infructueuses, à la côte du N. O. de l'Amérique et à la vue du mont Saint-Elie, le 24 juin 1786, la Pérouse se flattait de faire une reconnaissance exacte et complète de toute cette côte, et il commença à la parcourir avec le plus grand soin ; mais le malheur affreux qu'il éprouva le 13 juillet au *Port des Français*, par 58 d. 37 m. de lat., où il perdit 21 de ses compagnons, et le long séjour qu'il fut obligé de faire dans ce port, l'empêchèrent de suivre le plan qu'il avait formé, et de se livrer aux recherches de détail. Il fut contraint par le peu de temps qui lui restait, de se borner à longer la côte, et à reconnaître les points principaux : il arriva, le 13 décembre, au port de *Monterey*, situé par 36 d. 38 m. de lat. N., qui fut le terme de ses recherches sur cette côte. La position de tous les points qu'il avait aperçus avait été déterminée avec une grande précision, et ils étaient en assez grand nombre pour donner le gisement exact de toute la côte, et les moyens d'employer avec avantage les plans de détail que d'autres navigateurs pourront procurer par la suite. Il serait inutile d'entrer aujourd'hui dans le détail de ce qu'a fait la Pérouse sur cette côte ; la reconnaissance complète qui en a été faite depuis peu par le capitaine Anglais Georges Vancouver, ne laisse rien à desirer.

Dans sa traversée de Monterey à Macao en Chine, la Pérouse a recherché plusieurs îles que les cartes marquaient sur sa route, savoir *Dona Maria de la Gorta*, par 27 d. de lat. N. ; la *Desierta* et la *Mira*, par 20 d., et les *Jardins*, par 21 d. ; mais il n'en a trouvé aucune. Il a découvert seulement une petite île qu'il a nommée l'île *Necker*, dans le N. O. des îles de Sandwich, avec un banc très-dangereux, où il manqua de se perdre, et qui fut nommé *basses des frégates françaises*. Il passa à la vue de l'île *Assonsong*, l'une des Mariannes, et il en détermina la longitude ; ce qui fixe la position de ce groupe d'îles où viennent relâcher la plupart des navigateurs qui traversent le grand Océan.

De Macao, la Pérouse passa à la baie de Manille, dans les Philippines, où il arriva le 28 février 1787 ; et le 9 avril il en sortit pour aller au N. visiter la côte de Tartarie. Il découvrit d'abord un banc qui était inconnu, entre la pointe S. O. de l'île de Formose et la côte de Chine, et un rocher également inconnu dans le N. de cette île, et vis-à-vis l'embouchure de la grande rivière de Kiang. Après avoir reconnu l'île Quelpaert et la côte du S. E. de la Corée, qu'il suivit pendant quelque temps, il se porta du côté de l'E., et vers les côtes occidentales du Japon, dans la vue de déterminer la longitude de quelques points de cette côte ; et il arriva à la vue du cap *Noto* du Japon : il trouva sur sa route, à peu de distance de Corée, une île nouvelle, qu'il nomma *Dagelet*, du nom du savant astronome qui

l'accompagnait. Du cap Noto, il prit la route du N. O. pour se rapprocher de la côte de Tartarie, qu'il commença à voir le 12 juin, par la lat. de 42 d. 40 m., un peu au N. du point où finit la côte de la Corée. Il suivit cette côte, et en reconnut, avec le plus grand soin, toutes les parties jusqu'à la lat. N. de 51 deg. 40 m., où il fut obligé de s'arrêter, ne trouvant pas assez de fond pour ses bâtimens. Un banc de sable sur lequel il ne trouva que six brasses d'eau, occupe ici toute la largeur du détroit qui sépare l'île Séghalien de la côte de Tartarie.

Après s'être assuré de l'existence d'un détroit entre les deux côtes qui étaient à sa vue, et de l'impossibilité de le passer avec ses bâtimens, il retourna du côté du S. pour y chercher un autre passage, et longea la côte occidentale de l'île Séghalien, de manière à pouvoir en reconnaître toutes les parties : il le suivit jusqu'à la lat. de 45 d. 50 m., où il trouva un détroit qui sépare cette île d'une autre qui s'étend au S. du côté du Japon : il apprit des habitans de l'île Séghalien, qu'il eut occasion de voir plusieurs fois, que leur île se nommait *Tchoka*, et l'autre île plus au S. *Chicha ;* il sortit par le détroit qui était inconnu, et auquel on a donné son nom, de l'espèce de cul-de-sac qu'il venait de parcourir et qu'il a nommé la manche de Tartarie. Il reconnut bientôt plusieurs points des côtes qui avaient été découvertes en 1643, par les vaisseaux hollandais le *Kastricum* et le *Breskens*, et qui étaient connues sous les noms de *Jesso, île des Etats* et *terre de la Compagnie ;* et les observations diverses qu'il fit à la vue de ces terres, lui ayant fait connaître l'exactitude de la carte publiée par les Hollandais, il se hâta de gagner le port d'*Avatscha*, au Kamtschatka, pour reposer son équipage extrêmement fatigué d'une navigation si longue et si pénible : il traversa la chaîne des îles Kuriles par le détroit qu'il trouva au N. de l'île de la Compagnie, et qu'il nomma *canal de la Boussole.*

Cette partie des découvertes de la Pérouse, dont il faut voir les détails dans la relation de l'atlas de son voyage, est une des plus intéressantes qui aient été faites dans ces derniers temps, et nous montre ce qu'on devait attendre des talens et du zèle de ce navigateur. Il se proposait de reconnaître, à son départ d'Avatscha, les îles Kuriles, ou la chaîne d'îles qui s'étend du Kamtschatka au Japon ; mais le mauvais temps ne lui permit pas de suivre ce plan. Pour compléter nos connaissances sur cette partie du globe qui a été long-temps l'objet des recherches et des discussions des géographes, il reste à reconnaître les côtes occidentale et méridionale de *Chicha* ou terre de Jesso, ainsi que le détroit qui sépare cette terre du Japon, et sur la largeur duquel on n'est point d'accord.

La Pérouse quitta le port d'Avatscha en octobre 1787, pour se porter dans l'hémisphère S., où il avait à faire des recherches non moins intéressantes. Forcé de s'éloigner des îles Kuriles, il parcourut l'espace de 18 d. en longitude sur le parallèle de 37 d. 30 m., pour y chercher une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, en 1620, et que les Hollandais avaient également recherchée en 1643 :

il ne trouva point cette terre; mais il eut des indices en très-grand nombre, qu'il en existait dans des latitudes plus S., et il observe que s'il avait à recommencer cette recherche, il suivrait le parallèle de 35 d. depuis 160 jusqu'à 170 d. de longitude à l'E. du méridien de Paris.

Après cette course infructueuse, la Pérouse fit route au S. jusqu'au parallèle des îles des *Navigateurs de Bougainville*, qui étaient une découverte des Français, et où il espérait trouver quelques rafraîchissemens dont il avait besoin. Il eut connaissance, le 6 décembre, de la plus orientale des îles de cet archipel, dont le milieu est par 14 d. de lat. S. et 173 deg. de long. O. de Paris. Bougainville n'avait eu la vue que de trois îles; la Pérouse en a trouvé sept qu'il a reconnues successivement, et dont il a fixé les positions: on les nomme dans le pays *Opoun*, *Léone*, *Fanfoué*, *Maouna*, *Oyolava*, *Calinassé* et *Polca*. Il aborda à l'île Maouna, où il trouva en effet une immense quantité de fruits et de cochons, et des habitans qui paraissaient être doux et paisibles; mais à l'instant du départ, les chaloupes qu'on avait envoyées à terre pour faire de l'eau, furent attaquées par les naturels, et il périt encore ici douze Français qui furent massacrés, du nombre desquels se trouva Delangle, commandant de l'un des deux bâtimens de cette expédition, l'ami intime de la Pérouse, et l'un des officiers les plus distingués de la marine française. Un événement aussi affreux inspira tant de méfiance à la Pérouse, contre tous les insulaires du grand Océan, qu'il se hâta de gagner le port *Botany-Bay* à la côte de la Nouvelle-Hollande, et ne voulut relâcher à aucune autre île, dans la crainte d'être obligé d'employer la force de ses armes contre leurs habitans. En quittant les îles des Navigateurs, il chercha trois îles qui paraissent faire partie de cet archipel, que les insulaires avaient nommées *Shika*, *Ossamo* et *Ouera*, et qu'ils plaçaient au S. d'Oyolava: il ne les trouva pas; il vit les îles des *Cocos* et des *Traitres de Schouten*, dont il détermina la longitude; il découvrit ensuite l'île de *Vavao*, située dans la partie N. de l'archipel des Amis, et quelques autres îles de cet archipel, que Cook n'avait point visitées, et il en fixa la position. Il arriva, le 26 janvier 1787, à Botany-Bay, où il trouva la flotte anglaise, commandée par le commodore Philip, qui venait y établir une colonie.

C'est de ce port que sont datées les dernières nouvelles que l'on a reçues de la Pérouse. Il devait aller reconnaitre, en le quittant, la côte méridionale de la Nouvelle-Calédonie, que Cook n'avait pas vue; la terre et les îles des Arsacides, que l'on supposait être l'archipel des îles de Salomon, et qui lui étaient fortement recommandées; la Louisiade de Bougainville, et les côtes septentrionale et méridionale de la Nouvelle-Hollande. D'Entrecasteaux, qui a été envoyé à la recherche de la Pérouse, a visité la côte S. de la Nouvelle-Calédonie, la partie méridionale des Arsacides, qu'il a reconnues être effectivement les îles de Salomon, et une partie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande; mais il n'a découvert nulle part aucun vestige du passage de ce navigateur infortuné. Il serait difficile de présenter des conjec-

tures bien fondées sur le sort de la Pérouse, vu le grand nombre de dangers auxquels on est exposé dans des mers inconnues : le voyage de d'Entrecasteaux nous a fait connaître une immensité de récifs placés sur la route que devait tenir la Pérouse, et il ne peut rester que bien peu d'espoir de le revoir jamais.

DÉCOUVERTES DE VANCOUVER.

Le capitaine anglais Georges Vancouver fut chargé, en 1790, d'aller faire une reconnaissance exacte de la côte du N. O. de l'Amérique qui n'avait été vue que dans quelques points par Cook et la Pérouse : il était muni de plusieurs excellens chronomètres et autres instrumens pour faire des observations astronomiques : son voyage a duré cinq ans, dont trois ont été employés à parcourir la côte N. O. de l'Amérique, savoir les étés de 1792, 93 et 94, et il a rempli sa mission de la manière la plus satisfaisante. Tous les points de la côte d'Amérique, depuis le 30° deg. de lat. N., jusqu'au 60° et au-delà, ont été visités avec le plus grand soin, et les positions des principaux objets ont été déterminées avec la plus grande exactitude. On a pénétré dans les rivières, les golfes et les canaux sans nombre qui divisent cette côte en une infinité d'îles : les principaux ports ont été sondés, ainsi que les rades et les mouillages, et tous les détails géographiques et nautiques, nécessaires pour former une description exacte du pays, ont été recueillis avec l'attention la plus scrupuleuse, de manière que cette côte, qui embrasse plus de 600 myriamètres ou 1,200 lieues d'étendue, et dont il n'existait pas la moindre trace sur les cartes, il y a 50 ans, se trouve être aujourd'hui l'une des parties les plus connues du globe.

La relation de ce voyage, publiée à Londres en 3 volumes in-4°. avec un volume d'atlas, est un ouvrage destiné à faire époque dans l'histoire de la géographie, et à accélérer les progrès de nos connaissances en ce genre : il ne peut manquer d'exciter l'attention des gouvernemens, et de les engager à ordonner des expéditions semblables pour plusieurs parties de la terre qui sont encore peu connues.

Il convient d'examiner dans l'Atlas, la carte générale du voyage de Vancouver (1), pour prendre une idée exacte de ses découvertes à la côte N. O. de l'Amérique. Depuis 30 deg. de lat. N. jusqu'à 48 d., cette côte est bornée d'une chaine de montagnes, et ne reçoit aucune rivière considérable. Elle est désignée sous le nom de *Nouvelle-Albion*, qui lui avait été donné anciennement par Francis Drake. A 48 deg. 30 min. de lat. est un détroit assez large, qui s'avance dans l'intérieur des terres d'environ 2 deg., et qui paraît être le détroit connu autre-

---

(1) *Voyez* l'Atlas.

fois sous le nom de *Juan de Fuca*. Depuis ce détroit jusqu'à 58 deg. 30 min. de lat., la côte est, comme celle de la Norwège, entrecoupée par de grands golfes ou bras de mer qui pénètrent au loin dans les terres, et par des canaux qui la divisent en une infinité d'îles. On trouve d'abord une grande île nommée *Quadra et Vancouver*, qui commence au détroit de Fuca, et est séparée du reste de la côte par un canal assez large, qui communique avec le détroit de Fuca, et qu'on a nommé *golfe de Géorgie*. C'est dans cette île qu'est le port de *Nootka*, si connu par les voyages de Cook. Dans le N. E. de Quadra et Vancouver se trouvent les *îles de la reine Charlotte*, qui sont séparées des autres parties de la côte par de vastes golfes : plus loin sont les îles du *prince de Galles*, du *duc d'York*, du *roi Georges III* et de l'*Amirauté*, qui forment un archipel immense, adjacent au continent. On a donné à ces îles et à la côte comprise depuis le détroit de Fuca jusqu'au mont Saint-Elie, les noms de *Nouvelle-Géorgie*, *Nouvelle-Hanovre*, *Nouveau-Cornouailles* et *Nouveau-Norfolk*. La nouvelle Géorgie est remarquable par les monts *Rainier* et *Olympe ;* l'on aperçoit le premier à 33 lieues. Les parties de la côte située dans l'O. du mont Saint-Elie, ont été également visitées avec le plus grand soin par Vancouver (1), et il a reconnu que l'*entrée du prince William* et l'*entrée de Cook*, ne sont que des golfes, et non des embouchures de grandes rivières, comme on le croyait auparavant. Il est démontré aujourd'hui, par cette reconnaissance de toute la côte N. O. de l'Amérique, et par les découvertes de Mackensie et de Fidler, dans l'intérieur des terres à l'O. de la baie d'Hudson, qu'il n'existe point de communication ou passage de cette baie dans le grand Océan ou la mer du Sud, comme on l'a supposé pendant très-long-temps. Le voyageur anglais Fidler s'est avancé, en 1792, dans l'O. de la baie d'Hudson jusqu'à la chaîne de montagnes qui fait la séparation des rivières ou des eaux des deux mers, et qui est la suite des Andes ou Cordilières du Pérou : la partie de cette chaîne qu'il a reconnue, est par 50 d. de lat., et 117 deg. 20 min. à l'O. de Paris ; et de ce point elle paraît se diriger au N. N. O., comme la côte de l'Amérique reconnue par Vancouver sous la même latitude. Si la longitude assignée au terme de la route de Fidler était aussi exacte que celle qui nous est donnée par Vancouver, pour le fond du détroit de Fuca qu'il place à 125 deg., il ne resterait que 8 deg. de long. ou 50 myriamètres pour la distance de la grande chaîne de montagnes à la côte N. O. de l'Amérique ; et l'on a lieu d'espérer que cette partie de l'intérieur, qui est encore inconnue, sera bientôt parcourue et visitée dans toutes ses parties.

Vancouver, dans le cours de son voyage, a découvert une partie de la côte S. de la Nouvelle-Hollande, la même qui a été reconnue par d'Entrecasteaux ; il a découvert aussi deux îles nouvelles, savoir *Chatham*, située par 43 deg. 48 min. de lat. S., et 179 deg. 18 min. de long. à l'O. de Paris ; et *Oparo*, par 27 deg. 36 min. de lat. S., et

(1) *Voyez* la Carte générale.

146 deg. 30 min. de long. O. Il a reconnu encore une partie de l'archipel des *Gallapagos*, et il en a fixé la long. à 94 deg. à l'O.

Le grand nombre d'observations astronomiques et nautiques faites par Vancouver, pour déterminer la position des lieux qu'il a visités, rend son voyage infiniment précieux (1); il prouve qu'en peu d'années on peut parvenir à avoir une description exacte et précise des parties du globe qui sont le plus fréquentées pour le commerce, et assurer pour jamais la navigation de toutes les mers. On divise cette grande portion du monde habitable en trois parties, d'après les nations européennes qui les visitent et qui y sont établies.

SITUATION.	PROVINCES.	CONTRÉES.
Au N. O......	*RUSSIE*........	Le continent depuis la baie de Bhering jusqu'au détroit du même nom et au-delà, et les îles Aleutiennes et autres que nous avons décrites.
Au centre....	Angleterre.....	Nouvelle-Géorgie. Nouvelle-Hanovre. Nouveau-Cornouailles. Nouveau-Norfolk.
Au S. E......	partie neutre, partie à l'Espagne.	La côte au nord de la Californie. La Nouvelle-Albion. Les contrées au nord du Mexique.

(1) *Voyez* dans l'Atlas, la Carte générale de ses découvertes.

TABLEAU UNIVERSEL
DES MONNAIES,
OU

Valeur des Monnaies de compte des principaux Etats du monde, réduites en francs et centimes, d'après leurs titres, et traduites de l'allemand de M. R. B. Gerhardt; *calculée sur le pied de* 53 *liv.* 5 *s.* 6 *d. tournois, fabriquées d'un marc d'argent fin, poids de Cologne, et à raison de* 81 *liv. tournois pour* 80 *francs.*

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
ACHEM ou ACHEEN, *ville de l'île de Sumatra.*			
Taël de 16 mâs ou 64 coupans	$2\frac{1}{2}$	21	5
AIX-LA-CHAPELLE.			
Reichsthaler... Species à 72 marks	12	4	38
Reichsthaler... Courans 54 marks	16	3	29
ALGER.			
Piastre de 30 médins à 3 aspres	$10\frac{1}{4}$	5	13
ALTONA.			
Reichsthaler à 48 schillings. Banco de Holstein	$9\frac{1}{4}$	5	69
Reichsthaler à 48 schillings. Courant	$11\frac{9}{16}$	4	55
Mark à 16 schillings... Banco de Holstein	$27\frac{3}{4}$	1	89
Mark à 16 schillings... Courant	$34\frac{11}{16}$	1	52
AMÉRIQUE, ÉTATS-UNIS.			
1°. *Dans tous les Etats.*			
Dollar de 100 centimes, monnaie fédérale	$9\frac{23}{32}$	5	41
2°. *Charleston et Savannah.*			
Pound de 20 schillings à 12 pences courant	$2\frac{4}{15}$	23	21
3°. *Washington, Alexandrie, Boston, Newhaven, Newport, Portsmouth et Salem.*			
Pound de 20 schillings à 12 pences courant	$2\frac{11}{12}$	18	4
4°. *Philadelphie, Baltimore et les Etats de New-Jersey et de Delaware.*			
Pound de 20 schillings à 12 pences courant	$3\frac{31}{48}$	14	43

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
5°. *New-York et Wilmington.*			
ound de 20 schillings à 12 pences courant........	$3\frac{71}{80}$	13	53
AMSTERDAM.			
lorin de 20 stuvers à 16 pennings. { Banco.........	$23\frac{1}{4}$	2	27
{ Courant.......	$24\frac{3}{8}$	2	16
ANCONE.			
cudo de 20 soldis à 12 denaris..................	9,524	5	53
ANGLETERRE et ÉCOSSE.			
'ound de 20 schillings à 12 pences sterling.........	$2\frac{1}{8}$	24	76
ANGOLA et BENGUELA, *colonies portugaises en Afrique.*			
Macuta à 50 rées.	$16\frac{3}{5}$	0	31
ANSPACH et BAREUTH.			
Reichsthaler de 24 bons groschen................	16	3	29
lorin. { de Misnie, de 21 bons groschen..........	$18\frac{7}{24}$	2	88
{ de Franconie, de 75 kreutzers..........	$19\frac{1}{5}$	2	74
{ Du Rhin, de 60 kreutzers..............	24	2	19
ANTIGOA, *île anglaise.*			
'ound de 20 schillings à 12 pences courant.......	$3\frac{3}{5}$	14	61
ANVERS.			
'lorin de 20 stuvers à 16 pfennings.......... { Argent de change........	24,946	2	11
{ —— Courant...........	29,104	1	81
APPENZEL.			
'lorin de 60 kreutzers à 4 angslers.............	$24\frac{2}{5}$	2	15
AUGSBOURG ou AUGUSTE.			
'lorin de 60 kreutzers à 4 pfennings............. { Argent de change......	$15\frac{3}{4}$	3	34
{ —— Courant.........	20	2	63
{ Monnaie............	24	2	19
AUTRICHE, BOHÊME et HONGRIE.			
'lorin de l'Empire de 60 kreutzers...............	20	2	63
Reichsthaler de 90 kreutzers..................	$13\frac{1}{3}$	3	95
BASLE.			
'lorin de 60 kreutzers à 8 hellers.............. { Argent de change.....	21,312	2	47
{ —— Courant........	$23\frac{2}{3}$	2	22
L'écu de 6 liv. de France y a cours pour $2\frac{2}{5}$ florins le change; et pour $2\frac{2}{3}$ florins courans.			

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur fr.	Valeur c.
BASSORA *en Arabie.*			
Toman de 100 mamoudis à 100 fluques	$0\frac{7}{8}$	60	13
BATAVIA, *chef-lieu des établissemens des Hollandais aux Indes Orientales.*			
Réal de 60 stuvers des Indes	$10\frac{1}{9}$	5	20
Reichsthaler de 48 stuvers des Indes	12,64	4	17
Florin de 20 stuvers des Indes	$30\frac{1}{3}$	1	73
BENCOULEN, *établissement des Anglais dans l'île Sumatra.*			
Piastres	11	4	78
Roupies	22	2	39
BENGALE.			
Roupie de 16 annas	21	2	51
BERGAME.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris. Piccola corrente	$99\frac{1}{5}$	0	53
Lira de 20 soldis à 12 denaris. Moneta abusiva	$102\frac{1}{4}$	0	56
BERLIN.			
Reichsthaler courant de 26 bons groschen à 12 pfennings	14	3	76
Livre (pfund) de banque de 24 groschens 1 12 pfennings	$10\frac{2}{3}$	4	93
BERNE.			
Florin de 60 kreutzers	$23\frac{2}{3}$	2	22
BETELFAGI *en Arabie.*			
Piastre de 80 cabirs	10	5	26
BOLOGNE *en Italie.*			
Lira de 20 soldis à 12 denaris. Argent de change	$46\frac{11}{24}$	1	13
Lira de 20 soldis à 12 denaris. —— Courant	47,62	1	10
BOLZANO *dans le Tyrol.*			
Florin de 60 kreutzers. Valeur de foire	20	2	63
Florin de 60 kreutzers. Courant du Tyrol	21	2	51
BOMBAY, *Inde, établissement anglais.*			
Roupie de 16 annas	$21\frac{11}{40}$	2	47
BREMEN.			
Reichsthaler de 72 gros à 5 schwars	$13\frac{1}{5}$	3	95

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
BRÉSIL.			
Millerée de 1000 rées....	11,508	4	57
BRESLAU, *Silésie prussienne.*			
Reichsthaler de 30 groschens à 12 pfennings	14	3	76
CALICUT, *côte de Malabar.*			
Fanoë de 16 bises....	$97\frac{1}{2}$	0	54
CAMBAY, *idem.*			
Roupie de 48 pezas....	$22\frac{1}{5}$	2	37
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.			
Florin de 20 stüvers à 16 pennings....	$32\frac{1}{2}$	1	62
CHINE, *Empire asiatique.*			
Taël de 10 mâs à 10 condryns....	6,823	7	71
CLÈVES, *ville et duché.*			
Reichsthaler de 60 stuvers. { Argent de caisse......	14	3	76
Reichsthaler de 60 stuvers. { —— de Francfort.....	$16\frac{4}{5}$	3	13
COCHIN, *port de Travancore, péninsule de l'Inde, établissement hollandais.*			
Roupie de 16 annas....	$21\frac{11}{40}$	2	47
COLOGNE.			
Reichsthaler species de 60 stuvers à 16 hellers......	$16\frac{2}{3}$	3	16
CONSTANTINOPLE.			
Piastre de 40 paras à 3 aspers, { Extérieure....	$26\frac{1}{3}$	1	98
Piastre de 40 paras à 3 aspers, { Intérieure....	$38\frac{2}{3}$	1	37
COROMANDEL, *côte orientale de l'Indostan.*			
Pagode de 36 fanones....	5	10	52
CURAÇAO, *île hollandaise en Amérique.*			
Piastre de 48 stuvers....	$12\frac{3}{32}$	4	35
DANEMARCK et BERGHEN, *en Norwège.*			
Rigsdaler de 6 marks à 16 skillings courant........	11,37	4	63
DANTZIG.			
Florin de 30 groschens à 18 pfennings....	56	0	94
ELSENEUR.			
Rigsdaler de 6 marks à 16 skillings courant.........	11,37	4	63
Rigsdaler de 48 stuvers pour le péage au Sund......	9,512	5	53

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
EMBDEN.			
Reichsthaler de 54 stuvers à 10 wittens...........	14	3	76
ERFURTH.			
Reichsthaler de 24 bons groschens.......... { Valeur de caisse........	$13\frac{1}{3}$	3	95
Reichsthaler de 24 bons groschens.......... { —— de commerce... ..	$14\frac{1}{6}$	3	71
ESPAGNE.			
1°. *Valeur de Castille.*			
Réal de 34 maravedis..... { De vellon...........	$193\frac{1}{7}$	0	27
Réal de 34 maravedis..... { De plata antigua.....	$102\frac{4}{5}$	0	50
2°. *Valeur du Mexique.*			
Réal de 16 quartos ou 34 maravedis.............	$77\frac{17}{43}$	0	68
3°. *Valeur de Catalogne.*			
Libra catalana de 20 sueldos à 12 dineros..........	18	2	92
Réal de plata catalano de 36 dineros..............	120	0	44
Réal d'ardites de 24 dineros....................	180	0	29
4°. *Valeur de Majorque.*			
Libra de 20 sueldos à 12 dineros.................	14,51	3	62
5°. *Valeur de Valence.*			
Libra ou peso de 20 sueldos à 12 dineros...........	$12\frac{17}{20}$	4	9
Réal de plata nuevo à 24 dineros..................	$128\frac{1}{2}$	0	41
6°. *Valeur d'Aragon.*			
Libra jaquesa de 20 sueldos à 16 dineros..........	$10\frac{12}{43}$	5	12
Réal de 32 dineros..............................	$102\frac{4}{5}$	0	50
7°. *Valeur de Navarre.*			
Libra de 10 grossos à 6 maravedis................	61,68	0	85
Réal de 36 maravedis...........................	$102\frac{4}{5}$	0	50
8°. *Valeur des Canaries.*			
Peso corriente de 80 quartos.....................	12,85	4	9
Réal de plata de 10 quartos.....................	$102\frac{4}{5}$	0	50
Réal corriente de 8 quartos..................	$128\frac{1}{2}$	0	41
9°. *Monnaies de Change.*			
Doblon de plata antigua, ou pistole de change de 60 réales 8 maravedis de vellon................	3,212	16	38
Ducado de cambio, ou ducat de change de 20 réales $25\frac{15}{17}$ maravedis de vellon..................	9,32	5	65

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
Peso de plata antigua, piastre de change de 15 réaux de maravedis de vellon	12,85	4	9
FERRARE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris { De Ferrare	$59\frac{25}{48}$	0	88
Lira de 20 soldis à 12 denaris { De Bologne	$47\frac{5}{8}$	1	10
FEZZAN *en Afrique.*			
Mitcal de 20 xarobs ou 80 grans	$4\frac{1}{5}$	12	52
FLORENCE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris moneta buona	62	0	85
Pezza de 20 soldis à 12 denaris	10,783	4	88
FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.			
Reichsthaler de 90 kreutzers { Courant	$13\frac{1}{3}$	3	95
Reichsthaler de 90 kreutzers { Monnaie	16	3	29
Florin de 60 kreutzers { Courant	20	2	63
Florin de 60 kreutzers { Monnaie	24	2	19
FRANCE.			
Franc de 100 centimes	$52\frac{50}{81}$	1	
Livre de 20 sous à 12 deniers tournois	$53\frac{11}{40}$	0	98
80 francs font 81 livres tournois.			
FRIBOURG *en Helvétie.*			
Florin de 15 batzes ou 60 kreutzers	$23\frac{2}{3}$	2	22
FULDE et SPIRE.			
Florin de 60 kreutzers à 4 pfennings	24	2	19
GALLICIE et LODOMÉRIE.			
Florin de 30 groschens polonais	80	0	66
GOMRON ou BENDER-ABASSI, *ville et port de la Perse.*			
Mamoudi de 20 gassas	63,82	0	82
GENÈVE.			
Livre de 20 sous à 12 deniers	$32\frac{1}{4}$	1	63
Florin de 12 sous à 4 quarts	$112\frac{7}{8}$	0	46
GÊNES.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris { Di banco	$50\frac{3}{32}$	1	3
Lira de 20 soldis à 12 denaris { Di permesso	$54\frac{9}{20}$	0	96
Lira de 20 soldis à 12 denaris { Ficoro di banco	$62\frac{5}{8}$	0	84
GIBRALTAR.			
Réal de 16 quartos	$116\frac{1}{16}$	0	45

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur fr.	Valeur c.
GLARIS.			
Florin de 40 schillings ou 60 kreutzers	23 1/3	2	25
GOA, *colonie portugaise dans l'Inde.*			
Xerafin ou perda de 300 rées — Valeur de Goa	35 1/3	1	49
Xerafin ou perda de 300 rées — de Portugal	28 1/4	1	86
GRENADE, *île anglaise.*			
Pound de 20 schillings à 12 pences courant	3 1/2	15	3
GUASTALLA.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	217 9/10	0	24
GUINÉE, *côte d'Afrique.*			
Cabes de 3,840 cauris	7 1/8	7	38
Cabes de 4,000 cauris	6,84	7	69
HAMBOURG.			
Reichsthaler de 48 schillings — Banco	9 5/24	5	71
Reichsthaler de 48 schillings — Courant	11 1/3	4	64
Mark de 16 schillings — Banco	27 5/8	1	90
Mark de 16 schillings — Courant	34	1	55
HAM, *dans la Westphalie.*			
Reichsthaler de 60 stuvers	14	3	76
HANOVRE.			
Reichsthaler de 36 mariengroschens — Valeur de Saxe	12	4	38
Reichsthaler de 36 mariengroschens — de caisse	12 2/9	4	31
Reichsthaler de 36 mariengroschens — d'or	13 1/3	3	95
HESSE-CASSEL.			
Reichsthaler de 32 albus à 9 pfennings — Haute-Hesse	16	3	29
Reichsthaler de 32 albus à 9 pfennings — Basse-Hesse	13 1/3	3	95
JAMAÏQUE, *île anglaise.*			
Pound de 20 schillings à 12 pences courant	2,978	17	67
JAPON.			
Taël de 10 mâs à 10 condryns	14,97	3	52
IRLANDE.			
Pound de 20 schillings à 12 pences irlandais	2,302	22	85
ILES ANGLAISES.			
1°. *Sous le Vent.*			
Livre de 20 sous à 12 deniers	71 1/10	0	74

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
2°. *Iles de Bahama ou Lucayes.*			
Pound de 20 shillings à 12 pences	3,81	13	81
Piastre de 6 shillings à 8 bitts	12,7	4	14
ILES DANOISES.			
Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean.			
Dollar de 48 stuvers courant	14,212	3	69
ILES FRANÇAISES.			
Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe, Tabago, etc.			
Livre de 20 sous à 12 deniers courant	80	0	66
KONISBERG.			
Reichstaler de 90 groschens	14	3	76
Florin de 30 groschens	42	1	25
LAUSANNE.			
Livre de 20 sous à 12 deniers	35½	1	48
LEIPZIG.			
Reichsthaler de 24 bons groschen à 12 pfennings	13⅓	3	95
LIÉGE.			
Florin de 20 stuvers à 16 pfennings	40	1	32
LILLE.			
Florin de 20 patards ou 25 sous tournois	42,62	1	23
LINGEN, *en Westphalie.*			
Florin de 20 stuvers	28	1	88
LIVOURNE.			
Pezza de 20 soldis à 12 denaris moneta lunga	10,783	4	88
Lira de 20 soldis à 12 denaris	$64\frac{16}{23}$	0	81
LORRAINE.			
Livre de 20 sols à 12 deniers de Lorraine	61,81	0	76
LUCQUES.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	68⅕	0	77
LUCERNE.			
Florin de 40 schillings ou 60 kreutzers	26⅔	1	98
LUBECK.			
Mark de 16 schillings à 12 pfennings lubsch	34	1	55

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur fr.	c.
LUXEMBOURG.			
Florin de 20 stuvers à 12 deniers	$32\frac{1}{60}$	1	64
MADRAS, *côte de Coromandel.*			
Pagode de 48 farnems à 6 casches	$5\frac{1}{4}$	10	2
Roupie de 12 farnems à 6 casches	21	2	51
MALABAR.			
Roupie d'or de 4 pagodes	$1\frac{1}{2}$	35	8
Pagode de $3\frac{1}{2}$ roupies	6	8	77
Roupie	21	2	51
MALTE.			
Scudo de 12 taris à 20 granis	23,64	2	23
MANTOUE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	$202\frac{1}{2}$	0	26
MAROC.			
Methcal de 10 okkias à 4 blankils	$9\frac{2}{3}$	5	44
MECKLENBOURG-STRELITZ.			
Reichsthaler à 38 schillings	$13\frac{1}{3}$	3	95
Mark à 16 schillings	40	1	32
MILAN.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris { Impériale	47,7	1	10
Lira de 20 soldis à 12 denaris { Courant	$67\frac{1}{2}$	0	78
MINDEN et RAVENSBERG.			
Reichsthaler de 36 marien groschens à 8 pfennings.	14	3	76
MINORQUE.			
Libra de 20 sueldos à 12 dineros	18	2	92
MODÈNE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	138,95	0	38
MOKA, *dans l'Arabie-Heureuse.*			
Piastre de 80 cabirs	10	5	26
MULHAUSEN, *en Thuringue.*			
Reichsthaler de 24 bons groschens à 12 pfennings	$13\frac{1}{3}$	3	95
MULHAUSEN *en Helvétie.*			
Livre de 20 sous à 12 deniers	$53\frac{1}{3}$	0	98
MUNSTER.			
Reichsthaler de 28 schillings à 12 pfennings	16	3	29

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	Valeur. c.
NANCY.			
Livre de 20 sous à 12 deniers	68,81	0	76
NAPLES.			
Ducato di regno de 100 granis	12,328	4	27
NEUFCHATEL.			
Livre de 20 sous à 12 deniers	35 ½	1	48
NORWÈGE, *excepté Berghen.*			
Rigsdaler de 4 marks à 24 skillings courans. . . . Berghen subdivise la même rigsdaler en 6 marks à 16 skillings.	11,37	4	63
NOVARRE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	66	0	80
OLDENBOURG.			
Reichsthaler de 72 grots à 5 schwars . . . . { Argent de caisse . . .	12	4	38
Reichsthaler de 72 grots à 5 schwars . . . . { Gros courant	13 ⅓	3	95
Reichsthaler de 72 grots à 5 schwars . . . . { Petit courant	14 ½	3	62
OSNABRUCK.			
Reichsthaler. { De 21 schillings à 12. / Ou de 36 m. grosch. à 7. } Pfennings.	13 ⅓	3	95
PADOUE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	99 ⅕	0	53
PARME.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris. . . . . . . , ...	210 ⅝	0	25
PERSE, *royaume en Asie.*			
Toman de 50 abassys à 100 mamoudys	0 30/47	82	42
Abassy de 100 mamoudys	31 43/47	1	61
PLAISANCE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	175,52	0	30
POLOGNE.			
Florin de 30 groschens à 18 pfennings	84	0	62
PORTUGAL.			
Millerées de 1000 rées	8,48	6	20
RAGUSE.			
Vislino de 60 grossettis à 6 soldis . , ...	14 ½	3	62
Ducat de 40 grossettis à 6 soldis	21 ¾	2	42

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur fr.	Valeur c.
RATISBONNE.			
Reichsthaler de 90 kreutzers	16	3	29
Florin de 60 kreutzers	24	2	19
REGGIO.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	208,43	0	25
RIGA.			
Reichsthaler d'Albert de 80 ferdings ou 90 grosch.	9 3/5	5	48
ROME.			
Scudo de 10 paolis à 10 bajocchis	9,524	5	53
ROSTOCK.			
Reichsthaler de 48 schillings	11 1/3	4	64
Mark de 16 schillings	34	1	55
RUSSIE.			
Rouble de 100 copeks en... Vieilles espèces, avant 1797	13	4	5
Rouble de 100 copeks en... Nouvelles espèces, depuis 1797	9,22	5	71
Rouble de 100 copeks en... Cuivre et billets de banque	25 3/5	2	6
SALZBOURG.			
Florin de 60 kreutzers à 4 pfennings	24	2	19
SAMARKAND, *dans la Tartarie Asiatique.*			
Tolerdak de 60 onguls à 5 sakis	8,524	6	18
SAXE. (Voyez *Leipzic.*)			
SAINT-EUSTACHE, *île hollandaise.*			
Piastre de 48 stuvers	13,302	3	96
SAINT-GAL.			
Florin de 60 kreutzers à 8 hellers	24	2	19
SARDAIGNE.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	27 5/8	1	90
Scudo de 10 realis ou 50 soldis	11,05	4	76
SICILE.			
Onza de 30 taris à 20 granis	4,1094	12	80
Taro à 20 granis	123,28	0	43
STRALSUND.			
Reichsthaler de 48 schillings	12 4/9	4	23
SUÈDE.			
Riksdaler species de 48 skillings	9,0923	5	79

ÉTATS ET VILLES.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
SURINAM.			
Florin de 20 stuvers à 16 pfennings	$29\frac{1}{4}$	1	80
TRANQUEBAR.			
Pagode de 26 fanums à 8 casches	7,1923	7	31
Roupie de 16 annas à 40 casches	$23\frac{5}{8}$	2	23
TRIESTE.			
Florin de 60 kreutzers	10	5	26
Lira de 20 soldis à 12 denaris… Corrente	$105\frac{8}{9}$	0	49
Lira de 20 soldis à 12 denaris… Di piaza	$108\frac{1}{4}$	0	48
TURIN.			
Lira de 20 soldis à 12 denaris	44	1	19
ULM.			
Florin de 60 kreutzers	24	2	19
VENISE.			
Ducato de 24 grossis à 12 denaris. De banque	$10\frac{1}{3}$	5	9
Ducato de 24 grossis à 12 denaris. Courant piccoli	16	3	29
Ducato de 24 grossis à 12 denaris. Vieux courant	$12\frac{2}{5}$	4	24
Lira de 20 soldis à 12 denaris. De banque	$64\frac{1}{5}$	0	82
Lira de 20 soldis à 12 denaris. Courant piccoli	$99\frac{1}{5}$	0	53
Lira de 20 soldis à 12 denaris. Vieux courant	$76\frac{8}{9}$	0	68
WURTEMBERG.			
Florin de 28 schillings à 6 pfennings	24	2	19
ZANTE et CÉPHALONIE.			
Réal de 10 lires à 10 aspris	$12\frac{2}{5}$	4	24
ZUG.			
Florin de 15 batzens ou 60 kreutzers	$27\frac{3}{4}$	1	89
ZURICH et ZURZAC.			
Florin de 60 kreutzers en Monnaie du pays	22	2	39
Florin de 60 kreutzers en ——— de France	$22\frac{1}{5}$	2	37

TABLEAU de la valeur des Monnaies réelles *ou* effectives *d'or et d'argent, réduites en* francs et centimes, *d'après leurs titres respectifs, selon* M. R. B. Gerhardt, *calculé sur le pied de* 33 $\frac{97}{100}$ *louis d'or, ou* 815 *liv.* 5 *s.* 1 $\frac{44}{100}$ *den. tournois, fabriqués d'*un marc (*poids de Cologne*) d'or fin, *et* 53 *liv.* 5 *s.* 6 *d. tournois du même marc d'*argent fin, *et à raison de* 81 *liv. tournois pour* 80 *francs.*

ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur fr.	Valeur c.
ALLEMAGNE.			
Or. Carolins { De 6 $\frac{1}{4}$ reichsthalers à Leipzic...... / De 9 $\frac{1}{2}$ florins à Francfort s. M.... }	31,135	25	86
Or. Auguste d'or de 7 $\frac{1}{2}$ florins à Francfort s. M.... / Carl d'or de 5 reichsthalers de convention..... / Frédérics d'or de 5 $\frac{1}{3}$ reichsthalers de Prusse.... / George d'or de 4 $\frac{2}{3}$ reichsthalers de Hanovre....	38,621	20	85
Or. Max d'or de 6 $\frac{1}{5}$ de florins à Francfort s. M....	46,703	17	24
Or. Ducats de 4 $\frac{3}{10}$ florins de Francfort s. M.......	67,944	11	85
Or. Florins d'or de 3 $\frac{1}{6}$ florins à Francfort s. M....	93,41	8	62
Argent. Species-reichsthaler de 2 $\frac{2}{9}$ florins de l'Empire..	9	5	85
Argent. Species-reichsthaler de 2 florins de l'Empire...	10	5	26
Argent. Reichsthaler de 3 marks lubsch..............	11 $\frac{1}{3}$	4	64
Argent. Reichsthaler de 24 bons groschen de Prusse....	14	3	76
Argent. Pièce de 2 marks lubsch..................	17	3	9
Argent. Florin, dit $\frac{2}{3}$, de 1 $\frac{1}{9}$ florin de l'Empire.......	18	2	92
Argent. Pièce de Prusse, dite $\frac{2}{3}$....................	21	2	51
AMÉRIQUE, ÉTATS-UNIS.			
Or.. Eagle (aigle) de 10 dollars................	14,578	55	23
Arg. Dollars de 100 cents..................	9,72	5	41
ANGLETERRE, ÉCOSSE et IRLANDE.			
Or.. Guinée de 21 shillings sterling	31,091	25	90
Arg. Crown (couronne) de 5 shillings sterling.....	8,509	6	17
Arg. Shilling de 12 pences (deniers) sterling......	42,545	1	22

ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
ASIE et INDES ORIENTALES.			
Or. Roupie. De Bombay et de Surate	$21\frac{21}{40}$	37	41
Or. Roupie. De Perse	22,03	36	55
Or. Roupie. Dite sicca de l'Indostan	$22\frac{1}{6}$	36	32
Or. Kobang du Japon de 60 mâs	27,838	28	92
Or. Mohars ou roupie de Batavia	69,82	11	53
Or. Kosjukin du Japon	$74\frac{13}{32}$	10	82
Or. Pagode. De Negapatnam	$85\frac{19}{30}$	9	40
Or. Pagode. De Toutecorine	$89\frac{1}{4}$	9	2
Argent. Itaganne ou tigo-gin du Japon	$3\frac{17}{60}$	16	2
Argent. Tical de Siam	17,07	3	8
Argent. Roupies d'argent. Dite sicca du Bengale	$20\frac{19}{60}$	2	57
Argent. Roupies d'argent. De Batavia, depuis 1766	20,92	2	51
Argent. Roupies d'argent. De Nadris	20,95		
Argent. Roupies d'argent. De Masulipatan	21,006	2	50
Argent. Roupies d'argent. De Pondichéry	$21\frac{5}{32}$	2	49
Argent. Roupies d'argent. De Perse	$21\frac{9}{32}$	2	47
Argent. Roupies d'argent. De Batavia, depuis 1782	$21\frac{11}{24}$	2	45
Argent. Roupies d'argent. Dite Arcate	$21\frac{11}{20}$	2	44
Argent. Roupies d'argent. De Caliatingua, côte de Coromandel	$21\frac{13}{16}$	2	41
Argent. Roupies d'argent. De Haïdernaque	$22\frac{9}{40}$	2	36
BRABANT.			
Or. Souverains. Doubles de 18 florins $12\frac{3}{4}$ stuvers	23,182	34	74
Or. Souverains. Simples de 9 florins $6\frac{3}{8}$ stuvers	46,364	17	37
Or. Ducats de 6 florins 6 stuvers	68,506	11	75
Arg. Ducatons de 3 florins $11\frac{1}{6}$ stuvers	8,179	6	43
Arg. Couronnes de 3 florins 3 stuvers	9,18	5	73
ROYAUME D'ITALIE.			
Or. Souverains doubles à 45 lires correntes	23,182	34	74
Or. Pistoles ou doppies de $25\frac{3}{20}$ lires correntes	41,07	19	60
Or. Sequins de $15\frac{1}{5}$ lires correntes	67,734	11	89
Arg. Ducatons de 8 lires 12 soldis correntes	7,745	6	79
Arg. Felippa de 7 lires 10 soldis correntes	8,851	5	94
Arg. Scudo de 6 lires correntes	11,274	4	66
COURLANDE et SAMOGITIE.			
Or.. Ducats de 2 reichsthalers Alberts	68,184	11	81
Arg. Reichsthaler Alberts de 80 ferdings	$9\frac{3}{5}$	5	48
DANEMARCK et NORWÈGE.			
Or. Christians d'or de $4\frac{1}{2}$ rigsdalers courans	38,769	20	78
Or. Ducats de 2 rigsdalers courans	85,714	9	39

	ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur fr.	Valeur c.
Argent.	Species rigsdaler de 1 $\frac{11}{48}$ rigsdaler courant	9 $\frac{1}{4}$	5	69
	$\frac{2}{3}$ *idem* de 78 $\frac{2}{3}$ skillings courans.	13 $\frac{7}{8}$	3	79
	Slet-dalers de 68 skillings courans.	15 $\frac{5}{8}$	3	37
	Rigsort de 24 skillings courans.	44 $\frac{2}{3}$	1	17
	ESPAGNE.			
Or.	Doblon de à ocho, dit quadruple	9,63	83	63
	Doblon de oro, dit pistole.	38 $\frac{31}{60}$	20	91
	Escudo de oro ou demi-pistole.	77 $\frac{1}{30}$	10	45
Argent.	Peso duro ou fuerte, dit piastre.	9 $\frac{29}{43}$	5	43
	Réal de à ocho.	12 $\frac{4}{43}$	4	35
	Escudo de vellon.	19 $\frac{13}{43}$	2	71
	Réal de à quatro.	24 $\frac{8}{43}$	2	17
	Peseta mexicana.	38 $\frac{20}{43}$	1	35
	FRANCE.			
Or. Louis d'or	Double de 48 livres tournois. . . .	16,985	47	41
	Simple de 24 livres tournois. . . .	33,97	23	70
Argent.	Ecu de 6 livres tournois.	8,879	5	93
	Pièce de 5 livres 1 sou 3 deniers tournois . . .	10,5234	5	00
	Ecu de 3 livres tournois.	17,758	2	96
	Pièce de 30 sous tournois.	35,516	1	48
	Voyez, pour les nouvelles pièces d'or et d'argent nouvellement frappées, l'article *poids, mesures et monnaies* de la France, tome 3.			
	GÊNES.			
Or.	Genovines de 100 lires 10 soldis, hors banque. .	9,102	88	46
	Doppies de 23 lires 12 soldis, hors banque. . .	38,315	21	1
	Sequins de 13 lires, hors banque.	67,35	11	95
Arg.	Scudo d'argento de 9 lires, hors banque.	6,996	7	52
	Scudo di S. Jean-Baptiste de 5 lires, *idem*. . .	12,436	4	23
	Madannine de 2 lires, *idem*	30,874	1	70
	HOLLANDE. (*République Batave.*)			
Or.	Ruyder de 14 florins courans.	25,636	31	41
	Ducats de 5 $\frac{1}{5}$ florins courans.	68,184	11	81
Argent.	Florins des Etats de 3 florins courans.	8,083	6	51
	Rixdaalder de 2 $\frac{1}{2}$ florins courans.	9, $\frac{3}{5}$	5	48
	Kroonen de 2 florins courans.	12,1875	4	31
	Daalder de 1 $\frac{1}{2}$ florin courant.	16, $\frac{1}{4}$	3	24
	LUCQUES. (*Principauté.*)			
Or.	Doppie de 22 lires.	46,184	17	43
	Sequin de 16 lires.	68,91	11	68
Arg.	Scudo de 7 lires 10 soldis.	9,409	5	59

ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	Valeur. c.
MALTE.			
Or. Doppie de 10 scudis	33,302	24	20
Or. Sequin de 4 $\frac{1}{4}$ scudis	98, $\frac{2}{9}$	8	19
Arg. Onzia de 30 taris	9,455	5	56
Arg. Scudo de 12 taris	23,637	2	22
MAROC.			
Or.. Methbo de 10 okkias	153 $\frac{2}{3}$	5	24
Arg. Piastre de 10 okkias	9 $\frac{2}{3}$	5	44
MODÈNE.			
Or. Doppie de 51 lires de Modène	39,085	20	60
Arg. Ducatoni de 17 $\frac{2}{3}$ lires de Modène	3,916	13	43
Arg. Scudi de 15 lires de Modène	9,465	5	56
Arg. Ducati de 8 lires de Modène	17,79	2	95
NAPLES.			
Or. Pièce de 6 ducats ou 60 carlinis	30,476	26	42
Arg. Scudo de 12 carlinis	10,273	5	12
Arg. Ducato de 10 carlinis	12,328	4	27
PARME.			
Or. Doppie de 90 lires	34,393	23	41
Or. Sequin de 45 lires	68,787	11	70
Arg. Ducato de 21 lires	10,03	5	25
Arg. Scudo de 8 lires 8 soldis	25,074	2	10
POLOGNE.			
Or. Souverains de 54 florins	22 $\frac{3}{4}$	35	39
Or. Ducats de 18 florins	68,184	11	81
Arg. Species thaler, De 1765 à 1787	10	5	26
Arg. Species thaler, De 1787 à 1794	10 $\frac{7}{16}$	5	04
Arg. Thaler de 6 florins, depuis 1794	14 $\frac{1}{12}$	3	73
PORTUGAL.			
Or. Dobraon de 24,000 rées	4,7407	169	88
Or. Dobra de 12,800 rées	8 $\frac{8}{9}$	90	58
Or. Demi-dobraon de 12,000 rées	9,4814	84	94
Or. Johannés de 6,400 rées	17 $\frac{7}{9}$	45	29
Or. Moëdor ou lisbonnine de 4,800 rées	23,7037	33	97
Or. Demi-johannés de 3,200 rées	35 $\frac{5}{9}$	22	65
Or. Demi-moëdor de 2,400 rées	47,4074	16	98
Or. Escudo de 1,600 rées	71 $\frac{1}{9}$	11	32
Or. Millerées de 1,200 rées	94,8148	8	49
Arg. Crusado nuovo de 480 rées	17,982	2	92

ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
ROME.			
Or. Doppie de 315 bajocchis	46,637	17	27
Or. Sequin de 215 bajocchis	69,184	11	63
Arg. Scudo romano de 100 bajocchis	9,523	5	53
Arg. Sestono de 30 bajocchis	31,745	1	66
RUSSIE.			
Or. Impérial de 10 roubles, ancienne valeur	$19\frac{7}{11}$	41	00
Or. Ducats de 2 roubles 79 $\frac{1}{2}$ copeks, *idem*	98,09	11	82
Arg. Roubles Depuis 1797 de 140 copeks, *idem*	9,216	5	71
Arg. Roubles Vieux de 100 copeks, *idem*	13	4	05
SARDAIGNE et PIÉMONT.			
Or. Carlino de 25 lires de Sardaigne	16,242	49	58
Or. Doppie de 24 lires de Piémont	28,275	28	48
Or. Sequin de 9 $\frac{3}{4}$ lires de Piémont	68,78	11	70
Or. Doppieta de 5 lires de Sardaigne	81,210	9	91
Arg. Scudo De 6 lires de Piémont	$7\frac{1}{3}$	7	18
Arg. Scudo De 2 $\frac{1}{2}$ lires de Sardaigne	11,056	4	76
352 lires de Piémont font 221 lires de Sardaigne.			
SUÈDE.			
Or. Ducats de 94 skillings species	68 $\frac{4}{5}$	11	70
Arg. Species-rigsdaler de 48 skillings	9,093	5	79
SICILE.			
Or. Onzie de 3 ducatis di regno	60,675	13	27
Arg. Onzie de 3 ducatis, *idem*	4,1094	12	80
Arg. Scudi de 12 taris	10,273	5	12
TOSCANE.			
Or. Ruspono de 40 lires, moneta buona	22,389	35	96
Or. Sequin gigliati de 13 $\frac{1}{3}$ lires, *idem*	67,167	11	98
Argent. Francesconi. Leopoldini. De 6 $\frac{2}{3}$ lires, *idem*	9,526	5	53
Argent. Tallaro de 6 lires, *idem*	$10\frac{5}{12}$	4	97
Argent. Sestono de 2 lires, *idem*	31 $\frac{1}{4}$	1	66
TURQUIE.			
Or. Zerimaboud ou zindjerly de 3 piastres	109,675	7	34
Or. Foundouc ou sequin de 5 piastres	85,09	9	46

ÉTATS.	Pièces au marc.	Valeur. fr.	c.
Argent. Jaspara de Selim III, de 2 $\frac{1}{2}$ piastres	15,36	3	42
Argent. Piastre de 40 paras, De 1760 à 1764	18 $\frac{5}{8}$	2	82
Argent. Piastre de 40 paras, De 1764 à 1770	20 $\frac{1}{6}$	2	61
Argent. Piastre de 40 paras, De 1771 à 1780	22	2	39
Argent. Piastre de 40 paras, De 1780 à 1789	25,81	2	04
Argent. Piastre de 40 paras, Depuis 1789	38,4	1	37
VENISE.			
Or. Doppie de 38 lires corrente piccole	38,713	20	80
Or. Sequin de 22 lires, *idem*	66,86	12	04
Or. Ducato de 14 lires, *idem*	107,48	7	49
Argent. Scudo de 12 $\frac{2}{5}$ lires, *idem*	8,02	6	56
Argent. Ducatono de 11 lires, *idem*	9,051	5	81
Argent. Tallero de 10 lires, *idem*	9,941	5	29
Argent. Ducato de 8 lires, *idem*	12,415	4	24

CHANGES DE LA FRANCE
AVEC LES PRINCIPALES VILLES DU MONDE.

La *cote* des Changes, c'est-à-dire l'*incertain* précède le *certain*.

AIX-LA-CHAPELLE.

67 $\frac{7}{8}$ reichsthaler-species pour 300 livres tournois.
Altona change comme Hambourg.

AMSTERDAM.

53 à 56 { Stuvers de banque ou courant pour 6 / ou / Florins de banque ou courant pour 120 } Livres tourn.

AMSTERDAM avec DUNKERQUE.

175 $\frac{3}{4}$ { Florins de 25 sous tournois pour 100 / ou / Livres tournois pour 80.......... } Flor. de banq.

Autrement.

182 $\frac{1}{2}$ { Florins de 24 sous tournois pour 100 / ou / Livres tournois pour 83 $\frac{1}{3}$.......... } Florins tour.

AMSTERDAM avec LA ROCHELLE et NANTES.

220 à 224 livres tourn. pour 100 florins de banque ou courant.

ANVERS.

56 $\frac{1}{5}$ florins, argent de change, pour 120 livres tournois.

AUGSBOURG ou AUGUSTE.

112 $\frac{5}{8}$ florins courans pour 300 livres tournois.

Ou avec LYON.

52 $\frac{1}{4}$ sous tournois pour un florin courant.

BASLE *en Helvétie*.

99 à 101 liv. tourn. de France pour 100 liv. tourn. en France.

BERGAME.

112 soldis correpte piccola pour 3 livres tournois.

BERLIN et BRESLAU.

78 $\frac{5}{6}$ reichsthalers courant pour 300 livres tournois.
ou
98 à 99 sous tournois pour une livre de banque.

BOLOGNE *en Italie*.

52 $\frac{1}{3}$ soldis, dits bolognini, pour 3 livres tournois.

BREMEN.

18 $\frac{1}{48}$ grots pour 1 livre tournois.

CONSTANTINOPLE.

147 $\frac{2}{3}$ piastres pour 300 livres tournois.

COPENHAGUE.

20 $\frac{1}{2}$ { Skillings courans pour une / ou / Rigsdalers courans pour 96 } Livres tournois.

ESPAGNE.

16 liv. 12 sous. { Pour 1 pistole de change de 32 réaux de plata / ou / 60 réaux 8 maravedis de vellon.

Ou avec LYON.

82 $\frac{1}{4}$ sous { Pour 1 piastre de change de 8 réaux de plata / ou / 15 réaux 2 maravedis de vellon.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

75 $\frac{1}{8}$ { Reichsthalers courans pour 300 / ou / Florins courans pour 200 } Livres tournois.

GÈNES.

95 $\frac{3}{4}$ sous tournois pour 1 pezza de $\frac{3}{4}$ lires fuoro di banco.

HAMBOURG.

190 livres tournois pour 100 marks de banque.

Ou avec BORDEAUX.

25 $\frac{7}{32}$ marks de banque pour 48 livres tournois.

LEIPSIC.

75 $\frac{1}{12}$ reichsthalers pour 300 livres tournois.

LIÉGE.

45 stuvers pour 3 livres tournois.

LISBONNE.

486 rées pour 3 livres tournois.

LIVOURNE.

93 $\frac{3}{4}$ sous tournois pour 1 pezza de 6 lires, moneta lunga.

LONDRES.

29 pences ou deniers sterling pour 3 livres tournois.

Ou avec DUNKERQUE.

25 livres tournois pour 1 livre sterling.

MILAN.

53 $\frac{3}{4}$ soldis imperialis pour 3 livres tournois.

NAPLES.

86 $\frac{3}{8}$ sous tournois pour un ducato di regno.

ou

23 $\frac{1}{8}$ granis pour 1 livre tournois.

PHILADELPHIE,

6 $\frac{11}{16}$ shillings courans pour 5 livres tournois.

POLOGNE.

230 sous tournois pour un ducat de 16 florins 22 $\frac{1}{2}$ groschens.

ROME.

111 $\frac{7}{8}$ sous tournois pour 1 scudo romano.

SAINT-PÉTERSBOURG.

82 sous tournois pour un rouble en argent.

SARDAIGNE.

62 soldis pour 6 livres tournois.

STOCKHOLM.

24 $\frac{7}{8}$ skillings species pour 3 livres tournois.

TURIN.

49 $\frac{1}{2}$ soldis pour 3 livres tournois.

VENISE.

58 $\frac{1}{5}$ ducats de banque pour 300 livres tournois.

VIENNE.

22 $\frac{1}{2}$ kreutzers pour 1 livre tournois.

TITRE

DE L'OR ET DE L'ARGENT

DANS QUELQUES ÉTATS DE L'EUROPE.

On appelle *or fin*, c'est-à-dire sans mélange, l'or à 24 karats. Il faut expliquer le sens de cette expression, puisqu'elle sert de base aux diverses manières d'estimer la valeur de l'or. On a supposé le morceau d'or qu'on veut faire connaître, divisé en 24 parties égales, qu'on appelle *karats*, et chacune de ces parties en 32 autres, qu'on appelle *grains*, ou seulement *trente-deuxièmes*. Ainsi, lorsque dans un morceau d'or il se trouve 20 parties ou karats d'or fin, et 4 parties ou karats d'un métal étranger, on dit que cet or est au titre de vingt karats; s'il y avait 22 karats et 10 grains, et par conséquent 1 karat et 22 grains d'alliage, on dirait que c'est de l'or à 22 karats 10 trente-deuxièmes. La manière d'exprimer le titre de *l'argent* suit la même forme. Un poids d'argent quelconque, un marc, par exemple, est supposé divisé en 12 parties, qu'on appelle *deniers*, et chaque denier en 24 parties, qu'on appelle *grains*, ou *vingt-quatre vingt-quatrièmes*. Ainsi, un morceau d'argent qui contient 11 parties de fin et une d'alliage, est de l'argent à 11 deniers; celui qui contient 11 parties et $\frac{18}{24}$, est de l'argent à 11 deniers dix-huit vingt-quatrièmes. En *Angleterre* le titre de *l'or* se calcule autrement. On le divise en 24 *karats*, chaque karat en 4 grains, et chaque grain en *quatre quarts*. En *Hollande* il est divisé en 24 *karats*, chaque karat en 12 *grains*, et chaque grain en $\frac{24}{24}$. En *Hollande* on divise le marc *d'argent*, ou un poids quelconque, en 12 *penny*, le *penny* en 24 *grains*, et le grain en $\frac{24}{24}$. En *Angleterre* on se sert *d'onces;* chaque once est divisée en 24 *pennys*. En *Allemagne* on s'exprime par *loths* et *grains;* le marc à 16 *loths*, le *loth* à 18 *grains*. Ainsi de *l'argent fin* serait en *Allemagne* de l'argent à 16 *loths*, et en *Angleterre* de l'argent à 12 onces.

En vertu de la loi du 19 brumaire an 6, on suit en *France* une autre division pour déterminer la quantité de fin que contiennent les matières d'or et d'argent. On suppose un poids quelconque divisé en mille parties, et exprime par des *millièmes* les quantités de fin et d'alliage. De l'or ou de l'argent où il n'y aurait point d'alliage du tout, serait de l'or ou de l'argent à *mille millièmes*. Il y a en France deux titres légaux pour les matières d'or fabriquées en bijoux, vaisselle, etc. Le premier de ces deux titres est de l'or de neuf cent vingt millièmes (22 karats $\frac{2}{32}$); le second de sept cent cinquante millièmes (20 karats $\frac{5}{32}$.) La loi ne reconnaît point le titre que quelques fabricans ont voulu appeler *or de breloque* (16 karats.) Il y a de même en France deux titres légaux pour les ouvrages d'argent; le premier de neuf cent

cinquante millièmes (11 deniers 9 grains $\frac{7}{10}$); le second de huit cent millièmes (9 deniers 14 grains $\frac{2}{5}$.)

En *Espagne* les orfévres travaillent l'or à 22 karats $\frac{1}{4}$ sans remède, et l'argent à 9 deniers.

En *Suède* on travaille l'argent à 13 loths $\frac{1}{4}$ ou 9 den. 22 $\frac{1}{2}$ gr., au remède d'un huitième de loth (demi-once.)

En *Angleterre* on travaille l'or à 22 karats, et l'argent à 15 loths.

En *Hollande* on travaille l'or à 19 karats, et l'argent à 15 loths. Le poinçon des essayeurs d'Amsterdam représente deux croix surmontées d'une couronne.

En *Autriche* on travaille l'or à 22 karats sans remède, et l'argent à 14 loths ou 10 den. et 12 grains. Le poinçon de l'essayeur de Vienne représente un aigle, et la lettre W.

A *Augsbourg* on travaille l'or à 19 karats $\frac{3}{4}$, et l'argent à 9 den. 18 grains.

Dans presque tous les *Electorats*, et presque chez tous les princes de l'Empire, on travaille au même titre qu'à Augsbourg. A *Francfort* et à *Hambourg* le titre de l'argent ouvré est fixé à 12 loths 12 grains. A *Hesse-Cassel* l'argent ouvré est au titre de 13 loths, ou 9 den. 18 grains. A *Berlin* l'argent à 12 loths, ou 9 den. Le poinçon des essayeurs représente un sceptre. A *Brunswick* de même. Le poinçon des essayeurs représente un lion. A *Lubeck*, le titre des ouvrages d'argent est fixé à 12 loths 12 grains (9 den. 3 grains). Le poinçon de l'essayeur représente deux aigles. A *Nuremberg*, le titre de l'argent ouvré est fixé à 13 loths (ou 9 den. 18 grains). Le poinçon de l'essayeur représente un N. A *Dresde* et en Saxe, l'argent ouvré est au titre de 12 loths. Le poinçon représente deux épées.

Le titre de l'orfévrerie de *Danemarck* est à 13 $\frac{1}{2}$ loths, c'est-àdire que sur 16 loths il y en a 13 $\frac{1}{2}$ de fin.

Dans toute la *Suisse* on travaille l'or à 18 karats, et l'argent à 9 den. 18 grains.

On entend par remède une certaine marge accordée aux artistes pour faciliter leurs opérations; il leur est défendu de l'excéder; mais ils peuvent l'employer en entier sans contrevenir aux réglemens. Dans les monnaies on distingue deux espèces de remèdes; savoir, le remède de loi qui porte sur la quantité de fin que doivent contenir les espèces, et le remède de poids qui est relatif à leur poids. On donne ce nom à la permission accordée aux directeurs des monnaies d'employer dans la fabrication des espèces, une petite portion de fin ou de poids, de moins que celle qui est fixée par les réglemens, sans encourir les peine de l'amende. C'est aussi une espèce de marge qu'ils ne peuvent excéder, mais il leur est pareillement permis de l'employer en entier.

L'or prend diverses dénominations suivant son titre. Celui à 23 karats $\frac{9}{32}$ (970 millièmes), s'appelle *or de Hongrie*, *or de ducats*, *or de Portugal*; celui à 22 karats (915 millièmes) s'appelle *or de couronne*; celui à 20 karats (750 millièmes) se nomme *or du Rhin*, ou *florins d'or*.

CHRONOLOGIE

DES

ÉCRIVAINS *les plus célèbres, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.*

XVe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

MOYSE, auteur de la *Genèse*, de l'*Exode*, etc.

XIIIe SIÈCLE.

Sanchoniaton, auteur d'une histoire en phénicien, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe, etc.

XIe SIÈCLE.

Hésiode, poète grec. David, auteur des *Pseaumes*, etc.

Xe SIÈCLE.

Homère, poète épique grec. Salomon, etc.

VIIIe SIÈCLE.

Jonas, Isaïe et Michée, prophètes, etc.

VIe SIÈCLE.

Jérémie, Daniel et Ezéchiel, prophètes. Sapho et Anacréon, poètes lyriques grecs. Phocylide et Theognis, poètes grecs. Ocellus, philosophe grec. Esope, fabuliste indien. Lokman, fabuliste et moraliste arabe. Confucius, philosophe chinois, etc.

Ve SIÈCLE.

Esdras et Néhémie, auteurs sacrés. Eschyle, poète tragique grec. Pindare, *idem* lyrique grec. Euripides, *idem* tragique grec. Aristophanes, *idem* comique grec. Sophocle, *idem* tragique grec. Parmenides, Cébès et Eschines, philosophes grecs. Hérodote et Thucydide, historiens grecs. Hippocrate, médecin grec, etc.

IVe SIÈCLE.

Platon, Aristote, Théophraste, philosophes grecs. Xénophon, historien grec. Dicéarque, mathématicien et géographe grec. Lysias, Isocrate, Démosthènes et Eschines, orateurs grecs, etc.

IIIe SIÈCLE.

Lycophron, Théocrite, Callimaque et Apollonius de Rhodes, poètes grecs. Euclides, mathématicien grec. Aratus, auteur d'un poëme intitulé les *Phénomènes*. Apollonius de Perges, mathématicien grec. Enée (*Æneus Tacticus*) a écrit en grec sur l'art militaire. Archimède, géomètre grec. Paléphate, philosophe et historien grec. Plaute, poète comique latin, etc.

IIe SIÈCLE.

Bion et Moschus, poëtes bucoliques grecs. Nicandre, poète et médecin grec. Hipparque, mathématicien et astronome grec. Polybe, historien grec. Scylax, mathématicien et géographe grec. Apollodore, grammairien grec. Térence, poète comique latin, etc.

DERNIER SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Denys le Periégète, auteur d'une description de la terre, en vers grecs. Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, historiens grecs. Apollonius d'Alexandrie, grammairien grec. Lucrèce, poète et philosophe latin. Catulle, Tibulle et Properce, poètes érotiques latins. Virgile, poète épique et bucolique latin. Horace, poète lyrique et satirique latin. Ovide, poète latin. Gratius Faliscus, *idem*. Varron, auteur latin qui a écrit sur l'agriculture, et sur la langue latine. Cicéron, philosophe et orateur latin. C. Nepos, Jules César et Salluste, historiens latins. Vitruve, auteur latin, a écrit sur l'architecture, etc.

PREMIER SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Auteurs grecs. — Epictète, philosophe. Strabon, géographe. Flavius-Joseph, historien. Dioscorides et Arétée, médecins. Onosandre a écrit sur l'art militaire. Matthieu, Marc, Pierre et Paul, apôtres. Barnabé, Clément, Romain, Philon le juif, et Ignace, écrivains ecclésiastiques. Dion Chrysostôme, orateur et philosophe, etc.

Auteurs latins. — Manilius, auteur d'un poëme sur l'astronomie. Phèdre, poète fabuliste. Perse, poète satirique. Lucain, poète épique. Sénèque, poète tragique. Valerius Flaccus, auteur d'un poëme sur l'expédition des Argonautes. Statius et Silius Italicus, poètes épiques. Martial, poète épigrammatiste. Juvénal, poète satirique. Sénèque, philosophe. Pétrone, poète et littérateur. Columelle a écrit sur l'agriculture. Tite-Live, Valère-Maxime, Velleius-Paterculus, Quinte-Curce et Tacite, historiens. Pline, naturaliste. Pomponius-Mela, géographe. Asconius Pedianus, grammairien. Quintilien, orateur. Frontin a écrit sur l'art militaire. Celsus et Scribonius Largus, médecins.

IIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Plutarque, philosophe et biographe. Arrien, historien et philosophe. Ptolémée, mathématicien et géographe. Marc-Aurèle, moraliste. Celse, médecin philosophe. Lucien, Maxime-de-Tyr, et Sext. Empiricus, philosophes. Appien et Pausanias, historiens. Rufus d'Ephèse et Galien, médecins. Elien, historien et naturaliste. Polien a écrit sur les ruses de guerre. Mœris, Pollux et Harpocration, lexicographes. Hermogènes, grammairien. Hermas, Polycarpe, Symmaque, Justin Martyr, Iatien, Athenagoras et Irénée, écrivains ecclésiastiques.

Auteurs latins. — Apulée, philosophe. Suétone, Florus, Obsequens et Justin, historiens. Aulu-Gelle, philologue. Pline, écrivain épistolaire. Cœlius Aurelianus, médecin.

IIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Oppien, poète qui a écrit sur la pêche et sur la chasse. Alexandre d'Aphrodisée, Plotin et Porphyre, philosophes. Dion Cassius, Philostrate, Hérodien et Diogène Laërce, historiens. Athénée, Longin et Hesychius, grammairiens. Achilles Tatius, qui a écrit le roman des amours de Leucipe et de Clitophon. Clément d'Alexandrie, Hyppolyte, Origènes et Grégoire de Néocésarée, écrivains ecclésiastiques.

Auteurs latins. — Tertulien, Minutius Félix et Cyprien, auteurs ecclésiastiques. Serenus Ammonicus, médecin et poète. Terentianus Maurus, poète qui a écrit sur les règles de la poésie et de la versification. Nemesianus et Calpurnius, poètes bucoliques. Palladius a écrit sur l'agriculture. Censorinus, philologue. Solinus, Spartianus, Vulcatius Gallus et Trebellius, historiens. Mamertinus, orateur. Apicius, qui a écrit sur l'art de la cuisine.

Ossian, poète écossais.

IVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Jamblique, Themistius, Julien l'empereur, Libanius et Nemesius, philosophes. Diophante, mathématicien. Eusèbe et Eunapius, historiens. Oribassus, médecin. Apthonius, grammairien. Héliodore et Longus ont composé, le premier, le roman des amours de Théagène et de Cha-

ricléc, et le second, celui des amours de Daphnis et de Chloé. Athanase, Epiphane, Cyrille, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostôme et Macaire, écrivains ecclésiastiques.

Auteurs latins. — Arnobe, Lactance, Ambroise, Optatus, Jérôme et Rufin, écrivains ecclésiastiques. Juvencus, Ausone et Claudien, poètes. Vopiscus, Lampridius, Julius Capitolinus, Eutrope, Ammien Marcellin, Aurelius Victor et Sévère Sulpice, historiens. Eumène, orateur. Festus, Nonnus, Marcellus et Ælius Donat, grammairiens. Mamertinus et Symmaque, orateurs. Végèce a écrit sur l'art militaire. Zelphilas, traducteur de la Bible en langue des Goths.

V

Vᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Nonnus, poète qui a composé les *Dionisyaques*. Eutocius, mathématicien. Hiérocles, Proclus, Diadocus et Enée (*Æneas Gazœus*), philosophes. Socrate, Sozomène et Zosime, historiens. Xénophon d'Ephèse et Chariton ont composé, le premier le roman des Amours d'Abrocome et d'Anthias, et le second, celui des Amours de Chéréas et Callirhoé. Aristenète, épistolaire. Stobée, philologue. Synésias, Cyrille d'Alexandrie et Nil, écrivains ecclésiastiques.

Auteurs latins. — Pélage, Augustin, Cassien, Isidore, Léon-le-Grand et Salvien, écrivains ecclésiastiques. Prudence, Rutilius, Sedulius, Sid. Apollinaris et B. Fest. Avienus, poètes. Orose, historien. Macrobe, philologue. Idacius, historien. M. Capella, grammairien et poète. Charisius et Servius, grammairiens.

VIᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Coluthus et Q. Calaber, poètes. Ammonius, Salluste, Damacius, Simplicius et Olympiodore, philosophes. Hesychius, Procope et Agathias, historiens. Aétius et Palladius, médecins. Procope de Gase, Evagra et Anastase Sinaïte, historiens.

Auteurs latins. — Cassiodore et Grégoire-le-Grand, écrivains ecclésiastiques. Alcimavitus, Arator, Venantius et Corippus, poètes. Boëce, philosophe. Marcellin, Jornandès, Grégoire de Tours, historiens. Ennodius, poète et philologue. Priscien, grammairien, etc.

VIIᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Théophile et Paul Eginète, médecins. Isidore de Séville et Jean Moschus, écrivains ecclésiastiques, etc.

Auteurs latins. — Columban, écrivain ecclésiastique. Prédégaire, historien. Marculphe, jurisconsulte, etc.

VIIIᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Jean Damascène et Théodore Abucara, écrivains ecclésiastiques, etc.

Auteurs latins. — Bède et Paul, diacres. Paulin et Alcuin, écrivains ecclésiastiques. Georges Syncelle, chronologiste, etc.

IXᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Léon IV (empereur d'Orient), philosophe et jurisconsulte. Théophanes et Nicéphore, historiens. Photius, philologue, etc.

Auteurs latins. — Raban-Maur, écrivain ecclésiastique et philologue. Paschase Ratbert, Walafrid, Strabon, Godescalc, Ratramne, Hincmar et Jean Scot, écrivains ecclésiastiques. Théodulphe et Abbon, poètes. Eginhard, Thegan, Nithard, Adon, Usuard, Anastase le bibliothécaire, Asserius et Reginon, historiens. Alfred, philologue. Otfrid, auteur d'une traduction des évangiles en allemand, etc.

Xᵉ SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Constantin Porphyrogenète, philosophe et historien. Nonus, médecin. Nicon et Œcumenius, écrivains ecclésiastiques, etc.

Auteurs latins. — Rathère et Sylvestre II, écrivains ecclésiastiques. Reginom, Luitprand, Frodoard ou Flodard et Aimoin, historiens, etc.

XIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Michel Psellus, philosophe. Cedrenus, Jean Scylitzès, dit *Curopalute*, et Xiphilin, historiens. Micelas-Serron, Théophylacte et Michel Cerulaire, écrivains ecclésiastiques, etc.

Auteurs latins. — Pierre Damien, Anselme, archevêque de Cantorbéry, Anselme, évêque de Lucques, Bérenger, Lanfranc, Bremon, Bertold et Fulbert, écrivains ecclésiastiques. Olivier, moine anglais, philosophe. Dithmar, Glaber, Adam de Brême, Balderic, Lambert, bénédictin de l'abbaye d'Hirchfelden, et Sigebert de Gembloux, historiens. Papias, grammairien. Constantin, surnommé l'*Africain*, médecin, etc. Avicène, médecin arabe, etc.

XIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Constantin Manassès et Théodore Prodomus (connu par le roman des Amours de Rhodante et de Dosiclès), poètes. Eustrate, philosophe. Zonare, Nicéphore de Brienne, Anne Comnène, Nil, Nicetlas CHONIATE et Jean Cinnames, historiens. Balsamon, jurisconsulte. Suidas, Jean Tzelzès et Eustathius (à qui on attribue le roman d'Ismène et Isménias), grammairiens. Euthymius-Zigabenus, écrivain ecclésiastique, etc.

Auteurs latins. — Anselme de Laon, Rupert, Hugues de Saint-Victor, Abailard, Bernard, Pierre Lombard, Pierre de Cluni, Pierre Comestor, Thomas Becket et Alain de Lille, appelé le *docteur universel*, écrivains ecclésiastiques. Marbode, Hildebert, Jean de Salisbury, etc., poètes. Yves de Chartres, Guillaume de Malmesbury, Henri d'Hungton, Othon de Frisingue, Godefroi de Viterbe, Guillaume de Tyr, Orderic Vital, etc., historiens. Irnerius et Gratien, jurisconsultes. Chrétien de Troyes, poète français. Villehardouin, historien français, etc.

XIIIe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — George Acropolite, historien. Demetrius Pepagomène, Nicolas Myrepsus et Jean Actuarius, médecins. Nicephore Blemmidas, écrivain ecclésiastique, etc.

Auteurs latins. — Innocent III, Moneta, P. J. Oliva, Robert de Sorbonne, Thomas d'Aquin, Alexandre d'Alès, Bonaventure, Arnaud de Villeneuve, etc., écrivains ecclésiastiques. Gonthier, Guillaume-le-Breton, Mathieu de Vendôme, etc., poètes. Robert Capiton, Jean de Sacro-Bosco, Neckam, Vincent de Beauvais, Albert-le-Grand, Roger, Bacon, Jean Duns, etc., philosophes. Rigord, Conrad d'Usperg, Faydit, poète provençal. Guillaume de Lorris, poète français, connu par son roman de la Rose. Clopinel ou Jean de Meun, poète français, continuateur du même roman. Jacques de Vitri, Lucas de Thuy, Mathieu Pâris, Jacques de Voragine, Guillaume de Nangis, etc., historiens. Azon, Accurse, Raimnod de Pegnafort, Guillaume Durand ou Duranti, jurisconsultes, etc.

XIVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Manuel, Phile, etc., poètes. Pachymère, Nicephore, dit Calliste, Nicephore Grégorax et Jean Catadcuzène, historiens. Mathieu Blastarès, jurisconsulte. Thomas Magister, grammairien. Planudes, philologue. Barlaam, Cabosilas et Acyndinus, écrivains ecclésiastiques, etc.

Auteurs latins. — Nicolas de Lyra, Jean Bacon, Guillaume Occam, Jean Tauler, Brigitte, Catherine de Sienne, Jean Wiclef, Albizi, appelé autrement Barthélemi de Pise (auteur du livre des Conformités de saint François avec Jésus-Christ), etc., écrivains ecclésiastiques. Mussati, poète et historien. Pétrarque, poète et philosophe (père de la poésie italienne). Raymond Lulle, Gilles Colonne, Walser Burley, Thomas Bradwardin, Holkot, Jean Buridan, etc., philosophes. Pierre Duisbourg, Mathieu de Westminster, etc., historiens. Mandeville, voyageur qui nous a donné des relations de ses voyages. Marsila de Padoue, Jean André, Barthole, Balde, Pierre d'Ancharano, Zabarella, J. P. de Ferrarus, etc., jurisconsultes. Pierre d'Apono, Mandinus, Gentiles de Foligno, etc., médecins, etc. Chaucer et Gower, poètes anglais, etc.

Joinville, historien français, auteur d'une Vie de saint Louis. Froissard, historien français, etc.

Dante, Pétrarque et Cecco, poëtes italiens. Boccace, italien, connu par divers ouvrages. Sacchetti, italien, a écrit en vers et en prose, etc.

XVe SIÈCLE.

Auteurs grecs. — Jean Lascaris, poëte et écrivain ecclésiastique. Argyropule, philosophe. Gemisse Plethon, philosophe et écrivain ecclésiastique. Michel Glycas, George Codinus, Laonie Chalcondyle, George Phranza, etc., historiens. Chrysoloras et Frédéric Gaza, grammairiens et philologues. Constantin Lascaris, grammairien. George de Trébisonde, philologue et écrivain ecclésiastique. Bessarion, philologue et écrivain ecclésiastique, etc.

Auteurs latins. — Alphonse Tostat, Nicolas de Cusa, Jean de Torquemada (plus connu sous le nom de *Turrecremata*), Thomas à Kempis, Guillaume de Lyndwood, Jean de Capistran, Jean Wesel, Savonarole, écrivains ecclésiastiques. Mastée Vegio, poëte et historien. Æneas Silvius, Campanus, François Philelphe, Grégoire de Tiferni, Rodolphe Agricola, Ange Politien, Marulle, Alde Manuce, Jov. Pontanus, Conrad Celtès, Mantouan, etc., poëtes et philologues. Pogge Braccionili, Laurent Valla, Jean Muller, dit Regiomontan, Pic de la Mirandole, Piccolomini, etc., philosophes et littérateurs. Léon-Baptiste Alberti a écrit sur l'architecture et la peinture. Purbach, mathématicien. Gobelin Persona, Léonard Arétin, Barthélemi Facie, Thomas Walsingham, Platina, Sabellicus, Pomponius Festus, Gaguin, Annius de Viterbe, Rolevinck, Nauclerus, etc., historiens. François Barbaro, Guarini de Vérone, Domitio Calderini, Hermolaüs Barbaro, Bervalde, etc., philologues. Jean d'Imola, Covarruvias, François Accolti, Alberic Gentilis, jurisconsultes. Antoine Govea, jurisconsulte et littérateur, etc.

Coquillart, poëte français. Jean-Juvénal des Ursins, Monstrelet et Commines, historiens français. Alain Chartier, français, a écrit en prose et en vers, etc.

Guisto Conti, Boiardo et Laurent de Médicis, Tibaldeo et Serafine, poëtes italiens, etc.

XVIe SIÈCLE (1).

Auteurs de poésies grecques et latines. — Geric de Hattin, Sannazar, Arius Barbosa, Vadian, Eobanus, surnommé Hessus, P. Bembo, Bavisius Textor, Simon Lemnius, P. Fretin, Marc-Antoine Flaminio, Fracastor, Folengi, Sixte, Betulée, Laerne, Olympia Fulvia Morata, Jean Macrin, Micyle ou Moltzer, J. C. Scaliger, Capiluppi, Lotichius, Vida, Jérôme Cardan, Amalthéo, Jean-Baptiste Amalthéo, Corneille Amalthéo (tous trois frères), Giraldi Cinthio, G. Fabricius, Versosa, Buchanen, Sambic, R. Gualther, Gambare, Dorat, Frichlin, Laurence Storzzi, Torrentius, Passerat, J. Douza, Florent Chrétien, Utenhove, Palingène, Alciat, Jean Second, Sainte-Marthe, etc.

Poëtes qui ont écrit dans leur propre langue. — Garcillasso de la Vega, espagnol. Arioste, italien. Machiavel, *idem.* Boscan, espagnol. Clément Marot, français. Molsa ou Molza, italien. Marguerite de Navarre, française. Trissin, italien. Rabelais, français. Dubellay, *idem.* Louise Labbé, *idem.* Sachs, allemand. Jodel, français. Rota, italien. Alonza d'Ercilla, espagnol. Piccolomini, italien. Camoens, portugais. Pibrac, français. Ronsard, *idem.* Dubartas, *idem.* Sperone, italien. Tasso, *idem.* Rollenhagen, allemand. Berni, italien. Bucellai, *idem.* Guarini, *idem.* Passerat, français. Lippi, italien, etc.

Orateurs et rhéteurs. — Franchini, italien. Sadolète, *idem.* P. Bembo, *idem.* André Alciat, *idem.* Majoragio, *idem.* P. Nanni, hollandais. Bonfadio, italien. Périon, français, J. C. Scaliger, italien. Perpignan, espagnol. Cœlius-Secundus Curion, piémontais. Lonicerus, allemand. Christophe Longueil (Longelius) de Malines. Hadrien Junius, hollandais. Sambuc, hongrois. Muret,

(1) A commencer de ce siècle, les noms de plusieurs écrivains se trouveront répétés dans plusieurs genres de sciences, selon la diversité des ouvrages qu'ils ont composés.

français. Victorius, florentin. Jean Sturm, allemand. Frischlin, *idem*. François Sanchez (Sanctius), espagnol. Passerat, français. Antoine Ricobini, italien. Tipot, belge, etc.

Philologues. — Calepin, vénitien. Alexandre d'Alexandrie (Alexander ab Alexandro), napolitain. Raphaël Maphée, dit Volaterrah, toscan. Antoine Nebrissensis ou de Febrica, andalousien. Reuchlin, allemand. Pirkhaimar, *idem*. Linacre, anglais. Rhodiginus, vénitien. Nizolius, italien. Erasme, hollandais. Guillaume Budée, français. Vatable, *idem*. Beutos Rhenanus, alsacien. Paul Fage, allemand. Louis Nogarola, véronais. Sébastien Munster, allemand. Sébastien Corrado, italien. Nicolas Gerbel, allemand. Robert Estienne, français. J. G. Scaliger, italien. Jean Brodo, français. Henri Lorit, surnommé Glareanus, suisse. Guillaume Morel; français. Turnèbe, *idem*. Jean Oporin, imprimeur de Bâle. Castel-Vetro, italien. P. Manuce, vénitien. Denis Lambin, français. Joachim Camerarius, allemand. Hadrien Junius, hollandais. Canterus, *idem*. Xylandre, allemand. Scapula, connu par le dictionnaire qui porte son nom. Jérôme Wolf, grison. Victorius, florentin. Amyot, français. Tursellin, romain. Sylburg, allemand. Genebrad, français. Raphelenge, *idem*. Henri Estienne, *idem*. Livineius, belge. Antoine Ricoboni, italien. François Junius (ou du Jon), français. Putschius, belge. Golius, hollandais. Kilian, belge, etc.

Antiquaires. — Lazare Baïf, français. P. Apien, allemand. Paul Jove, italien. J. P. Bolzani, connu sous le nom de Pierius Valerianus, vénitien. Guillaume Duchoul, français. Lilio-Grégoire Giraldi, romain. Laërne, italien. François Robortello, *idem*. Onuphre Panzini, *idem*. Jérôme Maggi, *idem*. Resende, portugais. Pierre et Alphonse Ciaconius ou Chacon, espagnols. Charles Sigonius, italien. Antoine Augustin, espagnol. Octavien Ferrari, milanais. Vinet, français. Jacques Strada, mantouan. Pancizole, italien. Abraham Ortelius, belge. Fulvio Orsini, italien. Richard Strein, allemand. Boissard, français. Juste Lipse, belge. Gorlée, *idem*, Rubens, *idem*. etc.

Historiens et voyageurs. — Seyssel, français. Albert Kranz, allemand. Hector Boetius, écossais. Mariana, espagnol. Bonfinius, napolitain. Machiavel, florentin. Jean Aventinus, bavarois. Cuspinien, allemand. François et Louis Guichardini, florentins. Paul Jove, italien. Polidor Virgile, *idem*. Léandre Alberti, *idem*. Dubraw, né à Pilsen en Bohême. Jean Sleidan, allemand. Bonfadio, italien. Welfand Lazius, autrichien. Barthélemy de las Casas, espagnol. Jean Balée, anglais. George Fabricius, né à Kemnitz en Misnie. Sépulvéda, espagnol. Jean et Olaüs Magnus, suédois. Jérôme Sarita, espagnol. Buchanan, écossais. Buchotzer, allemand. Molanus, né à Lille. Croix du Maine, français. Ambroise Moralès, espagnol. Joseph Scaliger, français. Leunclavius, allemand. Gérard Mercator, flamand. Reinier Reineccius, allemand. Nicolas Vignei, français. Vigenere, *idem*. Chytrœus, allemand. Hondius, flamand. Metteren, né à Anvers. Barros, portugais. Marquhard Freher, allemand. Cadamosto, vénitien. Ramusio, *idem*. Thevet, français. Belon, *idem*. Joseph Acosta, espagnol. Postel, français, etc.

Ecrivains ecclésiastiques. — Thomas Stapleton, anglais. Jacques Hoschstrat, brabançon. Jacques Wimpheling, allemand. Vio, plus connu sous le nom de Cajetan, napolitain. Erasme, hollandais. Gaspard Contarini, vénitien. Sanctes Pagnin, lucquois. Jean Eckius, allemand. Ignace de Loyola, espagnol. Jean Cochlée, allemand. Renaud Polus ou Pool, anglais. Dominique de Soto, espagnol. Melchior Canus, *idem*. Alexandre Alès, écossais. Jules Pflug, allemand. Jean Mercier, français. Barthélemy Carranza, navarrois. Laurent Surius, allemand. Stanislas Hosius, polonais. Jean Maldonat, espagnol. Charles Borromée, italien. François Tarrien (dont le vrai nom est Torrès), espagnol. Nicolas Orlandin, florentin. Pierre Canisius, hollandais. Arias-Montanus, espagnol. Louis Molina, *idem*. César Baronius, napolitain. Antoine Delrio, né à Anvers. Gabriel Vasquès, espagnol. Antoine Possevin, mantouan. Ulric Zwingle, suisse. Luther, allemand. Jean Œcolampade, *idem*. Urbain Regius ou le Roi, suisse. Léon de Juda, portugais. Paul Lagius, allemand. André Osiandre, *idem*. Conrad Pellican, né en Alsace. Jean Bugenhagen, allemand. Calvin, français. Philippe Melanchthon, allemand. Pierre-Paul Vergerio, vénitien. Henri Bul-

linger, allemand. Louis Lavater, suisse. Théodore de Beze, français. Michel Servet, arragonais. Fauste Socin, siennois. Bernardin Ochin, *idem.* Guillaume Postel, français. Jordanus Brunus, napolitain. François Suarès, espagnol, etc.

Jurisconsultes.—Scipion Gentilis, italien. Guillaume Budée, français. André Alciat, milanais. Tiraqueau, français. Cavarruvias, espagnol. Cujas, français. Hotman, *idem.* Thomas Brisson, *idem.* Bertrand d'Argentré, *idem.* Pierre Pithou, *idem.* Coquille, *idem.* Chopin, *idem.* Guillaume Barclay, écossais. Jacques Menochius, italien. Antoine Fontanon, français, etc.

Ecrivains politiques. — Machiavel, florentin. Antoine de Juevara, espagnol. Louis d'Avila, *idem.* Jean Sturm, né à Malines. Barthélemy Cavalcanti, florentin. François de Bussy-Rabutin, français. François de la Noue, *idem.* François Patrizio ou Patrizi, italien. Michel de l'Hôpital, français. François Sansovino, romain. Arnaud d'Ossat, français. Duhaillan, *idem.* etc.

Médecins et botanistes.—J.-B. Montanus, véronnais. Fernel, français. Jacques Houlier, ou plutôt Holier, *idem.* Fallope, italien. André Vesale, bruxellois. Conrad Gesner, suisse. Gratarole, italien. Mathiole, siennois. Joubert, français. Dodonée, né à Malines. Melchior Guillandinus, prussien. Ambroise Paré, français. Joachim Camérarius, allemand. André Césalpin, italien. Jean Heurnius, hollandais. Jérôme Mercurialis, italien, etc.

Physiciens.--Paracelse, suisse. Conrard Gesner, allemand. Monardès, espagnol. Pàlissy, français. Gilbert, anglais. Aldrovandus, italien. Christophe Costa, né en Afrique d'un portugais, etc.

Mathématiciens.-- Rheinhold, allemand. Copernic, prussien. Tartaglia, vénitien. Orome Finé, français. Luc Gauric, napolitain. Jacques Pelletier, français. Daniel Barbaro, italien. Cyprien Leowier, bohémien. Maurolio, italien. Frédéric Commaudin, *idem.* George Joachim, grison. Pierre Nunnez, portugais. Sébastien Serlio, italien. Gérard Mercator, flamand. Gaspard Peucer, allemand. Tyco-Brahé, danois. François Viète, français. Clavius, allemand, etc.

Philosophes. — Pomponace, mantouan. Thomas Morus, anglais. Corneille Agrippa, né à Cologne. Augustin Niphas, calabrois. Louis Vivès, espagnol. Ramus, français. Cardan, italien. George Pereiva-Gomer, espagnol. Tilesio, napolitain. Zabarella, italien. Montaigne, français. Pierre de Fonseca, portugais. Charron, français. Yordanus-Brunus, napolitain. Juste Lipse, brabançon., etc.

Ecrivains épistolaires.— Sannazard, italien. Sadolet, *idem.* P. Bembo, *idem.* Fernand Cortez, espagnol. Pierre Bunel, français. Perpinien, espagnol. Hubert Languet, français. J. C. Scaliger, italien. Muret, français. Busbec, flamand. Pierre Victorius, florentin. Tasso, italien. Guarini, *idem.* Bongard, français, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts.—Léonard de Vinci, italien. Albert Durer, allemand. Philibert de Lorme, français. Vignole, italien. Vasari, *idem.* Serlio, *idem.* Campi, *idem.* Salinas, espagnol. Lomezzo, milanais, etc.

XVIIe SIÈCLE.

Auteurs de poésies grecques et latines. — Baudius, né à Lille. Owen, anglais. Jean Baray, né à Pont-à-Mousson. Simon Simonide, polonais. Jean-Isaac Pontanus, hollandais. Urbain VIII, florentin. Gaspard Barlée, né à Anvers. Gabriel Naudé, parisien. Sidronius Hosschius, flamand. Pierre Mambrun, français. Jacques Balde, né dans la Haute-Alsace. Alexandre VII, siennois. Alexandre Morus, né à Castres. Jean de Bussières, français. Anne-Marie Scharmann, née à Cologne. Jacques Wallius, flamand. François Vavasseur, français. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Heinsius, né à Leyde. Ferdinand Furstemberg, allemand. Rapin, français. Daniel-George Morhorf, allemand. Gille Ménage, français. Santeuil, *idem.* Masenius, allemand. Janus Broukhusius, hollandais. Commire, français. Dufresnoy, *idem*, etc.

Poètes qui ont écrit dans leur propre langue.--Marguerite de Valois, française. Fletcher, anglais. Cervantes, espagnol. Shakespear, anglais. Regnier, français. Marini, italien. Malherbe, français. Lopez de Vega, espagnol. Tassini, italien. Scarron, français. Durger, *idem.* Cartz, hollandais. Weder, allemand.

Brébeuf, français. Scudéri, *idem*. Chapelain, *idem*. Molière, *idem*. Milton, anglais. Vondel, hollandais. Saint-Sorlin, français. Butler, anglais. P. et T. Corneille, français. Quinault, *idem*. La Fontaine, *idem*. Boileau, *idem*. Racine, *idem*. Regnard, *idem*. Dryden, anglais. Saint-Evremond, français. Godeau, *idem*. Sanlecque, *idem*. Opitz, allemand, etc.

Orateurs et rhéteurs.—Baudius, né à Lille. Pierre Cunœus, zélandais. Boxhorn, né à Berg-op-Zoom. Gaspard Barlée, né à Anvers. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Caussin, français. Boecler, allemand. Conrart, français. Cossard, *idem*. Patin, *idem*. François Vavasseur, *idem*. Bossuet, *idem*. Bourdaloue, *idem*. Fléchier, *idem*, etc.

Philologues.—Taubman, allemand. Méric Casaubon, né à Genève. Rutgers, hollandais. Erpenius, *idem*. Gaspard Schott, allemand. J. H. Meibomius, *idem*. Buxtorf, *idem*. Farnabe, anglais. Lendenbroch, flamand. Scioppius, allemand. Constantin Lempereur, hollandais. G. J. Vossius, allemand. G. et Isaac Vossius, hollandais. Nicolas Rigault, parisien. Daniel Heinsius, né à Gand. Nicolas Heinsius, né à Leyde. Saumaise, français. Gaspard Barth, allemand. Freinshemius, *idem*. Luc Holstenius, *idem*. Léon Allatius, né dans l'île de Chio. Perrot d'Ablancourt, français. Bochart, *idem*. J. Hottinger, suisse. J. F. Gronovius, allemand. Borel, français. Tanneguí Lefèvre, *idem*. Ducange, *idem*. Furetière, *idem*. Richelet, *idem*. Morhof, allemand. Herbelot, français. Saint-Réal, *idem*. Tollius, hollandais. Gale, anglais. Ludolf, allemand. Hyde, anglais. Cellarius, allemand. Spanheim, né à Genève. Almeloven, hollandais, etc.

Antiquaires.—Dempffer, écossais. Cluvier, polonais. Ubo Emmius, né en Frise. Gruter, né à Anvers. Paruta, vénitien. Laurent Pignorius, né à Padoue. Justa Byrquius, né à Gand. Gonthier, français. Jean Messenius, suédois. Meursius, hollandais. Cuneus, zélandais. Albert Rubens, né à Anvers. Thomassin, français. Olaüs Wormius, danois. Stuckius, né à Zurich. Liceti ou Liceto, génois. Chistel, français. Seguin, *idem*. Kircher, allemand. Patin, français. Ciampini, romain. André Morel, né à Berne. Fabretti, italien. Bellori, romain. Grævius, allemand. Menestrier, français. Vaillant, *idem*. Van-Dale, hollandais. Ludolph, allemand, etc.

Historiens et voyageurs.—Cambden, anglais. Bernard de Brito, portugais, Thou, français. Denis Godefroi, parisien. Paul Sarpi (plus connu sous le nom de Fra-Paolo), vénitien. Herrera, espagnol. Marlana, *idem*. Arnold Messenius, suédois. Duchesne, français. Aubert le Mire, né à Bruxelles. Strada, romain. Petau, français. Claude Sainte-Marthe, *idem*. Blondel, *idem*. Usher, irlandais. J. J. Chiflet, français. Labbé, *idem*. Mayerberg, allemand. Marsham, anglais. Bogislas Chemnitz, suédois. Lambecius, allemand. Vittorio Siri, italien. Mézerai, français. Puffendorf, allemand. Tillemont, français. Leti, italien. Hide, anglais. Anselme, français. Hackluys, anglais. Jacques le Maire, hollandais. Garcilasso de la Vega, espagnol. Jean de Laet, né à Anvers. Pierre della Valle, romain. Christophe d'Acuna, espagnol. Charles Ogier, parisien. Le Goux de la Boulaye, français. Jean-Albert Mandeslo, allemand. Champlain, français. Adam Olearius, belge. Gage, irlandais. Monconys, français. Nieuhoff, hollandais. Marmol, espagnol. G. Wheler, anglais. Spon, français. Tavernier, *idem*. Thévenot, *idem*. Olivier Dappers, hollandais. Dampier, anglais. Gabien, français. Tournefort, *idem*. La Hontan, francais, etc.

Écrivains ecclésiastiques.—Bellarmin, italien. François de Sales, genévois. Richeome, français. Edm. Richer, français. Diego Alvarez, espagnol. Jansenius, hollandais. Bichelie, français. Caussin, *idem*. J. de Palafox, espagnol. Pierre de Marca, béarnais. Bollandus, belge. Busenbaum, allemand. Escobar, espagnol. Launoy, français. Maimbourg, *idem*. Antoine Arnaud, *idem*. Nicole, *idem*. Bossuet, *idem*. Bourdaloue, *idem*. Mabillon, *idem*. Fléchier, *idem*. Jean Cork, né à Brême. Tillotson, anglais. Baxter, *idem*. Limborch, hollandais. Isaac Jaquelot, français. Beveridge, anglais. Dodwell, *idem*. Vanini, italien. Crell, allemand. Robert Flud, anglais. Jacques Abadie, béarnais. Jean Labadie, français. Spinosa, hollandais. Robert Barklay, écossais. Molinos, espagnol, etc.

Jurisconsultes.—Farinaccio, romain. Charondas ou le Charron, francais. Voet, hollandais. Heuteserre, français. George-Adam Struve, allemand. Do-

mat, français. Henri Cocceius, né à Brême. Coringius, né en Frise. Fleury, etc

Ecrivains politiques et militaires. — Brantome, français. Rohan, *idem.* Sully *idem.* Bassompierre, *idem.* Feuquières, *idem.* Puységur, *idem.* Retz, *idem.* Estrades, *idem.* Amelot de la Houssaye, *idem.* Montecuculli, né à Ferrare. Vauban, français. Algernon Sidney, anglais. Hobbes, *idem.* Temple, *idem.* Harrington, *idem*, etc.

Médecins et Botanistes. — Pierre Paw, hollandais. Prosper Alpini, vénitien. Jean et Gaspard Bauhin, français. Thomas Fienus, né à Anvers. Santorius, italien. Sennert, allemand. Van-Helmont, né à Bruxelles. Guillaume Pison, hollandais. Rioland, français. Harvey, anglais. Hecquet, français. André Rivinus, saxon. De Graaf, hollandais. Willis, anglais. J. J. Becher, allemand. Amman, *idem.* Stenon, danois. Sydenham, anglais. Malpighi, italien. Maurice Hoffman, allemand. Cowper, anglais. Tournefort, français, etc.

Physiciens. — I. B. Porta, napolitain. André Libavius, saxon. Baron de Verulam, anglais. Robert Flud, *idem.* Galilée, italien. Torricelli, *idem.* Pascal, français. Liceti ou Liceto, génois. Gaspard Schott, allemand. Rohaut, français. Jonston, polonais. Kircher, allemand. Mariotte, français. R. Boyle, anglais. J. C. Sturm, allemand. Duhamel, français. Vincent Viviani, florentin. Guglielmini, italien. Willugby, anglais. Swammerdam, hollandais, etc.

Mathématiciens. — Bernardin Baldi, italien. Rivaut, français. Jacques Metius, hollandais. Harriol, anglais. Stevin, belge. Wilbrod Snell de Royen, hollandais. A. Girard, *idem.* Jacques Bernoulli, né à Bâle. Kepler, allemand. Galilée, italien. Mersenne, français. Descartes, *idem.* Cavalieri, italien. Longomontan, danois. Fermat, français. Hiccioli, ferrarois. Roberval, français. Barrow, anglais. Jacques Grégory, écossais. Gabriel Crame, genévois. Picard, français. Wallis, anglais. Bezout, français. Edouard Bernard, anglais. Chrétien Huyghens, hollandais. J. D. Cassini, né dans le comté de Nice, etc.

Philosophes. — Bacon de Verulam, anglais. Campanella, italien. H. Grotius, hollandais. Seldin, anglais. Descartes, français. Gassendi, *idem.* Pardies, *idem.* Peyrère, *idem.* Hobbes, anglais. Parker, *idem.* Cudworth, *idem.* S. Boyle, *idem.* Labruyère, français. Puffendorf, allemand. Locke, anglais. P. S. Regis, français. Bayle, *idem*, etc.

Ecrivains épistolaires. — Baudius, hollandais. Bentivoglio, italien. Peyresc, français. Cuneus, hollandais. Voiture, français. Balzac, *idem.* Boursault, *idem.* Bussy-Rabutin, *idem.* Sévigné, *idem.* Pelisson, *idem.* Tannegui-Lefévre, *idem.* Loredano, italien, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts. — Jones, anglais. Abraham Boste, français. Sandrart, allemand. Perrault, français. Félibien, *idem.* De Piles, *idem.* D'Aviler, *idem.* Baldinucci, italien. Coehorn, hollandais. Vauban, français. Le Comte, *idem*, etc.

XVIIIe SIÈCLE.

Auteurs de poésies grecques et latines. — Regnier-Desmarais, français. Passionei, italien. Huet, français. La Rue, *idem.* La Sante, *idem.* Rapin, *idem.* Fraguier, *idem.* Vanière, *idem.* Polignac, *idem.* Porée, *idem.* Trapp, anglais. Doissin, français. De Marsy, *idem.* Gray, anglais. Jortin, *idem.* Klotz, allemand. Bohm, *idem.* Wakefield, anglais. Le Beau, français. Desbillons, *idem*, etc.

Poëtes qui ont écrit dans leur propre langue. — Regnier-Desmarais, français. Garth, anglais. Des Houlières, française. Addisson, anglais. Chaulieu, français. Prior, anglais. Rolli, romain. Campistron, français. De la Monnaye, *idem.* Gunther, allemand. Steele, anglais. Congrève, *idem.* Foe, *idem.* La Mothe, français. Row, anglais. J. B. Rousseau, français. Grécourt, *idem.* Drolinger, allemand. Pope, anglais. Parnell, *idem.* Swift, *idem.* Cantemir, russe. Le Sage, français. Thompson, anglais. Hill, *idem.* Bicher, français. Apostolo Zeno, italien. Savini, *idem.* Frédéric II, roi de Prusse. Destouches, français. Hagedorn, allemand. Holberg, norwégien. Fontenelle, français. Kleif, allemand. Cronegk, *idem*, Cahusac, français. Crébillon, *idem.* Dulard, *idem.* Brown, anglais. L. Racine, français. Pontoppidan, danois. Young, anglais. Algarotti, italien. Gottsched, allemand. Stern, anglais. Gray, *idem.* Gellert,

allemand. Rabener, *idem*. Haller, *idem*. Goldsmith, anglais. Gresset, français. Colardeau, *idem*. Voltaire, *idem*. Dorat, *idem*. Garrik, anglais. Lessing, allemand. Watelet, français. Metastasio, italien. Gloves, anglais. Le Franc-de-Pompignan, français. De Rochefort, *idem*. Gilbert, *idem*. Imbert, *idem*. Nivernois, *idem*. Sédaine, *idem*. Le Monnier, français. Thomas Warton, etc.

Orateurs et Rhéteurs. — Jouvenci, français. La Rue, *idem*. Saurin, *idem*. J. B. Menke, allemand. P. Burmann, hollandais. Massillon, français. Porée, *idem*. Molsheim, allemand. Fontenelle, français. Akenside, anglais. Hume, *idem*. Le Beau, français. Thomas, *idem*. P. Burman, *idem*. Fénélon, *idem*. D'Aguesseau, *idem*. Linguet, *idem*. Mirabeau, *idem*. William Mikle. Thomasang. Blacklock, Edmund Burke et Jown Blair. Marmontel, français, etc.

Grammairiens.—Regnier-Desmarais, français. Duclos, *idem*. D'Olivet, *idem*. Dumarsais, *idem*. Restaut, *idem*. Harris, anglais. De Wailly, français. Bauzée, *idem*. Thomas Sheridan, anglais, etc.

Philologues. — Petit de la Croix, français. Jacques Growius, hollandais. Perizonius, *idem*. Cuper, gueldrois. Hudson, anglais. Reland, hollandais. Jouvenci, français. François et Pierre Burman, hollandais. Dacier et son épouse, fille de Tannegui Le Fèvre, français. Baxter, anglais. J. Fabricius, allemand. Boivin, français. Crenius, allemand. Hardouin, français. Sanadon, *idem*. J. A. Fabricius, allemand. Hearne, anglais. La Croze, français. Brumoy, *idem*. Bentley, anglais. Almelooven, hollandais. Fourmont, français. Havercamp, hollandais. Bouhier, français. Scultens, hollandais. Blackwel, anglais. Gesner, suisse. Mallet, français. Hemsterhuys, hollandais. Sainte-Palaye, français. Fréret, *idem*. Cardonne, *idem*. Court de Gebelin, *idem*. Reiske, allemand. D'Argens, français. Formey............ Fénélon, français. Batteux, *idem*. Samuel Jonhson, anglais. Dusaut, français. Bailly, *idem*. James Stuart, Adam Smith, Jown Howard, anglais. Richard Price, *idem*. Berquin, français. Seize, etc.

Antiquaires. — Galland, français. Jacques Gronovius, hollandais. Prideau, anglais. Hearne, *idem*. Banier, français. Montfaucon, *idem*. Muratori, italien. Scipion Maffei, *idem*. Caylus, français. Winkelman, allemand. Pélerin, français. Paciaudi, italien. Biancini, *idem*. J. G. d'Escard, allemand. Fontanini, italien. Bayer, allemand.

Historiens. — Rymer, anglais. G. Burnet, *idem*. Baluse, français. Lelong, *idem*. Fleury, *idem*. Thoyras, *idem*. Daniel, *idem*. Hubner, allemand. Ferreras, espagnol. Vertot, français. Rollin, *idem*. Van-Loon, hollandais. Du Halde, français. Fréret, *idem*. Gianone, italien. Martinière, *idem*. Frédéric II, roi de Prusse. Bollingbrok, anglais. Bouquet, français. Lenglet Dufrenoy, *idem*. Pontoppidan, danois. Henault, français. Wagenaer, hollandais. Hume, anglais, Robertson, écossais. D'Anville, français. Millot, *idem*. Voltaire, *idem*. Condillac, *idem*. Smollet, anglais. Gibbon, *idem*. Spencer, allemand. Crevier, français. Velly, *idem*. Le Beau, *idem*. Raynal, *idem*. Robertson, anglais.

Voyageurs. — Carreri, italien. Chardin, français. Bruyn, hollandais. Le Gentil, français. Roger, anglais. Ed. Coork, *idem*. Misson, français. Frezier, La Motrayel, *idem*. Shelvoke, anglais. Ant. de la Roque, français. Labat, *idem*. P. Lucas, *idem*. Granger, idem. Anson, anglais. Bruce, *idem*. Charlevoix, *idem*. Hauway, *idem*. Ulloa, espagnol. Smollet, anglais. La Caille, français. Pococke, anglais. Norden...... Condamine, français. Byron, anglais. Hawkesworth, *idem*. Chappe-d'Auteroche, français. Kerguelen, *idem*. Bjornstohl, suédois. J. Cook, anglais. Philipps, *idem*. Johnson, *idem*. Sonnerat, français. La Pérouse, *idem*, etc.

Ecrivains ecclésiastiques. — R. Simon, français. Fénélon, *idem*. Dupin, Fleury, *idem*. Martenne, *idem*. Massillon, *idem*. Bougeant, *idem*. Muratori, italien. Calmet, français. Berruyer, *idem*. Houbigant, *idem*. Paciaudi, italien. Jurieu, français. L'Enfant, *idem*. Basnage, *idem*. Saurin, *idem*. Beausobre, né à Berlin. Gibson, anglais. Walta, *idem*. Osterwald, né à Neufchâtel. Dodridge, anglais. Mosheim, allemand. Sherlock, anglais. Lardner, *idem*. Warburton, *idem*. Lowth, *idem*. Tolfand, *idem*. Collins, *idem*. Tyndal, *idem*. Swedemborg, suédois. Nicolas-Silvestre Bergier, français.

Jurisconsultes. — J. Voet, hollandais. Gravina, italien. Thomasius, allemand. Van-Espen, né à Louvain. Terrasson, français. Brillon, *idem.* Ferrière, *idem.* Gérard Noodt, né à Nimègue. Blackstone, anglais. Struve, allemand. J. G. Heineccius, *idem.* Ludewig, *idem.* Meerman, hollandais. Linguet, français, etc.

Ecrivains politiques et militaires. — Petit de la Croix, français. Boulainvilliers, *idem.* Torcy, *idem.* Gordon, anglais. Bollingbroke, *idem.* Hume, *idem.* Folard, *idem.* Belidor, *idem.* Bielefeld, allemand. Frédéric II, roi de Prusse. J. J. Rousseau, né à Genève. Caillère, français. Mably, *idem.* Montesquieu, *idem.* Linguet, *idem.* Mirabeau, *idem*, etc.

Médecins et Botanistes. — Bidloo, hollandais. Ramazzini, italien. Lemery, français. Pitcairn, anglais. Lister............. Torri, italien. Ruysch, hollandais. Lancisi, romain. Valsalva, italien. Wedel, allemand. Rivinus, *idem.* Helvétius, hollandais. Stahl, allemand. Morgagni, italien. Freind, anglais. Santorini, vénitien. Geoffroy, français. Lapeyronie, *idem.* Cheselden, anglais. H. Boerhaave, hollandais. La Mettrie, français. Mead, anglais. Winslow, danois. Heister, allemand. Garengeot, français. Petit, *idem.* Monro, anglais. Astruc, français. Goulard, *idem.* Levret, *idem.* Sharp, anglais. Ferrein, français. Lorry, *idem.* Le Cat, *idem.* Sénac, *idem.* Van-Swieten, hollandais. Gaubius, *idem.* Lieutaud, français. W. Hunter, anglais. Morand, français. Fothergill, anglais. Linné, suédois. William Cullen, anglais. Marie-Eliezer Bloch, allemand, etc.

Physiciens. — Nievwintyt, hollandais. Keil, anglais. Lewenhoeck, hollandais., Hartsoecker, *idem.* Woodward, anglais. Zanichelli, italien. Vallisnieri, *idem.* Valentini, *idem.* Marsigli, *idem.* Ruysch, hollandais. Polinière, français. Derham, anglais. J. J. et Jean Scheuchzer, suisses. Sloane, irlandais. Desaguiliers, français. Berkeley, anglais. Réaumur, français. Jussieu, *idem.* Musschenbroek, hollandais. Halès, anglais. Mairan, français. Hellot, *idem.* Nollet, *idem.* Linné, suédois. Buffon, français. Lavoisier, *idem.* Bucquet, *idem.* Pluche, *idem.* Geer, suédois, etc.

Mathématiciens. — Homberg, saxon. Hamberger, allemand. Leibnitz, *idem.* Ozanam, français. La Hire, *idem.* Parent, *idem.* Flamsteed, anglais. Rolle, français. Wren, anglais. Les Bernoulli, suisses. Newton, anglais. Maraldi, italien, Taylord, anglais. Bayer, allemand. Jacques Hermann, suisse. Saunderson, anglais. Manfredi, italien. Stalley, anglais. S'Gravesande, né à Bois-le-Duc. Desaguliers, français. Maclaurin, anglais. Bouguier, français. Jacques Cassini, *idem.* Cassel, *idem.* Maupertuis, *idem.* De la Caille, *idem*, Tob. Mayer, allemand. Belidor, français. Harris, anglais. Clairaut, français. Coudamine, *idem.* Harrisson, anglais. Ferguson, *idem.* Euler, suisse. D'Alembert, français. Condorcet, *idem.* Bailly, *idem.* Rivard, *idem.* Borda, *idem*, etc.

Philosophes. — Schaftesbury, anglais. Lamy, français. Th. Burnet, anglais. Malebranche, français. Leibnitz, allemand. Cumberland, anglais. C. Thomasius, allemand. Clarcke, anglais. Barbeyrac, français. Burlamaqui, genévois. Hutcheson, anglais. Crouser, né à Lausanne. Bultinger, allemand. Ch. Wolff, *idem.* Montesquieu, français. Berkeley, anglais. Fontenelle, français. Algarotti, italien. Wattel, né à Neufchâtel. Brucker, allemand. Helvetius, français. La Mettrie, *idem.* Hume, anglais. J. J. Rousseau, genévois. Condillac, français. Mably, *idem.* Beccaria, italien. D'Alembert, français. Diderot, *idem.* Voltaire, *idem.* Boulanger, *idem.* Dumarsais, *idem.* Benjamin Franklin, Adam Smith, William Jones, anglais.

Ecrivains épistolaires. — Atterbury, anglais. El. Rowe, *idem.* Bentivoglio, italien. Bollingbroke, anglais. Montesquieu, français. Grafini, *idem.* Bielefeld, allemand. Gellert, *idem.* D'Argens, français. Chersterfield, anglais. Metastasio, italien. Voltaire, français. Frédéric II, roi de Prusse. Riccoboni, français. Dumoustier, *idem.* Richardson, anglais, etc.

Auteurs d'ouvrages sur les arts. — Félibien, français. Desgodetz, *idem.* Rameau, *idem.* Caylus, *idem.* Blondel, *idem.* Mariette, *idem.* Papillon, *idem.* D'Alembert, *idem.* Mengs, né en Bohême. Hellot, français. Goguet, *idem.* Juvenal de Carlencas, *idem.* Hogarth, anglais. Falconnet, français. Diderot, *idem.* Thomas Gainsborough, Reinolds, anglais. Melford, français, etc.

Géographes.— D'Anville, Delille, Buache la Neuville, etc. français. William, Guthrie, anglais.

XIXe SIÈCLE.

Auteurs de poésies grecques. — D'Anse-de-Villoison.

Auteurs, rhéteurs et *littérateurs.* — Baculard d'Arnaud, français. J. J. Beaumarchais, *idem.* Dominique Ricard, *idem.* Rivarol, *idem.*

Philologues. — Marie-Anne Lepage du Boccage, français. Necker, suisse.

Antiquaires. — Julien-David Leroi, français. Poirier, bénédictin, *idem.*

Historien. — Garnier, français.

Voyageur. — Anquetil Duperron.

Ecrivain politique. — Charles-Alexandre Calonne.

Médecins et *Botanistes.* — Cavanille, espagnol. Bichat, français. L'héritier, *idem.*

Physicien. — Daubenton, français.

Mathématiciens et *Astronomes.* — Messier, français. Jeaurat, *idem.* Cousin, *idem.*

Philosophes. — Saint-Lambert.

NOUVELLE
TABLE CHRONOLOGIQUE

Des événemens remarquables, découvertes et inventions, dans laquelle le lecteur trouvera d'un coup d'œil l'analyse ou les principaux traits de l'histoire générale, depuis la création du monde jusqu'à nos jours.

Av. J. C.

4004 CRÉATION du monde. D'Adam et d'Ève.
3874 Naissance de Seth, fils d'Adam.
2348 Déluge. L'arche s'arrête sur le mont Ararat le mercredi 6 mai : le 19 juillet suivant, on aperçoit la cime des montagnes. Noé et sa famille sortent de l'arche le 18 décembre.
2234 Babylone est construite.
2204 Neurod, premier conquérant.
2188 Commencement du royaume d'Egypte supposé fondé sous Misraïm.
2148 Fo-Hi, que quelques-uns croient le premier monarque chinois.
2059 Royaume d'Assyrie fondé par Ninus.
1996 Naissance d'Abraham.
1856 Royaume d'Argos établi en Grèce sous Inachus.
1822 Memnon, égyptien, invente les Lettres.
1635 Joseph meurt en Egypte.
1571 Naissance de Moïse.
1556 Cécrops, égyptien, fonde le R. d'Athènes avec une colonie de Saïtes. — Ère attique.
1546 Royaume de Troie fondé par Scamandre, venu de l'île de Crète.
1493 Cadmus bâtit la citadelle de Thèbes.
1491 Moïse part d'Egypte avec les Israëlites.
1485 Danaüs arrive en Grèce avec ses 50 filles, sur le premier vaisseau qui y parut.
1485 Sésostris, roi d'Egypte; le même, suivant quelques auteurs, que Ramessès ou Egyptus. — Les premiers jeux olympiques sont célébrés.
1451 Arrivée des Israëlites dans la terre de Chanaan.
1406 Découverte du fer en Grèce, à l'occasion de l'incendie d'une forêt.
1326 Les Jeux Isthmiques sont institués par Sisyphe, roi de Corinthe.
1263 Expédition des Argonautes.
La même année, les premiers jeux Pythiens sont célébrés par Adraste, roi d'Argos.
1226 Guerre des sept chefs contre Etéocle, roi de Thèbes.
1198 Enlèvement d'Hélène par Pâris.
1184 Troie est prise après un siége de dix ans; Enée met à la voile pour l'Italie.
1104 Le retour des Héraclides dans le Péloponèse a lieu 80 ans après la prise de Troie : deux ans après, ils partagent entre eux cette contrée.
1048 David, roi d'Israël.
1044 Migration des colonies ioniennes hors de la Grèce : leur établissement dans l'Asie mineure.
La même année, commencement de l'établissement des Grecs en Asie. Une colonie de cette nation y bâtit douze villes, entr'autres celle de Milet.
1004 Dédicace du temple de Salomon.
907 Temps d'Homère, suivant les marbres d'Arundel. Temps d'Hésiode.

A. JC.
894 On frappe, pour la première fois, des monnaies d'or et d'arg. à Argos.
884 Lycurgue revient de ses voyages, et donne des lois à Sparte.
878 Athalie, reine de Juda, est poignardée par l'ordre du grand-prêtre Joïada.
869 Fondation de Carthage par Didon.
826 Le commerce des Phéniciens est déjà dans un grand état de prospérité; ils couvrent la Méditerranée de leurs vaisseaux.
820 Chute de l'empire d'Assyrie par la mort de Sardanapale, qui se brûle dans son palais avec toutes ses richesses.
814 Commencement du royaume de Macédoine.
795 Numitor, roi des Latins, est détrôné par son frère Amulius.
776 Commencement de la première Olympiade, suivant les marbres d'Arundel. Corèbe est déclaré vainqueur à la 1re représentation des jeux Olympiques après leur rétablissement, par Iphitus.
757 Isaïe prophétise.
754 Les Archontes cessent d'être perpétuels à Athènes. Leur gouvernement est borné à l'espace de dix ans.
753 Fondation de Rome par Romulus.
750 Enlèvement des Sabines par les Romains.
747 Ère de Nabonassar, le 26 février.
743 Première guerre des Messéniens avec Lacédémone. Elle dure 19 ans.
732 Syracuse est bâtie par une colonie corinthienne.
721 Le royaume d'Israël finit à la prise de Samarie, par Salmanasar, roi d'Assyrie. La 1re éclipse de lune dont il soit fait mention arriva, suivant Ptolémée, cette année, le 19 mars.
718 Gigès tue Candaule, et monte sur le trône de Lydie.
714 Romulus disparaît. Des sénateurs assurent qu'ils l'ont vu monter au ciel.
685 Commencement de la seconde guerre des Messéniens avec Lacédémone. Elle dure 14 ans, jusqu'à la prise d'Ira, après un siége de 11 ans.
684 Les Archontes deviennent annuels chez les Athéniens. — Tyrtée, poète élégiaque, et général contre les Messéniens.
673 Terpandre, fameux musicien, ajoute trois cordes à la lyre, qui jusque-là n'en avait eu que quatre.
667 Combat entre les Horaces et les Curiaces.
658 Byzance est bâtie par une colonie d'Argiens ou d'Athéniens.
639 Naissance de Solon.
623 Dracon donne aux Athéniens des lois appelées *de sang*, à cause de leur extrême sévérité : elles ordonnent la peine de mort pour tous les crimes.
604 Expédition nautique faite par ordre de Nechao, roi d'Egypte. Des navigateurs phéniciens mettent à la voile dans la mer Rouge, et reviennent par la Méditerranée, après avoir fait le tour de l'Afrique.
600 Thalès de Milet voyage en Egypte, et rapporte en Grèce les connaissances qu'il a puisées. — Vers ce temps, fleurissent le poète Alcée et Sapho, le prophète Ezéchiel et le philosophe Anacharsis.
597 Joachim, roi de Juda, est emmené captif par Nabuchodonosor.
594 Solon est nommé archonte d'Athènes; il substitue des lois plus douces à celles de Dracon.
591 Les jeux Pythiens sont établis à Delphes.
587 Jérusalem est prise par Nabuchodonosor, après un siége de 18 mois. Le temple est brûlé le 7e jour du 5e mois de l'année suivante.
566 Division du peuple romain en classes, par Servius Tullius.
562 Commencement de la comédie à Athènes. Elle est représentée par Susarion et Dolon sur un théâtre mobile.
560 Pisistrate usurpe la souveraineté d'Athènes.
559 Cyrus commence à régner en Perse.
558 Crésus est vaincu et détrôné par Cyrus. — Temps d'Esope. — Fin du royaume de Lydie. — Mort de Solon.
538 Babylone est prise par Cyrus; fin de ce royaume. Commencement de l'empire des Perses.

Av. J.-C.

536 Edit de Cyrus pour le retour des Juifs.
534 Commencement de la tragédie. Elle est représentée à Athènes sur un chariot, par Thespis.
526 Fondation à Athènes de la 1ère bibliothèque publique, par Hippias et Hipparque, fils de Pisistrate. Ils recherchent avec soin les livres d'Homère.
523 Eclipse de lune observée à Babylone.
521 Darius, fils d'Hystaspes, est élu roi de Perse.
515 Temple de Jérusalem reconstruit et achevé le 14 mars. La Pâque y est célébrée le 18 avril. — Temps de Confucius ou Con-fu-tsé.
513 Conspiration à Athènes contre le gouvernement des Pisistratides. Harmodius et Aristogiton tuent Hipparque.
510 La tyrannie des Pisistratides est abolie à Athènes.
509 Expulsion des Tarquins, et abolition de la royauté à Rome. Le gouvernement devient consulaire.
497 Lartius, premier dictateur à Rome. — Temps d'Eschyle. — Naissance de Sophocle.
495 Mort de Tarquin-le-Superbe, à Cumes.
493 Retraite du peuple romain sur le mont Sacré.
490 Bataille de Marathon gagnée par Miltiade. — Temps d'Anacréon.
488 Coriolan se retire chez les Volsques.
486 Prise et incendie de Sardes par les Athéniens, première cause de l'invasion que les Perses firent dans la Grèce.
Dans la même année, Eschyle, le 1er, remporte le prix de la tragédie.
481 Expédition de Xercès, roi de Perse, contre les Grecs.
480 Bataille des Thermopyles et de Salamine. — Naissance d'Euripide.
479 Les Perses sont défaits à Platée par Thémistocle, et à Mycale, par Pausanias. — Temps de Pindare.
473 Thémistocle banni d'Athènes, se retire à la cour de Xercès.
470 Les Perses sont défaits en Cypre et près de l'Eurymedon. — Naissance de Socrate.
469 Périclès se met à la tête du gouvernement d'Athènes. — Naissance de Thucydide. — Temps de Phidias, célèbre sculpteur.
465 3e guerre des Messéniens. Elle dure 10 ans.
464 Xercès est tué par Artaban.
463 Les Egyptiens, sous la conduite d'Inarus, et avec le secours des Athéniens, se révoltent contre les Perses.
458 Esdras est renvoyé de Babylone avec les Juifs.
454 Les Romains envoient à Athènes demander les lois de Solon.
451 Création des décemvirs à Rome. Lois des douze tables rédigées et sanctionnées.
447 Première bataille de Chéronée. Les Athéniens sont défaits. — Temps d'Empédocle.
445 Hérodote, âgé de 30 ans, lit son histoire devant les Grecs assemblés.
Trois ans après, Euripide gagne le prix de la tragédie.
443 Censeurs créés à Rome.
440 Temps de Zeuxis et de Parrhasius, peintres célèbres; temps d'Aristophane, poète comique.
433 Methon publie son cycle.
431 La guerre du Péloponèse commence le 7 mai, et dure environ 27 ans.
430 L'histoire de l'Ancien Testament finit.
La même année, peste à Athènes. Hippocrate fait cesser ce fléau. Ses ravages font porter une loi qui permet de prendre deux femmes. Socrate est le premier qui en profite. — Scopas, célèbre architecte et sculpteur. Ce fut lui qui exécuta le fameux monument qu'Artémise éleva à Mausole son époux. Il fit aussi une Vénus qu'on préférait à celle de Praxitèle.
429 Mort de Périclès, après avoir gouverné pendant 40 ans.
428 Temps de Platon, chef de l'ancienne académie.
421 Les Athéniens et les Lacédémoniens conviennent d'une paix de 50 ans; elle n'en dure que six et dix mois.

A. J C.

415 Alcibiade est rappelé de Sicile et se retire à Sparte.
414 L'Egypte se révolte contre les Perses : Amyrtée est élu roi.
408 Apollodore, peintre, architecte et poète, florissait en Grèce.
406 Combat naval d'Egos-Potamos. — Mort de Sophocle, âgé de 91 ans.
405 Denys l'ancien s'empare de Syracuse.
404 Athènes est prise par Lysandre. Fin de la guerre du Péloponèse. Les trente tyrans gouvernent la ville d'Athènes.
401 Les trente tyrans sont chassés par Thrasybule. Cyrus le jeune est tué dans son expédition contre son frère Artaxerce. — Retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon.
400 Mort de Socrate, condamné à boire la cigüe. Il avait 70 ans.
398 Denys l'ancien invente les catapultes.
396 Expédition d'Agésilas, roi de Lacédémone, contre les Perses.
387 Fameuse paix d'Antalcide.
386 Naissance d'Aristote, chef de l'école péripatéticienne.
377 Les Lacédémoniens sont défaits dans une bataille navale, par Chabrias, près de Naxos.
371 Bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens sont battus par Epaminondas.
367 Le peuple romain obtient un consul plébéien.
363 Bataille de Mantinée gagnée par Epaminondas, qui meurt des blessures qu'il y a reçues.
350 L'Egypte est conquise par Ochus.
347 Denys le jeune, après dix ans d'exil, rentre dans Syracuse.
343 Syracuse recouvre la liberté par la valeur de Timoléon.
340 Les Carthaginois sont défaits par Timoléon, près d'Agrigente.
338 2 août. Seconde bataille de Chéronée.
336 Philippe de Macédoine est tué par Pausanias. Son fils Alexandre lui succède; il entre dans la Grèce l'année suivante. — Temps de Démosthènes.
334 Bataille du Granique. Alexandre défait les Perses.
333 Bataille d'Issus contre Darius. La mère de ce prince, sa femme et ses sœurs sont faites prisonnières.
332 La ville de Tyr et l'Egypte sont conquises par Alexandre. Il bâtit Alexandrie.
331 Bataille d'Arbelle perdue par Darius. Ce prince prend la fuite. Il est assassiné par Bessus.
327 Expédition d'Alexandre contre Porus.
323 Alexandre meurt. L'empire est divisé en quatre royaumes. Guerre de Samos. Fondation d'un nouveau royaume d'Egypte par Ptolémée-Lagus, l'un des capitaines d'Alexandre.
322 Mort de Démosthènes.
321 Les Romains défaits par les Samnites, passent sous le joug, aux fourches caudines.
318 Phocion est mis à mort par les Athéniens.
317 Agathocle usurpe l'autorité en Sicile. Démétrius de Phalère gouverne Athènes pendant dix ans.
516 Cassandre, l'un des généraux d'Alexandre, s'empare de la Macédoine, et y usurpe la souveraineté. En lui commence le nouveau royaume de Macédoine.
312 Séleucus Nicanor, l'un des généraux d'Alexandre, prend Babylone, et fonde la nouvelle monarchie de Syrie, appelée de son nom, royaume des *Séleucides*. Commencement de l'ère de ce nom.
311 Nouveau royaume d'Asie fondé par Antigone le Cyclope, l'un des généraux d'Alexandre.
307 La démocratie est rétablie à Athènes par Démétrius Poliorcètes.
306 Les successeurs d'Alexandre prennent le titre de roi.
304 Temps de Pyrrhon, chef des philosophes sceptiques. — Temps du mathématicien Euclide.
301 Fameuse bataille d'Ipsus entre les généraux d'Alexandre, où Antigone est défait et tué.

A. J.-C.

296 Athènes est prise par Démétrius Poliorcètes.
293 Le premier cadran solaire est établi à Rome ; le temps est pour la première fois divisé en heures.
287 Les Athéniens se révoltent contre Démétrius.
285 Denys d'Alexandrie découvre que l'année est composée de 365 jours 5 h. 49 min. Il donne commencement à l'ère astronomique le 24 juin.
284 Le phare d'Alexandrie est bâti. Sostrate en est l'architecte.
La même année, Ptolémée Philadelphe emploie 70 interprètes à traduire l'Ancien Testament. C'est ce qu'on appelle la version des 70.
283 Commencement du royaume de Pergame, dans Philitérus l'eunuque, après la mort de Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre, défait et tué en Phrygie par Séleucus.
281 Commencement de la guerre de Tarente. Elle dure dix ans. Commencement de la ligue achéenne.
278 Les Gaulois, sous Brennus, sont taillés en pièces près du temple de Delphes.
274 Pyrrhus, défait par Curius, se retire en Epire.
270 Mort d'Épicure, chef des philosophes épicuriens.
269 Première monnaie d'argent frappée à Rome sous le consulat de Fabius Pictor.
268 Antigone Gonat s'empare de la ville d'Athènes, et la garde 12 ans.
264 Chronologie des marbres d'Arundel mise en ordre sous l'archonte d'Athènes Diognète. 1ere guerre punique : elle dure 23 ans. —
Zénon, chef des stoïciens, se tue à l'âge de 98 ans.
261 Les Romains forment une marine.
260 1er combat naval gagné par les Romains sous la conduite de Duilius.
256 Antigone rend la liberté à Athènes. — Commencement du R. des Parthes sous Arsace 1er. — Régulus est fait prisonnier par les Carthaginois.
240 Jeux célébrés, et comédies jouées à Rome pour la première fois.
237 Amilcar passe en Espagne à la tête d'une armée avec Annibal son fils. Xi-Hoang-ti, empereur de la Chine, fait construire la grande muraille.
235 Le temple de Janus est fermé à Rome pour la 1ere fois depuis Numa.
231 Premier divorce à Rome par Sp. Carvilius. Il s'était passé, depuis la fondation de cette ville, 523 ans ans sans qu'aucun mariage eût fourni l'exemple d'un semblable événement.
228 Rome envoie des ambassadeurs à Athènes et à Corinthe.
227 Commencement de la guerre entre Cléomènes et Aratus. Elle dure cinq ans.
224 Le colosse de Rhodes est abattu par un tremblement de terre.
218 2e guerre punique : elle dure sept ans. Annibal passe les Alpes, et gagne, les années suivantes, les batailles de Trasimène et de Cannes. — Temps d'Archimède.
210 Fin des rois de Lacédémone dans Lycurgue et Agésipolis. Des tyrans s'emparent de l'autorité, jusqu'à ce que Lacédémone entre dans la ligue achéenne, et en fait partie, l'an 191 A. C.
208 Philopemen défait Méchanidas à Mantinée.
202 Bataille de Zama, aussitôt après l'éclipse de soleil du 19 octobre.
200 Commencement de la 1ere guerre de Macédoine. Elle dure près de quatre ans.
188 Philopemen abroge les lois de Lycurgue.
187 Antiochus-le-Grand est défait et tué en Médie. Le luxe s'introduit à Rome, enrichie des dépouilles que lui valut cette conquête.
184 Mort de Plaute, poète comique.
180 Mort du premier Scipion l'Africain.
179 On trouve à Rome les livres de Numa dans un coffre de pierre.
171 Seconde guerre de Macédoine.
170 Massacre de huit cent mille Juifs, par Antiochus Epiphanes. — Bataille de Pydna.
168 Persée est défait par les Romains. Fin du royaume de Macédoine. — Mort d'Ennius, poete et historien.

A.JC.

167 Première bibliothèque publique établie à Rome, formée de livres apportés de Macédoine.

163 Commencement du gouvernement des Machabées. Il dure 126 ans.

162 Hipparque commence ses observations astronomiques.

159 Clepsydre, ou horloge d'eau inventée par Scipion Nasica. — Mort de Térence.

149 Commencement de la troisième guerre punique. Elle dure 4 ans.

147 Carthage est détruite par Scipion ; et Corinthe, par Mummius.

145 Cent mille habitans d'Antioche sont massacrés en un jour par les Juifs.

137 Rétablissement des sciences à Alexandrie. — Nicandre, poète et médecin.

136 Fameuse ambassade de Scipion, Métellus, Mummius et Panætius en Egypte, en Syrie et en Grèce.

135 Fin de l'histoire des apocryphes.

133 Le royaume de Pergame devient province romaine, par le legs que fait le roi Attale III de ses domaines, en faveur du peuple romain. — Numance est détruite par Scipion.

128 Mort de Carneade, fondateur de la troisième académie.

124 Mort de l'historien Polybe.

118 La Dalmatie est conquise par Métellus.

111 Guerre de Jugurtha. Elle dure cinq ans.

109 Les Teutons et les Cimbres font la guerre aux Romains. Elle dure cinq ans.

107 Cicéron nait le 3 janvier. — Commencement d'un nouveau royaume des Juifs dans Aristobule.

103 Mort de Lucilius, premier poète satirique chez les Romains.

102 Les Teutons et les Cimbres défaits par Caïus Marius à Aix (en Provence).

101 Les Cimbres sont défaits par Marius et Catulus.

96 Commencement de la guerre contre les alliés. Elle dure trois ans.

89 Commencement de la guerre contre Mithridate. Elle dure 26 ans.

88 Commencement de la guerre civile de Marius et Sylla. Elle dure six ans.

86 Sylla s'empare d'Athènes, et fait passer à Rome les bibliothèques célèbres de cette ville. Troisième bataille de Chéronée, gagnée par ce général.

82 Sylla défait le jeune Marius. Il est nommé dictateur.

69 Fin du R. de Syrie dans Antiochus l'asiatique, détrôné par Pompée.

66 Mithridate est vaincu par Pompée.

65 Le règne des Séleucides finit en Syrie. — Conjuration de Catilina.

54 Guerre civile entre César et Pompée. — Mort du poète Lucrèce. — Temps du poète Catulle.

48 Bataille de Pharsale le 20 juillet.

47 Alexandrie prise par César. — La bibliothèque d'Alexandrie, composée de plus de 400,000 volumes est consumée par le feu.

46 Guerre d'Afrique. Cette année est appelée l'*année de confusion*, parce que Sosigènes réforma le calendrier, et qu'elle dura 15 mois ou 445 jours. La même année, Caton se tue à Utique, le 3 février.

44 César, âgé de 56 ans, est assassiné dans le sénat le 15 mars. — Temps de Diodore de Sicile et de Trogue-Pompée, historiens.

42 Bataille de Philippe à la fin d'octobre.

31 Bataille d'Actium, 2 septembre. — Antoine fuit avec Cléopâtre.

30 Fin du royaume d'Égypte dans Cleopâtre, après la bataille d'Actium. L'Egypte est réduite en province romaine par Octave.

27 Un décret du sénat donne à Octave le titre de César-Auguste, et les attributs du pouvoir impérial.

25 Temps des illustres poètes Virgile, Horace, Ovide.

17 Mort de l'historien Tite-Live. Ovide meurt le même jour. — Temps des poètes Properce et Tibulle.

16 Vitruve, célèbre architecte, florissait à Rome.

4 Naissance de Jésus-Christ, quatre ans avant l'ère vulgaire, l'an 4710 de la période julienne; de la fondation de Rome, 749, et la 4e année de la 193e olympiade.

An de J. C.

1 Fin du nouveau royaume des Juifs dans Archélaüs, dont Auguste fait confisquer les domaines à cause de sa tyrannie.

---

1 ÈRE VULGAIRE OU CHRÉTIENNE.
4 L'année bissextile corrigée : jusque-là elle avait eu lieu tous les 3 ans.
10 Varus est défait et tué en Germanie par Arminius.
14 19 août, mort d'Auguste. Avénement de Tibère à l'empire. — Temps de Phèdre, fabuliste.
17 Douze villes d'Asie détruites par un tremblement de terre.
27 Prédication de Jean-Baptiste.
31 Séjan est disgracié. — Columelle écrit sur l'agriculture.
33 JÉSUS-CHRIST EST CRUCIFIÉ le vendredi 3 avril.
37 Mort de Tibère. Caligula lui succède. — Temps du juif Philon.
40 Le nom de *Chrétiens* donné, pour la première fois, à Antioche, aux disciples de J. C.
43 Expédition de Claude en Bretagne.
51 Caractacus est mené à Rome chargé de fers.
52 Concile des Apôtres à Jérusalem.
60 Temps de Sénèque, philosophe, et de Perse, poëte satirique.
64 Première persécution contre les Chrétiens.
66 Commencement de la guerre contre les Juifs. — Temps d'Epictète. — Saint Pierre et saint Paul sont martyrisés à Rome.
70 Siége et prise de Jérusalem par Titus.
79 24 août, éruption du mont Vésuve, où Pline le naturaliste périt. Les villes d'Herculanum et de Pompéia sont détruites.
90 Seconde persécution des Chrétiens sous Domitien.
96 Saint Jean écrit son Apocalypse, et meurt quatre ans après. Fin des temps apostoliques.
97 Troisième persécution des Chrétiens sous Trajan. — L'historien Tacite est consul.
104 Mort du poëte Martial.
114 La colonne Trajane est élevée à Rome.
118 Quatrième persécution des Chrétiens sous Adrien.
121 Mur d'Adrien élevé en Angleterre. — Temps de Juvénal.
130 Jérusalem est rebâtie par Adrien. Il y consacre un temple à Jupiter. — Temps de Plutarque.
131 Les Juifs, après une guerre de cinq ans, sont défaits et bannis. — Galien, médecin.
138 Cinquième persécution des Chrétiens sous Antonin. — Temps de Ptolémée, mathématicien de Peluse, inventeur d'un système du monde et de la sphère *armillaire*.
145 Antoine défait les Maures, les Germains et les Daces.
161 7 mars, mort d'Antonin-le-Pieux. Sous le règne de ce prince, s'abolit l'usage de brûler les morts. — Sixième persécution des Chrétiens sous Marc-Aurèle. Vers ce temps florissait Lucien.
199 Septième persécution des Chrétiens sous l'empereur Sévère.
207 Sévère va dans la Grande-Bretagne. Il y bâtit le mur qui porte son nom.
222 Alexandre Sévère succède à Héliogabale. Irruption des Barbares. Les Goths, moyennant un tribut, promettent de ne point envahir ni molester l'empire.
229 Les Arsacides sont vaincus par Artaxerce, roi de Médie, et l'empire des Parthes est détruit.
234 Alexandre Sévère défait les Perses.
235 Il est tué. Maximin lui succède. — Huitième persécution des Chrétiens sous Maximin.
236 Les deux Gordiens succèdent à Maximin, et sont mis à mort.
249 Neuvième persécution des Chrétiens sous Dèce.

An de J. C.

257 Dixième persécution des Chrétiens sous Valérien et Gallien.
258 Trente tyrans s'emparent successivement de l'autorité, et fatiguent l'empire.
267 Les Scythes et les Goths sont défaits. — Longin, célèbre littérateur.
273 Onzième persécution des Chrétiens sous Aurélien.
274 Soie apportée de l'Inde pour la première fois.
275 Etablissement de la religion chrétienne en France par S. Denis.
286 L'empire est attaqué par les Barbares du Nord.
296 La Grande-Bretagne est recouvrée, après avoir été usurpée par un tyran pendant dix ans.
303 Douzième persécution des Chrétiens sous Dioclétien.
304 Dioclétien et Maximien abdiquent l'empire. Ils sont remplacés par Constance Chlore et Galère Maximien, tous deux Césars.
306 Constantin parvient à l'empire.
319 Il favorise la religion chrétienne : les persécutions finissent.
325 Concile général de Nicée (1er) pour la consubstantialité du VERBE.
328 Siége de l'empire transféré de Rome à Byzance, qui prend le nom de Constantinople.
358 150 villes d'Asie sont renversées par un tremblement de terre.
364 Division de l'empire à la mort de Jovien. Valens est empereur d'Orient, et Valentinien, d'Occident.
376 On permet aux Goths de s'établir en Thrace après l'expulsion des Huns.
381 Concile général de Constantinople (2e). Il reconnait la divinité du S. Esprit. — Ausone, grammairien, rhétoricien et poète.
400 Cloches inventées par l'évêque Paulin, de Campanie; d'où la cloche est appelée, en latin, *Campana*.
406 Invasion des Barbares.
410 Rome pillée par Alaric, roi des Visigoths.
412 Commencement du règne des Vandales en Espagne.
413 Le royaume de Bourgogne commence en Alsace.
414 Les Visigoths fondent un royaume à Toulouse.
417 Les Alains sont défaits et détruits par les Goths.
420 Le royaume des Francs commence sur le Bas-Rhin, sous Pharamond.
427 Les Romains recouvrent la Pannonie sur les Huns. Les Vandales passent en Afrique.
429 Genseric, roi des Vandales, prend Carthage, et commence le royaume des Vandales en Afrique.
431 Concile général d'Ephèse (3e). Il condamne Nestorius.
446 Les Bretons, abandonnés par les Romains, adressent leurs plaintes à Aëtius contre les Pictes et les Ecossais. Trois ans après, les Saxons s'établissent dans la Grande-Bretagne.
447 Attila, roi des Huns, ravage l'Europe.
449 Mérovée, roi des Francs, commence la première dynastie française, connue sous le nom de race mérovingienne. — Les Anglo-Saxons envahissent la Bretagne romaine.
451 Concile général de Chalcédoine (4e). On y condamne Eutyches.
452 La ville de Venise commence à être connue.
455 Rome prise par Genseric.
475 L'empire d'Occident est détruit par Odoacre, roi des Hérules; il prend le titre de roi d'Italie.
493 Théodoric, roi des Ostrogoths, se révolte, et s'empare de l'Italie.
496 Clovis, roi des Francs, remporte une fameuse victoire à Tolbiac. Il est baptisé par saint Remi, et introduit le christianisme dans son royaume.
513 Constantinople est assiégée par Vitalianus; la flotte de ce général est brûlée par le moyen d'un miroir d'airain.
516 L'usage de dater de l'ère chrétienne est introduit par Denys-le-Petit. — Boëce, philosophe péripatéticien.
528 Etablissement de l'ordre de S. Benoit au mont Cassin.
529 Justinien publie son code de lois.
534 Conquête de l'Afrique par Bélisaire, et celle de Rome deux ans après;

An de J. C.

538 L'Italie est envahie par les Francs.
545 Commencement de l'empire turc en Asie.
547 Rome est prise et pillée par Totila.
550 Alexandre Trallien, médecin grec, emploie le premier les mouches cantharides, comme vésicatoire, contre la goutte.
551 L'art de travailler la soie est apporté de l'Inde en Europe par des moines.
553 Second concile général de Constantinople (5e). On y condamne les erreurs d'Origène.
568 Partie de l'Italie conquise par les Lombards, qui y forment un Roy.
581 Le latin cesse d'être la langue vulgaire en Italie.
606 Le pouvoir des papes commence à s'établir par les concessions de Phocas.
611 Conquêtes de Chosroës, roi de Perse, en Syrie, en Egypte et dans l'Asie Mineure.
614 Les Perses s'emparent de Jérusalem, et y font un horrible carnage.
622 Mahomet, dans sa 53e année, s'enfuit de la Mecque à Médine, le jeudi 16 de juillet. Commencement de l'HÉGIRE, ère mahométane.
626 La ville de Constantinople est assiégée par les Perses et par les Arabes.
632 Mort de Mahomet.
637 La ville de Jérusalem est prise par les Sarrasins. Trois ans après ils s'emparent d'Alexandrie. La belle bibliothèque de cette ville est détruite par Omar. — Frédegaire, historien français.
680 Troisième concile général de Constantinople (6e). On y condamne les Monothélites.
713 Les Sarrasins prennent et détruisent Rhodes. L'Afrique est définitivement conquise par les Arabes.
726 Commencement de la dispute sur les images.
737 Constantin Copronyme envoie à Pepin-le-Bref le premier orgue qui ait paru en France. Ce roi en fait présent à l'église de Saint-Corneille de Compiègne.
748 On commence, dans l'histoire, à compter les années depuis la naissance de J. C.
751 Commencement en France des rois de la seconde race, dite *Carlovingienne*. Pepin parvient au trône.
756 Pepin, à la tête d'une armée, force Astolfe, roi des Lombards, de restituer au pape les domaines qu'il lui avait enlevés.
760 Première horloge à roue en France, envoyée à Pepin-le-Bref par le pape Paul 1er.
762 Bagdad bâtie, devient la capitale des califes de la maison d'Abbas. Ils encouragent les sciences.
778 Bataille de Roncevaux, où Charlemagne est battu.
787 Second concile général de Nicée (7e). Il condamne les Iconoclastes.
800 Charlemagne est couronné empereur. Quelques-uns prétendent qu'il fonda l'université de Paris. Vers ce temps, les papes cessent de reconnaître l'empereur de Constantinople.
828 Egbert, roi d'Essex, réunit l'Heptarchie, et prend le titre de roi d'Angleterre.
830 Louis-le-Débonnaire est mis en prison par ses fils dans l'abbaye de Saint-Médard.
867 Origine de l'empire russe sous Rurick, duc de Novogorod.
869 4e concile général de Constantinople (8e). Il dépose Photius.
877 Charles-le-Chauve est empoisonné par le juif Sedecias, son médecin.
880 Schisme des Grecs.
887 Paris, assiégé par les Normands, est vaillamment défendu par Goslin, évêque de cette ville. — Photius est patriarche de C. P.
896 Alfred-le-Grand subjugue les Danois, et fonde l'université d'Oxford.
910 Fondation de l'ordre de Cluni.
912 Les Normands s'établissent en France sous Rollo.
915 Fondation de l'université de Cambridge.

An de J. C.

964 L'Italie est conquise par Othon, et unie à l'empire de Germanie.
968 Fondation de la ville du Caire en Egypte, par les califes Fatimites.
987 Le 5 juillet, commencement, dans Hugues-Capet, de la 3e race des rois de France, dite *Capétienne*.
991 Les chiffres arabes sont apportés en Europe par les Sarrasins.
999 Boleslas, premier roi de Pologne.
1004 Les anciennes églises sont rebâties vers ce temps sur un nouveau modèle d'architecture.
1017 Canut, roi de Danemarck, s'empare de l'Angleterre.
1028 Invention de la gamme et des sept notes de la musique, par Gui Aretin, moine de l'ordre de S. Benoit.
1048 Gerard d'Alsace est premier duc héréditaire de Lorraine. En lui commence la maison de Lorraine.
1050 Les Turcs envahissent l'empire romain.
1054 Léon IX est le premier pape qui entretient une armée.
1066 Guillaume, duc de Normandie, aborde en Angleterre, et s'en fait couronner roi, après avoir gagné la bataille d'Hastings.
1083 Construction de la tour de Londres.
1084 L'Asie Mineure est définitivement conquise par les Turcs.
La même année, l'ordre des Chartreux est fondé par S. Bruno.
1091 Les Maures, appelés par les Sarrasins pour les secourir, s'emparent de leurs possessions en Espagne.
1095 Première Croisade prêchée par Pierre L'hermite.
1096 Jérusalem est conquise par les Turcs.
1098 Fondation de l'ordre de Citeaux, par S. Robert, abbé de Molesme.
1099 Jérusalem est reprise par les croisés.
1100 Fondation de l'ordre de Fontevrault, par Robert d'Arbrissel.
1104 Fondation de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, dit depuis, des chevaliers de Rhodes et de Malte.
1118 Etablissement de l'ordre des Templiers.
1119 Louis-le-Gros est battu par Henri Ier, roi d'Angleterre, à Brenneviler.
1122 Concile général de Latran (9e) sous Calixte II, pour le recouvrement de la Terre-Sainte.
1130 Ordre militaire de Saint-Lazare, établi pour la défense des pélerins qui allaient dans la Terre-Sainte.
1139 Second concile général de Latran (10e) sous Innocent II, contre l'antipape Anaclet. — Abailard et Héloïse.
1150 Louis VII, contre l'avis de l'abbé Suger, répudie Eléonore d'Aquitaine, et lui rend la Guienne et le Poitou; source de bien des guerres par la suite.
1153 Mort de S. Bernard, abbé de Clairvaux.
1154 Commencement, en Italie, des factions nommées des *Guelfes* et des *Gibelins*.
1158 Ordre militaire de Calatrava en Espagne, établi par Sanche III, roi de Castille, après qu'il eut enlevé aux Maures le château de ce nom.
1164 L'ordre teutonique commence en Allemagne. — Mort de Pierre Lombard, appelé *le maître des sentences*.
1169 Conquête de l'Egypte par les Turcs.
1179 Troisième concile général de Latran (13e) sous Alexandre III, contre les Vaudois et les Albigeois.
1188 Troisième croisade résolue à la diète de Mayence, pour aller secourir Lusignan, roi de Jérusalem.
Même année, grande conjonction du soleil, de la lune et de toutes les planètes dans la balance, en septembre.
1198 Fondation de l'ordre de la Trinité ou des *Mathurins*, pour la rédemption des captifs, par S. Jean de Matha.
La même année, commencement de l'empire actuel des Turcs en Bithynie, sous Ottoman.
1203 Quatrième croisade. Baudouin, comte de Flandres, est élu empereur de Constantinople, et commence l'*empire des Latins*.

An de J. C.

1207 Fondation des Franciscains par S. François d'Assise.

1209 Les ouvrages d'Aristote apportés de Constantinople, sont condamnés dans un concile de Paris.

1213 Affranchissement des serfs en France, sous Louis VIII.

1215 Grande charte accordée aux barons anglais, par le roi Jean. Vers le même temps, premiers statuts de l'université de Paris, par Robert de Courçon. — Concile général de Latran (12e) sous Innocent III, contre les erreurs des Albigeois et de l'abbé Joachim. — Fondation des Dominicains ou *Frères prêcheurs*, par saint Dominique.

1218 Fondation de l'ordre de la Merci, pour la rédemption des captifs.

1223 Commencement de l'inquisition : elle est confiée aux Dominicains.

1227 Gengis-Khan, à la tête des Tartares du nord de l'Asie, fond sur l'empire des Sarrasins.

1230 Les écrits d'Aristote causent des disputes sanglantes dans l'université de Paris.

1240 Origine des Ottomans.

1245 1er concile général de Lyon (13e) sous Innocent IV. On veut y déposer l'emp. Frédéric. On y accorde le chapeau rouge aux cardinaux.

1248 Cinquième croisade. St. Louis part pour la Terre-Sainte, le vendredi 12 juin, accompagné de son épouse et de ses trois frères.

1250 Le 5 avril, St. Louis perd une bataille en Egypte. Il est fait prisonnier.

1253 La Sorbonne est fondée par Robert de Sorbon. — Tables astronomiques dressées par Alphonse XI, roi de Castille. — Mort de Thibaut IV, comte de Champagne, roi et poète. On dit qu'il est le premier qui ait entremêlé, dans la poésie française, les rimes féminines avec les masculines.

1258 Les Tartares prennent Bagdad : fin de l'empire des Sarrasins.— S. Louis fonde les Quinze-Vingts.

1261 Michel Paléologue reprend Constantinople sur Baudouin III, et met fin à l'empire des Latins.

1268 Le Duc d'Anjou fait décapiter à Naples le jeune Conradin, âgé de seize ans.

1273 Rodolphe d'Hapsbourg parvient à l'empire. En lui commence la maison d'Autriche.

1274 Second concile général de Lyon (14e) sous Grégoire X, contre les erreurs des Grecs. — Albert-le-Grand, théologien et mathématicien.

1282 Vêpres Siciliennes, où huit mille Français périssent.

1294 Mort de Roger Bacon, savant religieux anglais, né vers 1216.

1301 Querelles entre Philippe-le-Bel, et le pape.

1302 La Boussole est inventée ou perfectionnée.—Invention du papier de linge. —Etats-généraux sous Philippe-le-Bel, au sujet du différend entre le roi et le pape Boniface VIII. Ils se tiennent dans l'église de Notre-Dame.

1304 Bataille de Mons-en-Puelle, gagnée par Philippe-le-Bel. En mémoire de cette victoire, on lui éleva dans l'église de N. D. de Paris, une statue équestre, qui en fut ôtée à la révolution.

1307 Guillaume Tell est forcé par Grisler, gouverneur pour la maison d'Autriche, d'abattre d'assez loin, d'un coup de flèche, une pomme sur la tête de son fils. Cela donne lieu aux Suisses de secouer le joug autrichien.

1309 Le siége des papes est transféré à Avignon par Clément V. Ce changement dure 68 ans.

1310 Les chevaliers de S. Jean de Jérusalem prennent Rhodes et s'y établissent.

1311 Concile général de Vienne en Dauphiné (15e), sous Clément V; il condamne les Fraticelles, et abolit l'ordre des Templiers.

1313 Molay, grand-maître des Templiers, condamné à être brûlé, proteste de son innocence, et de celle de son ordre. Il est exécuté. Etats de nouveau assemblés par Philippe-le-Bel, au sujet de la révolte de Flandre. Le résultat est un impôt de 4 d. pour liv.

1315 Plusieurs cantons suisses se réunissent pour former une république fédérative. — Enguerrand de Marigny est pendu au gibet de Montfaucon.

An de J. C.

—Louis Hutin, roi de France, rappelle les Juifs sous prétexte de guerre.

1315 Etats-généraux assemblés sous Louis Hutin, au sujet de la guerre avec les Flamands.— Le roi demande des secours.—Vers ce temps, invention des lunettes simples, par Salvina de Gl'armati, florentin.

1321 Etats-généraux assemblés sous Philippe-le-Long. Le prétexte de la convocation fut l'établissement de mêmes poids et d'une même monnaie. Ils ne firent qu'augmenter les troubles. — Mort du Dante, poète célèbre.

1328 La reine étant grosse à la mort de Charles-le-Bel, les états-généraux s'assemblent pour donner la régence. Edouard, roi d'Angleterre, la disputait à Philippe de Valois. Ce dernier l'emporte. On le nomme régent, et la reine étant accouchée d'une fille, il est couronné roi. Première application de la loi salique. Philippe VI commence la branche des Valois.

1337 Première comète observée et décrite exactement.

1340 Invention de la poudre à canon par Shwartz, moine de Cologne. Vers le même temps, invention de la peinture à l'huile, par Jean Van-Eyck.

1341 Premier passage des Turcs en Europe.

1346 Bataille de Créci. — Invention des bombes et des mortiers.

1348 Jeanne Ire, reine de Naples, vend la ville d'Avignon au pape.

1349 Humbert II cède la souveraineté du Dauphiné à la France. Les fils aînés des rois de France ont porté depuis ce temps le titre de Dauphin.— Institution de l'ordre de la Jarretière, par Edouard III.

1353 Etablissement des Ottomans en Europe.

1355 Etats-généraux sous le roi Jean, convoqués à Ruel, pour demander des subsides.

1356 19 sept. Bataille de Poitiers. Le roi Jean est fait prisonnier.—Etats-généraux assemblés par Charles, dauphin, au sujet de la captivité du roi Jean. On lui demande la destitution du chancelier et d'autres grands officiers. Il rompt adroitement l'assemblée.

1358 Les paysans se soulèvent contre la noblesse. On donne à ces troubles le nom de *Jacquerie*.—Etats assemblés pour délibérer de la rançon du roi : le dauphin est déclaré régent.

1360 Traité de Bretigny entre le roi Jean et Edouard III.

1369 Le 7 decembre, États assemblés sous Charles V. Divers impôts sont octroyés *gaîment*, dit l'historien, parce que le peuple savait qu'ils finiraient avec la guerre.

1370 Aubriot, prévôt de Paris, pose les fondemens de la Bastille, sous Charles V.

1374 Mort du poète Pétrarque, et de Boèce, l'année suivante.

1377 Retour des papes à Avignon, sous Grégoire XI, le 17 janvier.

1378 Commencement du schisme d'Occident. Il dure 38 ans.

1380 Etats-généraux sous Charles VI. On y abolit les impôts : on réduit le roi à ses revenus domaniaux, insuffisans pour ses charges. — 13 juillet, mort de du Guesclin.

1384 Mort de Wiclef, l'un des premiers auteurs de la Réformation.

1391 Cartes à jouer inventées pour l'amusement du roi de France.

1402 Bajazet est défait par Tamerlan.

1407 Le duc d'Orléans est assassiné à Paris dans la rue Barbette, par ordre du duc de Bourgogne.

1409 Concile général de Pise (16e). On y dépose Grégoire XII et Benoît XII : on y élit Alexandre V.

1414 Concile gén. de Constance (17e) sous Jean XXIII, qui se démet du souverain pontificat. On y élit Martin V : on y condamne Wiclef et Jean Huz.

1415 25 oct. Bataille d'Azincourt, gagnée par le Prince noir (Edouard).

1418 12 juin. Les Cabochiens ou partisans du duc de Bourgogne précipitent du haut des tours du petit Châtelet 4,000 citoyens soupçonnés d'être attachés au duc d'Orléans.

1419 Henri V, roi d'Angleterre, s'empare de Rouen. — Le duc de Bourgogne

An de J. C.

1419 (Jean Sans-Peur) est poignardé sur le pont de Montereau, dans une entrevue avec le dauphin. — Mort de Froissard, auteur d'une chronique, et inventeur de la ballade.

1420 Traité de Troyes. On y assure la couronne de France à Henri v, roi d'Angleterre. — Découverte de l'île de Madère par les Portugais.

1422 Amurat II, empereur des Turcs, assiége Constantinople sans succès. Il est le premier des Turcs qui se soit servi du canon.

1428 Les Anglais assiégent Orléans. Jeanne d'Arc, appelée depuis Pucelle d'Orléans, se présente à Chinon au roi Charles VII, se disant inspirée de Dieu pour faire lever le siége d'Orléans, et faire sacrer le roi. Elle s'introduit dans cette ville, dont en effet les Anglais lèvent le siége. Le roi est sacré à Reims le 17 juillet.

1429 Ordre de la Toison-d'Or établi à Bruges par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

1430 La Pucelle d'Orléans se jette dans Compiègne. Les Anglais la font prisonnière, et la conduisent à Rouen, où elle est brûlée vive comme sorcière.

1431 Concile général de Bâle (18e) sous Eugène IV, transféré à Ferrare, puis à Florence. Eugène y est déposé; on y élit Félix V.

1439 Concile de Florence (19e). Suite de celui de Bâle, pour la réunion des Eglises grecque et latine. — La Pragmatique-Sanction est établie en France.

1440 Imprimerie inventée à Mayence.

1446 Bibliothèque du Vatican fondée à Rome.

1453 Mahomet II, empereur des Turcs, assiége et prend Constantinople le 29 mai. Chute de l'empire d'Orient.

1454 Invention de la pompe à air, par Otto de Guerik, allemand.

1464 Invention de la gravure au burin et à l'eau-forte sur le cuivre. — Découverte des îles du cap Vert par les Portugais.

1466 Ligue contre Louis XI. Guerre du bien public. — Monstrelet, historien français. Etablissement des postes par un édit de Louis XI.

1467 17 janvier. Mort du fameux Scanderberg (Georges Castriot), roi d'Albanie.

1468 Etats tenus à Tours sous Louis XI. — On y arrête que la Normandie ne peut se démembrer de la couronne.

1469 Ordre de S. Michel établi par Louis XI.

1473 Etude de la langue grecque introduite en France par Tipherne.

1475 Le connétable de S. Paul est décapité à Paris le 19 décembre.

1484 Etats tenus à Tours sous Charles VIII. Ils confirment le gouvernement de la personne du roi, à Anne, dame de Beaujeu, sa sœur.

1489 Cartes marines apportées pour la première fois en Angleterre, par Barthélemi Colomb.

1492 Découverte de l'Amérique par Colomb, génois, au service de l'Espagne.

1494 Expédition de Charles VIII dans le royaume de Naples. — Algèbre introduite pour la première fois en Europe.

1497 20 nov. Le Cap de Bonne Espérance est doublé pour la première fois par Vasco de Gama. Premier voyage aux Indes par la route de l'Océan. Vasco débarque à Calicut le 22 mai de l'année suivante. — L'Amérique méridionale est découverte par Améric Vespuce, qui donne son nom au Nouveau-Monde.

1499 Cabot prend possession de l'Amérique Septentrionale pour Henri. — Louis XII s'empare du Milanais.

1500 Maximilien partage l'empire d'Allemagne en six cercles, et en ajoute quatre de plus en 1512. — 14 avril, découverte du Brésil par don Pedro Alvarès Cabral, pour le Portugal.

1509 L'art du jardinage apporté des Pays-Bas en Angleterre.

1513 Bataille de Flowden, dans laquelle Jacques IV, roi d'Ecosse, est tué avec la fleur de sa noblesse.

1515 13 et 15 sep. Bataille de Marignan. François Ier bat les Suisses.

1517 Martin Luther commence la réformation. — L'Egypte est conquise par les Turcs.

An de J. C.

1519 Expédition du Portugais Magellan ou Magalhaens. Le Détroit, auquel il donne son nom, est passé pour la première fois.
1521 Magellan est tué dans l'une des Moluques. — Conquête du Mexique par Fernand Cortez.
1524 Le chevalier Bayard est tué à la suite d'un combat. Les ennemis renvoient son corps en France avec de grands honneurs.
1525 Bataille de Pavie, où François Ier est fait prisonnier.
1530 Confession d'Augsbourg, ou profession de foi des Protestans.
1531 Fondation du collége royal (de France), par François Ier. — L'Arioste, poëte célèbre.
1533 Le bâtiment de l'hôtel-de-ville de Paris est commencé sous François Ier : il n'est achevé que sous le règne de Henri IV.
1534 La réformation est adoptée en Angleterre sous Henri VIII. — Fondation de l'ordre des Jésuites par S. Ignace.
1539 Premier usage du canon sur les vaisseaux.
1543 24 mai. Mort de Copernic.
1545 Commencement du concile de Trente, qui dure 18 ans.
1546 18 février. Mort de Luther, né en 1483.
1549 Concile général de Trente (20e) contre Luther, Zuingle et Calvin.
1553 Michel Servet est brûlé à Genève, comme hérétique, à la poursuite de Calvin.
1554 Catherine de Médicis bâtit les Tuileries.
1556 Charles-Quint se démet de l'empire, et se retire dans un couvent.
1558 Le Dauphin, depuis François II, roi de France, épouse Marie Stuart, reine d'Ecosse. Les états-généraux sont assemblés par Henri II, pour lui procurer des secours extraordinaires : on lui accorde trois millions d'écus d'or. Le parlement y assiste, formant un quatrième ordre.
1559 Henri II, roi de France, est blessé par Montgommery dans un tournois, et meurt à la suite de cette blessure. François II lui succède.
1560 Conspiration d'Amboise. Etats convoqués à Orléans. Mort de François II. Charles IX lui succède.
1561 18 avril. Assemblée des états-généraux sous Charles IX, au sujet des troubles de religion. Les députés du clergé siégent à Poissy. On y confère avec les protestans. La noblesse tient ses séances à Pontoise. On impose 1,200,000 liv. sur les boissons. Le clergé se charge du tiers des dettes de l'état. Quant à l'article de la religion réformée, on y conclut à une entière tolérance.
1562 La foudre tombée sur l'arsenal de Paris, fait sauter 20 milliers de poudre. 1er mars. Massacre de Vassy.
1564 15 février. Naissance de Galilée. — 27 mai. Mort de Calvin, né le 10 juil. 1509. D'après un édit de Charles IX, on commence à compter l'année du 1er janvier : auparavant, elle commençait à Pâques.
1568 Le comte d'Egmont et le comte de Horn sont exécutés par les ordres du duc d'Albe.
1569 Bataille de Jarnac, 13 mars, et de Montcontour, 3 octobre : les Huguenots y sont battus.
1572 Journée de la S. Barthélemy, ou massacre des Huguenots à Paris.
1574 Mort de Charles IX. Henri III son frère, lui succède.
1576 Etats-généraux tenus le 6 décembre, sous Henri III, dans la grande salle du château de Blois. Le roi y signe la ligue, et s'en rend le chef. On y décide la guerre contre les huguenots. Ils forment une contre-ligue ; le prince de Condé en est déclaré lieutenant sous le roi de Navarre. L'édit de pacification est révoqué. — Mort du Titien.
1578 On commence à bâtir le Pont-Neuf.
1579 Les Hollandais secouent le joug de l'Espagne. Commencement de la rép. de Hollande. — Ordre du S. Esprit établi par Henri III.
1580 Premier voyage autour du monde, fait par François Drake. — Mort de Palladio, célèbre architecte de Vicence.
1582 Réformation du calendrier. Suppression de 10 j. Le 5 oct. on compte le 15. Introduc. du nouv. style en Italie. — Mort de Buchanan.

An de J. C.

1583 Tabac apporté de la Virginie en Angleterre.

1585 On commence à construire en pierre le Pont-Royal.

1587 Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse, est décapitée par ordre de la reine Elizabeth, après une prison de 18 ans.

1588 Les États s'ouvrent à Blois le 10 octobre Henri III y jure l'édit de réunion. Le duc de Guise est assassiné par ordre de ce monarque, le 23 décembre. — La flotte espagnole est détruite.

1589 Henri III est assassiné par Jacques Clément, le 22 juillet. — Henri IV, de la maison de Bourbon, parvient au trône, et commence la branche des Bourbons.—Carrosses introduits pour la première fois en Angleterre.

1593 Etats convoqués à Paris par le duc de Mayenne, chef de la ligue.

1594 Les jésuites sont bannis de France : ils n'y sont rappelés que 9 ans après. — Mort de Michel-Ange, peintre, sculpteur et architecte.

1597 Montres apportées d'Allemagne en Angleterre.

1598 Edit de Nantes, 10 avril. — Paix de Vervins, 2 juin.

1601 24 octobre, mort de Ticho-Brahé, inventeur d'un Système du monde, mitoyen entre celui de Ptolomée et celui de Copernic.

1602 Arithmétique décimale inventée à Bruges.

1603 Mort de la reine Elizabeth. Jacques VI d'Ecosse, Ier d'Angleterre, lui succède. — Mort de Jean Nicot, qui le premier apporta le tabac en France.

1605 Complot des poudres découvert à Westminster.

1606 Satellites de Saturne découverts par Galilée, au moyen du télescope.

1610 Henri IV est assassiné par Ravaillac, le 4 mai. Louis XIII lui succède.

1614 Etats-généraux assemblés par la reine Anne d'Autriche, 27 octobre.— La reine profite des divisions des trois ordres pour les congédier. — Invention des logarithmes par Napier ou Néper de Marcheston.

1616 Marie de Médicis achète l'hôtel du Luxembourg pour y bâtir le palais de ce nom, aujourd'hui palais du Sénat. — Mort de Shakespeare.

1619 Découverte de la circulation du sang, par W. Harwey, anglais.

1621 Guerre de religion en France : elle dure 9 ans.

1626 Baromètre inventé par Torricelli. — 2 décembre. Assemblée des notables, tenue à Paris dans la salle haute des Tuileries. Louis XIII maintient les protestans dans les graces et droits qui leur avaient été accordés, et diminue les impôts. — Le 9 avril, mort du fameux chancelier Bacon, né en 1568.

1627 Thermomètre inventé par Drebellius.

1629 Prise de la Rochelle par Louis XIII, 18 octobre. — Le Cardinal de Richelieu fait bâtir le palais Royal, appelé d'abord palais Cardinal, et aujourd'hui palais du Tribunat.

1631 7 novemb. Cassendi observe, pour la première fois, le passage de Mercure sur le Soleil. Le célèbre Lalande fait la même observation, et dans le même lieu, le 18 brumaire an II (9 novemb. 1802). Ce dernier passage est le 19e observé : le prochain est pour le 5 mai 1832.

1632 Bataille de Lutzen, dans laquelle Gustave, roi de Suède, et chef des protestans d'Allemagne, est tué.

1633 21 juin. Galilée est condamné par l'inquisition à trois mois d'emprisonnement, pour avoir soutenu que la terre se mouvait autour du soleil.

1635 Etablissement de l'Académie française par lettres-patentes ; le cardinal de Richelieu en est protecteur.

1640 Mort de Rubens. — On commence à se servir du balancier pour frapper les monnaies.

1641 Anne d'Autriche fonde le Val-de-Grace. — Mort de Vandick.

1642 Massacre d'Irlande, où quarante mille protestans furent tués. La guerre civile commence en Angleterre. — Mort du cardinal de Richelieu. Le cardinal Mazarin lui succède au ministère. — Mort du Guide.

1643 Mort de Louis XIII. Avénement de Louis XIV au trône. Cinq jours après, célèbre bataille de Rocroy gagnée par le prince de Condé.

1648 Paix de Westphalie. — Barricades de Paris. — Guerre civile de la Fronde.

1649 Charles Ier, decapité à White-Hall le 30 janvier, âgé de 49 ans.—L'indépendance de la république des Suisses est généralement reconnue.

An de J. C.	
1650	Mort du jésuite Sheiner. Il est le premier qui découvrit des taches sur le disque du soleil. — 11 fév. Descartes meurt à Stockholm, âgé de 63 ans. Ses cendres sont rapportées à Paris, 17 ans après, et déposées dans l'église de Sainte-Geneviève.
1654	Cromwell se déclare protecteur d'Angleterre.—Christine, reine de Suède, abdique la couronne.
1655	Les Anglais, sous l'Amiral Penn, prennent la Jamaïque aux Espagnols. —Vers ce temps, premier usage du café en France.
1656	Jean Hindret établit au château de Madrid, dans le bois de Boulogne, près Paris, une manufacture de bas au métier. C'est la première qui ait eu lieu en France.
1658	Cromwell meurt. Son fils Richard lui succède en qualité de protecteur.
1659	Paix des Pyrénées, 28 octobre.
1660	Charles II est rétabli par Monk.
1661	Etablissement de la Société royale de Londres, 15 juillet. — Invention des pompes à feu. — 9 mars. Mort du cardinal Mazarin, né en 1602.
1662	19 août. Mort de Pascal, né en 1625.
1663	Etablissement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de celle de Peinture et d'Architecture.
1665	La peste ravage Londres, et fait périr 68,000 personnes. — Révocation de l'édit de Nantes. — L'Observatoire de Paris est construit par les soins de Colbert. Louis XIV fait reconstruire le Louvre, qu'on achève aujourd'hui. — Denys de Salo, conseiller au parlement, donne naissance au Journal des Savans.
1666	Le grand incendie de Londres commence le 2 de septembre, et dure trois jours. Il consume 13,000 maisons et 400 rues. — Premier usage du thé en Angleterre.—Mort d'Anne d'Autriche, âgée de 64 ans.—Etablissement de l'Académie des Sciences. — Mort du célèbre architecte Mansard.
1667	Paix de Breda. — Publication des ordonnances de Louis XIV. — Riquet commence le canal du Languedoc.
1668	Traité d'Aix-la-Chapelle, 22 avril. — Mort de Nicolas Mignard.
1671	Etablissement de l'Académie d'Architecture de Paris. — Fondation des Invalides par Louis XIV. Leur hôtel s'élève par les soins de Louvois.
1672	Louis XIV ravage la Hollande. Le prince d'Orange est élu stathouder. Jean de Witt est assassiné.
1673	17 fév. Mort de Molière.
1674	15 nov. Mort de Milton, auteur d'un poëme épique qui l'a rendu immortel. Il était né en 1608.
1675	Turenne est tué à la bataille d'Altenheim, qui, néanmoins est gagnée.— François Blondel, célèbre architecte.
1678	Paix de Nimègue. — Acte d'*Habeas corpus* en Angleterre.
1680	Persécution des protestans. — Grande comète.
1682	Construction de la machine de Marly par Rannequin, machiniste liégeois. Mort du comte de Shaftesbury, philosophe anglais.
1684	Mort de Pierre Corneille, né en 1606.
1685	Mort de Charles II, roi d'Angleterre, âgé de 55 ans. Son frère Jacques II lui succède. — Le duc de Montmouth excite une révolte: il est décapité. — Révocation de l'édit de Nantes, 22 octobre. — Mort du chancelier le Tellier. — Invention d'une machine pour marquer le cordon sur les pièces d'or et d'argent.
1686	Le grand Condé meurt à Fontainebleau le 11 décembre, âgé de 66 ans. Madame de Maintenon fonde Saint-Cyr.
1687	Louis XIV finit le palais de Versailles.
1688	Révolution dans la Grande-Bretagne. Jacques II quitte l'Angleterre le 3 décembre. — 1er mars. Ouverture du Théâtre de la comédie française dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, sur l'emplacement d'un jeu de paume. La comédie française resta dans ce local environ quatre-vingts ans.
1689	Guillaume, stathouder de Hollande, et Marie son épouse, fille de Jacques II, sont proclamés roi et reine d'Angleterre, le 16 février.

An de J. C.

1690 Bataille de Boyne en Irlande, gagnée par Guillaume contre Jacques.

1692 A la bataille de Turin, les Français se servent, pour la première fois, de baïonnettes au bout des fusils chargés.

1693 Le duché de Hanovre devient le neuvième électorat. — Banque établie par le roi Guillaume III.

1694 Ordre royal et militaire de S. Louis institué par Louis XIV. — Droit du timbre établi en Angleterre.

1695 8 juin. Mort de Chrétien Huyghens, hollandais. Il est le premier qui ait découvert un anneau et un 4e satellite à Saturne. Il est aussi l'inventeur des horloges à pendule. — Mort de La Fontaine.

1696 Paix de Riswick.

1699 Mort de Racine, né en 1639.

1700 Commencement du règne de Charles XII en Suède. — Les Hollandais et les Protestans d'Allemagne admettent le nouveau style. — Mort de Charles II, roi d'Espagne. La maison de Bourbon est appelée à cette couronne dans la personne de Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.

1701 La Prusse est érigée en royaume. Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, en est proclamé roi le 15 janvier. — Grande alliance formée contre la France. — Le prince Eugène entre en Italie. — Jacques II, roi d'Angleterre, meurt à S. Germain-en-Laye, âgé de 68 ans. — Il se forme en Angleterre une société pour la propagation de l'évangile. — 1er mai. Mort de Dryden, célèbre poète anglais. — Guerre de la succession commencée le 4 mai.

1702 Le 16 mars, mort de Guillaume III, roi d'Angleterre, âgé de 50 ans.

1703 Rebelles dans les Cévennes, nommés *Camisars*.

1704 Gibraltar enlevé aux Espagnols par l'amiral Rooke. — Bataille de Bleinheim gagnée par le duc de Marlbourough. — Election de Stanislas Leczinski au trône de Pologne. — Mort de Locke. — Mort de l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, né en 1627.

1706 Acte d'union entre l'Angleterre et l'Ecosse, signé le 22 juillet. — Bataille de Ramillies, gagnée par Marlborough et les alliés.

1707 Premier parlement de la Grande-Bretagne.

1708 La Sardaigne est érigée en royaume, et donnée au duc de Savoie. — Mort de Tournefort, inventeur d'une nouvelle méthode de botanique.

1709 Pierre-le-Grand est défait à Pultawa. — Bataille de Malplaquet gagnée par Marlborough.

1710 Cathédrale de S. Paul de Londres reconstruite par sir Christ. Wren.

1711 11 mars. Mort de Boileau Despréaux, né en 1636.

1712 14 septembre. Mort de Jean-Dominique Cassini, né en 1625.

1713 Paix d'Utrecht. — Mort de Frédéric I, roi de Prusse. Frédéric-Guillaume lui succède. — Victor Amédée est reconnu roi de la Sardaigne, nouvellement érigée en royaume.

1715 Rebellion en Ecosse sous le comte de Mar, en faveur du prétendant. — 1er. septembre. Mort de Louis XIV. Avénement de Louis XV, son petit-fils, au trône. Le duc d'Orléans est déclaré régent. — Mort du célèbre sculpteur Girardon. — Mort de Fénélon, archevèque de Cambrai, né en 1651.

1716 Acte passé en Angleterre pour le parlement septennal. En France, refonte des monnaies. — Etablissement d'une chambre de justice, pour la recherche de ceux qui avaient commis des abus dans les finances.

1717 Le czar Pierre-le-Grand arrive à Paris le 7 mai. — La banque de Law prend faveur. Le prince Eugène assiége Belgrade. Il est lui-même assiégé dans son camp par l'armée ottomane, forte de 150,000 hommes. Il la détruit le 16 août, et prend la place deux jours après.

1718 Quadruple alliance signée à Londres le 2 août, entre l'empereur, les rois de France et d'Angleterre. Les états-généraux y accèdent en 1719. — La conspiration de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, tramée par le cardinal Alberoni, est découverte. — Charles XII, roi de Suède, est tué le 11 décembre au siége de Fredericks-Hall, à l'âge de 36 ans. — Mort

An de J. C.

1718 du célèbre mathématicien Philippe de la Hire, employé par Colbert, avec Picard et Cassini, à dresser la carte de la France, et à tracer la méridienne de Paris.

1719 La compagnie d'Occident est réunie à la banque de Law. — Le czar Pierre Ier fait condamner à mort Alexis son fils.

1720 Système de Law. Bouleversement des fortunes. — Le roi d'Espagne Philippe V accède à la quadruple alliance. — Law prend la fuite, chargé de l'exécration générale.

1721 Le pape Clément XI meurt à Rome. Il a pour successeur Innocent VIII. — Peste à Marseille. Elle se déclare au mois de juillet, et ne cesse qu'en 1722, après d'affreux ravages. L'évêque Belzunce reste dans la ville pour assister les malades. — Ambassade turque à Paris.

1722 La même année, le czar Pierre Ier prend le titre d'empereur.
Le cardinal Dubois est nommé premier ministre. — Louis XV est sacré à Reims le 24 octobre. — Mort du célèbre duc de Marlborough.

1723 Le 22 février, Louis XV déclare sa majorité dans un lit de justice. — Mort du cardinal Dubois. — L'inoculation est introduite en France.

1724 Philippe V, roi d'Espagne, abdique la couronne. Le prince des Asturies, son fils, lui succède sous le nom de Louis Ier; il meurt dans la même année. Philippe remonte sur le trône.

1725 8 février. Mort de Pierre-le-Grand le 28 janvier. — L'Infante destinée pour épouse à Louis XV, est renvoyée en Espagne. Il épouse Marie Leczinska à Fontainebleau, le 4 décembre.

1726 Etablissement des milices en France.

1727 Mort de Newton, le 20 mars. Il était âgé de 85 ans. Il est enterré à Westminster. Six pairs du royaume portent les coins du poële à ses funérailles. — La czarine Catherine Alexiewna meurt à Pétersbourg le 17 mai. Pierre II Alexiowitz lui succède. — Georges Ier, roi d'Angleterre, meurt le 8 juin. George II lui succède. — L'inoculation est éprouvée pour la première fois en Angleterre sur des criminels.

1728 Le 28 octobre. Louis XV est attaqué de la petite-vérole. — Grand incendie à Copenhague : il consume la bibliothèque publique, avec 120,000 manuscrits, et tous les instrumens de Ticho-Brahé.

1729 4 septembre. Naissance du dauphin, père de Louis XVI.

1730 31 janvier. Mort de Pierre II à Moscou. Il était âgé d'environ 15 ans. La princesse Anne Iwanowna monte sur le trône. — 15 novembre. Mort de Kepler.

1732 Le 7 sept. Exil du parlement au sujet d'une déclaration portant réglement sur les appels comme d'abus. Cette cour est rappelée, et rentre le 1er décembre. — Empire du Mogol conquis par Thamas Kouli-kan.

1733 Mort d'Auguste II, roi de Pologne. Le roi Stanislas est élu pour la seconde fois ; mais, dans une autre assemblée, les Russes et l'empereur Charles VI, font élire l'électeur de Saxe, sous le nom d'Auguste III. — Des Académiciens partent pour le Pérou, à l'effet de déterminer la figure de la terre.

1734 Grand incendie à Madrid, qui consume le palais du roi d'Espagne et les archives de la couronne.

1735 Les préliminaires d'une paix générale sont signés à Vienne, le 3 octobre. Ils portaient que le roi Stanislas serait investi des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après sa mort, seraient réunis à la couronne de France.

1736 Thamas Kouli-kan se fait reconnaitre roi de Perse. — Théodore, fils du baron de Neuhoff, est proclamé roi de Corse.

1737 Mort de Jean Gaston de Médicis, grand-duc de Toscane. François, duc de Lorraine, est investi des états de ce prince, conformément au traité de Vienne. — Le roi Stanislas fixe sa résidence en Lorraine. — Il demeure démontré que la terre est aplatie vers les pôles.

1738 Incendie du palais de justice à Paris. Une grande partie des registres de la chambre des comptes est consumée. — Le traité de paix, dont les préliminaires avaient été arrêtés à Vienne en 1735, est signé définitivement. — On commence à Londres, le pont de Westminster, composé

An de J. C.

de 15 arches : il ne fut fini qu'en 1750. — 25 sept. Mort de Boerhaave.

1739 Guerre de l'Angleterre avec l'Espagne.

1740 Hiver rigoureux, accompagné d'une grande disette. — Etablissement des expositions de tableaux au Louvre. La première a lieu le 22 août. — Avénement de Frédéric III, dit *le Grand*, au trône de Prusse. — Mort de l'empereur Charles VI. — Alliance de la France et de l'Espagne contre Marie-Thérèse, reine de Hongrie.

1741 Révolution en Russie. Elizabeth Petrowna monte sur le trône. — La guerre est déclarée entre la France et l'Angleterre.

1742 Le 24 janvier, l'électeur de Bavière est élu roi des Romains, et proclamé empereur à Francfort le 31 suivant. — Les Français sont assiégés dans Prague. Les Autrichiens lèvent le blocus. Belle retraite du maréchal de Belle-Isle à la tête de 11,000 hommes de pied et de 3,000 chevaux.

1743 29 janvier. Mort du cardinal de Fleuri, âgé de 89 ans. Louis XV prend les rênes du gouvernement. — 16 juin. Bataille de Dettingue, gagnée par les Anglais et les alliés.

1744 20 février. Combat naval de Toulon à l'avantage des Français. — L'amiral Anson revient de son voyage autour du monde. — 30 mai. Mort de Pope. — Projet d'une descente en Angleterre. La flotte française, sur laquelle était le prince Edouard, est contrariée par les vents, et l'entreprise échoue. — Louis XV tombe malade à Metz. Aussitôt sa convalescence, il se rend au siége de Fribourg, qui capitule le 6 novembre.

1745 20 janvier. Mort de l'empereur Charles VII. — Bataille de Fontenoi, gagnée par le roi de France en personne, le 11 mai. — Le prince Edouard débarque en Ecosse le 15 juillet : il obtient des succès.

1746 La rebellion éclate en Ecosse : l'armée du prétendant est défaite par le duc de Cumberland à Culloden. — Lima et Callao sont engloutis par un tremblement de terre. — Découverte du choc électrique. — Louis XV, en personne, prend Louvain, Malines et Anvers. — 30 septembre. Bataille de Rocoux, gagnée par les Français.

1747 Louis XV part pour se mettre à la tête de l'armée des Pays-Bas. 2 juillet. Bataille de Laufeld, gagnée par les Français. Lowendal emporte Berg-op-Zoom d'assaut le 16 septembre.

1748 Le prince Edouard est obligé de sortir de France, d'après une convention entre les rois de France et d'Angleterre. — Paix d'Aix-la-Chapelle, signée le 28 octobre.

1749 Le roi de Portugal prend le titre de majesté très-fidèle, qui lui est donné par le pape. Découverte des ruines d'Herculanum. — 8 mars. Mort de Fréret.

1751 Etablissement des ingénieurs des ponts et chaussées. — Louis XV achète de Brassart, chirurgien du Berri, le secret de la propriété de l'agaric de chêne pour arrêter les hémorragies dans les amputations. Il fonde l'école militaire. — Mort de Frédéric, prince de Galles, père du roi d'Angleterre, Georges III. — Mort de Bolingbroke.

1752 Le duc d'Orléans, fils du régent, meurt à Sainte-Geneviève le 22 février. — Nouveau style introduit dans la Grande-Bretagne. Le 3 septembre, on compte le 14.

1753 Etablissement à Londres du Muséum britannique, à l'hôtel de Montague. — Formation, dans la même ville, d'une Société des arts, manufactures et commerce.

1754 Naissance de Louis XVI, le 23 août. — Le roi rappelle le parlement. — Hiver très-rigoureux.

1755 1er novembre. Lisbonne est détruite par un tremblement de terre. 2 novembre. Naissance de l'archiduchesse Marie-Antoinette de Lorraine-Autriche, depuis, reine de France.

1756 Le maréchal de Richelieu emporte d'assaut les dehors du fort Saint-Philippe, ou Port-Mahon, dans l'île de Minorque. La place capitule le 28 juin. — Le roi de Prusse entre dans la Saxe : il s'empare de

Au de J. C.

Dresde le 17 septembre. — En Angleterre, on fait le procès à l'amiral Bing — Il est exécuté sur son bord le 14 mars. — En France, Cassini et d'autres académiciens sont chargés de travailler à une carte exacte du royaume. — Le parlement de Paris est exilé après un lit de justice.

1757 Le 5 janvier, à 6 heures du soir, Damien attente à la vie de Louis XV. — 9 janvier. Mort de Fontenelle, presque centenaire, étant né le 11 février 1657. — Le maréchal de Richelieu poursuit les Hanovriens, et les accule dans des marais. La suite de cet avantage fut la convention de Closter-Seven, le 8 septembre. — 18 octobre. Mort de Réaumur, né en 1683. — Bataille de Rosbac le 5 novembre, perdue par les Allemands et les Français. Ceux-ci étaient commandés par le prince de Soubise. — Franklin découvre l'identité du feu électrique et de l'éclair. Il invente les conducteurs métalliques appelés *paratonnerres*.

1758 Le roi de Portugal est attaqué et blessé par des assassins le 3 septembre, à 11 heures du soir. Le duc d'Aveiro, le marquis de Tavora, et le comte d'Atognia, accusés d'avoir favorisé ce crime, périssent sur la roue. Les jésuites, regardés comme complices, sont chassés du Portugal. — Bataille de Crevelt le 25 juin. Les Français sont forcés de céder le champ de bataille. Le prince de Soubise gagne la bataille de Lutzelberg, le 10 octobre.

1759 L'ordre du mérite militaire est établi par Louis XV en faveur des officiers protestans qui servent en France. — Mort de Ferdinand VI, roi d'Espagne. Son frère lui succède sous le nom de Charles III.

1760 A Paris, établissement de la petite-poste, d'après le plan de M. de Chamousset. — Georges II, roi d'Angleterre, meurt le 25 octobre, âgé de 77 ans. Georges III lui succède. — On commence à Londres le pont de Black-Friars.

1761 Prise de Pondichéri par les Anglais, le 15 janvier. — 6 juin. Passage de Vénus sur le disque du soleil. — Guerre déclarée par l'Angleterre à l'Espagne. — Pacte de famille entre les branches souveraines de la maison de Bourbon.

1762 Mort de l'impératrice de Russie, Elizabeth Petrowna, le 5 janv. Pierre III lui succède : il est déposé, et meurt quelques jours après. Avénement de Catherine, son épouse, au trône impérial de toutes les Russies. — Exécution de Calas à Toulouse, le 9 mars.

1763 Traité de paix entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et le Portugal, conclu à Paris le 10 février. — 8 avril. Incendie du Palais-Royal et de la salle d'opéra y jointe. — Erection de la statue équestre de Louis XV sur la place de ce nom.

1764 L'archiduc Joseph est élu roi des Romains, le 27 mars. — Stanislas Poniatowski est élu au trône de Pologne le 6 septembre. Louis XV pose la première pierre de l'église de Sainte-Geneviève, aujourd'hui le *Panthéon*. On avait commencé à travailler aux fondations dès 1757. — La France cède la Louisiane à l'Espagne.

1765 Commencement des troubles en Amérique à l'occasion du bill du timbre. — Réhabilitation de la mémoire de Calas, par jugement souverain du 9 mars. — Mort du Dauphin, père de Louis XVI, à Fontainebleau, le 20 décembre. Il avait 37 ans, et fut inhumé à Sens.

1766 1er janvier. A Rome, mort du chevalier de S. Georges, fils de Jacques II. Il était âgé de 70 ans. — 23 février. A Lunéville, mort de Stanislas Leczinski, roi de Pologne. — Arrêt du 6 mai, qui condamne le général Lally à être décapité, pour avoir rendu Pondichéri. Ce jugement est exécuté trois jours après.

1767 Invention du scaphandre par l'abbé de la Chapelle. Académie de peinture établie à Londres.

1768 Les Génois cèdent la Corse à la France. — Une députation de la Louisiane arrive à Paris.

1769 Catherine II, impératrice de Russie, fait partir de Pétersbourg une flotte

An de J. C.

qui vogue vers la Méditerranée pour aller attaquer la Grèce. — Passage de Vénus observé le 3 juin.

1770 16 mai. Mariage du dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche. Aux réjouissances qui eurent lieu à Paris le 31 suivant, à l'occasion de ce mariage, 11 ou 1200 personnes périssent écrasées dans la foule. Fondation de la ville de Versoix. — Poivre, intendant de l'île de Bourbon, y transporte le géroflier des Moluques, et le muscadier. — 8 décembre, lit de justice. Le parlement cesse de s'occuper des procès des particuliers, pour se mêler des affaires publiques. — Prise de Bender par le maréchal de Romanzow.

1771 La nuit du 19 au 20 janvier, des mousquetaires sont envoyés chez tous les membres du parlement, chargés d'un ordre du roi, portant injonction de déclarer s'ils entendent le lendemain reprendre leurs fonctions, et de signer leur déclaration. Tous répondirent que *non*. La nuit suivante, un huissier leur signifie un arrêt du conseil, qui déclare que leurs charges sont confisquées, et des mousquetaires leur distribuent des lettres-de-cachet, qui les exilent dans des lieux différens. — Madame Louise, fille de Louis XV, se rend aux Carmelites de Saint-Denis, et y prend le voile le 10 septembre suivant. — 17 avril, dernier lit de justice de Louis XV, dans lequel sont publiés des édits portant création de nouveaux offices dans le parlement de Paris, et suppression de la cour des aides et du grand-conseil. Les membres de ce dernier tribunal sont établis conseillers au parlement. Cette cour nouvelle reçut depuis, la dénomination de parlement *Maupeou*, parce que c'était l'ouvrage du chancelier de ce nom — Le roi de Pologne est attaqué le 3 novembre, par 30 assassins, qui le menacent de le tuer. Il échappe. — L'abbé Terray pose la première pierre de l'hôtel de la Monnaie.

1772 Arrestation de la reine de Danemarck et du comte de Struensée. — Partage de la Pologne entre l'Autriche, la Russie et le roi de Prusse. — Révolution en Suède, le 19 août. Le roi de Suède change la constitution de ce royaume. — 30 décembre, incendie de l'hôtel-Dieu de Paris.

1773 Le parlement d'Angleterre met un impôt sur le thé importé dans les colonies d'Amérique. Cet impôt excite de nouveaux troubles. A Boston, on jette à la mer plusieurs cargaisons de thé. Les Américains se disposent à prendre les armes. — 11 juillet, suppression des jésuites par une bulle de Clément XIV.

1774 10 mai, Louis XV, âgé de 64 ans, meurt de la petite-vérole qu'il avait pour la seconde fois. Il avait regné 59 ans. Louis XVI, son petit-fils, lui succède. — Les colonies méridionales s'étant refusées aux droits imposés par le parlement britannique, des députés s'assemblent à Philadelphie en congrès-général le 5 septembre. — Le 12 novembre, Louis XVI rappelle les anciens magistrats dans leurs fonctions, et rétablit l'ancien parlement.

1775 Jean-Ange Braschi est élu pape le 15 février, et prend le nom de Pie VI. Washington est nommé par le congrès commandant en chef des armées américaines. 19 avril. Première bataille entre les troupes du roi d'Angleterre et les milices de Lexington. — 17 juin. Bataille de Banker's-Hill. — En France, émeutes populaires, qui ont pour prétexte la cherté du blé. — Le roi est sacré à Reims le 11 juin. — En Russie, l'impératrice Catherine fait publier son nouveau code de lois.

1776 Publication de l'acte d'indépendance dans les colonies anglaises d'Amérique. Vashington le fait proclamer au mois de juillet, à la tête de son camp. Les Anglais battent les Américains à Long-Island, et se rendent maitres de New-York.

1777 Mort de Joseph I, roi de Portugal, à Lisbonne, le 24 février. Marie-Françoise-Elizabeth sa fille, lui succède, et fait proclamer roi *don Pedro*, son mari, sous le nom de Pierre III. — Le 11 septembre, bataille entre les Américains et les Anglais. Les premiers sont vaincus. Les Anglais s'emparent de Philadelphie. Le 17 octobre, les troupes aux ordres du général Burgoyne mettent bas les armes devant les Américains com-

An de J. C.

mandés par le général Gates. — La campagne se termine à l'avantage des Américains. — L'empereur Joseph II arrive le 18 mars à Paris, sous le nom du comte de *Falkenstein*.

1778 10 janvier, mort de Linné, né en 1707. — Benjamin Franklin, député par les Etats-Unis, arrive à Paris. La France jusque-là n'avait point paru dans la querelle entre la Grande-Bretagne et ses colonies, quoique sous-main elle aidât celles-ci. Elle reconnait leur indépendance, et fait avec elles un traité d'alliance et de commerce. Il est notifié le 13 mars à la cour de Londres par l'ambassadeur de France. Le 17 juin, belle défense de la frégate française la *Belle-Poule*, contre la frégate anglaise l'*Aréthuse*. Les Anglais sont chassés de Philadelphie par Washington. Le 28 juin, il remporte sur eux, à Montmouth, une victoire célèbre. Le 28 juillet, combat à Ouessant, entre l'escadre française commandée par le comte d'Orvilliers, et l'escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Keppel : les deux partis s'attribuent la victoire. — Voltaire meurt le 30 mai, âgé de 84 ans. J. J. Rousseau meurt le 2 juillet à Ermenonville, âgé de 66 ans. Il est inhumé dans l'ile des Peupliers. — 19 décembre. Naissance de Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI.

1779 Le 14 février, le capitaine Cook est tué dans l'île d'Owehée, à la suite d'une querelle avec les sauvages. — Dans l'Inde, les Anglais remportent divers avantages sur les Français, prennent Mahé, et deviennent maitres de presque tous les comptoirs du Bengale. — Fameuse éruption du Vésuve, le 8 août. La ville d'Ottojano est réduite en cendres, et une plaine fertile devient une plage aride, couverte de pierres et de débris.

1780 Confédération des trois puissances du Nord, sous le nom de *neutralité armée*. — 16 janvier. L'amiral Rodney attaque la flotte espagnole sous les ordres de don Juan de Langara, près du cap Saint-Vincent. Il lui prend 5 vaisseaux de ligne, outre le *S. Dominique* qui saute en l'air, et un autre jeté à la côte. — Ecole vétérinaire établie à Alfort près de Charenton. — L'impératrice reine Marie-Thérèse meurt à Vienne, le 29 novembre, âgée de 64 ans. — Troubles à Londres. — Horribles ouragans dans les Indes-Occidentales. — L'Angleterre déclare la guerre à la Hollande. — La question est abolie en France.

1781 M. Necker, directeur des finances, donne sa démission le 15 mai, et M. Joli de Fleury lui succède, avec le titre de contrôleur-général. — 13 mars. Herschel découvre la planète qui porte son nom, et à laquelle il avait donné celui d'*astre de Georges*. La société royale de Londres fait graver une médaille en mémoire de cette découverte. — 8 juin. Incendie de l'Opéra de Paris, joint au Palais-Royal. — Frère Cosme, feuillant, inventeur du *lithotome*, et célèbre par son habileté dans l'art d'opérer la pierre, meurt le 8 juillet, âgé de 79 ans. — 5 août. Affaire entre les flottes anglaise et hollandaise, sous la conduite des amiraux Parker et Zoutman, près de Dogger-Banks. — Le 17 octobre, lord Cornwallis, assiégé dans York-Town, se rend prisonnier de guerre avec toute son armée. — Edit de l'empereur Joseph II, qui défend de demander des dispenses à Rome, et qui interdit aux religieux de ses états, le recours à la juridiction d'un supérieur étranger, ainsi que l'usage de livres imprimés hors du pays. — 22 octobre. Naissance de Louis-Joseph-Xavier-François, fils de Louis XVI, dauphin de France.

1782 25 fév. Ortonna, petite ville de l'Abruzze, s'enfonçant avec le territoire qui l'environne, est engloutie par les flots. — Voyage du pape Pie VI à Vienne, au sujet des changemens faits par Joseph II dans les affaires religieuses; mais il n'obtient rien. — L'inquisition est supprimée dans les états du roi de Naples. — L'empereur Joseph II supprime la peine de mort dans les siens. — Le 12 avril, dans les Indes-Occidentales, l'amiral Rodney défait la flotte française commandée par le comte de Grasse; la *Ville de Paris*, vaisseau amiral, tombe,

An de J. C. 1782.

avec plusieurs autres, au pouvoir des Anglais. Etablissement de batteries flottantes devant Gibraltar. L'entreprise contre cette place échoue. — Mort de Métastase. — Mort d'Hyder-Ali, le 7 décembre. Tippoo-Saïb lui succède.

1783 8 fév. Terrible tremblement de terre dans la Calabre ultérieure et en Sicile. Plusieurs villes sont détruites : des milliers d'hommes périssent et disparaissent avec leurs habitations. — Armistice entre la Grande-Bretagne et la Hollande, signé le 10 fév. — Préliminaires de paix signés à Paris le 20 juin, entre sa majesté britannique et les rois de France et d'Espagne. Par le 1er article, le roi d'Angleterre reconnait l'indépendance des Etats-Unis. — L'empereur fait démanteler la plupart des villes de la Belgique. — Invention de la navigation aérienne par les frères Montgolfier. 1re ascension par Pilatre des Rosiers et d'Arsandes, le 21 novembre. — Le traité de paix est proclamé à Paris le 23 novembre.

1784 Ratification de la paix avec l'Amérique, arrivée le 7 avril. Traité de paix définitif entre la Grande-Bretagne et la Hollande, le 24 mai. — Mort de Diderot le 31 juillet. C'est lui et d'Alembert qui conçurent l'idée de l'*Encyclopédie*. 1ère ascension dans un ballon en Angleterre, par Lunardi, au parc d'artillerie de Moor'sfield, le 15 septembre.

1785 Proposition faite par l'empereur, à l'électeur Palatin, de céder la Bavière et pays adjacens, pour en former un royaume d'Austrasie. On devait lui donner en échange les Pays-Bas. Le duc des Deux-Ponts, en sa qualité d'héritier éventuel, s'y oppose, et l'affaire n'a pas de suite. — 7 janvier. Blanchard part de Douvres avec le docteur Jeffries par la voie des airs; ils abordent sur les côtes de France, entre Calais et Boulogne. — 27 mars. Naissance de Louis-Charles, second fils de Louis XVI, d'abord duc de Normandie, ensuite, par la mort de son frère, dauphin de France, déclaré prince-royal par l'assemblée constituante. — 15 juin, Pilatre des Rosiers et Romain s'élèvent dans un ballon à Boulogne, avec le dessein de passer en Angleterre; ils retombent une demi-heure après, à une lieue de cette ville; tous deux sont écrasés dans leur chute. — 15 août. Le cardinal de Rohan est arrêté chez le roi, relativement à l'affaire dite *du collier*. — Expédition de la Pérouse pour faire de nouvelles découvertes.

1786 23 juin. Louis XVI voit placer à Cherbourg l'un des cônes qui faisaient partie du grand travail qu'on devait exécuter dans ce port. — 17 août. Mort de Frédéric III, roi de Prusse, surnommé le Grand. — 26 sept. Traité de commerce signé entre la France et l'Angleterre. — On commence à bâtir le pont Louis XVI, appelé aujourd'hui de la Concorde.

1787 22 fév. Première séance de l'assemblée des notables, tenue à Versailles. La 6e et dern. se tient le 25 mai. — 21 mai. M. Burke accuse Waren-Hastings, gouverneur du Bengale. — Edit du roi, portant création d'assemblées provinciales. — 6 août. Le roi tient un lit-de-justice à Versailles. Le parlement refuse d'enregistrer l'impôt territorial et le timbre. — 15 août. Le parlement de Paris est transféré à Troyes. — 17 et 18 du même mois. Monsieur, frère du roi, et le comte d'Artois, se rendent, l'un à la chambre des comptes, et l'autre à la cour des aides, pour y faire enregistrer l'édit du roi portant établissement d'une subvention territoriale, et la déclaration sur le timbre. — 19 sept. Révocation de l'édit et de la déclaration dont il est parlé ci-dessus. — 20 du même mois. Rappel du parlement de Paris. — 19 novembre. Lit-de-justice au parlement pour l'enregistrement d'un emprunt successif. Séance royale, dans laquelle le duc d'Orléans proteste contre l'édit. Il est exilé à Villers-Coteret. Des membres du parlement sont aussi exilés. Les parlemens sont rétablis. — 6 novemb. Seconde assemblée des notables pour la convocation et la composition des états-généraux. La clôture a lieu le 12. Le clergé et la noblesse renoncent à leurs priviléges pécuniaires. — Les 6 et 13, le roi d'Angleterre étant attaqué d'une maladie grave, avec des symptômes d'aliénation d'esprit, le conseil privé ordonne des prières publiques pour le rétablissement de sa santé.

An de J. C. 1789.

Fév.	17	Convalescence du roi d'Angleterre. Le 26 il est parfaitement rétabli. — Dans le courant de mars, on tient les assemblées bailliagères pour la nomination des députés aux états-généraux. — Le 23 avril, grande procession à l'église de S.-Paul de Londres, en action de graces du rétablissement du roi d'Angleterre.
Mai.	5	Ouverture des états-généraux à Versailles. — M. Necker y déclare que le déficit, dans les finances de l'état, est de 54,929,540 liv. au-dessous des recettes annuelles.
Juin.	17	Décret qui met la dette publique sous la garantie de l'honneur et de la loyauté nationale. — Les députés des communes aux états-généraux se constituent assemblée nationale, et prêtent serment en cette qualité. Bailly, de doyen, devient président provisoire.
	20	Proclamation par laquelle le roi suspend les séances des états-généraux à Versailles. Séance fameuse du jeu de paume.
	22	Séance de l'assemblée nationale dans l'église de S.-Louis de Versailles. 150 membres du clergé se réunissent aux communes.
	23	Le roi tient une séance royale. Des troupes entourent la salle. On ordonne aux députés de se retirer.
	25	Le roi exige des membres opposans du clergé et de la noblesse, qu'ils se réunissent aux communes.
	27	Le clergé et la noblesse obéissent à la volonté du roi.
Juil.	1	Des troupes se rassemblent à Paris par les ordres du roi. Elles abandonnent son parti.
	3	Le duc d'Orléans est nommé président de l'assemblée constituante : il refuse.
	11	M. Necker reçoit l'ordre de sortir du royaume.
	12	Affaire du prince de Lambesc aux Champs-Elysées.
	13	Les Parisiens enlèvent les armes déposées aux Invalides.
	14	Siége et prise de la Bastille. Ce jour et les suivans, le gouverneur de cette forteresse, Launay ; le prévôt des marchands, Flesselles ; l'intendant de Paris, Berthier, et son beau-père, Foulon, sont massacrés. Les horribles scènes de la lanterne se répètent.
	15	M. de la Fayette est nommé commandant de la garde parisienne : il prête serment à Notre-Dame, assiste au *Te Deum* ; et M. Bailly est nommé maire. 88 députés se transportent à Paris pour y rétablir le calme.
	16	Sur l'invitation de l'assemblée nationale, le roi renvoie tous ses ministres, et rappelle M. Necker.
	17	Le roi se rend à Paris ; il est reçu à l'hôtel-de-ville par le maire Bailly, qui lui présente la cocarde nationale.
	29	Défaite, à Cormartin, de 6,000 brigands réunis qui ravageaient la Bourgogne. — Le comte d'Artois et un grand nombre de seigneurs se déterminent à quitter la cour et à émigrer. — Des bruits alarmans sont semés dans les provinces : on répand que des brigands viennent couper les blés.
Août.		Louis XVI est proclamé restaurateur de la liberté française. — Fameuse séance de l'assemblée nationale prolongée dans la nuit. On y abolit les dîmes, le droit de colombier, celui de chasse, etc.
	11	Les droits féodaux sont abolis.
	23	Un décret établit la liberté des cultes.
Sept.		On déclare que la couronne est héréditaire, et la personne du roi inviolable.
	30	Le pouvoir exécutif des Etats-Unis d'Amérique s'organise.
Oct.	1	L'assemblée décrète la *Déclaration des droits de l'homme*.
	5 et 6	Des attroupemens se forment sur la place de Grève : ils marchent à Versailles, ayant à leur tête M. de la Fayette. On force l'entrée du château. Plusieurs gardes-du-corps sont massacrés. Le roi et sa famille sont ramenés à Paris par cette multitude.
	12	L'assemblée change le titre de roi de France en celui de roi des Français. Louis XVI prend ce titre dans tous les actes subséquens.

An de J. C. 1789.

Oct. 19 Prise d'Ismaïlow, et siége de Bender par les Russes. — L'assemblée constituante, transférée à Paris et présidée par M. Fréteau, tient sa première séance à l'archevêché.

20 Elle décrète la loi martiale contre les attroupemens.

24 Les insurgens belges déclarent l'empereur déchu de la souveraineté des Pays-Bas.

26 L'assemblée supprime les *états* des provinces dites *pays d'états.*

Nov. Tous les biens du clergé sont déclarés appartenir à la nation.

9 L'assemblée tient sa première séance aux Tuileries, dans la salle du manége.

11 La France est divisée en départemens.

13 Les troupes impériales, commandées par le comte d'Arsberg, sont battues par les insurgés belges, commandés par le comte d'Avaux et le prince de Ligne.

15 Prise de Bender par le prince Potemkin.

30 Les troupes prussiennes et palatines entrent dans la ville de Liége. — La Corse est déclarée partie intégrante de l'empire français.

Déc. 11 Insurrection générale à Bruxelles; les impériaux sont forcés d'évacuer la ville.

15 La diète de Pologne accepte les articles fondamentaux d'une constitution nouvelle.

16 Louvain est évacué par les impériaux. Ils évacuent aussi Malines et Namur. Les généraux autrichiens d'Acton et Trautsmandorff sont faits prisonniers.

19 Création d'un papier-monnaie sous le nom d'*assignats*, malgré l'opposition de beaucoup de bons esprits.

31 Serment d'union entre les trois ordres du Brabant.

1790

Janv. Les états de Flandres et de Brabant publient un manifeste par lequel ils déclarent l'empereur Joseph II, déchu de la souveraineté de ce pays.

9 Assemblée à New-York, du congrès des Etats-Unis d'Amérique. — Traité conclu à Berlin entre l'Angleterre, la Prusse et la Hollande, relativement aux Pays-Bas.

11 Traité d'union entre les états-unis de Flandre et de Brabant : ils établissent un congrès souverain.

23 Bulle du pape Pie VI, au sujet de l'insurrection des Belges.

24 Le congrès belge nomme Van-der-Meersch lieutenant-feld-maréchal des états belgiques.

26 Il entre à Bruxelles en triomphe.

31 Traité d'alliance entre la Prusse et la Turquie.

Fév. 4 Prise d'Anvers par les patriotes belges.

10 Mort de Joseph II, empereur d'Allemagne.

12 Suppression des ordres religieux, et abolition des vœux en France.

26 L'assemblée nationale abolit les droits seigneuriaux.

Mar. 8 Décret portant que chaque colonie émettra son vœu pour la constitution qui lui convient.

16 Orsowa tombe au pouvoir des Autrichiens; ce qui les rend maîtres du cours du Danube.

Avril. 1 Projet d'agrandissement de la part de quelques puissances étrangères. Dans ce plan, la Russie offrait au roi de Prusse la grande Pologne, à la condition qu'il resterait neutre dans la guerre qu'elle avait avec le Turc. Nissa, Widdin et toute la Bosnie, auraient appartenu à l'Autriche. La souveraineté de tout le territoire turc, sur la rive gauche du Danube, devait échoir à la Russie. On établissait des princes indépendans en Moldavie et en Valachie.

5 Traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne.

6 Inauguration du roi Léopold, comme archiduc d'Autriche.

14 Décret portant que la nation sera chargée des dépenses du culte catholique.

29 Traité de paix entre la France et la Régence d'Alger.

An de J. C. 1790.

Mai 8 Décret portant établissement de l'uniformité de poids et mesures en France.

9 Décret portant que tous les domaines de la couronne peuvent être vendus et aliénés.

16 L'escadre russe est battue par les Turcs dans l'Archipel.

25 Les patriotes belges sont battus à Focan par les Autrichiens; ils y perdent 2,000 hommes.

Juin 18 La diète de Pologne se constitue convention nationale.

19 L'assemblée nationale abolit la noblesse en France.

Juill. 12 Etablissement de la constitution civile du clergé de France.

14 Mort du feld-maréchal baron de Laudohn. — Grande fédération au champ de Mars; le roi, l'assemblée nationale, les députés de tous les départemens, ainsi que ceux des corps militaires de mer et de terre, y assistent, et y prononcent le serment civique. La messe y est célébrée pontificalement en plein air.

Août 3 Déroute complète des Belges à Hervé.

4 M. Bailly est élu maire de Paris pour la seconde fois.

14 Traité de paix entre la Russie et la Suède.

16 Querelle à Nancy entre la troupe de ligne et la garde nationale.

Sept. 2 La diète de Pologne déclare la religion catholique, religion dominante.

4 L'assemblée nationale s'empare de la direction du trésor public. — M. Necker donne sa démission, et se retire à Copet, près de Genève.

8 et 9 Victoires remportées par la flotte russe sur les Turcs, près de l'île de Tendros.

26 Combat à Limbourg entre les Autrichiens et les Brabançons. Déroute des derniers : ils laissent 6,000 hommes sur le champ de bataille.

30 Léopold est proclamé empereur d'Allemagne.

Oct. 9 Il est couronné à Francfort.

13 Conférence à Rome de 24 cardinaux, au sujet des affaires du clergé de France.

15 Kilia, forteresse turque, est prise par les Russes.

25 Création d'un tribunal de cassation.

28 Traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne.

Nov. 4 Siége de Ceuta par les Marocains.

20 L'assemblée nationale ajourne indéfiniment la réunion d'Avignon.

24 Nomination faite par les états belges, de l'archiduc Charles, pour souverain de la Belgique.

25 Les Autrichiens s'emparent de Namur. L'armée belgique se rend prisonnière sans combattre.

27 L'assemblée constituante exige le serment des prêtres, pour le maintien de la constitution civile du clergé.

Déc. 1er Reddition de Bruxelles aux troupes impériales. Louvain est pris par les Autrichiens.

5 Ils reprennent Anvers sur les Belges.

10 Les Pays-Bas sont garantis à l'empereur par l'Angleterre, la Prusse et la Hollande.

12 La ville d'Ostende est prise par les Autrichiens sur les Brabançons, et la Belgique est de nouveau soumise à la maison d'Autriche.

27 Combat entre les Belges et les impériaux. Prise du fort Lillo par les Brabançons.

1791

Fév. 24 Expulsion des états de Brabant par le peuple de Bruxelles, réuni aux Autrichiens.

Avr. 2 Mort de Mirabeau. On lui fait de magnifiques funérailles. Son corps est déposé au Panthéon.

4 Ouverture des états de Brabant, au nom de l'empereur.

4 Décret de l'assemblée nationale, portant organisation du ministère en

An de J. C. 1791.

Avr.	4	six départemens, guerre, marine et colonies; contributions publiques, intérieur, justice et affaires étrangères.
	24	Siége de Carpentras par les Avignonnais.
	29	Les Russes battent les Turcs à Maczin sur le Danube.
Mai.	3	Le roi de Pologne propose à la diète une nouvelle constitution, qui est acceptée.
	4	L'assemblée nationale déclare qu'Avignon et le Comtat ne font point partie du territoire français.
	10	Levée du siége de Carpentras par les Avignonnais.
Juin.	9	Renonciation du Margrave d'Anspach et Bareith au gouvernement de ses états.
	21	Le roi quitte Paris secrètement avec sa famille.
	22	Il est arrêté à Varenne, ramené à Paris, et suspendu de ses fonct. royales.
Juill.	3	Défaite des Turcs, et prise de la ville d'Anape par les Russes.
	17	Un rassemblement se forme au champ de Mars; le maire Bailly exécute à cet égard les dispositions de la loi martiale.
	9	Traité de paix entre l'Espagne et la régence de Tunis.
Août.	4	Traité de paix entre l'Autriche et la Porte ottomane.
	19	L'Espagne déclare la guerre à l'empereur de Maroc.
	27	Convention de Pilnitz, entre l'empereur et le roi de Prusse, pour le rétablissement de l'ancien régime en France.
Sept.	3	L'assemblée nationale décrète la constitution qui doit désormais régir le royaume de France.
	13	Le roi accepte la constitution décrétée par l'assemblée. — Thouret reçoit le serment prêté par le monarque.
	14	Réunion d'Avignon et du comtat Venaissin à la France.
	17	La Moldavie est remise sous le pouvoir des Turcs.
	19	Proclamation solennelle de la constitution décrétée par l'assemblée constituante.
	22	Réunion du pays de Dombes à la France.
	28	D'Entrecasteaux part avec deux frégates, pour aller à la recherche de l'infortuné la Pérouse.
	30	L'assemblée nationale constituante décrète qu'elle met fin à sa session. Thouret en fait la clôture.
Oct.	1er	L'assemblée nationale législative se constitue.
	16	Affreux massacre de la Glacière, à Avignon.
	19	Traité d'alliance entre le Danemarck et la Russie.
Nov.	4	Guerre déclarée à la France par le dey d'Alger.
	8	Décret qui déclare coupables de conspiration contre l'état, les émigrés qui ne seraient pas rentrés au premier janvier 1792.
Déc.	20	Traité de paix entre la Russie et la Suède.
	29	Traité de paix entre la Russie et la Turquie.
1792.		
Janv.	18	Les émigrations se multiplient : les émigrés affluent à Coblentz.
Fév.	7	Traité d'alliance entre l'Autriche et la Prusse.
	9	Décret qui met les biens des émigrés sous la main de la nation.
Mars.	1	Mort de l'empereur Léopold.
	16	Assassinat de Gustave III, roi de Suède, par Ankarstroëm.
	20	Commencement de l'usage du *bonnet rouge* : on en coiffe le buste de Voltaire.
Avril.	6	Suppression en France des costumes ecclésiastique et religieux.
	20	Guerre déclarée à l'Autriche par la France.
	29	Custine s'empare de la ville et des gorges de Porentruy.
Mai.	6	Paix entre la Suède et le dey d'Alger.
	18	La Russie déclare la guerre à la Pologne, et envahit son territoire.
Juin.	2	Accession de la Russie aux plans hostiles de Vienne et de Berlin contre la France.
	6	Les Russes sont battus par les Polonais à Tulezin. — Décret qui ordonne la levée de 20,000 gardes nationales pour célébrer la fédération du 14 juillet.

An de J. C. 1792.

Juin. 11 Bulle du pape, qui permet la sécularisation des religieux dans les provinces belgiques.

20 Les faubourgs S.-Marceau et S.-Antoine, commandés par Santerre et Saint-Huruge, entrent au château des Tuileries, et forcent le roi à porter le bonnet rouge.

25 Les Russes sont battus par les Polonais au camp de Lubar.

L'assemblée décrète que les biens des émigrés seront saisis au profit de la nation, et que les prêtres insermentés seront déportés. Le roi refuse de sanctionner ces décrets.

Juill. 7 L'assemblée législative voue haine et exécration aux projets et système d'une république, ou de deux chambres. Les membres de l'assemblée s'embrassent en signe de réunion de sentiment. Le roi vient dans l'assemblée applaudir à cette réunion.

26 Manifeste du duc de Brunswick.

Août. 10 Un rassemblement force le château des Tuileries; massacre des Suisses. Le roi et sa famille se retirent au sein de l'assemblée. — L'assemblée législative décrète la convocation d'une convention nationale.

13 Le roi et sa famille sont enfermés au Temple.

23 La ville de Longwy est prise par les Prussiens.

Sept. 1er Prise de Verdun par les Prussiens.

2 Ce jour et les suivans, les détenus dans les différentes prisons de Paris, et dans quelques villes des départemens, sont massacrés.

8 La Russie et l'Autriche renouvellent le traité d'alliance de 1768.

21 L'assemblée législative termine ses séances, et la Convention nationale se constitue. — Première séance de la Convention nationale. La Convention déclare qu'il ne peut y avoir de constitution que lorsqu'elle est acceptée par le peuple. — La Convention décrète l'abolition de la royauté, et l'établissement de la république française.

22 Thionville est assiégée par les Prussiens. — Prise de Montmélian, et invasion de la Savoie par Montesquiou.

28 Prise du fort de Montalban par le général Anselme. — Prise de Nice par les Français. — Lille est bombardée par les Autrichiens.

Oct. 1er Le roi de Prusse entre en Champagne à la tête de ses troupes : il évacue cette province, et la France dans le même mois.

14 Verdun est repris par les Français sur les Prussiens.

15 Abolition de l'ordre des chevaliers de S. Louis, et défense à eux d'en porter la croix.

18 Longwy est repris par les Français sur les Prussiens.

21 Prise de Mayence par le général Custine.

22 Levée du siége de Thionville par les Prussiens.

23 Custine entre dans Francfort avec son armée. La ville est mise à contribution.

24 Une convention assemblée à Chambéry, déclare la Savoie indépendante et libre de toute obéissance envers le roi de Sardaigne. Elle émet son vœu pour la réunion de ce duché à la France.

Nov. 6 Bataille de Jemmapes gagnée par les Français contre les Autrichiens.

27 La Savoie est réunie à la France.

Déc. 2 La ville de Francfort est prise par les Prussiens.

3 Décret portant que le roi sera jugé par la Convention.

4 Autre, prononçant la peine de mort contre quiconque tenterait de rétablir la royauté.

18 Une escadre française, commandée par l'amiral Latouche, force le roi de Naples à réparer les outrages qu'il avait faits à l'ambassadeur Semonville.

20 Entrée des Français dans la Gueldre prussienne.

Dans cette année, découverte par Galvani de l'*électricité animale*, appelée de son nom *Galvanisme*.

An de J. C. 1793.

Janv. 5 Traité d'alliance offensive et défensive entre les cours de Vienne et de Londres, contre la France.

14 Le dey d'Alger déclare la guerre à la Hollande.

Manuel réclame l'appel au peuple sur le jugement de Louis XVI: n'ayant pu l'obtenir, il donne sa démission.

17 La Convention, après un appel nominal, condamne Louis XVI à avoir la tête tranchée.

21 Le jugement de la Convention, à l'égard de Louis XVI, est exécuté. Ce prince a la tête tranchée sur la place de Louis XV, dite alors de la *Révolution*, à 10 heures 15 minutes du matin.

Fév. 1er La France déclare la guerre à l'Angleterre et à la Hollande.

21 Prise de Dantzick par les Prussiens.

Mars. 7 La France déclare la guerre à l'Espagne.

8 La ville de Namur est réunie à la France.

14 Un décret de la Convention réunit 31 villes d'Allemagne à la république française.

18 Bataille de Nerwinde perdue par Dumourier.

23 Réunion de Porentruy à la France.

25 Convention entre la Russie et l'Angleterre, contre la France.

30 Réunion de Mayence à la France.

Cholet pris et incendié par les Vendéens. — La ville d'Anvers est reprise par les Autrichiens.

Avril. 2 Dumourier fait arrêter les commissaires de la Convention et le ministre Beurnonville. Il les livre aux Autrichiens. — Des commissaires des sections de Paris se constituent en *assemblée centrale* de salut public, et siégent à l'archevêché.

6 La Convention crée dans son sein un comité de salut public.

7 Charles de Lacroix, Robert Lindet, Treilhard, Cambon, Delmas, Barrère, Jean Debry, Danton et Guyton-Morveau, sont nommés membres du comité de salut public.

8 Traité de subsides entre le roi d'Angleterre et le landgrave de Hesse.

11 La junte impériale, établie à Condé et à Valenciennes, ordonne la restitution des biens des émigrés et le rétablissement de la dîme.

16 Manifeste de la Convention adressé à tous les peuples et à tous les gouvernemens.

Mai. 3 Etablissement du *maximum*, ou loi qui fixe le prix des denrées.

8 Réunion du pays de Liége à la France. — Défaite des Anglais à la Martinique par le général Rochambeau. — Prise de Thouars par les Vendéens.

10 La Convention prend possession du local qu'elle s'était fait préparer aux Tuileries, et commence à y tenir ses séances.

25 Défaite des républicains à Fontenay-le-Comte, par les Vendéens.

26 Paoli est proclamé généralissime en Corse.

31 Insurrection de la commune de Paris, sous la mairie de Pache. Elle demande l'arrestation des membres de la commission des 12, et de 22 autres députés de la Convention.

Juin. 2 Sur les instances de la commune, décret d'arrestation contre 32 membres de la Convention.

9 Prise de Saumur par les Vendéens.

17 Traité de paix entre la république française et la régence d'Alger.

24 La Convention décrète une nouvelle constitution, dite de 1793.

28 Déroute complète des rebelles à Luçon.

Juill. 10 Capitulation de Condé. Le général Cobourg prend possession de cette ville.

12 Traité d'alliance entre l'impératrice de Russie et le roi de Pologne.

13 Charlotte Corday s'introduit chez Marat, qu'elle trouve dans le bain. Elle le tue.

14 Traité d'alliance entre l'Angleterre et la Prusse.

17 Charlotte Corday est condamnée à mort, et exécutée.

An de J. C. 1793.			
Juill.	23		Reprise de Mayence par le général Kalkreuth.
	29		Prise de Valenciennes par les Autrichiens.
			Convention entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, relative au partage de la Pologne. — Congrès départemental à Lyon, lequel déclare ne plus reconnaître la Convention, et met la Montagne hors la loi.
Août.	5		Défaite des Vendéens à Doué, par le général Rossignol.
	8		La Convention, sur le rapport de Grégoire, décrète la suppression de toutes les académies et sociétés littéraires, établies en vertu de lettres-patentes.
	9		Les républicains investissent Lyon. Siége de cette ville.
	11		Levée du blocus de Cambrai par les Autrichiens.
	23		La Convention met tous les Français en réquisition pour le service des armées.
	25		Le général Carteaux s'empare de Marseille, qui s'était révoltée contre la Convention. — Prise de Toulon par les Anglais.
	28		Le général Custine est condamné à mort, et a la tête tranchée. — Déroute des Espagnols à Mont-Libre (Bellegarde), frontière de Catalogne. — Décret qui déclare la France en révolution, jusqu'à ce que son indépendance soit reconnue.
Août.	30		Occupation de la Cerdagne espagnole par l'armée française.
Sept.	5		Création d'une armée révolutionnaire, destinée à faire exécuter les mesures de salut public, et à protéger les subsistances.
	7		Victoire remportée par les rebelles à Luçon.
	9		Levée du siége de Dunkerque par les Anglais.
	11		Le Quesnoy tombe au pouvoir des Autrichiens.
	14		La diète des états de Pologne, séante à Grodno, est investie par ordre de l'ambassadeur de Russie.
	17		Loi qui déclare suspects un grand nombre de Français.
	18		Attaque infructueuse de la ville de Saint-Florent en Corse, par les Anglais.
	25		Le fort de Kehl est détruit par les Français.
	30		L'armée de Nantes s'empare de Saint-Léger et de Montaigu. — Prise de la Guadeloupe par les Anglais.
Oct.	1er		Abolition du calendrier grégorien en France, et substitution d'une ère nouvelle et d'un calendrier nouveau.
AN II.		1793.	
Vend.	17	8 oct.	Aubert-Dubayet est envoyé dans la Vendée : il reçoit sa destitution au moment du combat. Il bat les rebelles, et part après la victoire.
	18	9 oct.	Prise de la ville de Lyon par l'armée française. — Décret qui prohibe l'entrée des marchandises anglaises en France.
	19	10 oct.	Gouvernement révolutionnaire établi par la Convention.
	23	16 oct.	La reine de France, Marie-Antoinette d'Autriche, est condamnée à mort par le tribunal criminel extraordinaire, et a la tête tranchée le même jour.
	26	17 oct.	Entrée des troupes françaises dans Maubeuge.
Brum.	9	30 oct.	Vergniaud, Gensonné, Lasource, Brissot, etc., sont condamnés à mort, et décapités.
	16	6 nov.	Le duc d'Orléans est condamné à mort, et exécuté.
	17	7 nov.	Gobel, évêque constitutionnel de Paris, renonce, à la barre de la convention, aux fonctions du culte, et reçoit l'accolade du président.
	21	11 nov.	Bailli, ancien maire de Paris, est condamné à mort. On le traîne au lieu de son supplice en l'abreuvant d'outrages. Il est exécuté.
	26	16 nov.	Granville est assiégée par les Vendéens.
	27	17 nov.	Levée du siége de Granville.
Frim.	1	21 nov.	Prise de la ville de Deux-Ponts par le général Hoche. —

An II.	1793.	
Frim. 1	21 nov.	Entrée de l'armée républicaine dans Avranches : massacre de tous les Vendéens trouvés dans les hôpitaux de cette ville.
10	30 nov.	Siége de Toulon par les Français. Bonaparte y commande l'artillerie.
14	4 déc.	Décret qui organise le gouvernement révolutionnaire.
15	5 déc.	Levée du siége d'Angers par les Vendéens.
22	12 déc.	Les Vendéens sont défaits près du Mans par le général Marceau.
26	16 déc.	Reprise de Toulon par les Français.
28	18 déc.	L'anglais Sidney Smith en incendie le port et les magasins.
Niv. 2	22 déc.	Prise de Port-Vendre et de Bagnoles par les Espagnols.
7	27 déc.	Lauterbourg est repris par les Français.
13	2 janv.	1794. Les Autrichiens évacuent l'Alsace, et repassent le Rhin. — Machecoul est évacué par Charette, qui est chassé de ce poste.
15	4 janv.	Prise de Kayserslautern par les Français.
29	18 janv.	Évacuation du fort Vauban par les Autrichiens.
Germ. 10	30 mars.	Kosciusko est reconnu chef suprême de toutes les forces de la Pologne.
16	5 avril.	Danton, Fabre d'Églantine, Camille-Desmoulins, Hérault-Séchelles, Lacroix, etc., sont condamnés à mort, et exécutés.
28 et 29	17 et 18	Les Russes sont chassés de Warsovie.
5	24 avril.	Prise d'Ormea par le général Dumas. — L'armée des Alpes s'empare du Mont Saint-Bernard.
11	30 avril.	Les Russes sont massacrés à Grodno, Wilna, et dans toute la Lithuanie. Le général Kossakouski y est fait prisonnier.
15	4 mai.	Les Autrichiens prennent Landrecie.
18	7 mai.	Décret de la convention qui maintient la liberté des cultes, et proclame que *le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'ame.*
19	8 mai.	Lavoisier périt sur l'échafaud. On lui refuse quelques jours de délai qu'il demande pour terminer une expérience intéressante. Il était né en 1743.
21	10 mai.	Madame Élizabeth, sœur de Louis XVI, Loménie-Brienne, etc., sont condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécutés.
25	14 mai.	Le Mont-Cénis est pris par l'armée des Alpes.
28	17 mai.	Suspension de l'acte d'*habeas corpus* par le parlement d'Angleterre.
29	18 mai.	Bonnaud, général de l'armée du Nord, prend 60 pièces d'artillerie, et fait 2,000 prisonniers Hessois, Hanovriens et Anglais.
Prair. 5	24 mai.	Kayserslautern est repris par les Autrichiens.
6	25 mai.	Stanislas-Auguste, roi de Pologne, est suspendu de ses fonctions royales : on lui substitue un pouvoir exécutif divisé en cinq départemens.
7	26 mai.	Reprise de Port-Vendre par l'armée des Pyrénées orientales, commandée par le général Dugommier. — A Bagnoul-les-mers, 7,000 Espagnols mettent bas les armes devant l'armée française commandée par Dugommier. — Décret de la convention, portant qu'il ne sera plus fait de prisonniers anglais ou hanovriens.
11	30 mai.	Le roi de Sardaigne abandonne Turin, et se réfugie à Alexandrie, d'Italie.
20	8 juin.	Fête à l'Être suprême, célébrée au champ de Mars, en présence de la convention, sous la présidence de Robespierre. Elle est également célébrée dans toutes les communes de la république.

An II.	1794.	
Mess. 7	25 juin.	Prise de Charleroi par le général Jourdan.
8	26 juin.	Bataille de Fleurus, gagnée par le général Jourdan. Dix mille Autrichiens ou Anglais sont tués; un seul est fait prisonnier.
11	29 juin.	Réunion des trois armées de la Moselle, du Nord et des Ardennes, sous le nom d'armée de Sambre-et-Meuse.
13	1er juill.	Prise de Mons par les Français. — Sous les ordres de Pichegru, ils s'emparent d'Ostende.
16	14 juill.	Les Français, commandés par Victor Hugues, battent 3,300 Anglais à la Guadeloupe, et les chassent de l'ile, avec perte de 1,700 hommes.
22	10 juill.	Reprise de Bruxelles par le général Pichegru.
27	15 juill.	L'armée du Rhin prend Neustadt. — Victoire des Français sur les Prussiens à Tripstadt et à Platzberg. — Reprise de Malines par le général Pichegru.
28	16 juill.	Les Français reprennent Landrecie sur les Autrichiens.
Therm. 6	24 juill.	Reprise de la ville et de la citadelle d'Anvers par les Français.
9	27 juill.	Robespierre, Couthon, Henriot, et les membres composant la commune de Paris, sont mis hors la loi.
10	28 juill.	Robespierre, son frère, et Saint-Just leur complice, etc. périssent sur l'échafaud.
11	29 juill.	Exécution de 70 membres de la commune de Paris mis hors la loi.
14	1 août.	Prise de Calvi par les Anglais. — Prise de Fontarabie par l'armée des Pyrénées Orientales.
16	3 août.	Les Français prennent Saint-Sébastien aux Espagnols.
Fruct. 9	26 août.	Prise du fort l'Ecluse par les Français.
11	28 août.	Reprise de Valenciennes par l'armée du Nord.
13	30 août.	Reprise de Condé par les Français.
2e j. com.	18 sept.	Reprise de Bellegarde par le général Dugommier. — Les Autrichiens s'emparent de nouveau de Kayserslautern, et sont obligés de l'évacuer.
AN III.		
Vend. 2	23 sept.	Prise d'Aix-la-Chapelle par l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan.
12	3 oct.	Prise de la forteresse de Juliers par la même armée.
15	6 oct.	Prise de Cologne par les Français. — La ville de Dusseldorf est bombardée par les Français.
16	7 oct.	Prise de Bois-le-Duc par les Français.
19	10 oct.	Prise de la principauté de Montbéliard par les Français.
Brum. 1	22 oct.	Le roi d'Angleterre accepte la couronne de Corse.
2	23 oct.	Prise de Coblentz par le général Moreau.
5	26 oct.	Prise du fort de Rheinsfeld par le général Vincent.
6	27 oct.	Conquête de Venloo par l'armée française.
14	4 nov.	Prise de Maëstricht par Kléber et Marescot.
18	8 nov.	L'armée du Nord s'empare de Nimègue.
21	11 nov.	Les portes de la salle où se réunissaient les Jacobins, sont fermées par Legendre, qui emporte les clefs et les présente à la convention.
29	19 nov.	Traité de commerce entre l'Angleterre et les Etats-Unis.
Frim. 2	22 nov.	Les Russes s'emparent de Varsovie.
8	28 nov.	Prise de Figuières par l'armée des Pyrénées Orientales. La garnison, composée de 9,000 hommes, est faite prisonnière.
Niv. 5	25 déc.	Les Français s'emparent du fort du Rhin de Manheim.
7	27 déc.	Victoire remportée à Breda par l'armée du Nord.
8	28 déc.	En Hollande, prise par les Français de la ville de Grave, du fort et de la garnison.

An III.	1795.	
Niv. 21	10 janv.	Révolution en Perse. Le roi est détrôné par Aga-Mahmed-Khan.
25	14 janv.	La place de Roses, en Espagne, est prise par les Français.
28	17 janv.	Prise d'Utrecht par les mêmes.
29	18 janv.	Le ministre de Russie déclare au corps diplomatique à Varsovie, qu'il n'y a plus ni royaume ni république de Pologne.
		Prise de Tripoli par la régence de Tunis.
Pluv. 1	20 janv.	Fuite du stathouder en Angleterre.
2	21 janv.	Entrée des Français dans Amsterdam.
21	9 fév.	Traité de paix entre la France et la Toscane.
29	17 fév.	Charette, Cormatin, etc., chefs des Vendéens, signent un acte de pacification.
Germ. 10	30 mars.	Réunion de la Courlande à l'empire russe.
12	1 avril.	Les opérations de la Convention sont interrompues par une influence populaire. Paris est mis en état de siége sous le généralat de Pichegru, de Merlin de Thionville et de Barras. Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barrère, Vadier, sont condamnés à la déportation par un décret de la convention.
16	5 avril.	Traité de paix conclu à Bâle entre la France et la Prusse.
Flor. 8	27 avril.	Etablissement du gouvernement démocratique en Hollande.
27	16 mai.	Traité de paix entre la France et la Hollande.
		La Porte reconnaît la république française.
Prair. 1	20 mai.	Ferraud est assassiné par le peuple dans le sein de la Convention.
19	8 juin.	La citadelle de Luxembourg est prise par les Français.
21	9 juin.	Mort du fils de Louis XVI dans la prison du Temple.
11	29 juin.	Victoire remportée sur les chouans à Châteauneuf, par le général Aubert-Dubayet : mort de Coquereau leur chef.
Mess. 26	14 juill.	La flotte française est battue dans la Méditerranée par la flotte anglaise.
28	16 juill.	Les républicains remportent une victoire sur les émigrés à Quiberon.
29	17 juill.	Prise de Bilbao par le général Moncey.
30	18 juill.	Les Français prennent Vittoria sur les Espagnols.
Therm. 4	22 juill.	Traité de paix entre la France et l'Espagne.
17	4 août.	Les colonies sont déclarées parties intégrantes de la république française.
30	17 août.	Nouvelle constitution décrétée, et dite *de l'an* 3 ou de 1795.
Fruc. 4	21 août.	La Convention décrète que les deux tiers de ses membres seront élus à la prochaine législature.
9	26 août.	Les Anglais s'emparent de l'île de Ceylan.
19	5 sept.	Traité de paix et d'amitié entre les États-Unis et le dey d'Alger.
20	6 sept.	Prise de Dusseldorf par l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan.
30	16 sept.	Prise du cap de Bonne-Espérance par les Anglais.
4 j. com.	20 sept.	Prise de Manheim par le général Pichegru.
		En l'an 3, la Grenade est conquise par les Français. — La Guadeloupe est reprise sur les Anglais.
AN IV.		
Vend. 1	23 sept.	La constitution de l'an III est acceptée par le peuple.
9	1 oct.	Réunion de la Belgique et du pays de Liége à la France.
13	5 oct.	Journée dite de *Vendémiaire*. La garde nationale de Paris marche contre la Convention. Elle est repoussée par la troupe de ligne.

An IV.		1795.	
Brum.	3	25 oct.	La Convention décrète la formation d'un *Institut national*.
	4	26 oct.	Réunion de la principauté de Bouillon à la France. — Clôture de la Convention.
	5	27 oct.	Les membres de la Convention nommés nouvellement par le peuple, au corps législatif, se forment en corps électoral, pour compléter les deux tiers qui doivent rester.
	6	28 oct.	Installation du corps législatif, et sa division en deux conseils.
	13	4 nov.	Installation du directoire exécutif, composé de 5 membres : savoir, *Rewbel*, *Reveillère-Lepeaux*, *Letourneur* de la Manche, *Carnot* et *Barras*, nommés par les deux conseils.
Frim.	19	10 déc.	Les puissances co-partageantes font signer à Stanislas XVI, dans sa prison à Grodno, sa démission de la couronne de Pologne, et l'acte de partage de son royaume.
	28	19 déc.	La princesse Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI, prisonnière au Temple, est échangée contre les députés détenus en Autriche. Elle part de France.
Pluv.	11	31 janv.	1796. Les Anglais sont chassés de leur camp de l'île de Saint-Vincent.
	12	1er fév.	Décret ordonnant la destruction des objets servant à la fabrication des assignats, dont l'émission avait été portée à 40,000,000,000.
Vent.	26	17 mars.	Création de 2,400,000,000 de mandats territoriaux.
Germ.	11	31 mars.	Bonaparte arrive à Nice, et prend le commandement en chef de l'armée d'Italie.
	22	11 avril.	Bonaparte remporte une victoire signalée sur l'armée autrichienne de la Lombardie, commandée par le général Beaulieu ; et une autre à Montenotte sur le même général.
	25	14 avril.	La chambre des représentans des États-Unis rejette le traité d'amitié et de commerce conclu avec l'Angleterre. — Bataille de Millésimo gagnée par Bonaparte contre Provera, qui est fait prisonnier.
	26	15 avril.	Victoire de Dégo, remportée par l'armée d'Italie.
Flor.	2	21 avril.	Bataille de Mondovi gagnée par Bonaparte, contre Colli.
	9	28 avril.	Suspension d'armes entre les armées française et piémontaise.
	16	5 mai.	Prise de Tortone par Bonaparte.
	20	9 mai.	Passage du Pô par les Français aux ordres de Bonaparte.
	21	10 mai.	Bataille de Lodi, gagnée par Bonaparte sur Beaulieu.
	22	11 mai.	Prise de Crémone par les Français. — La Lombardie est conquise par les troupes aux ordres de Bonaparte. — Prise de Pizzighitone par Bonaparte sur les Autrichiens. Objets de sciences et arts conquis par les Français.
	25	14 mai.	Les Français, commandés par Bonaparte, s'emparent de Pavie.
	26	15 mai.	Traité de paix entre la France et le roi de Sardaigne. — Bonaparte entre dans la ville de Milan soumise à ses armes.
	29	18 mai.	Prise de Derbent en Perse par les Russes.
Prair.	6	25 mai.	Pavie se révolte contre les Français ; elle est prise d'assaut.
	10	29 mai.	Prise de Peschiera sur les Autrichiens par les Français. — Avantages remportés par les mêmes sur le Mincio.
	13	1 juin.	Prise de Vérone par Massena.
	16	4 juin.	Victoire d'Altenkirchen remportée par les Français aux ordres de Kléber, sur les Autrichiens, commandés par le duc de Wurtemberg.

An IV.	1796.	
Prai. 18	6 juin.	Bonaparte envoie à Paris les objets des sciences et arts conquis en Italie.
Mess. 1	19 juin.	Prise du duché d'Urbin par Bonaparte. — Prise de Bologne par le général Augereau.
5	23 juin.	Les Français se rendent maîtres de Kehl.
9	27 juin.	Les Français occupent les différentes villes des états du pape.
10	28 juin.	Victoire remportée par le général Moreau sur les Autrichiens, à Renchen. — Prise de Livourne par les Français.
18	6 juillet.	Victoire remportée à Rastadt par les Français, commandés par Moreau.
21	9 juillet.	Le général Moreau remporte une victoire sur les Autrichiens à Ettingen.
22	10 juill.	L'île d'Elbe est occupée par les Français.
25	13 juill.	Francfort est pris par les Français.
28	16 juill.	Siége de Mantoue par les Français.
Ther. 4	22 juill.	Kœnigstein est pris par les Français.
12	30 juill.	Bataille gagnée par Bonaparte contre les Autrichiens.
16	3 août.	Bataille de Lonado, gagnée par Bonaparte.
17	4 août.	Prise de Bamberg par le général Kléber, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse.
18	5 août.	Bataille de Castiglione, gagnée par Bonaparte. Dans les trois affaires des 12, 16 et 18, 20,000 Autrichiens sont tués ou pris.
20	7 août.	Traité de paix entre la France et le duc de Wurtemberg. Les Français reprennent Vérone.
27	14 août.	Prise de Porto-Legnago, par les gén. Augereau et Victor.
Fruct. 2	19 août.	Traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne.
5	22 août.	Traité de paix entre la république française et le margrave de Baden.
17	3 sept.	Occupation de Nuremberg par les Prussiens.
18	4 sept.	Bataille de Roveredo, gagnée par Bonaparte sur les Autrichiens.
19	5 sept.	Prise de Trente par les Français.
25	11 sept.	Attaque du camp de Grenelle près Paris, par les Jacobins.
2.e jo. co.	18 sept.	Kehl est attaqué par les Autrichiens. En six mois de l'an 4, Bonaparte fait 100,000 prisonniers des troupes de l'empereur, prend 400 pièces de canon, et détruit 5 armées.
AN V.		
Vend. 10	1 oct.	Manifeste du pape adressé à toutes les cours catholiques.
11	2 oct.	Combat de Buchau. Le général Moreau remporte la victoire, et fait 5,000 Autrichiens prisonniers.
15	6 oct.	L'Espagne déclare la guerre à l'Angleterre.
17	8 oct.	Prise de la forteresse de Modène par les troupes françaises.
19	10 oct.	Traité de paix entre la France et le roi de Naples.
25	16 oct.	Mort du roi de Sardaigne. Le prince de Piémont est proclamé roi.
29	20 oct.	Evacuation forcée de la Corse par les Anglais.
30	21 oct.	Les Autrichiens sont battus à Neuwied par le général Beurnonville : ils perdent 4,000 hommes.
Brum. 2	23 oct.	Lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire, arrive à Calais pour traiter de la paix avec la France.
16	6 nov.	Loi portant amnistie pour les délits relatifs à la révolution française.
20	10 nov.	Mort de l'impératrice de Russie Catherine II. Avénement de Paul I[er] à ce trône.
22	12 nov.	Mahon est pris par les Anglais.
25	15 nov.	Bataille d'Arcole. Bonaparte saisit un drapeau, le plante au milieu des bataillons ennemis, et décide la victoire.

An v.	1796.	
Brum. 30	20 nov.	Le sénat de Bologne achève la constitution qu'il avait été chargé de rédiger pour la république Cispadane. Bonaparte et les commissaires du gouvernement l'approuvent.
Frim. 17	7 déc.	Convention entre la république française et le roi de Prusse, relative à la neutralité du nord de l'Allemagne.
Niv. 5	25 déc.	Baraguay-d'Hilliers, général français, s'empare du château de Bergame.
10	30 déc.	Pitt déclare au parlement d'Angleterre, que le roi ne consentira jamais que la Belgique soit réunie à la France.
11	31 déc.	Traité d'alliance entre l'empereur et le pape.
24	13 j. 1797	Bataille de Rivoli, gagnée par Bonaparte sur les Autrichiens.
27	16 janv.	Bataille de la Favorite, gagnée par Bonaparte, sur le général Provera. Celui-ci est fait prisonnier pour la seconde fois.
Pluv. 5	25 janv.	Bonaparte stipule avec le marquis Manfredini l'évacuation de la Toscane.
12	31 janv.	Rupture de l'armistice qui avait été conclu avec le pape.
13 et 14	1 fév.	Entrée des Français dans la ville d'Ancône. — Prise de Trente, Faënza et Forli, par Bonaparte; évacuation de Mantoue par Wurmser. — Loi qui porte que les mandats cesseront d'avoir cours forcé de papier-monnaie.
22	10 fév.	Invasion de la Romagne, du duché d'Urbin, de la marche d'Ancône, et de Notre-Dame de Lorette, par Bonaparte.
26 au 30	14 au 18 fé.	Combat maritime entre les Espagnols et les Anglais. Il dure trois jours.
Vent. 1	19 fév.	Traité de paix entre la France et le Pape.
12	2 mars.	Francfort, évacué par les Autrichiens, est déclaré neutre par la France et l'empereur.
26	16 mars.	Prise de Gradisca, et passage du Tagliamento par l'armée d'Italie. Retraite du prince Charles.
27	17 mars.	L'archiduc Charles est nommé généralissime des armées autrichiennes.
30	20 mars.	Combats du Lavis, de Tramin et de Clausen. L'armée d'Italie remporte la victoire.
Germ. 1	21 mars.	Prise de Goritz par l'armée d'Italie.
3	23 mars.	L'armée d'Italie entre dans Trieste.
4	24 mars.	Déroute du prince Charles. Bonaparte marche sur Vienne.
5	25 mars.	Avantage remporté par l'armée d'Italie au combat de Tarvis et de la Chiusa.
9	29 mars.	Soumission de Venise, de la haute et basse Carinthie et de tout le Tyrol, aux armes françaises.
12	1 avril.	Les Autrichiens sont battus à Neumarck par Massena.
18	7 avril.	Suspension d'armes entre Bonaparte et le prince Charles.
29	18 avril.	Victoire de l'armée de Sambre-et-Meuse, remportée à Montabaur. — Hoche bat les Autrichiens à Neuwied. — Victoire remportée sur les Autrichiens à Ukerath, par le général Championnet.
Flor. 1	20 avril.	L'empereur demande un armistice. — Préliminaires de paix entre la France et l'empereur, l'armée française n'étant qu'à 9 lieues de Vienne.
3	22 avril.	Victoire de Neuhoff, remportée par le général Watrin. Véronne est reprise par les Français.
6	25 avril.	Les Français reprennent Kehl.
17	6 mai.	Dissolution du gouvernement de Venise.
Mess. 4	22 juin.	Lord Malmesbury se rend à Lille pour traiter de la paix.
10	28 juin.	Une flotte française, partie de Venise, s'empare de Corfou.
11	29 juin.	L'indépendance de la République Cisalpine est reconnue et proclamée. Bonaparte en installe le directoire.
16	4 juill.	Bombardement de Cadix par les Anglais.

An V.	1797.	
Ther. 13	31 juill.	Réunion de la Romagne, du Ferrarois et du Bolonais à la République Cisalpine.
28	15 août.	L'état de Gênes est constitué République Ligurienne.
29	16 août.	Bataille de Saint-Georges, gagnée par l'armée d'Italie.
Fruct. 18	4 sept.	Le directoire fait entrer des troupes dans Paris. Sous les ordres d'Augereau, elles investissent les Tuileries et le conseil des 500. Les membres des commissions des inspecteurs des deux conseils, plusieurs députés, le directeur Barthélemy, sont arrêtés. Le directeur Carnot disparaît. Cette journée a conservé le nom du *dix-huit fructidor*.
19	5 sept.	Décret portant une nouvelle formule de serment à prêter par les ecclésiastiques en France. — Déportation de 54 députés, des directeurs Carnot et Barthélemy; des généraux Ramel, Miranda, etc.; de plusieurs journalistes, et de tout ce qui restait en France de la famille des Bourbons.
24	10 sept.	Aga-Mahmed-Khan, usurpateur du royaume de Perse, est assassiné.
j. co. 3.e	20 sept.	Mort de Hoche à Wetzlar.
AN VI.		
Vend. 26	17 oct.	Traité de paix entre la République Française et l'empereur, signé à Campo-Formio près d'Udine, par Bonaparte et les ministres plénipotentiaires de l'empereur. Indication d'un congrès à Rastadt.
28	19 oct.	Le roi d'Espagne autorise les ex-jésuites espagnols à rentrer dans ses états.
Brum. 1	22 oct.	Réunion de la Valteline à la République Cisalpine.
5	26 oct.	Bonaparte est nommé commandant en chef de l'armée d'Angleterre.
18	8 nov.	Le pape reconnaît la République Cisalpine.
25	15 nov.	Bonaparte quitte l'armée d'Italie, et se rend à Rastadt, pour ouvrir le congrès.
28	18 nov.	Loi sur la division territoriale et la constitution des colonies.
Niv. 10	30 déc.	Prise de Mayence par le général Hatry. — Prise du fort de Cassel par le même général.
20	9 janv.	1798. Insurrection en Suisse; abolition du gouvernement oligarchique: réunion des 13 cantons en une seule république démocratique.
23	12 janv.	Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, abolit le fameux édit de religion qui avait été rendu par son prédécesseur, lequel rétablissait la religion luthérienne dans toute son intégrité.
29	18 janv.	Entrée des Autrichiens à Venise.
Pluv. 2	21 janv.	Traité d'alliance entre le roi des Deux-Siciles et la Turquie.
14	2 fév.	Rome est envahie par les Français aux ordres du général Berthier.
27	15 fév.	Établissement et proclamation de la République Romaine.
Vent. 27	17 mars.	Traité d'alliance et de commerce entre les Républiques Française et Cisalpine.
		Dans le même mois, Balderin, consul d'Alexandrie, prétend avoir trouvé un remède contre la peste.
Germ. 6	26 mars.	Clôture du Saint-Office, et du collége de la Propagande.
13	2 avril.	Bonaparte, nommé commandant en chef de l'armée d'Angleterre, part pour Brest en cette qualité.
22	11 avril.	Mort de Stanislas Poniatowski, roi de Pologne.
Flor. 1	26 avril.	Genève est réunie à la France, sous le nom de département du Léman.

An VI.	1798.	
Flor. 24	13 mai.	Les biens du clergé cisalpin sont déclarés nationaux.
25	14 mai.	Quinze chariots chargés d'écus de 6 liv. montant des contributions imposées sur la Suisse, partent de Berne pour Paris.
30	19 mai.	Bonaparte part de Toulon.
		Dans le même mois, l'armée ottomane est battue par Passwan-Oglou, à Widdin.
Prair. 1	20 mai.	Les Anglais sont défaits pres d'Ostende par les Français.
2	21 mai.	En Angleterre, la ville de Dublin est proclamée hors la paix du roi.
7	26 mai.	Publication d'un indult du pape Pie VI, pour la réduction des fêtes dans le territoire de la république romaine.
16	4 juin.	Retour du capitaine Baudin, apportant une cargaison d'objets d'histoire naturelle.
24	12 juin.	Bonaparte s'empare de Malte.
30	18 juin.	Arrivée à Paris de 18 bateaux chargés de monumens précieux venus d'Italie. — Prise de Loano et de Palestrino, par les Liguriens.
30 pr. 1 et 2 mes.	18, 19 et 20 juin.	L'escadre française, sous les ordres de Bonaparte, quitte l'ile de Malte.
13	1 juill.	Bonaparte, arrivé en Égypte, effectue son débarquement à Alexandrie.
14	2 juill.	Alexandrie est prise d'assaut par l'armée d'Orient, sous les ordres de Bonaparte.
25	13 juill.	Victoire remportée à Chebréise sur les mamelouks, par Bonaparte.
Ther. 5	23 juill.	Prise du Caire par Bonaparte.
15	2 août.	Combat naval d'Aboukir. L'amiral Brueys est tué. Le vaisseau amiral saute en l'air, et la flotte qui avait abordé en Égypte, est presque entièrement détruite par l'escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Nelson.
23	10 août.	La reine de Portugal ayant refusé de ratifier le traité conclu en son nom, le directoire fait notifier à l'ambassadeur de Portugal de sortir de France.
25	12 août.	L'ile de Saint-Domingue est évacuée par les Anglais.
Fruc. 6	20 août.	Le général Humbert prend Killala, bourg maritime d'Irlande.
16	2 sept.	Descente des Tunisiens dans l'ile de Saint-Pierre; 200 habitans sont massacrés, et 400 sont faits prisonniers. — La Turquie déclare la guerre à la France.
Fruc. 20	6 sept.	Bonaparte convoque une assemblée générale des notables d'Égypte.
28	14 sept.	Message du directoire aux conseils, pour justifier l'expédition d'Egypte.
AN VII.		
Vend. 14	5 oct.	Traité du roi de Naples avec les Anglais, par lequel il leur permet l'entrée dans les ports de la Sicile.
17	8 oct.	Quarante bâtimens napolitains et genois (mis en réquisition par Bonaparte) sont incendiés par les Anglais devant le port d'Alexandrie.
22	13 oct.	L'empereur de Russie se déclare grand-maître de l'ordre de Malte.
23	14 oct.	Embargo général sur tous les navires neutres, par ordre du directoire. — Les Autrichiens sont battus en Italie par Championnet.
24	15 oct.	L'ile de Zante est prise par les Russes.
28	19 oct.	Entrée des Autrichiens dans les lignes grises.
30	21 oct.	Insurrection générale au Caire; assassinat du gén. Dupuy; 6,000 Turcs sont tués par les Français.
Brum. 8	29 oct.	Les Anglais prennent Minorque sans éprouver de résistance.

AN VII.		1798.	
Frim.	7	27 nov.	Victoire de Terni, remportée par le général Lemoine contre les Napolitains.
	9	29 nov.	Le roi de Naples entre à Rome. Il attaque les Français, à la tête de 80,000 hommes. Après plusieurs actions, son armée est entièrement défaite. — Traité d'alliance entre ce monarque et l'empereur de Russie.
	12	1 déc.	Les Napolitains sont battus à Monterosi, par Macdonald. — Traité d'alliance entre les rois des Deux-Siciles et d'Angleterre. — Les Français défont les Napolitains à Porto-Fermo.
	14	4 déc.	Victoire remportée par Macdonald sur les Napolitains, à Civita-Castellana.
	16	6 déc.	La France déclare la guerre aux rois de Naples et de Sardaigne. — Défaite du général Mack par Championnet. — Le général Mathieu reprend Antricoli sur les Napolitains.
Frim.	19	déc.	Le roi de Sardaigne est forcé par les Français d'abandonner le Piémont : il signe sa renonciation à la souveraineté de ce pays.
	21	11 déc.	Le général Championnet s'empare de Civita-Ducale sur les Napolitains. — Prise du port et de la ville de Livourne par les Napolitains.
	24	14 déc.	Rome est reprise par les Français commandés par le général Macdonald.
	28	18 déc.	Traité d'alliance et de subsides entre la Russie et l'Angleterre.
Niv.	1	21 déc.	Bonaparte rétablit le divan du Caire.
	2	22 déc.	Entrée des Français dans Lucques.
	3	23 déc.	Kellermann défait le général Damas à Mont-Alto. — Traité d'alliance entre la Russie et la Porte, lequel confirme le traité de paix conclu le 29 décembre 1791.
	6	26 déc.	L'armée napolitaine évacue Rome.
	10	30 déc.	Dans le royaume de Naples, succès des Français aux ordres du général Championnet.
		1799.	
	15	4 janv.	L'épouvante et la consternation s'emparent des Napolitains : le roi de Naples se retire en Sicile. Pignatelli est nommé vice-roi.
	16	5 janv.	Traité d'alliance entre l'Angleterre et la Turquie.
	18	7 janv.	La République Ligurienne déclare la guerre à l'Angleterre. Dans le même mois, les Anglais incendient tous les bâtimens qui sont dans le port de Naples.
	24	13 janv.	Le gouvernement français déclare la guerre au dey d'Alger.
Pluv.	2	21 janv.	Prise de Naples par les Français. La République napolitaine est proclamée, et son gouvernement provisoire organisé.
	8	26 janv.	Établissement du chef-lieu de l'ordre de Malte à Pétersbourg. — Ehrenbreistein se rend aux Français commandés par le général Jourdan.
	11	30 janv.	Les Piémontais, par l'organe de leur gouvernement provisoire, votent leur réunion à la France.
	21	9 fév.	La France déclare la guerre à l'empereur et au grand-duc de Toscane, pour violation de leurs traités respectifs.
Vent.	7	25 fév.	Prise de Gaza par l'armée d'Orient.
	13	3 mars.	Capitulation de Corfou : les Russes s'en emparent.
	16	6 mars.	En Palestine, prise de Jaffa par Bonaparte.
	17	7 mars.	Les Français font la conquête des Grisons : déroute des Autrichiens. Ils sont également battus à Lueisteig, par le général Masséna.

AN VII.	1799.	
Vent. 25	15 mars.	Victoire remportée par Lecourbe sur les Autrichiens, à Furster-Munder.
26	16 mars.	Prise de Civita-Vecchia par les Français.
Germ. 1	21 mars.	Bataille sanglante dans le Furstemberg, entre Jourdan et le prince Charles, qui remporte la victoire.
5	25 mars.	La Toscane est occupée par les Français.
7	27 mars.	Le grand-duc de Toscane, suivi de sa famille, quitte ses états. — Les Français s'emparent de Pise.
11	31 mars.	Traité de paix, de commerce, pêche et navigation entre l'Espagne et Maroc.
19	8 avril.	Le roi d'Espagne crée 200 millions de papier-monnaie. — Bataille de Nazareth, gagnée par Junot.
29	18 avril.	Au Mont-Tabor, les Français remportent une victoire sur les mamelucks.
Flor. 7	26 avril.	Siége de Saint-Jean-d'Acre par Bonaparte.
9	28 avril.	Départ des ministres français de Rastadt. Ils sont assassinés à quelques lieues de cette ville.
11	30 avril.	Le pape Pie VI, emmené par les Français, arrive à Briançon.
14	4 mai.	Prise de Seringapatam par les Anglais. Mort de Tippoo-Saïb.
19	8 mai.	Arrivée à Florence de l'armée aux ordres du général Macdonald.
Prair. 2	21 mai.	Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre.
8	24 mai.	Le général autrichien Mack, prisonnier de guerre, arrive à Dijon.
12	31 mai.	Traité entre l'Angleterre et la Russie, pour la solde de 45,000 Russes.
28	16 juin.	Les Autrichiens sont défaits près de Plaisance, par le général Victor.
29	17 juin.	Bataille sanglante de la Trébia, entre Macdonald et Suwarow : ce combat dura trois jours.
Mess. 4	22 juin.	Convention entre la Russie et l'Angleterre, pour l'attaque de la Hollande. — Evacuation de Florence par les Français.
20	8 juill.	Les Jacobins se réorganisent et s'assemblent dans la salle du Manége.
27	15 juill.	La Russie déclare la guerre à l'Espagne.
		Dans le même mois, le cardinal Ruffo bat les républicains, et reprend Naples.
Therm. 1	19 juill.	Les Français évacuent Livourne, toute la Toscane, et Porto-Ferrajo.
7	25 juill.	Bataille d'Aboukir, gagnée par Bonaparte.
10	28 juill.	Les Autrichiens reprennent Mantoue.
13	31 juill.	Prise d'Aboukir par le général Menou : les Turcs y perdent 18,000 hommes.
18	5 août.	Arrêté du directoire, qui ordonne que le pape Pie VI soit transféré à Dijon.
26	13 août.	Fermeture de la salle de la rue du Bacq, où les Jacobins s'étaient réunis après leur expulsion de la salle du Manége.
27	15 août.	Prise d'Altorf par l'armée d'Helvétie.
28	16 août.	Bataille de Novi, gagnée par les Autrichiens et les Russes sur les Français. Joubert y est tué.
Fruct. 3	20 août.	Prise de Surinam par les Anglais.
12	29 août.	Mort du pape Pie VI à Valence.
20	6 sept.	Siége et bombardement de Philisbourg par les Français.
23	9 sept.	L'Espagne déclare la guerre à la Russie.
25	11 sept.	Prise de Tortone par les Autrichiens.

AN VII.	1799.	
j. com. 3e	19 sept.	Les Anglais, réunis aux Russes, sont battus à Berghem par les Français et les Bataves.
5	21 sept.	Evacuation de Manheim par les Français, à la suite d'un combat où ils sont battus par le prince Charles.
6	22 sept.	Décret portant peine de mort contre tout citoyen français qui accepterait des conditions de paix tendantes à modifier la constitution, ou à altérer le territoire de la république.
AN VIII.		
Vend. 3	25 sept.	Prise du Saint-Gothard par Suwarow. — Masséna bat les Austro-Russes, et s'empare de Zurich.
6	28 sept.	Traité d'alliance entre la Russie et le Portugal.
8	30 sept.	Prise de Rome et de Civita-Vecchia par les Napolitains et les Anglais.
12	4 octob.	Les Russes sont battus à Glaris par Lecourbe : ils perdent 11,000 hommes.
14	6 octob.	Bataille de Kastrikum, gagnée par le général Brune sur les Anglais et les Russes.
15	7 octob.	Reprise d'Alkmaer par Brune. — Suwarow, défait entre les sources du Rhône et du Tésin, s'échappe par le Haut-Tyrol.
17	9 octob.	Bonaparte, parti d'Egypte, débarque à Fréjus.
21	13 octob.	Le prince Charles est battu par Masséna.
23	15 octob.	Les chouans s'emparent du Mans.
24	16 octob.	Arrivée de Bonaparte à Paris.
26	18 octob.	Les Anglais et les Russes évacuent le territoire batave par capitulation. — Traité d'amitié et d'union entre la Russie et la Suède. — Arrêté du directoire, dénonçant à tous les gouvernemens la conduite du sénat d'Hambourg relativement à Napper-Tandy.
Brum. 2	24 octob.	Les Autrichiens sont battus à Basarcino, en Italie, par le général Saint-Cyr.
10	1 nov.	Défaite des Turcs à Lesbeh, par le général Verdier.
13	4 nov.	Bataille de Genola, gagnée par Mélas.
18	9 nov.	Un décret du conseil des anciens transfère le corps législatif à Saint-Cloud.
19	10 nov.	Abolition du directoire. Création d'une commission consulaire exécutive provisoire, composée des ex-directeurs Sieyes, Roger-Ducos, et du général Bonaparte. Exclusion de 66 membres du corps législatif, et son ajournement au premier ventose suivant. Création de deux commissions législatives, chacune composée de 25 membres pour remplacer les conseils.
20	11 nov.	Berthier est nommé ministre de la guerre ; Gaudin, ministre des finances, et Maret, secrétaire-général des consuls.
22	13 nov.	Prise d'Ancône par les Autrichiens.
25	16 nov.	Les Autrichiens sont battus à Philisbourg par l'armée du Rhin.
Frim. 2	23 nov.	Les Autrichiens sont battus près de Gênes par l'armée d'Italie.
14	5 déc.	Suspension d'armes entre l'armée de Lecourbe et celle de Starray.
22	13 déc.	Achèvement et signature de la constitution de l'an 8, par les consuls et les membres des commissions législatives. Bonaparte est nommé Premier Consul, Cambacérès, second consul, et Lebrun, troisième consul. Par cette constitution, il y a un sénat conservateur, un corps législatif, un tribunat.

AN VIII.	1799.	
Frim. 23	14 déc.	Mort de Washington.
25	16 déc.	Les Autrichiens sont battus à la Bocchetta, en Italie, par le général Saint-Cyr.
Niv. 7	28 déc.	Amnistie accordée aux habitans des départemens de l'Ouest.
9	30 déc.	Prise d'El-Arisch par les Turcs.
	1800.	
11	1 janvier.	Le célèbre Daubenton meurt dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier.
Pluv. 4	24 janv.	Nouvelle constitution helvétique. Le pouvoir exécutif est délégué à un conseil d'état composé de neuf membres. — Convention entre Kléber et le grand-visir, pour l'évacuation de l'Egypte par les Français.
15	4 fév.	Pacification des départemens de l'Ouest par le général Brune.
		Dans le même mois, établissement de la banque de France.
12	3 mars.	Clôture de la liste des émigrés.
18	28 mars.	Combat de Cophtos en Egypte : le général Belliard y défait les Mameloucks.
27	17 mars.	Rupture de la convention d'El-Arisch, pour l'évacuation de l'Egypte.
30	20 mars.	Défaite des Turcs commandés par le grand-visir. L'armée française, commandée par Kléber, leur tue 8,000 hommes.
Germ. 17	7 avril.	Masséna bat les Autrichiens dans la rivière du Levant, et leur fait 2,500 prisonniers.
		Dans ce mois, se font en France les premiers essais de l'inoculation par la vaccine.
Flor. 6	26 avril.	Prise de Fribourg par le général Saint-Cyr.
7	27 avril.	Latour d'Auvergne est nommé premier grenadier de la république.
10	30 avril.	Reprise de Schaffhouse par les Français.
14	4 mai.	Masséna bat les Autrichiens à Voltry, et leur fait 1,800 prisonniers. — Les Autrichiens sont aussi battus à Engen par l'armée du Rhin : 7,000 hommes sont faits prisonniers.
15	5 mai.	Bataille de Moeskirch, gagnée par le général Moreau : les Autrichiens y perdent 8,000 hommes.
16	6 mai.	Le premier consul quitte Paris, pour aller prendre le commandement de l'armée de réserve.
17	7 mai.	Les Français sont battus à San-Bartholomeo par les Autrich.
19	9 mai.	Bataille de Biberach, gagnée par le général Moreau : l'ennemi y perd 5,000 hommes.
20	10 mai.	Combat de Memmingen. Lecourbe fait 1,800 prisonniers.
25	15 mai.	Le nommé Hadfield tire un coup de pistolet au roi d'Angleterre dans la loge de ce monarque, au théâtre de Drury-Lane.
28	18 mai.	Mort du général Suwarow.
Prair. 1	18 mai.	L'armée de réserve, commandée par le premier consul, passe le Mont Saint-Bernard.
2	22 mai.	Prise de Suze et de Verceil par l'armée de réserve, après un combat où l'ennemi perd 1,800 hommes.
3	23 mai.	Prise d'Ivrée par l'armée de réserve.
8	28 mai.	Prise d'Ausbourg par le général Lecourbe.
9	29 mai.	Reprise de Nice par le général Suchet, après un combat où 2,000 Autrichiens sont faits prisonniers.
10	30 mai.	Prise de Cosseïr en Egypte, par le général Belliard. — En Italie, prise de Novare par le général Murat.
13	2 juin.	Entrée du premier consul à Milan.
14	3 juin.	Prise de Pavie par le général Lannes.
15	4 juin.	Réorganisation de la république Cisalpine.
16	5 juin.	Reddition de Gênes par les Français, le jour même que

AN VIII.	1800.	
		le général Autrichien avoit reçu l'ordre de lever le siége. — Bataille de l'Iller, gagnée par le général Moreau. 2,000
Prair. 16	5 juin.	Autrichiens sont faits prisonniers. — Le même jour, les Autrichiens sont battus à la Piève par le général Suchet, qui leur fait 1,000 prisonniers.
17	6 juin.	Prise de Brescia par le général Loison.
18	7 juin.	Prise de Plaisance par le gén. Murat: il fait 2,000 prisonn.
20	9 juin.	Prise de Crémone par le général Duhesme. — Bataille de Montebello. Le général Ott est battu par le premier consul, et perd 9,000 hommes.
25	14 juin.	Bataille très-célèbre de Marengo, gagnée par le premier consul. Desaix est tué: les Autrichiens perdent 14,000 hommes. — Assassinat du général Kléber au Caire.
27	16 juin.	Armistice, en Italie, entre les armées française et autrichienne: les châteaux et forts de Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighitone, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone, Urbin et la ville de Gènes, sont remis entre les mains des Français.
30	19 juin.	Bataille d'Hochstet, gagnée par le général Moreau: il fait 5,000 prisonniers.
Mess. 1	20 juin.	Traité de subsides entre l'Empereur et l'Angleterre.
4	23 juin.	Victoire de l'armée du Rhin à Dillingen. Les Français font 3,000 prisonniers.
9	28 juin.	Prise de Munich par le général Decaen.
13	2 juill.	L'Irlande est réunie à l'Angleterre.
26	15 juill.	Armistice entre les armées française et autrichienne en Allemagne.
27	16 juill.	Prise de Seldkirck, Coire, et de tout le pays des Grisons, par l'armee du Rhin.
Ther. 1	20 juill.	Armistice entre la France et le dey d'Alger.
Fruc. 8	26 août.	Descente des Anglais au Férol. Les Espagnols les battent; 1,200 sont tués ou blessés.
9	27 août.	Armistice entre la France et le bey de Tunis.
14	1 sept.	Rupture de l'armistice entre les armées franç. et autrich.
18	5 sept.	Malte, occupée par les Français, et assiégée par les Anglais, capitule.
3e j. com.	20 sept.	Nouvel armistice entre la France et l'Empereur; les villes d'Ingolstad, Ulm et Philisbourg sont livrées aux Franç.
AN IX.		
Vend. 8	30 sept.	Traité de paix entre la France et Alger.
11	3 oct.	Convention d'amitié et de commerce entre la France et les Etats-Unis.
18	10 oct.	Arrestation de Demerville, Ceracchi et autres, prévenus d'avoir projeté l'assassinat du premier consul.
23	15 oct.	Occupation de la Toscane par les Français.
Frim. 12	3 déc.	Bataille de Hohenlinden, gagnée par le général Moreau.
24	15 déc.	Prise de Saltsbourg par le général Moreau, après un combat où les Autrichiens perdent 1,400 hommes.
25	16 déc.	Convention de neutralité entre la Russie, la Prusse, la Suède et le Danemarck. — Autre convention entre le roi de Suède et l'empereur de Russie, pour l'établissement d'une neutralité armée.
27	18 déc.	Bataille de Nuremberg, gagnée par le général Augereau.
Niv. 3	24 déc.	Explosion d'une machine infernale, rue S. Nicaise, au moment où le 1er consul passait pour se rendre à l'Opéra.
4	25 déc.	Prise de Steyer par le général Lecourbe, qui y fait 4,000 prisonniers. — Nouvel armistice. — Les Autrichiens sont complètement battus en Italie par le général Brune: ils perdent 12,000 hommes.

AN IX.		1800.	
Niv.	5	26 déc.	Passage du Mincio par l'armée d'Italie: 8,000 Autrichiens sont faits prisonniers.
	10	31 déc.	Prise de Vérone par le général Brune.
		1801.	
	15	5 janv.	Sénatus-consulte, et arrêté des consuls, ordonnant la mise en surveillance de 130 individus hors du territoire européen de la république.
	26	16 janv.	Suspension d'armes entre les armées française et autrichienne en Italie.
Pluv.	19	8 fév.	Emancipation des catholiques d'Irlande. Les ministres Pitt, Dundas, Grenville, Spencer, Windham, etc. donnent leurs démissions à ce sujet; ils sont remplacés par Addington, Macartney, Pelham, Hobart, Hawkesbury, etc.
	20	9 fév.	Traité de paix entre l'Empereur et la France, signé à Lunéville par le comte de Cobenzel et Joseph Bonaparte.
	28	17 fév.	Jefferson remplace John Adams dans la présidence des États-Unis d'Amérique.
Vent.	7	26 fév.	Accession du roi de Danemarck à la neutralité armée.
	8	27 fév.	L'Espagne déclare la guerre au Portugal.
	17	8 mars.	Descente des Anglais en Egypte, sous le commandement du général Abercromby. Ils sont attaqués par les Français, et perdent 2,000 hommes. — Traité de paix entre le Danemarck et la régence de Tunis.
	18	9 mars.	Décret portant réunion des départemens de la Roër, de la Sarre, du Rhin-et-Moselle, et du Mont-Tonnerre, à la république française.
	22	13 mars.	Traité d'amitié, de commerce et de navigation entre le roi de Suède et l'empereur de Russie. — Combat près d'Alexandrie, entre les Français et les Anglais: ceux-ci perdent 3,000 hommes.
	27	18 mars.	Les Anglais s'emparent d'Aboukir.
	30	21 mars.	Bataille d'Alexandrie en Égypte, perdue par les Français.
	4	25 mars.	Paul premier, empereur de Russie, est trouvé mort dans son lit. Alexandre premier son fils, lui succède.
Germ.	7	28 mars.	Prise des îles S.-Thomas et S.-Jean par les Anglais. — Le roi de Prusse s'empare de l'électorat de Hanovre. — Mort du général anglais Abercromby, commandant l'expédition d'Egypte, et blessé à la bataille d'Alexandrie. — Traité de paix entre le premier consul et le roi des Deux-Siciles.
	8	29 mars.	Occupation d'Hambourg par les Danois et les Prussiens. — Guerre entre l'Angleterre et le Danemarck. Les Anglais passent le Sund.
	10	31 mars.	Une autre flotte anglaise s'empare de l'île de Sainte-Croix, colonie danoise.
	12	2 avril.	Attaque du port de Copenhague par l'amiral Nelson; les Danois sont défaits: ils perdent 1,500 hommes, et les Anglais 3,000.
	14	4 avril.	Les Danois s'emparent de Lubeck.
	16	6 avril.	Saint-Régent et Carbon, auteurs de la machine infernale, sont condamnés à mort.
	17	7 avril.	En Angleterre, Napper-Tandy est condamné à mort.
	19	9 avril.	Armistice entre le gouvernement Danois et l'amiral Hyde-Parker.
Flor.	1	21 avril.	Prise, par les Anglais, de l'île de Saint-Eustache et de Saba, colonie hollandaise.
	11	1 mai.	Occupation de l'île d'Elbe par les Français.
	17	7 mai.	Convention entre le Danemarck et l'Angleterre, pour la neutralité de l'Elbe.

AN IX.	1801.	
20	10 mai.	Prise de Rhamanié en Egypte, par les Anglais et les Turcs.
30	20 mai.	Prise d'Olivença par le prince de la Paix, commandant l'armée espagnole. — Rétablissement de la paix et des relations commerciales entre l'Angleterre et la Suède.
Prair. 3	23 mai.	Evacuation d'Hambourg par les Danois.
28	17 juin.	Convention d'amitié et de commerce entre la Russie et l'Angleterre.
Mess. 8.	27 juin.	Prise du Caire par les Anglais et les Turcs.
16	5 juill.	Combat naval d'Algésiras, gagné par le contre-amiral Linois. — Prise du vaisseau anglais l'Annibal.
26	15 juill.	Convention entre le gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII.—Prise de possession de la souveraineté de Toscane par le marquis Ventura, au nom du roi d'Etrurie.
Ther. 24	12 août.	Entrée du roi et de la reine d'Étrurie à Florence.
28	16 août.	L'amiral Nelson attaque Boulogne : il est repoussé après avoir perdu 500 hommes.
Fruc. 5	23 août.	Traité de paix entre la France et la Bavière.
13	31 août.	Prise d'Alexandrie par les Anglais et les Turcs, et entière évacuation de l'Egypte par les Français.
27	14 sept.	Descente des Anglais dans l'ile d'Elbe : ils sont battus et obligés de se rembarquer avec une perte de 1,200 hommes.
AN X.		
Vend. 7	29 sep.	Traité de paix entre la France et le Portugal.
17	9 oct.	Préliminaires de paix entre la France et la Turquie.
18	19 oct.	Evacuation des états de Hanovre par les Prussiens.
19	11 oct.	Traité de paix entre la France et la Russie.
24	16 oct.	Acceptation de la nouvelle constitution de la république batave. Le directoire exécutif est remplacé par une régence d'état composée de 12 membres.
Bru. 21	12 nov.	Convocation d'une consulte extraordinaire de la république cisalpine à Lyon.
Frim. 26	17 déc.	Traité de paix entre la France et la régence d'Alger.
	1802.	
Niv. 14	4 janv.	Ratification, à Saint-Pétersbourg, de la convention de commerce du 17 juin et du 20 octobre 1801, entre la Russie et l'Angleterre.
21	11 janv.	Le premier consul arrive à Lyon à l'occasion de la consulte cisalpine.
Pluv. 6	26 janv.	Nouvelle constitution de la république italienne (cisalpine). Le premier consul est nommé président de cette république.
16	5 fév.	Arrivée au Cap du général Leclerc, commandant l'expédition de Saint-Domingue. Il s'empare de cette ville. Prise du Port-Républicain (Port-au-Prince) par le général Boudet.
25	14 fév.	Installation à Milan du gouvernement constitutionnel de la république italienne.
28	17 fév.	Mise hors de la loi de Toussaint-Louverture, général des Nègres à Saint-Domingue, et de Christophe son lieutenant.
Vent. 4	23 fév.	Traité de paix entre la France et la régence de Tunis.
27	18 mars.	Renouvellement par cinquième du corps législatif et du tribunat.
Germ. 7	25 mars.	Traité définitif de paix entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, signé au congrès d'Amiens.
18	8 avril.	Adoption du Concordat par le corps législatif. — Arrêté des consuls, autorisant le cardinal Caprara à exercer en France les fonctions de légat à *latere*.

AN X.	1802.	
Germ. 26	18 avril.	*Te Deum* chanté à Notre-Dame en présence du gouvernement, à l'occasion de la paix d'Amiens, de la publication du concordat, et du rétablissement du culte catholique opéré ledit jour. Le premier consul et toutes les autorités assistent à cette cérémonie.
Flor. 6	26 avril.	Sénatus-consulte portant amnistie pour fait d'émigration.
11	1 mai.	Loi relative à l'organisation de l'instruction publique. —
16	6	Le tribunat émet le vœu qu'il soit donné au premier consul un gage éclatant de la reconnaissance nationale.
18	8 mai.	Le sénat élit le premier consul pour les dix années qui suivront celles pour lesquelles il a été nommé par la constitution.
20	10 mai.	Arrêté des consuls, portant que le peuple français sera consulté sur cette question : Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie?
29	19 mai.	Loi portant création d'une légion d'honneur.
Prair. 2	22 mai.	Défaite des rebelles de la Guadeloupe, et soumission de cette île à la France.
9	29 mai.	Nouvelle constitution de la république ligurienne. Rétablissement de la dignité du doge.
18	7 juin.	Soumission de Toussaint-Louverture, et de Christophe, son lieutenant.
22	11 juin.	Toussaint-Louverture est arrêté par ordre du général Leclerc, et envoyé en France.
Mess. 6	25 juin.	Traité de paix entre la France et la Turquie.
25	14 juill.	Insurrection de trois cantons suisses contre le gouvernement helvétique.
Ther. 14	2 août.	Napoléon Bonaparte est proclamé premier consul à vie.
17	5 août.	Sénatus-consulte organique de la constitution. Les consuls sont à vie. — Création d'un grand-juge ministre de la justice.
Fruc. 3	21 août.	Séance du sénat-conservateur, présidée par le premier consul.
8	26 août.	Réunion de l'île d'Elbe à la France.
13	31 août.	L'amiral Leissegnes oblige le bey de Tunis à faire réparation des insultes faites par ses corsaires aux pavillons français et italien, et à donner la liberté à tous les esclaves des deux nations.
16	3 sept.	Installation du nouveau gouvernement de la république valaisane.
24	11 sept.	Réunion du Piémont à la France.
AN XI.		
Vend. 10	8 oct.	Traité de paix entre le roi de Suède et le pacha de Tripoli, sous la médiation du premier consul.
17	9 oct.	Mort de l'infant duc de Parme. Les duchés de Parme, Guastale et Plaisance, passent sous la domination française.
Brum. 6	28 oct.	Le premier consul est proclamé, au nom du peuple valaisan, restaurateur de l'indépendance de la république du Valais.
11	2 nov.	Mort au Cap, du général Leclerc, capitaine-général de Saint-Domingue.
	1803.	
Niv. 13	3 janv.	Rochambeau est nommé général en chef de l'armée de Saint-Domingue.
14	4 janv.	Sénatus-consulte portant établissement de sénatoreries.
27	17 janv.	Promotion au cardinalat, de MM. de Belloy, archevêque de Paris; Fesch, archevêque de Lyon; Cambacérès, archevêque de Rouen, et de Boisgelin, archevêque de Tours.

AN XI.	1803.	
Pluv. 22	8 fév.	Le colonel Despard, convaincu de conspiration contre le roi d'Angleterre, est condamné à mort et exécuté à Londres, avec six de ses complices.
25	14 fév.	Bill du parlement d'Angleterre, qui suspend les paiemens en argent à la banque.
28	17 fév.	Le chevalier de Thomasi, Napolitain, est nommé par le pape, grand-maître de l'ordre de Malte.
30	19 fév.	Acte de médiation par lequel le premier consul intervient entre les différens partis qui divisaient la Suisse. Le territoire de cette république sera dorénavant partagé en 19 cantons, dont chacun aura sa constitution particulière sous une fédération commune.
Vent. 14	5 mars.	Le corps législatif adopte la première partie du Code civil.
17	8 mars.	Le corps législatif adopte la seconde partie du Code civil.
20	11 mars.	Le corps législatif adopte la troisième partie du Code civil.
		Rupture du traité d'Amiens par l'Angleterre. — Tous les départemens et les villes principales offrent des vaisseaux pour la descente en Angleterre.
Messid.		L'électorat d'Hanovre tombe au pouvoir de la France. — Voyage de Bonaparte dans les départemens du Nord.
Therm.		Le thermomètre au mercure, échelle de Réaumur, s'élève à 29 deg. $\frac{1}{2}$. — Quatre mois de sécheresse à Paris. — Insurrection considérable en Irlande.
27	15 août.	L'anniversaire de Bonaparte est célébré : on frappe de la nouvelle monnaie à son effigie.
Fruct.		La Russie, la Prusse, l'Allemagne, la Porte, signifient au gouvernement anglais leur résolution de garder une parfaite neutralité dans la guerre actuelle.
AN XII.		
Vend.	24 sept.	Le pont des Arts est achevé.
Brum.	oc. et no.	Bonaparte visite à Boulogne les travaux maritimes.
Frim.	novemb.	La neutralité de l'Espagne et du Portugal, dans la guerre entre la France et l'Angleterre, est reconnue. — La statue de *Pallas Vélétri* est placée au musée Napoléon.
Nivose. 6	28 déc.	Un ouragan terrible, semblable à celui de 1574, ravage Paris et ses environs le même jour.
8	30	Départ de Bonaparte pour Boulogne, rendez-vous de la grande flottille nationale.
	1804.	
Pluviose et mois suivans.	février.	Découverte d'une conspiration contre le premier consul et le gouvernement français. Arrestation des prévenus; leur procès; leur condamnation. — Perte de St.-Domingue; Dessalines, à la tête des noirs, proclame l'indépendance de l'île.
Flor. 28	18 mai.	Sénatus-consulte qui confie à Napoléon Bonaparte le gouvernement de la France, avec le titre d'Empereur des Français, héréditaire dans sa famille. La loi salique est maintenue.
Mess. 25	24 juill.	Institution de l'ordre de la légion d'honneur; l'empereur en remet les décorations aux membres qui se trouvent à Paris. — L'Ambassadeur de France en Russie, le général Hédouville, quitte Pétersbourg. — L'empereur est reconnu par les principales puissances de l'Europe.
Fruct. 24	11 sept.	Décret impérial portant l'institution de grands prix donnés de dix ans en dix ans par l'empereur, pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. Ces grands prix seront, les uns de la valeur de 10,000 fr., les autres de 5,000 fr.
J. co. 4e.	21	Décret impérial rendu à Mayence, portant organisation des écoles de droit à Paris, Dijon, Turin, Grenoble, Aix,

AN XII.	1804.	Toulouse, Poitiers, Rennes, Caen, Bruxelles, Coblentz et Strasbourg.
AN XIII.		
Brum. 10	1 novem.	Fête à Vienne au sujet de l'acte par lequel le titre d'empereur héréditaire est décerné à la Maison d'Autriche.
Frim. 11	2 décem.	Couronnement de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine. Leurs majestés sacrées à Paris par le pape Pie VII, qui resta quatre mois dans cette capitale.
	1805.	
Niv. 12	2 janvier.	Lettre de l'empereur Napoléon au roi d'Angleterre, pour lui exprimer son vœu pour la paix.
Germ. 21	11 avril.	Troisième coalition formée contre la France par l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, les rois de Naples et de Sardaigne. La Suède y accéda le 3 octobre. Par le traité, l'Angleterre s'engage à payer des subsides. L'Autriche devait fournir 250,000 hommes ; la Russie, 115,000; Naples, la Sardaigne, le Hanovre, 85,000 ; la Suède, 12,000.
Prair. 7	26 mai.	Napoléon, empereur des Français, sacré et couronné à Milan, roi d'Italie.
24	13 juin.	Abolition de la constitution ligurienne de l'an 1802.—Réunion de la Ligurie à la France ; elle forme trois départemens.
Therm. 7	26 juillet	Tremblement de terre dans le royaume de Naples, qui engloutit 2,000 habitans. La ville d'Isernia, dans le comté de Molise, fut détruite de fond en comble.
Fruct. 22	9 sept.	Sénatus-consulte qui ordonne le rétablissement du calendrier grégorien dans tout l'empire français, à compter du 11 nivose an XIV, 1er janvier 1806.
26	13	L'armée d'Angleterre, prête à faire la descente, se porte à grandes marches sur le Rhin.
AN XIV.		
Vend. 1	23	Séance impériale au Sénat ; mesures proposées relativement à la troisième coalition suscitée à la France par l'Angleterre. — Réorganisation de la garde nationale sédentaire. — Déclaration de guerre de l'Autriche à la France, en envahissant la Bavière.
2	25	Départ de l'empereur Napoléon de Paris, pour se mettre à la tête de son armée.
9	1 octob.	Il passe le Rhin. Ouverture de la célèbre et à jamais mémorable campagne de trois mois de l'empereur Napoléon, en 1805.
16	8	Combat de Wertingen. Une division entière de l'ennemi prise par les Français.
17	9	Combat de Guntzbourg. Les Autrichiens perdirent 2,500 hommes et 1,200 prisonniers.
21	13	Prise de Memmingen.
25	17	Journée à jamais célèbre d'Ulm. Capitulation du général Mack dans cette ville ; 33,000 hommes faits prisonniers, sans brûler une amorce. Prise de 60 pièces de canon et de 50 drapeaux.
27	19	Capitulation à Trottel-Fingen du général autrichien Verneck ; toute sa division faite prisonnière de guerre.
29	21	Victoire signalée remportée par les Anglais sur les Français et les Espagnols, dans le combat naval de Trafalgar. L'amiral Nelson y fut tué.
		Ouverture de la campagne d'Italie.
Brum. 11	2	Capitulation du général Hillinger avec 5,000 hommes, faite avec le général français Solignac.

AN XIV.	1805.	
Brum. 15	6 nov.	Combat de Caldiero; 3,500 Autrichiens faits prisonniers par les Français.
		Combat d'Amstetten. Les Russes perdent 2,000 hommes, dont 1,500 prisonniers et 500 de tués et blessés.
17	8	Combat de Marienzell, où le général autrichien Meerfeldt perdit 4,000 hommes prisonniers et 16 pièces de canon.
20	11	Combat mémorable de Diernstein, où 4,000 Français, commandés par le maréchal Mortier, firent tête à 25,000 Russes pendant dix heures; plus de 4,000 Russes furent tués ou blessés, et 1,300 prisonniers.
22	13	Entrée des Français dans Vienne. L'empereur habite le palais impérial de Schœnbrunn et visite la capitale.
24	15	Capitulation proposée par l'armée russe, qui n'est pas ratifiée par l'empereur Napoléon.
27	18	Combat de Znaym. Les Russes perdent 4,000 hommes, dont 2,000 tués et 2,000 prisonniers.
Frim. 4	25	Prise en Italie, par le général Masséna, du corps d'armée ennemie, fort de 8,000 hommes, commandé par le prince de Rohan, près de Bassano et à Villa-Franca.
11	2 déc.	Célèbre bataille d'Austerlitz, remportée par Napoléon-le-Grand sur les deux empereurs réunis d'Autriche et de Russie. Les ennemis perdirent environ 45,000 hommes, dont 15,000 tués, 7,000 blessés, et le reste fait prisonnier. L'armée austro-russe était de 105,000 combattans.
14	5	Entrevue des empereurs Français et d'Allemagne près de Sarutchitz.
15	6	Armistice conclu entre les deux souverains, par lequel les Russes s'obligent à évacuer le territoire de l'Allemagne.
Niv. 5	8	Paix de Presbourg, signée entre la France et l'Autriche: par ce traité, les électeurs de Bavière et de Wirtemberg prennent le titre de rois.
6	27	Manifeste de Napoléon, qui déclare déchu du trône le roi de Naples et sa famille, pour avoir enfreint le dernier traité de paix.

1806.	
Janv. 12	Adoption du prince Eugène par l'empereur Napoléon, qui l'appelle, après lui et ses enfans naturels et légitimes, à lui succéder au trône d'Italie.
14	Célébration à Munich, en présence de leurs augustes parens, du mariage du prince Eugène, vice-roi d'Italie, avec la princesse Amélie, fille du roi de Bavière.
18	Prise du cap de Bonne-Espérance par les Anglais sur les Hollandais.
23	Mort de M. Pitt.
26	Fuite du roi de Naples en Sicile, à l'approche des Français.
Février 4	Nomination du nouveau ministère. M. Erskine, lord chancelier, lord Grenville, premier lord de la trésorerie, lord H. Petty, chancelier de l'échiquier, M. Fox, ministre des affaires étrangères, le comte Spencer, ministre de l'intérieur, M. Windham, secrétaire de la guerre et des colonies, M. Gray, premier lord de l'amirauté.
6	Création à Vienne, par l'empereur, d'un nouvel ordre de chevalerie, avec cette inscription: *pour la vertu civique.*
13	Entrée des Français dans Naples. Prise de Capoue, Caserte.
20	Décret qui consacre l'église de Saint-Denis à la sépulture des empereurs. Fondation d'un chapitre de chanoines choisis parmi les évêques âgés de plus de soixante ans. Création de quatre chapelles, dont trois dans l'emplacement des tombeaux des rois des trois races, et la quatrième dans l'emplacement destiné à la sépulture des empereurs.

1806.	L'église de Sainte-Geneviève, ci-devant Panthéon, sera terminée et rendue à sa première origine. Elle conservera la destination qui lui avait été donnée par l'assemblée constituante, et sera consacrée à la sépulture des grands-dignitaires de l'empire, et des citoyens qui auront bien mérité de la patrie dans la carrière des armes et des lettres.
Févr. 24	Cession par la Prusse, en conséquence d'un traité avec la France, de la principauté d'Anspach au roi de Bavière.
Mars	Occupation de l'électorat d'Hanovre par les Prussiens.
30	Le prince Joseph Napoléon proclamé roi de Naples par l'empereur son frère. Le prince Joachim Murat, nommé grand-duc de Berg, le ministre Berthier, prince de Neuchâtel.
	Création en Bavière d'un nouvel ordre militaire.
	Proclamation du roi de Prusse, pour fermer aux Anglais les ports de la mer du Nord.
	Cession par l'empereur Napoléon, des états d'Hanovre au roi de Prusse.
Avril 27	Déclaration de guerre de l'Angleterre et de la Suède à la Prusse.
Mai 10	Rétablissement de l'Université de Paris.
31	Nouvelle éruption du Vésuve.
Juin 5	Erection, à Paris, d'une colonne triomphale sur la place de l'Etoile, au-dessus de la barrière de Chaillot.
	L'empereur Napoléon proclame roi de Hollande son frère Louis Napoléon, d'après le traité conclu le 24 mai entre les états du pays et la France.
16	Eclipse de soleil visible pour toute l'Europe.
Juillet 12	Traité de la confédération des états du Rhin avec la France: Napoléon en est déclaré le protecteur.
18	Prise de la ville de Gaëte.
20	Paix signée à Paris entre la France et la Russie.
Août 5	Arrivée à Paris de lord Lauderdale, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, pour traiter de la paix.
6	Déclaration de l'empereur d'Autriche, qui abdique l'empire d'Allemagne.
12	Reprise de Buenos-Aires par les Espagnols sur les Anglais.
14	Réunion de la principauté de Guastalla au royaume d'Italie.
Sept.	Refus fait par la Russie de ratifier le traité de paix avec la France, conclu le 20 juillet.
4	Ecroulement de la cime la plus élevée de la montagne de *Spizenbuël*, au-dessus du village de *Rothlen*, dans le canton de Schwitz. Elle entraina dans sa chute une masse énorme de terre d'environ 600 pieds d'épaisseur, sur 100 de largeur, qui détruisit en 5 minutes la plus belle et la plus fertile contrée du canton, d'une lieue de long sur une de large, depuis Lowerz jusqu'à Ober-Alth; quatre villages, Lowerz, Bussingen, Goldau et Rothlen; plus de 1,000 personnes, 300 maisons, et une immensité de bestiaux.
13	Mort de M. Fox.
14	Armistice conclu entre les Turcs et les Serviens.
15	Marche du général russe Michelson, à la tête de 80,000 hommes, sur la Moldavie et la Valachie, dont il s'empare. Il investit Choczim et Bender.
18	Arrêté de l'assemblée des juifs de France et du royaume d'Italie, pour un grand Sanhédrin, qui s'ouvrira à Paris le 20 octobre.
21	Lettre de l'empereur Napoléon au roi de Bavière, par laquelle il déclare qu'il va marcher contre la Prusse, à la tête de 300,000 hommes, pour défendre la confédération du Rhin.
24	Le roi de Prusse part pour se rendre à son armée. — L'empereur Napoléon part de Saint-Cloud pour l'armée.

1806.

Sept. 26 Exposition sur la place des Invalides, et dans les bâtimens de l'École Polytechnique, des produits de l'industrie française : c'est la plus riche et la plus brillante qu'on ait encore vue.

Accession de l'archiduc Ferdinand à la confédération des états du Rhin, avec le titre de grand-duc.

Octob. 1 Manifeste de la Prusse contre la France. — Départ du lord Lauderdale pour l'Angleterre. — Rupture des négociations de paix. — Prise de Buenos-Ayres par les Anglais.

7 Lettre de l'empereur Napoléon au sénat, par laquelle il déclare la guerre à la Prusse.

14 Célèbre bataille d'Iéna, entre les Français et les Prussiens. Victoire complète remportée par les premiers ; 30,000 hommes faits prisonniers ; prise de trente drapeaux et de 300 pièces de canon.

16 Capitulation de la place d'Erfuth, rendue aux Français.

17 Combat de Hall ; 5,000 Prussiens faits prisonniers par les Français : l'empereur loge au palais de Weimar.

Mort de Dessalines à Saint-Domingue. Christophe lui succède.

18 Entrée du maréchal Davoust à Leipsick. Saisie de toutes les marchandises anglaises estimées plus de 60 millions.

22 Blocus de Magdebourg par le maréchal Soult.

25 Entrée des Français dans Berlin. L'empereur arrive à Postdam, et visite, à Sans-Souci, la chambre du Grand Frédéric : il envoie aux Invalides l'épée, la ceinture, le cordon de l'aigle noire de ce héros. Capitulation de la forteresse de Spandau.

26 Combat de Zehdenick, où 6,000 cavaliers prussiens sont défaits par la brigade du général Lasalle. Proclamation de Napoléon à ses soldats.

27 L'empereur fait son entrée dans Berlin.

28 Combat de Prentzlow, où le grand-duc de Berg fit capituler le prince Hohenlohe avec 16,000 hommes d'infanterie, 6 régimens de cavalerie, 45 drapeaux et 64 pièces d'artillerie.

29 Capitulation de la ville de Stettin.

31 Une colonne de 6,000 Prussiens met bas les armes à Passewalk, devant le général Milhaud. — Prise de Custrin.

Nov. 1 Le général Mortier prend possession du pays de Hesse-Cassel.

7 Combat décisif de Lubeck : prise de cette ville. Capitulation du général Blucher avec 16,000 hommes et 30 pièces de canon.

8 Prise de Magdebourg avec 22,000 hommes et près de 800 pièces de canon.

10 Découverte en Allemagne, par M. Pons, d'une nouvelle comète.

11 Les Français occupent Wismar, et font prisonniers 2,000 hommes. Armistice conclu entre les deux armées.

12 Seconde occupation des états de Hanovre par les Français.

16 Toute l'armée prussienne forte de 145,000 hommes, dans cette mémorable campagne, est entièrement détruite.

17 Entrée des Français dans Hambourg.

19 et 20 Prise des forts de Czentoschau et d'Hameln.

23 Pose de la première pierre de la façade du Corps Législatif par le président.

25 Capitulation des places de Nienbourg et de Plassenbourg.

27 Occupation du Mecklenbourg par les Français, et déclaration du ministre Bourienne au ministère du duc, que le sort de ce pays dépendra de la conduite de la Russie à l'égard de la Moldavie et de la Valachie.

Déc. 2 Prise de Glogau.

4 Portion d'environ 900 pieds de longueur de la grande route par

1806.	
Déc. 4	Sursée, sur la rive gauche du lac de Sempach, entre Sechauli et Eggersschwyll.
11	Traité de paix signé à Posen, entre l'empereur Napoléon et l'électeur de Saxe: par ce traité, ce dernier prend le titre de roi et entre dans la confédération des états du Rhin. — Création d'un grand-ordre de l'union et d'un ordre de mérite en Hollande.
13	Prise de Belgrade par les Serviens.
21	Décret concernant le blocus des iles Britanniques; interdiction de tout commerce et correspondance avec ce royaume. — Entrée du général Lapisse à Plosko.
22 et j. s.	Combats de Czarnowo, de Nazielsk, de Pultusk et de Golymin, où 12,000 Russes furent tués ou faits prisonniers par les Français.
29	Combat en Silésie entre les Français et les Prussiens entièrement défaits au nombre de 10,000.
30	Déclaration de guerre de la Turquie à la Russie.
1807.	
Janv. 5	Prise de Breslau par le prince Jérôme Bonaparte.
11	Prise de Brieg par le même.
13	Décret de l'empereur Napoléon, par lequel le pont construit en face du champ-de-Mars s'appellera *pont d'Iéna*.
Fév. 2	Traité de paix entre la Porte et les Serviens.
8	Sanglante bataille d'Eylan en Prusse, entre les Russes et les Français: les premiers furent battus; ils laissèrent 7,000 morts sur le champ du bataille, et on leur fit environ 15,000 prisonniers.
9	Ouverture à Paris du grand Sanhédrin.
18	Terrible ouragan, accompagné d'une prodigieuse quantité de neige, qui engloutit en France beaucoup de monde, et causa une grande inondation.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

SUPPLÉMENT A LA TABLE CHRONOLOGIQUE DES GRANDS HOMMES.

1806.

Savans. — Coulomb, Pallas, Adanson, Brisson, Dessessart, Gauthey, Cels; mesdames Tigny, Descroisières.
Médecins. — Barthez, Fouquet, Desmonceaux, Marchais.
Politiques. — Pitt, Fox, Tronchet, Target, Pétiet, Mounier, Puzy, prince Auguste de Gotha.
Guerriers. — Le duc de Brunswick, Gravina.
Littérateurs. — Gaillard, Collin-d'Harleville, Schuller, Anquetil, Flins des Oliviers, Oberlin, Duchosal, Lucet, Rétif-la-Bretonne, Fontenay, Grouvelle, Carmontel, Moitte; mesdames de Montesson, Nougaret.
Artistes. — Bachelier, Fragonard, Dumarest, graveur; Ledoux, Renoux; madame Vien.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Matières du tome cinquième et dernier.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tous les pays, villes, bourgs, villages, mers, golfes, détroits, baies, ports, caps, montagnes, fleuves, rivières, îles, lacs et autres lieux qui sont décrits dans cet Ouvrage.

Nota. Les chiffres *romains* désignent le tome, et les chiffres *arabes* indiquent la page. — Les *deuxième* et *troisième* Parties du tome troisième ayant deux séries de chiffres, on a distingué la *seconde série*, qui est la partie itinéraire, par *itin*.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.*

* Il faut chercher au J les mots qu'on ne trouvera pas à l'I.

J.

K*.

* Cherchez au C tous les mots que vous ne trouverez pas à la lettre K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN.

ERRATA GÉNÉRAL.

TOME PREMIER.

Page 11, ligne 23, quatre millions; *lisez:* quatre mille millions.
Pag. 12, lig. 21, sans les secours; *lis.* sans le secours.
Pag. 14, lig. 39, dans tout l'univers; *lis.* sur toute la terre.
— lig. 40, depuis le 21 juin jusqu'au 22 décembre; *lis.* depuis le 22 décembre jusqu'au 21 juin.
Pag. 15, lig. 12, les deux cercles; *lis.* les deux cercles polaires.
Pag. 16, lig. 5 de l'art. cercles; si grands; *lis.* six grands.
Pag. 18, lig. 14, par ces deux points; *lis.* par les constellations de ce nom.
Pag. 41, lig. 12, à près de 300 degrés; *lis.* à près de 30 degrés.
Pag. 74, lig. 6, généralement; *lis.* généreusement.
Pag. 86, Europe, article lacs; *ajoutez* celui de *Wener* en Suède.
Pag. 84, lig. 6, la Grèce et la partie; *lis.* la Grèce est la patrie.
Pag. 112, lig. 12, Friserickshali, *lis.* Friserickshall.
Pag. 118, art. Copenhague, 180,000 habitans, et itinéraire, pag. 661, ligne 21; *lis.* 90,000.
Pag. 128, lig. 4, entre Shonen et l'ile de Seelant; *lis.* entre la Scanie.
Pag. 129, ordres de chevalerie, lig. 11, passé sur l'épaule droite; *lis.* passe sur l'épaule gauche.
Pag. 131, lig. 36, de d'Halland; *lis.* de Halland.
Pag. 134, lig. 40, reine régnante; *lis.* reine régente.
Pag. 135, lig. 1, et n'avait pris; *lis.* et n'avoir pris.
Pag. 144, 4e colonne du tableau, longitude; *lis.* longueur.
Pag. 149, lig. 22, et la fourbissure des moulins; *lis.* et la fourbissure, des moulins.
Pag. 153, 1e col., lig. 18, lat. N. 29. 12; *lis.* lat. N. 59. 12.
Pag. 155, 1e col., lig. dernière de l'art. *Halmstad*, long. E. 5. 31; *lis.* 8. 41.
— lig. 7 de l'art. *Falkenberg*, long. E. 29. 55; *lis.* 9. 55.
Pag. 155, col. 2e, lig. dernière de l'art. *Helsingborg*, long. E. 30. 15; *lis.* 10. 15.
— lig. dernière de l'art. *Landscroon*, lat. N. 5. 52; *lis.* 55. 52.
Pag. 157, col. 2e, lig. dernière de l'art. *Oeland*, long. E. 34. 48; *lis.* 14. 48.
Pag. 164, histoire, lig. 35, Gustave mourut en 1559; *lis.* en 1560
Pag. 177, Russie, *hydrographie*, lig. 11, le golfe de Finlande a 500 l. de long; *lis.* 150.
Pag. 182, lig. 15, des laitances d'esturgeon et du biélouga les Russes font le fameux caviar; *lis.* les Russes font le fameux caviar des œufs d'esturgeon, etc.
— *population*, 3e alinéa. La population de la Russie d'Europe est à-peu-près quatorze fois plus considérable que celle de la Russie d'Asie; *lis.* six fois plus considérable.
Pag. 196, 2e col., lig. 14, *Revel; ajoutez:* département de la marine impériale.
Pag. 199, 1e col. Cronstadt, lig. 3, on y compte 60 à 80,000 ames; *lis.* 40,000.
— col. 1e, lig. 10, long. E. 7. 25; *lis.* 27. 25.
Pag. 201, lig. 7 de l'art. *Rostaw*, et de minimum; *lis.* et de minium.
Pag. 205, col. 1e, lig. 17, et très-fertile; *lis.* est très-fertile.
— col. 2e, lig. avant-dernière de l'art. *Kalouga*, lat. N. 34. 30; *lis.* 54. 30.
Pag. 206, col. 2e, lig. 10, lat. N. 32; *lis.* 51. 45.
Pag. 208, col. 1e, art. *Tauride*; de la Grande Tartarie, d'où sont sortis les petits Tartares; *lis.* Tartares-Nogais.
— lig. 25, Pultawa, où Charles XII fut défait et blessé; *lis.* où Charles XII, ayant eté blessé quelques jours auparavant, fut défait.
— col. 2e, lig. 14 de l'art. *Crimée*, et de quelques autres; *lis.* et quelques autres.
Pag. 210, lig. 8 de l'art. *Mittau*, sur l'une des ailes; *lis.* sous l'une des ailes.

Pag. 220, lig. 2, fussent rendus; *lis.* fussent vendus.

Pag. 226, lig. 42, après la bataille de Pultava, en 1708; *lis.* en 1709; *corrigez* la même faute pag. 167.

Pag. 249, lig. 9, de Twerdale; *lis.* de Tweedale.

Pag. 251, lig. 2, de 20 à 200 livres; *liz.* de 20 à 50.

Pag. 254, lig. 8, Fitcairn; *lis.* Pitcairn.

Pag. 275, col. 2e, lig. 1, *Haut-Gallomay;* lis. *Haut-Galloway.*

Pag. 469, lig. 44, cette creusée; *lis.* celle creusée.

Pag. 479, lig. 36, *India-Bons;* lis. *India-Bonds.*

— 523, lig. 8, *ajoutez:* cette puissance n'avait, en 1805, que 90 vaisseaux de ligne en état de tenir la mer.

TOME SECOND.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES.

Page 13, col. 1e, lig. 2, long. O.; *lis.* long. E.

— col. 2e, lig. 12, de *Deventer.* Long. O.; *lis.* long. E.

Pag. 15, col. 1e, lig. 4, d'*Utrecht.* Celles; *lis.* Ceux.

Tableau des divisions particulières de l'Empire français. Division ecclésiastique, lig. 1, soixante-huit; *lis.* soixante-dix-huit.

Ajoutez dans l'archevêché de Turin, *Asti* après Casal.

Pag. 35. Étendue et situation actuelles. Entre les 8 d. de long. O.; *lis.* entre les 7 d. de long. O.

— lig. 6, 32,000 l. carr.; *lis.* 35,000 l.

— art. climat, lig. 6, 43; *lis.* 48.

Pag. 38, lig. dernière, des montagnes que les eaux pluviales déchargent chaque jour; *lis.* réservoirs des eaux pluviales.

Pag. 62, lig. 11, dans le dessin de la composition; *lis.* le dessin et la composition?

Pag. 63, lig. 20, les Linnée, les Rouelle, les Daubenton et Buffon; *supprimez* Linnée.

Pag. 66, lig. 2e de l'art. *Anvers*, est à l'E.; *lis.* est à l'O.

— lig. antépénult. long. E. 12. 4; *lis.* long. E. 2. 4.

— lig. dern., et 55 de Brecht; *lis.* 5.

— col. 2e, art. *Turnhout*, à 9 l. E. par S.; *lis.* à 9 l. E. par N.

Pag. 71, col. 2e, lig. dern., au S.; *lis.* à l'O.

Pag. 78, col. 1e, lig. dern. de l'art. *Bruges*, 20. 43.; *lis.* 0. 43.

— lig. 3 de l'art. Ostende, 70 N. O.; *lis.* 70 N.

Pag. 78, lig. 10, *id.*, de la 6e; *lis.* de la 16e.

— col. 2e, dern. lig. de l'art. Furnes, long. O. 20.; *lis.* long. O. 0. 20.

Pag. 79, art. *Hæringue*, au N. O. de Furnes; *lis.* au S.

— art. Courtrai. Cette ville est dite à 10 l. de Bruges; *lis.* 8 lieues.

Même art., lig. 2, 44 N. E. de Lille; *lis.* 4 N. E.

Pag. 79, lig. 4 de l'art. Menin, 48 N. E.; *lis.* 48 N.

Pag. 81, col. 2e, lig. 20, lat. N. 30. 27.; *lis.* lat. N. 50. 27.

Pag. 87, lig. 4 de l'art. Maëstricht, à 94 l. N.; *lis.* à 94 l. N. E.

— col. 2e, lig. 5 de l'art. Maseyck, une victoire considérable fut remportée; *ajoutez:* en 1794.

Pag. 88, col. 2e, lig. 16, Pop. 31,387; *lis.* 313,876.

Pag. 91, col. 1e, lig. 14, de la Sambre; *lis.* de la Sarre.

Pag. 92, lig. 5 de l'art. Luxembourg, sur la rivière d'Abel; *lis.* d'Alzette.

Pag. 94, lig. 8 de l'art. Roer, à l'E.; *lis.* à l'O.

Pag. 97, lig. 4 de l'art. Clèves, 116 N.; *lis.* 116 N. N. E.

— lig. 6 de l'art. Sarre, à l'E. par ceux; *lis.* à l'O. par ceux.

— lig. 9, *id.*, à l'O. par ceux; *lis.* à l'E. par ceux.

Pag. 101, lig. 6 de l'art. Rhin-et-Moselle, à l'E.; *lis.* à l'O.

— lig. 8, *id.*, à l'O.; *lis.* à l'E.

Pag. 106, col. 1e, lig. 11, de la 16e; *lis.* de la 26e.

Pag. 108, art. Gravelines, lat. N. 30. 39.; *lis.* lat. N. 50. 39.

Pag. 121, col. 2e, lig. 6, 24 O.; *lis.* 24 N. E.

— lig. 16, de la 10e; *lis.* de la 15e.

Pag. 132, col. 1e, lig. 17 de l'art. Dernetal, pour la France; *lis.* pour la trame.

Pag. 135, col. 1e, lig. 41, Tanegin, Lefèvre; *lis.* Tanegui Lefèvre.

Pag. 144, col. 2e, art. Exmes, Prévost d'Exiles; *lis.* Prévost d'Exmes.

Pag. 151, col. 2e, art. Courcelles, sur la Chanoptone; *lis.* sur la Charentone.

Pag. 153, lig. dernière de l'art. Beauvais, lat. N. 46. 26.; *lis.* lat. N. 49. 26.

Pag. 157, lig. 3 de l'art. *Senlis*, à 12 l. N. par O. de Beauvais; *lis.* à 12 l. S. E. de Beauvais.

Pag. 162, 2e col., art. St.-Gobin, lig. 8, on y fabrique des glaces dont nulle autre n'approche pour la grandeur; *ajoutez*: après celles de Saint-Ildephonse.

Pag. 163, art. *Vervins*, à 34 l. N. E. de Paris; *lis.* 42.

Pag. 164, lig. 5 de l'art. *Guise*, de la 3e; *lis.* de la 1e.

Pag. 169, lig. 2 de l'art. *St.-Germain-en-Lay*, à ¾ de l. N. par O. de Versailles; *lis.* 3 l. O.

Pag. 170, lig. 4 de l'art. *Sèvres*, à 2 l. E.; *lis.* à 2 l. O.

Pag. 171, col. 2e, lig. 18, Etoilles; *lis.* Etiolles.

Pag. 172, lig. 2 de l'art. *Dourdan*, et 10 S. E.; *lis.* et 10 S. O.

Pag. 173, col. 2e, lig. 3, de la Seine; *lis.* de Seine-et-Oise.

Pag. 176, col. 2e, lig. 26, une monnaie, des médailles; *lis.* une monnaie des médailles.

Pag. 177, col. 1e, lig. 16, ci-devant Capucines; *lis.* ci-devant Capucins.

Pag. 187, col. 2e, lig. 11 et 12, 107 S. par E. de Berne, 148 S. par E. de Zurich, 100 S. par E. de Bâle; *lis.* 107 O. par N. de Berne, 148 O. par N. de Zurich, 100 O. par N. de Bâle.

Page. 192, col. 2e, fin de l'art. *Meaux*, long. o. 32.; *lis.* long. O. o. 32.

Pag. 194, lig. 2 de l'art. *Champagne*, et entre le 1 deg. de long. O. et le 3e de long. E.; *lis.* et entre les 1 et 3e degrés de long. E.

Pag. 202, lig. 4 de l'art. *Vitry-le-Français*, et 70 l. O. de Paris; *lis.* et 54 l. E. de Paris.

Pag. 203, lig. 3 de l'art. *Epernay*, à 7 l. O. de Châlons, et à 26 l. E. de Paris; *lis.* à 9 l. O. de Châlons, et 31 E. de Paris.

Pag. 212, lig. 13 et 14 de l'art. *Lorraine*, à l'O. par la Franche-Comté, et au S. par la Champagne; *lis.* au S. par la Franche-Comté, et à l'O. par la Champagne.

Pag. 218, col. 2e, lig. 4, à 10 l. S. par O.; *lis.* à 10 l. N. par E.

Pag. 219, col. 2e, lig. 2, entre les 40 et 50; *lis.* entre les 49 et 50.

— lig. 3, et les 3 et 6; *lis* et les 3 et 5.

Pag. 221, col. 1e, lig. 9, et 68 E. N. E. de Thionville; *lis.* de Paris.

Pag. 223, lig. 3 de l'art. *Sarguemines*, à 76 l. de Paris; *lis.* à 90 l. E. de Paris.

— col. 2e, lig. 8 de l'art. *Meurte*. Il y a 3 arrondissemens; *lis.* il y a 5 arrondissemens.

Pag. 226, col. 1e, lig. 3 de l'art. *Sarrebourg*, à 15 l. de Nancy et 81 E. de Paris; *lis.* à 16 l. E. de Nancy et 100 E. de Paris.

Pag. 227, lig. 3 de l'art. *Vosges*. Il a 2 l. de long; *lis.* 26.

Pag. 231, col. 2e, lig. 7 de l'art. *Alsace*, au S.; *lis.* au N.

— lig. 8, au N.; *lis.* au S.

Pag. 232, col. 1e, lig. 16, 120 l. de longueur; *lis.* de 20 l. de longueur.

Pag. 233, col. 1e, lig. 9, entre les 50 et 49; *lis.* entre les 48 et 50.

Pag. 239, col. 2e, lig. 24, la Seine; *lis.* la Leine.

Pag. 243, col. 1e, lig. 16 de l'art. *Ajoie*, le 2 germinal an 3 (22 mars 1793); *lis.* 1795.

— lig. avant dernière, lat. N. 44. 38.; *lis.* lat. N. 38.

Pag. 247, lig. 3, long. O. 2. 21.; *lis.* long. O. 4. 21.

Pag. 248, col. 2e, *Montfort-sur-Meuse*, lig. 4, à 74 l. O. de Paris; *lis.* 87.

Pag. 249, col. 2e, lig. avant dernière, à Saint-Brieux et à Quintin; *lis.* de 3 tribunaux de commerce à St.-Brieux, à Paimpol et à Quintin.

Pag. 256, lig. avant dernière de l'art. *Concarneau*, lat. N. 42. 49.; *lis.* lat. 37. 49.

— art. Quimperlé, lig. 3, à 106 l. de Paris; *lis.* 118.

Pag. 258, col. 1e, lig. 22, long. E.; *lis.* long. O.

Pag. 261, lig. 4 de l'art. *Château-Briant*, Château-Briant est dit à 3 l. de Nantes; *lis.* à 14 l. N. de Nantes.

— lig. 11 de l'art. *Nantes*, sur la

route de Paris à Strasbourg; *supprimez* ces mots.

Pag. 271, col. 1e, *la Flèche*,500 hab.; *lis.* 5,000.

Pag. 279, col. 1e, lig. 4 et 5, long. O. 8. 13.; *lis.* long. O. 2. 13.

Pag. 281, col. 2e, lig. 7, procession; *lis.* possession.

— lig. 2, Loudun est dit à 62 l. de Paris; *lis.* à 76 l.

Pag. 290 lig. 6 de l'art. *Aunis*, au S. E. par le Poitou; *lis.* au N. E. par le Poitou.

Pag. 294, col 2e, lig. 5, Mont-Luçon; *lis.* Mont-Guyon.

Pag. 295, lig. 3 de l'art. *Angoumois*, au S. et à l'E; *lis.* au S. et à l'O.

— col. 2e, lig. 9, le département de la Charente-Inférieure; *lis.* le département de la Charente.

Pag. 298, lig. 3 de l'art. *Barbezieux*, de Bordeaux en Espagne; *lis.* d'Espagne par Bordeaux.

Pag. 299, col. 1e, lig. 4 et 5, sur la route de Rennes à Saint-Malo; *lis.* près la route de Paris à Bordeaux.

— lig. 2 et 3 de l'art. *Corrèze*, entre les deux 1er; *lis.* entre le 2e

Pag. 300, col. 2e, lig. 3, Tulle, sous-préfecture; *lis.* préfecture.

Pag. 304, lig. 5 de l'art. *Rochechouart*, 36. S. O.; *lis.* 90.

Pag. 307, lig. 5 de l'art. *Berry*, de long. E.; *lis.* de long. O.

Pag. 309, art. *Issoudun*, est au S. par N.; *lis.* est au N. par E.

— lig. 11 de l'art. *Châteauroux*, à Toulon; *lis.* à Toulouse.

Pag. 312, lig. 3 de l'art. *Sancerre*, à 39 l. S. de Paris; *lis.* à 49.

Pag. 327, lig. 3 de l'art. *Cosne*, 37 S. de Paris; *lis.* 47.

Pag. 328, *Nevers*, sous-préfecture; *lis.* préfecture.

— lig. dernière de l'art. *Nevers*, long. O.; *lis.* long. E.

Pag. 332, lig. 4 de l'art. *Moulins*, 69 S. F. de Paris; *lis.* 75.

Pag. 334, lig. 4 de l'art. *Lapalisse*, 91 S. E. de Paris; *lis.* 85.

Pag. 338, art. *Billom*, lig. 5, à 68 S. de Paris; *lis.* à 89.

Pag. 339, lig. 5 de l'art. *Issoire*, à 84 l. S. de Paris; *lis.* à 100 l.

Pag. 341, lig. 4 de l'art. *Murat*, 102 O.; *lis.* 102 S.

Pag. 347, lig. 6 de l'art. *Rhône*, et de l'Aisne; *lis.* et de l'Ain.

— col. 2e, lig. 43, à raison de 256; *lis.* à raison de 3,086.

Pag. 348, art. *Villefranche*, à 5 l. de Lyon et 88 de Paris; *lis.* à 6 l. de Lyon, et à 105 de Paris.

Pag. 355, lig. 11 de l'art. *Bourg*, et 205; *lis.* et 105.

Pag. 359, col. 2e, lig. dernière, *supprimez:* et 117 E. S. E.

Pag. 375, lig. 6 de l'art. *Doubs*, du Bas-Rhin; *lis.* du Haut-Rhin.

Pag. 376, lig. 5 de l'art. *Besançon*, du 2e arrond.; *lis.* du 1e arrondiss.

Pag. 379, lig. 5 de l'art. *Jura*, au N.; *lis.* au N. et à l'E.

Pag. 380, lig. 4 de l'art. *Dôle*, 70 E.; *lis.* 70 S. E.

Pag. 383, lig. 1 et 2 de l'art. *Genève*, à l'E.; *lis.* à l'O.; au N. et à l'O.; *lis.* au N. et à l'E.

Pag. 384, col. 1e, lig. 37, Bossuet; *lis.* Bonnet.

Pag. 385, col. 2e, Genève, lig. 9, le Rhône la divise en quatre parties; *lis.* en trois parties.

Pag. 393, lig. 7 de l'art. *Lesparre*, à 110 l. S. O. de Paris; *lis.* 138.

Pag. 406, lig. 8 de l'art. *Landes*, des Basses-Alpes, *lis.* des Basses-Pyrénées.

Pag. 437, col. 1e, lig. 17, par Louis VIII, en 1626; *lis.* 1226.

Pag. 456, Brioude, lig. 4, à 9 l. N. O. du Puy, et 75 de Paris; *lis.* à 12 l. N. O. du Puy, et 130 de Paris.

Pag. 457, Yssengeaux, lig. 4, à 6 l. N. du Puy, et 105 S. par E. de Paris; *lis.* à 6 l. N. E. du Puy, et 135 S. par E. de Paris.

Pag. 460, lig. 2 de l'art. *Aveyron*, 55 deg.; *lis.* 45 deg.

Pag. 467, lig. 6 de l'art. *Ramasse*, et de 348 toises au-dessus du niveau de la Méditerranée; *lis.* 1,348 t.

Pag. 471, col. 2e, lig. 23, à leurs; *lis.* et leurs.

Pag. 500, col. 2e, *Marseille*, lig. 28, elle fut à cet égard la rivale d'Athènes et de Rhodes; *lis.* la rivale d'Athènes et de Rome.

Pag. 512, col. 2e, *Vintimille*: à la fin de cet article, *ajoutez:* les chefs-lieux de canton sont: Bordighera, Dolce, Aqua, Pigne, San-Remo, Taggia, Triola, Vintimille.

Pag. 515, col. 2e, arrondissement de Mondovi, lig. 8, l'arrondissement de Ceva comprend les cantons de Ceva, Garresio, Torre, Millesimo, Salicetto, Mulazano; *lis.* les cantons de Gallizano, Ceva, Dogliani, Garresio, Orméa.

TOME TROISIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Pag. 132, art. *Sens*, lig. 3, le mausolée de marbre de Louis XV et de sa femme; *lis.* du fils de Louis XV.

Pag. 182, lig. 1re, on y distingue le vieux château; *supprimez* cet art.; ce château a été démoli.

SECONDE PARTIE.

Pag. 57, art. popul.; on l'estime à 2,700,000 hab.; *lis.* 700,000 hab.
Pag. 169, 171, 172, Glogau, Schweidnitz, Breslau, Brieg; les fortifications de ces places viennent d'être rasées.

TROISIÈME PARTIE.

Pag. 54, Italie; le Colisée érigé par Vespasien et fini par Domitien; *lis.* fini par Tite.

— lig. 34, les arcs de triomphe de Vespasien, Septime Sévère, etc.; *lis.* les arcs de triomphe de Tite.

TOME QUATRIÈME.

Pag. 19, Russie d'Asie, 2e col., lig. 24, le mercure du thermomètre baissa pendant quelques jours à 70 degrés; *lis.* à 30 degrés.

TOME CINQUIÈME.

Pag. 55, 2e alinéa, lig. 8; au lieu de : précédemment nommée Grande Ile; *lis.* dont la principale, nommée Grande Ile ou North-Hero, a huit lieues de longueur sur une de largeur.

Pag. 12, lig. 1re, après : disent 365, il faut un point. Ecrire à l'alinéa, fleuves et rivières.

Pag. 57, lig. 15, au lieu de 697 esclaves, *lis.* 697,000 (il y en a aujourd'hui plus de 950,000), de même que la population totale des Etats passe 6 millions.

Pag. 107, article Boston, lig. 4, au lieu de, par les degrés; *lis.* par les 42 degrés.

Pag. 156, 2e col., lig. 14, après ces mots, à peine jusqu'à cette rue; *lis.* à peine jusqu'à Broad-Street. Après cette phrase, ce qui suit a été oublié; il faut l'ajouter :

Broad-Street, ou rue large, s'étendant au nord et au sud, occupe presque le milieu entre les deux rivières; treize rues parallèles, distinguées par les noms numériques, comblent l'espace entre la Delaware et cette rue mitoyenne, qui se trouve la dernière à l'est.

Pag. 137, col. 1re, lig. 4, à la fin, *ajoutez* : en 1801, on a placé assez près du Schuylkill, une pompe à feu, par le moyen de laquelle l'eau de cette rivière est portée dans la ville par divers conduits placés sous la superficie de la terre, desquels on fait jaillir l'eau à volonté pour

l'irrigation des rues (D. Valentin.)

Ibid. col. 2e, lig. 11; au lieu de 50,000 habitans; *lis.* environ 80,000.

— Après Pitsbourg; *lis.* les autres villes principales sont Lancastre, Carlisle, Sunbury, Bethleem, Harrisbourg, Reading, York, Chester, etc.

Pag. 138, fin de la 2e note; au lieu de 1758; *lis.* 1798.

Pag. 148, lig. 11 de la 2e note; au lieu de jusqu'à l'opposite; *lis.* à l'opposite du grand Kanhaway, et à la fin de la note (D. Valentin.)

Pag. 164, alinéa 1, lig. 14, au lieu Styraciflux; *lis.* Styraciflua.

Pag. 173, 1er alinéa, lig. 2e, au lieu de territoire N. E.; *lis.* N. O.

Pag. 195, col. 1e, lig. 11, après le mot Charleston; *lis.* en 1790 la population.

Pag. 198, dernier alinéa, avant les comtés, au lieu de, est divisé en 3 districts et 11 comtés; *lis.* et 14 comtés. En tête, au lieu de comtés; *écrivez* districts et comtés.

Au district de Washington, après Greene, *ajoutez* Carter.

Au district d'Hamilton, après Blount; *ajoutez* Grainger.

Au district de Mero, au lieu de Tenessée; *écrivez* Robertson et Montgomery.

Pag. 199, 2e alinéa, lig. 9, au lieu de, la distance des extrémités de deux doigts extérieurs; *lis.* vers les deux doigts extérieurs.

A l'alinéa suivant, fin de la 2e lig., au lieu de, à 5 lieues; *lis.* à 3 lieues.

Pag. 204, article de la Nouvelle-Orléans, à 8 lieues de la mer; *lis.* à 35 lieues.

Pag. 209, 3e alinéa, *suppr.* les métaux, minéraux, pierres précieuses, les lions et tigres.

— Une lig. au-dessous, au lieu de, et une espèce de renards qui ont un sac sous la queue; *lis.* et les opossum qui ont une poche sous le ventre, où ils mettent leurs petits en fuyant, de la même manière que les kanguroos de la Nouvelle-Hollande. (L'opossum est commun dans l'Amérique septentrionale.)

Pag. 211, en parlant de la Californie; on a oublié sa longueur, qui est d'environ 300 lieues.

Pag. 236, col. 1e, lig. 30, des pommes de pin; *lis.* des ananas, et ainsi partout où se trouve ce mot dans les deux Indes.

Pag. 243, col. 1e, après Valladolid; *ajoutez*: en 1796, les restes de Christophe Colomb furent enlevés et transférés à l'île de Cuba. (D. Valentin.)

Pag. 379, table chronologique; en 1692, à la bataille de Turin, les Français se servent, pour la première fois, de baïonnettes; *supprimez* cette date inexacte.

— 1709, Pierre-le-Grand est défait à Pultawa; *lis.* Charles XII est défait par Pierre-le-Grand à Pultawa.

— 1715, mort de Louis XIV; Louis XV son petit-fils lui succède; *lis.* son arrière-petit-fils.

Pag. 359, mathématiciens; 17e siècle, Bezout, Français; *il faut le lire au* 18e siècle, *et ajouter :* le maréchal de Saxe, Montalembert, Turpin, Santa-Crux, Guibert; et Puységur au 17e.

Pag. 360, chronologie des écrivains célèbres : voyageurs, Charlevoix, Anglais; *lis.* Charlevoix, Français.

Pag. 361, *ibid.* Ecrivains militaires, Folard, Anglais; *lis.* Folard, Français.

Pag. 412, table chronologique, 12 août 1806, reprise de Buenos-Ayres par les Espagnols sur les Anglais; *lis.* prise de Buenos-Ayres par les Anglais.

Pag. 413, 1er octobre, prise de Buenos-Ayres par les Anglais; *lis.* reprise de Buenos-Ayres par les Espagnols sur les Anglais.

1er janvier 1807, *ajoutez :* prise de l'île de Curaçao par les Anglais.

Février, *ajoutez :* l'amiral anglais Ducworth passe les Dardanelles, parait avec une flotte devant Constantinople, qu'il menace de brûler. L'ambassadeur français Sébastiani, par les immenses préparatifs de défense qu'il fait faire aux Turcs force les Anglais à repasser les Dardanelles le 3 mars.

Fin de l'Errata général.





